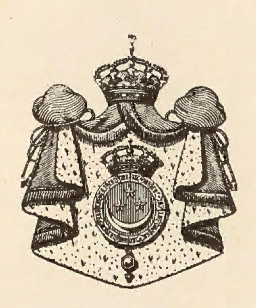
ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE

TOME XL



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MCMXL

MONUMENTS INÉDITS

ADVERSARIA SEMITICA (III)

PAR

NOËL AIMÉ-GIRON.

VII. — BAʿAL ṢAPHON ET LES DIEUX DE TAḤPANḤÈS DANS UN NOUVEAU PAPYRUS PHÉNICIEN.

En mars 1939, un heureux hasard m'avait donné l'occasion de publier [1] le premier papyrus phénicien connu et j'avais alors exprimé l'espoir qu'un jour peut-être l'Égypte nous rendrait d'autres documents de même nature. L'attente n'aura pas été bien longue. Vers la mi-janvier 1940 en effet, M. Ét. Drioton, Directeur Général du Service des Antiquités, voulait bien me communiquer la photographie [2] d'un nouveau papyrus phénicien qui nous livre le texte d'une lettre particulière.

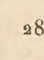
D'après les renseignements aimablement fournis par le Directeur Général [3], ce nouveau papyrus a été découvert par Abd el-Salam Mohamed Hussein Effendi, architecte du Service des Antiquités, sur le site de Saqqârah, à mi-hauteur dans le sable qui remblayait le puits d'un mastaba appartenant au groupe de Ptahhotep. Le document faisait partie d'un lot de lambeaux de papyrus démotiques dont l'un en « abnormal » portait le nom d'Amasis. Constatation faite, le puits avait déjà été violé dans l'antiquité pour déposer des momies d'époque romaine dans la chambre funéraire sous-jacente. Lors de sa découverte, ajoute M. Drioton, le papyrus était roulé assez serré, dans le sens des lignes d'écriture, comme s'il avait été introduit dans un tube.

---

(1) *B.I.F.A.O.*, XXXVIII, p. 1-18.

(2) J'ai eu depuis l'occasion de vérifier mes essais de lecture sur l'original.

(3) Dans ses lettres des 19, 24 et 27 janvier 1940.



On ne connaît pas d'exemple jusqu'ici en Égypte de correspondance expédiée dans un roseau creux et il faut plutôt penser que le rouleau ainsi formé a dû être envoyé tel quel ou plié plusieurs fois sur lui-même. Dans les deux cas, un lien scellé d'une bulle d'argile ou de cire d'abeille devait entourer la missive et assurer le secret de la correspondance tout en permettant d'identifier l'expéditeur qui avait imprimé son cachet [1] sur le scel. Il semble même que de petits fragments de cire vierge adhèrent encore, çà et là, sur le recto du document où ils seraient restés attachés après l'ouverture du pli par le destinataire.

Ainsi roulée, notre missive devait présenter un certain poids et il est peu probable qu'elle ait pu être amenée par le vent jusqu'aux environs du puits où elle a été trouvée, comme ce fut, semble-t-il, le cas pour d'autres documents congénères [2]. On en peut conclure que le papyrus ne doit pas se trouver très loin du lieu où il fut abandonné dans l'antiquité ou, tout au contraire, qu'il provient d'un lot de vieux papiers appartenant à quelque entrepreneur de funérailles qui avait stocké, dans la nécropole, des matériaux propres à fabriquer sur place des cartonnages de momie.

DESCRIPTION DU PAPYRUS. Le papyrus (pl. XL), de couleur claire, mesure une hauteur moyenne de 0,07 × 0,21 de large et porte au recto cinq lignes écrites en suivant les fibres, tandis qu'au verso figurent quelques mots tracés perpendiculairement aux fibres c'est-à-dire dans le sens de la largeur de la page comme au recto. Les trois premières lignes comptent de 43 à 45 signes et la dernière, inachevée, qui termine le texte, 24. Plusieurs mots ou groupes de mots, surtout dans les trois premières lignes, sont séparés par des points [3] suivant un usage fréquemment suivi dans les textes cananéens. Il faut noter aussi que, selon une habitude des scribes phéniciens déjà signalée [4], les mots ne se terminent pas avec les lignes. En fait, au bout de chaque ligne, notre texte porte des débuts de mots dont la fin est écrite en rejet au commencement de la ligne suivante.

---

[1] Cf. *B.I.F.A.O.*, XXXVIII, p. 2.
[2] Cf. *Annales du Service*, XXXIX, p. 341-342.
[3] Ou plutôt par de petits traits obliques.
[4] Cf. *B.I.F.A.O.*, *ibid.*, p. 3.

L'écriture est élégante, presque jusqu'à la fin de la quatrième ligne et donne l'impression que l'auteur a calligraphié son texte à loisir avec un calame bien taillé. La cinquième ligne et l'adresse au verso laissent au contraire nettement deviner l'emploi d'un calame usagé et trahissent une certaine hâte, confirmée par l'absence de points de séparation. On a l'impression que l'expéditeur a tracé ces dernières avec un roseau de fortune au moment de confier sa lettre au messager [1] et peut-être même hors de chez lui. Les traces d'encre, au coin gauche de la marge inférieure, confirment ce diagnostic : elles sont en effet le décalque des deux derniers signes (שו) de la ligne 4 et prouvent que le document fut plié alors que l'encre était encore fraîche en ce point. L'adresse a dû être mise une fois la lettre terminée; son ductus est analogue à celui de la dernière ligne du recto.

PALÉOGRAPHIE ET ÂGE DU DOCUMENT. Pour déterminer l'âge de ce texte d'après la paléographie, il y a lieu de se reporter aux alphabets, extraits des rares documents existants en cursive cananéenne, que j'ai publiés en 1939 [2]. Une rapide comparaison fera ressortir qu'en général le ductus de notre lettre est plus soigné et aussi plus ancien que celui des graphies manuscrites phéniciennes connues jusqu'ici. En effet, le ה maintient ses deux éléments cohérents et non disjoints, le ח commence à s'entr'ouvrir, la barre médiane du י n'est pas détachée du corps de la lettre, la base du ל est presque horizontale et ne présente ni crochet ni concavité tournée vers le bas, le ן au contraire a conservé son crochet en haut, le ם avec le rendu complet de sa tête en zig-zag et le צ par sa hampe verticale se rapprochent des graphies anciennes. Toutes ces particularités, ajoutées à l'existence de points de séparation entre les mots [3], engagent à faire remonter l'écriture dont il s'agit pour le moins jusqu'au début du ve siècle, sinon à l'époque d'Amasis dont un fragment de contrat, comme on l'a vu plus haut, fut découvert en même temps que notre papyrus.

---

[1] Sur les courriers, cf. G. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 2 et Erman-Ranke, *Ægypten*, p. 587.
[2] *B.I.F.A.O.*, XXXVIII, p. 17.
[3] L'interponctuation dans les textes phéniciens constitue un signe d'ancienneté qui n'est plus discutable aujourd'hui comme au temps où Lidzbarski (*Handbuch*, p. 202) l'attribuait à une influence grecque ou romaine.

Le document paraît complet. Sept petites lacunes partielles, causées par les pliures du papyrus laissent presque toujours restituer, avec assez de probabilité, les signes disparus en partie seulement. De nombreuses fibres ont été déplacées, mais un spécialiste pourrait aisément remettre le papyrus en état et faire ainsi disparaître certaines incertitudes de lecture.

Malgré cet état de conservation satisfaisant, l'interprétation du texte laisse encore beaucoup à désirer. Si, en effet, le formulaire des inscriptions phéniciennes officielles nous est assez familier, la langue des documents privés nous est restée à peu près étrangère jusqu'ici, faute de matériaux suffisants. Ce n'est donc pas sans une certaine appréhension et avec les réserves d'usage, que je donne plus loin une transcription de ce papyrus en l'accompagnant d'une traduction et d'un commentaire sommaires, exécutés après quelques jours d'étude seulement et sans le secours d'une bibliothèque appropriée.

LECTURE ET COMMENTAIRE DU TEXTE.

On peut reconnaître trois parties dans la lettre que nous étudions : 1° au verso : l'adresse; 2° au recto : la formule d'introduction et les salutations : de la première ligne au milieu de la seconde; 3° le corps même de la lettre : de la seconde ligne à la fin du document.

1° ADRESSE, *verso*.

אל   ארשת בת אשמני[תן]

La ligne d'écriture coupe perpendiculairement les fibres du papyrus d'où une certaine difficulté rencontrée par le scribe à tracer ses lettres.

Le nom de la destinataire est introduit par la préposition אל = hébreu אֶל qui apparaît ici pour la première fois en phénicien avec le sens de : *vers, à.* C'est la particule habituelle qu'on trouve au début des lettres en araméen [1] et si sa présence n'était pas attestée en tête des ostraca de Lachiš [2], on aurait pu croire à un emprunt au formulaire araméen. L'autre missive phénicienne, que nous possédons, semble en effet employer

(1) Cowley, *Aramaic papyri*, n° 30, 31, 37, 38, etc.

(2) H. Torczyner, *Lachish*, I, lettres 2 et 6.

au début du texte et pour introduire le nom du destinataire l'expression : על פן [1], mais comme dans ce dernier texte il s'agit d'un personnage important la tournure : *à la face de*, est probablement une marque de respect.

Après un blanc de 4 centimètres [2], vient le nom propre féminin, ארשת très fréquent en punique [3] et dont la transcription latine *Arisuth* [4], fixe la prononciation. On a conjecturé avec vraisemblance que ce nom était l'hypocoristique de ארשת בעל, *desiderium Baalis*. Dans ce mot le ש est un peu effacé, mais certain; la hampe du ת a été légèrement déplacée vers la gauche avec les fibres de papyrus qui la portaient.

Suit le mot בת attendu dont le premier caractère est très abîmé bien que reconnaissable, puis le patronymique lu אשמני[תן]. A première vue, on croirait devoir transcrire plutôt אשכני○○, ce qui ne ressemble à aucun nom connu. En y regardant de plus près, on constate qu'une partie des fibres verticales ont été emportées, enlevant avec elles la plus grande partie du ש, la moitié droite du מ et la finale du nom propre. Ešmunyaton, qui est commun en phénicien, s'est rencontré en Égypte, notamment à Ipsamboul [5] et sur les jarres d'Éléphantine [6]. L'ensemble de l'adresse est donc à traduire :

A Arisuth fille d'Ešmunyaton.

2° FORMULE D'INTRODUCTION (*a*) ET SALUTATIONS (*b*), *recto*, l. 1-2.

(*a*) אמר׳ לאחתי׳ ארשת׳ אמר׳ אחתך׳ בשא׳

Dans cette phrase trois lettres douteuses seulement : le ר du nom de la destinataire dont la lecture est assurée par l'adresse, celui du second verbe אמר et le ך de אחתך dont la hampe est abîmée par une lacune.

(1) *B.I.F.A.O.*, XXXVIII, p. 12.

(2) Ce blanc devait être destiné à recevoir le cachet, et la déchirure du papyrus juste après le mot אל semble avoir été produite lors de l'ouverture du pli que la matière du sceau, argile ou cire, aurait arraché.

(3) *C.I.S.*, n° 228, 307, 1518, 3270 par exemple.

(4) *R.E.S.*, n° 520 et *C.I.L.*, VIII, 22688.

(5) *C.I.S.*, n° 113. Autre exemple sur un Imhotep en bronze acheté à Alexandrie, *B.I.F.A.O.*, XXIII, p. 3.

(6) Lidzbarski, *Phönizische und aramäische Krugaufschriften*, n° 3.

La graphie אמר, qui apparaît deux fois dans cette formule, doit représenter : la première fois la 1re pers. de l'imparfait; la seconde, la 3e pers. du parfait sans la terminaison féminine ת, comme il est d'usage en phénicien, mais à traduire ici par le présent. On obtient ainsi : *Je dis à ma sœur A., ta sœur B. dit :* En français, ces deux propositions juxtaposées donnent un tour assez embarrassé, dû à l'emploi des pronoms possessifs. Si la construction n'est pas claire, le sens ne peut faire de doute. Nous avons l'équivalent de la formule épistolaire araméenne : *A ma sœur A., ta sœur B. dit. . .*

Quant au nom de l'expéditrice de la lettre que je vocalise *Baš'u*, on pourrait aussi le lire *Baš'a*, il faut dans les deux cas le rattacher à la racine *baš'a* qu'on retrouve en akkadien et qui, seule ou en composition, a donné des noms propres tels que : *Ba-ša-a*, *Ba-ša-ilu-šu*, *Ba-ša-Marduk*[1].

(*b*) ושלמאת' אפאנך' שלם' ברכתך' לבעלצפן' ולכלאל' תחפנחס' יפעלך' שלם'

Les deux premiers groupes donnent quatre mots, soit : ושלם את' אף אנך qui probablement ne portaient que deux accents et, pour cette raison, le pronom את enclitique et la particule אף proclitique ont été liés dans l'écriture au mot de ton dominant. Il convient de donner au ו initial la valeur de : « puisque, attendu que » et de considérer שלם comme un participe ou un adjectif construit avec un pronom sujet ainsi que c'est souvent le cas en phénicien; par exemple : *C.I.S.*, 1, l. 2, וקרא אנך, l. 3, ופעל אנך; 3, l. 3, ושכב אנך. On aboutit ainsi pour la protase à : *Puisque tu es en bonne santé et moi aussi.* L'apodose commence par שלם, impératif *piel*, suivi de son régime direct au pluriel ברכתך et de ses régimes indirects introduits par ל. La formule ainsi obtenue a son parallèle dans l'hébreu : ושלם לעליון נדריך[2] « et acquitte-toi de tes vœux envers le Très-Haut ». Notre texte continue donc : *acquitte-toi de tes bénédictions envers...*

Suit la mention des divinités auxquelles on rend grâce ...*Ba'al Ṣaphon et tous les dieux de Taḥpanḥès...* Remarquer que בעל צפן est traité comme un seul groupe et qu'il convient de couper le groupe suivant : ולכל-אל. Le mot אל doit se lire au pluriel construit אלי. L'expression est à com-

[1] W. Muss-Arnolt, *A concise dictionary of the assyrian language*, p. 199. —
[2] Ps. L, 14.

parer avec la tournure rencontrée dans l'inscription de Yeḥimilk[1] מפחרת אל גבל. . , « la totalité des dieux de Gubal ».

La phrase se termine par le souhait final : יפעלך שלם où le verbe est à la 3e pers. plur. de l'imparfait, le complément שלם représentant l'hébreu שלום. Noter qu'on attendrait plutôt une construction יפעל שלמך analogue à celle qu'on retrouve dans ותארך ימו ושנתו qui figure sur la stèle de Byblos[2]. Il serait également possible que nous eussions affaire ici, comme à la ligne 1, au participe actif écrit sans la marque du féminin. Le sens reste le même dans les deux cas : *pour qu'ils te fassent en bonne santé*, nous dirions : *qu'ils te maintiennent en bonne santé.* D'où pour la traduction de l'ensemble de ce début : *Je dis à ma sœur Arisuth, ta sœur Baš'u dit : Puisque tu es en bonne santé et moi aussi, rends tes bénédictions à Ba'al Ṣaphon et à tous les dieux de Taḥpanḥès*[3] *pour qu'ils te maintiennent en bonne santé.*

3° Corps de la lettre. — Nous entrons maintenant dans le corps même de la lettre qu'on peut diviser en cinq phrases, séparées entre elles par la conjonction ו.

Première phrase, ligne 2. — ...אפקן' הכסף' אשלחת' לי' La lecture ne présente aucun doute et comme la fin de la phrase — après séparation du relatif אש du verbe שלחת (2e pers. fém. du parfait) avec lequel il est coalescent — doit se traduire avec certitude par : *l'argent que tu m'as envoyé*, on est amené à rechercher dans le premier mot une expression équivalente à « j'ai reçu ». Si nous détachons de אפקן le ן qui représente נ « à moi », il reste le groupe אפק, dans lequel je proposerai de voir la 3e pers. sing. masc. du parfait hiphil de פוק avec le sens de « rencontrer par hasard » qu'on retrouve dans l'arabe اوفق; d'où la traduction de l'ensemble : *M'est parvenu l'argent que tu m'as envoyé.*

Seconde phrase, lignes 2-3. — ...ותנתן' לי' משקל III ½ ⅙ ר'ו' הסס אעל' אתכפרערח...

Le verbe תנתן doit être considéré comme à la 3e pers. fém., employée pour le neutre de l'imparfait nifal de יתן; la rencontre du *nûn* de la forme

[1] M. Dunand, *R.B.*, juillet 1930, p. 2 du tiré à part.
[2] *C.I.S.*, 1, l. 9.
[3] Sur cette ville, voir ci-après, p. 443.

et du *yod* de la racine laisserait supposer une vocalisation *tinnaten* équivalente à celle de l'hébreu, mais où le redoublement du *nûn* proviendrait de $n+y$, alors qu'en hébreu il représente $n+n$. On peut proposer de traduire : *cela (cet argent) me donne*, c'est-à-dire cela produit. Il semble moins probable qu'il faille reconnaître une valeur conversive au ו par lequel débute la phrase et comprendre : *cela m'a donné*. Jusqu'ici, en effet, nous ne possédons aucun exemple, attesté en phénicien, de *waw* conversif employé devant l'imparfait[1]. Dans le mot משו[ק]ל qui suit, le *qôf* doit être restitué dans la lacune avec une quasi-certitude. Cet ensemble donne pour le début : *cela me fait, poids (en šeqels)*... Viennent ensuite trois barres d'unité, puis, énonçant probablement des fractions, quatre signes dont les deux premiers pourraient à la rigueur être rapprochés avec une certaine vraisemblance des sigles démotiques exprimant 1/2 et 1/6 ; je ne sais comment interpréter les derniers qui représentent soit d'autres fractions, soit une unité inférieure au šeqel. On peut cependant les transcrire matériellement par ר̊ו et songer à une abréviation du mot רבעת « quart » connue par l'alabastron de Suse[2]. Si l'unité de base est bien le šeqel, ce qui est très incertain, nous n'aurions pas affaire à une somme bien importante. — Après un point de séparation douteux, je crois lire un ה, suivi d'une lacune de deux lettres dont quelques traces laissent hésiter à restituer פ, נ ou ה pour la première, מ ou א pour la seconde. Vient ensuite le groupe אעל de lecture certaine, puis après un léger intervalle, les trois caractères אתכ sur l'identité desquels aucun doute n'est possible, suivis immédiatement de cinq ou de six autres dont trois au moins sont susceptibles de plusieurs lectures. Cette fin de phrase qui précise peut-être la nature des šeqels employés a résisté à mes rapides essais d'interprétation.

Troisième phrase, lignes 3-4. — ומלאת׳ על׳ תפני׳ אית׳ כל⁴כסף׳ אשלי׳ ברך׳

מלאת est, semble-t-il, à lire à la 1re ou à la 2e pers. du parfait piel et à comprendre comme dans *Samuel*, 18, 27 : וימלאום למלך « *et ils les donnèrent complètement au roi* ». — Les deux mots על׳ תפני, s'ils sont bien lus, paraissent

[1] Cf. G. A. Cooke, *A text-book of north-semitic inscript.*, p. 118-119. — [2] *R.A.O.*, VII, p. 297.

devoir être coupés עלת׳ פני[1], malgré le point après ל, pour signifier : *outre cela, outre l'argent envoyé*. Il n'y a pas de difficulté pour ce qui suit, qui doit se couper אית כל כסף אש לי. Le mot qui termine la phrase est très embarrassant. On pourrait le lire בדך et le considérer comme l'équivalent de לבדך en traduisant : *à part le tien, en plus du tien*. Dans ce cas, le blanc appréciable qui sépare cette phrase de la précédente indiquerait un changement de sujet et le verbe מלאת serait à la 1re personne. Si l'on accepte au contraire de lire le verbe à la 2e personne, le mot en litige serait alors ברך et devrait être l'équivalent de « merci » à condition toutefois de l'interpréter comme un impératif : « bénie sois-tu » et de le rapprocher pour le sens de la locution arabe encore en usage بارك الله فيك. Tout cela est assez douteux. L'ensemble pourrait se comprendre : *J'ai prodigué en outre (?) tout l'argent qui m'appartenait en plus du tien (?)*, ou : *Tu as versé complètement, outre cela, tout l'argent qui m'appartient. Merci.*

Quatrième phrase, ligne 4. — ויתת׳ אתי○אתבטח׳ ברכר○עראשארע׳ במא○[ת] ת[ו]ת.

Ici, également, il faut choisir pour יתת, entre la 1re et la 2e pers. fém. du parfait de יתן. Peut-être y a-t-il lieu de préférer pour le sens *j'ai donné*, à : *tu as donné*. L'état du texte en cet endroit ne permet malheureusement pas de déterminer ce qui a été donné. — Malgré l'absence de tout point de séparation dans le complexe de neuf lettres qui suit, on peut être tenté de voir dans בטח un mot complet et de le considérer comme un impératif et comprendre : *aie confiance dans*... (בטח ב...). Venaient ensuite deux mots de lecture incertaine qui désignaient sans doute une personne. On peut essayer de couper la fin de la phrase : אש ארע במא○[ת] ת[ו]ת, *que je connais dans cette*.... Je soupçonne qu'il devait être ici question d'une affaire litigieuse devant l'administration civile ou religieuse et pour laquelle l'auteur de la lettre aurait versé des fonds. On dirait aujourd'hui un *bahšîš*.

Cinquième phrase, lignes 4-5. — ...ושׁ⁵לחתליאתספרהנקתאשלמישׁ○○כי

Ici aucune séparation entre les mots. Au début le verbe et son complément indirect : ושלחת לי *et tu m'as envoyé*, se détachent facilement.

[1] *C.I.S.*, 165, l. 5-6.

Le régime qui suit est introduit par את qui semble être la préposition, mais pourrait aussi représenter la particule de l'accusatif אית qui serait écrite fautivement sans *yod* bien que la forme correcte se trouve à la ligne 3. Pour expliquer cette différence, on pourrait invoquer le fait que la ligne 5 n'est peut-être pas de la même main que le corps de la lettre. Tout dépend du sens qu'on doit attribuer aux mots ספר הנקת. Le premier peut signifier : *scribe* ou *écrit,* le second semble être, si la lecture est bonne, l'infinitif nifal de נקה *être pur,* qui à cette forme présente la nuance d'être *innocent, absous, dégagé d'une obligation, acquitté. Tu m'as envoyé par le scribe l'(écrit d')acquittement,* ne paraît pas aussi clair que : *tu m'as envoyé l'écrit d'acquittement.* S'agit-il réellement d'une question administrative ou faut-il voir ici une *absolution* religieuse? Il ne sera pas possible de préciser ce point tant que la phrase précédente n'aura pas été éclaircie. — Enfin la proposition subordonnée אשלמי ש○○○כי où le verbe est au piel : *que je payerai à. . .* devait être suivie de la mention d'une personne désignée soit par son nom, soit par un qualificatif.

Voici la transcription [1] du texte et l'essai de traduction qui résultent de la rapide étude qui précède :

Adresse (v°).

אל ארשת בת אשמנ[י]תן

Lettre (r°).

1 אמר׳ לאחתי׳ ארשת׳ אמר׳ אחתך׳ בשא׳ ושלם את׳ אף־אנך׳ שלם׳ ברכתך׳ לבעל־ 2
צפן׳ ולכל־אל׳ תחפנחס׳ יפעלך׳ שלם׳ אפקן׳ הכסף׳ אש שלחת׳ לי׳ ותנתון׳ 3 לי׳ משנ[ק]ל
/// $\frac{1}{2}$ $\frac{1}{6}$ (?) (?) רו׳ ה○○אעל׳ אתכברערח ומלאת׳ על׳ תפני׳ 4 אית׳ כל־כסף׳ אש לי׳ ברך׳ ויתת׳
את○את בטח׳ ברכה○ער אש אדע׳ במא○[ת] [ז]ת 5 ושלחת לי את ספר הנקת אשלמי
ש○○○כי

Traduction.

A Arisuth fille d'Ešmunyaton.

Je dis à ma sœur Arisuth, ta sœur Bas'u dit : Puisque tu es en bonne santé et moi aussi, rends (en) tes bénédictions à Ba'al Ṣaphon et à tous les dieux de

[1] Le *maqqèph* a été marqué entre les termes d'un complexe chaque fois qu'il aurait été employé en hébreu. Partout ailleurs où il n'y avait pas de point de séparation la coupure des mots a été indiquée par un blanc.

Taḫpanḫès pour qu'ils te maintiennent en bonne santé. M'est parvenu (?) l'argent que tu m'as envoyé; cela m'a produit poids (en šeqels) $3\frac{1}{2}\frac{1}{6}$ *(?) (plus un) q(uart)? ——— ——— ———. J'ai prodigué en outre (?) tout l'argent qui m'appartenait en plus du tien (?) et je l'ai donné à ——— aie confiance dans ——— que je connais dans cette ———. Tu m'as envoyé l'écrit d'acquittement (?) je le payerai à son ———.*

Taḫpanḫès. — D'après le début de notre lettre et le lieu où elle fut trouvée, il semblerait hors de doute à première vue que l'expéditrice, la phénicienne [1] Baš'u, résidait à Taḫpanḫès et que la destinataire, une autre phénicienne, était fixée ou de passage à Memphis. Ce n'est cependant pas aussi certain qu'il y paraît de prime abord; ce point, avec beaucoup d'autres, ne pourra être définitivement tranché que lorsque les passages, restés ici sans traduction, auront été élucidés. S'il est bien question d'une affaire litigieuse soit auprès d'une juridiction civile, soit par-devant une autorité religieuse, on devrait s'étonner à bon droit que le siège d'une administration de cette importance ait pu exister à Taḫpanḫès et qu'une phénicienne résidant à Memphis ait pu en dépendre. Dans ce cas, il resterait une seule solution : supposer que la lettre n'est jamais partie de Memphis et que, malgré la hâte apportée par l'expéditrice à terminer sa missive, celle-ci a manqué le courrier. Les rôles seraient alors intervertis : Baš'u aurait vécu dans la capitale et Arisuth dans la bourgade militaire de Taḫpanḫès.

On peut, je crois, dénommer ainsi Taḫpanḫès bien que cette localité soit citée sept fois dans l'Ancien Testament et presque toujours avec des villes d'une beaucoup plus grande importance comme on en pourra juger par les passages originaux que je reproduis :

Jér., II, 16 : Même les fils de Noph et de Taḫpanḫès t'ont souillée [2] jusqu'au sommet de la tête!

Jér., XLIII, 7-9 : Ils entrèrent en Égypte car ils n'obéirent pas à la voix de Jahô et ils vinrent jusqu'à Taḫpanḫès. La parole de Jahô fut adressée à Jérémie à Taḫpanḫès

[1] Je ne dis pas *sa sœur,* car cette appellation, encore aujourd'hui usitée en Orient, signifie simplement la plupart du temps que la femme à qui l'on s'adresse est à peu près du même âge que son interlocuteur et rien de plus.

[2] J'adopte la traduction d'après le texte des *LXX.*

en ces termes : Prends de grosses pierres dans la main et cache-les en présence des hommes de Juda, dans le ciment de la plate-forme en briques qui est à l'entrée de la maison de Pharaon à Taḫpanḫès...

Jér., xliv, 1 : La parole qui fut adressée à Jérémie pour tous les Juifs demeurant dans le pays d'Égypte, demeurant à Migdol, à Taḫpanḫès, à Noph et au pays de Pathros...

Jér., xlvi, 14 : Publie-le en Égypte, fais-le entendre à Migdol, fais-le entendre à Noph et à Taḫpanḫès...

Ézék., xxx, 14-18 : Je désolerai Pathros, je mettrai le feu à Tsoan, j'exercerai des jugements sur Nô, je répandrai mon courroux sur Sîn et j'exterminerai la multitude de Nô. Je mettrai le feu à l'Égypte; Sîn se tordra de douleur, Nô sera forcée et Noph se verra assaillie en plein jour. Les jeunes hommes d'On et de Bubastis tomberont par l'épée et elles-mêmes iront en captivité. A Taḫpanḫès le jour s'obscurcira.

Si Taḫpanḫès est ainsi mise par la Bible en parallèle avec la Haute-Égypte, Thèbes [1], Memphis, Héliopolis, Bubastis, Tanis et Péluse, il faut en conclure qu'elle devait contenir un grand nombre de Juifs [2] et autres Cananéens, fixés dans ce poste frontière comme réfugiés commerçants, ou comme indésirables auxquels on refusait l'entrée de l'Égypte propre. Taḫpanḫès était, en effet, un fort d'arrêt, situé à la frontière nord-orientale de l'Égypte sur la branche pélusiaque du Nil et qui commandait la route ordinaire des caravanes venant de Palestine. Là, autour de la garnison, une foule bigarrée de grecs et d'asiatiques n'avait pas tardé à se fixer pour des raisons de sécurité ou de lucre.

Le nom de Taḫpanḫès se présente dans l'Ancien Testament sous le même aspect consonnantique que dans notre lettre : תחפנחס, mais avec deux vocalisations différentes : *Taḫpanḫès* qui est la forme couramment adoptée et que j'ai conservée et *Teḫapneḫès* qui semble plus proche de la forme originale égyptienne, supposée par W. Spiegelberg [3], *Tꜣ-ḥw·t-pꜣ-nḥsi*, «le château du nègre». Deux toponymes, composés avec *pꜣ-nḥs* comme second élément, rendent cette reconstruction fort plausible; c'est d'abord, sur un monument de Šešonq Ier, *Pꜣ-bḫn-n-pꜣ-nḥs*. «La forteresse du nègre» [4]

(1) Peut-être qu'il s'agit d'une autre Nô, située dans le Delta.

(2) Cf. J. Leibovitch, *Bull. de l'Inst. d'Égypte*, XVII, p. 75.

(3) *Aegyptolog. Randglossen zum A. T.*, p. 39.

(4) W. Spiegelberg, *Die sogenannte demot. Chronik*, p. 142 et P. Tresson, *Mélanges Maspero*, Orient, I, p. 824 et 828.

dont le site est indéterminé, puis la double mention, l'une de haute époque ptolémaïque, l'autre d'époque romaine, d'un lieu situé dans le Delta qui apparaît en démotique sous les formes [1] : *a*) *Nꜣ-ꜥꜣm-pꜣ-nḥs*, *b*) *Nꜣj·w-ꜥꜣm-pꜣ-nḥs*, dans lesquelles le sens du premier mot n'est pas clair, mais où *pꜣ-nḥs* se retrouve comme second élément.

On s'est refusé [2] à voir un rapport quelconque entre le nom de Taḫpanḫès et celui de Daphnæ; je pense au contraire, et j'entreprendrai de le démontrer ailleurs, que c'est bien ce toponyme qui a été rendu en grec par Τάφναι [3], Δάφναι, Δάφνη [4] et a survécu en arabe sous la forme تل دفنة *Tell Defné* [5]. Il suffira pour le moment de faire remarquer que l'ancien nom qui n'a de sens ni en grec, ni en arabe, a été ramené, suivant un phénomène connu, à une appellation qui signifie : *lauriers* dans la première langue et : *chose enterrée* dans la seconde.

Le site de Taḫpanḫès, qui se trouve à une douzaine de kilomètres à l'Orient de la gare de Kantarah-ouest et à une quarantaine de kilomètres au sud de la ville de Port-Saïd, a été identifié depuis longtemps avec le petit monticule, désigné en arabe sous le nom de Tell Defné. D'après les fouilles sommaires exécutées sur place par Flinders Petrie en 1886 [6], le plus ancien établissement reconnu est représenté par des fondations en briques rouges qu'on pourrait attribuer à l'époque des Ramessides, mais Taḫpanḫès paraît surtout avoir fleuri durant la XXVe dynastie. On a retrouvé, sous la forteresse, les dépôts de fondation de Psamétik Ier (663-609) qui l'a probablement reconstruite [7] pour y loger [8] ses mercenaires ioniens et cariens. Bien que ce soit sous Apriès, qui concéda des terres

(1) W. Spiegelberg, *Ä.Z.*, 65, p. 59.

(2) *Ibid.*

(3) Dans les *LXX*.

(4) Dans Hérodote et Stéphane de Byzance.

(5) C'est ainsi que prononcent les habitants des villages voisins que j'ai interrogés et non Tell Défennéh ou Tell Defana. La *Description de l'Égypte*², t. 18, p. 173, donne : «تل دفينة, *Tell Défeinéh*, ruines (Daphnæ)», tandis que la carte de Basse-Égypte à la fin de ce tome porte *Tell Defenneh*.

(6) *Nebesheh (Am) et Defenneh (Tahpanhes)*, publié en 1888.

(7) Il est possible que la forteresse n'ait reçu qu'à cette époque le nom de Taḫpanḫès.

(8) Cf. Hérodote, II, 30.

à Daphnæ aux Juifs fugitifs avec Jérémie [1], les témoignages diminuent sous ce règne (588-569) pour devenir presque nuls sous Amasis (569-525) qui licencia les soldats étrangers pour les remplacer par des Égyptiens [2]. Le fort fut occupé plus solidement sous les Perses [3], probablement à nouveau par des mercenaires étrangers d'origine européenne et asiatique, puis la bourgade alla en déclinant à travers les époques ptolémaïque et romaine [4]. Il ne reste plus aujourd'hui que les ruines de la forteresse en briques, reproduites ici (pl. XLI) d'après des photographies prises récemment; toute trace d'habitation a péri. On retrouve seulement çà et là dans la plaine environnante des débris de poterie, des fragments de verre et de bronze, des éclats de calcaire et quelques pierres ayant servi à broyer le grain.

Déjà après la chute de Samarie, tombée sous les coups de Sargon et la répression de la révolte de Juda, opérée par son fils Sennachérib, de nombreux Juifs avaient cherché refuge dans le Delta. Lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor en 586 sur Sédécias, allié d'Apriès, et des troubles qui s'en suivirent, les nationalistes juifs s'enfuirent en Égypte pour se mettre à l'abri, entraînant avec eux, de force dit-on, le prophète Jérémie [5]. Ils vinrent rejoindre les réfugiés juifs précédents et se répandirent dans tout le pays, mais principalement dans la Basse-Égypte plus voisine et notamment à Taḫpanḫès [6] où Jérémie accompagna une prophétie [7] contre le pays qui l'accueillait d'un acte symbolique qui devait être le signe de la prochaine conquête de l'Égypte par le Chaldéen. Cette prédiction semble ne pas s'être réalisée, mais Amasis dut renoncer à ses visées sur la Palestine.

Il est évident que les Juifs n'étaient pas les seuls sémites fixés à Taḫpanḫès. Avec eux, et pour des raisons diverses : rébellion, commerce, aventure, des Phéniciens et des Araméens étaient venus grossir le nombre des habitants du poste frontière qui vivaient auprès des mercenaires grecs.

---

(1) Cf. A. Moret, *Histoire de l'Orient*, p. 738.

(2) Hérodote, II, 154.

(3) *Ibid.*, 30.

(4) Elle est encore mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin sous la forme *Dafno*.

(5) *Jérémie*, XXIV, 8.

(6) *Jérémie*, XLIII, 7.

(7) *Jérémie*, XLIII, 8-13.

Ces sémites avaient sans doute apporté avec eux leurs mœurs, leurs coutumes, leurs dieux. Le document qui fait l'objet de cette étude nous apprend, comme on va le voir, que, pour les Phéniciens fixés à Taḫpanḫès, le plus grand de ces dieux était Baʿal Ṣaphon. Peut-être qu'en compagnie de la « Reine des cieux », il faisait partie de ces divinités cananéennes dont les réfugiés juifs reprochaient à Jérémie de leur avoir fait abandonner le culte [1].

BAʿAL ṢAPHON DIEU DE TAḪPANḪÈS.

La mention de *Baʿal Ṣaphon et de tous les dieux de Taḫpanḫès*, dans la lettre que nous venons d'étudier, indique clairement que le Baʿal en question était le principal dieu adoré dans cette localité par les Phéniciens, voire par les autres sémites qui y résidaient. Nous retrouvons dans l'inscription phénicienne de Yeḫimilk [2] une mention comparable בעל שמם ובעל גבל ומפרת אל גבל קדשם, *Baʿal Šamim, Baʿal Gubal et tous les dieux saints de Gubal...*; de même la stèle araméenne de Panammuwa porte [3] : הדד ואל ורכבאל... ושמש וכל אלהי ידי *Hadad, El, Rekoubel.. Šamaš et tous les dieux de Yaddai...* On peut déduire, semble-t-il, de ces textes que les dieux nommément désignés sont les plus grandes divinités du lieu ou du pays mentionné après la phrase : *et tous les dieux de...* Cette dernière expression est surtout une précaution destinée à parer au mécontentement possible des dieux innommés ou des dieux inconnus. Les inscriptions de Byblos et de Zendjirli que nous venons de citer invoquent plusieurs dieux par leurs noms; notre papyrus n'en cite qu'un seul, d'où la conclusion qu'il était peut-être le seul dieu de Taḫpanḫès ou tout au moins le plus grand.

Ceci posé, on ne fera pas grande difficulté à admettre avec nous que l'image divine — figurée sur la stèle n° 25147 (pl. XLII) du Musée du Caire [4] et qu'on dit avoir été trouvée à Tell Defné, l'ancienne Taḫpanḫès — représente Baʿal Ṣaphon, principal seigneur du lieu d'après notre lettre. Examinons donc à nouveau ce monument qui a déjà été étudié

---

(1) *Jérémie*, XLIV, 15-23.

(2) Lignes 3-5. Cf. M. Dunand, *R. B.*, juillet 1930, p. 2 du tiré à part.

(3) Lidzbarski, *Handbuch*, p. 443, l. 22.

(4) Reproduction dans W. Max Müller, *Egyptological Researches*, pl. 40.

sommairement par G. Maspero [1], W. Max Müller [2], Hugo Gressmann [3] et Heinrich Schäfer [4], qui ne se sont pas prononcés sur l'identité du dieu représenté.

Avant de commencer cet examen, il convient de fixer un point important, celui du lieu d'origine de la stèle. Le *Journal d'Entrée* du Musée de Gizeh l'a, en effet enregistrée avec la mention : «Alexandrie, juillet 1881, achat» [5]. Dans la *Notice des principaux monuments exposés au Musée de Gizeh,* publiée en 1897 par Grébault (n° 438) et plus tard dans les éditions du *Guide du Visiteur* de Maspero (n° 1188), on lui donne pour origine la *Basse-Égypte.* C'est seulement en 1906, dans ses *Egyptological Researches,* que W. Max Müller, après avoir reproduit la description parue dans le Guide de Maspero, ajoutait : «I can add to it that after a communication from the obliging conservator, Mr. G. Daressy, the stone has been found at a highly interesting place, at Tell-Defenneh (*sic*) on the northeastern frontier of Egypt. . . » Depuis ce moment, la science accepta sans autre discussion Tell Defné comme provenance de la stèle.

Il est fort possible que le monument, trouvé à Tell Defné, ait été vendu ensuite à quelque marchand d'antiquités d'Alexandrie avant d'être acquis par le Musée et je ne songe pas à mettre en doute le renseignement fourni par Daressy qui était bien au courant de tout ce qui concernait les fouilles officielles ou clandestines. Il m'a semblé cependant nécessaire de fournir aux archéologues les pièces du procès relatif à l'origine de la stèle dont il s'agit.

DESCRIPTION DE LA STÈLE. Elle revêt la forme générale d'un rectangle trapézoïdal très allongé vers le haut et mesure 0 m. 58 de haut sur 0 m. 40. Dans ses dispositions générales, elle vise à représenter un naos, on verra plus loin pourquoi.

[1] *Guide du Visiteur,* 1915, p. 252, édit. anglaise de 1902, p. 250.

[2] *Egyptological Resear.,* p. 30-31.

[3] *Altorientalische Bilder zum Alten Testament,* p. 101, pl. CXLIV.

[4] *Ä.Z.,* t. 73, p. 54-56 et pl. VII.

[5] *Journal d'Entrée,* 1881-1888, p. 24. Suit la description du monument (l'écriture est celle d'un Allemand) : «stèle d'aspect assyrien en forme de naos. En haut le disque ailé. Là-dessous un roi assyrien qui fait l'offrande. D'une ligne d'hiéroglyphes on ne reconnaît que les signes . Dans les deux coins du haut du tableau on voit deux oreilles.»

En haut une gorge égyptienne, ornée de palmes verticales au centre desquelles plane le disque ailé. Au-dessous un linteau, où flotte un second disque ailé, flanqué à droite et à gauche de son nom en hiéroglyphes , puis, après un double trait horizontal, une rangée d'étoiles, très effacées, figurent le ciel selon la convention en usage en Égypte. Ce linteau repose sur deux colonnes grêles qui donnent l'impression de s'incliner vers l'intérieur du naos à cause de la forme générale du monument. Leurs bases sont modestes et l'ensemble évoque l'idée de deux supports de bois, posés sur des disques de pierre pour éviter, à la fois, l'enfoncement dans le sol et la putréfaction à son contact. Quant à leurs chapiteaux réduits, ils font songer, autant qu'on peut encore distinguer, à des chapiteaux à palmette dite phénicienne [1].

Dans l'intérieur du naos ainsi figuré, apparaît une scène assez grossièrement sculptée en bas-relief dont le personnage principal, une divinité, est d'une facture tout à fait étrangère à l'Égypte : sur une estrade [2] comme celle qui figure sur l'ex-voto à Astarté du Musée du Caire et que j'ai proposé d'interpréter comme une représentation graphique du lieu sacré, du ḥaram [3], un lion passant, vu de profil à droite, la gueule entr'ouverte et la queue en trompette [4], pour indiquer qu'il est irrité, supporte un dieu debout en marche. La position du pied gauche (?), posé un peu obliquement sur le garrot du lion, est à noter. Nous retrouvons exactement le même mouvement chez une déesse babylonienne [5]

[1] Cf. l'élément inférieur des ivoires n°s 97 et 98, pl. XLV, trouvé à Arslan Tash et les palmettes ornementales reproduites par P. Montet dans *Les reliques de l'art syrien,* p. 79, fig. 98.

[2] *B.I.F.A.O.,* XXV, p. 200; ajouter aux exemples cités une stèle de Tyr, publiée par l'Émir Chéhab, *Berytus,* I, p. 44 et pl. XI.

[3] Ou si l'on veut du haut-lieu, devenu sacré et rendu par des montagnes ou une estrade.

[4] Le sculpteur a voulu sans doute représenter le félin rugissant en train de se battre les flancs de la queue.

[5] H. Gressmann, *op. laud,* n° 252, devant de char en terre cuite. Plusieurs autres détails rapprochent cette déesse de notre dieu : silhouette générale du groupe, arme tenue dans la dextre, estrade, ici supportée par des montagnes. Si ce n'était le visage représenté de face, je proposerais de rabaisser considérablement la date (deuxième millénaire) attribuée à cette terre cuite.

également debout[1] sur un lion, mais là le fauve est ramassé et prêt à bondir.

Notre Baʿal est coiffé d'une haute tiare cylindrique, sa chevelure tombe en boule jusqu'aux épaules et il semble porter une barbe de coupe assyrienne. La tiare est d'une forme assez particulière qu'on retrouve en Mésopotamie sur la tête de dieux barbus ayant la même coupe de cheveux et représentés également sur des lions ou des animaux fantastiques : par exemple Assur[2] et les dieux des bas-reliefs, de Bavian et de Maltaï[3], un dieu indéterminé figuré sur un cachet néo-babylonien dont la légende araméenne fixe approximativement la date au VIIe siècle[4]. En Égypte même, M. Jéquier[5] a découvert à Saqqârah un lot de statuettes de « style asiatique » du VII-VIe siècle qui portent aussi des coiffures congénères. Il en avait lui-même déjà comparé la facture avec celle de la stèle que nous étudions. Toutes les coiffures que nous venons de passer en revue sont le plus souvent agrémentées de plumes, de motifs astraux ou de cornes. L'état de conservation de la stèle de Tell Defné ne permet pas d'affirmer que la tiare de son Baʿal ait été ainsi ornée, c'est seulement possible.

Le dieu est vêtu d'une longue tunique collante à manches sans qu'on puisse distinguer si ces manches étaient longues ou s'arrêtaient avant le

(1) Je crois que les nombreuses représentations de divinités montées sur des lions, taureaux et autres animaux que nous trouvons en Asie Mineure, en Babylonie, en Syrie ont donné plus tard naissance au groupe d'un dieu ou d'une déesse debout entre deux de ces animaux; peut-être par suite d'une interprétation erronée qui a cru voir, dans la figure dressée sur un animal, une convention de la perspective d'après laquelle un motif placé au-dessus d'un autre doit être considéré comme situé dans un plan vertical plus éloigné, mais sur le même plan horizontal. Cette interprétation a pu être favorisée par des attitudes invraisemblables comme celle du dieu de la stèle d'Amrith dont le pied droit reposerait sur la queue dressée du lion.

(2) Stèle du Musée d'Istamboul, époque de Sennachérib, reproduite par G. Contenau, *Manuel d'Archéologie orientale*, fig. 815; plaque d'albâtre de Berlin, Gressmann, *op. laud.*, n° 331.

(3) Gressmann, *ibid.*, n° 335 (Maltaï) et Maspero, *Histoire*, édit. anglaise, t. III, p. 313.

(4) L. Delaporte, *Catal. des cylindres or. du Louvre*, t. II, n° A. 732, où le dieu est debout sur le croissant.

(5) *Annales*, XXIX, p. 157-159 et pl. II-IV.

coude. Cette tunique était probablement serrée par une ceinture qu'on ne peut distinguer car, à la mode assyrienne, le personnage devait être drapé dans un châle[1] dont un pan retombe obliquement du genou gauche à la cheville droite. Cette mode de drapé oblique vient de Mésopotamie. Elle est attestée depuis l'époque d'Agadé[2], et d'Our[3], on la rencontre sur les cylindres syro-hittites[4], sur un bas-relief de Thèbes représentant des Syriens[5], et en passant par l'Assyrie où elle est commune elle se prolonge jusqu'aux sculptures perses[6]. — La Phénicie l'avait naturellement adoptée et adaptée à certains costumes : Šadrefa de la stèle d'Amrith, acolytes du naos de Sidon et du bas-relief du Wâdy Ašur.

Le Baʿal tient de la main gauche, portée en avant, le sceptre 𓌀[7] réservé en Égypte aux divinités masculines; de la main droite, rejetée un peu en arrière de la cuisse, il serre un objet que W. Max Müller[8] identifie avec « the emblem just as purely Asiatic, called *lagobolon* by the Greeks, *gamlu* by the Mesopotamians, originally the throwing-stick of the great gods, of Marduk as well as of the divine hunter Nimrod ». C'est sans aucun doute le même objet que brandit le dieu Šadrefa de la stèle d'Amrith. On en peut conclure que notre Baʿal est figuré dans une attitude bienveillante puisque son arme est au repos.

En face du dieu, mais de taille moindre, se dresse le fidèle debout, coiffé d'une calotte conique, les cheveux tombant sur la nuque. Il porte également, semble-t-il, une longue robe à manches (?), descendant du cou aux chevilles, qui est serrée à la taille par une ceinture ou une écharpe nouée dont un pan retombe en avant du corps. La main droite paraît levée pour jeter des grains d'encens sur ce que je crois être un autel à

(1) Cette explication est suggérée par les observations de F. Thureau-Dangin et M. Dunand dans *Arslan Tash* à propos d'Adad sur une stèle, p. 65, pl. II, 1 et d'un ivoire, p. 112 et pl. XXXIII, n° 44.

(2) G. Contenau, *op. laud.*, fig. 470.

(3) *Ibid.*, fig. 546.

(4) *Ibid.*, fig. 660.

(5) Cf. P. Montet, *op. laud.*, p. 42, fig. 26, 3e personnage.

(6) G. Contenau, *op. laud.*, fig. 869-870.

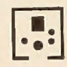
(7) Ce sceptre, emprunté à l'Égypte, se rencontre déjà sur des cylindres phéniciens vers 1500. Cf. G. Contenau, *Manuel d'archéol. or.*, fig. 731-733.

(8) *Op. laud.*, *ibid.*, p. 30.

feu de bronze ou de terre cuite [1]. De la main gauche pendant en arrière du corps, l'orant tient un petit panier comparable à celui qui figure aux mains des génies assyriens en adoration. Entre le personnage et l'autel à feu, un autre autel constitué par un plateau rond surmontant une base élancée, mais rendu pour des raisons de perspective comme le signe hiéroglyphique T qui représente de tels autels en Égypte. Enfin, un coffre reposant sur des sabots de taureau (?) donne l'impression de se trouver sous les pieds du fidèle. H. Schäfer [2] veut voir dans cette attitude une pratique cultuelle inconnue jusqu'ici et rapproche le petit personnage de la grande stèle de Râs Šamra [3] qui, dit-il, est debout sur un panier. Il ne me semble pas que cette hypothèse soit justifiée; on verra plus loin pourquoi.

Dans le champ et au-dessus du dieu, le croissant emboîtant le disque et représentant le phénomène de la lumière cendrée, à droite et à gauche, deux autres croissants lunaires les cornes tournées vers le haut comme le précédent, au-dessus de chacun d'eux, une oreille.

Étant donné les règles de perspective que j'ai essayé de déterminer en étudiant l'ex-voto d'Astarté du Musée du Caire [4], il faut, pour replacer cette scène dans sa position normale, faire tourner le groupe des personnages de 90° dans le sens des aiguilles d'une montre. Le Baʿal se dressera alors de face au milieu du naos, l'orant devant lui en dehors de l'estrade et le dos au spectateur, avec les deux autels à sa droite et le coffre à sa gauche. Ce que j'exprimerai par le graphique ci-dessous :



La stèle est anépigraphe, ou le paraît aujourd'hui, car elle pouvait être peinte et porter une inscription au pinceau. Je prétends cependant

(1) W. Max Müller, *op. laud.*, veut y reconnaître une *maṣṣeba;* pour se convaincre que ce n'est pas une pierre sacrée, se reporter à *B.I.F.A.O.*, XXV, p. 202-203 et fig. 12-14.

(2) Dans l'article cité plus haut. En admettant qu'il ait raison, la pratique signalée ne serait pas si nouvelle qu'il veut bien le dire. La stèle punique n° 3784 du *C.I.S.* reproduit en effet un orant debout sur un autel. Je persiste à croire qu'ici nous avons affaire à tout autre chose.

(3) Reproduction dans R. Dussaud, *Les découvertes de Ras Shamra..*, p. 41, fig. 15.

(4) *B.I.F.A.O.*, XXV, p. 208-209 et XXXIV, p. 36-37.

que, sans le secours de ce texte supposé, on peut donner une traduction de la dédicace exprimée par le bas-relief. Si l'on veut bien accepter l'hypothèse proposée autrefois par moi [1] et d'après laquelle les bas-reliefs, trônes et naiscoï, consacrés dans les temples par des Phéniciens sont des ex-voto, la lecture de notre monument deviendra aisée. Nous aurons ainsi en prenant pour modèles les dédicaces courantes :

Le dieu représenté sur la stèle,	=	לארן לבעל צפן
l'ensemble du monument,	=	אש נדר
le dédicant en prière,	=	פלן בן פלן
les deux oreilles.	=	כשמע קלי

C'est-à-dire : *Au seigneur Baʿal Ṣafon, ce qu'a voué, un tel fils d'un tel, parce qu'il a entendu sa voix.* Il nous manquerait seulement le nom du dédicant et celui de son père, mais les habitants de Taḥpanḥès savaient certainement de qui il s'agissait et à plus forte raison le dieu.

BAʿAL ṢAPHON EN ÉGYPTE.

Que l'on accepte ou non de reconnaître Baʿal Ṣaphon dans le personnage principal représenté sur la stèle que nous venons d'étudier, il n'en demeure pas moins qu'un certain nombre de documents attestent nommément que ce dieu était connu et adoré par les Égyptiens et que d'autres, les plus nombreux, le citent, croyons-nous, sous le simple vocable de Baʿal sans y accoler le qualificatif de Ṣaphon.

Nous trouvons d'abord au papyrus Sallier IV la mention de dans une énumération des dieux de Memphis. Il ne s'agit pas d'une Baʿalat Ṣaphon comme on l'avait cru [2] jusqu'à la dernière transcription du passage par A. H. Gardiner [3]. La stèle d'un certain Mami, fonctionnaire égyptien de passage à Ugarit (après 1350), découverte à Râs Šamra est dédiée au Seth de Ṣaphon [4]. Nous retrouvons enfin la même divinité sur la pierre, dite de Job, stèle érigée par Ramsès II à

(1) *Ibid.*, XXV, p. 210.

(2) Burchardt, *Die Altkanaan. Fremdworte*, n° 337.

(3) Alan H. Gardiner, *Late egyptian miscellanies*, 1937, p. 88, Sallier IV verso l. 4.

(4) *Syria*, 1931, p. 10 et pl. VI.

Šeikh Saʿad dans le Hauran [1] où malheureusement la représentation du dieu est fruste et la première partie de son nom de lecture douteuse. Cependant l'interprétation d'Albright [2] : *Adon Ṣaphon* (*ỉꜣtn-ḏꜣpꜣn*), paraît très vraisemblable.

Quant à la désignatiou de notre divinité par le simple nom de Baʿal, elle pourrait trouver une explication dans les faits suivants. Les premières divinités cananéennes, venues à la connaissance des Égyptiens, ont vraisemblablement pénétré dans la Vallée du Nil au temps des Hyksos et à la suite des éléments sémitiques qui faisaient partie de l'invasion. Ces divinités auraient été Baʿal Ṣaphon, Astarté et Ešmun, assimilés de bonne heure par les dévots de Memphis à Ptaḥ, Seḫmet et Nefertoum devenu plus tard Imḥotep. Le fait n'est pas douteux pour l'équivalence Astarté = Seḫmet et Ešmun = Imḥotep. Je renverrai pour la discussion à ce que j'écrivais en 1923 [3] en ajoutant que l'assimilation a dû se faire plus tôt que je ne le croyais alors. En ce qui touche l'égalité Baʿal Ṣaphon = Ptaḥ, on peut, je crois, en trouver la preuve dans la dédicace laissée par Senousrit-Anḫ, fonctionnaire égyptien du Moyen Empire dans le temple d'Ugarit [4] : l'inscription nomme exclusivement le dieu Ptaḥ-Sokar bien que le monument ait été retrouvé dans un temple consacré à Baʿal Ṣaphon. Les conclusions que je tire de l'existence de ce monument sont en opposition complète avec celles de M. P. Montet [5] pour qui Senousrit-Anḫ ne nomme que le dieu égyptien Ptaḥ-Sokar par ce qu'il ne « demande rien et ne doit rien au dieu Ṣapouna ». Il me semble au contraire que si notre Égyptien invoque seulement Ptaḥ, c'est qu'il considère que ce dieu est une forme de Baʿal Ṣaphon et n'ignore pas qu'à Memphis les deux divinités sont interchangeables et que celle que les Égyptiens nomment Ptaḥ reçoit des Cananéens le nom de Baʿal Ṣaphon.

La stèle de Nès-Ptaḥ [6], prêtre de Ptaḥ sous la XXVIᵉ dynastie atteste l'existence d'une chapelle de Baʿal de Memphis

(1) H. Gressmann, *op. laud.*, n° 103.
(2) *The Jordan Valley in the bronze age*, tiré à part, p. 45 et seq.
(3) *B.I.F.A.O.*, XXIII, p. 5 et 8.
(4) *Syria*, XV, pl. 14 et p. 131-133.
(5) *Les reliques de l'art syrien*, p. 141.
(6) H. Brugsch, *Thesaurus*, IV, n° 131, p. 811-813, maintenant n° 8169 du Musée de Berlin.

qui fut peut-être fondée sous les Ramessides. Nous connaissons d'autre part un sémite grand « prêtre d'Amon et de la neuvaine divine dans Perunefer » [1], la cité ouvrière de l'arsenal de Memphis, qui était à la fois prophète de Baʿal et d'Astarté probablement vers la XXVᵉ dynastie.

Après ce qui vient d'être dit, on reconnaîtra sans peine dans ce Baʿal sans épithète, Baʿal Ṣaphon. Ce Baʿal tout court est cité à plusieurs reprises dans les textes historiques de Médinet Habou où, pour reprendre seulement les exemples publiés par Daressy [2], il est dit de Ramsès II « le cœur de S. M. tempête comme Baʿal au ciel » ; le pharaon est aussi représenté « comme l'image de Baʿal de l'orage » [3] et l'on dit que « ses rugissements sont comme ceux de Baʿal au ciel » .

BAʿAL ṢAPHON DANS LES PAYS SÉMITIQUES. Avant les découvertes de Râs Šamra, la personnalité de Baʿal Ṣaphon était assez faiblement attestée sur le terrain sémitique. Il apparaissait seulement comme garant de l'exécution du traité passé entre Assarhaddon (681-668) et Baʾalu, roi de Tyr en compagnie d'autres dieux, adorés dans cette ville :

Ll. 10-15 « Que les dieux Baʿal Šamin, Baʿal Malage (?), Baʿal Ṣapunu, un vent funeste sur vos vaisseaux poussent et rompent leurs agrès, arrachent leurs amarres, qu'un flot puissant dans (la mer) les plonge, qu'une trombe violente sur vous s'étende. Que les dieux Milqarti [4] Yasumunu (Ešmun) vos pays à la peste, vos gens à la captivité livrent! . . [5] »

Nous connaissions en outre quelques noms propres comme נרצפן qui

(1) Cf. G. Lefebvre, *Histoire des Grands prêtres*, p. 111 où le nom de lieu est écrit fautivement . — Sur ce toponyme, cf. S. R. K. Glanville dans *Ä.Z.*, 66, p. 108.
(2) *B.I.F.A.O.*, XIII, 1906, p. 85-86.
(3) Le mot *mḫꜣj*, qui est rare, paraît être une transcription de l'akkadien *meḫû* qui désigne l'orage et justement le nom du dieu Rammân, proche parent de Baʿal Ṣaphon, est rendu parfois en sumérien par (dingir) Ri-Ḫa-Mun qui est transcrit en akkadien : *Rammânu ša meḫe-e* « Rammân de l'orage ». Brünnow, *A classified list*, n° 2617.
(4) Lecture d'après Johns, cité dans *Mitth. der vorderasiat. Gesellschafts*, III, 1898, p. 239.
(5) V. Scheil, *Le prisme S d'Assaraddon*, p. 37.

figure dans une lettre araméenne (VIIe siècle) provenant d'Assur [1], le même nom écrit en cunéiforme *Girṣapunu* désigne l'éponyme assyrien de l'an 660 [2], enfin le dédicant phénicien d'une statuette d'Isis allaitant Horus trouvée en Égypte se nomme également גרצפן [3]. L'objet remonterait à la première moitié du IVe siècle et présente en outre l'intérêt d'être dédié à עשתרת. Peut-être provient-il de Memphis. Parmi les graffiti phéniciens d'Abydos, nous trouvons un ברצפן [4] et peut-être, si ma conjecture est confirmée, un אבצפן [5]. Enfin à Carthage צפניצדק [6] et עבדצפן qui est attesté plusieurs fois [7]. Le tarif des sacrifices, dit de Marseille, paraît bien, malgré les doutes qu'on a émis à ce sujet, avoir été exposé dans le temple de Ba'al Ṣaphon בת בעל צפן [8]. Les trois lettres de Ṣaphon marquées comme restituées par les éditeurs du *C.I.S.*, ont conservé plus de leur moitié inférieure et semblent ne pouvoir se lire autrement. Les maigres témoignages relatifs au culte de Ba'al Ṣaphon, clairsemés qu'ils étaient, n'avaient pas beaucoup attiré l'attention des savants sur cette divinité qui paraissait de minime importance. Cependant, en y réfléchissant, l'aire de dispersion des quelques noms propres sémitiques formés avec Ṣaphon est très grande : Mésopotamie, Égypte et Carthage. Comment alors expliquer que ces noms propres soient si peu nombreux? Le phénomène que nous avons constaté en Égypte — et dans l'Ancien Testament où Ba'al sans épithète, mais avec l'article הבעל, visait en réalité Ba'al Ṣaphon, — a dû se produire aussi sur le terrain phénicien et plus de la moitié des noms composés avec בעל doivent désigner en réalité des adorateurs de Ba'al Ṣaphon. Évidemment il n'est pas possible de fournir la preuve directe de cette hypothèse, mais en précisant le caractère de Ba'al Ṣaphon et en essayant de montrer quelle importance avait ce dieu, les présomptions du bien-fondé de la thèse ici défendue deviennent très grandes.

Ce sont les découvertes faites ces dernières années sur le site de l'ancienne Ugarit qui ont rendu au dieu Ṣaphon la place qui lui était due.

(1) M. Lidzbarski, *Altaramäische Urkunden aus Assur*, p. 5.
(2) *Ibid.*
(3) *R.É.S.*, n° 535, puis Clermont-Ganneau, *R.A.O.*, VIII, p. 126 = *R.É.S.*, n° 935.
(4) *C.I.S.*, n° 108.
(5) *C.I.S.*, n° 106.
(6) *C.I.S.*, n° 1188.
(7) M. Lidzbarski, *Handbuch*, p. 335.
(8) *C.I.S.*, n° 165, l. 1 et pl. XXXVII.

Les nombreux travaux de M. R. Dussaud, consacrés à débrouiller l'écheveau compliqué de la mythologie phénicienne au XIIIe siècle avant notre ère telle qu'elle apparaît d'après les tablettes trouvées à Râs Šamra, ont apporté la preuve que Ba'al Ṣapuna était couramment désigné dans les poèmes religieux d'Ugarit comme Ba'al sans épithète ou comme Ṣapuna et que le dieu, qui fait entendre sa voix dans les nuages, lance l'éclair et dispense la pluie, n'était autre qu'une forme locale de Hadad [1] et qu'il recouvrait aussi partiellement le dieu Aleyan son fils qui est à son égard « dans une dépendance si étroite qu'il fait figure d'hypostase limitée aux rapports avec l'élément aqueux » [2]. D'où, à la suite d'un syncrétisme plus tardif, Ba'al Ṣaphon se fond non seulement avec Hadad, mais encore avec Ba'al Ṣûr ou Melqart [3].

Ces équivalences une fois admises, on ne pourra plus refuser de reconnaître Ba'al Ṣaphon dans la plupart des ba'als sans épithètes qui apparaissent dans les textes égyptiens, dans les noms propres sémitiques [4] et dans l'Ancien Testament. Il semble assez tentant d'attribuer à l'influence immédiate de Tyr le passage de ce Ba'al en Égypte et particulièrement le développement de son culte à Memphis où s'élevait le « Camp des Tyriens » dont nous parle Hérodote [5].

LE TOPONYME BA'AL ṢAPHON ET L'EXODE.

Comme expression géographique, nous connaissons un mont Ba'lişapuna ou Ba'ilṣapuna qui apparaît au VIIIe siècle dans les Annales de Téglatphalasar III et celles de Sargon [6] et un lieu dit Ba'al Ṣaphon qui se présente trois fois dans l'A.T. à l'occasion du récit de l'Exode et appartiendrait à la rédaction de *P* [7], soit au Ve siècle.

(1) *R.B.*, *CV*, p. 256; cf. les qualificatifs donnés à [hieroglyphs] dans les textes de Médinet Habu, cités plus haut, p. 455.
(2) *Ibid.*, p. 260.
(3) *Ibid.*, p. 264.
(4) Pour les noms propres sémitiques transcrits en égyptien, voir Burchardt, n° 241, 256, 334 *a*, 335, 336, 338, 487, 850, 1173, ajouter Glanville, *Ä.Z.*, 68, p. 36 : [hieroglyphs].
(5) Cf. R. Dussaud, *Syria*, VII, p. 277.
(6) *Annales T.P.*, III, l. 127; Sargon, l. 204. Cf. P. Dhorme, *Les pays bibliques* etc., p. 34 et 55.
(7) Orthographié deux fois בעל צפן (*Exode* 14, 2, 9) et une fois בעל צפון (*Nombres* 33, 7). On sait que tout le chapitre 33 est considéré comme un document à part utilisé par *P* (Cf. L. Gauthier, *Introduction à l'A.T.*, I, p. 80)

Bien que rien ne nous indique la nature du lieu ainsi désigné par la Bible, il serait tentant, à première vue, de rechercher dans le Baʿal Ṣaphon égyptien et par analogie avec son homonyme assyrien, une montagne ou tout au moins une éminence servant de haut lieu au baʿal dont il s'agit. Le rapprochement serait encore plus topique si l'on pouvait prouver que le mont *Ba'liṣapuna* correspondait au Casios, situé près d'Antioche, car nous savons d'autre part que non loin de Péluse se trouvait aussi un mont Casios[1] où s'élevait dans l'antiquité un temple fameux, dédié à Ζεὺς Κάσιος. Il semble malheureusement que cette hypothèse séduisante soit à rejeter, car les textes assyriens qualifient le mont Ba'liṣapuna de *šadu rabu siparri* « grande montagne de cuivre »[2] et que ce minerai ne se rencontre dans le nord de la Syrie qu'au *Djebel el Arbaʿin*[3]. D'autre part, le Casios syrien (*Djebel 'Aqraʿ*) a déjà été identifié avec le mont *Yaraqu* des itinéraires d'Assurnasirapla et de Téglatphalasar III[4], alors que E. Forrer[5] place le mont Ba'liṣapuna dans le *Djebel ʿAkkâr*. Aucune identification décisive ne permet donc jusqu'ici de localiser avec vraisemblance le mont Ba'liṣapuna au Casios de Syrie ni d'en tirer argument pour voir par analogie dans le Casios d'Égypte le site du בעל צפן biblique.

L'apparition dans notre lettre, et, pour la première fois, du dieu Baʿal Ṣaphon comme divinité principale de Taḥpanḥès à une époque voisine de celle des documents employés par l'A.T. pour décrire les étapes de l'Exode, présente comme on va voir un grand intérêt pour l'exégèse. Jusqu'ici deux itinéraires principaux, dont chacun comptait ses partisans, avaient été proposés pour la sortie d'Égypte des Hébreux : *a*) l'itinéraire que j'appellerai classique par le *Wâdy Tûmilaṭ*, plaçant Migdol au Sérapéum et Baʿal Ṣaphon à l'est de ce premier point pour descendre ensuite le long du golfe de Suez vers le Djebel Moussa, site traditionnel du Mont Sinaï; *b*) l'itinéraire par le nord de la Péninsule, suivant lequel Migdol

d'où probablement cette différence d'orthographe.

(1) Références dans A. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 63-64.

(2) F. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 333.

(3) M. Blanckenhorn, *Handbuch der regionalen Geologie*, V (4), p. 136.

(4) P. Dhorme, *op. laud.*, p. 16 et 34.

(5) *Die Provinzeinteilung des assyr. Reiches*, p. 58.

serait la forteresse bien connue de ce nom identifiée avec *Tell el-Hêr* et Baʿal Ṣaphon, localisé sur le site du temple gréco-romain de Zeus Casios, à chercher quelque part entre Moḥammediyeh et Râs el-Kasrûn sur l'étroite bande de sable qui sépare la Méditerranée du lac Sirbonis (Sabḫat Bardawîl). Ce dernier itinéraire implique naturellement la recherche du Sinaï aux abords de Kadeš sur la route nord entre l'Égypte et la Palestine[1].

Dans la première hypothèse, la *mer des roseaux* (ים סוף) aurait été le fond du golfe de Suez, supposé remonter plus haut qu'aujourd'hui dans l'intérieur des terres (pour certains jusqu'au lac Timsâḥ) — et dans la seconde reportée à la Sabḫat Bardawîl.

Mais si la Yam Sûph n'est pas la Mer Rouge où il ne pousse pas de roseaux, il semble que ce ne puisse être davantage le lac Sirbonis. Le [hieroglyphs] égyptien, qui correspond à l'hébreu ים סוף et figure dans la description de Pi-Raʿmses, paraît bien, comme le veut A. H. Gardiner[2], être la même chose que [hieroglyphs] « le lac d'Horus » (héb. שיחור) et désigner les lagunes au travers desquelles la branche pélusiaque se frayait un passage vers la Méditerranée : ce serait donc la partie sud de l'actuel lac Manzaléh. La localisation de Migdol à Tel el-Hêr et celle de la Yam Sûph au Manzaléh une fois acceptées, il faudra convenir que le lieudit Baʿal Ṣaphon doit être cherché dans le voisinage de ces points et s'il ne se trouvait pas à Taḥpanḥès même où Baʿal Ṣaphon était le dieu principal comme nous l'apprend le document étudié ici, le lieu désigné par l'A.T. ne doit cependant pas être très éloigné. Si le sanctuaire principal ne s'élevait pas à Tell Defné même, son influence et sa proximité étaient assez grandes pour y avoir fait naître un temple secondaire sous sa dépendance.

Le temps et les moyens d'information me manquent pour essayer de faire cadrer les données qui précèdent avec le récit de l'Exode tel qu'il

(1) On trouvera dans R. Weill, *Rev. des Études Juives*, t. LVII. p. 19-54, 194-238 et t. LVIII, p. 23-59, les raisons qui militent en faveur de cette route. Dans l'ouvrage de C. S. Jarvis, *Yesterday and to-day in Sinai*, chap. IX, sont réunis les arguments contre l'itinéraire par la Mer Rouge.

(2) *Bibl. des Hautes Études*, t. 234, p. 212.

se présente dans l'A.T. et surtout pour tenter de les localiser sur la carte [1]. Tout critique impartial voudra bien cependant convenir que l'existence du culte de Baʿal Ṣaphon indubitablement attestée à Taḥpanḥès à une époque voisine des adjonctions faites par *P* au récit de l'Exode, fournit un argument de plus aux partisans de l'itinéraire des Hébreux par la route du Nord et favorise par contre-coup la recherche du Sinaï biblique dans une montagne voisine de Qadeš Barnée comme bien des exégètes l'avaient déja proposé.

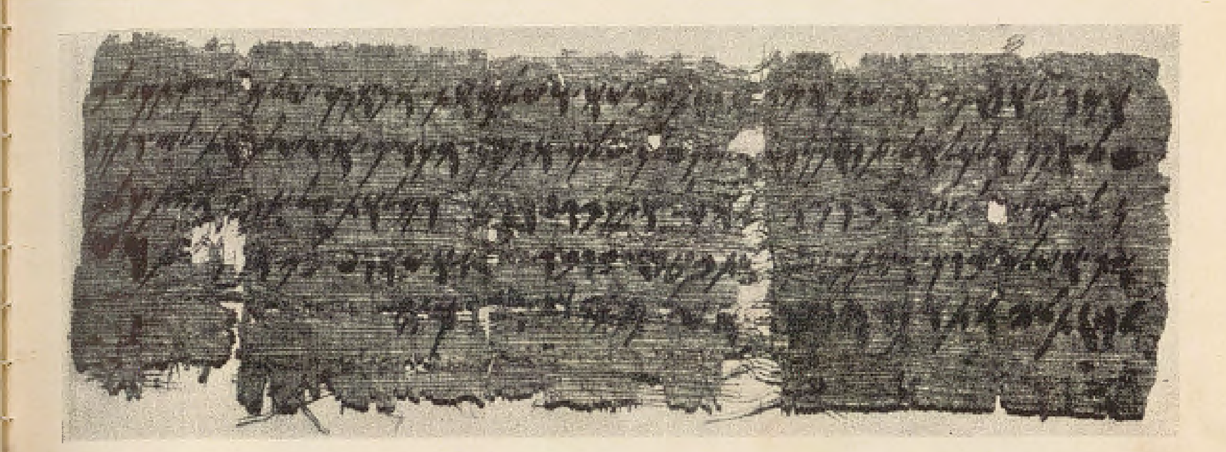
Voilà, à peine effleurées, quelques-unes des questions soulevées par la découverte du second papyrus phénicien connu. Il y en aurait nombre d'autres sur lesquelles je me propose de revenir plus tard. Les spécialistes voudront bien excuser ce travail décousu qui vise plutôt à leur faire connaître rapidement un important document nouveau qu'à résoudre les multiples problèmes qu'il pose.

Noël Aimé-Giron.

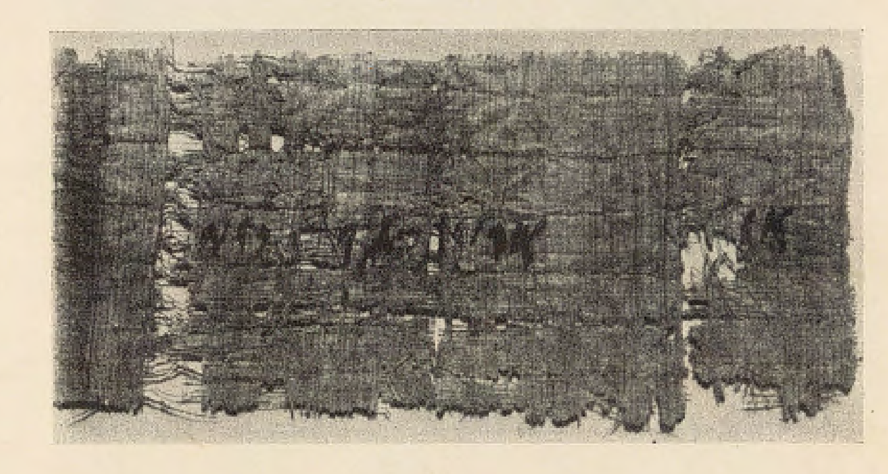
Port-Saïd, 25 mars 1940.

---

[1] D'ailleurs l'époque tardive, vᵉ siècle, à laquelle ce récit a été remanié ne permet pas d'espérer beaucoup faire cadrer la géographie de *P* avec celle de l'Orient du Delta dix siècles plus tôt. L'emploi anachronique de Pi-Raʿmsès pour désigner Tanis par exemple suffit à démontrer les transpositions de noms géographiques qui ont dû se produire. — J'estime avec Spiegelberg, *Ä.Z.*, 65, p. 59-60, que Taḥpanḥès a également pris la place d'une dénomination plus ancienne qui devait être *Ṯbn·t*, devenu plus tard *Tbnw·t*.

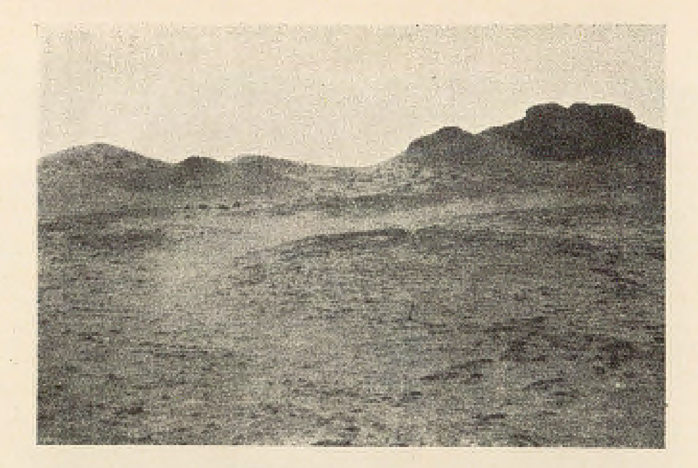


recto.



verso.

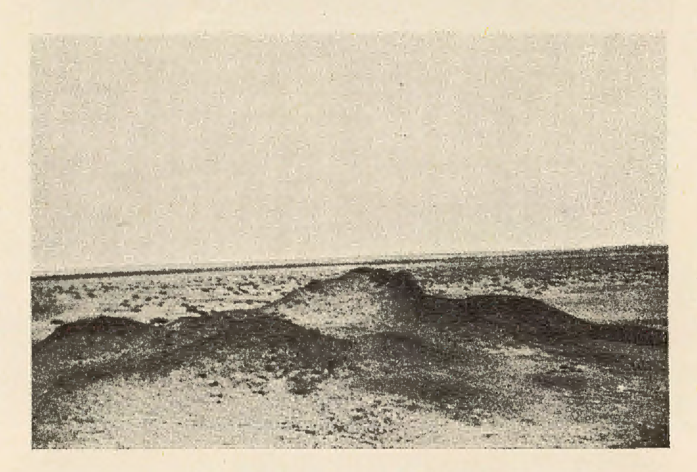
Papyrus phénicien du Musée du Caire.



Ensemble du tell vu du nord.



Ruines du fort vues du nord.



Ruines du fort vues du sud.

TELL DEFNÉ.



Stèle du Musée du Caire nº 25147.

DEUX NOUVEAUX OSTRACA FIGURÉS

PAR

J. VANDIER D'ABBADIE.

Depuis la publication des ostraca figurés de Deir el-Médineh, il m'a été communiqué deux nouveaux ostraca, provenant sans aucun doute du même site et représentant deux scènes différentes, et extrêmement intéressantes l'une et l'autre.

La première de ces scènes n'est pas entièrement nouvelle puisqu'on connaît plusieurs représentations à peu près semblables dont le thème est un duel au bâton.

On sait que de tout temps les Égyptiens ont été amateurs de fêtes et de grandes cérémonies religieuses. Les murs des temples et des tombes en fournissent la preuve et apportent de nombreuses illustrations de ces festivités au cours desquelles se déroulaient des jeux variés. Wilson a étudié, dans un article, une partie de la scène qui décore la paroi de la grande cour du temple de Médinet Habou, auprès de la fenêtre royale. Il s'agit des bas-reliefs du registre inférieur représentant des luttes et des joutes se déroulant devant une foule de spectateurs. Wilson a réuni à ce sujet un certain nombre de représentations analogues [1]. Parmi celles-ci on remarque une scène pleine de vie, dont on retrouve de très rares exemples dans l'art égyptien du Nouvel Empire. Il s'agit précisément d'un duel entre deux hommes, armés d'un bâton, ce qui est certainement une scène de parade.

Wilson cite trois exemples de ce jeu original, l'un à Médinet Habou [2], un autre à Tell el-Amarna [3], et le troisième enfin dans une tombe de la XIX[e] dynastie, à Dra' Abou'l-Neggah [4].

---

[1] *J. E. A.*, 17 (1931), p. 211.

[2] *Later Historical Records of Ramsès III. Medinet Habu*, II, pl. 112 (Univ. of Chicago. Or. Inst. public., vol. IX).

[3] Davies, *Tell el-Amarna*, II, pl. 37-38.

[4] Cette scène a été publiée plusieurs fois, entre autre par Rosellini, *M. C.* 30.

A Médinet Habou, ce sont deux couples de soldats qui se livrent à cet exercice (fig. 50 et 51). Chaque combattant brandit un bâton assez long, renflé à son extrémité et muni d'une sorte de dragonne, en cuir probablement, dans laquelle passe la main. Le bras qui n'est pas armé est garanti par un petit bouclier qui est fixé à l'avant-bras par des courroies et qui est élevé à la hauteur du visage, sans doute pour le protéger. Ce bouclier n'est visible que sur les deux duellistes qui sont à droite de la scène. Ces combattants sont vêtus du pagne à retombée rectangulaire qui fait partie du costume habituel des soldats. Ils ont des perruques courtes et deux d'entre eux ont le maxillaire inférieur protégé par une mentonnière. Ce détail, comme le fait remarquer Wilson, semble indiquer que les acteurs de cette parade ne se contentaient pas d'attitudes plastiques ni de gracieux moulinets de leurs cannes, mais qu'ils savaient asséner des coups violents à certains moments. On peut voir, à côté du couple de droite, deux autres soldats qui ne se battent pas encore, mais qui font un geste de salut, l'un en s'inclinant vers la foule des spectateurs, l'autre en élevant les bras et en se tournant vers l'endroit où se tenait le Pharaon (fig. 51). C'est cette phase du jeu qu'on retrouve à Tell el-Amarna. Les deux combattants mêlés à la foule des lutteurs et des boxeurs font un geste de salut vers le roi qui assiste aux ébats du peuple.

A Dra' Abou'l-Neggah, nous retrouvons les combattants en pleine action, armés de gros bâtons, munis comme à Médinet Habou d'une bride de cuir dans laquelle passe la main (fig. 52). L'un des duellistes fait tournoyer son arme au-dessus de sa tête. Ils ont tous les deux le petit bouclier lié à l'avant-bras gauche et sont vêtus d'un pagne plissé.

Aux exemples cités par Wilson sont venus s'ajouter deux nouvelles représentations de ce jeu, qui apportent des variantes à cette intéressante scène. Il s'agit de deux ostraca, celui dont nous avons déjà parlé et un autre qui a été publié dans les *Documents de fouilles de Deir el-Médineh* [1] et

pl. CIII, où elle est entière. La plus récente publication est celle de G. Foucart, *Le tombeau d'Amenmose*, pl. XV (dessin de M. Baud). La planche XIII du même ouvrage donne la paroi intacte d'après le manuscrit de Hay, cf. aussi L. Klebs, *Die Reliefs und Malerein des Neuen Reiches*, I, p. 225.

[1] J. Vandier d'Abbadie, *Les ostraca figurés de Deir el-Médineh*, n° 2448, pl. LXII.



Fig. 50.



Fig. 51.

qui met en scène deux soldats casqués vêtus également du pagne à tablier triangulaire (fig. 53). L'un et l'autre brandissent d'une main un bâton, mais si l'un a le bras gauche levé à la hauteur du visage et protégé comme à Médinet Habou d'un petit bouclier nettement dessiné, l'autre tient dans

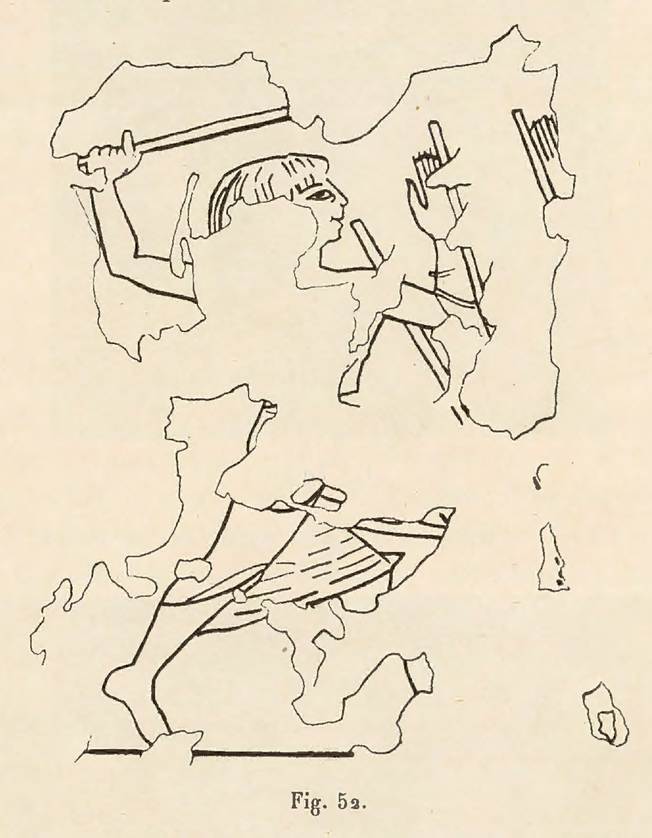


Fig. 52.

son autre main un second bâton. Il semble que l'artiste ait commencé à tracer le bouclier, puis ait abandonné son projet, et se soit décidé à mettre un second bâton dans la main du combattant. Cette hésitation est assez intéressante et permet de supposer que ce dessin est une réplique de mémoire de la scène de Médinet Habou. C'est d'ailleurs le cas pour de nombreuses esquisses sur calcaire représentant des scènes ou des personnages. Il s'agit nettement de dessins faits de mémoire et comportant naturellement quelques différences ou quelques difformités. On peut citer comme preuve de cette affirmation l'ostracon bien connu du Musée de

Berlin reproduisant la silhouette de la reine de Pount du temple de Deir el-Bahari. Sur l'ostracon des deux duellistes, il est probable que le dessinateur ayant eu une défaillance de mémoire a confondu le jeu, tel qu'il est représenté à Médinet Habou, avec une autre forme du même jeu

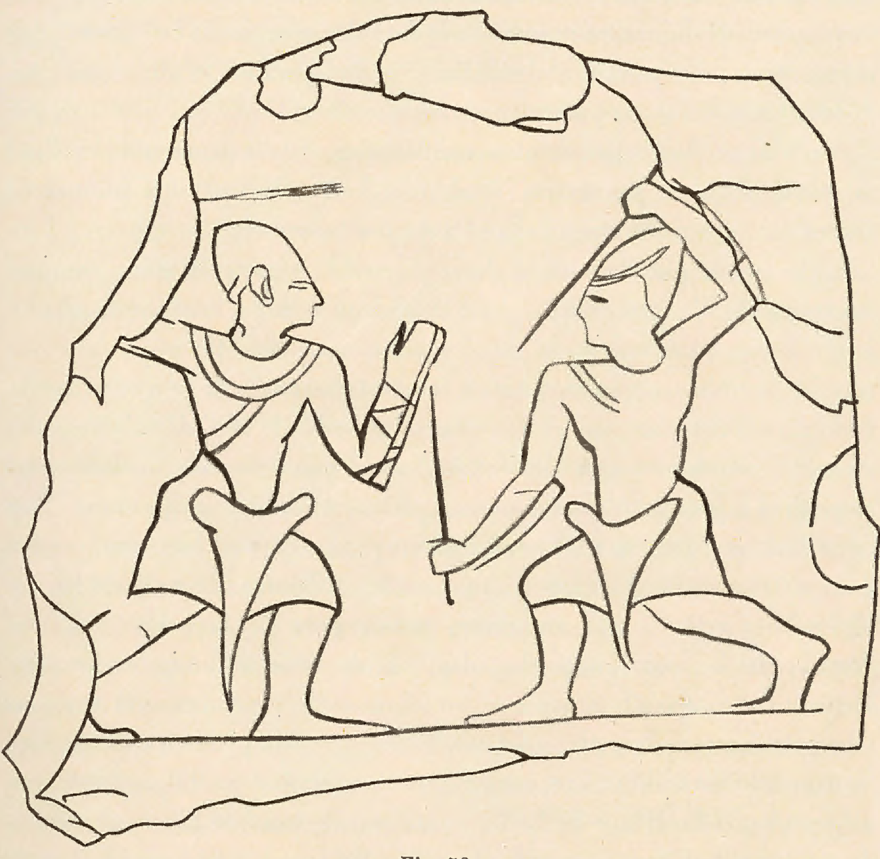


Fig. 53.

dans lequel les combattants, au lieu de se protéger par un petit bouclier, se servent d'un second bâton destiné à parer les coups. Cette variante du jeu de bâton est très bien transcrite dans le nouvel ostracon qui est publié ici pour la première fois.

On voit dans cette esquisse admirablement bien conservée deux combattants sans bouclier, mais brandissant un bâton dans chaque main (pl. XLIII). L'un des bâtons est croisé avec celui de l'adversaire; l'autre est

élevé au-dessus de la tête. Ces mouvements symétriques sont pleins de spontanéité et de vraisemblance. Le combat a lieu sur un terrain onduleux et tacheté de petits points noirs, ce qui était la façon, pour les artistes égyptiens, d'indiquer le désert. Cette petite composition a bien le style des dessins de Deir el-Médineh; une certaine lourdeur et quelques disproportions lui retirent peut-être de l'élégance, mais la justesse des mouvements, la précision des détails et la spontanéité du dessin lui donnent une vie et un pittoresque très savoureux.

Voilà donc cinq représentations différentes et très précises de ce duel au bâton qui vont permettre l'étude des divers éléments qui composent ces scènes, des personnages et enfin du jeu lui-même.

L'élément le plus important de ce jeu est le bâton. On a vu que, sur les reliefs de Médinet-Habou, les bâtons sont minces, terminés par une boule et munis d'une sorte de dragonne dans laquelle passe la main. Sur le dessin du premier ostracon ils sont assez effacés et n'ont rien de bien caractéristique; tandis que dans la tombe de Dra' Abou'l-Neggah, ils sont dessinés avec soin; ils ont également une dragonne, mais ils sont assez gros à leur extrémité et ne comportent ni boule, ni garniture. Sur le second ostracon, ils sont extrêmement précis. On voit très bien que les deux extrémités sont faites d'une matière différente de celle de l'arme elle-même; celle-ci est, en outre, munie près de la poignée et au-dessous de la main, non plus d'une bride mais d'une petite branche formant cran d'arrêt. On reconnaît dans cette représentation un peu schématisée, mais exacte, un type de canne dont plusieurs spécimens, trouvés dans les fouilles, sont actuellement conservés dans différents musées d'égyptologie. Le Musée de Berlin, notamment, possède plusieurs cannes de ce type [1]. Elles mesurent plus d'un mètre et sont munies à leur extrémité d'une garniture de bronze, tandis que la poignée est décorée d'écorce d'arbre collée. Une petite branche naturelle formait une garde. Deux bâtons de ce genre sont conservés également au Musée du Louvre. L'un, qui mesure 1 m. 40, n'a pas de ferrure à son extrémité inférieure mais possède une courte petite branche naturelle à son extrémité supérieure; l'autre plus court était garni d'une ferrure qui manque aujourd'hui mais

(1) *Ä. Z.*, 61, pl. VIII.

dont l'emplacement est visible et qui devait mesurer à peu près 0 m. 14 [1]. Quant à la petite branche, elle est adroitement rapportée; elle est enfoncée comme une cheville, en biais, dans le corps même du bâton. Cet habile arrangement se retrouve sur certaines cannes qui faisaient partie du mobilier de Tout-'Ankh-Amon [2]. Dans son étude sur les armes des anciens Égyptiens, Wolf [3] signale des exemples de représentations de ces bâtons dans les peintures des tombes du Nouvel Empire. Il cite, entre autres, l'un des plus beaux spécimens, c'est la canne apportée par un serviteur dans la tombe de Kenamon. Sa partie supérieure est artistement décorée de motifs linéaires et colorés [4]. On peut ajouter, à cet exemple, celui de la tombe de [hieroglyphs] qui est exactement du même modèle et décoré de la même façon et qu'un serviteur, debout derrière le fauteuil du maître, apporte avec les sandales et l'étui de scribe du défunt [5]. Cette canne était certainement employée non seulement comme bâton d'apparat mais aussi comme arme, puisqu'on la représente souvent dans les mains des soldats au cours même d'une bataille [6]. Dans une autre tombe, une canne de ce genre est apportée comme tribut par un Sémite [7], ce qui permet de supposer qu'elle était d'importation étrangère. Le mot hiéroglyphique qui la désigne dans cette tombe : [hieroglyphs] confirme d'ailleurs cette hypothèse. On le retrouve avec des orthographes différentes dans de nombreux textes [8]. Dans la «Prise de Joppé», le roi remet sa grande canne à son envoyé et celui-ci assomme avec cette arme un chef syrien, ce qui ne prouve pas, comme le pense Jéquier, que cette canne était surmontée d'un pommeau, mais qu'il est question ici de ce grand bâton dont l'extrémité munie d'une forte ferrure pouvait très bien devenir une arme meurtrière à l'occasion.

Le même mot, comme le fait remarquer Jéquier [9], désigne dans d'autres textes des cannes de formes différentes, ce qui ne saurait étonner puisque

(1) Inv. n° 1461.

(2) CARTER and MACE, *Tomb of Tut-'ankh-Amen*, pl. 57.

(3) W. WOLF, *Die Bewaffnung des altägyptischen Heeres*, p. 79, fig. 52.

(4) DAVIES, *The tomb of Kenamon at Thebes*, I, pl. XXXVI.

(5) WRESZINSKI, *Atlas*, I, p. 62.

(6) WRESZINSKI, *ibid.*, II, 25, 92.

(7) WRESZINSKI, *ibid.*, I, 269.

(8) Cf. *Anastasi*, I, XIX, 3. IV, 17, 3 : [hieroglyphs]. *Pap. Mallat*, I, 7 : [hieroglyphs] *Pap. Harris*, Chants d'amour, 2, 4.

(9) JÉQUIER, *Frises d'objets*, p. 165.

ce mot est avant tout celui qui désigne, d'après Loret, le genévrier[1]. Or le genévrier ne poussait pas en Égypte mais en Syrie, d'où étaient importés son bois et ses fruits. Donc, si cette identification est exacte, il se peut que le bâton soit d'importation étrangère. On peut même supposer que le jeu lui-même n'était pas d'origine égyptienne et qu'il avait été importé dans la Vallée du Nil par les soldats étrangers faits prisonniers au cours des différentes expéditions en Asie.

Un autre détail intéressant qui figure dans trois de ces scènes est le petit bouclier fixé au moyen de courroies liées autour de l'avant-bras gauche. Il est exactement de la longueur de l'avant-bras et de la main. On voit même très nettement dans la tombe de Dra^c Abou'l-Neggah, ainsi que sur le premier ostracon, qu'il dépasse la main, laquelle est allongée, et qu'il a l'aspect d'une planchette. Le dessin est si précis qu'il est difficile de confondre ce bouclier avec les brassards qui furent retrouvés dans quelques tombes ou qui figurent sur certains bas-reliefs[2]. Ces brassards étaient faits en cuir et entouraient complètement le bras. Ils servaient spécialement aux archers pour préserver la peau du bras contre le frottement de la flèche et le battement de la corde au moment du tir[3]. Or il est visible que le petit bouclier des jeux de bâton n'a pas le même rôle ni la même forme et qu'il s'agit d'un objet différent. Il semble qu'il soit en bois et non en cuir et fixé par des courroies de cuir. A ma connaissance ce sont les seules représentations de boucliers de ce modèle.

On a vu que les combattants dans ces différentes scènes de duels au bâton portaient presque toujours le pagne à devanteau triangulaire, qui semble avoir été particulièrement le vêtement des gens de modestes conditions, des domestiques et surtout des soldats[4]. On peut en déduire que ce sport était plus particulièrement pratiqué dans l'armée. Sur le second ostracon, un autre élément de costume vient s'ajouter au pagne, c'est une large bande croisée sur la poitrine, laissant les mouvements des bras et du torse plus libres que ne le ferait une tunique à manche. Ce costume était assez répandu au Moyen Empire et semble avoir été spécialement

[1] Loret, *La flore pharaonique* (2e éd.), p. 41.
[2] Jéquier, *op. cit.*, p. 216-217, et Wolf, *op. cit.*, p. 55.
[3] Jéquier, *ibid.*, p. 217.
[4] Bonnet, *Die ägyptische Tracht*, p. 9.

celui des archers[1]. A l'époque ramesside, il est moins fréquent et on en voit peu d'exemples, quoique dans certaines grandes représentations historiques, le roi tirant à l'arc au milieu d'une bataille est vêtu comme les archers de la XIIe dynastie[2]. Ce vêtement semble cependant réservé à cette époque aux travaux actifs nécessitant une grande liberté de mouvement. Ainsi dans la tombe d'Ipouy, un ouvrier menuisier accroché en haut d'une colonnette, dont il sculpte le chapiteau, porte cette bande croisée, faite dans une étoffe plissée[3]. C'est également le costume de trois hommes qui tendent un filet pour prendre des oiseaux au piège, et qu'on peut voir sur un fragment de fresque conservé à Berlin[4]. Toute une théorie de policiers porte également ce vêtement dans la tombe d'Amenmose[5]. Cette bande croisée et le pagne sont les deux seuls éléments de costumes que portent les combattants de l'ostracon; ils n'ont ni le casque ni la mentonnière qu'on a remarqué à Médinet Habou.

A ces divers exemples de duel au bâton vient s'ajouter un autre exemple qui est assez inattendu, mais qui cependant ne surprendra pas si l'on se rappelle l'esprit moqueur et l'humour dont les artistes égyptiens ont souvent fait preuve, particulièrement à cette époque. De nombreux ostraca figurés et des papyrus ont prouvé que la caricature et la parodie étaient à l'honneur chez les scribes habitant le village appelé aujourd'hui Deir el-Médineh, qui était occupé entre la XVIIIe dynastie et la XXe, par les ouvriers de la nécropole royale. Et c'est précisément sur un papyrus bien connu, provenant de ce site, que se trouve la parodie du duel au bâton. Je veux parler du papyrus satirique de Turin[6]. Dans le registre où le roi des rats tire à l'arc sur une forteresse défendue par des chats, on peut voir immédiatement derrière le char royal, un chat et un rat qui, tenant un bâton dans chacune de leurs pattes antérieures, semblent combattre (fig. 54). Il apparaît même sur le dessin, malheureusement très mutilé,

[1] Newberry, *Beni Hasan*, II, pl. XV, XXXV, Blackman, *Meir*, I, pl. VII.
[2] Wreszinski, *op. cit.*, II, 122.
[3] Davies, *Two Ramesside Tombs at Thebes*, pl. XXXVII.
[4] Wreszinski, *op. cit.*, I, 33.
[5] Wreszinski, *ibid.*, 284.
[6] Ollivier-Beauregard, *La caricature égyptienne*, pl. 23 (je remercie le professeur Farina qui m'a confirmé l'exactitude du dessin reproduit par Ollivier-Beauregard); Lepsius, *Auswahl*, pl. XXIII, B.

que le chat porte une mentonnière, comme les soldats du relief de Médinet Habou. Les armes des deux combattants, sont courbes à leur extrémité et ont la forme du bâton asiatique); elles sont croisées en l'air d'une façon symétrique. Ce geste les différencie des représentations que nous connaissons, dans lesquelles les mouvements semblaient plus libres et

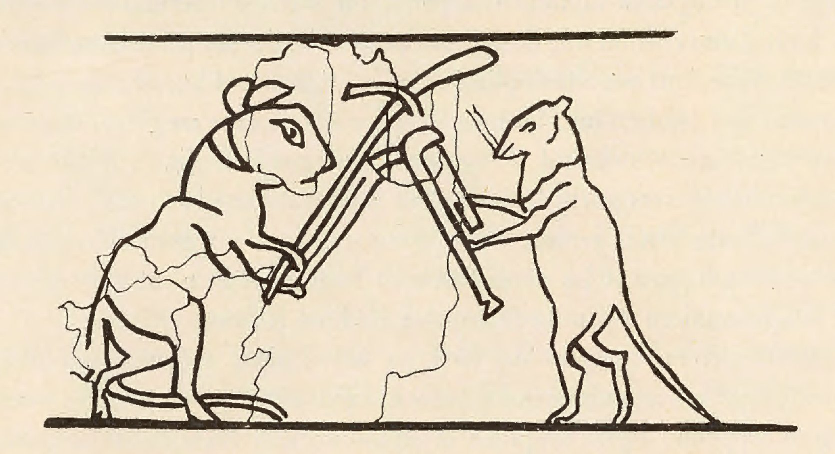


Fig. 54.

moins gauches; mais je pense qu'on a voulu représenter ici une phase différente du duel, celle qui, au début de l'engagement constitue une sorte de parade, de présentation, avant la lutte réelle. De toute façon c'est bien certainement une scène de duel au bâton, du genre de celles que nous venons d'étudier, que l'artiste a voulu parodier en faisant combattre ces antagonistes de tous les temps : le chat et le rat. Il n'y a rien de surprenant à ce que ce sport, comme tant d'autres scènes de la vie religieuse ou civile de ses contemporains, ait excité l'imagination et le sens caricatural du scribe égyptien.

Nous avons donc, grâce à ces diverses représentations, plusieurs phases du duel au bâton. La première serait la présentation, avec le geste de salut des combattants au roi et au public (Tell el-Amarna et Médinet Habou, fig. 51). La seconde, la parade pendant laquelle, les bâtons croisés en l'air, les duellistes prennent contact (Papyrus de Turin, fig. 54). Puis, la troisième scène reproduit l'engagement proprement dit, dans lequel les combattants ont alternativement recours à l'attaque (ostraca 1 et 2, fig. 53

et planche XLIII, et Dra' Abou'l-Neggah, fig. 52), et à la parade (Médinet Habou, fig. 50). Enfin au cours de la dernière phase, celle de la victoire, que nous pouvons parfaitement reconstituer à l'image de celle qui à Dra' Abou'l-Neggah occupe le premier registre de la paroi, le vaincu est

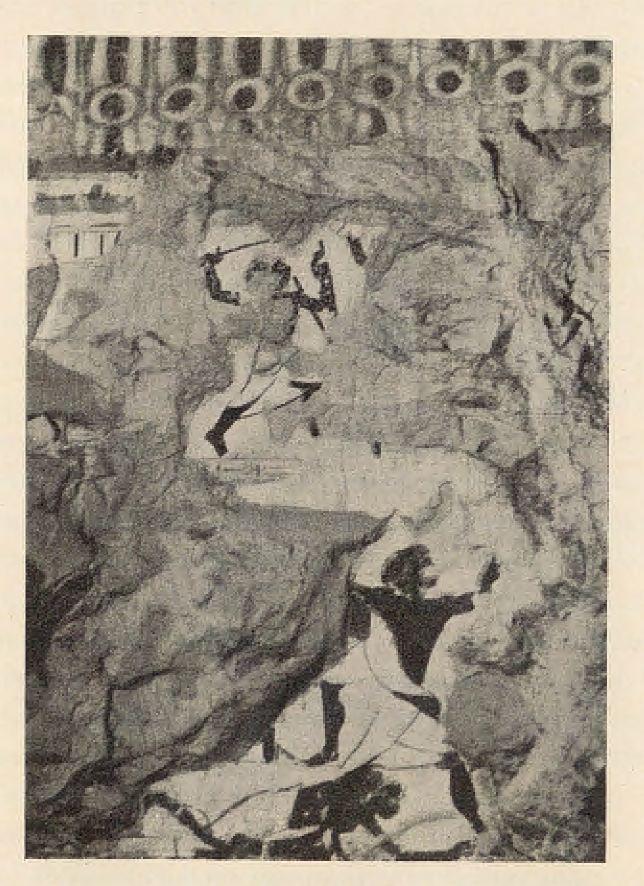


Fig. 55.

jeté à terre et le vainqueur, dans un mouvement plein de triomphe, se redresse et élève les bras en criant sans doute sa victoire aux spectateurs (fig. 55).

D'après les textes qui accompagnaient les représentations de ces jeux à Médinet Habou et à Dra' Abou'l-Neggah, il semble qu'ils avaient un caractère symbolique en même temps que spectaculaire. En effet, l'un des

combattants dit à l'autre : «Hélas! pour toi, ô misérable soldat qui te vantes!» ou encore : «Hélas! pour toi, ô Syrien ennemi qui te vantes! Pharaon v. s. f. mon maître est avec moi et contre toi!», et dans une scène de lutte : «Je te ferai dire : Quelle folie de se mesurer avec un soldat de Sa Majesté! [1]» Ces combats se jouaient donc entre soldats étrangers et soldats égyptiens, lesquels par définition sortaient vainqueurs de toutes les luttes, symbolisant ainsi la supériorité de l'Égypte sur ses «misérables ennemis». Ces scènes se déroulaient sous les yeux de Pharaon et devant une grande assistance à l'occasion de fêtes religieuses (Draᶜ Abou'l-Neggah) ou de fêtes civiles comme l'apparition royale (Médinet Habou) ou l'apport devant le roi des tributs des pays du Sud (Tell el-Amarna).

Ainsi ces jeux spectaculaires, par leur aspect d'exhibitions sportives, sont peut-être par leur intention symbolique une sorte de manifestation théâtrale [2].

Si on admet le caractère symbolique de ces scènes, on ne peut s'empêcher de les rapprocher de certaines scènes religieuses comme celles dont parle Erman [3], qui accompagnaient la cérémonie de l'érection du pilier Osirien et parmi lesquelles on remarque des représentations qui peuvent être considérées comme d'autres exemples de duel au bâton. En effet, Erman dit qu'à cette fête «une partie de la foule dansait, d'autres personnes s'en allaient l'une après l'autre et la première criait : j'ai attrapé Horus! D'autres groupes se *mesuraient avec des bâtons,* et les poings. Ils représentaient les gens des deux villes de Pé et de Bouto».

Le caractère symbolique de ces jeux est donc ici très apparent et on trouve sur les parois d'une tombe, datant du règne d'Aménophis III, une très intéressante illustration de cette scène. Sur l'un des registres on peut voir quelques-uns des figurants engageant un duel au bâton [4].

---

(1) *J. E. A.,* 17 (1931), p. 212, textes 1 et 3.

(2) Cependant M. Drioton, qui vient de traiter la question du Théâtre en Égypte (Drioton, *Ce que l'on sait du Théâtre égyptien,* éd. de la *Revue du Caire*), parle d'un texte inédit (p. 15) des plus intéressants, qui prouve que le Théâtre était déjà créé au Moyen Empire, sous une forme originale et personnelle entièrement dégagée des mystères religieux.

(3) Erman, *Die Religion,* p. 183.

(4) Brugsch, *Thesaurus,* 1190 (Tombe de Herouf, 192); (Porter-Moss, *The Theban Necropolis,* p. 152). La reproduction est malheureusement trop sommaire pour qu'on puisse en faire une analyse détaillée, et la paroi a été complètement détruite, à la suite d'un accident, il y a plusieurs années (communication de A. Varille). La planche est reproduite par Moret, *Mystères égyptiens,* éd. 1911, p. 11, et par Nelson et Holscher, *Work in Western Thebes,* 1931-1933, p. 85, fig. 41.

Ces combats au bâton se sont conservés dans les fêtes religieuses jusqu'à une époque assez tardive puisqu'Hérodote [1] à son tour les mentionne en décrivant les fêtes de Paprémis (Pelouse?), qui se déroulaient en l'honneur d'Arès (Seth [?] ou Shou-Onouris, fils de Rēᶜ [?]), et au cours desquelles, dit-il «les autres prêtres qui se tiennent dans les propylées interdisent d'entrer. Ceux qui s'acquittent de vœux prêtent main-forte au dieu, tapent sur eux, et eux se défendent. Alors s'engage une violente bataille à coups de bâton. Des têtes sont fracassées et même, je suppose, plus d'un meurt de ses blessures, bien que les Égyptiens m'aient affirmé qu'il ne meurt personne».



Fig. 56.

Ici, il semble bien qu'il ne soit pas question de ces exhibitions sportives comme celles de la scène dont nous venons de parler, mais de véritables combats, non plus singuliers, mais collectifs. Néanmoins malgré ces différences, ces combats, qui avaient également un caractère religieux et symbolique, devaient dériver des joutes au bâton et s'en inspirer.

Les survivances de ce jeu se sont prolongées bien au delà de l'époque pharaonique puisque nous pouvons les retrouver aujourd'hui encore dans l'Égypte arabe.

D'anciens voyageurs avaient déjà remarqué et décrit ce jeu auquel se livraient les *fellahin* à l'occasion de certaines fêtes. C'est ainsi qu'au xviiie siècle, Niebuhr [2] raconte que les paysans «s'escriment d'après certaines règles avec de grands bâtons. Voyez la figure 56, c'est la règle

---

(1) Hérodote, II, 63 (trad. Legrand).

(2) Niebuhr, *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins* (1776), t. I, p. 137, Tab. XXV, B.

de faire au commencement du jeu certains mouvements avec le bâton, que je regarde comme un compliment. Après quoi, chacun tâche de frapper seulement la tête de son adversaire, qui doit savoir détourner les coups avec son bâton ».

Sur la figure qui illustre cette description on voit que le mouvement des deux adversaires rappelle celui des deux animaux du papyrus satirique dont le geste était par conséquent bien observé et bien rendu.



Fig. 57.

Un peu plus loin Niebuhr parle d'autres combattants qui «tiennent un bâton dans la main droite, dans la gauche un petit coussinet avec un manche et dirigent seulement les coups sur les bras». Ce petit coussinet avec lequel on parait le coup remplaçait sans doute le bouclier.

Actuellement les Arabes pratiquent encore ce jeu de bâton comme leurs ancêtres des temps pharaoniques. Ils se livrent à ces duels pendant les fêtes et particulièrement pendant celles qui célèbrent la fin du Ramadan. Au nord de Louxor, ce jeu est appelé *liʿb en-nabbût*, tandis que dans la

région thébaine il est appelé *liʿb es-šuba*. Il se joue avec ce grand bâton, le *nabbût*, que chaque *fellah* porte avec lui lorsqu'il va à la ville ou au marché, et qui est en même temps une arme par son poids.

Le jeu, qui doit être soumis à quelques règles particulières, consiste en quelques mouvements gracieux et en parades étudiées, mais comporte aussi de véritables coups. Les combattants ne se servent ni de bouclier, ni de mentonnière, et tiennent l'arme à deux mains (fig. 57 et 58)[1]. Malgré ces petites différences c'est bien le même jeu que celui qui est représenté sur les murs du temple de Médinet Habou et sur les deux ostraca.

Il est toujours curieux et émouvant de retrouver dans ce pays si admirablement conservateur, des survivances de coutumes pratiquées dans l'Égypte des Pharaons. Le jeu des bâtons en est un exemple particulièrement vivant et caractéristique c'est pourquoi il nous a semblé intéressant de le signaler.

Le deuxième ostracon figuré qui m'a été récemment communiqué est un fragment dont le sujet est particulièrement original mais dont l'absence de variantes rend l'interprétation très difficile. En effet, je n'ai rencontré ce thème sur aucun des nombreux ostraca de l'Institut français du Caire non plus que sur ceux des Musées du Caire, du Louvre ou de Bruxelles. La scène représente (pl. XLIV) un jeune garçon nu au crâne rasé, assis sur un petit tabouret bas; devant lui est posée une sorte de cuve remplie de grains; ce garçon lève la main gauche devant sa bouche et tient dans sa main droite un bâton avec lequel il tente d'éloigner un porc qui s'approche du tas de grains avec un air de convoitise. C'est sans doute le voisinage de cet animal mal odorant qui provoque chez cet enfant ce geste et cet air de dégoût. De petites lignes verticales tracées sous l'œil, comme dans certaines représentations de pleureuses[2], indiquent des larmes. Les épaules sont dessinées de profil et d'une manière maladroite où se sent la gêne de l'artiste, habitué à tracer les épaules vues de face.

Ce qui rend cette petite composition si curieuse, c'est la présence du porc. C'est en effet la première fois que nous trouvons l'image de cet

[1] Communication de H. A. Winkler.

[2] Davies, *Egyptian paintings*, II, pl. LXIV, et M. Werbrouck, *Les pleureuses dans l'Égypte ancienne*, fig. 28, 152, 179, etc.

animal sur un ostracon figuré et les artistes égyptiens l'ont très rarement représenté au cours des temps pharaoniques; cependant il a été connu



Fig. 58.

dès la plus haute antiquité dans la Vallée du Nil. On a retrouvé dans les fouilles entreprises sur le site néolithique de Toukh[1] des ossements

[1] J. de Morgan, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, p. 99.

d'animaux domestiques parmi lesquels on a pu identifier ceux du porc; ce sont également des ossements de porcs, d'époque préhistorique, qui furent trouvés dans les fouilles de Merimde Beni Salame et de Maadi près du Caire. Une statuette de terre émaillée représentant un porc admirablement caractérisé, provenant des fouilles d'Abydos, prouve que cet animal, dès la Ire dynastie, était déjà domestiqué et que les artistes savaient déjà saisir son aspect et son allure générale. Enfin le site du Nouvel Empire de Deir el-Médineh ainsi que le site d'époque romaine de Kôm Ouchim ont livré également des ossements de porcs[1].

Ainsi dès l'époque préhistorique jusqu'à l'époque romaine la présence du porc en Égypte est maintes fois attestée, ce qui prouve, sans doute possible, que cet animal servait à l'alimentation de la population.

La race du porc égyptien a été identifiée et étudiée dans l'intéressant article de Keimer. Il s'agit d'une race de sanglier européen *Sus scrofa ferus* qui aurait été domestiqué dès les plus anciens temps. Cet animal est assez différent des pourceaux de notre pays, il a le corps relativement mince, les pattes longues et une tête au groin allongé. Les artistes égyptiens ont admirablement saisi ces caractéristiques aussi bien dans leurs représentations de sangliers aux époques archaïque et prédynastique, dont Keimer cite deux excellents exemples, que dans les scènes du Moyen et du Nouvel Empires que nous étudierons plus loin.

A l'époque gréco-romaine, les Égyptiens ont connu une autre espèce de porcs venue d'Orient, le *Sus vittatus* dont la silhouette est bien différente de celle du *Sus scrofa ferus*. La tête au front extrêmement bombé et le corps très gros reposant sur de petites pattes courtes, apparentent cette espèce aux porcs de nos régions. Ce n'est qu'à l'époque romaine qu'on trouve de bons exemples de ces individus, dans de petits sujets de terre cuite[2].

Le dessin de notre ostracon représente sans doute possible un porc de l'espèce *Sus scrofa ferus*.

La preuve que nous avons de l'existence du porc dans la Vallée du Nil,

[1] Tous ces renseignements sont tirés de l'article de Keimer, *Remarques sur le porc et le sanglier dans l'Égypte ancienne* (*Bull. de l'Inst. d'Égypte*, t. XIX, p. 147 à 156).

[2] Keimer, *ibid.*, fig. 5 et 6, et pl. 3 *b-c*.

rend plus étrange la rareté des représentations de cet animal sur les murs des monuments égyptiens. Sous l'Ancien Empire on ne peut en citer une seule, même dans les admirables mastabas de Saqqarah, si riches cependant en représentations zoologiques. Ce n'est, à cette époque, que dans les textes qu'on peut signaler le porc, en tant que signe déterminatif [1]. Je ne veux pas m'étendre sur cette question qui a été traitée d'une façon très détaillée il y a quelques années par Newberry, lequel a étudié le porc dans l'ancienne Égypte ainsi que ses noms hiéroglyphiques et sa situation parmi les animaux sacrés [2]. Je rappellerai seulement les rares scènes de tombeaux dans lesquelles sont représentés des porcs.

Au point de vue chronologique la première de ces scènes date de la XIIe dynastie et se trouve à Beni Hasan [3]. On y voit deux porcs et leurs petits suivis de quatre jeunes pourceaux. C'est ensuite à la XVIIIe dynastie qu'on peut voir à El-Kab deux tombes dans lesquelles sont représentés des troupeaux de porcs. Dans l'une de ces tombes, celle de Paheri, on assiste au recensement du bétail appartenant au propriétaire de la tombe. Parmi des animaux de toutes sortes bœufs, chèvres, ânes, disposés sur plusieurs registres et amenés devant le défunt tandis qu'un scribe inscrit l'inventaire sur ses tablettes, se trouve un troupeau de porcs domestiqués [4]. Il est accompagné par un serviteur qui tient dans sa main droite un fouet qu'il fait claquer au-dessus des animaux.

L'autre scène provient de la tombe de Renni [5]. C'est également un inventaire du cheptel de Renni qui possédait entre autres 1500 porcs représentés ici par un groupe de trois porcs suivis de leur gardien dont le nom est inscrit au-dessus de la scène.

Tylor suppose que cette abondance de porcs dans cette localité peut être attribuée à la coutume religieuse, signalée par Hérodote, d'offrir des porcs en sacrifice à la lune. Thot, dieu d'El-Kab, étant très vraisemblablement un dieu lunaire ce serait pour son culte que tant de porcs auraient été élevés dans cette ville.

(1) *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, 1892, t. XIV, p. 137, 486.

(2) *Journal of Egyptian Archaeology*, 14, 1928, p. 213.

(3) Newberry, *Beni Hasan*, II, pl. XI = *Bull. Metropolitan Museum* (Eg. exp.), 1931-1932, p. 27, fig. 6.

(4) Tylor, *Wall drawnings... of el-Kab, Tomb of Paheri*, pl. 3 = Tylor-Griffith, *Ahnas and Paheri*, pl. III.

(5) Tylor, *op. cit., Tomb of Renni*, pl. II et IV.

Les trois dernières scènes dans lesquelles le porc joue un rôle actif se trouvent dans la région thébaine. La première qui est maintenant assez effacée est située dans la tombe d'Ineni [1]. C'est encore une scène de recensement du bétail qui défile devant Ineni assis. On reconnaît des bœufs, des ânes, des autruches et enfin des porcs. Ils sont répartis sur trois registres. Sur celui du haut, s'avancent trois truies précédées de leurs gorets, au niveau inférieur ce sont quatre porcs se dirigeant également vers la gauche, puis entre ces deux registres, trois petits pourceaux marchent dans le même sens. Cette troupe est menée par un porcher qui la suit, portant sur son épaule un bâton et une couverture roulée; dans sa main droite il tient un fouet qui est constitué par une corde nouée en plusieurs endroits.

Les deux dernières représentations sont particulièrement intéressantes car elles révèlent l'emploi que les cultivateurs égyptiens faisaient du porc.

Ces peintures qui illustrent l'une et l'autre les parois de deux tombes de Dra^c Abou'l-Neggah [2], montrent un homme qui ensemence son champ en puisant dans un sac le grain qu'il jette à la volée. Derrière lui, un troupeau de porcs piétine le terrain, afin de recouvrir et d'enfoncer la semence [3]. Cette scène confirme l'affirmation d'Hérodote, qui raconte que les fermiers ensemençaient leurs champs après l'inondation puis y lâchaient les pourceaux et que ceux-ci en piétinant enfouissaient les grains [4]. Il ajoute qu'après la récolte, le blé était également foulé aux pieds par les pourceaux. Aucune représentation connue n'a confirmé jusqu'à maintenant cette nouvelle utilisation des porcs; cependant un texte égyptien fait allusion à ce rôle des porcs dans le dépiquage des grains.

(1) Boussac, *Mém. Miss. Caire V. Tombeau d'Anna*. Mur du fond (côté nord). Sur cette représentation il est impossible de discerner les porcs = Wilkinson, *Manners and customs*, II (éd. Birch), p. 100, n° 360 = Ranke, *Aegypten*, p. 530, abb. 217.

(2) Northampton, *Theban necropolis*, pl. XIII (tomb 17) et p. 14, fig. 15 = Wreszinski, *Atlas*, I, 97 *b*.

(3) *Recueil de travaux*, IX, p. 98.

(4) Hérodote, II, 14 = *Annales du Service des Antiquités*, XI, p. 162.

L'auteur y mentionne la prospérité de l'Égypte du Sud en disant : «Éléphantine est forte et la région du milieu (?) est avec nous jusqu'à Kusae. Les plus beaux de nos champs sont labourés pour nous, nos troupeaux sont dans les fourrés de papyrus. *Le grain est envoyé à nos porcs.* » [hieroglyphs] [1]. C'est-à-dire qu'après les récoltes, le blé était envoyé au dépiquage auquel étaient employés les porcs. Ce texte et les représentations de Draʿ Abou'l-Neggah montrent que les Égyptiens, ingénieux et grands cultivateurs, avaient su utiliser les porcs au profit de leurs champs malgré la répulsion que cet animal réputé impur pouvait leur inspirer. En effet, au dire d'Hérodote, le porc était considéré comme abject au point qu'une personne ayant frôlé cet animal devait aller se plonger tout habillée dans l'eau pour se purifier. Quant aux porchers, ils étaient si méprisés, qu'ils n'avaient pas le droit de pénétrer dans le temple ni d'assister aux cérémonies religieuses [2]. On explique mal ces signes de répulsion quand on constate que les Égyptiens, non seulement se servaient des porcs dans les travaux agricoles mais encore les élevaient en grands troupeaux, ce qui semble prouver qu'ils s'en nourrissaient.

Il est impossible que cette prévention contre les porcs se soit uniquement exercée dans le domaine religieux. D'après la légende, en effet, Seth sous les traits d'un porc noir aurait blessé Osiris [3]. Une autre légende, à laquelle on doit de nombreuses amulettes [4] et statuettes représentant des truies, seules ou avec leurs petits, relate que la déesse Nout fut condamnée par Geb à la disgrâce d'être transformée en truie pour avoir mangé ses enfants [5]. Enfin le porc devait jouer encore un rôle symbolique dans le voyage funéraire de l'âme, vers l'au-delà, si l'on en juge par certaines représentations des tombes et des sarcophages royaux. On y voit une barque de papyrus sur laquelle se tiennent un porc suivi d'un singe ou encadré de deux singes debout, qui le frappent avec un bâton.

Cette scène reste d'une signification bien obscure malgré toutes les tentatives d'explication qu'elle a suscitées.

Pour M. Newberry, ces faits, loin de démontrer que le porc aurait

(1) *J. E. A.*, 1916, p. 95.
(2) Hérodote, II, 47.
(3) *The Book of the Dead*, chap. cxii.
(4) Reisner, *Amulets*, pl. XX.
(5) *Ä. Z.*, 71 (1935), p. 45-47.

été considéré comme un animal impur, démontreraient au contraire qu'il était sacré; la preuve en serait précisément que le dieu Seth se serait transformé en porc dans sa lutte contre Horus. Or il serait permis de penser, au contraire, que le porc aurait été méprisé pour avoir été l'adversaire d'Horus et d'Osiris. D'ailleurs, le fait que le porc était sacrifié et offert aux dieux dans certaines localités prouve précisément qu'il n'était pas considéré, au moins dans ces villes, comme un animal sacré.

C'est peut-être à cette disgrâce religieuse qu'il faut attribuer la rareté des représentations de porcs dans les scènes civiles et dans les décorations murales des tombes de l'Égypte pharaonique. Quoi qu'il en soit, on a pu voir dans l'énumération des différentes scènes, qu'elles soient civiles ou religieuses, et dans lesquelles figurent des porcs, qu'il n'y avait aucune scène semblable à celle de notre ostracon. C'est pourquoi il nous semble si curieux et si original. La rareté du sujet et la fragmentation du morceau en rendent d'ailleurs l'interprétation très difficile. La pose de ce jeune garçon, avec sa main levée devant sa bouche, rappelle celle du gardien de pélicans de la tombe d'Horemheb [1] qui semble également dégoûté et attristé de la besogne qu'on lui fait faire. Il paraît bien ici que ce soit aussi un geste de dégoût et on se demande si ce jeune garçon pleure de ne pouvoir éloigner ce porc ou de le voir manger le grain dont il a la garde.

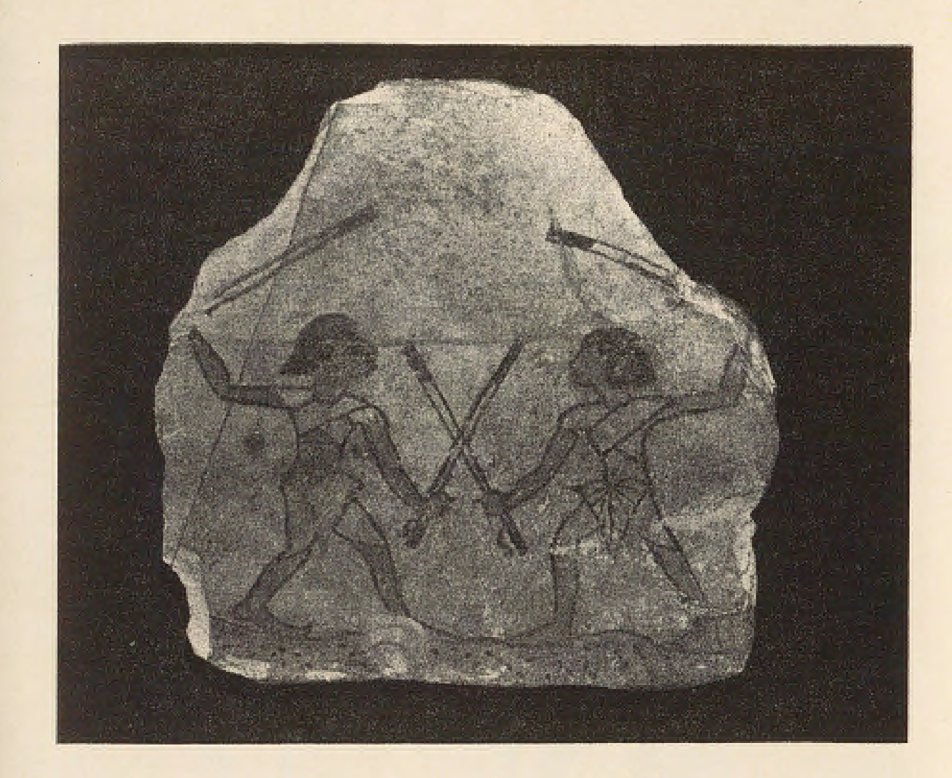
Peut-on comparer aussi ce sujet aux scènes de marché dont l'art égyptien depuis l'Ancien Empire a donné plusieurs exemples? On y voit des marchands assis par terre, ou sur un petit tabouret bas, comme celui de notre jeune personnage, et discutant avec un acheteur, sur le prix des marchandises disposées devant eux sur des sellettes ou dans de grands paniers [2]. Ces scènes se passent généralement sur le quai d'embarquement d'un bateau au moment où tout le monde s'affaire au chargement du bâtiment. Des marchands ou des marchandes pèsent et échangent leurs produits. Le jeune garçon devant sa cuve de grains pourrait très bien être un de ces

(1) Davis, *The Tombs of Harmhabi and Touatânkhamanou*, pl. LIV-LV, p. 81. *Ä. Z.*, 1873, XI, p. 138-144, *idem* 1874, XII, p. 101-103. Lefébure, *Œuvres diverses*, I, p. 87-91.

(2) Erman, *Aegypten*, p. 588-589, fig. 250-251. Wreszinski, I, pl. 200 et 366 = Klebs, *Die Reliefs des Neuen Reiches*, p. 230, abb. 143.

marchands, et le scribe facétieux ou satirique, voulant faire ressortir la misère et le mal du pauvre petit marchand qui s'installe au marché avec sa modeste récolte, aurait remplacé l'acheteur par cet indésirable client répugnant et avide. L'esprit moqueur dont les scribes ont fait preuve maintes fois sur les ostraca de Deir el-Médineh et sur certains papyrus autoriserait cette hypothèse. Néanmoins il est évident que cette supposition est bien fragile puisqu'elle n'est appuyée sur aucun document précis. Dans l'état actuel de nos connaissances il semble être plus prudent d'attendre, pour interpréter cette petite scène, que de nouveaux documents viennent apporter des précisions. Qu'il nous suffise pour l'instant de constater simplement à propos de cette esquisse, l'étonnante fantaisie des scribes égyptiens et la variété infinie des sujets qu'ils traitaient sur ostraca comparativement aux scènes si souvent répétées dans les tombes de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynasties.

J. Vandier d'Abbadie.






J.V.A

UN FRAGMENT DE STÈLE DÉDIÉE À RECHEF

PAR

J. LEIBOVITCH.

M. A. Varille a eu l'obligeance de me communiquer la photographie d'un petit objet qui se trouve en sa possession et dont la provenance est inconnue. Il s'agit d'un fragment de stèle dédiée à *Rechef* (en égyptien : [hieroglyphs]), portant l'inscription suivante : [hieroglyphs] : *Fait par le scribe de la Place de la Vérité* (c'est-à-dire, *par le scribe de la Nécropole thébaine*[1]). Il semble que l'inscription ne se termine pas là. Le Dr J. Černý à qui j'ai montré cette photographie (pl. XLV), m'a suggéré, après l'avoir examinée à la loupe, qu'on peut encore distinger le nom du scribe à la fin de l'inscription, et que ce nom était probablement [hieroglyphs] *Ramose.* Ce nom est très effacé, peut-être en vue d'une usurpation. Le signe [hieroglyph] est assez visible, on voit aussi des traces du [hieroglyph] et du [hieroglyph] et l'espace libre entre [hieroglyph] et [hieroglyph] pouvait bien contenir un [hieroglyph]. A la fin du nom on voit des traces d'un déterminatif humain. Le nom *Ramose* est connu, et ceci permet immédiatement d'attribuer à ce petit monument la date du règne de Ramsès II[2].

Le dieu (pl. XLV) est debout dans sa pose habituelle, brandissant une arme de son bras droit (massue ou javelot), et tenant de sa main gauche probablement un bouclier. Quelquefois il tient une lance avec le bouclier, et une seule fois, le bouclier est remplacé par un archais[3]. Les cassures de la stèle ont malheureusement emporté ces instruments de guerre qui

---

(1) J. Černý, *L'identité des «serviteurs dans la Place de la Vérité» et des ouvriers de la Nécropole royale de Thèbes*, dans *Revue de l'Égypte Ancienne*, t. II, p. 200-209.

(2) J. Černý, *Ostraca hiératiques*, I (*Cat. Gén. du Musée du Caire*, p. 49, n° 25573, col. 1, XIXe dyn. etc., voir Index p. 113).

(3) J. Leibovitch, *Quelques nouvelles représentations du dieu Rechef*, dans *Annales du Serv. des Ant.*, t. XXXIX, pl. XV, XVI et XVIII.

caractérisent ce dieu, et qui ne sont connus que par ses autres représentations. Son habillement est semblable à celui des autres Rechefs connus : pagne court jusqu'aux genoux, collier autour du cou, et une écharpe ou bretelle tombant obliquement de l'épaule gauche et se rattachant à la ceinture. Sa coiffure consiste en un bonnet long ressemblant à la couronne blanche de la Haute-Égypte [1] raffermi par un bandeau autour du front, et dont les deux bouts sont noués à l'arrière, retombant jusqu'à l'épaule droite. Un carquois vide est suspendu à son dos. On connaît plusieurs stèles de Rechef, montrant le carquois porté de cette manière. Sur son bras droit il porte peut-être un bracelet, mais il se peut que ce soient les lacets rattachant à ce bras un instrument très curieux, qui est représenté, sur le fragment de stèle, immédiatement derrière le carquois. Cet instrument paraît ici pour la troisième fois. On le rencontre sur la stèle du Musée de Hildesheim (dont M. le Dr G. Rœder a bien voulu me faire parvenir une photographie, fig. 59), ainsi que sur la stèle publiée par Fl. Petrie dans *Meidum and Memphis*, III, pl. XXXIX, n° 5 et p. 39 (fig. 60). Sur ces deux stèles le dieu Rechef porte un bouclier dont la partie supérieure est recourbée en arrière. La première de ces deux stèles (n° 1100 de l'inventaire du Musée de Hildesheim) provient de Tell Horbeit. L'instrument en question n'est pas porté par le dieu, il se trouve derrière lui comme un de ces emblèmes que l'on voit souvent derrière les rois et les divinités, quelquefois accompagnés de formules de protection.



Fig. 59.

[1] Dans Rostovtzeff, *Dura-Europos and its art*, on voit un prêtre de Bel portant une coiffure identique, pl XV, n° 2 : *Upper part of the figure of a priest* (temple of Bel). La coiffure n'est pas pourvue du bandeau, mais sa survivance à une époque si tardive est assez curieuse.

La deuxième stèle provient de Memphis, et ici l'instrument est attaché à la ceinture du dieu comme une épée. L'instrument se compose d'une longue tige attachée à une caisse ovale comme dans le signe [hieroglyph]. Au bout du manche, les deux petites tiges horizontales auxquelles on rattache généralement les cordes, manquent totalement. Chacune des trois représentations de cet objet offre des détails particuliers. Ainsi, sur la stèle de Memphis, il semble que la tige est fixée au dos de la caisse ovale. Elle porte à l'autre extrémité deux petits cordons auxquels sont attachés les glands, contrairement aux deux autres stèles sur lesquelles ces deux petits cordons sont attachés au manche à l'aide d'un grand cordon. Sur la stèle de Hildesheim la caisse n'affecte pas la forme d'un oval régulier. Sur celle de M. Varille, l'oval a la forme d'un cartouche régulier. A l'intérieur, sur l'axe vertical de la caisse, on voit deux cavités ou trous (?) dont l'usage demeure inconnu tant que l'instrument n'aura pas été identifié. A première vue, on est porté à croire que c'est l'instrument de musique [hieroglyph]. On connaît en effet un scarabée de la collection du Musée de Jérusalem [1], sur lequel le dieu Rechef (fig. 61) porte un bouclier qui est vu de profil. Au-dessus du bouclier il y a un uræus, au-dessous, une palme et derrière le roi, un signe [hieroglyph]. Il ne semble pas ici que ce signe soit en remplacement de l'instrument mystérieux qui se trouve sur les trois stèles mentionnées plus haut. Il forme avec l'uræus, le groupe [hieroglyphs].



Fig. 60.

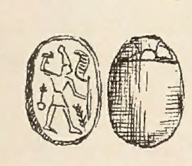


Fig. 61.

[1] Alan Rowe, *A catalogue of Egyptian Scarabs, scaraboids, seals and amulets in the Palestine Arch. Museum*, pl. XV, n° 574 et p. 138 (n° 32, 2672 du Musée de Jérusalem, stéatite gris clair).

Il reste encore une hypothèse à envisager au sujet de cet instrument. Il se peut en effet qu'il soit une arme, et dans ce cas il ne pourrait être qu'une arme à jet. On le retrouve (peut-être) dans les frises d'objets qui décorent les sarcophages du Moyen Empire [1]. Dans ces représentations, le manche est plus court que sur nos stèles (fig. 62). L'instrument, s'il est une arme, pourrait aussi être une sorte de massue, dont les cordons attachés au bout du manche peuvent avoir servi à faire des moulinets et ainsi à intensifier le coup de massue.

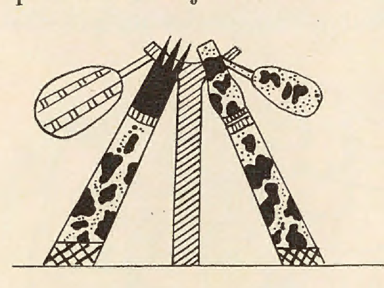
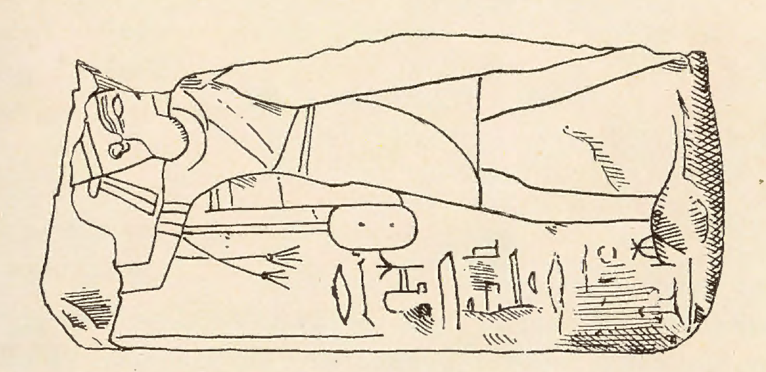


Fig. 62.

Si cet objet n'est pas une arme, on pourrait encore supposer que c'est une gourde, vu que dans la masse d'armes (fig. 4), il est recouvert d'une peau ou peut-être fait en peau, comme les carquois avec lesquels il est représenté.

J. Leibovitch.

[1] H. Schäfer, *Priestergräber und andere Grabfunde vom Ende des alten Reichs bis zur griechischen Zeit vom Totentempel des Ne-User-Rē*, 1908, p. 51, pl. VI et G. Jéquier, *Les frises d'objets des sarcophages du Moyen Empire*, 1921, p. 219, fig. 587.







Le fragment de stèle dédiée au dieu Rechef.

DENKMÄLER AUS SAḲḲARAH

VON

DR. AHMAD MOH. BADAWI.

I

Als im Winter dieses Jahres die Generalverwaltung der Altertümer Ägyptens ihren Architekten Abd el-Salam Eff., Mohammad beauftragt hatte den Pyramidenweg des Unas freizulegen, schien es ihm notwendig, auf der Seite des Weges in die Tiefe zu graben, um deren Baukunst und ganz besonders die Umgebung zu prüfen. Während dieser Grabung



Abb. 63.

fand er rechts von dem Wege eine Reihe von Gräbern des Alten Reiches. Bei der Freilegung des oberen Raumes (d. h. der Kultkammer) in einem dieser Gräber, das einem *ꜣḫt ḥtp* (vgl. d. Plan) gehörte, fiel eine in der westlichen Grabwand eingehauene Vertiefung auf, die augenscheinlich für die Einsetzung einer Scheintür bestimmt war, aber schliesslich nicht benutzt wurde; denn bei ihrer Untersuchung fand man keinerlei Spur der Vermauerung einer Scheintür oder irgend einer Grabplatte. Auf dem Boden dieser Vertiefung lag jedoch ein länglicher von oben halbgerundeter Holzbalken (abb. 63). Er konnte entweder als Grabplatte in die Grabwand eingemauert, oder als Tafel in der oberen Nische, in der sich die Scheintür

befand, gedient haben. Das Denkmal ist aber keineswegs dem Grabe des *ꜣḫt ḥtp* zugehörig, denn weder der Name dessen Inhabers, noch die Art der Bearbeitung können auf eine solche Zugehörigkeit hinweisen. Seine Anwesenheit in diesem Grabe kann nur nachträglich gewesen sein.

BESCHREIBUNG DES DENKMALS.

Der Balken ist aus gutem und solidem Holz hergestellt. Er ist im ganzen 1 m. 030 lang. Die Grabplatte, die das mittlere Feld beansprucht, misst 0 m. 35 × 30 (Tafel XLVI). Die Flächen sind sehr fein bearbeitet. Wie bei den meisten Grabplatten üblich, ist die Fläche in zwei Felder geteilt, wodurch die rechte Hälfte von einer einfachen Aufzählung von Stoffen, Kleidern, Geräten und anderen Grabbeigabenlisten eingenommen ist. Die linke Hälfte dagegen zeigt in flachem Hochrelief den Inhaber vor dem Speisetisch und die darauf eingetragenen Arten von Speisen und Getränken. In den mir oft bekannten Platten werden die beiden Teile von einem Inschriftband, der Namen und Titel des Verstorbenen enthält, zusammengefasst, während hier die beiden Teile von oben bis unten vollkommen getrennt sind, wobei Titel und Name des Inhabers über seiner Figur stehen.

Auf stierfüssigem Stuhl ohne Rückenlehne, ist der Verstorbene sitzend dargestellt und wie auf nicht vollendeten Reliefs fehlen dem Stuhl seine Vorderfüsse[1]. Ob der Mann eine Perrücke oder seine eigenen Haare trägt kann man nicht genau feststellen, da der Kopf ganz eigenartig aussieht; er zeigt einen kahlen Schädel und einen vollen Hinterkopf. Am Körper trägt er einen Mantel, der vielleicht aus Pantherfell hergestellt ist, wohl wie die meisten Männer, zum Teil auch Frauen, die auf Grabplatten dargestellt sind[2]. Wie das Bild zeigt, hat der Mantel oben einen Saum, an dessen beiden Enden lange Schnüre zum Festbinden

(1) Wie z. B. bei L. Borchardt, *Denkmäler des Alten Reiches*, I, Nr. 1405, 1422, 1425, 1439, 1447 und 1452. (Für Holzrelief, vgl. Nr. 1426).

(2) Vgl. L. Borchardt, *Denkmäler des Alten Reichs*, I, Nr. 1389. Am deutlichsten kann das Beispiel bei Junker, *Giza*, I, S. 173 als Beleg dienen.

angebracht sind[1]. Der Mantel bedeckt den linken Arm, indem er über die linke Schulter geworfen ist; dort ist er durch die Schnüre befestigt, die laut Engelbachs "anti-knot theory" einen, dem *sṯ*-Zeichen ähnlichen Knoten, bilden[2]. Von einer Seite hängen die Bandschnüre am linken Arm von der Schulter herab, und von der anderen liegen sie über die Brust bis zur Hand reichend, als ob sie von dieser gefasst wären. Im ganzen ist der Mantel lang und reicht bis kurz über die Knöchel. Prof. Junker behauptet, dass diese Gewänder aus mehreren Pantherfellen zusammengepasst waren und dass sie weder Kopf noch Füsse zeigten[3]. Er meint auch, dass sie nur vom Adel und höheren Beamten getragen wurden und weist auf manche Stämme im Inneren Afrikas hin[4], bei denen das Pantherfell eine ähnliche Rolle gespielt hat.

Der Verstorbene wird in der üblichen Haltung dargestellt, mit der linken Faust vor der Brust, während die rechte Hand nach dem Speisetisch ausgestreckt ist; ihm fehlt aber der Kinnbart, der den Adel kennzeichnet. Schmuck um die Arme, Gelenke und Hals fehlt auch gänzlich.

Der Speisetisch vor dem der Verstorbene sitzt, besteht aus einem hohen Gestell und einer Platte. Auf dieser runden Platte sind sechs nebeneinander geordnete Brothälften, nach altägyptischer Darstellungsweise, stehend abgebildet[5]. Links über dem Tisch steht die am meisten bekannte Waschgarnitur, aus Kanne mit gebogenem Ausguss und Schüssel

(1) Vgl. G. Jéquier, *La peau de panthère comme costume*, in *Rev. d'Ethnographie et de Sociologie*, Paris 1913, p. 12, fig, 18 nach G. Legrain, *Bas-relief du tombeau de Méra*.

(2) Prof. Junker nennt diesen Knoten «eine gerillte Röhre» (*Giza I.*, S. 174). R. Engelbach, *The sign*, in *Annales du Serv. des Ant.*, XXIX, p. 33.

(3) Vgl. Junker, *Giza*, I, S. 174; bei kurze Pantherfellmäntel hängt der Schwanz des Tieres vom Stuhl herab (s. bei L. Borchardt, *Denkmäler des A. R*, I, Nr. 1492). Trotzdem sind Kopf und Pfoten des Tieres bei stehende Figuren sehr oft dargestellt (Siehe bei Lepsius, *D.*, II, pl. IX, u.s.w.).

(4) Junker, *Giza*, I, S. 174.

(5) Die Schnitte im ganzen zeigen deutlich, dass sie Hälften des bekannten Brotes sind, welches die Form des Napfes erhalten hat in dem es gebacken wurde. Es sind die aegyptischen *gśw* (= Hälften) und nicht die Schilfblätter wie man früher immer behauptete. So *Z. B.* *gśw* determiniert (in *Ptahhetep*, ed. Research. acc. 41.) mit , und es kann danach kein Zweifel bestehen, dass es sich um Brot-Hälften handelt.

bestehend. Dieses, durch den Namen *i'* bezeichnete Waschgerät war besonders für Händewaschen gebraucht; es ist öfters in alten Beischriften zum Opfertisch angegeben [1].

DIE INSCHRIFTEN.

A) *Name und Titel des Inhabers.* — Am äussersten Ende des Inschriftbandes steht der Name des Verstorbenen. Dieser Name lautet : *Ndỉ* und bedeutet, wenn er von einem Zeitwort wie *nḏ* (kopt. ΝΟΥΤ) = rühren, zerreiben oder mahlen, abgeleitet werden kann, der Müller. (Man findet einen Vorsteher des Hofes der Müllerinnen : bei

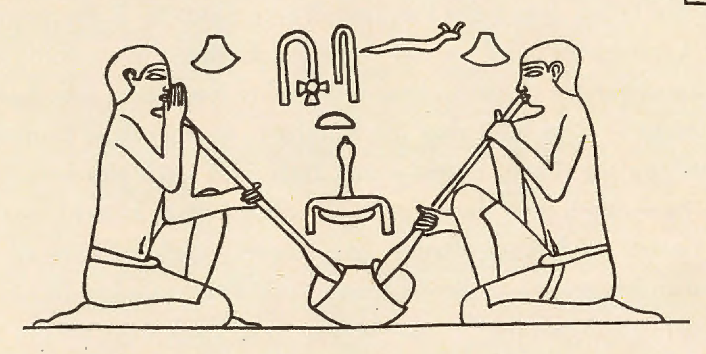


Abb. 64.

Junker, *Pḥrnfr* in *Ä. Z.*, 1939, LXXV, S. 66). *Ndỉ* war in der Ausübung eines einzigen Amtes als tätig. Dieser Titel ist im ägyptischen Wörterbuch mit belegt, und hat die Variante unter Hinweis auf *šṯ-t*. Solche Varianten kommen in mehreren Maṣṭabas vor, wie z. B. :

im Grabe des (M. Murray, *Saqqarah Mastabas*, I, pl. XVIII; A. Mariette, *Mastabas de l'Ancien Empire*, D. 63.

(1) Dies Waschgerät wird sehr häufig als Modell aus Kupfer in den Gräbern des *A R.* gefunden. Der Gedanke der Hand-Waschung bei den Toten wird nichts anderes sein als eine Abspiegelung vom täglichen Leben. Es ist aber genug interessant, dass sie im heutigen Ägypten noch lebt. Ich weiss, dass man einem Verwandten von mir, der etwa vor 60 Jahren in Mittelägypten gestorben ist, ein Waschgerät (Ibrîḳ und Tišt) als Totenbeigabe in das Grab mitgegeben hat. Dass man die Hände vor und nach dem Essen waschen sollte, ersieht man daraus, dass das Waschgerät oft rechts und links von dem Speisetisch aufgestellt wurde, vgl. Junker, *Giza*, III, S. 228. — Borchardt, *Denkmäler des A R.* N° 1402, Blatt 17. — Makramallah, *Le mastaba d'Idout*, Pl. XV.

im Grabe des (Fl. Petrie, *Meidum*, pl. IX; A. Mariette, *Mastabas*, H.

Im Wort sind die zwei ersten Buchstaben durch eine graphische Metathesis umgestellt, und dadurch entsprechen sie dem ersten Zeichen in . Das Determinativ ist der gewöhnliche Schmelztiegel in welchem Gold und Silber geschmolzen wurden (Abb. 64) [1]. *Ndỉ* war also ein einfacher Arbeiter, ein Goldschmied, derjenige welcher das Gold in Stangen herbeibrachte. Sein Vorsteher war bestimmt ein . Man kann also unseren Titel folgendermassen auffassen : oder *mśṯ nb* "Der die Goldstangen transportiert".

B) *Die Beischriften.* — Über dem Speisetisch sind die folgenden Beigaben abgebildet und zugleich genannt (von rechts nach links) :

Erste Reihe : Wein mit zwei verschiedenen Weinkrügen; (auch manchmal) Körnerfrucht; Nabaḳ-Frucht (gr. νουψ) [2] Feigen.

Zweite Reihe : Art Brot; Art Kuchen; Art Brot oder Kuchen; Weihrauchkugeln.

Dritte Reihe. Auf Tonteller mit knopfartigen Füssen, ein Oberschenkel und eine gebratene Gans.

(1) Selim Hassan, *Excavations at Saqqara*, in *Annales*, t. XXXVIII, pl. XCVI, p. 520.

(2) L. Keimer, *Die Gartenpflanzen im alten Ägypten*, p. 160. Diese Frucht die bei den alten als Totenbeigabe ihre Rolle spielt, wird von den Heutigen auch sehr angesehen. Die Bauern von Ober- und Mittelägypten essen die Frucht gern und glauben dabei, dass der Mund 40 Tage danach rein bleibt. Die beste Nabaḳ-Frucht kommt aus dem 13. oberägyptischen Gau (Gau von Suit).

Unter dem Speisetisch, rechts : eintausend Opferschalen mit [hieroglyph] determiniert und ebensoviele Gewänder (*šś mnḫ·t*).

Unter dem Speisetisch, links : eintausend Brote und ebensoviele Weinkrüge.

C) *Die Beigabenliste.* — Neben der Speisetischszene befindet sich das Verzeichnis der Stoffe und anderer Beigaben. Die Anordnung und der Inhalt dieser Stoffe sind schon oft besprochen worden[1]. Bei dieser Kleiderliste lassen sich vier Sorten nachweisen : 1. *idmj*, 2. *śsf*, 3. *šśr* und 4. *ʿ3·t*. Die Fransen sind nur bei der ersten Webart in die obere Querleiste eingezeichnet; dagegen sind die Einzelheiten dieser ersten Webart nicht vollständig angegeben. Die Aufzählung der verschiedenen Typen ist folgendermassen zusammengefasst :

idmj : 9/[hieroglyph] ?/[hieroglyph] ?/[hieroglyph] *śsf* : 1/[hieroglyph] *šśr* : 9/[hieroglyph] 6/[hieroglyph] 5/[hieroglyph] 4/[hieroglyph] 3/[hieroglyph]

ʿ3·t : 9/[hieroglyph] 8/[hieroglyph] 6/[hieroglyph] 5/[hieroglyph] 4/[hieroglyph]

An der Stelle wo gewöhnlich Getreidearten mit Speicher angeführt sind, schliessen sich drei Reihen von Beigaben an :

Erste Reihe. — [hieroglyphs] *ib*-bzw. *ibr*-Salbe ohne das Determ. [hieroglyph] und sehr oft mit dem Wegfallen des [hieroglyph] im *A R.* geschrieben wird später dann und bes. seit der 18 Dyn. immer mit dem [hieroglyph] belegt. Sie ist sicher eine sehr kostbare Salbe[2] für Leib, und Haare oft im Tempelkult u. ä. verwendet. [hieroglyphs] *śfr*, eines der Salböle (wahrscheinlich ein aus Zedernholz gepresstes Öl); [hieroglyphs] *b3 šmʿ* Leopardenfell oder Fellgewand des oberägyptischen Panthers; [hieroglyphs] *mšś·t* Art Gewand oder Schurz (Die Schnur ist nur an einer Seite vorhanden); [hieroglyphs] *ḥ3ḫt* Kasten.

[1] Wm Stevenson Smith, *The Old Kingdom linen list*, in *Ä. Z.*, Bd. 71. S. 134/149; Junker, *Giza*, I, u.s.w.

[2] Die Kostbarkeit dieser Salbe ersieht man daraus dass ihre Echtheit von den Ägyptern betont wird vgl. [hieroglyphs] Wb. Bd. 1.

Zweite Reihe. — Alabastervasen, Tongefässe, [hieroglyphs] *db* Kasten, [hieroglyphs] *wrś* Kopfstütze[1] und [hieroglyph] *dśr* Kasten.

Dritte Reihe. — Zum Schluss kommt die allerletzte Reihe, die von Fleischsorten beansprucht ist. Es sind zunächst drei Rindsorten, die sich durch die verschiedenen Hörner voneinander unterscheiden. Man könnte vielleicht vermuten auf Grund der Beobachtungen verschiedener Opfertieren in den Gräbern des Alten Reiches, dass es sich hier um die oft als Opferrinder vorkommende [hieroglyphs] (*bzw.*) [hieroglyphs], [hieroglyphs] und [hieroglyphs] «Stallrind» «Junges Rind der Weide» und «starkes Rind der Weide» handelt[2]. Die übliche Lesung *k3* für [hieroglyph] wird erst spät bekannt. Kranich : [hieroglyphs] *d3·t* und Gans : [hieroglyphs] *trp* oder [hieroglyphs] *śr*.

Über die Datierung des Denkmals habe ich nicht Vieles zu sagen. Das Denkmal ist aus Holz hergestellt, also aus einem Material das in der Zeit der V. Dyn. mehr bekannt ist. Durch die Einteilung der Platte und die Ordnung der Listen lässt sich die Platte von den übrigen Typen der IV Dyn. unterscheiden. Deshalb möchte ich für die Datierung des Denkmals die Wendezeit von der IV. zur V. Dynastie vorschlagen.

Ahmad Mohammad Badawi.

[1] Die Kopfstütze ist bei den Ägyptern eine der wichtigesten Totenbeigaben. Die ständige Sorge um die Sicherung des Kopfes wird in der Totenliteratur (z. b. Pyramidentexte) hervorgehoben, und zeigt doch wie sehr die Ägypter diesen Körperteil als Sitz des Lebens angesehen haben. Daher die Reserveköpfe oder das Kopfkissen das man dem Toten mitgibt und das, mit der Zeit, als ein Amulett zum magischen Schutz des Kopfes verwendet wurde. (vgl. Naville, *Ä. Z.*, 48, S. 107 j.)

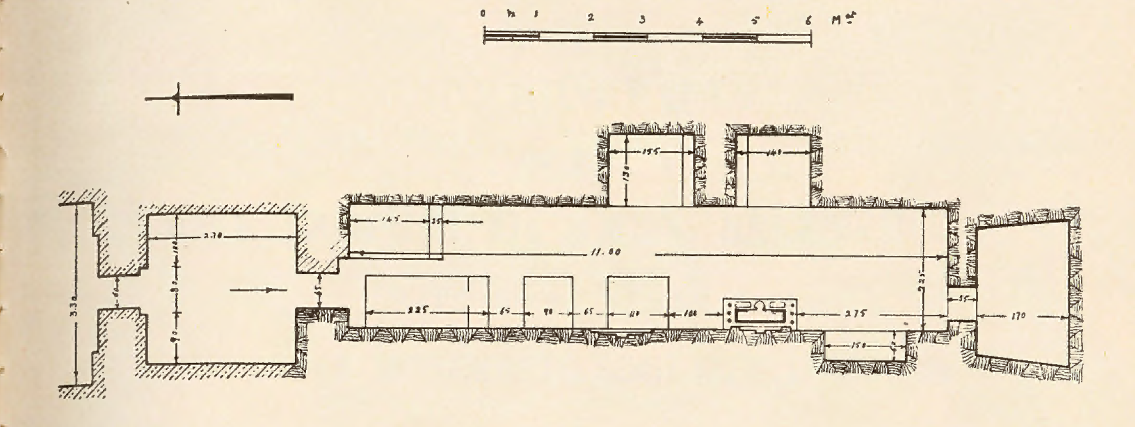
[2] H. Junker, *Giza*, III. S. 145.

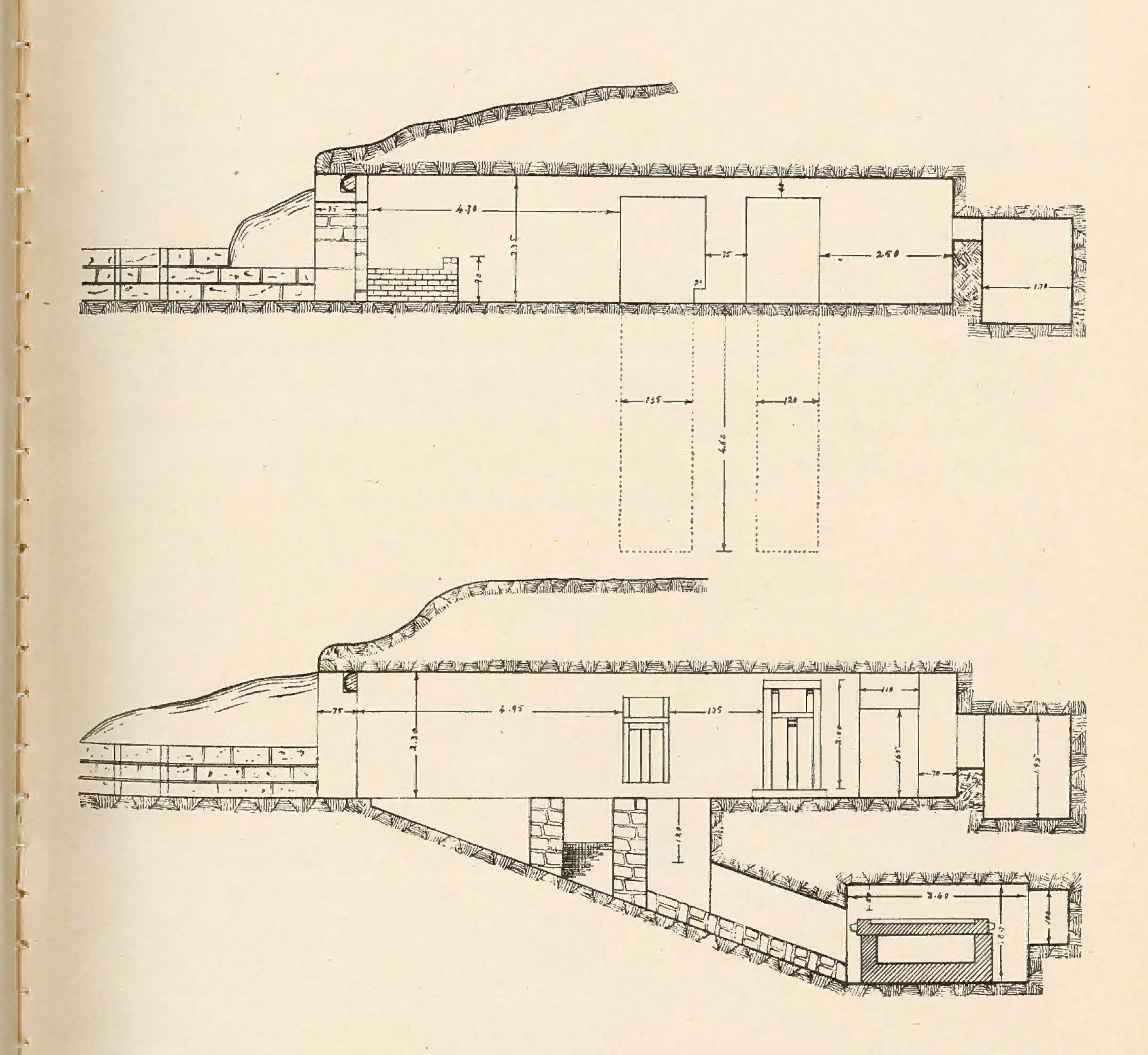




Die Grabplatte des Neḏi vor und nach ihrer Saüberung.

DAS GRAB DES 3H.TḤTP





TWO MONUMENTS

OF THE

CHIEF PROPHET OF AMŪN, BEKENKHONS,

WITH SOME REMARKS

ON OTHER MONUMENTS SIMILARLY INSCRIBED

BY

R. ENGELBACH.

Among the vast collection of antiquities presented by H. M. King Fouad I, during his last illness, to the Cairo Museum, are a plaque and a prism, both bearing inscriptions of the Chief Prophet of Amūn, Bekenkhons.

The plaque (Plate XLVIII, Nos. 1-3) is of lapis-lazuli of good quality, mounted in gold, the overall dimensions being 0 m. 023 by 0 m. 018, and 0 m. 006 thick, and is pierced for suspension at three points along its longer sides, the areas so pierced being protected from being torn by small rings soldered round them. On the shorter sides an identical technique is used, although there is no piercing. The inscription is surrounded by an incised border, now partly covered by the gold mounting. It bears the *Journal d'Entrée* number 84536[1].

Although showy, the work, especially the cutting of the incised hieroglyphs, is anything but fine. First, they are coarse and ill-spaced; secondly, the 𓈖 -signs, although in places they are cut correctly, in others they are represented by none too straight lines, terminating in short downwardly pointing lines, almost more slovenly than the rest.

The prism (Plate XLVIII, A, B, C, D) is of steatite, bearing a fine, light, blue-green glaze, measuring 0 m. 02 long, the sides measuring 0 m. 008,

[1] Now exhibited in Section 6 (Upper Floor), Royal Case 3, Drawer 65-6/3.

all the angles being slightly bevelled. It bears the *Journal d'Entrée* number 84655, the arrangement of the faces being : C D A B [1].

Both the plaque and the prism bear identical inscriptions :

The Chief Prophet of Amūn, | *Bekenkhons, right of speech;* | *son of the Overseer of the Recruits in the Estate of Amūn,* | *Amenemōpet.*

A strange coincidence in these two objects is that both the determinatives following the father's name, face the wrong direction, and the word for 'recruits', , is in the singular, which is obviously an error. In the prism, the engraver seems to have cut the word '-ōpet' as and clumsily corrected it to , which involved crowding the -sign until it was almost illegible. It is also to be noted that, while Bekenkhons is described as 'right of speech', the father is not, but it would be very unwise, in monuments of this age, to deduce that, at Bekenkhons's death, his father was still living,

Had either object been made for Bekenkhons when he was alive, he might have passed the shoddy work of the plaque, since lapis-lazuli was a very hard and valuable material, especially a piece of such size and quality, but in the case of the prism, which was of steatite, and hence easily cut and glazed, Bekenkhons would have been expected to have refused it at sight, and probably have made the lapidary pay dear for his carelessness!

Neither of the objects bears obvious traces of having been worn. Although the edges of the prism are considerably burred, the glaze inside, and at the ends of the hole down the middle, does not show the faintest traces of rubbing. A likely inference is that both objects were funerary, and came off Bekenkhons's mummy, otherwise they would surely have become separated two thousand or more years ago, and the piece of lapis-lazuli re-used. I suggest that Bekenkhons's mummy was found in

(1) Now exhibited in the same case in Drawer 66-2/15.

comparatively recent years, probably in his more or less intact tomb at Thebes, since there is not the faintest evidence that the bodies of the Chief Prophets of Amūn of the XVIIIth to the XXth Dynasties were transferred to the royal cachettes during the XXIst Dynasty [1]: on the other hand, many of the tombs of the Chief Prophets of Amūn have been found in the Theban Necropolis (see page 511).

Lefebvre, in his excellently arranged history of the Chief Prophets of Amūn [2], cites, with most authors, three Chief Prophets of Amūn named Bekenkhons, who are known as Bekenkhons I, Bekenkhons II and Bekenkhons III. From the accepted evidence, Bekenkhons I lived under Tuthmosis IV (?) and Amenophis III [3]; Bekenkhons II lived under Ramesses II and Meneptaḥ [4], and Bekenkhons III under Setnakht and Ramesses III [5], and on the evidence on the monuments, one must assume that the fathers of Bakenkhons I and of Bekenkhons III were both named Amenemōpet, and both had the title of Overseer of the Recruits in the Estate of Amūn. If we add my suggestion that the father of Bekenkhons II was also called Amenemōpet [6], it would appear that the eldest sons of

(1) Daressy, *Cercueils des cachettes royales* (Cat. Gén. du Musée du Caire), p. 231 ff.

(2) Lefebvre, *Histoire des grands prêtres d'Amon de Karnak*, (Paris 1929). This work contains an almost complete bibliography of each known Chief Prophet and his family.

(3) Lefebvre, *op. cit.*, p. 240.

(4) *Ibid.*, p. 253.

(5) *Ibid.*, p. 262.

(6) Legrain, in his *Statues et statuettes de rois et de particuliers* (Cat. Gén. du Musée du Caire), n° 42155, p. 22 *c*, gives a copy of the text referring to Bekenkhons II's father, whose name has, strangely enough, been omitted. It is as follows : ...

"*I am a man of Thebes through my father and my mother,* (*being*) *the son of the Second Prophet of Amūn-of-Karnak*, X; *I came forth from...*"

I suggest that the draft copy of the inscription used by the engraver read either *The Second Prophet of Amūn, Amenemōpet*, or perhaps *The Second Prophet of Amun-of-Ōpet, Amenemōpet* (cf. Legrain, *op. cit.*, n° 42160, p. 28 *e*) and that he omitted to repeat the word and had to finish the sentence as best he could by omitting the father's name altogether.

the family were named Bekenkhons and Amenemōpet alternately for upwards of 150 years, which is by no means impossible in a family of the period, but the fact that the title of Bekenkhons I's father, an unusual one, and his name, are identical with those of the father of Bekenkhons III, takes a lot of believing, and suggests that a stricter examination of the whole question should be made.

Mr. Guy Brunton and I are agreed that the plaque and prism are of later date than the XVIIIth Dynasty. On the definite evidence of the paternity we are, *a priori*, justified in assigning the objects to Bekenkhons III.

The dated monuments of Bekenkhons III consist of three statues[1], all from the Temple of Karnak, where such statues were placed at an unknown period after the death of the high functionary who was deemed to be worthy of a place there. In only one of the statues of Bekenkhons III (No. 42159) is the father described as 'right of speech', but this is no evidence at all that the father died after the son, since both may well have been dead when the statue was put in its place in the temple.

Whether Bekenkhons II and III are the same person is a point which I discuss on page 514. Lefebvre admits that the undated monuments attributed to Bakenkhons III might well be attributed to Bekenkhons II[2]. It may be observed that only one Chief Prophet of Amūn named Bekenkhons has been found in the Theban Necropolis, that being surely the tomb of the veteran known as Bekenkhons II, who began his career under Seti I and held the office of Chief Prophet for 27 years until he reached the age of 86 (see page 515).

Following are the names of the Chief Prophets of Amūn, dating between the XVIIIth and the XXth Dynasties, whose tombs have been located at Thebes.

---

[1] Legrain, *Statues et statuettes de rois et de particuliers* (Cat. Gén. du Musée du Caire), Nos. 42159 and 42160, and Borchardt, *Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten* (Cat. Gén. du Musée du Caire), No. 581; also see Lefebvre, *op. cit.*, p. 261.

[2] Lefebvre, *op. cit.*, p. 261.

	Tomb number and name of owner.	Reign.
[1]	35. Bekenkhons (II),	Ramesses II[2].
[1]	67. Ḥepusonb.	Ḥatshepsut.
[1]	86. Menkheperra'sonb.	Tuthmosis III.
[1]	95. Mery.	Amenophis II.
[1]	97. Amenemḥēt.	Amenophis II (?).
[1]	157. Nebunenef.	Ramesses II.
[3]	283. Roma-Roy.	Ramesses II — Seti II.
[3]	293. Ra'messenakht.	Ramesses IV.

A re-examination of the pink and red quartzite naos, ascribed by Legrain, Lefebvre and others to Bekenkhons I[4] is essential for the study of the two monuments which form the subject of this article. Its shape is most unusual, the back being rounded and the surface more or less smoothed, but in spite of that, both sides bear undoubted traces of the removal of hands, which once held it (Pl. XLIX, nos. 3 and 4). The inscription of Bekenkhons runs down the undulating surface of the monument as it now is. The naos proper is rectangular, with a slight batter on it, containing a figure of the god Amen-Rē', with a lintel on which are depicted duplicated scenes of King Amenophis III making offerings to the god. There is no reason to believe that the naos itself dates otherwise than to King Amenophis III. A surprising fact, however, is that neither the name of Amūn, nor its combination in the name of Amenophis, has been cut out under Akhenaten, as is the case in almost all the monuments in Karnak Temple. Two inferences can safely be drawn;

---

[1] Gardiner and Weigall, *A Topographical Catalogue of the Private Tombs of Thebes* (1913).

[2] The tomb is at El-'Asâsîf (Thebes). It was found, or at any rate identified and described, by Champollion in his *Monuments de l'Égypte et de la Nubie; Notices descriptives* (Paris 1844), p. 538. Neither the tomb nor the objects which seemingly came from it (see Lefebvre, *op. cit.*, p. 253 and Breasted, *Ancient Records*, III, p. 234, note *d*), give a definite indication regarding the name of the king reigning when the tomb was made, nor of the parentage of Bekenkhons.

[3] Engelbach, *Supplement to the Catalogue of the Private Tombs of Thebes*, 1924.

[4] Roeder, *Naos* (Cat. Gén. du Musée du Caire), N° 70025.

first, that the inscription of Bekenkhons was put on *after* the naos was broken off the statue of Amenophis III, which, containing as it does the name of Amūn, could only have been after the end of the heresy; and secondly, that the naos was broken completely off the parent statue by the agents of Akhenaten, since it contained not only the name, but the figure of the god[1]. The two facts can be reasonably reconciled if we suppose that the naos, when broken off the statue, was buried, and that it was found and put on view during Bekenkhons's pontificate and surcharged in his honour.

The length of the inscription of Bekenkhons shows that when the naos was found it was considerably deeper than when it was surcharged, and may have contained the 'threshold', which has now almost completely disappeared.

The inscriptions of Bekenkhons on the sides of the naos are well shown in Plate XLIX, nos. 3 and 4, and may be translated as follows :

Right side (viewed from front) :

To the ka *of the Pasha, the Chief of the Secrets upon Earth and in the Underworld, the Second Prophet of Amūn, Bekenkhons, right (of speech).*

Left side :

..... *To the* ka *of the Pasha, the Overseer of the Prophets of All the Gods, the Chief Prophet of Amūn, Bek[enkhons, right of speech].*

Lefebvre[2] considers that the right-hand inscription gives Bekenkhons's title before obtaining the 'souverain pontificat' and that on the left his title after having obtained that rank. With this I find myself unable to agree, since the title [hieroglyphs], with minor variants, which occurs

[1] A personal trial on this naos leads me to suppose that it was held by a kneeling, almost life-size statue, and that its knees were clear of it. If this is the case, the offending naos could have been broken off the statue by the agents of Akhenaten together with part of the common stand and part of the forearms of the king. The subsequent break of the base of the naos probably took place during the sack of Thebes in the eighth century B. C. by the Assyrians, with many other and better monuments.

[2] Lefebvre, *op. cit.*, p. 240.

in the inscriptions of Bekenkhons I, Bekenkhons II, Roy-Roma[1], Bekenkhons III, Raʿmessenakht[2] and Amenḥotpe II[3], is, in every case, used when he is named as Chief Prophet; in no case does it occur in a complete inscription naming the holder as a Second Prophet. I suggest that the mention of a Second Prophet is an error, the [hieroglyphs][4] being written for the [hieroglyph], or perhaps [hieroglyph], and the person who was responsible for engraving the side inscriptions on the naos chose, out of Bekenkhons's titles, the two representing the highest academic and administrative posts which a Prophet of Amūn could hold.

The statue in Berlin[5] mentioning the father of Behenkhons I and the name of King Amenophis is of extreme interest. No photograph has, to my knowledge, appeared in any publication, and the war has made it impossible to make enquiries concerning it. It is of black granite, and the lower part alone remains[6]. The inscription round the base, beginning at the front, is as follows :

[hieroglyphs]

To the ka *of the Pasha, the Chief Prophet of Amūn, Bekenkhons, right of speech, | son of the Overseer of the Recruits of the Estate of Amūn, Amenemōpet, right of speech. Says he : I am | a man whom his god has favorised. He has established my name like those of the favourites beside | "His Son of his Body, the Lord of the Two Lands, Amenophis-the-Image-of-Amūn".*

It will be seen that the name of Amūn has not been erased, showing that the inscription, and in fact the whole statue, dates *after* the

[1] *Ibid.*, p. 256, where a full bibliography is given.

[2] *Ibid.*, p. 263.

[3] *Ibid.*, p. 267.

[4] This form, instead of [hieroglyphs], is known from the Middle Kingdom onwards; see Erman-Grapow, *Wörterbuch*, IV, p. 149.

[5] *Ausführliches Verzeichnis der ägyptischen Altertümer und Gipsabgüsse* (Königliche Museen zu Berlin, 1899), p. 139.

[6] Roeder, *Aegyptische Inschriften aus den staatlichen Museen zu Berlin* II, p. 79, N° 2082.

collapse of Akhenaten's heresy. Dr. Étienne Drioton, Director General of Antiquities, has been good enough to give me the following notes on this statue :

« Il n'est pas question, dans son inscription, d'Aménophis III, malgré l'affirmation de *l'Ausführliches Verzeichnis*, p. 139, "nach einer anderen Inschrift ist damit Amenophis III gemeint."

« En réalité l'expression [hieroglyphs] (sic) désigne une statue d'Aménophis Ier fort honorée dans la nécropole thébaine. Cf. Černý, *Le culte d'Aménophis Ier chez les ouvriers de la nécropole thébaine*, dans *B. I. F. A. O.*, XXVII, p. 167-168 et 196. Il résulte indirectement d'une remarque de Jacobsohn, *Die dogmatische Stellung des Königs in der Theologie der alten Aegypter*, Glückstadt 1939, p. 19, note 13, que l'expression est à lire *ỉmn-ḥtp pꜣ ꜣbwy ỉmn* et signifie « Aménophis-l'image-d'Amon ».

« Il s'agit donc dans l'inscription de la statue de Berlin de l'octroi par Amon, ou par son sacerdoce, d'une statue [hieroglyphs] au nom de Bakenkhons — la statue même qui porte le texte — auprès de la célèbre statue d'Aménophis Ier [hieroglyphs].

« *Je suis un homme que son dieu a favorisé : il a établi mon nom au nombre de ceux des possesseurs de statues-ḥesy près de son fils « Seigneur des Deux-Terres Aménophis, l'image d'Amon.* »

The absolute identity of the names and titles of Bekenkhons I's father with those of Bekenkhons III's father, the study of the monuments attributed to Bekenkhons I, the fact that his tomb has not been located at Thebes, nor is his name mentioned in any of the numerous texts of the reign of Amenophis III, make cumulative evidence which strongly indicates that Bekenkhons I never existed at all, and, the train of thought having been once started, the enquiry devolves into an assumption that there was only one Chief Prophet of Amūn named Bekenkhons. Without new monuments to study, I can only put the known facts in the possession of the student of this interesting question. If we accept the theory that the veteran Bekenkhons II, as Legrain and Lefebvre style him, was the same person as Bekenkhons III, we have, on the definite evidence on their monuments and from other sources, to assume that he lived at least to the age of 107!

On a statue of Bekenkhons II (as we must still call him), now in the Glyptothek, Munich[1], his career is set out fully. It was as follows[2] :

Infancy, 4 years (1-4).
Youth, 12 years (5-16).
Priest, 4 years (17-20).
Divine Father, 12 years (21-32).
Third Prophet, 15 years (33-47).
Second Prophet, 12 years (48-59).
Chief Prophet, 27 years (60-86).

Further, in a papyrus, now in Berlin, he is mentioned as being Chief Prophet in the 46th year of King Ramesses II[3]. A statue of Bekenkhons III dates, by the cartouche on the shoulder, to Ramesses III. Therefore the minimum age of Bekenkhons II to be possibly identical with Bekenkhons III will be seen in the following table :

Rank.	Age.	King.	Date.
Chief Prophet.	60	Ramesses II (46th year).	1245 B.C.
Chief Prophet.	80	Meneptaḥ, accession of	1225 B.C.
Chief Prophet (retires).	86	Meneptaḥ	1219 B.C.
	105	Setnakht, accession of	1220 B.C.
	107	Ramesses III, accession of	1198 B.C.

Lefebvre is of opinion that the Chief Prophet Roma-Roy obtained his rank under Ramesses II[4], and he undoubtedly exercised the function of Chief Prophet throughout the reign of Meneptaḥ, Amenmōse and Siptaḥ. If the statement on the Munich statue is true, it is clear from the table above that there must have been two Chief Prophets of Amūn living at the beginning of Meneptaḥ's reign, namely Bekenkhons, the emeritus Chief Prophet, and Roy-Roma, the actual Chief Prophet. In other words, Bekenkhons must have retired. Whether he lived to the age of

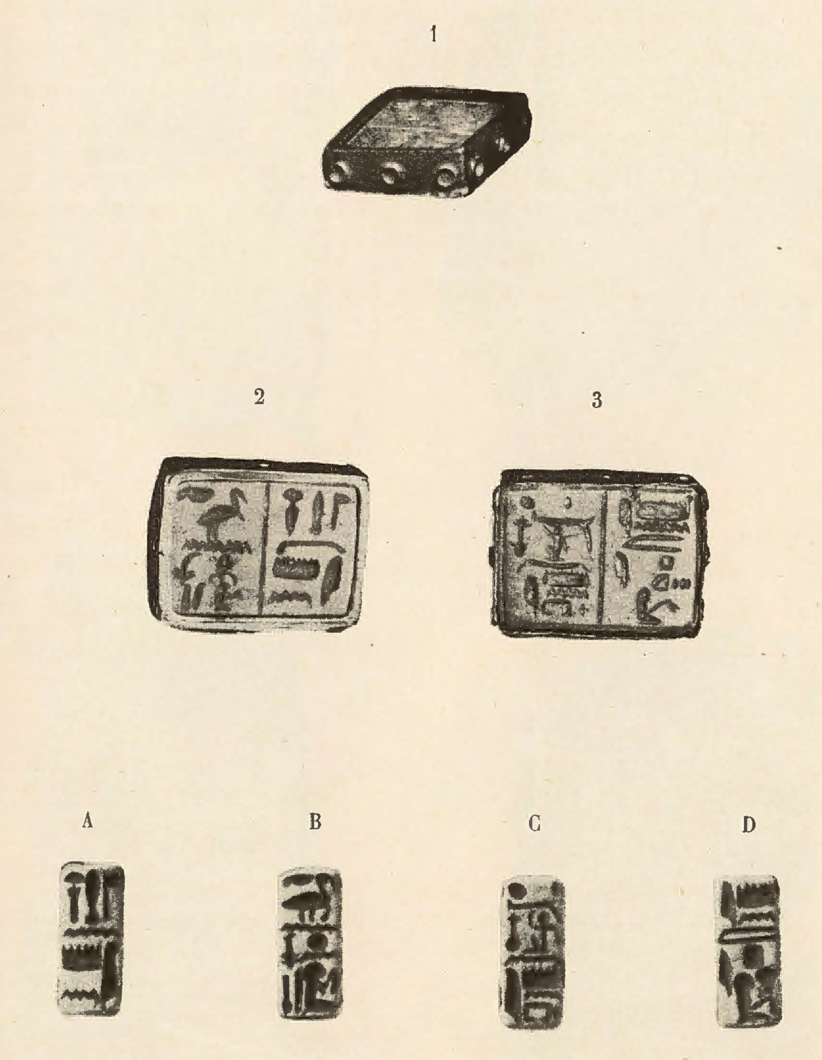
(1) Lefebvre, *op. cit.*, p. 253.
(2) Breasted, *Ancient Records*, III, § 561 ff., and Lefebvre, *Sur l'âge du grand prêtre d'Amon, Bakenkhonsou* (Rev. de l'Égypte ancienne, 1927, t. I), pp. 138-143.
(3) Berlin papyrus, N° 3047 (*Ä. Z.*, 17, 1879, p. 71).
(4) Lefebvre, *op. cit.*, p. 256, 257.

107 years or more is another point. The whole question of the number of the Chief Prophets named Bekenkhons seems to me to depend on *who* put up the statues of notables in the Temple of Karnak, or gave permission for this to be done; on *when* it was done, and on whether the cartouches on the shoulders of those statues are those of the king reigning when they were put into place, or of the king reigning at the time the dedicatee lived. A very careful examination of all the statues from the Karnak *favissa* might conceivably throw some light on this important point.

It should be noted that the eldest son of Roy-Roma is named Bekenkhons and that he was Second Prophet of Amūn, but I hesitate to attempt to draw any conclusions from this fact except to suggest that there was no enmity between the retired chief prophet and his successor.

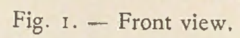
I have to thank my chief, Dr. Étienne Drioton, for reading my original typescript with great care, and acting, at my request, as 'avocat du diable', and for furnishing me with evidence, which I give verbatim on page 514, which converts my theory expressed therein, that Bekenkhons I never existed at all, into something approaching a certainty. I have also again to thank Isma'îl Eff. Shehâb, the Chief of the Museum Photographic Section, for taking exceptional trouble in the taking of the photographs which illustrate this article.

R. Engelbach.



Plaque and prism of the Chief Prophet of Amūn, Bekenkhons. Scale, full size.




Fig. 1. — Front view.

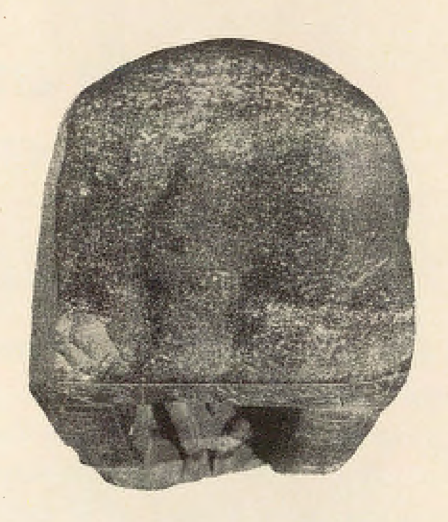

Fig. 2. — Top view.


Fig. 3. — Right side (viewed from front).


Fig. 4. — Left side.

Pink and red quartzite naos of Amenophis III, surcharged by the Chief Prophet of Amūn, Bekenkhons. Overall height, 0 m. 46. *Cat. gén. du Musée du Caire*, nº 70025.

OBJECTS FROM

FIFTH DYNASTY BURIALS AT GEBELEIN

BY

GUY BRUNTON.

During the expedition to Gebelein sent out by the Turin Museum in February and March 1920 and directed by the late Prof. Ernesto Schiaparelli some Old Kingdom burials of poor persons were discovered. Five of these were taken by the Department of Antiquities when the finds were divided, placed in the basement of the Cairo Museum, and given numbers in the Temporary Register on 16 May 1920. None was touched or examined until 1934 when they were brought up and unwrapped. As the details were of some interest in various ways, and as these were unknown to the excavators, it was thought desirable to publish a record of them. The drawings are the work of my wife, and the photographs were taken by the Museum photographer Ismaïl Eff. Shehab.

In the absence of any publication of the many season's work of the Turin Museum in Egypt, I am unable to give details of the exact locality or description of the graves in which these burials were found. Quibell, when making the entries in the Temporary Register, has added some pencil notes in Italian obviously derived from information supplied at the time by the excavators. These give the field numbers of some of the graves and state that one at least was "nel trob nero quasi nella montagna", or in the black earth close to the desert. From this we may gather that the burials were at the edge of the cultivation; but, if that is so, it is difficult to understand how the organic materials have been so perfectly preserved. It is plain that they have never been exposed to damp.

Burial No. 1.

Temp. Reg. 16.5.20/3. Round basket with closely fitting lid and cord for fastening (pl. L, 4); diam. 0 m. 51. Inside was the contracted

body of an infant, wrapped in cloth, and two pots (pl. LI, 15, 16). Basket Reg. 64822; pots Reg. 64823/4.

BURIAL No. 2.

Temp. Reg. 16.5.20/4. Coffin of basket-work, reeds, and grass, with rounded ends and a collapsed lid; length 1 m. 47 (pl. L, 2). It contained the body of a female wrapped loosely in cloth. This was examined by Prof. D. E. Derry and is now at the Medical School, Cairo. On the woman's neck was a wooden cylinder of Men-kau-hor of the Vth Dynasty (pl. LI, 17) with its original cord. Coffin Reg. 64813; cylinder Reg. 64814.

BURIAL No. 3.

Temp. Reg. 16.5.20/5. Body of a woman wrapped in a mat, length about 1 m. 50, roped round; the mat is now at the Agricultural Museum, Cairo. On the body was a rough cloth garment and shawl. Both arms were bent across the chest and the knees slightly flexed. It was examined by Prof. Derry and is now at the Medical School. Round the neck were two strings of beads and another with spaced amulets, of faience and carnelian, and *Nassa* shells (pl. LI, 1-12). The strings, wound round and round the neck, are shown in the photograph (pl. L, 3). On each wrist was a bangle of some sort of wicker; av. diam. o m. 07. Necklaces Reg. 64816; bracelets Reg. 64817; garment Reg. 64815.

BURIAL No. 4.

Temp. Reg. 16.5.20/6. Body of a man in a contracted position (pl. LI, 18). The head had become detached before it was examined by Prof. Derry. The body was wrapped in cloth, the legs being bandaged separately; it is now at the Medical School. On the right hand was a bone finger ring, diam. o m. 023. There was no evidence as to whether the body had been found in a coffin or not; perhaps a reed coffin had not been brought away by the excavators owing to its decayed state. In the Museum it had been placed on a modern wooden board; and with it,

and so presumably found with it, were a small diorite bowl and a model boat of wood (pl. LI, 19,20). Ring Reg. 64819; bowl and boat Reg. 64820/1.

BURIAL No. 5.

Temp. Reg. 16.5.20/7. Excavator's No. 59. Large pottery bin, diam. at mouth o m. 53, height o m. 37 (pl. L, 3). It contained the contracted body of a female wrapped in cloth. She was examined by Prof. Derry and is now at the Medical School. Quibell's note states : "grande vaso di terra cotta con coperchio di vimine e sacco di corda assicurato con cordo. Preso il vaso infissi verticalmente nella terra due pezzi di ligno carbonizzati superiormente." Bin Reg. 64818.

OTHER BURIALS.

The notes of Quibell in the Temporary Register also contain the following information; "Nel trob nero, quasi nella montagna, un vaso coperto con una stuoia e sopra di questo un sacco di corda"; and "57bis, coperchio di vimine che stava sopra trasversalmente la cassa di terra cotta che conteneva lo scheletro manomesso." From this we may gather that a pottery coffin also was found.

THE POTTERY.

The vessel of polished red pottery (pl. LI, 16) found with burial No. 1 is an early form of a well-known and large class (*Qau and Badari II*, pl. LXXXI, 80 *g*) and can be definitely assigned to the Vth Dynasty. These early pots are occasionally found in the graves of males as well as of females; but all the later forms are used by women only. They seem to have contained fatty matter for mixing with powdered galena to make eye-paint. This specimen appears to have an "owner's mark" lightly scratched on it; if so, it is the only ointment-pot of this kind which I have noticed marked in this way.

The other pot found with this burial (pl. LI, 15) is abnormal. It is of the "black-topped" class, either Predynastic or Nubian. In form it

resembles certain types in the *Predynastic Corpus* (pl. v, 44-47) but the colour is a darkish brown and the black part is on one side, not the usual brown-red with black rim of the Predynastic pottery. Perhaps it is more likely to be a contemporary Nubian rather than a reused Predynastic pot; but the latter suggestion is not impossible when we consider the many Predynastic cemeteries at Gebelein.

The large bin (pl. L, 3) calls for no special comment. It is one of the house-hold vessels so frequently found used for burials of the Archaic Period and Old Kingdom. They are often damaged and so useless for further domestic use.

The Amulets and Beads.

The amulets from burial No. 3 numbered thirty-three, *plus* broken fragments of one or two others. The forms are all usual at this period; some are so poorly made as to be unidentifiable. The following is a complete list with their nearest equivalents in the Corpus in *Qau and Badari II* and *Mostagedda*.

Infant, one (pl. LI, 1); similar to 3*l* and 24*h*.
Infant, two (pl. LI, 2); variants of above.
Lion, one (pl. LI, 3); 15*k*.
Dog, one (pl. LI, 4); 15*t*.
Dog's head, one, carnelian (pl. LI, 5); 16*b*.
Dog's head, three, smaller than the preceding; 16*n*.
Taurt, three (pl. LI, 6); 21*m*.
Vulture, one (pl. LI, 7); 46.
Unidentified, one (pl. LI, 8); 74.
Unidentified, two (pl. LI, 9); 74.
Unidentified, two, black faience; 74*b*6.
Ring bead, one, white limestone (pl. LI, 10); 86*f*.
Pendant, two (pl. LI, 12); 89*k*.
Sliced *Nassa* shells, ten (pl. LI, 11).
Columbella shells, two.
All are of poor and decayed blue faience unless otherwise mentioned.

One string of small ring beads (Corpus $86p_{22}$) is of decayed greenish blue faience and measures 0 m. 62 in length. The other is of similar beads in equal quantities of black and bright blue faience. They are of better quality and therefore in better condition. The string measures 0 m. 56. The thread on which all these were strung has completely rotted, and the original order was not ascertained. As there were not enough bright blue and black beads to make separate necklaces it is probable that they were strung together in runs of each colour.

The thread on which the amulets were strung was much better preserved and is of considerable interest. A skein of fine fibres was used and passed through the holes in the amulets. These fibres were then bound round with a stout piece of thread, button-holed-stitched (pl. LI, 13). This prevented the amulets from slipping, and kept them spaced. Where the hole was too large, as in the case of the *Nassa* shells, the button-holed thread was passed outside (pl. LI, 11, 12) and thus kept the shell in position. The ends of the string were finished off beautifully neatly into loops, the fibres being bound with closely wound thread (pl. LI, 14). To fasten the necklace when worn these two loops were tied together with a little knot of separate string.

The total length of the string of amulets was at least 0 m. 136 and went twice round the neck. The amulets were about 0 m. 03 apart; but the carnelian dog's head had no other amulets near it on either side and may have formed a centre piece. The arrangement was perhaps a succession of two amulets and one *Nassa* shell; but the necklace was in such small fragments that this is not at all certain, and one does not expect any orderly arrangement with a burial of this class. It lay in contact with the skin of the body and the glaze has in consequence become considerably decomposed. The method of fastening the necklace and the threading of the amulets strongly suggests that we have here, not a funerary protection, but an ornament worn during life.

The Cylinder.

This was the only ornament of the woman of burial No. 2 and was found attached to her neck by a fairly well preserved cord (pl. LI, 17).

It is of hard wood and the inscription is firmly but roughly cut. It bears the Horus name *Men-khau* repeated, the cartouche *Men-kau-hor* followed by *ankh zetta,* and, in the fourth column, *Hathor duat* and some unintelligible signs which might be a personal name. This, however, is most unlikely as personal names rarely occur on Old Kingdom cylinders. Hathor, on the other hand, is of very frequent occurrence though it is difficult to see any reason why this should be so. It is interesting to find such an object with a woman's burial. At Qau two of the cylinders found were with women, and the other may have been. With hardly any exception the "button seals", which follow the cylinders, and the scarabs, which follow the "button seals", are always found with women and children in the Old Kingdom and First Intermediate Period. It would seem that these early cylinders are seal-amulets of a protective character rather than seals for actual use. See *Qau and Badari, I,* p. 58.

The Garment.

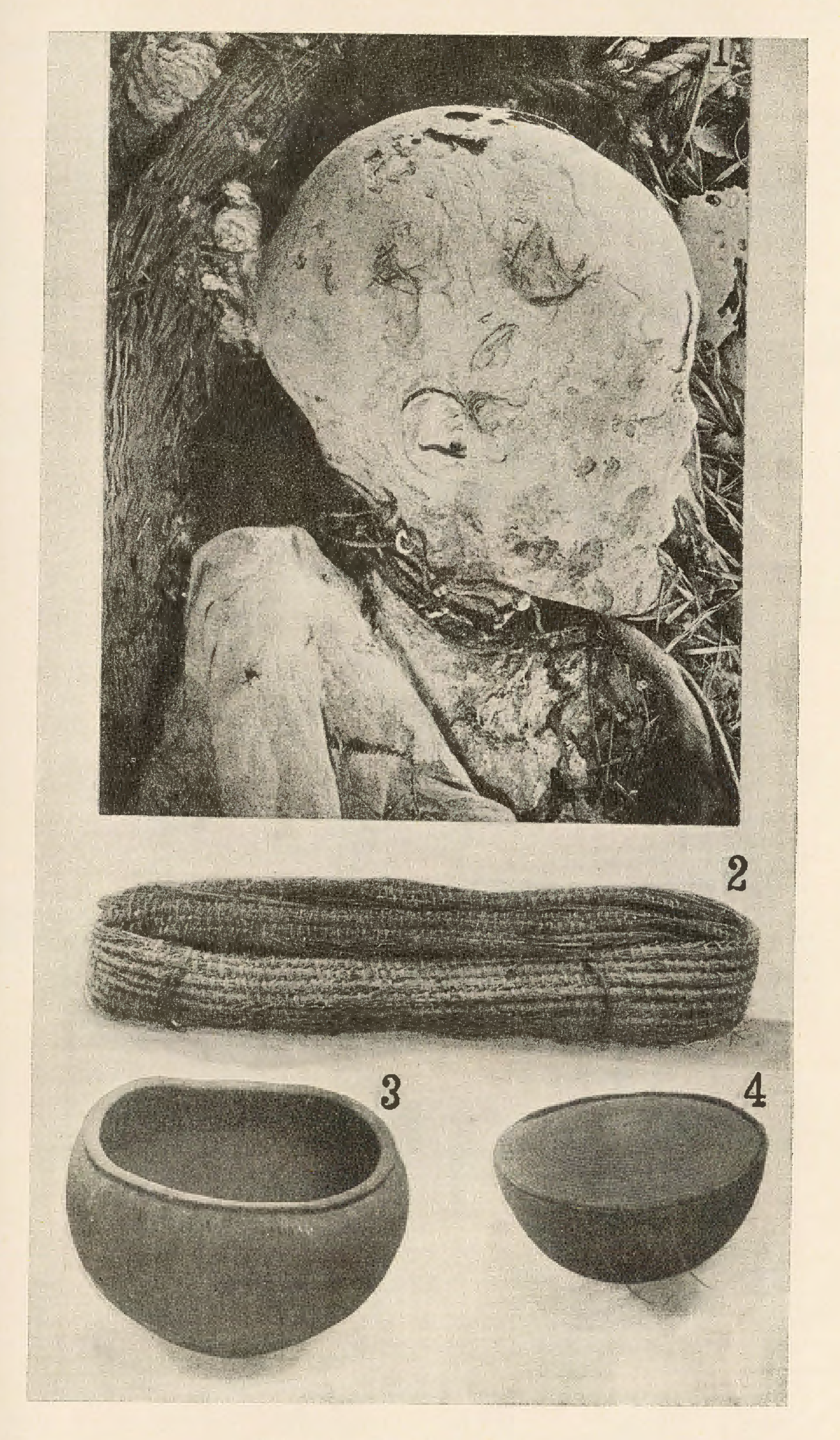
I am indebted to my wife for the following description of the garment found on body No. 3. For sketch see pl. LI, 21 (with dimensions marked in centimetres).

Apparently an old garment adapted for use as a shroud. This is strongly suggested by the discrepancy between the careful sewing of the fringe to the selvedge, and the slipshod cobbling of the sleeve seams. The garment is made like a loose dressing-gown, the fronts made wide enough to wrap right over with narrow fringe edging. This fringe is closely sewn on to the turned back selvedge. The foot of the garment, where a modern hem would be, is rolled and very coarsely bound, another sign of adaptation as the shroud. The sleeve is cut like the modern *galabieh* sleeve only narrower, with the stuff continuing on to the shoulder, in this case apparently as far as the neck and centre front, but the actual neck is missing. The seams are all on the straight and the stuff has been torn so that the edges became ravelled before being cobbled coarsely together. The cut of the arm-hole would not allow of any movement, such as raising the arm, without dragging on the stuff and tearing it.

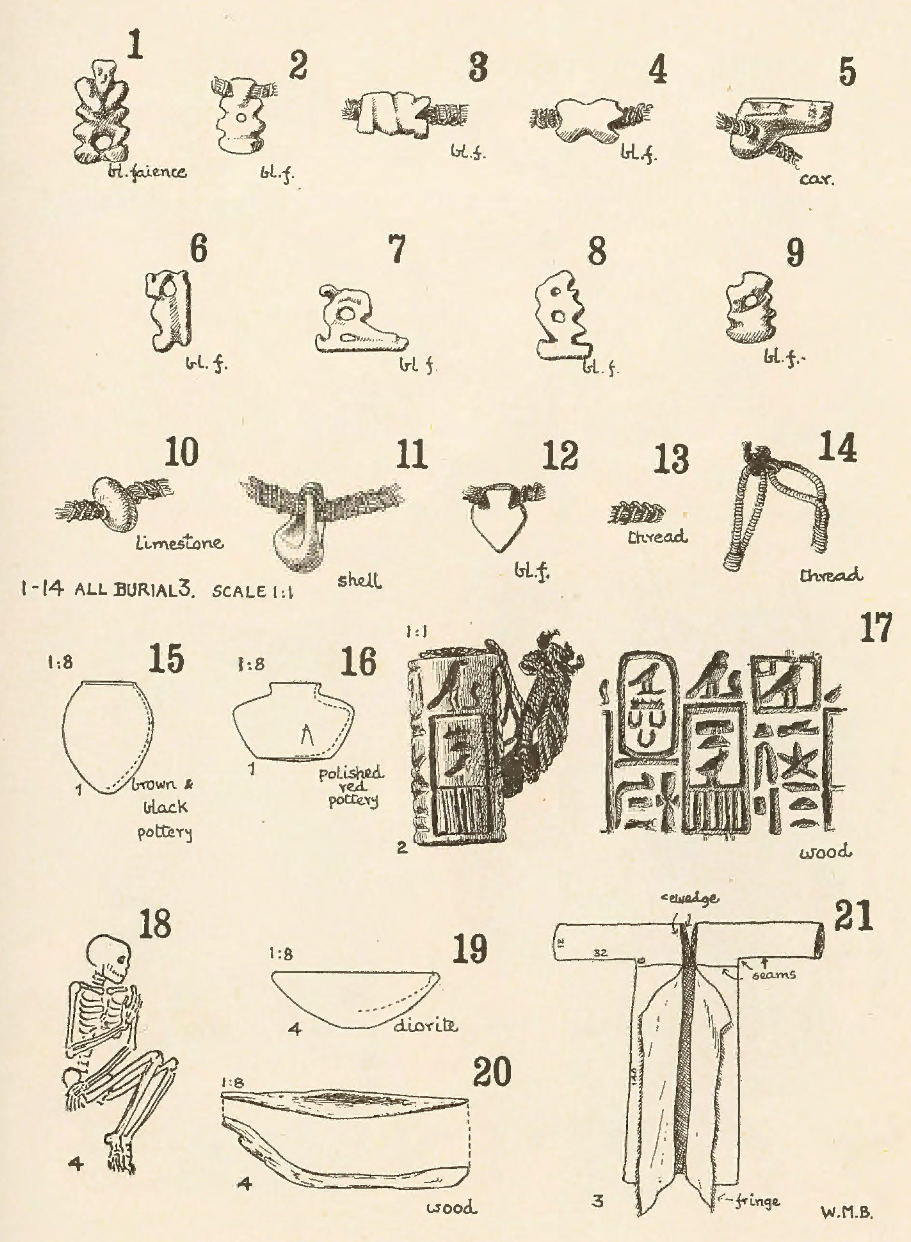
The modern *galabieh* has a gusset inserted below the arm to allow for movement. In this garment the place of this gusset is a mere continuation of the material, the under-arm seam and that starting down the right side of the body, meeting at a right angle. This awkwardly cut shoulder meets the wide "shawl" only a few inches below the arm-pit. The garment could then be only a "wrap-over" from this junction down.

The other shawl found on the body was about the same size as the first (0 m. 140 × 0 m. 90), with selvedge and fringe.

Guy Brunton.



Objects from Burials at Gebelein.



Objects from Burials at Gebelein.

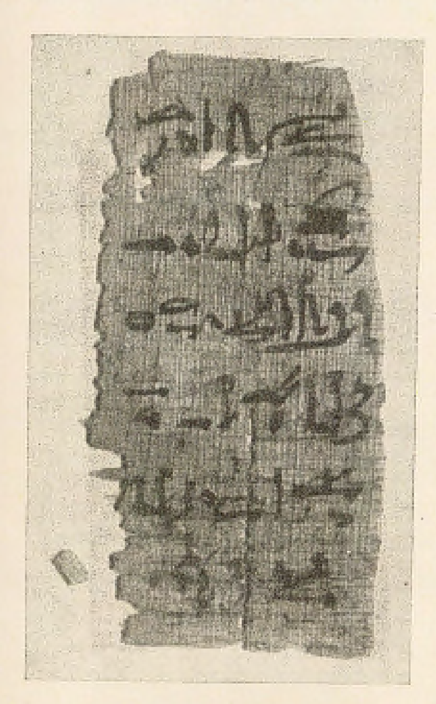
UNE

MISSIVE MINUSCULE DE DEIR EL MÉDINEH

PAR

BERNHARD GRDSELOFF.

Le papyrus qui fait l'objet de cette notice, formait, au moment de son acquisition, un tout petit rouleau, plié au milieu, mesurant ainsi à peine deux centimètres. Le déroulement révéla qu'il s'agit d'une lettre complète



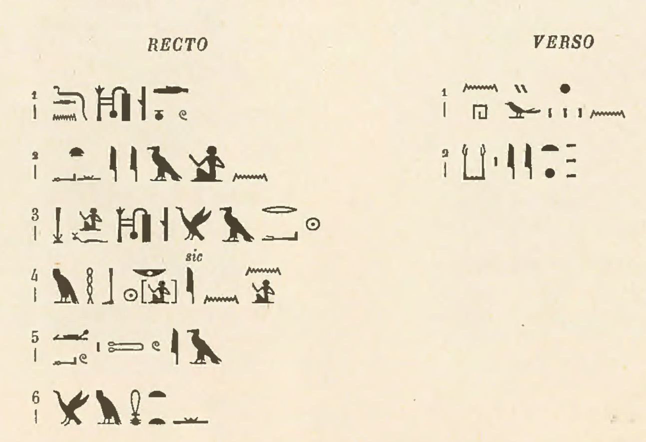

Recto. Fig. 65 (gr. nat.). *Verso.*

remontant à l'époque ramesside et dont l'auteur autant que le destinataire nous sont fort bien connus parmi les petites gens qui habitaient le village des ouvriers de la nécropole thébaine, à Deir el Médineh.

A. — Description du papyrus :

Déroulé, le papyrus est constitué d'un feuillet de 4 cm. de large et 8 cm. de haut (voir fig. 65), dont la face aux fibres horizontales est palimpseste. Le rédacteur de la lettre avait donc découpé ce feuillet d'un rouleau qu'il avait retiré de ses vieux papiers. A défaut de joints, on ne saurait plus déterminer le recto primitif, et les signes de l'écriture antérieure sont maintenant trop effacés pour que l'on puisse définir la direction de cette dernière. L'auteur du billet débuta en haut du feuillet, sur la face des fibres horizontales, en traçant ses lignes parallèlement au côté le plus court du papyrus. Ce recto se trouvant rempli au bout de 6 lignes horizontales, le scribe tourna le billet et ajouta les 2 dernières lignes sur l'envers, de façon que le haut du verso corresponde au bas du recto. Le scribe employa une encre noire qui se détache encore nettement sur la couleur brun clair du papyrus. L'écriture hiératique, qui a d'ailleurs tous les caractères de la fin de la XIXe dynastie, est à peine ligaturée, et l'orthographe en est soignée à une inadvertance près. Après avoir achevé la lettre, le scribe roula le feuillet de bas en haut, dans le sens de sa largeur, le recto devenant ainsi face interne. Enfin, le petit rouleau fut plié au milieu pour être expédié.

B. — Transcription et traduction du texte :



Ce qu'a dit le peintre dessinateur Ḥʿjj *à son frère, le peintre dessinateur* Pꜣrʿmḥb :

Apporte[a]*-moi un oisillon*[b] *et, également, quelques figues de sycomores*[c].

C. — Commentaire :

a) Il ne fait point de doute que l'auteur de la lettre croyait avoir écrit et la graphie erronée ne fut pas rectifiée par lui, parce que, très probablement, il n'avait pas pris soin de relire son billet avant de l'envoyer.

b) est la graphie néoégyptienne du vocable *oisillon*[1]. Tel qu'il apparaît dans notre texte, ce mot ne se rencontre, semble-t-il, que dans le nom propre féminin assez fréquent[2] qui devait être de caractère particulièrement tendre, car c'est par ce mot que, dans les chants d'amour, l'Égyptien interpellait « sa sœur ». Voici ce que, dans un de ces poèmes, celle-ci dit de son amant : . . . *le jour, d'habitude il me prend dans son étreinte* . . . . . . *et il me dit : Mon (joli) oisillon !*[3].

c) Les constituent la mauvaise qualité de figues de sycomore. Ce sont en effet celles sur lesquelles n'avait pas été pratiquée une encoche pour leur permettre de mûrir. On se bornait à les ramasser quand, desséchées, elles tombaient de l'arbre, et leur mauvais goût était presque proverbial chez les Égyptiens[4].

Ainsi donc, notre billet avait pour motif d'obtenir un repas très frugal, composé d'un petit oiseau et de quelques fruits secs, presque indigestes. Or, ce n'est point dans cette constatation banale qu'il faut chercher l'intérêt de notre petit papyrus. Ce sont plutôt les deux noms propres, singulièrement rapprochés l'un de l'autre, qui doivent retenir notre attention.

Ḥʿjj de même que Pꜣrʿmḥb appartenaient en effet à une des plus célèbres familles de peintres dessinateurs qui, à l'époque ramesside, résidait à Deir el Médineh et travaillait dans la nécropole royale de Thèbes. De nombreux monuments nous sont parvenus de cette famille,

---

(1) Cf. *Wörterbuch*, vol. V, p. 339.

(2) Ranke, *Ägyptisches Namenwörterbuch*, p. 389.

(3) Müller, *Die Liebespoesie der Alten Ägypter*, pl. 16 : Manuscrit de Londres, VIII, l. 11-12.

(4) Keimer, *Sprachliches und Sachliches zu* ⲈⲖⲔⲰ *«Frucht der Sykomore»*, ex *Actorum Orientalium* volumine VI, p. 288 et suiv.

donnant des détails précis sur les rapports généalogiques de ses divers membres. Un des personnages les plus marquants était Pꜣjj qui vécut vers le milieu du règne de Ramsès II. C'était le père de notre Pꜣrʿmḥb[1]. Mais le fils le plus célèbre de Pꜣjj fut Nbrʿ, et nous savons que Ḫʿjj fut le fils de ce dernier[2] et par conséquent le neveu de Pꜣrʿmḥb. Or, dans notre lettre, Ḫʿjj[3] s'adresse «à son frère» Pꜣrʿmḥb. Cette dénomination fort imprécise de l'oncle semble avoir été courante à l'époque ramesside. L'ostracon Staring[4] contient une lettre que le peintre dessinateur *alias* ʾImnmìpt, un frère de Ḫʿjj[5], envoya au même oncle [Pꜣrʿ]mḥb et où il l'interpelle également par *son frère*[6].

Voici finalement une suggestion provoquée par les dimensions extrêmement restreintes de notre lettre lorsqu'elle est roulée et pliée. Jamais, en effet, on ne semble avoir rencontré un papyrus épistolaire aussi petit, en tout semblable aux messages que portent les pigeons voyageurs. Bien que ce moyen d'expédition n'ait pas encore été attesté jusqu'ici dans l'Égypte ancienne[7], il n'est peut-être pas trop hardi de l'envisager pour notre petite missive.

B. Grdseloff.

(1) Montant de porte du Brit. Mus. n° 186. Cf. *Guide Sculpture*, p. 101, n° 351 et fig. p. 102.

(2) Stèle de Berlin n° 23077, publ. Erman, *apud Sitz.-Ber. Berl. Akad.*, 1911, pl. XVI.

(3) Notre papyrus écrit ce nom *Ḫʿjjꜣ*. A cette époque, cette forme développée à désinence ꜣ se rencontre fréquemment dans les noms propres en *jj* à côté de la forme simple pour désigner la même personne. Cf. p. ex. Turin 159, n. fém. ; var. et Deir el Médineh, chapelle n° 338, n. masc. ; var. . Il se peut que ces variantes aient contenu une nuance de diminutif affectueux.

(4) C'est le Dr J. Černý qui a bien voulu me signaler l'existence de ce tesson et me prêter sa copie.

(5) Stèle de Turin n° 307, publ. Lanzone, *Diz. Mithol.*, pl. 342.

(6) C'est aussi de cette façon qu'au cours de sa lettre, le neveu s'adresse à son oncle : *Ne fais pas le méchant, car je suis ton frère !*

(7) Des deux références qu'on lit dans Pauly-Wissowa, vol. IVa, p. 2493, au sujet de l'emploi des pigeons voyageurs en Égypte ancienne l'une est inexacte, l'autre renvoie à une affirmation gratuite.

THE ALABASTER CANOPIC BOX
OF AKHENATON
AND THE
ROYAL ALABASTER CANOPIC BOXES
OF THE XVIIITH DYNASTY

BY

M. HAMZA.

From December 1931 to January 1932, the Egyptian Exploration Society undertook a renewed exploration of the Royal Tomb[1] at El-ʿAmarna with the aid of a grant from the Antiquities Department.

Parts of Akhenaton's alabaster canopic box (pl. LII, A) were discovered, together with fragments of one of the magnificent lids[2] which were originally capped with the King's head (pl. LII, B). As the box is quite unstained by the black resinous unguents to which those of Amenḥotpe II, Tutʿankhamūn, and Ḥaremḥab were subjected, it seems probable that it has never been used for the King's viscera. It is of the utmost importance to note that the remaining part of the royal head forming the lid, is flanked by two falcons incised in high relief and outstretching their wings in a protective embrace (pl. LII, B). Each falcon has his name engraved inside double cartouches. From

(1) A. Barsanti, *Sulla scoperta della tomba del faraone Amenofi IV, Memoirs of the Reale Accademia nazionale dei Lincei*, seduta del 15 aprile 1894; Petrie, *Tell el-Amarna* (1894); Bouriant, Legrain and Jéquier, *Monuments pour servir à l'étude du culte d'Atonou en Égypte*, I; *Les tombes de Khouniatenou* (1903), p. 2-3; W. C. Hayes, *Royal Sarcophagi of the XVIIIth Dynasty* (1935), p. 32, footnote No. 6.

(2) Pendlebury, *Report on the Clearance of the Royal Tomb at El-Amarna*, in *Ann. Serv. Antiq.*, XXXI, pp. 123-125.

the inscriptions it is clear that the two solar falcons represent :

1. "Living Ḥor-Akhti, jubilating in the Horizon,

2. "In his name, 'Heat which is in Aton'". (Cf. Pl. LV, B.)

An attempt was made to put together the various fragments of the box, but without success; and so they were kept in the Cairo Museum basement where they remained for several years, and no further attempts at restoration were made.

It was only in 1939, while working in the basement, that I came across these fragments and took them out. I intended to restore the canopic box as a whole, for it was of great importance to know what kind of decorative motifs were used on the corners of Akhenaton's box. To do this, it was necessary to apply to Gaber Effendi, Chief of the Moulding Workshop attached to our Museum. He readily complied with my request and was kind enough to put Ghazi Effendi ʿAli, a member of his staff, at my disposal. Through the latter's valuable help, the canopic box of Akhenaton was admirably restored[1] (plates LIII and LIV).

The monument was restored from several fragments which included the following :

1. Fragments from the walls of the four compartments in which the viscera were preserved.

2. Fragments from the alabaster lid, covering one of the compartments.

3. Fragments from the corners, sides, bottom, and rim of the box.

4. Fragments from the massive cover of the whole canopic box.

The fragments from the compartments solved the problem of the form, depth, and thickness of the cavities made in the solid block of alabaster forming the box. The interior of the block is carved into four circular equal receptacles (pl. LIII, B), jar-like in form, and separated from one another by rectangular partition walls, also carved in the solid block (cf. Tutʿankhamūn's box).

The fragments from the lid included the lower half with traces of a false beard (pl. LII, B), thus showing that the tops of the four receptacles, forming the jars, were covered by separate human-headed lids, finely

---

[1] It was Mr. Brunton who handed to me the fragments of lid capped with Akhenaton's head, and through these I owe my success in restoring the box.

sculptured in alabaster in the likeness of Akhenaton, like those of Tutʿankhamūn and the succeeding post-Aton Pharaohs (pl. LVI, no. 4). The rebated flanges of the human-headed lids fitted into the openings of the jar-like compartments (cf. Tutʿankhamūn's lids, pl. LVI, no. 4). Two splendidly sculptured figures of the God Ḥor-Akhti with full outspread wings hovered over the King's head (pl. LII, B). Each figure has his names engraved beside him in double cartouches (pl. LII, B).

The fragments from the upper edges and rim helped to give the clue of the exact form of the upper cornice (plates LIII, B and LIV, A, B). Fragments from the dado showed that it was decorated with pairs of each of the signs ☥ and ☥ (pls. LIII, A and LIV) repeated alternately in high relief. These symbols probably denote the protection of both Isis and Osiris (cf. *Dado of Tutʿankhamūn's box,* pl. LVI, no. 3).

Fragments from the sides included parts of wings, a claw clutching the sign ℺ (*šn*), symbol of eternity, and remains of double cartouches, all being carved in high relief. A fragment from one of the corners is engraved with the tail of a bird, also in high relief. Pendlebury thought that the remains of wings and tail belonged to a vulture with outspread wings. But this opinion is certainly wrong, for it does not agree to the monotheistic ideas of Akhenaton; the vulture goddess, who, since the age of the Thinite period, had appeared on all the monuments extending her protecting wings over the Pharaoh's head, had been banished in the age of Akhenaton. Thus the parts of wings and tail must belong to some other deity connected with Atonism. As a matter of fact, the long tail, represented on the fragment, shows beyond doubt that we are face to face with the falcon Horus (pls. LIII, A and LIV), the early symbol of Aton. Four Horuses of this kind hovered over the corner of the canopic box with wings outspread, as if to encircle in a protective embrace the vital organs of the deceased monarch, which the box contained (pls. LIII, A and LIV). They are identical with the two figures of Ḥor-Akhti represented on the lid capped with the King's head (pl. LII, B). The remains of the double cartouches (plates LIII, A and LIV) must have also included the well-known names of these solar falcons (pl. LV, B).

A small fragment from the cornice of the cover of the whole box, bears hieroglyphic inscriptions which show that the same cartouches of Aton

were engraved all around the lower sides (pl. LIII, A). This fragment was also quite sufficient to establish the form of the cover which proved to be of the flat shrine-roof type (pl. LIII, A)—a rectangular slab, shaped like the gently sloping roof of an Egyptian naos (cf. the cover of Tutʿankhamūn's canopic box). On the upper surface of the cover, the cartouches of the Heretic King, as well as those of the early names of Aton, seem to have been engraved in two vertical and parallel lines. A few fragments bearing such cartouches exist in the Cairo Museum (pls. LV and LVI). I made no attempt to use them in the restoration, for, being comparatively thin and of a slightly different colour, it was not certain that they really belonged to the same box.

It is quite evident, therefore, that the representations on the corners of the box and its lids, as well as the inscriptions engraved, included nothing but the figures of Ḥor-Akhti and his names, as well as those of the Heretic King. Such representations and inscriptions were entirely in agreement with the religious ideas of the Aton faith, for Ḥor-akhti was the early symbol of the Sun which Akhenaton worshipped under the form of Aton. The new symbol of Aton depicted the Sun as a disc from which diverging beams radiated downward, each ray terminating in a human hand grasping the symbol of life. The followers of Aton declared that the Sun God was the only creator of the universe; they ascribed to him a monotheistic character which denied the existence of any other god. Even the tombs of Akhenaton and his followers were no longer disfigured by the many curious creatures which were supposed to confront the deceased in the future life. The invasion of the moral realism by purely magical agencies for insuring the justification of the dead, also completely disappeared.

Hence, it was quite natural that the alabaster canopic box of Akhenaton should bear no representation other than the winged falcon, Ḥor-Akhti, the sole protector and ally of the Heretic King; and so no inscriptions were engraved, other than those of Aton and the King. It is noteworthy that the same solar falcon is seen hovering over the head of King Khafrēʿ, about sixteen centuries earlier. In a temple relief at Medinet Habu, the Sun-God is seen as a falcon with wings protectingly outspread over the head of Ramesses III.

As regards form, Akhenaton's canopic box is found, after restoration, to be cubic[1] and shrine-like in appearance; it has the usual entablature common to the design, and its sides have a slight batter. As to material and decorative motif on the corners, it is similar to the alabaster canopic boxes of Amenḥotpe II (pl. LVI, no. 1), Tutʿankhamūn (pl. LVI, no. 3), and Ḥaremḥab (pl. LVI, no. 2), and, along with it, they form the only four extant royal alabaster canopic boxes of the XVIIIth Dynasty. An alabaster canopic box, cubic in form and with partition walls to form four receptacles is known for the Queen Ḥetepḥeres of the IIIrd Dynasty (now in the Cairo Museum). But Amenḥotpe II was probably the first king of the XVIIIth Dynasty who employed alabaster for his canopic box[2], and this fashion was quickly taken up by Akhenaton, Tutʿankhamūn[3], and Ḥaremḥab[4]. It was Amenḥotpe II, too, who seems to have introduced into Egyptian art the mode of carving figures in high relief on the corners of canopic boxes. Thus each of the four corners of his box (pl. LVI, no. 1) is decorated with a figure of one of the quartet of tutelary goddesses: Isis on the south-west corner, Nephthys on the north-west corner, Neith on the south-east corner, and Serḳet on the north-east corner, their arms being fully outstretched and straight along the side-walls in token of protection. On each side are their respective formulae[5], as well as those of the four genii with which the compartments are associated[6]. These funerary texts are incised in bold hieroglyphs, and filled in with dark blue pigment.

After Amenḥotpe II's reign, this decorative motif became exceedingly popular, and forecasts in several ways the type and decoration of the

---

[1] Cf. the quartzite boxes of Tuthmosis and Hatshepsut (Cairo Museum, *Journal d'Entrée*, 36416 and 52460.

[2] Daressy, *Fouilles de la Vallée des Rois*, nos 5029 et 5030, pp. 243-244.

[3] Carter, *Tomb of Tut-Ankh-Amen*, III, pp. 48-50, pls. IX, X.

[4] Davis, Maspero and Daressy, *The Tombs of Ḥarmhabi and Touatânkhamanou*, pp. 97-100.

[5] Daressy, *Fouilles de la Vallée des Rois*, pp. 243-244, C. Gx. no. 5029.

[6] The four compartments of canopic boxes, with the exception of that of Akhenaton, are associated with the genii Imsety, Ḥapi, Dwamawtef, and Ḳebeḥsnewef, who were under the special protection of Isis, Nephthys, Neith, and Serḳet. Each of these guardian goddesses was supposed to have possessed within herself a genius, which it was her duty to protect. Hence we find

XVIIIth Dynasty royal alabaster canopic boxes and even stone sarcophagi in vogue. Such a motif is, as far as I know, quite distinct from that of the royal canopic boxes of any other period in Egyptian history.

Immediately after Akhenaton and the return of orthodoxy, the motif of the protective goddesses appears again on the corners of the canopic box (pl. LVI, no. 3) and stone sarcophagus (pl. LVI, no. 5) of Tutʿankh-amūn [1]. On the box they are carved wingless and in a standing attitude, like those on Amenḥotpe II's box, but the outspread arms are bent at an obtuse angle, instead of being straight.

The gilded figures of the Goddesses surrounding his canopic chest [2] are evidently only a further development of the use of the same element. On the sarcophagus they are represented in high relief on the corners (pl. LVI, no. 5), but with wings so fully outstretched that the sarcophagus has become completely encircled by the wings of its protective deities (cf. the winged falcons on the corners of Akhenaton's canopic box, pl. LIII, A). They also appear with outspread wings on the doors of the innermost of his great gesso-gilt shrines [3], as well as on the corners of the sarcophagus of Ay [4] (pl. LVI, no. 6), and on those of the canopic box and sarcophagus [5] of Ḥaremḥab (pl. LVI, nos. 2 and 7) [6].

Although the post-Aton Pharaohs returned whole-heartedly to the worship of Amūn, yet it is worth noting that the winged Sun, exquisitely adorning the cornices of the canopic box and Shrines of Tutʿānkhamūn (pl. LVI, nos. 3, 6) and sarcophagus of King Ay is but a reminiscent of

Imsety guarded by Isis, and Ḥapy by Nephthys; the guardians of Dwamawtef and Ḳebeḥsnewef were Neith and Serḳet respectively.

[1] Carter, *Tomb of Tut-Ankh-Amen*, II, pp. 48-50, plates XVI, LXIV and LXV.

[2] The Illustrated London News, February 4, 1928, pp. 161-167.

[3] Carter, *The Tomb of Tut-Ankh-Amen*, II, plates XIV, LVIII, LIX; Illustrated London News, January 22, 1927, p. 117, 120; April 23, 1927, p. 728; February 4, 1928, pp. 162-164, 166, 167; June 28, 1929, p. 1095.

[4] Prisse d'Avennes, *Histoire de l'art égyptien d'après les monuments*, Atlas, I, plate 6; Lower, Cairo Museum, *Journal d'Entrée* 72131.

[5] Davis, Maspero and Daressy, *The Tombs of Harmhabi and Touatankh-Amanou*, plates LXV-LXXVI.

[6] For the development of winged deities, see: W. C. Hayes, *Royal Sarcophagi of the XVIIIth Dyn.*, pp. 127, 128 and 134.

the Aton Heresy. The viscera and the canopic box, as well as the body in the sarcophagus, still continued to be under the protection of the Solar god. The winged Sun, represented here, is nothing but the Sun-disc provided with the wings of the falcon god, Ḥor-Akhti. The same winged Sun-disc was also known to the Hebrews as a god of righteousness, as well as the beneficent protector of their worshippers [1].

It is quite unfortunate that, at the present writing, practically nothing is known of the sarcophagus of Akhenaton, or of the canopic box of King Ay. But according to the data we now possess, the sarcophagi and canopic boxes usually match each other, at least from the decorative point of view; consequently, one may presume that Akhenaton's sarcophagus might have been adorned on the corners with the same figures of Ḥor-Akhti seen on his canopic box and the lids of the four compartments; the outspread wings of the falcons might also have completely encircled the sarcophagus (cf. pl. LVI, no. 5). It may be presumed, likewise, that the canopic box of King Ay might have been a replica of that of Tutʿankhamūn, his immediate predecessor. As a matter of fact, the four extant royal alabaster canopic boxes of the XVIIIth Dynasty, constitute an extraordinarily homogeneous series, nearly the same basic format dominating the type and decorative motif of every box of them. On the same grounds, one is liable to presume that the canopic boxes of Tuthmosis IV and Amenḥotpe III, had they ever existed at all, might have also been of the same form, hewn of the same material, decorated on their corners with the same motif of the four guardian deities, or even inscribed with the same funerary texts, since these canopic boxes follow one another, as is naturally to be expected, in the same order as the Pharaohs who ordered their manufacture.

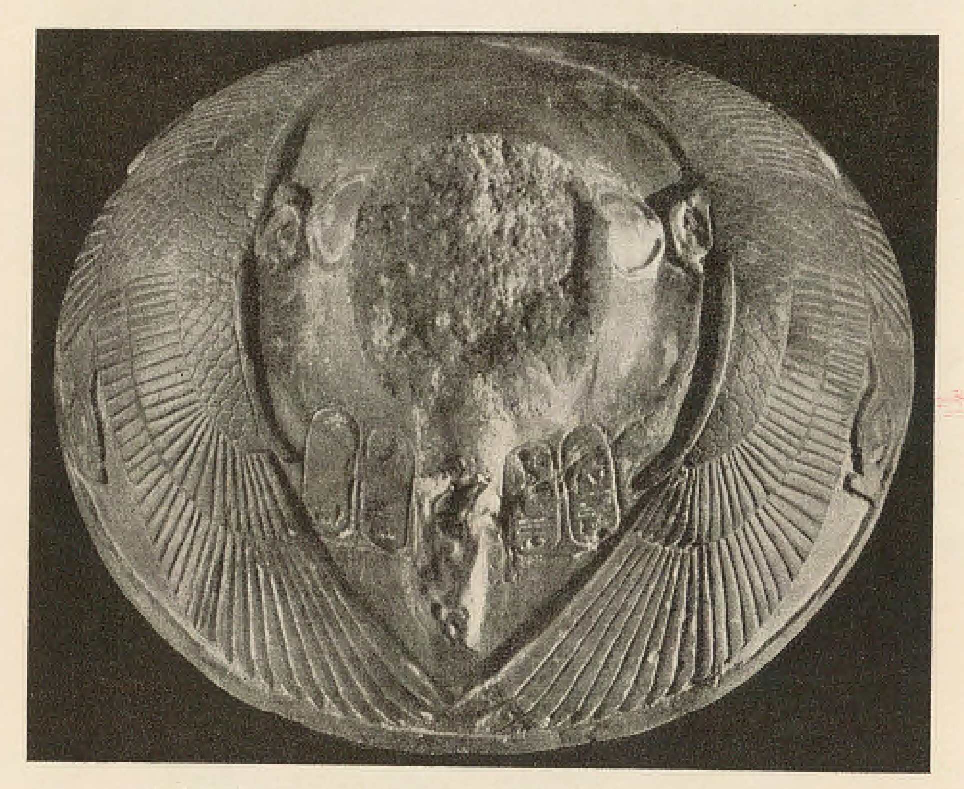
It must be borne in mind that the use of this alabaster canopic box type of the XVIIIth Dynasty was the prerogative of the Pharaoh only and was absolutely forbidden to private individuals, however great they might be.

M. Hamza.

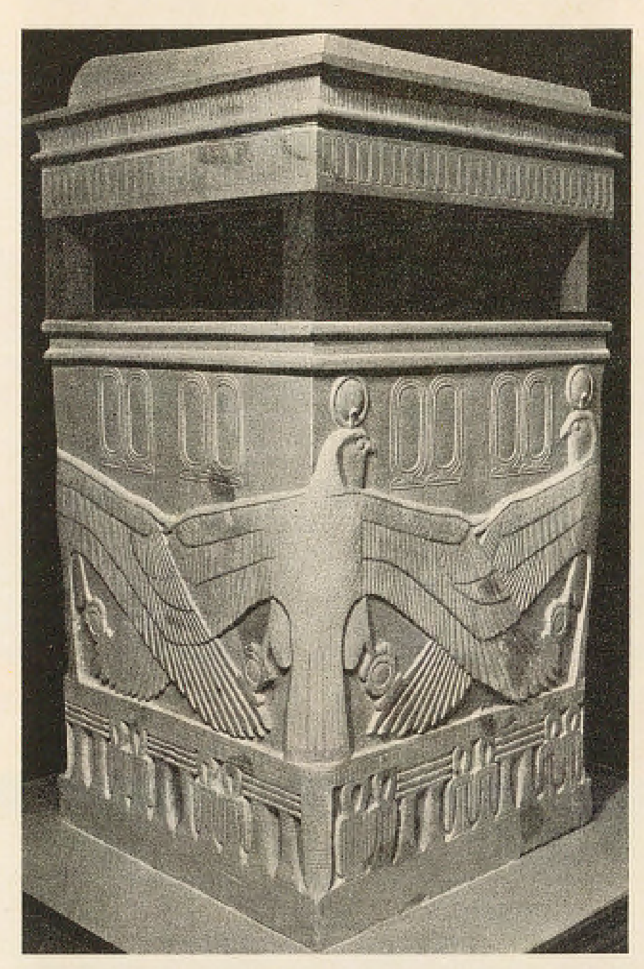
[1] J. Breasted, *The Dawn of Conscience*, p. 360.



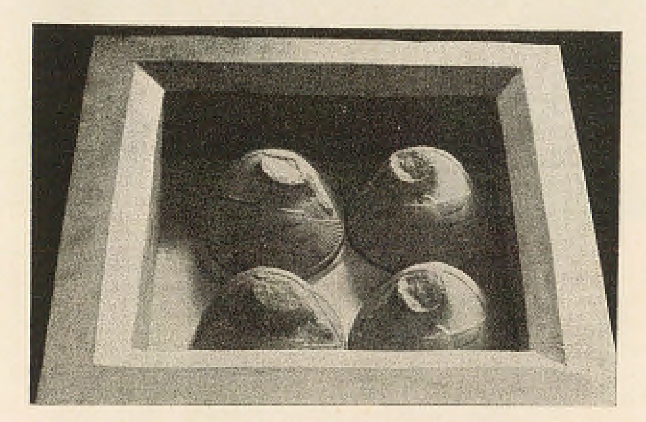
A. Débris of the Canopic box before restoration.



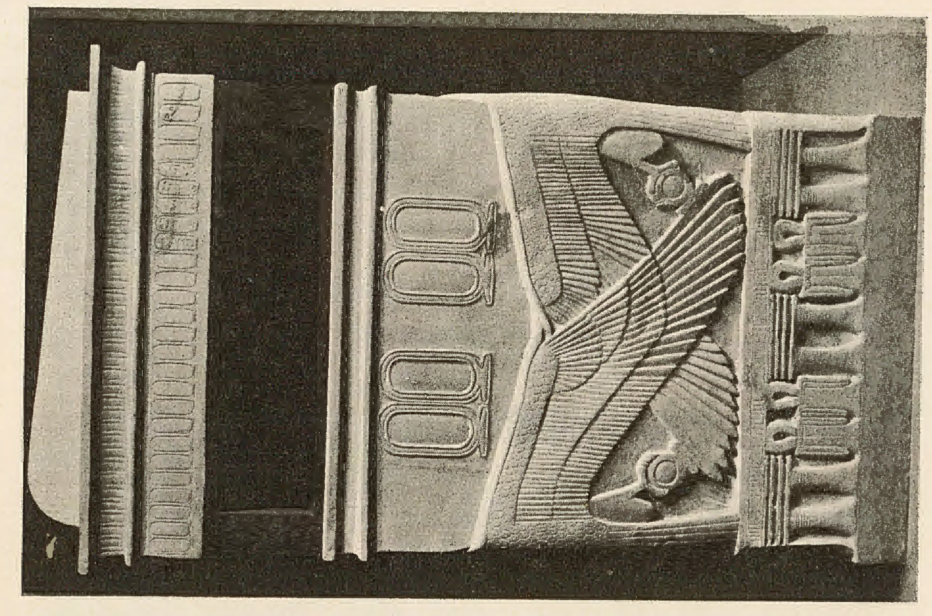
B. One of the four original alabaster lids capped with the king's head, protectingly embraced by two figures of Ḥor-Akhti.

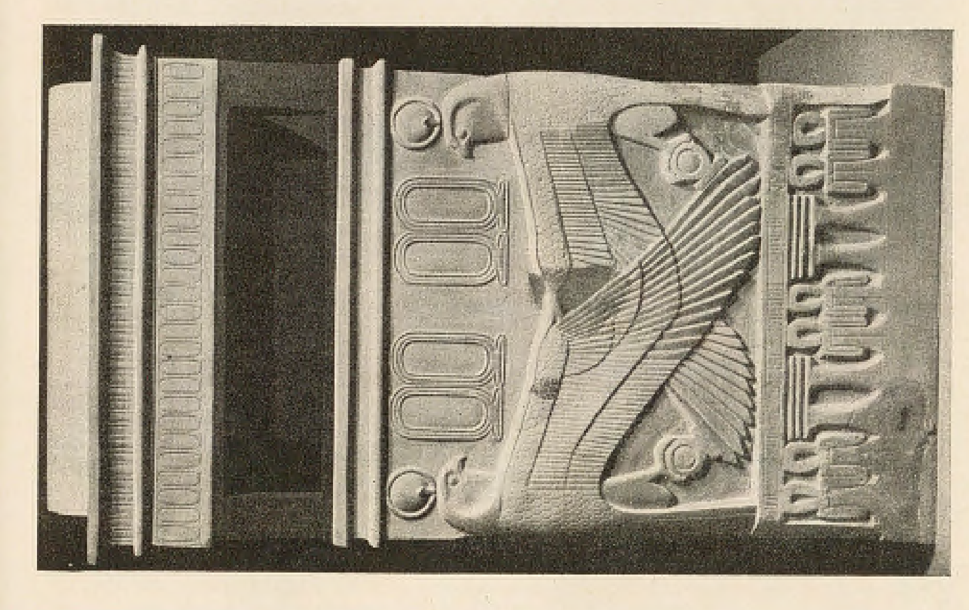


A. The Canopic Box of Akhenaton showing one of the four Horuses (Ḥor-Akhti) carved in high relief on each of the four corners of the box. These Horuses are so designed that their full spread wings encircle the box with a protective embrace. (Height, including cover = 1 metre width = 0.60 cm.)

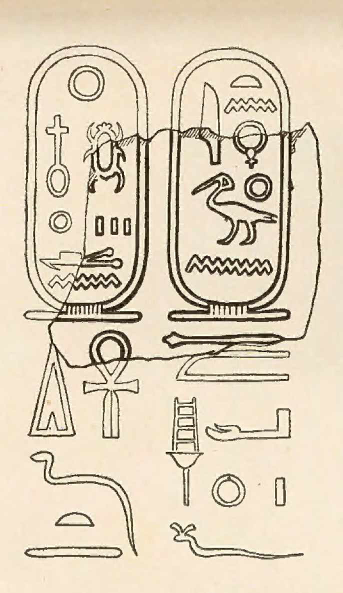


B. The Canopic Box of Akbenaton as seen from the top. Note the four lids originally capped with the King's head protectingly embraced by two figures of Ḥor-Akhti with full spread wings.



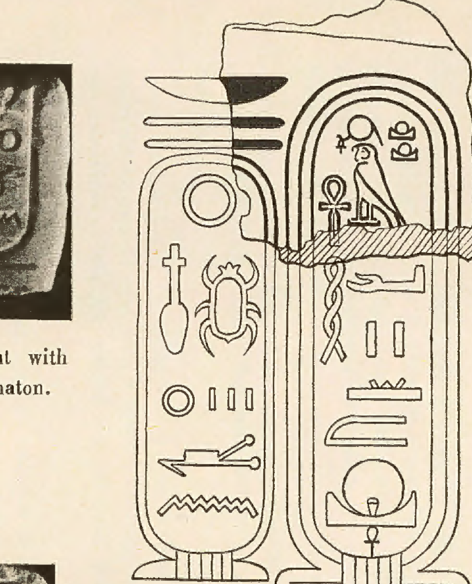


A. and B. Two sides of Akhenaton's alabaster Canopic Box, showing figures of Hor-Akhti with outspread wings.



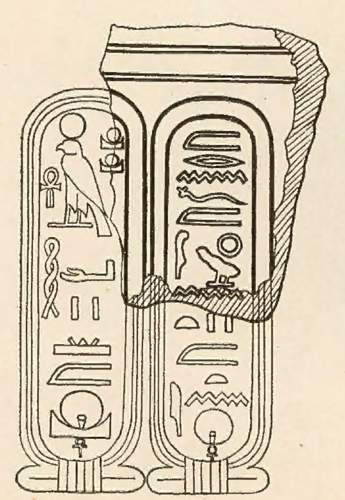


A. Alabaster fragment with cartouches of Akhenaton.



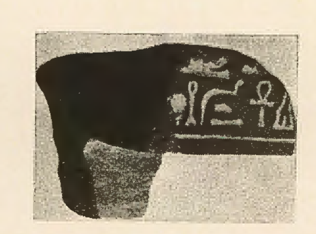


A. Alabaster fragment with part of cartouche of Akhenaton, and another part of cartouche of Ḥor-Akhti.





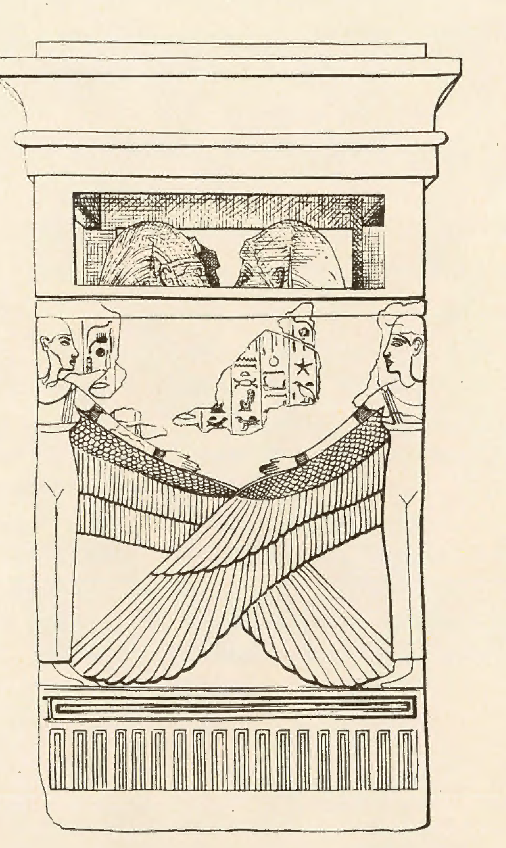
B. Alabaster fragment with cartouches of Ḥor-Akhti, early symbol of Aton.



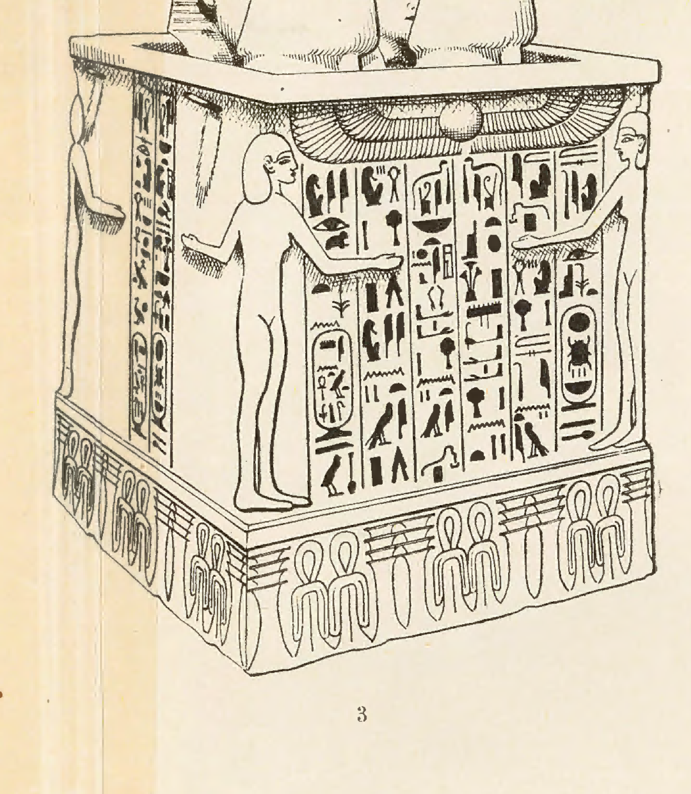
B. Alabaster fragment with traces of cartouches of Akhenaton.



1



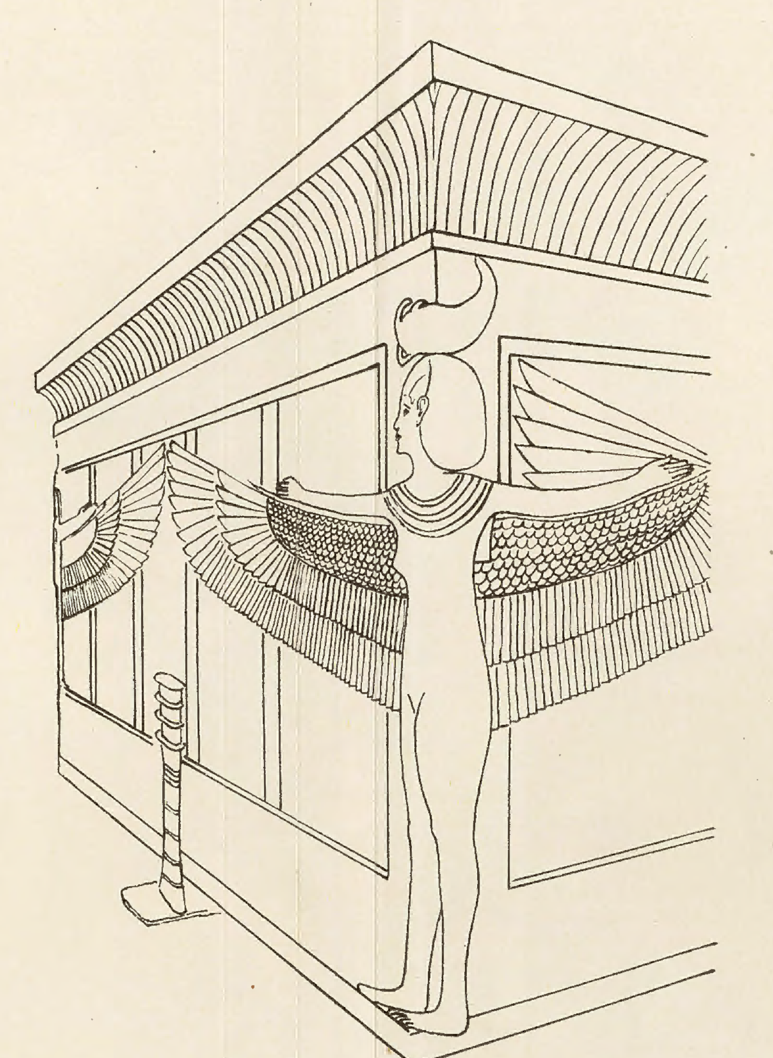
2



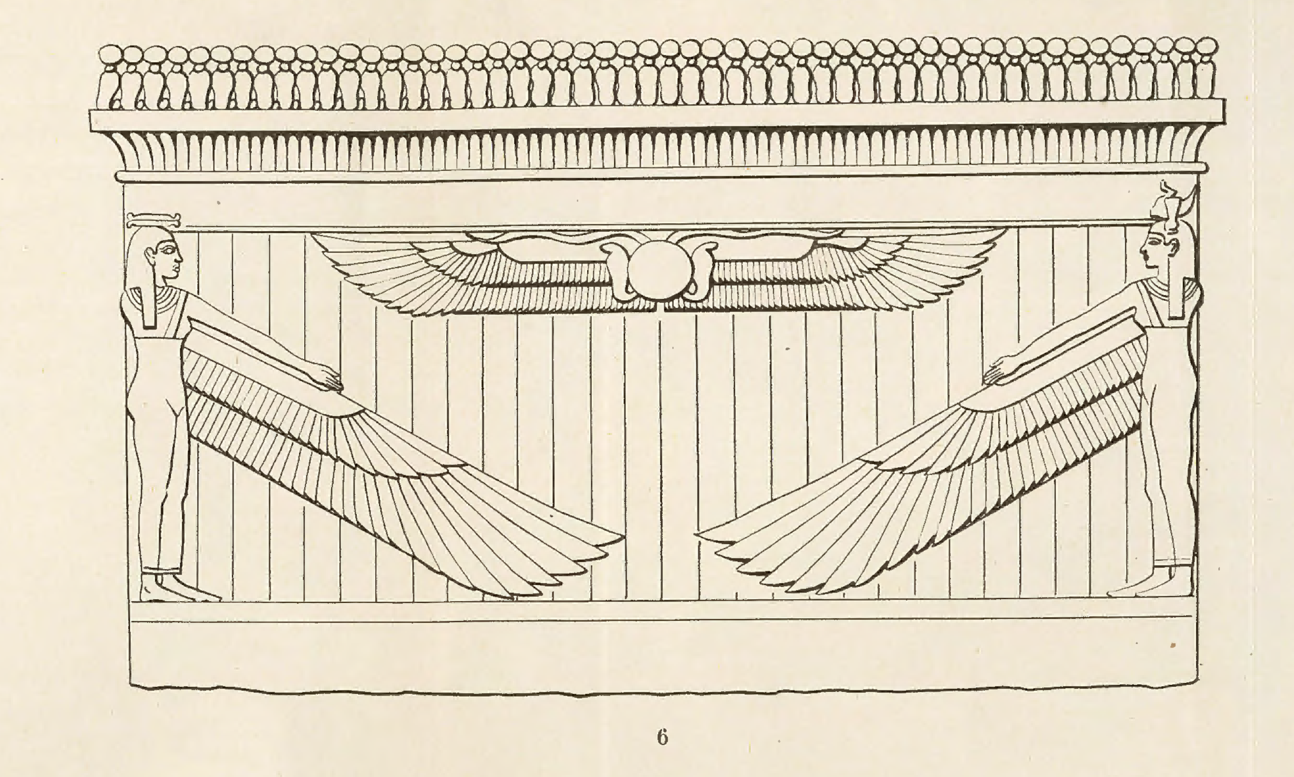
3



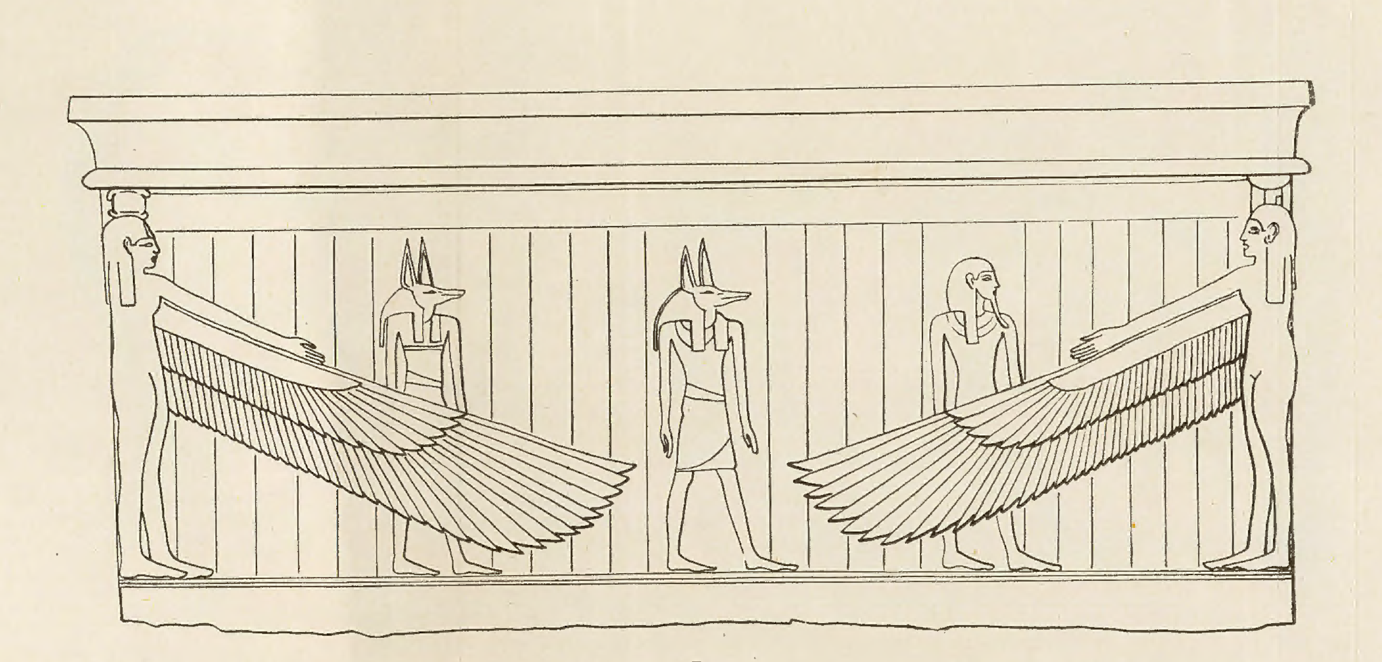
4



5



6



7

Development of the Royal Alabaster Canopic Boxes of the XVIIIth Dynasty.

EXPLANATION :

1. Alabaster Canopic Box of Amenḥotpe II (restored), showing, on the corners, two of the four Tutelary Goddesses, wingless and with arms fully outstretched. Note two of the four Genii with which the four compartments are associated, and which are usually seen on Sarcophagi of the period.
2. Alabaster Canopic Box of Ḥaremḥab (restored), showing on the corners, two of the four Tutelary Goddesses with outstretched wings and arms.
3. Alabaster Canopic box of Tut'ankhamūn showing the Guardian Goddesses on the corners with their respective formulae and those of the four Genii. Note the winged disc adorning the cornice, a reminiscent of Atonism.
4. Human-headed lid, finely sculptured in alabaster in the likeness of Tut'ankhamūn. Note the rebated flanges which fitted into the openings of the counterfeit jars.
5. Stone Sarcophagus of Tut'ankhamūn showing the Guardian Goddesses on the corners with outspread wings completely encircling the sarcophagus.
6. Stone Sarcophagus of King Ay showing two of the Guardian Goddesses on the corners with outstretched wings. Note the winged Sun-disc adorning the cornice, a reminiscent of Atonism.
7. Stone Sarcophagus of Ḥaremḥab showing the Guardian Goddesses on the corners with outstretched wings. The tradition for relief figures in the panels was revived after the return of orthodoxy. Cf. similar figures on two of the sides of Amenḥotpe II's box (pl. LVI, no. 1).

UNE STÈLE GRÉCO-ROMAINE

AU CARTOUCHE D'AMENEMHET III

PAR

O. GUÉRAUD.

La stèle décrite ci-après m'était connue seulement par la mention qui en est faite au *Journal d'entrée*[1] du Musée du Caire, lorsque mon collègue Guy Brunton la retrouva, il y a quelque temps, dans le sous-sol du Musée et voulut bien me laisser le plaisir de la présenter aux lecteurs des *Annales*. En réalité, je n'oserais affirmer qu'elle soit tout à fait inédite. Elle a été inscrite au *Journal* en 1887 et, pour être sûr que, depuis cette date, elle n'a jamais été publiée ni mentionnée nulle part, il eût fallu des recherches que j'avoue n'avoir pas entreprises. Il m'a suffi de constater qu'elle ne fut pas invoquée, quelque vingt ans plus tard, à propos d'un débat dans lequel elle aurait pu jouer un rôle important : si donc il n'est pas inédit, ce petit monument est en tout cas oublié et il n'y a pas de mal à attirer un instant l'attention sur lui. J'ajoute qu'il n'offre guère qu'un intérêt de curiosité, le débat en question ayant été résolu depuis longtemps et de façon décisive.

Le point en discussion était de savoir si l'on devait identifier le dieu mentionné dans quelques inscriptions et papyrus grecs du Fayoum[2]

---

[1] N° 28159. La stèle est en calcaire et provient du Fayoum. Elle mesure 25 cm. de hauteur et 19 de largeur. Elle est sérieusement mutilée, sa surface écaillée en beaucoup d'endroits. Elle porte au dos une cavité circulaire assez profonde, creusée (ou du moins agrandie) par la rotation de quelque objet, probablement le pivot d'une porte.

[2] *P. Petrie* II, 43 (*b*), l. 66. — *P. Michigan Zenon* 84, l. 18, 21. — Dittenberger, *Or. Gr. Inscr. sel.* 175. — Rubensohn, *Ä. Z.*, XLII, p. 111 = *Sammelbuch* 1259. — Petrie, *Hawara, Biahmu and Arsinoe*, pl. VII, 2 (texte p. 37) = *Archiv für Papyr.*, III, p. 136, n° 17. — Petrie, *Memphis* (*IV*), pl. XX, 2 (texte p. 21; Petrie voulait voir dans Φραμαρῆς un dieu «Ra-Moeris») = *Sammelbuch* 5755.

sous le nom de Pramarrès (ou variantes de ce nom) avec le roi Amenemhet III que les Grecs connaissaient sous le nom de Lamarès, Labarès, Marrès (ou autres formes approchantes); en d'autres termes, si l'on pouvait ranger Amenemhet III parmi les pharaons divinisés après leur mort et restés, ou devenus, l'objet d'un culte à une époque très tardive de la religion égyptienne. Wilcken eut le premier l'idée d'assimiler Pramarrès à Amenemhet III[1]. Il conçut ensuite des doutes sur cette identification, mais elle fut de nouveau établie par Rubensohn[2], appuyé sur l'autorité de Sethe et de Steindorff, et par Spiegelberg[3]. Les fouilles récentes d'A. Vogliano à Médinet Mâdi (Fayoum) l'ont confirmée de façon éclatante. Elles ont mis au jour un petit sanctuaire bâti par Amenemhet III, achevé par Amenemhet IV, et encore affecté au culte à l'époque gréco-romaine, où il se trouvait compris dans un ensemble de constructions religieuses récentes[4]. Et dans le quatrième des hymnes en grec, gravés au Ier siècle avant J.-C. sur deux des piliers du vestibule, le poète Isidoros, ayant posé la question : «Qui a construit ce sanctuaire sacré pour Ermouthis la très grande?», finit par répondre lui-même que c'est Porramanrès, le fils de Sésoôsis[5]. Ainsi, non seulement Porramanrès était bien un prolongement à travers les siècles d'Amenemhet III, mais Isidoros et ses contemporains avaient pleinement conscience de cette identité.

Sans rien ajouter à des preuves aussi claires, notre stèle est un témoin de plus du culte dont jouissait Amenemhet III. Et elle nous offre, je crois, le seul exemple connu d'une représentation aussi tardive de lui avec un cartouche contenant son nom écrit en hiéroglyphes, sous sa forme classique (cartouche), *n-mꜣʿ·t-rʿ*.

(1) *Gött. gel. Anz.*, 1895, p. 157-158.

(2) *Loc. cit.* Cf. Wilcken, *Archiv für Papyr.*, IV (1908), p. 211-212.

(3) *Ä. Z.*, XLIII (1906), p. 84. Spiegelberg trouva sur un papyrus du Caire (*Catal. gén.*, *Die demotischen Papyrus*, n° 31178 B, verso, col. 5) la forme démotique du nom Pramarrès, qui mettait en évidence l'étymologie : *pr-ꜥꜣ mꜣʿ·t-rʿ* = le pharaon Marrès. Cf. la note de Ch. Kuentz, p. 50 du *Primo rapporto* de Vogliano mentionné ci-dessous.

(4) Vogliano, *Primo rapporto degli scavi... nella zona di Madînet Mâḍi* (Milan, 1936); *Secondo rapporto* etc. (Milan, 1937).

(5) Vogliano, *Primo rapporto*, p. 39, vers 31-34, et p. 49-50.

Un coup d'œil sur la photographie suffit pour apprécier à sa juste et faible valeur le mérite artistique du monument. Le style en est si barbare qu'on l'attribuerait volontiers aux tout derniers temps de l'art égyptien agonisant. Mais cette impression n'est pas une certitude, et l'on trouve dès l'époque des Ptolémées des œuvres aussi exécrables : la stèle de Pramarrès publiée par Rubensohn n'est pas d'un niveau artistique plus élevé, et pourtant elle est datée de 104 avant J.-C. Notons, pour rendre justice à notre artiste, que ses hiéroglyphes, dans la mesure où l'on peut encore les discerner, ont des formes correctes, fermement dessinées, pas trop abâtardies. Je n'oserais donc pas attribuer une date précise à notre stèle, mais je crois devoir souligner que sa médiocre exécution ne permet pas de conclure automatiquement que le culte d'Amenemhet III se soit prolongé jusque tard dans la période romaine. En fait, tous nos textes grecs qui font mention de lui datent de l'époque ptolémaïque.

Le haut de la stèle, en forme de cintre, est occupé par un scarabée ailé[1]. Au-dessous, Amenemhet III et le dieu Sobk, tous deux debout, se font face. Le roi porte une coiffure ronde et lisse, avec l'uréus sur le front. Il a un collier au cou, le torse nu. Sa *shenti*, unie, est tenue à la taille par une ceinture d'où pend, sur le devant, l'ornement en forme de bande (ici très courte) terminée par des uréus. Par derrière, une queue d'animal dépasse sous le bas du vêtement. Le bras gauche, pendant, tient un ☥. Le bras droit, légèrement plié, est tendu en avant dans la direction de Sobk. Nous reviendrons, à propos de ce dernier, sur la signification de ce geste.

Sobk est coiffé de ce *nemes* à plis verticaux que portent communément les dieux à corps humain et à tête animale et qui permet d'escamoter la transition délicate entre les deux éléments disparates. Il a sur la tête une couronne dont le détail est difficile à préciser. Elle comprend les cornes de bélier supportant, semble-t-il, au centre le disque surmonté des plumes d'Amon et, de chaque côté, un uréus dressé : (hiéroglyphe). Toutefois il n'est pas impossible qu'entre les deux uréus ait figuré la mitre osirienne

(1) L'aile gauche est en partie détruite. La courbe terminée en spirale que l'on voit à cet endroit est un défaut de la pierre, peut-être la trace d'un fossile.

[1]. L'usure de la pierre ne permet pas de préciser davantage et l'original laisse plus de doute encore que la photographie ne porterait à le croire.

Le dieu a un collier autour du cou. Il est vêtu d'une *shenti* à plis, serrée par une ceinture. Sa poitrine est barrée verticalement, à partir de l'épaule gauche, par une sorte de bande à stries horizontales, dans laquelle on ne peut guère voir autre chose qu'une bretelle. Pourtant ce moyen de suspension fait double emploi avec la ceinture et, si on l'imagine dans la réalité, paraît ridicule avec un pagne qui s'arrête à la taille. Il n'est courant qu'avec les robes des femmes ou certains corselets à plumes qui montent assez haut sur la poitrine.

Sobk tient de la main gauche un sceptre . Son bras droit est tendu en avant comme pour aller à la rencontre de celui du roi. Malgré le mauvais état de la pierre, on suit assez bien le tracé des deux avant-bras. Mais là où l'on voudrait distinguer les deux mains, on ne voit plus qu'une masse commune, informe et, en tout cas, de petites dimensions. Qu'a voulu représenter l'artiste? Les gestes des deux personnages sont évidemment en relation l'un avec l'autre, mais je vois trois façons possibles de les interpréter : 1° le roi fait un geste d'adoration auquel le dieu répond par un geste de protection, de bénédiction; 2° le roi présente un objet au dieu qui tend la main pour le prendre; 3° le roi et le dieu se serrent la main.

Pour un geste d'adoration[2] on s'attendrait à ce que le bras du roi fût levé davantage. Mais le panneau destiné à recevoir les noms limitait l'espace disponible, et notre artiste n'était pas homme à y regarder de trop près. S'il s'agit d'une offrande[3], l'objet offert devait être très peu

(1) Cf. Ch. Kuentz, *Quelques monuments du culte de Sobk, Bulletin de l'Inst. fr. d'Arch. or.*, XXVIII (1928), p. 113-171. Sur la coiffure de Sobk, p. 117-122. Les deux formes entre lesquelles j'hésite sont attestées l'une et l'autre.

(2) Cf. par exemple la stèle du Caire *Catal. gén.* n° 22204 (Ahmed Kamal, *Stèles d'époque ptolémaïque et romaine*) où l'on voit un empereur exactement dans cette attitude, un ☥ à la main gauche, adorant du bras droit levé. Cf. aussi *Ibid.*, n° 22207.

(3) Cf. par exemple la stèle du Caire *Catal. gén.* n° 34016 (Lacau, *Stèles du Nouvel Empire*) sur laquelle un roi fait une offrande de la main droite tandis que sa main gauche tient un ☥.

volumineux : petit vase ou godet brûle-parfum. Le symbole des champs , que les rois présentent souvent à un dieu, est impossible à concilier avec les traces conservées sur notre pierre. D'autre part, dans l'une comme dans l'autre de ces deux interprétations, le geste de Sobk n'est pas très orthodoxe. En règle générale, les divinités égyptiennes ne répondent pas par des gestes aux gestes d'adoration ou d'offrande; elles les accueillent avec une majesté rigide. Elles ne se montrent pas avides de saisir ce qu'on leur tend[1]. On les voit souvent lever le bras, dans une attitude qui exprime sans doute de la bienveillance; mais c'est surtout (pas toujours) le fait de divinités femelles et placées en arrière du principal dieu auquel est adressé l'hommage[2].

A regarder notre stèle sans idée préconçue, l'impression première c'est que les deux personnages se serrent la main. Cette attitude non plus n'est pas courante dans l'art égyptien. Mais on en trouve des exemples[3]. Elle explique mieux que toute autre les traces qui subsistent sur notre stèle, la fusion des deux mains en une masse unique. Et la valeur symbolique du geste est satisfaisante aussi : Sobk traite en ami,

(1) Le cas se produit cependant. Cf. par exemple la stèle du Caire *Catal. gén.* n° 9236 (Milne, *Greek Inscriptions*) où un personnage qui doit être un dieu (d'après l'analogie du registre inférieur) prend un lotus qu'un homme lui tend.

(2) Par exemple Isis et Anubis (derrière Osiris), Nephthys (derrière Min) sur la stèle du Caire *Catal. gén.* n° 22136 (Ahmed Kamal, *op. cit.*).

(3) Sur une grande stèle de Séti I conservée au Musée du Caire, *Catal. gén.* n° 34501 (Lacau, *Stèles du Nouvel Empire*, volume inédit; mentionnée par Legrain, *Annales du Service*, V [1904], p. 272), le roi et Amon se font face et se tiennent par la main. Dans un bas-relief d'Edfou (Chassinat, *Le temple d'Edfou*, XI, pl. CCLXXVIII), on voit Horus assis et le roi debout en face de lui, la main gauche du dieu serrant la droite du roi, tandis que, de leur main libre, l'un offre un objet que l'autre prend. Sur le pylône du même temple, dans une scène ajoutée à l'époque romaine (sous Tibère? Cf. Chassinat, *op. cit.*, XIV, pl. DCLXVIII; scène signalée dans Lepsius, *Denkm.*, texte, IV, p. 57), deux divinités face à face se serrent la main, presque aussi haut que sur notre stèle, au niveau de la ceinture. Ailleurs, le roi est représenté entre des divinités qui lui serrent les mains et se les serrent les unes aux autres (cf. Chassinat, *op. cit.*, XI, pl. CCLIII; XIII, pl. CCCCXXXIV); mais, dans ce cas, les personnages ne se font pas tous face, et leurs bras sont beaucoup plus près de la verticale, leur geste rappelant celui par lequel, sur d'innombrables stèles, Anubis entraîne le défunt vers Osiris.

en égal, le vieux pharaon devenu son collègue. C'est donc à cette interprétation que je me rallierais de préférence, sans la regarder comme tout à fait évidente.

Entre les deux personnages, dans le bas, on voit des traces d'un objet, maintenant fort indistinct, mais qui devait être un de ces petits autels en forme de trompette, sur lequel est posée une offrande.

L'espace libre dans le haut, entre les têtes, est rempli par un panneau rectangulaire où sont inscrits les noms des deux personnages. Celui du roi est enfermé dans un cartouche . Le final que l'on attend se trouve remplacé par un et cette graphie, tout à fait exceptionnelle, n'est sans doute rien de plus qu'une bévue du graveur qui a mal copié son modèle, poussé peut-être par le souci de mieux remplir toute la largeur du cartouche.

Le nom du dieu est écrit . Le semble avoir eu plutôt la forme , mais la pierre est assez mutilée pour qu'on puisse laisser au graveur le bénéfice du doute. Au-dessous de ce signe, on voit une sorte de pastille en relief autour de laquelle la pierre est corrodée. Il se pourrait que cette pastille représentât un morceau de la surface originale, conservé intact par hasard. Mais il est possible aussi que ce soit un reste du signe ⊙ et que le dieu ait été désigné sous le nom de Sebek-Rêʿ[1]. Le panneau serait ainsi mieux rempli et le nom du dieu aurait la même hauteur que celui du roi. Mais je dois dire que, ici encore, l'examen de la pierre invite à rester dans un doute prudent.

L'étroite plinthe qui termine en bas la stèle est presque entièrement perdue, mais ce qu'il en reste ne porte pas trace d'inscription.

Le rapprochement de Sobk, le dieu du Fayoum, et d'Amenemhet III, l'un des grands bienfaiteurs de cette province, n'a rien que de très naturel. Sethe[2] et Erman[3] signalent même que Pramarrès était représenté sous la forme d'un dieu-crocodile. Je n'en ai pas rencontré d'exemples.

(1) Cf. Kuentz, *loc. cit.*, p. 119-20.

(2) Hastings, *Encyclopaedia*, VI, p. 649.

(3) *Die Religion der Ägypter*, 3e éd., p. 394.

Notre stèle, avec son cartouche, atteste qu'on avait pleinement conscience de sa qualité de roi et, dans les monuments que j'ai cités (p. 553, note 2), lorsque Pramarrès est représenté c'est toujours sous l'aspect d'un roi. Mais sur deux au moins de ces monuments nous le trouvons aussi associé à Sobk : une fois dans la scène représentée[1], l'autre fois dans l'inscription[2].

Enfin, si l'on remonte à l'époque même d'Amenemhet III, Sobk tient une grande place dans les scènes qui ornent le sanctuaire de Médinet Mâdi[3], une place plus importante même que celle occupée par Renenoutet à qui le temple était dédié. Il y est souvent représenté face à face avec le roi. Je me suis même demandé si notre stèle n'avait pas été copiée sur quelque bas-relief de Médinet Mâdi, ou du moins inspirée par lui. On comprendrait ainsi où le sculpteur a trouvé à la fois l'idée et le modèle de ce cartouche dont la présence est si insolite sur une stèle gréco-romaine. Cependant je ne vois pas[4] quelle scène de Médinet Mâdi il aurait imitée. Quelques-unes sont plus ou moins comparables à la nôtre : par exemple, le roi faisant offrande au dieu[5], ou encore le dieu offrant au roi la palme, symbole des années nombreuses, et le signe des fêtes

(1) Rubensohn, *loc. cit.* Sobk est assis et derrière lui est assis un autre personnage dont la tête est mutilée mais dans lequel Rubensohn voit, avec raison, Pramarrès. Sur la stèle publiée par Petrie dans *Memphis* (*IV*), Pramarrès, portant la couronne de Basse-Égypte, est assis derrière un dieu également assis. Ce dieu, dit Petrie, est à tête de faucon. La reproduction ne permet pas d'en juger avec certitude, mais je me demande si ce dieu ne serait pas Sobk. Il a du moins la coiffure à cornes, disque et double plume, fréquemment portée pas Sobk. Et Petrie aurait pu être influencé par son interprétation de Φραμαρῆς comme une forme de Rêʿ, le dieu-faucon.

(2) Sur la stèle publiée par Petrie dans *Hawara, Biahmu and Arsinoe :* un même personnage semble bien être prophète à la fois de Sobk et de Pramarrès. Le tableau qui surmonte l'inscription représente Pramarrès, sous forme d'un roi, assis dans une chapelle sur laquelle sont allongés deux crocodiles.

(3) Voir les descriptions et quelques reproductions dans Vogliano, *Secondo rapporto*, p. 17-32.

(4) D'après les descriptions et les planches du *Secondo rapporto*, et d'après les photographies et les notes très détaillées prises sur place par mon collègue Ahmed Eff. Fakhri et dont il a eu l'amabilité de me faire profiter.

(5) Vogliano, *Secondo rapporto*, p. 31, Parete Ovest.

jubilaires[1]. Dans cette dernière scène, qui se répète plusieurs fois, le dieu et le roi tiennent, chacun d'une main, la même palme. Notre sculpteur aurait pu s'inspirer d'une scène de ce genre, en la simplifiant pour la mettre mieux à portée de ses moyens. Mais il subsistait à son époque d'autres monuments d'Amenemhet III que celui de Médinet Mâdi et il a pu trouver ailleurs son modèle[2]. Il a pu le trouver, entre autres, au Labyrinthe. C'est justement de Hawara que proviennent les deux stèles mises au jour par Petrie. Il n'y aurait rien d'invraisemblable à ce que la nôtre ait la même provenance.

O. Guéraud.

---

(1) *Ibid.*, pl. XXXI.

(2) W. Weber, *Aegyptisch-Griechische Terrakotten*, p. 138-142 (cf. aussi *Errata*, p. 275), après un examen minutieux de certaines terres cuites du Fayoum et de divers autres petits monuments d'époque gréco-romaine, conclut qu'ils sont plus ou moins directement inspirés d'un groupe statuaire qui représentait face à face Pramarrès, en costume de pharaon, et Hélios-Souchos, figuré comme un dieu nimbé, tenant d'une main un crocodile et faisant de l'autre un geste de bienvenue à l'adresse du roi. Les déductions de Weber, très subtiles et ingénieuses, n'ont pas un caractère absolu d'évidence, mais elles sont au moins vraisemblables. Ce groupe, s'il a existé, serait comme le pendant, sous une forme hellénisée, de la scène purement égyptienne que représente notre stèle. Helios-Souchos serait une transposition directe de Sebek-Rê'.



Stèle au cartouche d'Amenemhet III.

UNE REPRÉSENTATION RAMESSIDE
DU BÉLIER D'AMON

PAR

ALEXANDRE VARILLE.

J'ai récemment acquis une plaquette de calcaire sur laquelle est sculptée une image du bélier d'Amon devant un monceau d'offrandes (pl. LVIII). L'objet, qui est complet, mesure 0 m. 125 de hauteur, 0 m. 19 de largeur et 0 m. 01 d'épaisseur moyenne. Figures et textes ont été gravés sur une ébauche à l'encre noire dont des traces sont encore visibles en plusieurs points.

Légende du bélier sacré d'Amon : .

Légende du propriétaire : .

Ce petit monument est intéressant à plusieurs points de vue. L'animal sacré présente des détails qui ne manqueront pas d'attirer l'attention des naturalistes [1].

La légende du bélier soulève au moins deux difficultés. On peut se demander tout d'abord si l'on n'a pas mis à tort, dans l'expression , un signe pour un signe , l'épithète «dieu grand» s'appliquant en général plus spécialement à la divinité dont nous nous occupons. Par ailleurs, le groupe *ḥtp·w, rḫ ḥtp*, si sa lecture est correcte [2], semble se décomposer en deux qualificatifs appliqués au bélier d'Amon. Le premier *ḥtp·w* serait à rendre par «propice»; le second renforcerait le précédent, avec la signification «sachant être favorable».

---

(1) On trouvera une très complète bibliographie de la question dans L. Keimer, *Remarques sur quelques divinités béliers*, in *Annales du Service*, t. XXXVIII, 1938, p. 297-331 et 6 planches.

(2) Une lecture *ḥtp, wmt ḥtp* serait difficile à justifier.

Le possesseur du monument «le serviteur *sdm ʿš* Hay» porte un nom assez fréquent au Nouvel Empire [1]. Son titre le rattache au personnel de la nécropole de Deir el-Médineh. Or, un personnage ramesside appelé Hay, exerçant précisément la fonction de , nous est connu par sa tombe de Deir el-Médineh [2]. Peut-être s'agit-il de lui?

Devons-nous voir dans la plaquette de calcaire un modèle de sculpture exécuté par un technicien, ou est-ce simplement un ex-voto? A cause du caractère dédicatoire, j'adopterai plus volontiers la seconde solution. La plaquette serait à rattacher à la série de ces innombrables monuments votifs qui nous révèlent la religion des petits fonctionnaires ramessides de Deir el-Médineh.

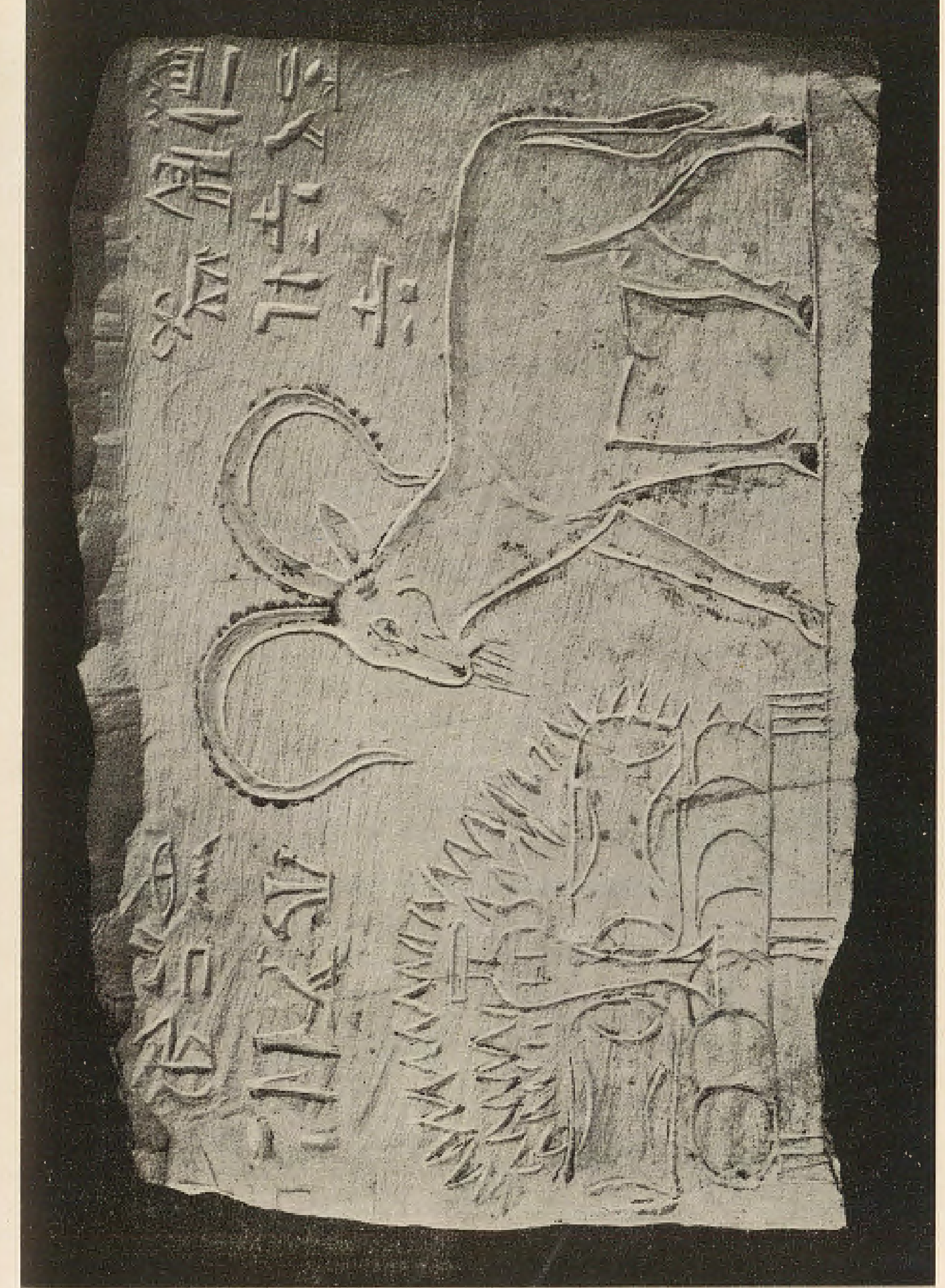
A. Varille.

Lyon, 15 août 1939.

---

[1] Ranke, *Die ägyptischen Personennamen*, p. 232.

[2] Engelbach, *A Supplement to the topographical Catalogue of the private tombs of Thebes*, 1924, p. 26, n° 328.



Plaquette de calcaire.

LE TOMBEAU THÉBAIN
DU VICE-ROI DE NUBIE MERIMES

PAR

ALEXANDRE VARILLE.

Edwards vient de publier, dans le huitième tome du catalogue des inscriptions hiéroglyphiques du British Museum[1], deux beaux sarcophages de Merimes, vice-roi de Nubie sous Aménophis III, dont les nombreux fragments n'avaient été jusqu'ici que mentionnés[2]. La description de ces fragments et leur réunion est faite avec un soin dont on doit féliciter l'auteur de cet ouvrage.

On ne saurait lui reprocher d'ignorer la présence au Louvre d'un fragment inédit du couvercle du sarcophage extérieur (pl. LIX). Ce fragment, sans numéro d'inventaire, a été retrouvé en 1936 par Vandier dans une des réserves du musée. Un des textes s'adapte exactement avec celui de la colonne latérale gauche du couvercle 1001 A du British Museum appelée AL par Edwards.

La plus grande largeur du fragment du Louvre est de o m. 51; la plus grande hauteur, en suivant la courbure de la surface, est de o m. 45; son épaisseur moyenne est de o m. o5.

Texte de la colonne verticale AL :

(la suite sur la cuve du sarcophage).

Discours : Le retraité auprès de Hapi, l'Osiris, Fils Royal de Kouch, . . .

---

[1] Edwards, *British Museum, Hieroglyphic Texts from Egyptian Stelae, etc.*, Part VIII, 1939, p. 15-21, Pl. XVI-XIX.

[2] *A Guide to the Egyptian Galleries (Sculpture)*, 1909, p. 117, n° 420; *A Guide to the Egyptian Collections*, 1909, p. 234; Gauthier, *Le Livre des Rois*, t. II, 1912, p. 338, 10.

Texte de la bande horizontale :

(passage de la colonne) [1].

...l'Osiris, Fils Royal, Chef des Pays du Sud, Merimes, né de...

Une partie du collier de Merimes et l'extrémité du bras ailé de la déesse Nout, protectrice de la momie, sont visibles à la partie supérieure droite du fragment.

Mais à côté de la publication des textes et des figures des sarcophages de Merimes, il est une question importante, négligée par Edwards, celle de l'origine de ces objets. Il est en effet essentiel de connaître la provenance des sarcophages pour savoir où fut enterré Merimes. Or, selon Edwards, le sarcophage intérieur aurait été découvert dans la localité nubienne de Semneh. Je croyais pourtant, sur la foi d'une lettre de Sir Wallis Budge, que ce monument avait été acheté en 1875 par le British Museum à Miss Harris, qui l'avait découvert à Thèbes, et ce point de vue m'a toujours été confirmé par mon maître V. Loret, qui copia les sarcophages de Merimes à Londres en 1880, cinq ans après leur acquisition.

La provenance de Semneh pour les sarcophages me paraît être d'autant plus invraisemblable que l'existence à Thèbes d'une sépulture de Merimes est confirmée par toute une série d'arguments. On peut même localiser cette tombe dans le cimetière de Gournet Mourraï, à mi-flanc de la colline située derrière le temple funéraire d'Aménophis III.

C'est en effet à Gournet Mourraï, «dans tout l'espace compris en dessous du tombeau du vice-roi de Kouch Houi, entre la maison de Hassan Khalifa au sud et celle d'Ahmed Emrann au nord», que l'on a trouvé de nombreux cônes funéraires, si souvent employés dans la décoration extérieure des tombes, portant le nom de Merimes [2].

C'est à Gournet Mourraï que V. Loret a découvert une stèle relative

[1] Un ▬ est probable. On voit, au-dessous un trait horizontal, qui peut être la patte d'un oiseau ou .

[2] Gauthier, *Cônes funéraires trouvés à Thèbes en 1917 et 1918*, in *Bulletin de l'Institut français du Caire*, t. XVI, 1919, p. 168, II. En 1917 et 1918 Lecomte du Noüy et Gauthier découvrirent à cet emplacement 85 cônes funéraires du vice-roi de Nubie Merimes.

au culte funéraire de Merimes, sur laquelle ce dernier est figuré recevant un «bouquet monté» des mains de son scribe épistolier Ḥouy [1].

C'est à Gournet Mourraï que j'ai trouvé en 1933 un morceau de stèle, représentant Merimes rendant hommage à Osiris, et un fragment architectural au nom de ce vice-roi [2].

Un fait concluant vient encore confirmer cette localisation à Thèbes du tombeau de Merimes. C'est la découverte, dans la cachette royale de Deir el-Bahari, d'une jarre à viscères «canope», ayant appartenu à ce haut dignitaire. Sur la panse de ce vase d'albâtre, haut de 0 m. 30, on peut lire la légende : [3]. La tombe du vice-roi, située à Gournet Mourraï, a donc été violée dès l'époque pharaonique et les restes de Merimes, qui avaient échappé aux voleurs, ont été transportés dans la cachette de Deir el-Bahari par quelques pieux membres du clergé.

[1] Cette stèle a été signalée par Gauthier, *Livre des Rois*, t. II, 1912, p. 338, 12. Elle a été, très incorrectement, publiée par le même auteur : *Monuments et fragments appartenant à l'Institut français du Caire*, in *Bulletin de l'Inst. fr.*, t. XII, 1916, p. 134-135; mais dans ce dernier article, Gauthier semble ignorer qu'il s'est déjà occupé de ce monument au *Livre des Rois*. Dans son article *Les fils royaux de Kouch*, in *Recueil de travaux*, t. 39, 1921, p. 195, Gauthier va même jusqu'à reprocher à Reisner d'avoir négligé de citer la stèle en question (in *Journal of Egyptian Archaeology*, vol. VI, 1920, p. 34), alors que l'archéologue américain a parfaitement utilisé le document d'après le premier travail mentionné de Gauthier.

Pour éviter à l'avenir toute confusion à ce propos, je donnerai une copie des textes de cette stèle, faite au moment de sa découverte par V. Loret, qui a eu l'extrême amabilité de me la communiquer.

Légende du vice-roi, en trois colonnes :

Légende du scribe épistolier, en cinq colonnes :

Notons, en passant, que l'effaçage du nom d'Amon, dans l'expression , prouve bien que Merimes était décédé avant le début du schisme d'Akhenaten, fait contesté jusqu'ici à plusieurs reprises par les historiens.

[2] Varille, *Deux fragments d'inscriptions du vice-roi de Nubie Merimes*, in *Annales du Service*, t. XXXIII, 1933, p. 83-84.

[3] Maspero, *Les momies royales de Deir el-Bahari*, in *Mémoires de la Mission française*, t. I, 1889, p. 583.

Devant ces faits, il y avait lieu d'insister sur l'existence d'une tombe thébaine de Merimes d'où provinrent les deux lourds sarcophages du British Museum. Le dégagement méthodique de la nécropole de Gournet Mourraï permettra sans ancun doute de retrouver cette sépulture.

A. Varille.

Lyon, 1er août 1939.

Post-scriptum. — Le 16 mai 1940, É. Baraize m'envoyait très aimablement une série de photographies d'un sarcophage qu'il venait de découvrir à Gournet Mourraï, en me priant d'en identifier le possesseur. On devine qu'elle fut ma surprise en constatant qu'il s'agissait d'un troisième sarcophage de Merimes! Le monument, qui sera publié ultérieurement dans les *Annales du Service,* comprend une cuve taillée, ainsi que le traîneau qui la supporte, dans un bloc monolithe de granit rose; son couvercle est malheureusement brisé. La belle découverte de Baraize apporte à cet article la plus rapide des conclusions.

A. V.



Fragment d'un sarcophage du vice-roi de Nubie Merimes (Musée du Louvre).

DENKMÄLER AUS SAḲḲARAH

VON

DR. AHMAD MOH. BADAWI.

II

In meinem kurzen Bericht über das Gräberfeld um die Mastaba des Ptaḥḥetep (*Annales*, XL, fasc. 2, Ausgrabungsberichte) kam ich auf eine Steinmastaba die man nördlich von dem Serdab des «Mrrj» freigelegt hat. In der vorliegenden Untersuchung sei darauf aufmerksam gemacht, dass ich im Augenblick weder von dieser Mastaba noch von der gesamten Anlage keinerlei Studium unternehme. Es handelt sich nur um kleine Bruchstücke die teils vor dem Eingang der oben erwähnten Mastaba und teils in dem in ihr liegenden Schacht n° 1 gefunden worden sind. Unter diesen Bruchstücken ist ein Steinbalken (Taf. LX) den ich hier behandeln möchte.

Beschreibung :

Es ist das obere Rahmenstück einer Scheintür des . Kalkstein, Länge : 1,47 m. — Breite 0 m. 38. In vertiefter Ausführung auf der linken Seite, auf stierfüssigem Stuhl sitzt ein Mann mit Stab und Tuch. Auf dem Kopf trägt der Mann eine grosse Perücke die Ohren bedeckend, ein Halsband um den Hals, und am Körper einen Schurz mit trapezförmigem Vorderteil. Neben ihm sitzt seine Frau (deren Namen ausgekratzt ist) und die ihm mit der einen Hand die Schulter und mit der anderen den rechten Arm anfasst. Das Denkmal ist zu drei Teilen gebrochen und an verschiedenen Stellen bestossen. Vor des Mannes Bild stehen senkrecht seine Titel und sein Name ↓ ,
Von Titeln und Namen der Frau sieht man nur .

Wem gehört das Denkmal?

Wenn man von dem Bild, und der beistehenden Inschrift absieht, wird man beim ersten Blick geneigt sein das Denkmal dem in der ersten Zeile der Hauptinschriften genannten zuzuschreiben. Es ist aber nicht der Fall, und die Sache wird ganz anders aufgefasst, denn der Eigentümer lässt sich auf dem Bild durch seinen oben erwähnten Namen und Titel sehr deutlich erkennen. Er ist der «Älteste der Halle» der «Pyramide des *Dd-kꜣ-rꜥ*» und heisst [1]. Es sind also zwei verschiedene Männer mit zwei verschiedenen Ämtern, unter denen zu seinem Ahnen Ptaḥḥetep als «Totenpriester seiner Stiftung stand. Es ist bei den Ägyptern durchaus bekannt, wohl aus reinem Gefühl der Pietät den Namen des Ahnen auf seinen eigenen Denkmälern zu erwähnen. Man könnte aber auch gerade in unserem Falle eine andere Voraussetzung machen und zwar dass der Name des berühmten Ahnen aus reinem Stolz in erster Linie erwähnt und dem eigenen voransgestellt wurde. Ptaḥḥetep wird auf diesem Denkmal nicht nur als Ahne, auf dessen Namen sein Nachfolger stolz sein konnte, sondern auch als Stifter erwähnt, dessen Stiftung von dem Eigentümer des Denkmals verwaltet wurde. Dafür haben wir genügende Beispiele. (vgl. S. Hassan, *Excavations at Giza*, I, S. 109 [2] und dementsprechend auch *Exc. at Giza*, II, S. 67 [3] «Der Totenpriester der Stiftung des Šm-Priesters, des Leiters des Schurzes und einzigartigen [4] Freundes Rꜥwr».

---

(1) *Špśj-pw-ptḥ* «herrlich ist Ptah» so bei Ranke, *Die Ägyptischen Personennamen*. S. 326. Der Name ist sehr bekannt im A. R.

(2) Auf Grund der falschen Auffassung des Textes hat man dort keine richtige Übersetzung gegeben.

(3) so wohl wegen des engen Raumes für geschrieben. Dies letzte wird in den Pyr. Texten und auch später für belegt, vgl. auch *Urk.*, I, 229.

(4) Das *wꜥtj* kann doch nur «einzigartig» heissen und das wäre wohl die richtige Auffassung, denn es wird unverständlich werden, wenn jeder sich als «einziger Freund» bezeichnen wollte. Für diese Auffassung bin ich meinem verstorbenen Lehrer K. Sethe zu Dank verpflichtet.

Daraus wird sich für die richtige Auffassung unseres Beispiels folgendes ergeben : Titel und Namen des Ptaḥḥetep sind dem Titel seines «Totenpriesters» vorangestellt. Das Suffixpronomen in bezieht sich auf Ptaḥḥetep. Und darauf kann man folgende Übersetzung geben : Der Kꜣ-Diener seiner Stiftung, nämlich des Erbprinzen, Graf und Richter und Vizir Ptaḥḥetep. Grammatikalisch aufzufassen wird hier an die Verwendung der Apposition erinnert, was dem arab. Badal entspricht. Hierher gehört das Ägyptische «in Abydos das in dem Gaue *Tꜣ-wr* liegt (Erm., *Aegyptische Gram.*, § 210).

Kulturgeschichtliche und religiöse Erklärungen.

Tꜣj-tj «Richter».

tꜣ Gardiner, *Sign-List* O. 16, 17 «Gateway? surmounted by serpents». Dazu gibt er auch : Ideo. and det. «Curtian? und auch *tꜣj-t* Hence semi-ideo in the title of the Vizir var. var. O. K. «he of the Curtian». In seiner *Aegyptischen Grammatik Schriftafel* S. 23, gibt Erman , *tꜣj-t* «Tor» *tꜣj-tj* «Richter» an. Danach handelt es sich um eine Nisbe *tꜣj-tj* von *tꜣj-t* «Tor» abgeleitet und heisst also «der dem Tor zugehörig ist». Mit dem Tor wird selbstverständlich das Königsschlosstor gemeint. Wenn man die orientalische Sitten und Lebensverhältnisse, besonders die Ägyptischen die sich noch in mehreren Beziehungen in unserem modernen Leben abspiegeln, in Betracht nehmen will, kann man sehr gut verstehen warum der alte Richter mit dem Königsschlosstor verbunden war. Jeder, der das Dorfleben gut kennt, besonders in Oberägypten, wo sich viele Dinge wenig geändert haben, kennt wohl die Rolle die das «Bawabah بوابة» (= Tor) des Omdah spielt. Als Rechtsort und Verwaltungsbüro wird dies immer aufgesucht. Tagtäglich sitzt der Omdah mit seinen Mithelfern den Scheichs (Ratskollegien) vor seiner Haustür und übt sein Amt aus. In dem Dorf sprechen die Leute von dem بوابة und meinen damit natürlich den in ihr oder bei ihr sich befindlichen Amtmann, der mit den ganzen Dorfangelegenheiten verantwortlich ist. Ich erinnere hier an die Bezeichnung «Hohe Pforte» «الباب العالى» des Türkischen Sultans und das

Altägyptische [hieroglyphs] فرعون «das grosse Haus» des ägyptischen Königs. Vielleicht gehörte die Bezeichnung *Tȝjtj* einer Zeit an, wo noch der Vizir und Richter keine Halle besass, sondern dort bei des Herrschers Schlosstor sein Amt ausübte.

[hieroglyphs]

Diese Bezeichnung des Anubis erscheint selten in den Texten[1]. Hier wird sie wahrscheinlich «der seine Stätte verbirgt» heissen, etwa wie [hieroglyphs] «der seinen Namen verbirgt» und das passt zu der Götternatur sehr gut, besonders wenn man sich vor Augen hält, dass Anubis in den Höhlen des Berges wohnte. Man könnte aber auch an [hieroglyphs] «bilden» «schaffen» denken und die Bezeichnung als «der Bildner oder Schöpfer seiner Stätte» auffassen.

Zum Schluss gebe ich die Übersetzung des Textes und werde in dem nächsten Aufsatz versuchen, den Zusamenhang zwichen diesem Denkmal und manchen übrigen Bruchstücken festzustellen.

ÜBERSETZUNG.

«Der Kȝ-Diener seines Stiftungsgutes nämlich des Erbprinzen Grafen, Richters, und Vizirs Ptaḥḥetep [der Kȝ-Diener] der von dem grossen Gott geehrt ist, der älteste der Pyramide des *Ḏd-Kȝreʿ*.

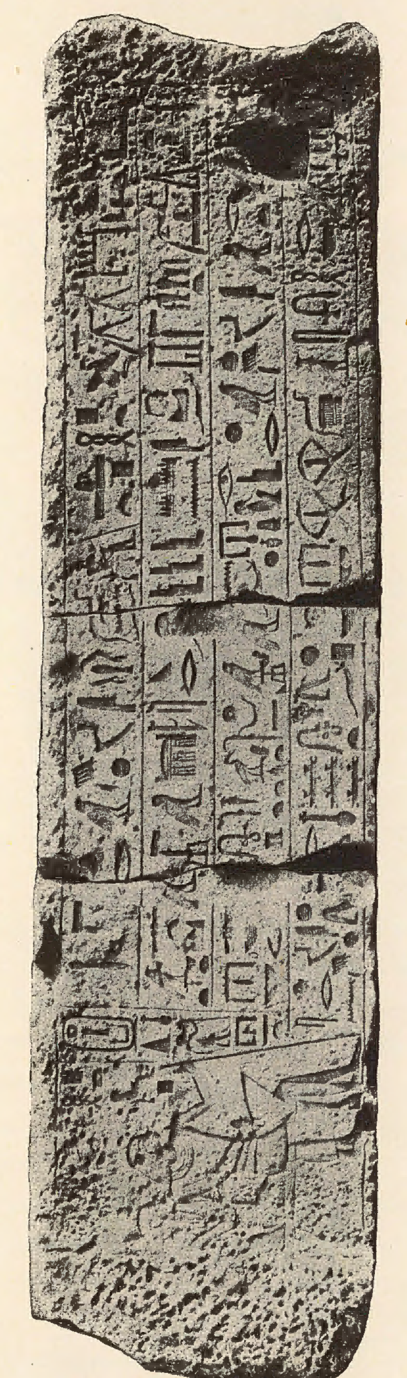
Der König sei gnädig und gebe, und Anubis der an der Spitze der Gotteshalle, Oberhaupt seines Berges, der seine Stätte verbirgt, sei gnädig und gebe dass er, [d.h. der Tote] in der Nekropole begraben wird in dem westlichen Wüstenland, in einem hohen Alter als Geehrter bei Osiris; Ihm wird geopfert in der Nekropole am Fest der Jahreseröffnung am Thothfest, am ersten Jahrestag, am Wagfest, am Fest des Sokaris

(1) Mir scheint es aber, als ob die Bezeichnung nur auf eine Form des Anubis beschränkt war, nämlich «Anubis von *Spȝ*». In der Mastaba des Mera (Daressy, *Le mastaba de Mera = Extrait des Mémoires de l'Inst. Égyptien*, 530) wird die Frau des Mera als [hieroglyphs] dann unter «Anubis Herren von *Spȝ* [hieroglyphs] bezeichnet. Wegen des Determinativs [hieroglyph] sieht es hieraus, als ob es mit dem Westen zu tun hat; es kann aber nur ein phonetishes Zeichen sein.

an dem grossen Fest des Brandes, am Monatsfest des *Sȝḏ*[1], am Anfang des Monats, und am Halbmonatsfest und an jedem Fest von jedem Tag; er soll auch auf den schönen Wegen treten (wandern) auf denen die Geehrten wandern.»

Ahmad Moh. Badawi.

(1) Geschrieben [hieroglyphs] var. [hieroglyphs], [hieroglyphs], [hieroglyphs] und wird wohl wie die Thoth-und Wag-Feste, ein Totenfest an dem man den Toten opffert.



Das obere Rahmenstück der Scheintür des *Ptḥ šsp.*

CLEANING, PRESERVATION AND RESTORATION OF THE SILVER COFFIN AND CARTONNAGE OF SHASHANQ

BY

ZAKY ISKANDER HANNA.

Silver Coffin :

This consists of the body and the lid. A small piece of the broken fragments of the lid was analysed by me with the following results :

	%
Gold	2.73
Silver	94.96
Copper and lead	2.31
	100.00

Another specimen of the silver from this coffin was sent by Mr. Lucas to the Government Laboratory, London, where it was analysed spectroscopically by Dr. H. Kenneth Whalley who found "gold probably 5-10 %; copper, a few per cent; a small quantity of lead, probably less than 1 %; traces of tin; no zinc".

The lid :

This is about one millimetre thick all over except at the head end where it is somewhat thicker. The surface was covered with a greyish black tarnish due to silver chloride. In many places, however, it was slightly corroded, the surface being covered with a thin layer of greyish green corrosion products mostly consisting of silver chloride, basic carbonates, sulphates and chlorides of copper mixed with gypsum, calcium

carbonates and sand grains. Small pieces of the lower rim were separate and there were many cracks at the foot end.

For cleaning, it was firstly treated with strong ammonia applied by means of a piece of cotton with which the surface was rubbed all over. This treatment completely cleaned the tarnished places only, the slightly corroded places not being much affected. Then it was all washed with water by means of a flat broad hair brush and these latter places were treated with 5% sulphuric acid applied by means of a piece of cotton. The sulphuric acid reacted with most of the corrosion products, specially the carbonates and loosened the others so that they were easily scraped off by means of a thin slice of wood. In some places, however, where the corroded layer was mainly composed of silver chloride the acid had no effect. Therefore, large pieces of cotton wool wetted with strong ammonia solution were spread over these places for some time. This was repeated for many times until all the dirt was removed. The whole surface was then treated with ammonia, washed thoroughly with water and rubbed with a dry clean cloth.

The separate pieces were stuck in position with celluloid cement helped by means of pieces of cloth also stuck with celluloid from the inner side. The cracks were also treated in the same way so that they might not go any further.

The Body :

This is about 4 mms. thick at the edges but thinner towards the bottom where it is about two mms. thick. It was broken into three large pieces and a great number of smaller fragments.

As Mr. G. Brunton and Prof. D. E. Derry pointed out (*Annales du Service des Antiquités*, t. XXXIX, p. 541, 549) "water must have stood in the tomb and the damp conditions must have endured long enough to permit the roots to penetrate from the ground not only into the tomb but actually into the silver coffin". This humidity in which the silver Coffin had been lying for so long had caused a considerable corrosion of the metal specially at the bottom. Thus while the sides were very slightly corroded, the bottom was so corroded that it was coated from both outside and inside with lumpy crusts of corrosion products mostly of horn

silver and the metal between these two crusts was either very thin and brittle or had completely disappeared. It seems also that most of the fractures of the coffin were very old possibly dating from the time of burial as the corrosion products on the broken edges were as thick as those formed on the metal itself or even thicker.

For cleaning, the sides were treated in the same way as the lid. Although the bottom was in a very bad condition, an attempt was made to clean it, specially from the inside for the sake of any inscriptions which might be found under the crusts of corrosion. It was at first washed with water to remove all the loose clay, sand and earthy material and then treated with dilute sulphuric acid and strong ammonia solution alternately, both being applied by wetting large pieces of cotton wool with the reagents and spreading them over the corroded places. The corrosion products still persisting were treated with aluminium powder wetted with water when a vigorous reaction occured which so loosened the dirt that it could be easily scraped off by means of thin slices of wood. There were many places, however, which were very badly corroded that hardly any metal was left and it was decided to leave the corrosion on rather than to remove it which would have produced holes. Finally the whole body was treated with ammonia, washed thoroughly with water and rubbed with a clean dry cloth. After cleaning, as far as possible, a large figure of the goddess Nut was found engraved on the inside of the bottom of the coffin.

The three large pieces of the coffin were then fitted and fixed together by M. P. André and myself by means of pieces of white copper-nickel alloy which were fastened to the broken edges by means of copper rivets, the heads of which were afterwards filed and silver coated by means of a solution of potassium silver cyanide. For the foot end, a skeleton of the copper-nickel alloy was made on which the separate pieces were rivetted in place.

When it was attempted to put the lid on the body, it was found that they did not fit owing to the fact that the body was wider in some places than the lid. This difficulty was very successfully overcome by M. P. André by inserting two slabs of the copper-nickel alloy between the opposite edges of the body, these being shorter than the corresponding

distances between the edges of the body and equal to the corresponding widths of the lid.

The whole coffin with its lid was given two coats of 1.5 % celluloid solution to prevent the surface from darkening on account of the formation of silver sulphide by the action of the sulphur gases present in the atmosphere of the town.

Cartonnage :

Mr. G. Brunton's description of the cartonnage may be quoted (*op. cit.*, p. 543-544) : "This constituted the outermost layer, it was built up round the coffin and there are no indications of any joins. But its ruinous condition prevented any precise details being noted. It consisted of the usual cloth and stucco on which the details of the inscriptions and figures were engraved. This was almost completely covered with gold foil, rather carelessly put on, so that it often overlaps. The designs are generally cut out of the gold and sometimes painted over it. The paint colour is mainly blue now gone black; but a few details are in red, now also almost black. Iskander Eff. has analysed the blue colour; it is composed of blue frit. The stucco is powdered carbonate of lime and glue. The head end of the cartonnage was in the form of a hawk's head."

As stated the blue and red pigments had turned almost black. This is due to the precipitation of the silver corrosion products on them, which on exposure to light turned violet black.

The dampness in which the burrial had been for so long lying had almost dissolved the glue of the stucco and that of the blue and red pigments that they were friable and in many places they were falling off or were missing.

The condition in which the cartonnage was first found in the tomb has been described by Mr. G. Brunton (*op. cit.*, p. 543). Mr. A. Lucas and Mr. Brunton treated the upper part with hot paraffin wax and then cut it into the largest pieces possible and put them in 23 trays marked from A to W and Mr. Brunton drew a sketch showing the original position of these marked trays as far as possible. All these trays with the sketch were then sent to the Museum laboratory. The under side

of the cartonnage still in the body of the coffin was also sent to the laboratory.

When received at the laboratory the problem of the restoration of these many separate pieces of the cartonnage was studied and was solved by making two carton moulds on the inner sides of both the body and the lid of the coffin; they were done by the moulding section of the Museum.

The upper side :

Excess wax on the many broken pieces of the cartonnage was taken off by means of an electric heater. At the same time, the beads which were under the cartonnage were separated, an operation which gave a lot of trouble as it was necessary to invert very carefully the pieces which were in a very bad state and pick up the beads while the wax was molten. Depending on the photographs which M. Montet had taken of the cartonnage in the tomb and Mr. Brunton's sketch I tried the different pieces on the mould. It seemed that the cartonnage had more or less the same orientation as the lid of the silver coffin, so I made a rough drawing in pencil on the carton mould showing the central and side lines of inscriptions. Mr. Brunton's long experience and valuable archaeological knowledge helped me greatly in finding the proper places for these many scattered and mixed pieces.

First, I put on the wig and also the necklace which latter was luckily in a good state of preservation and lies between the two sides of the wig. This was done by coating the mould with a thin layer of melted bees-wax by means of a brush, fitting the pieces carefully in their exact places, then applying more wax and finally removing the excess wax by means of an electric heater which at the same time melted the wax underneath the piece and thus caused it to adhere to the mould on cooling. Then the few inscriptions above the hands, the hands and some parts of the winged ram were stuck in the same way. The hands which, on account of their thinness, had collapsed, were filled from inside with cotton impregnated with bees-wax so as to give them the original form. After this I tried to complete the central line of inscriptions from the photographs. At this stage the help of a philologist became necessary

and Mr. Alan Rowe kindly came to my assistance. He studied the hieroglyphs, arranged them and gave me a copy. Following this copy, I arranged the pieces of inscriptions I had in the central and side lines leaving spaces for the missing parts. When sure of the places of these inscriptions, I stuck them in position in the way described above. The three spaces between the side lines were occupied originally with winged goddesses and standing and seated gods respectively. Each of these figures was broken into so many pieces that it was very difficult to identify them among the debris and fit them in their places. Moreover, there were some parts missing which made the task more difficult. Nevertheless, this was done quite successfully after many trials that took more than one month.

The stucco underneath many of the pieces of gold foil was missing and wax had to be substituted to level up the surface. This wax was given the same colour as the background of the cartonnage which originally was of blue frit but is now almost black. This was done by mixing the wax with a black pigment.

There were also some small parts which still had the stucco underneath but these were very crooked and so rigid that any trial to give them the original even surface would have broken them and therefore they were left as may be seen from the plate (Pl. LXI).

Finally the gold foil of the hawk's head was fastened on with celluloid cement, the correct position being obtained by comparison with the hawk's head of the silver coffin. The rims of the eyes which were of silver were inlaid in incised depressions in the carton mould. The blue frit of the hawk's head was missing, blackened bees-wax was used as a substitute.

The Under Part :

Each of the three large pieces of the broken body of the silver coffin had part of the cartonnage lying over it. There were also some small pieces missing. The stucco was so disintegrated and broken that if any piece had been taken out, there would have been only the broken fragments of the gold foil. Moreover, it was impossible to have any photographs as the decorated side was against the bottom of the silver

coffin. Since it was necessary to consolidate the parts of the cartonnage before trying to take them out, its back (*i.e.* the linen and the stucco) was treated with celluloid solutions of the strengths 1, 2, 3, 4 and 5 % respectively, left to dry, treated again with 2 % celluloid solution and then with thick celluloid cement on which a piece of fine cloth was stuck and left to dry for the next day. The broken pieces of the body of the silver coffin were then inverted and the three cartonnage pieces stuck on the fine cloth were received on a curved surface.

The decorated inscribed surface of the under part of the cartonnage was now visible but mostly covered with layers of silver corrosion products from the silver coffin underneath. These layers were cleaned off with acetone to dissolve the celluloid sticking them to the surface and then with strong ammonia solution. Some measurements were made on the two carton moulds so as to be able to fix the position of these three cartonnage pieces on the under mould. These three pieces were then stuck in position on the mould with celluloid cement. Acetone was poured on them so as to soften the rigid places so that they might fit well on the curved surface of the mould and take the original form. In addition to these three large pieces, there were a few fragments whose positions were known and which were stuck in their places with celluloid cement.

There were, however, many places which had lost all their stucco and frit, substitutes for which had to be made. For this purpose gypsum was mixed with some pigments so as to imitate the present black violet colour of the frit. This coloured gypsum was mixed with 8 % celluloid solution so as to form a paint which was applied to the parts in which the frit was missing with a brush.

There were also some parts of the gold foil which had slipped out of their original positions and Mr. Rowe kindly helped me to find the original places. Mr. Rowe also studied the whole inscriptions and found out what were the missing signs.

Final Treatments of Both Sides :

There were fragments of gold foil which were found inside the stucco of the cartonnage, probably to strengthen it. These were used to patch the gold foil at the torn places and signs under Mr. Rowe's supervision.

The missing signs in both sides were drawn in their places in white paint by Ahmed Eff. Youssef under Mr. Rowe's supervision. Ahmed Eff. also completed the missing decorations in red paint and missing gold foil of the hawk's head in gold paint.

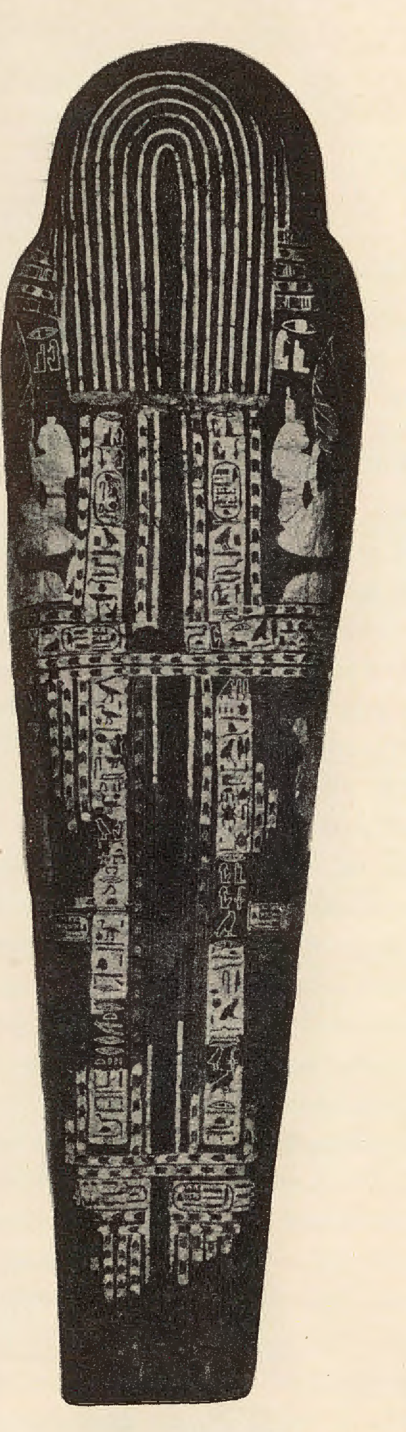
The upper side was cleaned with benzine to take off excess wax and the lower side was cleaned with acetone to take off excess celluloid. Both sides were afterwards cleaned with sulphuric acid and ammonia alternately and lastly washed with water. All reagents were applied by means of a piece of cotton fixed to the end of a thin piece of wood.

Finally :

Finally, both upper and under sides were fitted together and it was found that they were complete and that the cartonnage was all of one piece built over the beads network on the wooden coffin and that there was no sign whatever of being of two separate parts fitted together.

I am very much obliged to Mr. A. Lucas for revising this article and to Dr. Ahmed Zaky Bey for placing his laboratory at my disposal for the analysis.

Zaky Iskander Hanna.





The cartonnage of Shashanq.

A NEW METHOD

OF

EXHIBITING SCARABS AND KINDRED OBJECTS

BY

R. ENGELBACH.

The cases, numbered 1 to 3 in Section 6 (upper floor) of the Cairo Museum, which enable both sides of over 12,000 of the objects given by His Majesty King Fouad I in April 1936 to be exhibited, have occasioned considerable interest, both to scholars and to the public, and it may not be out of place to give a general idea of their construction.

The idea of making use of parts of the well-known toy called "Meccano" was suggested to me after a visit to Dr. Lawrence Balls, F. R. S., at his workshop in the Cotton Research Department, who had used Meccano parts for the construction of an elaborate 'gadget' by which he was enabled to estimate the change in weight, due to moisture, of bales of cotton weighing up to ·300 kilogrammes each, to the nearest gramme! It was not, however, until some months afterwards that El-Ḥagg Ḥâmid Ṣubḥ, the doyen and chief of our carpenters, and I conceived a practical scheme for applying Meccano parts for the construction of cases in which an enormous number of scarabs and kindred objects could be exhibited, front and back, to our joint satisfaction.

Plate LXII and LXIII show the whole of one case with the cover of the top removed. In the top are scaraboids and seals which are too large to be exihibited in the 27 drawers below, together with the cylinder seals with photographs of their rolled-out impressions beside them. In the centre is an explanatory notice on the contents of the whole case. It will be observed that a raised fillet runs round the centre of the upper edge of the top, which exactly fits into a corresponding recess in the edge of the

cover, rendering the top of the case absolutely dust-proof. The scaraboids and seals on the left are mounted on frames resting on a mirror, which enables both sides of the objects to be studied. The feet of the frames are shod with small squares of indiarubber, which prevent any movement due to vibration.

Plate LXIV, No. 1, shows one of the drawers after removal, which can only be effected by unlocking the front of the drawer, thus enabling the glass to be withdrawn, and by lifting the clips *A* and *B*, which engage below the back of the ledge on which the front of the drawer rests. In the background can be seen the Meccano cog-wheels and chain, by means of which each line of scarabs can be turned simultaneously, the backs being shown in this view. Very little clearance indeed should be left between the teeth of the cog-wheels and the bottom of the chain, otherwise the teeth will have a tendency to jump a link, and so render one row at a different slant from the rest. One of the thick felt pads is seen at *C*, which prevents the jarring if the drawer is slammed back into place.

Plate LXIV, No. 2, shows the lever countersunk in the edge of the drawer, by which the scarabs are turned from outside, to show their flat sides in this view. It also shows the manner in which they are labelled.

The cases, exclusive of the covers, measure 2 m. by 0 m. 65, the height being 1 m. 45 with a clearance off the ground of 0 m. 14. The drawers measure 0 m. 60 by 0 m. 60, the internal depth being 0 m. 07, and are painted cream colour. They and the interior fittings are made of well-seasoned pitch-pine. The cases are of American walnut, with the exception of the side and back panels, which are of plywood.

The scarabs and other objects in the drawers are mounted on steel pins, and prevented from turning or being jolted off by means of a substance which we call 'Lucafix' which was first prepared for us by Mr. Alfred Lucas, Honorary Chemical Adviser to the Antiquities Department. Lucafix consists of celluloid, from motor-hood windows, chopped up finely and dissolved in acetone. It can be prepared to a consistency of thick treacle, in which condition I use it for fixing the scarabs, or in a liquid condition, when it is valuable as a protective coating. It is incomparably cheaper than proprietary articles of the same composition on the market.

Any object can be removed from its mounting in the drawer by the application, where it is attached, of some pure acetone. The objects in Case 1, so mounted, have been turned by the public for three years without any becoming unstuck.

The labels in the drawers are all carbon copies, since originals, made by a typewriter on 'black record' ribbons rapidly fade out in the intense light of Egypt. The longer notices in the tops of the cases are all photographic reproductions of typescript, and are therefore completely unaffected by light.

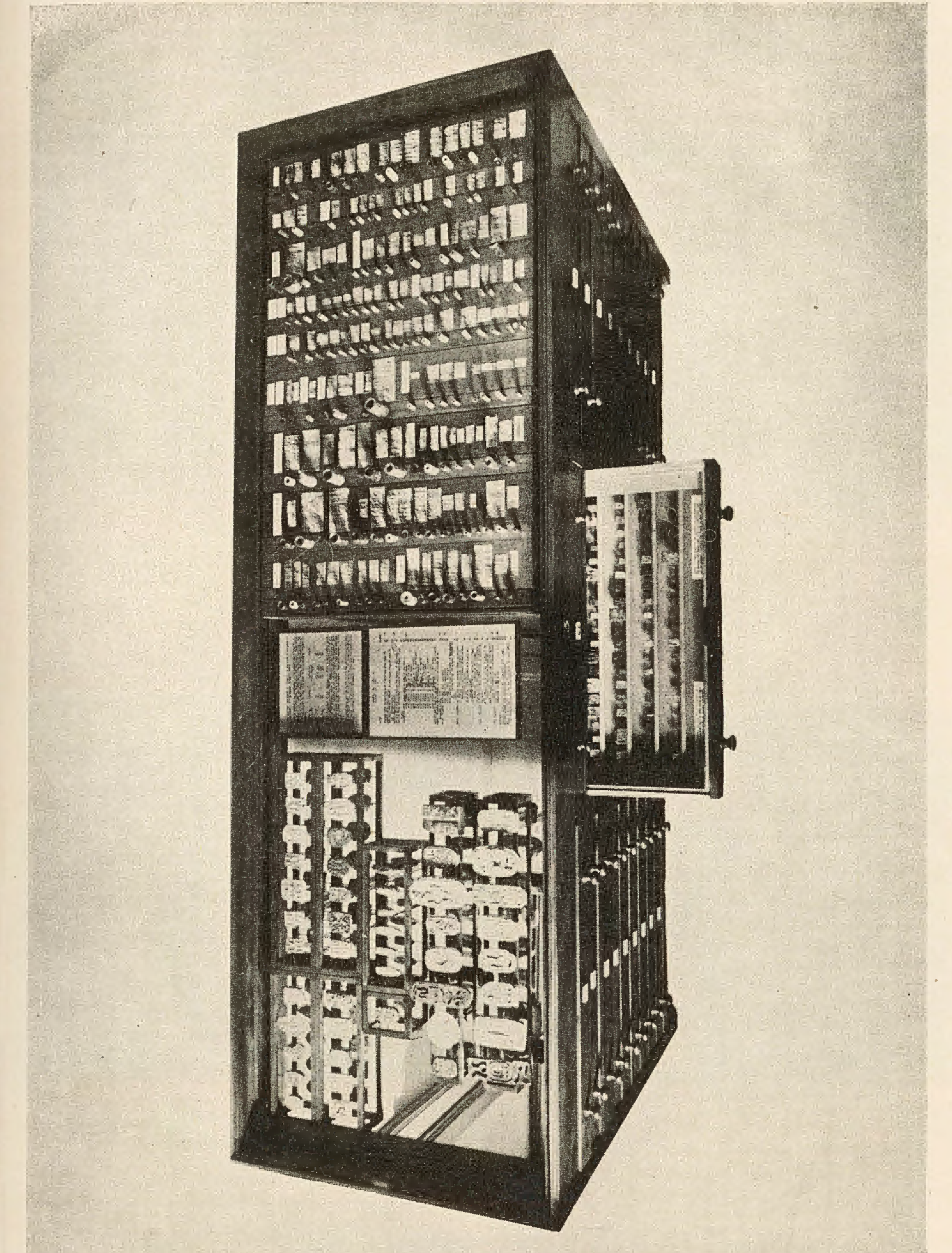
It is obvious that the use of Meccano parts in the manner described above can be applied to other classes of exhibits, such as small entomological specimens, birds' eggs, shells, etc., particularly since objects which cannot be mounted on pins, can, with a little patience and practice, be held in any position by Lucafix alone; in fact we have been compelled to resort to this procedure for fixing many objects which have either never been bored, or when the hole has become completely stopped up.

I wish to thank El-Ḥagg Ḥâmid Ṣubḥ, lately retired at his own request owing to ill-health, for many years use of his skill and ingenuity, which amounted almost to genius; without him, many of my ideas would never have been made possible. My thanks are also due to Ismaʿîl Eff. Shehâb and to his assistant Muḥammad Eff. El-Manṣuri, for photographing the front and back of all the objects exhibited in the cases I have described, also to the former for taking the photographs which illustrate this description which, I hope, makes my other indebtednesses obvious.

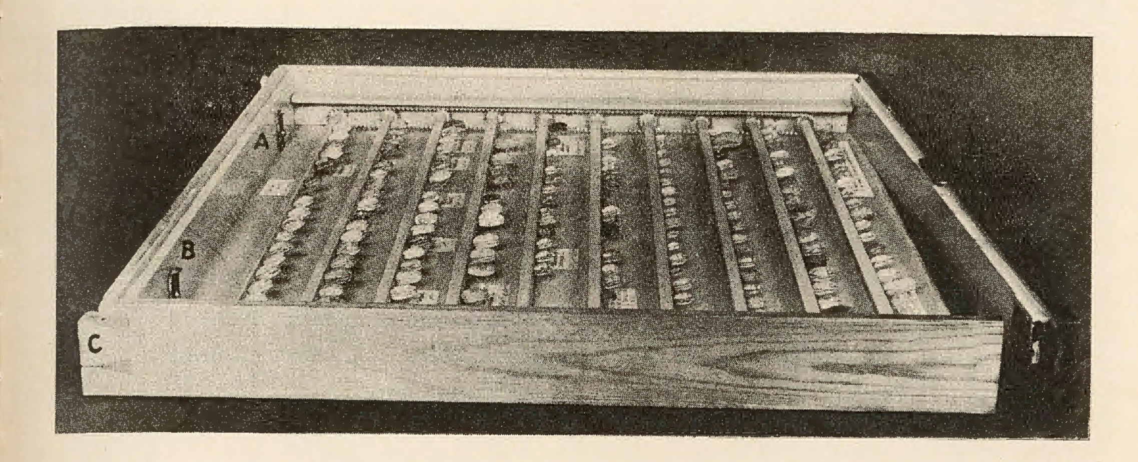
R. Engelbach.

Pl. LXII

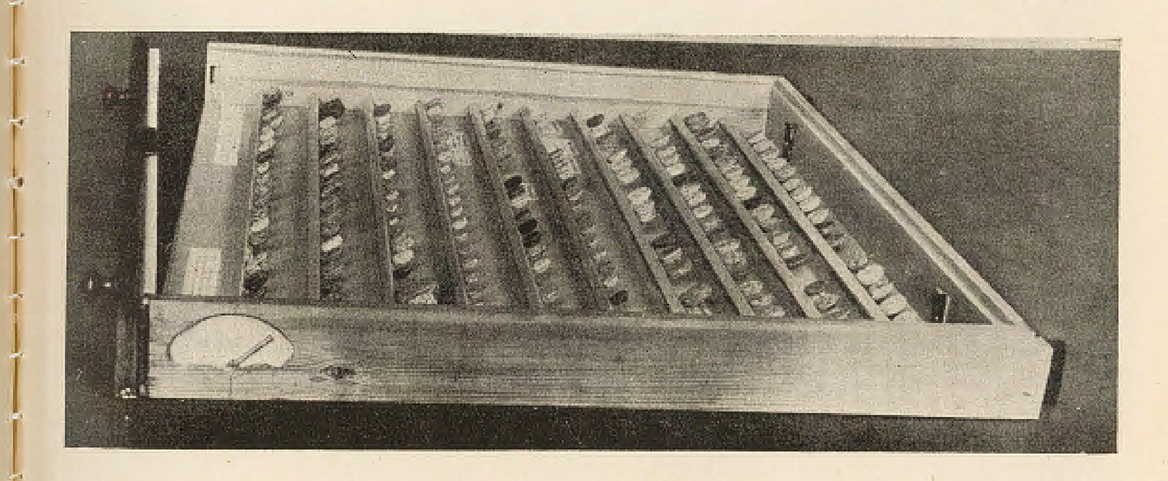
Case containing the small objects given by H. M. King Fouad I to the Cairo Museum in April, 1936.



Top view of the case shown on Pl. LXII.



1. A drawer from the case shown on Plates LXII and LXIII.



2. The same drawer, showing the lever by which the objects can be turned.

L'APPEL AUX VISITEURS

DU TOMBEAU DE KHAEMHÊT

PAR

ALEXANDRE VARILLE.

Le tombeau de Khaemhêt, ministre de l'agriculture d'Aménophis III, est un des monuments les plus intéressants de la nécropole thébaine. Il contient en effet des bas-reliefs d'un art exquis et tout un choix d'inscriptions dénotant le goût et la haute culture de son possesseur.

Malheureusement, depuis le milieu du siècle dernier, ce tombeau a été saccagé par les voleurs d'antiquités, qui ont arraché de nombreux fragments aux parois. Ces fragments sont aujourd'hui dispersés dans les musées du monde entier et leur recherche est difficile. Aussi la préparation de la publication de la tombe de Khaemhêt, que j'ai entreprise depuis plusieurs années, sera-t-elle encore assez longue.

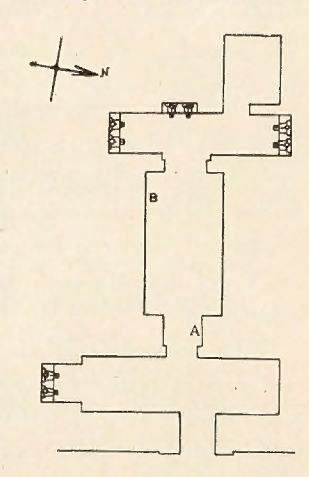


Fig. 66. — Plan du tombeau.

Sans plus attendre, je choisirai parmi nos relevés un minutieux dessin, exécuté par M. Jacquemin, d'un texte peu connu malgré son importance, pour le présenter, avec une traduction, aux lecteurs de cette revue (Planche LXV).

Il s'agit d'un long appel aux visiteurs du tombeau, qui occupe la partie droite du passage de la porte reliant la première salle de la chapelle funéraire à la chambre longue qui lui fait suite (en A sur le plan, fig. 66). Ce texte, dont seize colonnes subsistent, a été soigneusement gravé sur toute la hauteur du panneau [1].

---

[1] V. Loret, *La tombe de Khâ-m-hâ,* in *Mémoires de la Mission archéologique française,* t. I, 1889, p. 122-123, ne publia que la partie supérieure de ces colonnes, car le monument était encore très ensablé lorsqu'il le copia en mars 1883.

TRADUCTION.

1 *Le noble prince, grand par sa fonction dans l'Administration du Roi, — vie, santé, force, — le chef du secret des greniers, loyal envers l'Horus*[1], *son conseiller secret au jour d'évaluer les taxes, le scribe du Roi que favorise*[2] *son maître, le chef des deux greniers du maître des Deux Terres Khaemhêt, disculpé, il dit aux*[3] *gens qui existeront : «Ô ceux qui seront sur terre des grands ou des petits, ô tous les scribes*[4] *sachant dénouer les difficultés graphiques*[5] *et habiles dans* 2 *les hiéroglyphes*[6], *ceux qui s'élancent à la recherche des connaissances, ceux qui jouissent béatement des résultats acquis, (tous) ceux qui passeront par cette chapelle que j'ai construite*[7] *pour être un lieu de repos*

(1) Mot à mot : «baignant le cœur de l'Horus (=du Roi) dans la Vérité (*Mꜣꜥ·t*).»

(2) Noter la position anormale du signe dans . Cas analogues : (col. 2) pour *gmḥt(y)·sn*, (col. 4) pour *ir*, (col. 7) pour *dwꜣ·t*.

(3) La préposition *ḥr* est employée, au lieu de *n*, pour indiquer qu'une certaine distance dans le temps sépare le sujet qui parle de ceux à qui il s'adresse. La présence de deux participes futurs après cette particule le souligne bien (voir Varille, in *Kêmi*, t. IV, 1931 (1933), p. 119-125).

(4) Le déterminatif du scribe est particulièrement détaillé : le personnage accroupi tient de la main droite son calame et de la gauche sa tablette ou son rouleau de papyrus.

(5) est un faux archaïsme pour *drf*. Cas analogues : (col. 3) pour *dm*, (col. 7) pour *dwꜣ*, (col. 11) pour *ds*. Cf. dans le décret publié par Petrie, *Koptos*, pl. VIII, l. 6 et 11 = Sethe, *Ægyptische Lesestücke*, p. 98, l. 13 et 23, les orthographes et (communication de Kuentz).

(6) Le dieu Thot, créateur des moyens d'expression, est appelé «l'inventeur du langage parlé et du langage écrit» sur la statue du majordome Kherouf, fonctionnaire d'Aménophis III (Turajeff, *Zwei Hymnen an Thoth*, in *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, t. 33, 1895, p. 123 = Roeder, *Ægyptische Inschriften zu Berlin*, t. II, p. 41, Statue N° 2293). L'expression *rdy mdw drf* signifia d'abord «qui fait parler l'écriture» (Erman und Grapow, *Wörterbuch*, t. V, p. 477, 12), puis par contresens au Nouvel Empire «qui fait la parole et l'écriture». Boylan, *Thoth, the Hermes of Egypt*, 1922, p. 191, traduit cette épithète du dieu : «who gave words and script».

(7) sans .

de bienheureux[1], *ceux qui contempleront les parois et y liront à haute voix*[2] *mes phrases, le Roi de Haute-Égypte vous favorisera et le Roi de Basse-Égypte vous aimera. Vous passerez*[3] *l'âge de la retraite en paix, sans crainte*[4] *et sans ressentir d'effroi.* 3 *Vous serez journellement remplis de joie de vivre*[5] *et de douceur*[6] *de cœur. Les Dieux de vos villes écouteront*[7] *toutes vos prières pourvu que vous mettiez mon souvenir à l'honneur, du fait de mes qualités*[8], *ainsi que la prononciation*[9] *de mon nom, à cause de ce que j'ai fait*[10]. *Dites donc*[11] *une prière* ḥtp dj nsw·t *à Amon Rê, à Toum, à Horakhti, à Ptah Sokar Osiris, à Anubis et aux Sanctuaires du Sud et du Nord, en faveur du* ka *de* 4 *celui qui occupe en entier le cœur du Dieu Parfait, le scribe du Roi, le chef des deux greniers du maître des Deux Terres pour le Saïd et le Delta,*

(1) On doit signaler, à ce propos, que la tombe de Khaemhêt a été conçue comme une sépulture collective. On y trouve les statues de huit personnages, taillées dans la masse même du rocher. D'importants caveaux étaient réservés aux membres d'une famille (cf. Mond, *Report of work in the Necropolis of Thebes during the winter of 1903-1904*, in *Annales du Service*, t. VI, 1905, p. 66, fig. 2).

(2) Dans , relever l'emploi d'un aleph prothétique au participe futur (forme *sḏmty·f*), détail qui n'a pas été signalé pour *šd* par Sethe, *Verbum*.

(3) Pour l'emploi transitif de *sbj*, voir Erman, *Die mit dem Zeichen geschriebenen Worte*, in *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, t. 48, 1911, p. 34, *b*, 1.

(4) est une orthographe archaïque. Cas analogues : (col. 3), (col. 3), (col. 7).

(5) L'orthographe du mot *ršw·t* dénote une recherche d'originalité. On trouve d'ailleurs, à la même époque, l'orthographe fantaisiste sur le pilier dorsal de la statue précitée n° 2293 du Musée de Berlin.

(6) est une orthographe archaïque.

(7) est une orthographe archaïque. — On doit voir plutôt un datif éthique dans que la marque d'un passé employé avec la valeur d'un futur de certitude. On aurait en mot à mot : «Les Dieux de vos villes écouteront *pour vous* vos suppliques = *vous* exauceront vos prières.» — Par ailleurs, est anormal. Serait-ce déjà une forme néo-égyptienne du pronom suffixe?

(8) Je propose avec réserve une lecture *m nꜣ nfr*. Il peut y avoir, en effet, dans la lacune un mot se terminant par *m*.

(9) est un faux archaïsme pour *dm*.

(10) sans .

(11) est une abréviation de , dans une forme *sḏm·k(ꜣ)·f*.

Khaemhêt, disculpé; d'autant plus que[1] *celui qui est dans le cœur du Dieu Parfait, le scribe royal, le supérieur de la Demeure d'embaumement* (Pr Nfr), *le chef des deux greniers Khaemhêt, disculpé, ce fut un homme d'une éducation supérieure, un maître d'excellentes manières, ce fut un philanthrope*[2] *en vérité, un doux, un affable, l'auteur d'actions brillantes. Il mettait chaque jour le brasero*[3] *en feu pour tous les Dieux dont il avait appris à connaître les noms*[4] *et il effectuait l'offrande qui est sur (la flamme) en toutes sortes de choses parfaites et pures. Il* 5 *distribuait des vivres aux défunts et il versait une libation d'eau pour ceux qui sont*[5] *là-bas. Sa bouche était pleine de «Bienvenue, Bienvenue!» et de «Pain Bière!» pour toutes gens. En outre, il offrait la Vérité* Maat *au Roi et il honorait l'Horus, maître du Palais. Son*[6] *nom était appelé*

---

(1) Le signe , placé devant , doit être vraisemblablement reporté devant , car *r* pour *ír* serait bizarre. Nous avons vu que de telles inversions de signes sont fréquentes dans ce texte.

(2) Je remercie Grdseloff de m'avoir signalé que le mot *šs3* se cachait ici sous l'orthographe . Erman und Grapow, *Wörterbuch*, IV, 273, 4, relèvent dans les textes médicaux un verbe *šs3* signifiant «Schmerzen beseitigen». — Dans la stèle 20001 du Musée du Caire, publiée par Vandier, in *Mélanges Maspero*, I, p. 138, un fonctionnaire dit : «J'ai nourri Gebelein durant les années de détresse, de sorte que 400 hommes s'en trouvèrent soulagés.» — Dans un graffite de Hatnouh (Anthes, *Die Felseninschriften von Hatnub*, p. 34, Gr. 15), on mentionne : *sic* «la barque «le médecin-chef du Roi, qui lit le traité en tâche journalière, qui soulage son patient et qui, posant sa main sur un homme, comprend ce qu'il a». — Dans l'inscription de Khaemhêt, le mot désignerait «un homme qui veille, aide et protège; un personnage qui aime ses semblables et s'occupe d'améliorer leur sort; une providence; un philanthrope».

(3) On a probablement omis de graver un détail du brasero, sur la moitié gauche de sa partie centrale.

(4) L'orthographe , ancienne forme de pluriel, dénote une affectation d'archaïsme. Il en est de même des orthographes telles que (col. 2), (col. 7).

(5) Il y a quatre signes au lieu de cinq.

(6) est l'ancien pronom de la troisième personne du singulier, dans un emploi emphatique curieux. Ce n'est pas, en effet, le sujet de la phrase qui est mis par lui en relief, mais un génitif. Cf. des phrases telles que les suivantes : «la barque solaire, son cœur est gai» (Erman, *Ägypt. Grammatik*, p. 263, § 492 = *Ægypt. Inschr. zu Berlin*, t. II, p. 140); «chacun d'eux, son cœur était plus fort, son bras plus solide, que son voisin» (Gardiner, *Egyptian Grammar*, p. 115, § 147,2 = Naufragé, 100).

dans les appartements, comme celui d'un homme à qui l'on peut se fier, au cœur[1] *plein de droiture et de justesse.*

Le scribe royal, chef des deux greniers, ce fameux Khaemhêt est descendu
6 *vers la Nécropole après avoir été disculpé sur terre. Il ne s'est pas produit d'accusation*[2] *contre lui. Il n'y a pas eu de plaidoyer contre lui de la part des Uniques du Palais, — vie, santé, force. — Lorsqu'il est parvenu à la grande Salle de Justice*[3], *tous ses actes ont été trouvés, d'après le fléau de la balance, équilibrés par les dieux*[4] *qui sont en elle. Thot l'a jugé disculpé au Tribunal de tous les Dieux et de toutes les Déesses. Ah! Saluez-le et glorifiez-le à cause de*
7 *ses perfections*[5]! »

L'inscription que nous venons d'étudier est placée à l'entrée d'une pièce longue ne renfermant que des textes purement religieux. Après avoir admiré dans la première salle de la chapelle les bas-reliefs relatant les détails principaux de la vie civile de Khaemhêt, et après avoir lu les légendes qui s'y rapportaient, clairement rédigées dans la langue de la XVIIIe dynastie, les visiteurs du tombeau se trouvaient en contact, dans la salle longue, avec des représentations funéraires et des scènes de l'autre monde. C'est dans cette salle qu'un curieux texte cryptographique, publié

---

(1) Remarquer l'orthographe . Cf. Dévaud, *Varia (Troisième série)*, XX. *Sur la lecture de* , in *Sphinx*, vol. XIII, 1910, p. 98-100.

(2) pour *srḫ*.

(3) Il est probable qu'une forme *m3ʿwty* se cache sous l'orthographe , qui aurait donné naissance, dès l'époque pharaonique, à l'idée des deux vérités.

(4) est une orthographe cryptographique pour *ntrw*, dont on trouve des exemples dès le Moyen Empire (de Buck, *The Egyptian Coffin Texts*, t. I, p. 21, Spell 7).

(5) Ici s'arrête l'appel adressé aux visiteurs du tombeau. Les deux invocations au Soleil et à la Lune, qui font suite à ce texte, sont sans rapport direct avec lui.

par Drioton[1], s'offrait à leur sagacité. C'est là qu'ils pouvaient passer des heures à déchiffrer les jeux d'écriture que la fantaisie de Khaemhêt avait rassemblés à leur intention. L'appel aux «scribes sachant dénouer les difficultés graphiques» prend alors toute sa valeur; il leur donne, par l'emploi de tournures archaïques et recherchées, un avant-goût des difficultés graphiques véritables, qu'ils trouveront plus loin dans le tombeau.

A. Varille.

Le Caire, 1er juillet 1940.

---

[1] É. Drioton, *Essai sur la cryptographie privée de la fin de la XVIIIe dynastie*, in *Revue d'Égyptologie*, t. I, 1933, p. 1-14 et pl. I. Le texte cryptographique de Khaemhêt, aujourd'hui presque totalement détruit, nous est donné par un estampage de Devéria, conservé au Musée du Louvre. Ce texte se trouvait à l'emplacement marqué B sur notre plan.

DENKMÄLER AUS SAḲḲARAH

VON

DR. AHMAD MOH. BADAWI.

III

Auf das im vorigen Aufsatz besprochene Denkmal (*Annales*, XL, S. 573), bezugnehmend möchte ich hier in wenigen Zeilen den Versuch machen, dieses Denkmal mit manchen übrigen Bruchstücken, die an demselben Orte gefunden wurden, in Zusammenhang zu bringen. Es handelt sich diesmal um zwei beschriebene Stücke, die teils vor dem Eingang der Mastaba A, teils in dem sich in ihr befindenden Schacht No. 1 gefunden wurden (vgl. den Plan zu meinem Aufsatz in "Ausgrabungsberichte").

Betrachten wir zunächst das obere Bruchstück einer grossen Scheintür aus Kalkstein, das durch Verwitterungen sehr stark beschädigt ist (Taf. LXVI). Die Inschriften sind auch sehr schlecht erhalten. Auf dem Türbalken liest man von rechts nach links die folgende Inschrift : ; anschliessend sieht man die Figur eines Mannes, der auf stierfüssigem Stuhl sitzt und einen Stab in der Hand hält. Das kann man vielleicht durch die Gruppe ergänzen (vgl. z. B. , Mariette, *Mastabas*, D. 26, auch *Annales du Service*, XVI, S. 198/9 u. 207). Danach ergibt sich folgende Übersetzung : "Hausvorsteher des *Ḫnw* (Teil des Tempels oder Palastes), Königs-Abkömmling[1] *Ptḥ šsp*". Darauf folgt gleich hinter dem Bilde des

---

[1] Bei dem Titel hat man früher an "Bekannter des Königs" geglaubt, weil man in der Gruppe ein Verbum *rḫj* "kennen" zu verstehen pflegte. In der selben Gruppe verstand man auch ein *irj* "zugehörig zu" + *ḫ·t* "Sache, Angelegenheit" und danach übersetzte man den Titel : "Der mit den königlichen Angelegenheiten Betraute". Schliesslich hat Sethe mit seinem scharfen Sinn in

Ptḥ šsp die stehende Figur eines Mannes, von dem der Kopf nicht mehr zu sehen ist. Vor ihm stehen seine Titel und Namen : ''Schreiber und Totenpriester *Ptḥ ḥtp*''.

Auf der Tafel in flachem Hochrelief sieht man einen Mann mit seiner Frau, beide auf einem stierfüssigen Stuhle sitzend. Vor ihnen steht ein mit Brothälften bedeckter Tisch nach dem die rechte Hand des Mannes ausgestreckt ist, während die linke auf seiner Brust liegt. Die linke Hand der Frau liegt auf der linken Schulter ihres Mannes und ihre rechte auf ihrem Schenkel. Über dem Tisch stehen verschiedene Speisen : ''Tausend an Brot, Bier und Rind''; rechts unter dem Tisch ''Tausend an Gänsen und Leinenstücken''; links unter dem Tisch ''Tausend an Kleidern''. Darüber stehen sein Titel und sein Name, wie auch derjenige seiner Frau : ''Der Älteste der *wḫr·t Ṯtwj* (und) seine Frau *Ṯs·t*''.

Auf dem wohlerhaltenen Türrahmen steht folgendes :

Innerer Rahmen rechts : ''Vorsteher der Handwerker und Ältester der *wḫr·t*''.

Äusserer Rahmen rechts : ''Ältester der *wḫr·t Ṯtwj*''.

Innerer Rahmen links : ''Ältester der *wḫr·t Ṯtwj*''.

Äusserer Rahmen links : ''Vorsteher..... Gottesdiener *Ṯ*...''.

Es sind also drei verschiedene Personen mit verschiedenen Titeln, die uns auf diesem Bruchstück begegnen. Sie sind der Reihe nach :

1. Der Hausvorsteher (- Amtmann?) des Palastes oder des Tempels, Abkömmling des Königs *Ptḥ šsp*.
2. Der Schreiber und Totenpriester *Ptḥ ḥtp*.

ḫ die Placenta anerkannt; er las den Titel : *irj-ḫ-njsw·t* und deutete ihn daraufhin zum ''Abkömmling des Königs'', eigtl. ''Der zur Placenta des Königs Gehörige''. Dieser Deutung zur Bestätigung nahm Sethe Schreibungen wie zur Unterstützung (vgl. Borchardt, *Sahure*ᶜ, II, S. 77).

3. Der Vorsteher der Handwerker und Älteste der *wḫr·t Ṯtwj*.

Dieser letzte ist zweifellos der Inhaber des Denkmals und hat aus reinem Pietätsgefühl, wie es sonst auch Sitte war, die Namen seiner beiden Ahnen auf dem Denkmal seinem eigenen Namen vorangestellt. Von diesen beiden Ahnen ist vielleicht der *Ptḥ šsp* mit dem gleichnamigen Inhaber des im vorigen Aufsatz besprochenen Denkmals gleichzusetzen.

In Bezug auf seine Personalien wird uns von grossem Interesse erscheinen. Sein Titel *šmśw? wḫr·t* wird im *Wörterbuch* (I. S. 355) als Titel des Alten Reiches belegt[1]. Für das Wort *wḫr·t* gibt das *Wörterbuch* (belegt A. R.-N. R.) als Bezeichnung für ''Zimmerplatz'', insbesondere ''Schiffswerft'' an. Auch in seinem *Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, I., S. 180, gibt Budge *wḫr·t* für ''granary, dockyard wharf'' an. Eine derartige Werft mit den Schiffen, ist im Grabe des *Kaj-em-ᶜanch* in Gizeh (Altes Reich) beschrieben[2]. Danach wird unser *Ṯtwj* ein Ältester (also Rayyes) des Zimmerplatzes oder Werft sein. Dieses Amt passt vielleicht am besten zu seinem anderen Titel ''Vorsteher der Handwerker''. Will man das Wort als spezielle Bezeichnung für Schiffswerft auffassen, so würde der Titel ''Rayyes der Schiffswerft'' zu der anderen Stellung des *Ṯtwj* als ''Vorsteher der Handwerker'' sehr gut passen. Es fragt sich aber, ob eine Schiffsbauindustrie in der Gegend von Memphis im alten Reiche vorhanden war. Es ist hier nicht der Ort diese Frage wie auch die Geschichte des Schiffes als Transportmittel in Ägypten zu besprechen. Jeder, der Ägypten kennt, wird sich immer vor Augen halten, dass in diesem Lande, das aus schmalen Ufern eines riesigen Stromes besteht, dieser als natürliche Strasse für jeden Verkehr gilt. Wem die Sprache des alten Volkes geläufig ist, genügt ja die Tatsache, dass diese Sprache kaum ein Wort für ''reisen'' besass und dass nur der Ausdruck ''stromauf-und abfahren''

(1) Im Grabe des Ti kommt der Titel über der Darstellung eines Schiffes vor. (Vgl. Montet, *Les scènes de la vie privée dans les tomb. égypt. de l'A. E.*) Daressy, *Le mastaba de Mera*, in *Mém. de l'Institut égyptien*, p. 532.

(2) H. Junker, *Vorläufiger Bericht über die vierte Grabung bei den Pyramiden von Gizeh*, 1926, p. 84.

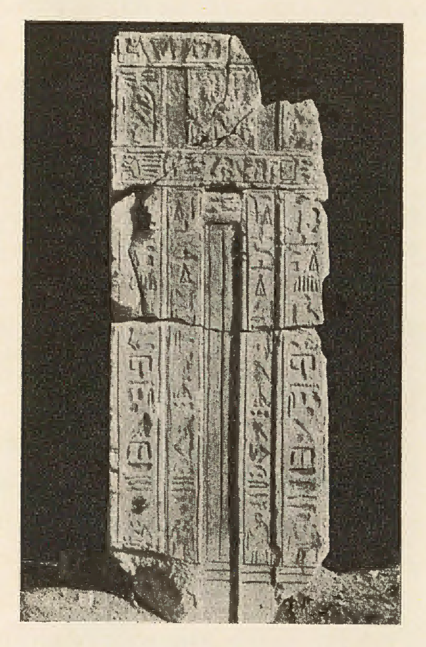
den Begriff für "reisen" bildete, sei es auch eine Wanderung durch die Wüste[1]. So war man in Ägypten auf den Nil und seine Kanäle angewiesen, und unter diesem Zwang der Lebensbedürfnisse lernte man schon in der Urzeit Schiffe zu bauen, wenn sie auch kleine Nachen aus Papyrusschilf waren, welche durch die ganze Zeit der ägyptischen Geschichte und noch zur Zeit der Griechen gebräuchlich waren. Schon in alter Zeit baute man Schiffe aus Holz und bald nahm diese Industrie ihren hohen Aufschwung. Man sieht doch wie König Senefru am Ende der III. Dynastie die Ankunft von 4 Schiffen voll Zedernholz rühmt. (vgl. Breasted, *Ancient Records*, I, § 66). Etwa um 2600 v. Chr. hören wir von der Flotte des Königs Sahure', die wahrscheinlich im Mittelländischen Meer gefahren sein muss. (Borchardt, *Sahure'*, I). Wenn die Industrie aber so hoch entwickelt war, und wenn sich ein Gaufürst Zau des 12. oberägyptischen Gaus im alten Reich neben anderen kleinen Geräten ein Schiff bauen lässt, sogar unter der Aufsicht eines namens (*), so wird man sich bei der grossen Hauptstadt des Reiches vorstellen können, dass für diese grosse Industrie, die schon in Provinzen für die Gaufürsten getrieben wird, eine Reichswerft entstanden war, wenn wir es auch hier bei dem Mangel des Materials nicht ausdrücklich nachweisen können. Ihren Hauptstützpunkt hat diese Vermutung augenblicklich im Titel "Zimmermann der grossen Werft des Pharao", den ein *Šsm-nfr* zur Zeit der VI. Dynastie trägt. (vgl. Davies, *Ptah-hetep* und *Akhet-hetep*, II; pl. XXXIII). An dieser Werft könnte unser *Ttwj*, der eine Generation früher lebte, als Direktor angestellt gewesen sein.

Interessant ist noch, dass *Ttwj* unter einer Reihe verschiedener Beamten in dem Grabe des Ptah-hetep I erwähnt wird[2]. Dort wird er, wenn vorausgesetzt werden kann, dass es sich um dieselbe Person handelt, als (sic) "Stiftungsbruder, Hausvorsteher und Ältester der Werft" bezeichnet. Wie die meisten Beamten, die in diesem Grabe erscheinen, wird *Ttwj* durch seine Bezeichnung als Stiftungsbruder, selbstverständlich ein Zeitgenosse des Ptah-hetep gewesen sein.

---

[1] H. Kees, *Kulturgeschichte*, S. 108.
[2] Paget and Pirie, *The Tomb of Ptah-hetep*, pl. XXXV.

Die Frau des *Ttwj* wird uns auch nicht ohne Interesse erscheinen, denn in ihr möchte ich augenblicklich die Inhaberin des zweiten Denkmals erkennen. Es ist eine Scheintür aus Kalkstein, die in dem Schacht No. 1 der Mastaba A gefunden wurde. Sie ist in zehn Stücke gebrochen, wobei die vier Ecken abgesplittert sind.



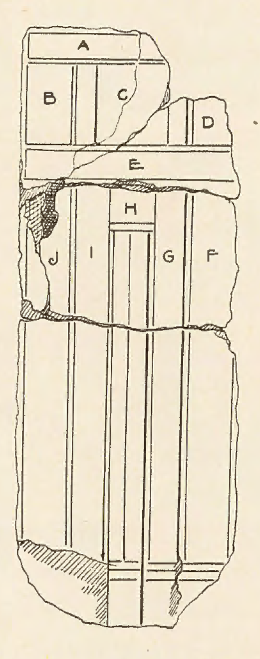


Abb. 67.

Beschreibung der Scheintür : (Für die Anordnung siehe Abb. 67).

A) ..... der Hathor (?) Herrin der Sykomore (?) ..... *Tš.t.*

B) Ganz oben der Name der Inhaberin und darunter, sie selbst mit einer Blume in der Hand.

C) Das ganze Feld, das ziemlich verwittert ist, enthielt vielleicht eine Opferdarstellung. Man sieht noch die auf einem einfachen Stuhle sitzende Frau mit einer Blume in der Hand. Vor ihr erkennt man noch die Spuren eines mit Brothälften bedeckten Tisches, und darüber die Speisen : "Tausend an Brot, Rindfleisch, Bier und [?]". Über ihrem Kopfe steht der Name .

D) Sehr beschädigt.

E) Auf dem Türbalken steht : „Abkömmling des Königs, Priesterin der Ḥatḥor, die bei dem grossen Gott geehrte *Ṯś·t*".

F) „Osiris an der Spitze von Busiris sei gnädig und gebe, dass ihr (nämlich der *Ṯś·t*) Brot und Bier als Festgabe gespendet werde".

G) „Der König sei gnädig und gebe, Anubis sei gnädig und gebe, dass sie, die *Ṯś·t* als Geehrte in der Nekropole begraben werde".

H) Der Name .

I) Entspricht G.

J) Entspricht F.

Ergebnisse :

1. Der Erste der beiden Ahnen von *Ṯtwj*, nämlich *Ptḥ šsp* ist mit dem gleichnamigen Inhaber des im vorigen Aufsatz besprochenen Denkmals, gleichzusetzen.

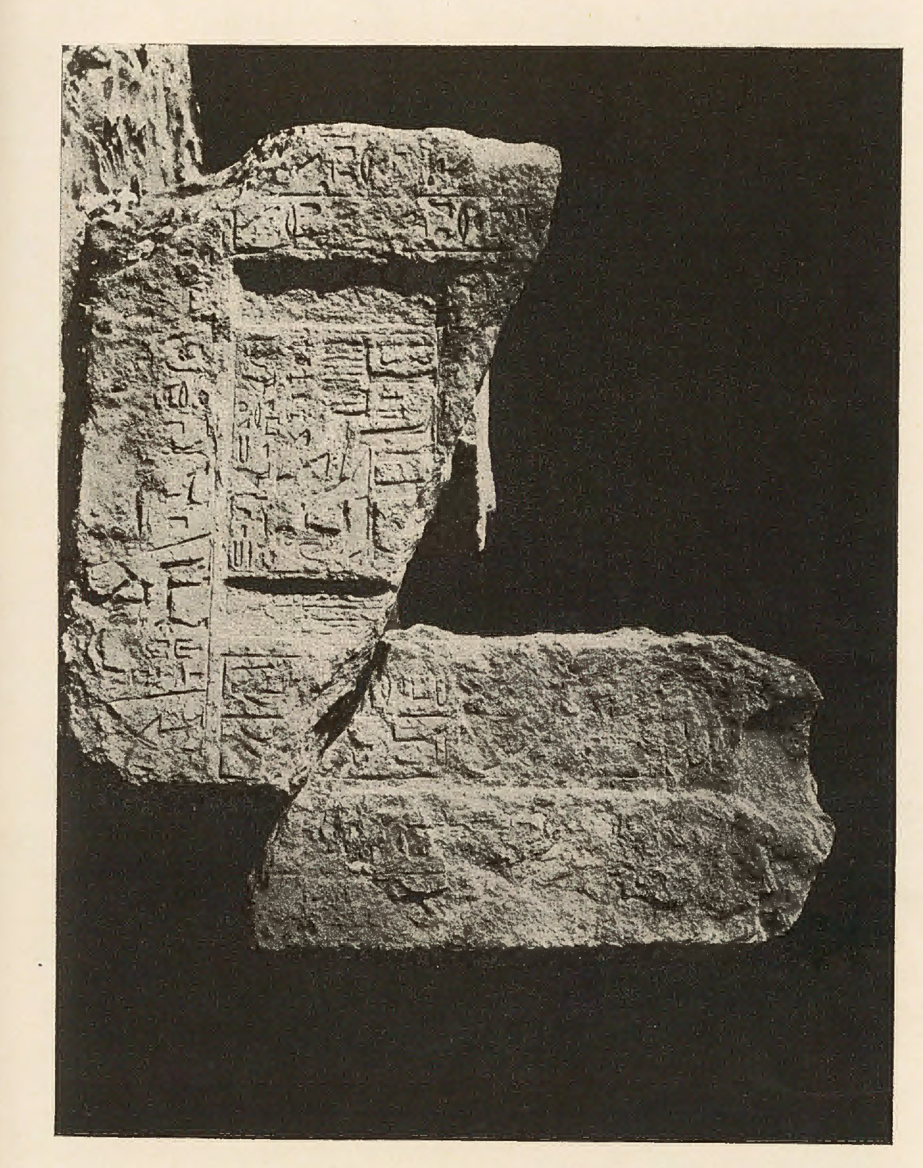
2. *Ṯtwj* kann wahrscheinlich wie viele andere Beamte seiner Umgebung als ein Zeitgenosse, womöglich auch als ein Verwandter des Ptaḥ-ḥetep betrachtet werden.

3. Seine Frau *Ṯś·t* ist mit der Inhaberin der Scheintür (Abb. 67) zu identifizieren.

4. Man kann vermuten, dass in Memphis eine Schiffswerft (im A. R.) bestanden hat.

5. *Ṯtwj* und seine Frau *Ṯś·t* waren wahrscheinlich in der Mastaba A, die dem *Ptḥ šsp* gehörte, begraben.

Ahmad Mohammad Badawi.



Das obere Bruchstück der Scheintür des *Ṯtwj*.

VARIA

BEKHEN-STONE

BY

GUY BRUNTON.

In an article by Lucas and Rowe on *bekhen*-stone (*Annales du Service*, XXXVIII, p. 142) some inaccuracies have crept in with regard to Text Q which need correction [1].

Apparently the authors wish to imply that they are dealing with one single monument; but in reality the mass of references applies to two, one of which was found in two separate pieces at different times. These are the naos of Ptolemy Philadelphus, still lying at Qus, which does not mention *bekhen*-stone, and the portions of the back-plate of a statue from Qift, which does.

The large piece of this latter was found by Petrie in 1894 and taken for the Cairo Museum because a fragment (or rather two fragments) were already there. These were found to fit and were accordingly joined to the main slab where Rowe must have seen them. When Daressy published these fragments in the *Recueil* he stated that they came from Qusiyeh (Meir); but he later verbally admitted to Roeder that they could quite well have come (with other things) from Qift; and this they certainly did. In the *bekhen*-stone article, this Qusiyeh of Daressy has become transformed into Qoseir on the Red Sea, the connections of which with Philadelphus are related at some length.

The Qift monument should never have been included in Roeder's Catalogue of Naos [2]. But he was in considerable doubt, writing "Naos"

---

(1) For detailed references see the original article.

(2) Roeder gives the Cairo Register number as 22185 (the *g* added by Rowe refers to Roeder's foot-note). Roeder was no doubt unable to check this with the Register, and was misled by some almost completely erased figures on the stone. Actually these are a cancelled Catalogue number painted on the stone when it was originally intended to include the object in Ahmed Bey Kamal's *Catalogue of Graeco-Roman Inscriptions*.

with an interrogation mark. The thickness of the edges of the slab (only 75 mm.), the size of the hieroglyphs, the arrangement of the inscription, the nature of the text, and the projections from the flat surface where the stone is broken, all show that it could never have formed part of a naos; and Petrie is no doubt right when he calls it the back-plate of a statue of Sen-nuu-shepsi (an official of Philadelphus) who recorded his biography upon it. There is no possibility that it was part of the Qus naos figured on p. 141 of the *Annales;* or that it is part of the "naos of *bekhen*-stone" referred to in Sen-nuu-shepsi's biography. Lucas' description of the material of which the statue is made has therefore no point (p. 155).

Varille has pointed out that the deity (Horus) for whom Sen-nuu-shepsi made his naos and the deity (Horus) to whom Philadelphus dedicated his naos at Qus are described in identical terms on the two monuments. This lends colour to the suggestion that the official at Qift is referring to the naos at Qus, not far away; but there is no proof of this, and the mention of Sen-nuu-shepsi on p. 141 of the *Annales* should be deleted.

Guy Brunton.

EXPRESSIONS PRÉPOSITIONNELLES D'IDENTITÉ

PAR

ÉTIENNE DRIOTON.

On trouve assez fréquemment dans les inscriptions hiéroglyphiques de l'époque gréco-romaine un genre de propositions d'identité qui ne semble guère avoir retenu l'attention : substantif-prédicat anticipé et sujet pronominal exprimé par un suffixe en dépendance de la préposition 𓂋.

(Rochemonteix-Chassinat, *Le temple d'Edfou*, I, p. 471) *Ḥr r-ỉ ỉrỉ ỉḫ·t n tf-f,* Je suis Horus qui rend le culte à son père.

(Drioton, *Rapport sur les fouilles de Médamoud* (1925), *Les inscriptions*, p. 81, n° 170, ligne 7) *Ḥr r-k ḥry-ḏꜣḏꜣ ḫꜣś·wt,* Tu es Horus chef des pays étrangers.

(*Id.*, p. 73, n° 162, ligne 7) *nb r-k n mr·wt,* Tu es le seigneur de l'amour.

(*Id.*, p. 59, n° 128, ligne 6) *dnỉ·t-k r-śn ỉmỉwtỉ sꜣw-n-śn tm,* Ils sont ta part entre tous les dieux.

Autres exemples : *Id.*, n°s 112, 7; 120, 7; 122, 7; 125, 7; 127, 7; 154, 7; 155, 7; 157, 7; 158, 7; 163, 7; 167, 7 (deux fois); 169, 7; 238, 6; 289, 7.

Cette tournure est difficile à expliquer. On serait tenté d'y voir une invention de grammairiens de la basse époque pour la commodité de

leurs thèmes en langue savante, si on ne la trouvait, d'une façon claire, dans un texte du Moyen Empire, celui de la stèle n° 141 du British Museum, lignes 8-10 (*Hieroglyphic Texts from Egyptian stelae, etc., in the British Museum*, II, pl. 24) :

8 . . . 10 . . .

« *L'homme d'équité auprès des gens, le juste à imiter* (*ms ˁ n šbꜣ*, mot à mot : apportant une manière d'instruire), *c'est celui de qui les gens disent : Si seulement la terre était pleine de ses semblables !* », *voilà ce que j'ai dit* . . .

C'est donc en réalité une construction rare, et probablement archaïque; cas semblable à celui de la construction analogue en *m*, usitée dans quelques passages des Textes des Pyramides, mais généralement dans des expressions toutes faites où, mise en construction prégnante, elle équivaut à une proposition relative :

(580 *a*; 589 *a*; 640 *b*; 767 *b*; 1633 *a*, *b*) *son père que tu es.*

(1629 *a*) *son fils que tu es.*

(1620 *b*; 1810 *b*) *ton fils qu'il est.*

(1617 *b*) *le fils que tu es de son fils aîné.*

(647 *d*) *son* ka *que tu es.*

(1461 *b* (M)) *ton corps qu'il est.*

(583 *b*) *ce grand que tu es.*

(588 *a*) *ce plus grand que lui que tu es.*

Cette construction ne se trouve qu'une fois, dans les Textes des Pyramides, employée comme véritable proposition d'identité :

. . . (1634 *b-c*, = 630 *b-c*) *n nb-šn ỉm-k* . . . *n nṯr-šn ỉm-k*, parce que tu es leur seigneur . . . parce que tu es leur dieu . . .

Tombée par la suite en désuétude, cette façon archaïque de s'exprimer reparaît, elle aussi, à Edfou dans des expressions comme :

(Rochemonteix-Chassinat, *Le temple d'Edfou*, I, p. 471) *Ḏḥwtỉ ỉm-*[*ỉ*], Je suis Thot.

(*Id.*, II, p. 258) *ỉwˁw-k ỉm-ỉ*, je suis ton héritier.

Étienne Drioton.

INSCRIPTIONS ON THE MODEL COFFIN

CONTAINING

THE LOCK OF HAIR OF QUEEN TYI

BY

ALAN ROWE.

This most interesting model anthropoid coffin, the inscriptions on which I am publishing at the request of Mr. R. Engelbach, came from the tomb of Tut-ankh-âmen and is briefly described by Howard Carter, *The Tomb of Tut-ankh-amen,* III, 1933, pp. 86-88, Pl. xxv, Fig. d. When found, it was nested inside three other small model coffins, also anthropoid [1]. Exhibition No. 443. Length, 13.3 cm. Light brown wood. See Pl. lxvii.

Carter writes that the fourth small coffin (the one under discussion) was "wrapped in linen, tied at the neck with a band of minute bead-work, sealed at the ankles, and was profusely anointed with unguents, as in the case of the king's burial. It bore the titles and names of Queen Tyi, and, within it, carefully folded in linen, was a plaited lock of her hair. Such heirlooms as these—a lock of auburn hair of....... Tyi, and a statuette of her sovereign husband, Amen-hotep III—are evidence of devotion. They were in all probability pieces of personal property that

---

[1] All four coffins and the lock of hair are exhibited on the Upper Floor, Hall No. 45, east centre, show-case 56. By the *side* of the third inner coffin was found a solid gold statuette of Âmen-hotep III, wrapped up in a separate piece of mummy-cloth (exhibited in Room No. 4, centre show-case 35). The Exhibition Nos. (*Tut-ankh-âmen*) are 442, 443, 470 (coffins), 444 (hair), and 445 (gold statuette). Cf. also J. Leibovitch, *Ancient Egypt,* Cairo, 1938, pp. 144, 169. The five objects are all seen in Carter, *op. cit.,* III, Pl. XXV.

had been in the family, chattels descending by due succession. Tut-ankh-amen, the ultimate heir, was the last of that ruling Amen-hetep House; hence these heirlooms were buried with him. The gold statuette..... was a trinket and was treated as such; the lock of hair was human, the remains of a royal personage, for which reason it received the prerogative of a royal burial [1]".

The relic of the queen moreover was not merely that of a royal personage, but that of a *divinized* royal personage, for both Tyi and her husband were worshipped after death. See my article in *Annales du Service*, XL, p. 42—referring (in the case of the queen) to a stela in the British Museum in which a certain [hieroglyphs] asks that praise may be given to Osiris, Isis, king Åmen-ḥotep III and queen Tyi, so that they may grant him a beautiful burial after an old age [2]. In the eyes of Tut-ankh-åmen, therefore, the lock of hair of "Queen Tyi, the grandmother of Tut-ankhamûn's wife Ankhesenamûn [3]", must have been an extremely holy relic—in fact, to all intents and purposes, the hair af a goddess!

Mr. A. Lucas informs me that the hair has been anointed with a black anointing material consisting of resin and fatty matter, such as was used for anointing the mummy and the gold coffin of Tut-ankh-åmen.

In passing it should be mentioned that the *first* and outermost of the four small coffins (No. 470—partly gilded) contains a prayer which indicates that the sky-goddess Newt descends upon the deceased king Tut-ankh-åmen in order to protect him. Figured on the left side of this particular coffin are the four deities Imseti, ...(?) [4], Dewamewtef, and Gebeb; on the opposite side are Ḥepy, Anubis, Qebeḥsenewef, and Horus-who-protects-his-father. On the bottom of the base is a figure of Isis seated on [hieroglyphs].

The lower part of the *second* coffin (also No. 470) is stuck to the lower part

[1] The small coffin containing the hair actually bears the common prayer for funerary offerings!

[2] H. R. Hall, *Hieroglyphic Texts from Egyptian Stelæ, etc.*, VII, 1925, p. 9, Pl. XXI, No. 834.

[3] *A Brief Description of the Principal Monuments*, Egyptian Museum, Cairo, 1938, section «Tomb of Tutankhamûn», Nos. 442, 443.

[4] Name not visible (the god is depicted as [hieroglyphs]). He is perhaps Maa-itef or Chery-baq-ef. See in *Annales du Service*, XXXVIII, p. 180.

of the first one [1], and, with its lid, is completely gilded inside and outside (the only one of the four so decorated). On the lid is a prayer to Newt on behalf of Tut-ankh-åmen, and on the bottom of the base a seated figure of Isis who assures the king, whom she addresses as "my brother Osiris", that she moves around him, and so on. The *third* coffin (No. 442) is uninscribed and has no figures or deities.

The *fourth* and innermost coffin (No. 443) is in the form of the mummy of Tyi [2] with the hands crossed on the breast. She wears the usual headdress, collar of beads, and bracelets. The inscriptions are incised and filled in with yellowish-white colour, and are corrupt in places. Section C of the horizontal text is divided into eleven parts, and our plate indicates the peculiar and unusual way in which the parts are more or less jumbled up with other Sections of the texts. There is no clear proof that this particular Section was added at a later date.

The inscriptions are as below:

Perpendicular texts (front):

Centre: [hieroglyphs] [3] [hieroglyphs] *sic* [4] [hieroglyphs]

Right: [hieroglyphs] [5] [hieroglyphs]

Left: Same as Right, excepting that [hieroglyphs] appears for [hieroglyphs].

Perpendicular text (back):

Centre: [hieroglyphs]

Horizontal texts (back and front):

(A) [hieroglyphs]

[1] By means of the black resin varnish (so Mr. A. Lucas) with which the outermost coffin is coated.

[2] The other small coffins are also mummiform and without the false beard.

[3] Text from here continued on to bottom of base.

[4] Original is something like [hieroglyphs].

[5] See footnote (3) above.

(B)

(C)

(D)

(E)

(F) [1]

(G)

The translations read :

PERPENDICULAR TEXTS (front) :

Centre : "Hereditary princess, great in favour, lady of joy, mistress of sweet breath[2], lady of the Two Lands, Tyi, true of word before the beautiful god, the lord of eternity (= Osiris)".

Right and Left : "Hereditary princess, great in favour, mistress of Upper and Lower Egypt, lady of the Two Lands, Tyi; may she live for ever!".

PERPENDICULAR TEXT (back) :

Centre : "Great royal wife, whom he (*i. e.*, the king) loves, lady of the Two Lands, Tyi; may she live for ever and ever!".

HORIZONTAL TEXTS (back and front) :

(A) : "Great royal wife, Tyi".
(B) : "Lady of the Two Lands, Tyi".

[1] In the original, for want of space, crosses .

[2] Cf. *Wörterbuch*, II, p. 379, under *ṯ3w nḏm* and *nḏm ib* (sometimes =); also V, p. 352. The expression "sweet breath" (of Tyi) is doubtless a poetical form of "pleasant speech", or similar.

(C) : "May the king give an offering to Ptaḥ-Seker-Osiris-Wenennefer, the great god, the lord of the necropolis, that he (*i. e.*, the god) may grant libations of wine[1], milk, everything beautiful and pure, and the smelling of the sweet breath of the north wind, to the spirit (*ka*) of the great royal wife, Tyi".
(D) : "Great royal wife, Tyi; may she live!".
(E) : "Great royal wife, Tyi; may she live!".
(F) : "Great royal wife, Tyi; true of word".
(G) : "Great royal wife, lady of the Two Lands, Tyi".

It is interesting to note that Tyi is called both (an epithet usually applied to the living) and *m3ʿ-ḫrw* (applied of course to the dead). How long she died before the decease of Tut-ankh-âmen we do not know.

Alan ROWE.

[1] Cf. *op. cit.*, V, p. 24, *qb irp* (el-ʿAmârna era).





Model coffin containing hair of Queen Tyi. Front and back views.

UN TÉMOIGNAGE DE CONVERSION

PAR

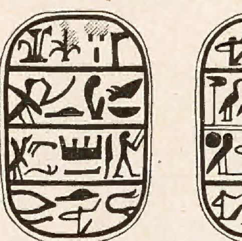
ÉTIENNE DRIOTON.

Les inscriptions des stèles populaires du Nouvel Empire réunies et étudiées en 1911 par Erman dans ses fameux *Denksteine aus der thebanischen Gräberstadt* comptent parmi les textes religieux les plus intéressants de l'ancienne Égypte. Les croyances qu'elles reflètent en une providence paternelle des dieux, le sentiment dont elles témoignent du péché et de son pardon, leur accent de piété personnelle, sont autant de traits qui les différencient des compositions religieuses officielles. Émanées de petites gens, qui ne s'embarrassaient pas, et pour cause, des clichés de la littérature sacrée, elles expriment directement une mentalité religieuse insaisissable partout ailleurs.

La conversion en est le thème principal. La plupart de ces stèles en effet ont été dédiées par des pénitents désireux de confesser leur égarement, de raconter leur punition, de publier leur repentir et, finalement, d'exalter la puissance et la bonté du dieu qui ne les avait châtiés que pour les amener à résipiscence, leur pardonner et les sauver.

Il serait impossible de comprendre, si on ne le rapprochait pas de ces stèles, un curieux petit bibelot qui appartenait en 1939 au Commandeur Ugo Dadone, et dont on trouvera ici le dessin agrandi au double, l'objet étant trop minuscule pour qu'on ait pu le photographier. C'est une plaquette en forme de cartouche elliptique, en terre émaillée blanche, ou peut-être blanchie par oxydation. Sa hauteur est de 0 m. 015, sur 0 m. 01 de largeur et 0 m. 003 d'épaisseur. Elle est percée de part en

part dans le sens de la longueur. Les deux faces sont occupées chacune par quatre lignes d'écriture très menue.





Recto (⟵) [hiéroglyphes]

(1) *J'ai offensé*[a] (2) *Amon, étant devenu insensé*[b]. (3) *Je me suis aperçu que je méconnaissais*[c] (4) *mon père.*

a) Dans la langue du Nouvel Empire, le verbe *šm* avec un régime direct n'est connu jusqu'à présent que régissant un nom de lieu. Il signifie alors «traverser», «fouler». Appliqué à une personne, comme il l'est dans ce contexte, il ne peut signifier que quelque chose comme «fouler moralement aux pieds», «offenser». C'était sans doute une expression de langue vulgaire.

b) *iw-(i) wḫꜣ*. Le mot [hiéroglyphes] qui, dans la littérature du Moyen Empire, désigne simplement un sot, se trouve, à partir de la XXII[e] dynastie, incorporé au vocabulaire religieux avec le sens d'«incrédule», d'«impie» : Stèle de l'Apanage, ligne 26 (*Zeitschrift für ägyptische Sprache*..., XXXV (1897), p. 16); Stèle de l'Excommunication, ligne 10 (Schaefer, *Urkunden der älteren Aethiopienkönige*, p. 113, ligne 3). C'est le sens qu'il a certainement ici. Il est employé, comme verbe, dans une construction néo-égyptienne correspondant au Présent II du copte qui, lorsqu'elle utilise l'infinitif, n'exprime pas la durée, mais le commencement d'un état.

c) [hiéroglyphes], avec la métathèse graphique qui caractérise l'orthographe de ce mot sous le Nouvel Empire.

Verso (⟵) : [hiéroglyphes]

(1) *Ô dieux du Midi et du Nord!* (2) *Le Seigneur de la Justice*[a] *écoute celui* (3) *qui adore Amon; il anéantit*[b] *celui* (4) *qui discute*[c] *contre lui.*

a) La forme spéciale du signe [hiéroglyphe] pourrait être une sorte de sigle pour [hiéroglyphe], imposé par l'exiguïté de l'écriture. Le titre de «Seigneur de la Justice» est ordinairement celui de Ptah. Il s'agit d'autant plus vraisemblablement de ce dieu que l'objet, vendu par un paysan, provient des environs du Caire, c'est-à-dire, sinon des ruines de Memphis, du moins du domaine du dieu Ptah.

b) [hiéroglyphes] = [hiéroglyphes].

c) [hiéroglyphes], cf. Sagesse d'Aménémopé, V, 10 : [hiéroglyphes], forme de [hiéroglyphes] «quereller». Le déterminatif doit être rectifié en [hiéroglyphe].

En somme ces deux petits textes correspondent à des éléments caractéristiques des «professions de conversion» déjà connues : à leur *incipit* par la mention de la faute, à leur *desinit* par la proclamation de la puissance du dieu.

Un texte aussi succinct pique la curiosité plutôt qu'il ne la satisfait. En particulier la faute que son auteur se reproche n'est pas définie. Toutefois deux détails par quoi ce texte diffère étrangement des professions de conversion qu'on a mentionnées peuvent servir de base à une hypothèse.

D'après les stèles thébaines étudiées par Erman, c'est le dieu offensé qui punit lui-même le coupable; le rappel final de sa puissance est adressé aux autres humains, afin qu'ils se gardent de pareilles fautes à son égard. Ici, par contre, c'est Ptah qui venge l'injure faite à Amon par celui qui discute contre lui; la proclamation de cette vérité est adressée aux dieux du Midi et du Nord, c'est-à-dire à toutes les divinités d'Égypte.

Ces particularités s'expliqueraient aisément si, étant donnée la date probable de ce texte, on le rapportait aux dissensions religieuses qui déchirèrent l'Égypte vers la fin de la XX[e] dynastie, et que M. Montet travaille en ce moment à mettre en lumière en s'appuyant sur ses trouvailles de Tanis. Il y eut alors une véritable guerre menée par les Amoniens contre la religion séthienne des Ramessides : guerre de sanctuaires, dans laquelle les différents dieux du pays, en prenant parti, entraînaient leurs sectateurs d'un côté ou de l'autre; guerre de discussions, dans laquelle les fidèles d'un dieu n'exaltaient leur maître qu'en dénigrant

son adversaire. Que Ptah se soit rangé du côté d'Amon, qu'un citoyen de Memphis, d'abord partisan déclaré de la théologie adverse, ait été ramené par une dure épreuve dans l'orthodoxie locale, voilà qui justifierait tous les termes de cette brève déclaration et permettrait en même temps de comprendre qu'elle soit adressée aux dieux, puisque cette lutte en somme était une lutte des dieux.

Quoi qu'il en soit, l'idée de faire graver ce témoignage de conversion sur une tablette minuscule, qui a certainement servi de chaton à une bague, ne saurait procéder d'un désir de lui donner une publicité moins éclatante que s'il avait été consigné, comme les autres, sur une stèle fixée dans un temple. On sait tous les usages à quoi servait un sceau dans l'ancienne Égypte. Le possesseur de celui-ci était amené à imprimer dans l'argile plusieurs fois par jour, suivant le côté qu'il utilisait, soit l'aveu de sa faute, soit l'expression de sa foi dans l'appui que Ptah accordait aux adorateurs d'Amon.

Étienne Drioton.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE
SUR LES INSCRIPTIONS GRECQUES
DÉCOUVERTES À KARNAK[1]

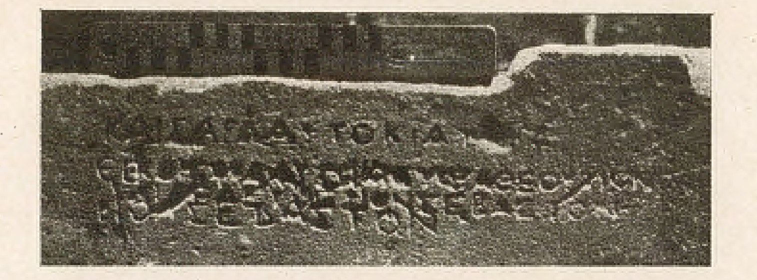
PAR

PIERRE JOUGUET.

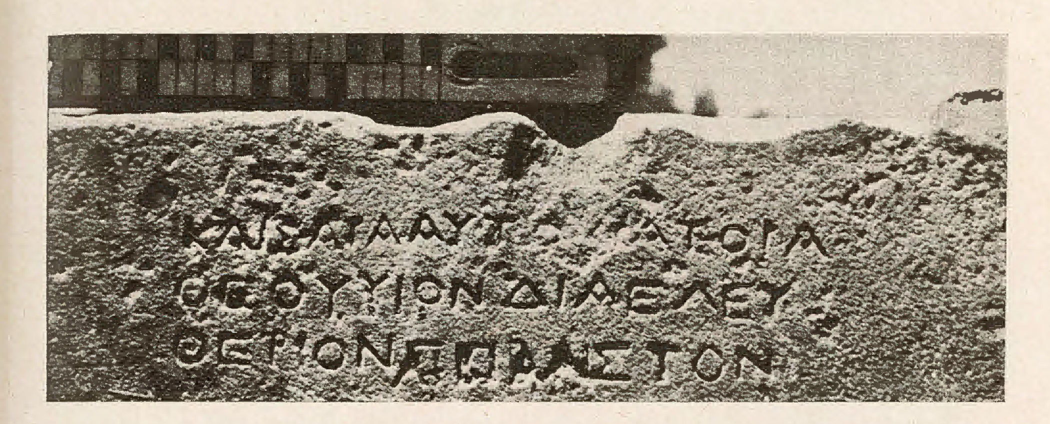
M. Alexandre Varille a bien voulu photographier les dédicaces grecques trouvées par M. Chevrier à Karnak, et que j'ai hâtivement publiées dans les *Annales du Service des Antiquités.* Une reproduction de ces excellents clichés répondra mieux qu'une description et que mes copies aux questions que les épigraphistes peuvent se poser. Ils verront mieux en particulier comment dans le numéro 1 (pl. LXVIII), un texte de deux lignes a été gravé sur les deux dernières d'un texte plus ancien dont les caractères sont plus espacés et plus beaux. Ce remaniement, si nous en pouvons juger par la forme des lettres, n'a pas été opéré longtemps après la gravure de l'inscription plus ancienne. On le croirait volontiers antérieur à la date de l'inscription n° 3 (81 après J.-C.). Il n'apporte aucune variante à la rédaction de la dédicace. L'inscription n° 2 était aussi en partie palimpseste : au moins le mot *σεβαστου* à la fin de la troisième et dernière ligne était sur un mot commençant par ΑΙΒ.. L'inscription n'a pas quatre lignes comme pourrait le faire croire mon fac-similé. La dernière ligne de celui-ci est la reproduction d'une note de mon carnet, destinée à mieux montrer les traces de lettres que l'on aperçoit sous le mot *σεβαστου*. Je regrette de n'avoir pu revoir le numéro 4.

---

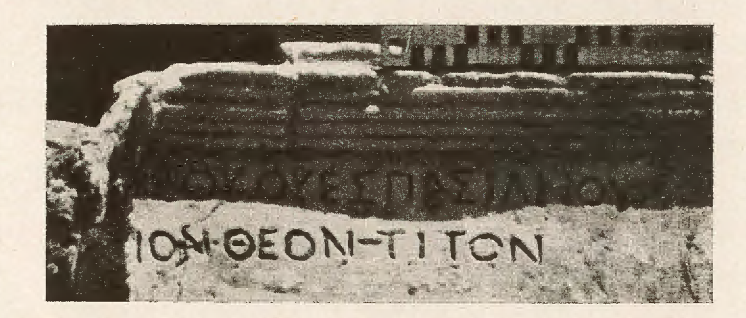
[1] Voir *Annales,* t. XXXIX, p. 603-606.



1. Dédicace à Auguste.



2. Dédicace à Auguste.



3. Dédicace à Titus.

OÙ IL EST CONFIRMÉ
QU'UN GRAND PRÊTRE D'AMON BAKENKHONSOU
N'A PAS EXISTÉ SOUS AMÉNOPHIS III

PAR

ALEXANDRE VARILLE.

Wreszinski [1] et Lefebvre [2] croyaient qu'un certain Bakenkhonsou avait été grand prêtre d'Amon sous Aménophis III. Ils attribuaient à ce personnage deux monuments : un petit naos provenant de Karnak, conservé au Musée du Caire [3], et une statue du Musée de Berlin [4]. Seul le naos porte le nom d'Aménophis III.

Dans le présent tome des *Annales*, Engelbach a très habilement montré [5], en publiant des photographies du naos en question (pl. XLIX), que les inscriptions donnant les cartouches d'Aménophis III et celles qui mentionnent Bakenkhonsou n'étaient pas de la même époque. Le style épigraphique est différent dans chaque cas. Les hiéroglyphes décorant le

---

[1] WRESZINSKI, *Die Hohenpriester des Amon,* 1904, p. 8, § 8.

[2] LEFEBVRE, *Histoire des grands prêtres d'Amon de Karnak,* 1929, p. 97 et 239, § 11.

[3] J. DE ROUGÉ, *Inscriptions hiéroglyphiques,* t. I, 1877, pl. XXVIII; LEGRAIN, *Répertoire,* 1908, p. 147, n° 258 ; ROEDER, in *Catalogue général du Musée du Caire, Naos,* 1914, p. 104-105, § 378-386.

[4] *Königliche Museen zu Berlin, Ausführliches Verzeichnis der ägyptischen Altertümer und Gipsabgüsse,* 1899, p. 139 ; ROEDER, *Ægyptische Inschriften aus den staatlichen Museen zu Berlin,* t. II, p. 74, n° 2082.

[5] ENGELBACH, *Two monuments of the chief prophet of Amūn, Bekenkhons, with some remarks on other monuments similarly inscribed,* in *Annales,* t. XL, p. 511-513.

linteau et les bords du naos sont nettement du temps d'Aménophis III. Par contre ceux qui ont été gravés sur les côtés de l'objet appartiennent à la XIXe dynastie. Le groupement , avec le ● légèrement déplacé en avant du milieu du , se retrouve sur la plupart des monuments portant le nom d'un grand prêtre Bakenkhonsou et datés des règnes des Ramsès II et III [1]. L'épithète *m3ʿ ḫrw*, appliquée au pontife Bakenkhonsou sur le naos du Caire, est également écrite avec la plume suivant un usage fréquent à l'époque ramesside [2]. Le naos a dû faire partie de la statue d'un haut fonctionnaire d'Aménophis III, sans doute mutilée lors de la révolution religieuse d'Akhenaton. Ce fragment de statue, alors abandonné dans quelque coin du temple de Karnak, fut à l'époque ramesside jugé digne d'être retaillé sous forme de naos isolé, vu l'excellent état de l'image d'Amon qu'il renfermait. Le grand prêtre d'Amon Bakenkhonsou, qui ordonna ce travail, fit graver son nom sur les faces latérales de l'objet. On doit donc ajouter le naos du Caire aux monuments relatifs à la renaissance ramesside d'un culte d'Aménophis III et des grands de son temps.

Quand à la statue du Musée de Berlin, rien ne permet de l'attribuer au règne d'Aménophis III [3]. Il y est fait mention d'une célèbre représentation d'Aménophis Ier divinisé, auprès de laquelle elle devait se

(1) Cette règle épigraphique « d'horreur du vide » s'applique principalement dans une colonne isolée de hiéroglyphes, comme c'est le cas pour le naos du Caire, ou encore dans la première des colonnes d'un long texte vertical. Voir par exemple l'inscription antérieure d'une statue de Bakenkhonsou, datée de Ramsès II et conservée à la Glyptothèque de Munich (Bissing-Bruckmann, *Denkmäler Ägyptischer Skulptur,* 1914, pl. 51) ; l'inscription antérieure de la statue 42155 du Musée du Caire, datée de Ramsès II (Legrain, *Statues et statuettes,* t. II, pl. XVIII) et le texte dorsal du même monument (Lefebvre, *Sur l'âge du grand prêtre d'Amon Bakenkhonsou,* in *Revue de l'Égypte ancienne,* t. I, 1927, p. 139) ; l'inscription antérieure de la statue 42160 du Musée du Caire (Legrain, *op. cit.,* pl. XXIV) ; etc.

(2) W. Erichsen, *hinter dem Namen des Verstorbenen,* in *Acta Orientalia,* vol. VI, 1927-1928, p. 271.

(3) Comme l'a montré Drioton dans l'article d'Engelbach (p. 514 de ce volume des *Annales*), l'affirmation faite à la page 139 de l'*Ausführliches Verzeichnis* est fausse.

trouver. Or nous savons de multiples sources que le culte d'Aménophis Ier ne se répandit vraiment dans la nécropole thébaine qu'au début de l'époque ramesside [1].

Un troisième monument aurait pu, par erreur, être rapporté à un Bakenkhonsou contemporain d'Aménophis III. C'est un torse de statuette, publié en compagnie d'autres objets sur une planche de la « Description de l'Égypte», sous le titre : « Idole et fragmens d'antiquités... trouvés dans le tombeau isolé de l'ouest» [2]. En se rapportant à cette seule indication, on aurait pu supposer que le possesseur de la statuette vivait sous Aménophis III, dans la sépulture de qui on avait placé un objet à son nom. Heureusement pour nous, les fouilleurs de l'expédition française précisèrent dans le petit volume consacré à l'explication des planches des atlas : « Ce fragment nous a été vendu par les gens du pays, qui l'avaient recueilli dans les hypogées» [3]. La statuette ne provient donc pas du tombeau de l'ouest, mais très vraisemblablement de la sépulture n° 35 de Drah Abou'l Neggah, dans laquelle fut trouvé au siècle dernier, le beau sarcophage de granit, aujourd'hui à Liverpool [4], du pontife Bakenkhonsou ramesside. Ainsi disparaît l'unique élément qui aurait pu permettre d'attribuer un grand prêtre d'Amon Bakenkhonsou au règne d'Aménophis III.

Par ailleurs un Bakenkhonsou est aussi inconnu sous Aménophis III comme second prophète d'Amon que comme grand prêtre. Deux personnages, Ânen et Samout, jouèrent le rôle de second prophète d'Amon à cette époque. Ânen était fils de Iouya et de Touiyou et beau-frère du

(1) Sethe, *Heroes and Hero-gods (Egyptian),* in *Encyclopaedia of Religion and Ethics,* vol. VI, 1913, p. 649, dit qu'Aménophis Ier a été considéré comme une divinité protectrice de la nécropole thébaine « à partir de 1300 av. J.-C. environ ». Voir la documentation réunie à ce sujet par Černý, *Le culte d'Aménophis Ier chez les ouvriers de la nécropole thébaine,* in *Bulletin de l'Institut français du Caire,* t. XXVII, 1927, p. 159-203 et pl. I-IX.

(2) *Description de l'Égypte, Antiquités,* planches, t. II, pl. 80, fig. 8 et 11.

(3) *Description de l'Égypte,* texte, t. X. Explication des planches, p. 226.

(4) V. Schmidt, *Sarcofager, Mumiekister..., Typologisk Atlas,* Copenhague, 1919, p. 122-123, fig. 622, 623 et 624. Les textes ont été publiés par Lieblein, in *Zeitschrift für ägyptische Sprache,* t. VI, 1868, p. 12.

roi[1]. En l'an XX d'Aménophis III, d'après l'inscription d'une statue du Musée de Bruxelles[2], Ânen était en fonction sous l'autorité du pontife Meriptah et avait sous ses ordres le troisième prophète d'Amon Amenemhêt et le quatrième prophète d'Amon Samout. Ce Samout, qui fut probablement le successeur direct d'Ânen, devait, comme lui terminer sa carrière en qualité de second prophète d'Amon[3].

---

(1) Ânen est mentionné sur le sarcophage de sa mère Touiyou (MASPERO, in DAVIS, *The Tomb of Iouiya and Touiyou,* 1907, p. XVIII; QUIBELL, in *Catalogue général, Tomb of Yuaa and Thuiu,* 1908, p. 19). Nous avons de lui, au Musée de Turin, une très belle statue (CHAMPOLLION LE JEUNE, *Lettres à M. le Duc de Blacas,* Première Lettre, 1824, p. 40-42; GAZZERA, *Descrizione dei monumenti egizi del regio Museo,* Torino, 1824, p. 20-21, tav. 4, fig. 1; ORCURTI, *Catalogo illustrato,* t. I, 1852, p. 67; FABRETTI, ROSSI e LANZONE, *Regio Museo di Torino,* 1882, p. 105, n° 1377; MASPERO, *Rapport sur une mission en Italie,* in *Recueil de travaux,* t. III, 1882, p. 126, XI). — La tombe thébaine n° 120 a été désormais attribuée à Ânen par DAVIES, in *Bulletin of the Metropolitan Museum of Art,* t. XXIV, *Egyptian Expedition 1928-1929,* p. 35 et suivantes. — Consulter également BORCHARDT, *Ein Onkel Amenophis' IV. als Hoherpriester von Heliopolis,* in *Zeitschrift für aegyptische Sprache,* t. 44, 1907-1908, p. 97-98; KEES, *Ein Onkel Amenophis' IV Hoherpriester von Heliopolis?* in *op. cit.,* t. 53, 1917, p. 81-83; BORCHARDT, *Die Instrumententasche der Astronomen und Feldmesser,* in *Allerhand Kleinigkeiten,* 1933, p. 19 et pl. 9, fig. 1.

(2) CAPART et SPIEGELBERG, *Une statuette du temple de Wazmose,* in *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles,* t. XVI, 1902, p. 160-169 (le tirage à part de cet article porte l'indication : t. XVII, 1903, p. 19-28); BREASTED, *Ancient Records,* t. II, § 928-931; SPELEERS, *Recueil des inscriptions égyptiennes des Musées du Cinquantenaire,* 1923, p. 60, 151 et 208 a.

(3) La tombe de Samout, dont on ignore aujourd'hui l'emplacement exact à Drah Aboul Neggah, a été visitée par les égyptologues du début du siècle dernier: CHAMPOLLION, *Notices descriptives,* t. I, p. 539-540, qui vit sur une des parois le cartouche, près de la tête du défunt «compris sans doute dans un de ses titres»; WILKINSON, *Manners and Customs,* t. II, p. 149 (n° 136), édition Birch, t. I, p. 381 (n° 156); t. III, p. 41 (n° 336), éd. Birch, t. II, p. 107 (n° 365); cf. également pour les dessins encore inédits de WILKINSON : PORTER and MOSS, *Topographical Bibliography,* t. I, p. 187. — Deux groupes de Samout et de sa femme Baky sont au Musée du Caire : LEGRAIN, *Répertoire,* p. 157-158, n°s 271-272; BORCHARDT, *Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten,* t. III, p. 161,

Ainsi, comme l'a montré Engelbach, tous les monuments, aujourd'hui connus, portant le nom d'un grand prêtre Bakenkhonsou sont bien ramessides.

A. VARILLE.

Le Caire, 1er juin 1941.

---

n° 932; t. IV, p. 60, n° 1107. — Sépulture et statues furent exécutées avant la révolution religieuse d'Akhenaton car les noms d'Amon ont été systématiquement effacés sur tous ces monuments.

UNE STATUE DE PTAHMÔSE

GRAND PRÊTRE D'AMON SOUS AMÉNOPHIS III

PAR

ALEXANDRE VARILLE.

Le fragment d'une statue de granit, décrit ci-après, se trouve aujourd'hui à Karnak, dans le grand magasin du Service des Antiquités, situé à l'est du temple reposoir de Ramsès III. L'objet ne porte aucun numéro d'inventaire. Rien n'indique sa provenance. Je n'oserais affirmer qu'il soit inédit. En tout cas, les renseignements qu'il fournit n'ont pas été utilisés par les historiens.

Le monument, haut d'une cinquantaine de centimètres, comprend le socle et la moitié inférieure d'une statue de personnage accroupi (pl. LXIX). Une colonne verticale de texte, gravée sur le devant du vêtement donne la fin d'un souhait en faveur du fonctionnaire représenté [1] :

... [2] [2]

[... *pour le*] ka *du porteur de flabellum à la droite du Roi, intendant d'Amon, préfet, vizir, premier prophète d'Amon, Ptahmôse.*

Le grand prêtre Ptahmôse nous est connu comme un des plus hauts dignitaires du règne d'Aménophis III. Nous possédons de lui une grande

---

[1] Sur la planche illustrant cet article l'inscription hiéroglyphique a été renforcée à l'encre pour rester visible à la reproduction.

[2] Le nom d'Amon a été martelé et soigneusement restauré.

stèle au Musée de Lyon [1], une merveilleuse statuette au Musée du Caire [2] et deux cônes de terre cuite provenant de la décoration de sa tombe [3] dont l'emplacement dans la nécropole thébaine est encore inconnu. La liste des titres de Ptahmôse énumérés sur ces différents monuments a été dressée en dernier lieu par Lefebvre [4] et Anthes [5]. Le fragment de statue de Karnak apporte deux éléments nouveaux à ce groupement : Ptahmôse reçut le titre honorifique [6] de *porteur de flabellum à la droite du Roi* et joua le rôle d'*intendant d'Amon.*

D'après une hypothèse de Lefebvre, les grands prêtres d'Amon, en fonction pendant le long règne d'Aménophis III, auraient été : 1° Bakenkhonsou, 2° Meriptah et 3° Ptahmôse. Mais, en examinant de près la documentation, on peut réduire le nombre de ces personnages de trois à deux et également reprendre la question de leur ordre de succession.

---

(1) Devéria, *Notice sur les antiquités du Musée de Lyon,* in A. Comarmond, *Description des antiquités et objets d'art contenus dans les salles du Palais des Arts,* Lyon, 1857, p. 664-668 et planche ; mémoire réédité dans Devéria, *Mémoires et fragments,* t. I, in *Bibliothèque égyptologique,* t. XI, 1896, p. 51 et pl. IV ; Varille, *Une stèle du vizir Ptahmès, contemporain d'Aménophis III (N° 88 du Musée de Lyon),* in *Bulletin de l'Institut français du Caire,* t. XXX, 1930, p. 497-507 et planche.

(2) Mariette, *Catalogue général des monuments d'Abydos,* p. 61, n° 408. — Loret, in *Recueil de travaux,* vol. IV, 1883, p. 109, n° 178. — Newberry, in *Catalogue général du Musée du Caire, Funerary statuettes and model sarcophagi,* t. I, 2e fasc., 1937, p. 343-345 (et pl. XXVII encore inédite), n° 48406. Une photographie de la statuette dans Lefebvre, *Histoire des grands prêtres d'Amon de Karnak,* 1929, pl. I, A, et dans Borchardt, *Kunstwerke aus dem Aegyptischen Museum zu Kairo,* pl. 35.

(3) Un cône, conservé au Musée d'Orléans, a été publié par Daressy, *Recueil de cônes funéraires,* in *Mémoires de la Mission française,* t. VIII, 1892, p. 283, n° 119 ; un second cône, trouvé dans la nécropole thébaine par Northampton, *Report on some excavations in the Theban Necropolis during the winter 1898-1899,* 1908, pl. XXV, n° 31.

(4) Lefebvre, *op. cit.,* p. 99-102, 241-243, § 13.

(5) Anthes, *Die hohen Beamten namens Ptahmose in der 18. Dynastie,* in *Zeitschrift für ägyptische Sprache,* t. 72, 1936, p. 62-63, § 6.

(6) Les grands prêtres [hieroglyphs] Mery et [hieroglyphs] Amenemhêt, prédécesseurs de Ptahmôse sous Aménophis III et Thoutmôsis IV furent également *intendants d'Amon.* Cf. Lefebvre, *op. cit.,* p. 237, § 9 et p. 239, § 10.

Les lecteurs de ce tome des *Annales* ont appris dans un article d'Engelbach [1], auquel j'ai ajouté une note confirmative [2], qu'aucun Bakenkhonsou n'avait été grand prêtre d'Amon sous Aménophis III. Nous ne connaissons plus pour ce règne que les deux pontifes Meriptah et Ptahmôse.

D'après certains indices, je croirais volontiers que Meriptah fut le successeur de Ptahmôse.

En effet, l'inscription d'une statue du Musée de Bruxelles relate dans quelles conditions, en l'an XX d'Aménophis III, le pharaon se trouvant à Memphis, on dépêcha à Thèbes un scribe royal, chargé d'un message du Palais pour le grand prêtre Meriptah, ordonnant de raser (la tête) du chef du mesurage du grenier des biens divins Nebnefer [3], suivant le rite d'installation à certaines fonctions.

En l'an XXXI d'Aménophis III, ce fut vraisemblablement ce même pontife Meriptah qui, en qualité de [hieroglyphs] *préposé au trésor,* assista à la réunion du premier conseil d'administration de la fondation funéraire d'Amenhotep fils de Hapou [4]. Or, pendant l'année XXXI du règne, Ramôse était déjà *préfet* et *vizir de Thèbes* puisque nous le trouvons figuré, un an auparavant, sur un bas-relief du temple de Soleb, assistant aux cérémonies du jubilé trentenaire de son souverain [5].

Par ailleurs, comme l'a montré Anthes [6], ce même vizir du Sud Ramôse

---

(1) Engelbach, *Two monuments of the chief prophet of Amūn, Bekenkhons, with some remarks on other monuments similarly inscribed,* in *Annales,* t. XL, p. 511-513.

(2) Varille, *Où il est confirmé qu'un grand prêtre Bakenkhonsou n'a pas existé sous Aménophis III,* in *Annales,* t. XL, p. 639-643.

(3) Capart et Spiegelberg, *Une statuette du temple de Wazmose,* in *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles,* t. XVI, 1902, p. 160-169 (le tirage à part de cet article porte l'indication : t. XVII, 1903, p. 19-28) ; Breasted, *Ancient Records,* t. II, § 928-931 ; Speleers, *Recueil des inscriptions égyptiennes des Musées du Cinquantenaire.* — Inscription étudiée ici d'après ma copie de l'original.

(4) Robichon et Varille, *Le temple du scribe royal Amenhotep fils de Hapou,* t. I, 1936, p. 3, 5 et 16.

(5) Lepsius, *Denkmäler,* Abth. III, pl. 83b. — Photographie n° 938 de l'expédition Breasted au Soudan.

(6) Anthes, *Der Wesier Paser als Hoherpriester des Amon in Hermonthis,* in *Zeitschrift für ägyptische Sprache,* t. 67, 1931, p. 8.

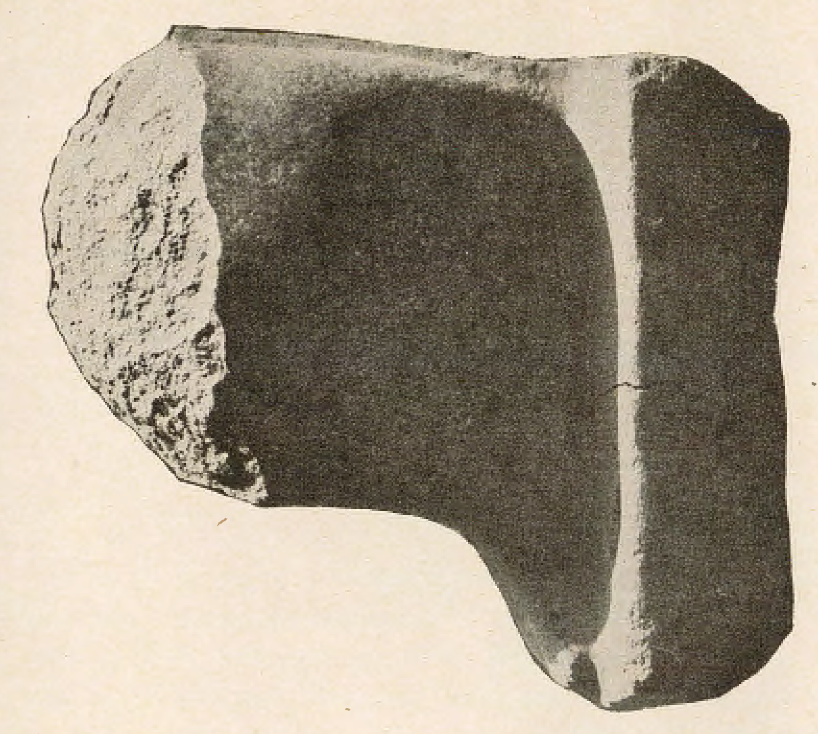
étant *chef des prophètes de Haute et de Basse-Égypte*[1], Ptahmôse, qui porta aussi ce titre, fut certainement son prédécesseur.

Si l'on admet que Ptahmôse fut à la fois *préfet et vizir de Thèbes, grand prêtre d'Amon* et *chef des prophètes de Haute et de Basse-Égypte,* il aurait été en fonction avant Meriptah. Son activité se serait exercée au début du règne d'Aménophis III.

A. Varille.

Le Caire, le 5 juin 1941.

[1] Tombe thébaine de Ramôse n° 55: paroi sud-est, à droite en entrant dans la première salle, registre supérieur, d'après ma copie.



2. Côté gauche.



1. Vue de face.

Statue du grand prêtre d'Amon Ptahmôse.

TOUTANKHAMON

EST-IL

FILS D'AMÉNOPHIS III ET DE SATAMON?

PAR

ALEXANDRE VARILLE.

A la fin du règne personnel d'Aménophis III, dans les années qui précédèrent son jubilé trentenaire et l'association au trône de son fils Aménophis IV [1], Amenhotep, fils de Hapou, qui était alors le premier ministre du pharaon, remplissait également la fonction de *majordome de la fille royale, femme royale, Satamon, vivante* [2]. L'importance de cette Satamon à la cour d'Aménophis III est soulignée par l'attribution au plus haut fonctionnaire du royaume de la gérance de ses biens.

Engelbach a consacré, dans ce numéro des *Annales*, une intéressante étude à l'histoire de la fin de la XVIIIe dynastie [3]. Son article, fort bien documenté, est plein de ces raisonnements qui, même lorsqu'on les trouve en défaut, gardent le mérite d'avoir contribué à chasser de l'égyptologie des idées reçues. Sans prétendre discuter dans leur ensemble les solutions proposées par Engelbach, je voudrais aborder, à sa suite, la question de la filiation de Satamon.

---

(1) Borchardt, *Amenophis IV. Mitkönig in den letzten Jahren Amenophis' III?* in *Allerhand Kleinigkeiten*, 1933, p. 23-29.

(2) Maspero, in *Annales du Service*, t. II, 1901, p. 280-284 = Legrain, *Statues et statuettes de rois et de particuliers*, t. I, 1906, n° 42127, p. 78-80 et pl. LXXVI = Varille, *Inscriptions concernant Amenhotep fils de Hapou*, Statue A, texte n° 2, p. 8.

(3) Engelbach, *Material for a revision of the history of the heresy period of the XVIIIth dynasty*, in *Annales du Service*, t. XL, 1940, p. 133-165, pl. XX-XXVIII.

On a trouvé deux admirables fauteuils portant le nom d'une princesse Satamon dans la tombe de Iouiya et Touiyou, parents de la reine Tiyi qui avait épousé Aménophis III avant la seconde année de son règne [1].



Fig. 68. — Dossier du fauteuil n° 51113 du Musée du Caire.

Le dossier du premier fauteuil (fig. 68) est orné de deux figures symétriques de *la grande fille du roi, qui l'aime, Satamon* recevant des mains d'une servante un collier d'or sur un plateau [2]. Le

[1] Un scarabée de la collection Frazer, publié par FRAZER et GRIFFITH, in *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XXI, 1899, pl. III, p. 156, date une chasse de l'an II d'Aménophis III et de la reine Tiyi.

[2] DAVIS, *The tomb of Iouiya and Touiyou*, 1907, p. 38, fig. 1, pl. XXXIII; QUIBELL, *Tomb of Yuaa and Thuiu*, in *Catalogue général du Musée du Caire*, 1908, n° 51113, p. 53-54, pl. XXXVIII. Textes relevés par LEGRAIN, *Répertoire généalogique et onomastique du Musée du Caire*, 1908, n° 227, p. 130.

dossier du second fauteuil (fig. 69) représente *la grande femme royale Tiyi* se promenant en barque et ayant devant elle *la fille*

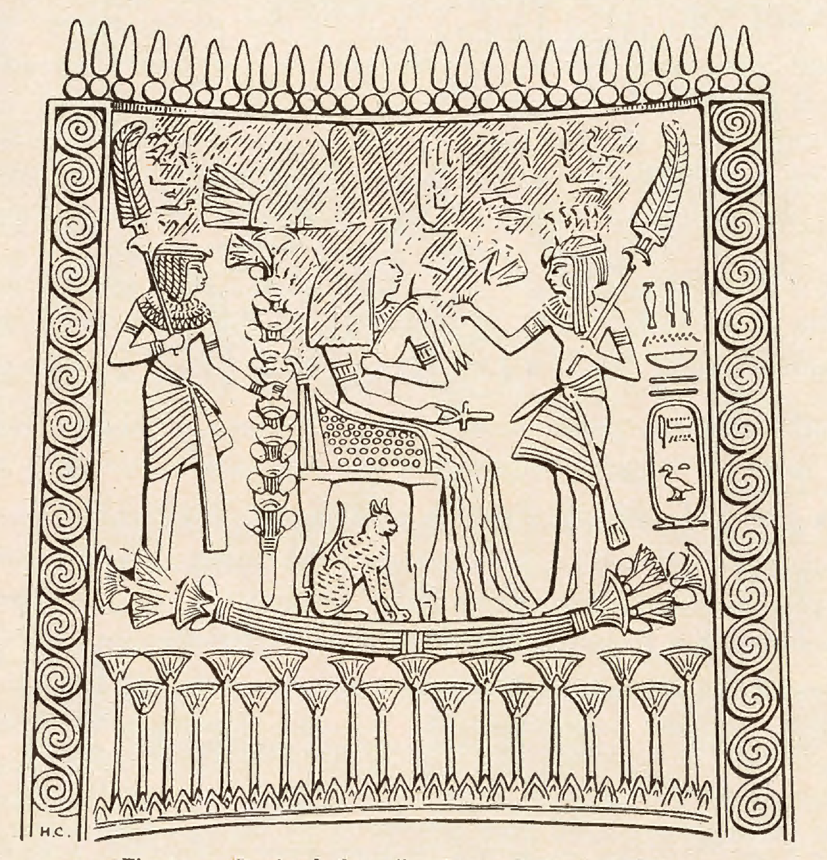


Fig. 69. — Dossier du fauteuil n° 51112 du Musée du Caire.

du roi, qui l'aime, la favorite du maître des Deux Terres, Satamon [1].

Par ailleurs, au moins deux documents confirment que cette Satamon est bien la fille de Tiyi, ce que la représentation familiale précédente laissait déjà deviner. Le premier document est une bande d'ébène, provenant

[1] DAVIS, *op. cit.*, p. 43, fig. 4, pl. XXXVI; QUIBELL, *op. cit.*, n° 51112, p. 52-53, pl. XXXVI. Textes relevés par LEGRAIN, *op. cit.*, n° 228, p. 131.

d'un coffret, portant la légende suivante en hiéroglyphes incisés[1] : [2] [3] *Le dieu parfait, seigneur des Deux Terres, maître praticien, le roi de Haute et de Basse-Égypte Nebmaatrê, le fils de Rê [Amenhotep Prince de Thèbes]. — La fille du roi, femme du roi, Sat[amon], née de la grande femme royale Tiyi, vivante et prospère à jamais.*

Le second document est une belle coupe d'albâtre, provenant d'El-Amarna, publiée par Engelbach[4]. Sur cet objet, le nom du roi *le dieu parfait Nebmaatrê, doué de vie comme Rê* fait face à celui de *la fille et femme du roi, [Satamon], née de la femme royale Tiyi, vivante et prospère* sic. Le cartouche renfermant primitivement le nom de Satamon, à qui appartenait la coupe, a été gratté et remplacé par le prénom d'Aménophis III. La présence d'un nom amonien martelé montre que l'objet a été très certainement exécuté pour les palais royaux thébains d'Aménophis III. Mais l'effaçage du nom de Satamon, avant ou lors du transport de la coupe à El-Amarna, ne présente aucun caractère exceptionnel. On peut citer des centaines d'exemples où le cartouche royal a été remplacé, au moment du schisme atonien, par le prénom . Le sculpteur qui a effacé le cartouche de Satamon et l'a remplacé par le prénom d'Aménophis III était simplement un illettré auquel on avait donné l'ordre de répéter le cartouche chaque fois qu'il le

[1] Je cite ce texte d'après une copie de mon maître V. Loret. — L'objet est décrit par Birch, *First and second egyptian rooms*, in *Synopsis of the contents of the British Museum*, 1874, p. 43, n° 5899 *a* (shelf 2); édition de 1879, p. 14; *Archaeological Journal*, vol. VIII, p. 39; Newberry, *Extracts from my notebooks*, 31. *The family of Amenhotep III*, in *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XXIV, 1902, p. 246.

[2] Tout le cartouche amonien du roi a été martelé.

[3] Seul le nom d'Amon a été martelé dans le cartouche de Satamon.

[4] Engelbach, *op. cit.*, p. 155 et pl. XXVI, 2. Fragments portant les n°s 30996 et 59283 du *Journal d'entrée* au Musée du Caire.

rencontrerait en compagnie du cartouche qu'il devait détruire. A ce propos, je ne saurais partager l'avis d'Engelbach qui croit voir dans cette restauration une altération intentionnelle du texte primitif, faite dans le but de le rendre incompréhensible.

On ne peut citer aucun document permettant de supposer, comme le pense Engelbach, que Satamon ait été la fille de Thoutmès IV et de Iaret, et la demi-sœur d'Aménophis III. Par contre l'examen des documents précédents *permet d'affirmer que Satamon était la fille d'Aménophis III et de Tiyi.* Les deux fauteuils de la princesse Satamon ont logiquement leur place dans la tombe de Iouiya et Touiyou. D'après l'étude de leurs momies, ces grands parents de Satamon s'éteignirent vers la soixantaine[1], à l'époque où leur petite-fille devenait une adolescente.

* * *

Nous avons remarqué, sur le fragment de coffret du British Museum et sur le vase d'albâtre du Musée du Caire, que Satamon n'était plus seulement appelée *fille du roi*, mais *femme du roi*. Amenhotep, fils de Hapou, qui mourut en l'an XXXI du règne[2], gérait les biens de Satamon à une époque où elle avait acquis le titre de *femme royale*. Aménophis III *avait donc épousé sa propre fille avant l'an XXXI de son règne.* Newberry a d'ailleurs proposé depuis fort longtemps cette solution[3]. Son argument principal était l'inscription suivante d'un tube à fard de la collection Mac Gregor à Tamworth[4] : *Le dieu parfait Nebmaatrê. — La fille du roi, grande femme du roi, Satamon, vivante.* Je ne peux qu'adopter la théorie de Newberry en ajoutant à sa documentation le bouton de coffret, en faïence bleue, publié par Engelbach, et sur lequel le cartouche du souverain est flanqué des noms de

[1] Elliot Smith, in Quibell, *op. cit.*, p. 69 et 72.

[2] Robichon et Varille, *Le temple du scribe royal Amenhotep fils de Hapou*, t. I, 1936, p. 5 et 15.

[3] Newberry, *op. cit.*, 1902, p. 246.

[4] Wallis, *Egyptian ceramic art, The MacGregor collection, A contribution towards the history of egyptian pottery*, 1898, p. 21, fig. 34.

ses deux épouses[1] :

Le dieu parfait Nebmaatrê. — La femme du roi Tiyi. — La femme du roi Satamon. Le nom de Tiyi, écrit dans le même sens que celui du pharaon, conserve une place d'honneur en face de celui de sa fille, la nouvelle épouse du souverain.

* * *

Pour quelles raisons Aménophis III épousa-t-il sa propre fille? "The theory that Amenophis III married his own daughter to obtain a right to the trone, is untenable", écrit Engelbach[3]. Et tel est généralement l'argument opposé à l'existence d'un inceste entre Aménophis III et Satamon. Cette raison me paraît assez faible car ne peut-on pas expliquer cet inceste en consultant le tableau, dressé par Engelbach[4], des âges des différents membres de la famille d'Aménophis III? On verrait ainsi que pour rester d'accord avec les dates minima données par les monuments, la reine Tiyi aurait tendu vers la cinquantaine lorsqu'elle aurait eu pour fils Toutankhamon. N'est-il pas beaucoup plus simple de justifier le mariage d'Aménophis III avec Satamon par le désir du roi de conserver à sa descendance toute la pureté du sang de Tiyi, alors incapable de concevoir?

* * *

La filiation de Toutankhamon paraît également assez claire. En 1889, Loret rappelait aux égyptologues qu'une inscription, gravée sur un des sphinx Prudhœ, montrait qu'il était le fils d'Aménophis III[5] :

(1) Cet objet, qui provient de la collection léguée en 1936 par S. M. le Roi Fouad au Musée du Caire, où il est inventorié au *Journal d'entrée* sous le n° 67962, est reproduit en photographie par Engelbach, *op. cit.*, pl. XXVI, 1.

(2) Le nom d'Amon a été martelé.

(3) Engelbach, *op. cit.*, p. 156.

(4) *Ibid.*, p. 147.

(5) Loret, *Tout-ankh-Amen, fils d'Aménophis III*, in *Recueil de travaux*, t. XI, 1889, p. 212.

[1] *Puissent les dieux accorder la satisfaction au roi de Haute et de Basse-Égypte, seigneur des Deux Terres, maître praticien, Nebkheperourê, fils de Rê, seigneur des diadèmes, Toutankhamon Prince d'Héliopolis du Sud (= Thèbes), qui a renouvelé*[2] *les fondations de son père, le roi de Haute et de Basse-Égypte, seigneur des Deux Terres, Nebmaatrê Image de Rê, fils de Rê, Amenhotep Prince de Thèbes.*

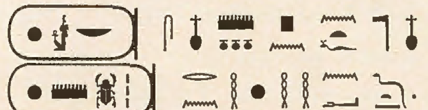
Engelbach attribue d'ailleurs fort bien à Aménophis III la paternité de Toutankhamon. Mais, d'après Engelbach, Tiyi lui aurait donné naissance à un âge assez avancé. Bien qu'en l'absence de document précis la chose reste possible, n'est-il pas plus vraisemblable de considérer Toutankhamon comme le fils de Satamon? Celle-ci l'aurait élevé à El-Amarna où nous savons qu'elle vécut. Lorsqu'Akhenaton mourut dans sa cité solaire, presque en même temps que son frère et corégent Semenkhkarê, qui venait de remonter sur le trône thébain de son père, leur demi-frère Toutankhaton, devenu Toutankhamon, aurait été le plus normal des successeurs.

A. Varille.

Le Caire, 5 juillet 1940.

(1) Edwards, *The Prudhoe lions*, in *Annals of archaeology and anthropology*, vol. XXVI, 1939, p. 5 et pl. I, *b*. On trouvera également des photographies, une copie et une très complète bibliographie du monument dans Edwards, *British Museum, Hieroglyphic texts from Egyptian Stelae, etc.*, t. VIII, 1939, pl. XV et p. 14.

(2) Cf. la forme de la dédicace du temple de El-Kab :



Or, c'est la Majesté du roi de Haute et de Basse-Égypte Nebmaatrê qui a achevé ce monument pour son père le dieu parfait Menkheprourê pour l'éternité et la perpétuité (Tylor and Clarke, *Wall drawings of the monuments of El Kab, The temple of Amenhetep III*, Pl. VIII et X). Nul ne contesterait que Thoutmès IV ne soit le père d'Aménophis III.

A «KIRGIPA» COMMEMORATIVE SCARAB
OF AMENOPHIS III
PRESENTED BY HIS MAJESTY KING FAROUK I
TO THE CAIRO MUSEUM

BY

R. ENGELBACH.

A commemorative scarab of the 10th year of King Amenophis III, giving the name and parentage of Queen Tyi and recording the arrival of Princess Kirgipa, daughter of Shutarna, King of Mitanni, together with her suite, has just been given by H. M. King Farouk I to the Cairo Museum, and provides it with yet another historical monument of first importance, since a scarab with that inscription is not represented among the immense collection given by H. M. King Fouad I to the Museum in April, 1936.

G. W. Frazer is the first to mention the existence of the "Kirgipa" scarabs, of which he says there are "two or three" in existence[1].

In 1880, Henri Brugsch[2] recounts how his brother Emil Brugsch Bey sent him a copy of the inscription of such a scarab which had been bought in Egypt by a lady about to travel to Europe. Henri Brugsch, in his article, gives a copy of the inscription, which appears to have been in perfect condition, with a translation and a commentary, and remarks that the scarab measured 8 cm. by 6 cm.

In 1893, Maspero gives the reproduction of a paper squeeze which

---

(1) *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, XXI, 155.

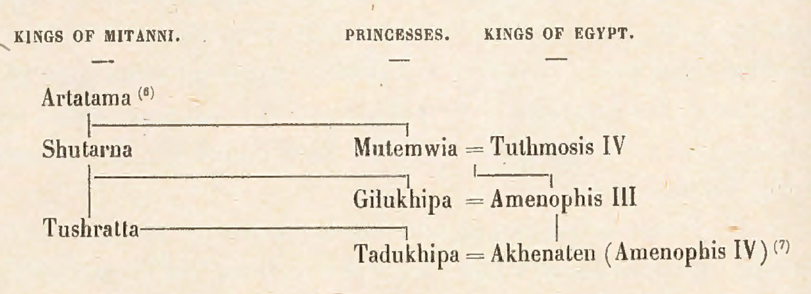
(2) *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1880, 81-87.

Emil Brugsch had given him, and which Legrain had "faithfully copied"[1]. From this drawing, which gives the correct spacing of the hieroglyphs, and which I refer to as "Text A", I have restored the lacunae of the King Farouk specimen and collated its text.

In 1894, Legrain cites another example of a Kirgipa scarab[2] once in the collection of the Baron de Menascé, and sold to the Hôtel des Commissaires-Priseurs. Its present location is unknown. The example is less perfect than that of King Farouk. No measurements are given, but it is recorded to be green in colour.

The King Farouk scarab is of steatite, with faint traces of green glaze, and measures 6 cm. by 4 cm. with a maximum depth of 3 cm. On both sides, between the legs and the flat, are the cartouches [cartouche].

Kirgipa is mentioned on the Tell el-ʿAmarna tablets as amêlit Gi-lu-ḫe-pa[3], and was the sister of Tushratta (mTu-iš-e-rat-ta)[4] King of Mitanni and daughter of Shutarna (mŠu-ut-tar-na-a)[5] who was also King of Mitanni, the marriages between the royal house of Mitanni and Egypt being as follows :



Text (←).

1.

2.

(1) *Recueil des travaux*, XV, 200.

(2) *Ibid.*, XVI, 62.

(3) Mercer, *The Tell el-Amarna Tablets*, 17, 5.

(4) *Ibid.*, 17, 3.

(5) *Ibid.*, 24 I, 47.

(6) *Ibid.*, (mAr-ta-ta-a-ma), 24, III, 52.

(7) Breasted, *Ancient Records of Egypt*, § 866, note h.

3. [1]

4. [2]

5. [3]

6. [4]

7. [5] [6]

8. [7] [8]

9.

10.

11.

Year 10 under the majesty of. . . . .[9] *the King of the South and North, Neb-maʿet-rēʿ, the Son of Rēʿ, Amenḥotpe-Ruler-of-Thebes (given life), (and) the Great King's-Wife, Tyi (who lives), the name of whose father was Yuya, the name of whose mother was Thuyu.*

Marvels brought to His Majesty (life, prosperity, health!) : the Daughter of the Chief of Nahrin, Satirna, Kirgipa[10], *and 317 of her harem-ladies.*

My chief, Dr Étienne Drioton, has been good enough to check my collation of the text of the King Farouk scarab with Maspero's reproduction of the squeeze of "Text A".

The provenance of the scarab is said to be Tell Farâʿîn (Buto).

R. Engelbach.

(1) Text A omits [hieroglyph].

(2) Text A adds [hieroglyph].

(3) Text A has [cartouche].

(4) Text A has [hieroglyph].

(5) Text A has [hieroglyphs].

(6) Text A has [hieroglyphs].

(7) Text A has [hieroglyphs].

(8) Text A has [hieroglyphs].

(9) Here follow the usual *Serekh*, *Nebti*, and *Ḥōr-Nūb* titles.

(10) In Breasted's translation (*op. cit.*, § 367), obviously taken from Text A, Kirgipa's name incorrectly precedes that of her father, Satirna.







A "Kirgipa" commemorative scarab of Amenophis III presented to the Cairo Museum by His Majesty King Farouk I.

Scale, full-size; *Journal d'Entrée* number, 85739.

LE «LIVRE DE LA NUIT»

SUR LES MONUMENTS DE LA BASSE ÉPOQUE

PAR

A. PIANKOFF.

Le *Livre de la Nuit,* qui fut copié pour la première fois par Champollion dans la tombe de Ramsès VI[1] et qui doit son nom à Lefébure[2], est une œuvre théologique composée au Nouvel Empire. Certains passages et scènes du *Livre de la Nuit* se rencontrent assez fréquemment sur les monuments de la basse époque. Toutefois, à ma connaissance, ces scènes n'ont jamais été identifiées par les égyptologues. Maspero lui-même, en décrivant le second sarcophage de Taho fils d'Ahmasi, considère la scène de «la grande Salle où siège Osiris[3]», empruntée au *Livre de la Nuit,* comme faisant partie du *Livre des Portes.* Pourtant, cette *Salle d'Osiris* se distingue par bien de détails de la scène dite *Salle du Jugement*[4], qui fait partie du *Livre des Portes* et se trouve intercalée entre la quatrième, et la cinquième division dans les bonnes versions. Cette représentation est surtout remarquable par la balance tout à fait caractéristique dont le pied est formé par une momie humaine. *La Salle du Jugement* est du reste représentée sur la face est du même sarcophage[5].

---

[1] Champollion, *Notices descriptives,* II, p. 662-684.

[2] Lefébure, *Les hypogées royaux de Thèbes* (*Mémoires de la Mission*), t. III, fascicule 2, 3ᵉ division. *Tombeau de Ramsès IV,* p. vii. Voir aussi mon article : *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte,* t. XL, p. 288.

[3] Maspero, *Sarcophages des époques persanes et ptolémaïques* (*Catalogue général du Musée du Caire*), p. 178.

[4] *Ibid.,* p. 195.

[5] *Ibid.,* pl. XVIII.

Il serait évidemment très utile de faire une liste de tous les emprunts faits au *Livre de la Nuit,* perdus parmi d'autres «livres», sur les monuments de la basse époque. Malheureusement, les monuments égyptiens des Musées d'Europe et d'Amérique, ne sont pas très accessibles en ce moment. Je me contenterai donc dans cet article d'indiquer quelques scènes du *Livre de la Nuit,* qui apparaissent sur les monuments bien connus du Musée du Caire, ainsi que sur d'autres monuments de l'Égypte.

Les deux déesses adossées, qui représentent respectivement la Nout du Jour et la Nout de la Nuit, pareilles à celles qui ornent le plafond de la Salle du Sarcophage dans la tombe de Ramsès VI, sont reproduites de la même manière sur un couvercle de sarcophage de bélier conservé au Musée du Caire[1].

La Salle d'Osiris, défendue par une grande porte fortifiée, fait partie de la septième division du *Livre de la Nuit.* Elle se trouve représentée sur trois sarcophages de l'époque ptolémaïque du Musée du Caire : sur le sarcophage déjà mentionné de Taho fils d'Ahmasi, sur le sarcophage de Cheb-Min et sur celui d'Ankh-Hor[2]. Sur ces trois sarcophages la scène est toujours placée à gauche au premier registre d'en haut sur la face ouest de la cuve (pl. LXXI). Le milieu du registre est occupé par la septième heure de l'Am-Douat séparée du côté droit par une porte, également fortifié d'une autre représentation empruntée au registre inférieur de la sixième division du *Livre de la Nuit*[3].

C'est la scène bien connue par l'étude détaillée que lui a consacrée le Dr Ét. Drioton et qui, dans le *Livre de la Nuit,* représente le dieu Horus parlant à six groupes de personnages représentant les races de l'humanité connues par les Égyptiens du Nouvel Empire[4]. Sur les sarcophages

(1) Mariette, *Monuments divers,* pl. 46, p. 13-14, 146; Maspero, *Guide du visiteur,* p. 378-379.

(2) Cheb-Min (48447) et Ankh-Hor (48446). Ces sarcophages appartiennent tous au même type, dont l'exemplaire le mieux exécuté est celui de Taho, au Musée du Louvre; voir : Sharpe, *Egyptian Inscriptions,* II, pl. I-XXI. Cf. aussi le sarcophage n° 49 du Musée de Berlin, publié dans Dümichen, *Der Grabpalast des Petuamenap III,* pl. XVI *ff.*

(3) Maspero, *Sarcophages des époques persanes et ptolémaïques* (*Catalogue général du Musée du Caire*), p. 175.

(4) Ét. Drioton, *Syria,* XV, 1934, p. 282 *ff.*

saïtes cette scène est très simplifiée : elle ne représente que le dieu Horus dans l'attitude «de berger veillant sur son troupeau» derrière lequel se tient un personnage faisant le geste d'adoration. Le tout est accompagné d'un texte.

Au registre inférieur, la partie centrale consacrée à la huitième heure de l'Am-Douat, est encadrée à gauche par une scène prise dans la huitième division du *Livre de la Nuit,* qui représente le dieu Sia adressant la parole à un groupe de divinités[1], à droite, par quelques figures et un texte empruntés à la Litanie du Soleil.

La scène de gauche est extrêmement abrégée (pl. LXXII) : les divinités, auxquelles Sia adresse la parole dans la version complète du *Livre de la Nuit,* manquent sur les sarcophages du Caire[2]. Le texte du discours est mieux conservé que dans sa version plus ancienne qui se trouve dans la tombe de Ramsès VI. Je peux même ajouter que c'est ce texte saïte qui m'a servi de clef et qui m'a permis de démêler l'imbroglio que le *sš-kd* de la tombe de Ramsès VI a fait avec le texte qu'il avait copié. Enfin, sur les sarcophages saïtes, apparaissent assez fréquemment deux scènes qui symbolisent la naissance du Soleil au lever du jour. La première est figurée par le signe du ciel, du scarabée et de l'enfant superposés[3], . La deuxième scène figure deux barques affrontées, celle du soir et celle du matin, avec deux déesses qui se transmettent le disque solaire[4]. Ces deux représentations sont également empruntées au *Livre de la Nuit.*

On a pu constater par ces quelques exemples, que les décorateurs des sarcophages saïtes choisissaient leurs sujets avec une certaine recherche et essayaient de grouper les passages pris dans différents «livres», afin d'arriver à former un ensemble cohérent. Ce travail d'adaptation apparaît

(1) Champollion, *Notices,* II, p. 676-677.

(2) Le discours de Sia et la réponse des dieux sont conservés en entier sur les sarcophages de Cheb-Min et de Ankh-Hor. Sur le sarcophage de Taho, fils d'Ahmasi, la place, que devaient occuper ces discours, est restée vide. Par contre, sur le sarcophage de Taho du Louvre les discours manquent, mais les dieux sont représentés au complet.

(3) Maspero, *Sarcophages des époques persanes et ptolémaïques,* p. 188.

(4) *Ibid.,* p. 236, pl. XIX.

surtout dans la tombe si connue mais si mal étudiée de Pédaménopet. Là, les représentations des divinités, qui se trouvent aux registres du *Livre de la Nuit*, sont placées entre les divisions du *Livre des Portes*, gravé en entier sur la paroi gauche de la Salle XIII [1]. Ainsi, la *Salle d'Osiris* est placée entre la septième et la huitième division du *Livre des Portes*, «Horus parlant aux nations», entre la sixième et la septième division [2].

Enfin, avec les fragments de blocs trouvés près du Nilomètre de Rodah, le Dr Ét. Drioton a pu reconstituer une scène de la *Salle d'Osiris*, qui ornait une des parois d'une pièce recouverte de textes et de représentations du Livre des Quererts. Je le remercie de m'avoir bien voulu montrer les photographies de cet intéressant monument.

L'étude des textes ptolémaïques est à peine commencée, elle fournira sans aucun doute de très précieux renseignements sur l'évolution de la pensée de l'Égypte; souvent, même, ces textes donneront la solution de certains problèmes que nous posent des versions fréquemment très corrompues des époques antérieures.

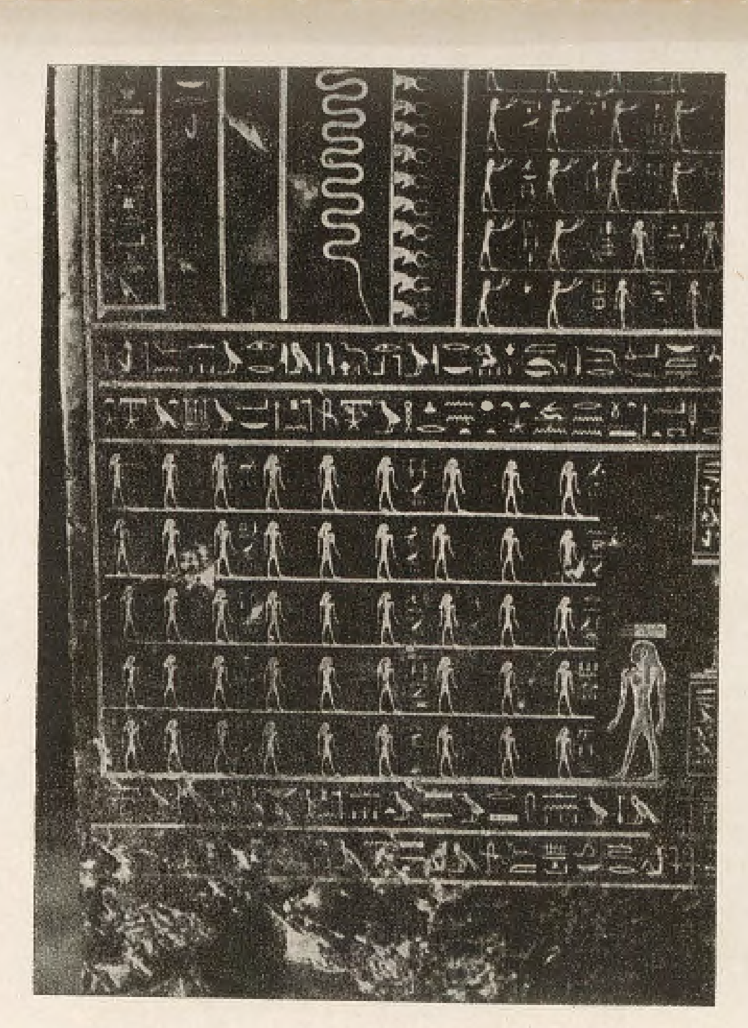
A. Piankoff.

[1] Dümichen, *Der Grabpalast des Petuamenap*, voir le plan.

[2] Ces deux scènes se rencontrent encore une fois dans la même tombe : salle XIII, près de l'entrée de la salle XVI, et sur le pilier qui sépare l'entrée de la salle XVI de la salle XV.



La salle d'Osiris d'après le sarcophage de Taho du Louvre.



Le dieu Sia parlant aux divinités (sarcophage de Taho, Louvre).



Discours de Sia (sarcophage de Cheb-Min, 48447).

COMPTES RENDUS

DES FOUILLES ET EXPLORATIONS

A PRELIMINARY REPORT

ON

THE EXCAVATIONS AT SAQQARA

1939-1940

BY

ZAKI Y. SAAD.

Some time ago the Department of Antiquities entrusted me to excavate the area between the Step Pyramid and the Causeway and the Pyramid of Unas. The excavations started on the 16th of November 1939 and closed down on the 31st of May 1940.

On the 17th of November, that is the second day of our work, we came across the upper parts of the mad brick walls of a chamber of a mastaba to the south of the Causeway of the Pyramid of Unas. This mastaba was constructed before the Causeway, which was built over it. Its burial shaft was excavated the season before. After digging for half an hour, and at a depth of 0 m. 50 from the ground level, we found a wooden false door 2 metres high and 1 m. 50 wide. It is very beautifully inscribed and is in an excellent state of preservation (pl. LXXIII). According to the situation of the mastaba and the style of the inscriptions, I date the tomb either to the 4th or to the early part of the 5th Dynasty [1].

The false door is a unique piece of its kind. It consists of fourteen pieces of which eleven only are inscribed. These pieces were all wedged

[1] The absence of the name of Osiris among the funerary gods, makes one suggest that the date of this false door is before the Vth Dynasty.

together with wooden pegs and lashed with strings of leather. The back was strengthened by four angular wooden corners tied to it by means of leather strings (fig. 70).

The face of the false door is covered with inscriptions and representations cut deep in the wood and show every skilful art. The owner , Ika, is represented with his wife , Imerit, and two of his sons Abdou and Thenti, and eleven other relatives both male and female.

On the upper lintel is the following line written horizontally : ← "A boon that the king gives

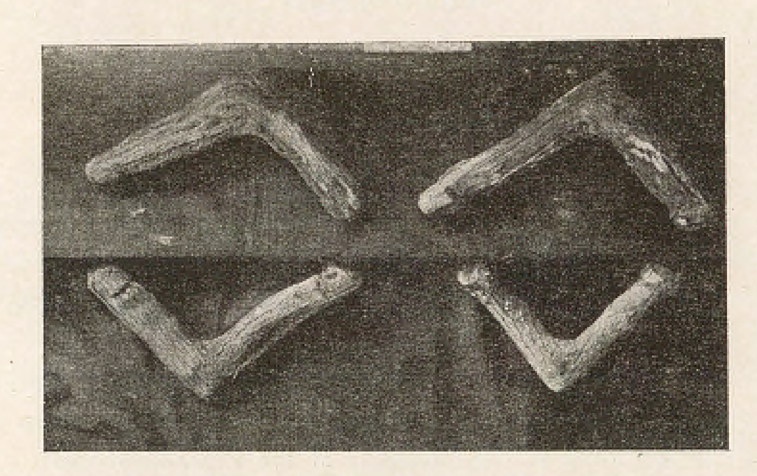


Fig. 70.

and a boon given by Anubis who is presiding over the dwelling of the god that he be buried in the necropolis-namely, the acquaintance of the king, Ika".

On the right jamb, is inscribed vertically : . "A boon that the king gives, that offerings come forth to him at the voice on every beginning of the year, feast of Thot, New year's day; Wag feast, and Soker feast, at every day-namely the acquaintance of the king, the ruler of the great castle, Ika."

On the left jamb is inscribed vertically :

"A boon given by Anubis that he may pass over the beautiful road over which passes he who is in honour with the great god-namely the acquaintance of the king, the ruler of the great castle, the royal priest Ika."

On the panel, the owner and his wife are represented seated on chairs facing one another, between them is an offering table covered with reeds. The man wears the short kilt (plissé). His right arm is extended towards the table while his left arm is bent with the hand close on the breast. His wife wears the usual long robe tight on the body. Her right arm is extended towards the table while the other rests on her thigh. Over their heads is a horizontal inscription : →|←

←"The ruler of the great castle, the acquantaince of the king Ika."
→"The acquaintance of the king, Imerit."

Under this line are five groups, names of ointments :

1. "Incense"
2. "Set oil"
3. "Hekenou oil"
4. "Sefet oil"
5. "Khenem oil"

Under these are represented a ewer and a basin.

Below the table to the left "thousand of alabaster".

To the right "thousand of bread and beer".

On the lower lintel the following is inscribed horizontally : "A boon that the king gives to be made to him offerings of bread, fowl, beer, and oxen-namely the acquaintance of the king, the ruler of the great castle, Ika."

On the inner jamb to the right is the representation of the wife holding

in her right hand a lotus flower close to her nose. Over her head are four vertical lines :

1. "His wife, his beloved".
2. "Priestess of Hathor, Mistress of the sycamore".
3. "The acquaintance of the king, the honoured".
4. "Imerit".

In front of her is a representation of a small lady. Her left arm is by her side while the right is bent to her breast. Above her head is the following inscription vertically : "The acquaintance of the king Thentet".

On the inner jamb to the left is the representation of Ika, in a walking attitude wearing a short kilt. He is holding a long staff in his left hand while in his right hand he carries the Kherep. He wears a wig with a stripe in the middle. He is represented with a short beard. Over his head are four vertical lines :

1. "The acquaintance of the king, the ruler of the great castle".
2. "The priest of the king".
3. "He who is in honour with his master".
4. "Ika".

In front of him is a small representation of his son Abdou, in a walking attitude and holding his father's staff by the left hand. In front of the son is inscribed vertically : "His son, the overseer of the Ka priests Abdou".

On the drum is written horizontally : "The ruler of the great castle, the acquaintance of the king Ika".

Under the drum is a recess of three sides (left, right and the back.) On the right side (Pl. LXXIV. *a*) are shown four ladies in two registers. Two ladies are in the register above and two in the register below.

They are all represented in the usual attitude with the left arm bent to the breast while the right arm is by the side. Above the head of each are inscribed both her title and name horizontally :

The first lady in the register above is "The acquaintance of the king Meriti-tefes" [1]. The second is "The acquaintance of the king Nefert-kau".

The first in the register below is "The acquaintance of the king Semdetet?" [2].

The second is "The acquaintance of the king Khent-kau-es".

On the left side (Pl. LXXIV. *b*) are two registers. In the higher one are represented two men in a walking attitude wearing the short kilt. The right arm of the first is bent to his breast while the left is by his side and holding in the hand an unknown object. Above his head is inscribed "The scribe Nefer-ka". In front of him is represented a smaller lady whose name is inscribed above her head "Khenut". The second is represented with his two arms by his side. His name and title is inscribed above his head "The scribe, Inefer". In the lower register are represented three nude persons in a walking attitude. Their names are inscribed above their heads and are respectively 1. "Ika". 2. "Nefer-ka". 3. "Thenti".

On the back of the recess (Pl. LXXIV. *c*) is a large representation of the owner in a walking attitude holding a long staff in his left hand; in his

[1] Reading of Professor B. Gunn; a queen of Cheops bore this name.

[2] Brugsch, *Thes.*, II, 235. v. Bissing, *Grab des Gemni-Kai*, II, S. 27. *W. B.*, Bd. IV, S. 147, reading «Smd.t?». Sethe, *Übersetzung und Kommentar zu den Altägyptischen Pyramidentexten*, Bd., III, S. 207. Gardiner, *Sign-list*, N. 13 PP. 475. He does not agree with the reading. Sethe did not agree with the reading of Brugsch Smd.t because, he said, Brugsch read thus after the name of the Dekan Greek Σματ. Sethe's argument is that the determinative is for an eyebrow. But as there is no other reading, I have to use it until another reading is adopted. I am very much obliged to Dr Ahmed Badawy for his help in translating to me the German text in the different books on this subject.

right hand he holds a piece of cloth or a handkerchief. Above his head is inscribed the following horizontal text : ← "The priest of the king, the acquaintance of the king, Ika". In front of him is a small representation of his elder son "Thenti", in a

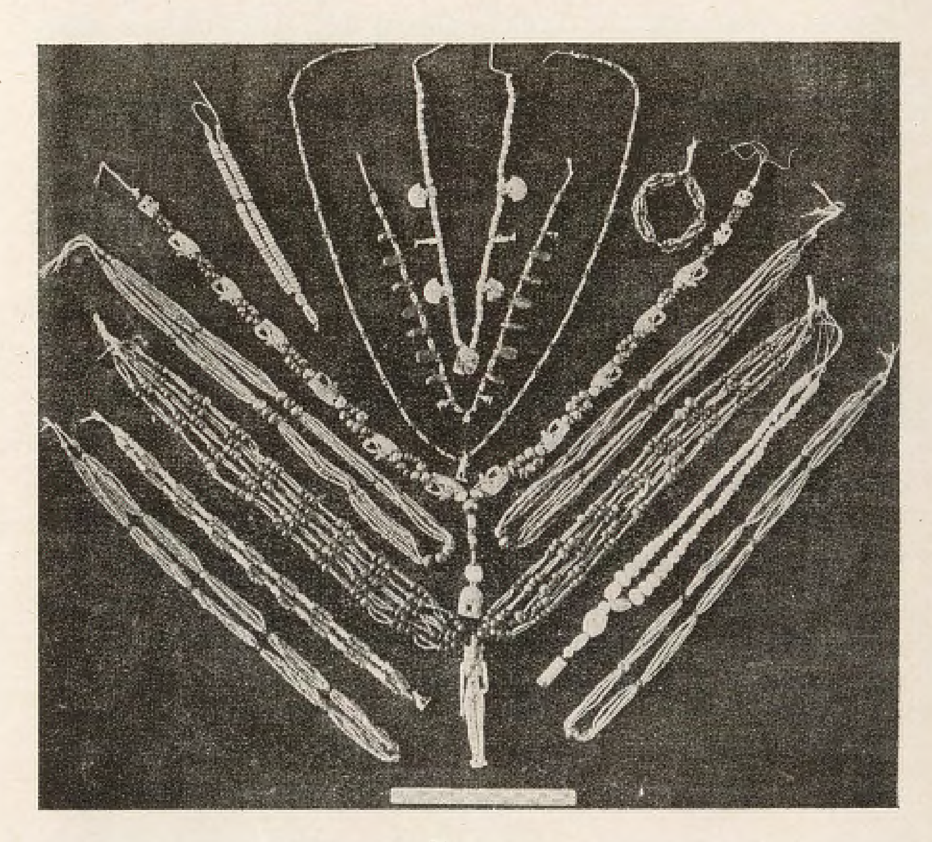


Fig. 71.

walking attitude and holding the staff of his father with his left hand. Above his head is inscribed "His elder son Thenti".

In front of the false door on the ground was a libation basin of limestone. It is rectangular in shape and measures o m. 63 × o m. 38 × o m. 20. The following inscription is on the surface of the left rim : ← "The priest of the king, the ruler of the great castle, Ika".

The area between the two Pyramids was covered with high mounds of sand and debris. The sand drift was deposited by the wind, while the debris was the result of dumping by previous excavators (pls. LXXV and LXXVI). During the clearance of this area we came across a great number of anthropoid coffins of the Saitic and Ptolemaic periods. Most of these coffins were found in a very bad state, some were completely crushed; in very few cases the bodies in them were preserved; from both the debris and the coffins many objects were obtained. Some of the objects found on the bodies in the coffins, such as wooden head rests, straw sandals, wooden toilet spoons, and cups made of wood, bone and faience were treated with celluloid. Different kinds of loose beads were originally strung as necklaces round the necks of the deceased. In one particular coffin was a mummy on the breast of which were found twelve necklaces of different beads and amulets made of faience, shells, carnelian, rock crystal and steatite. Round the wrist was a bracelet (fig. 71). All these coffins were buried at different levels and scattered in the area without superstructure of any kind, and several objects were found in the debris (pl. LXXVII).

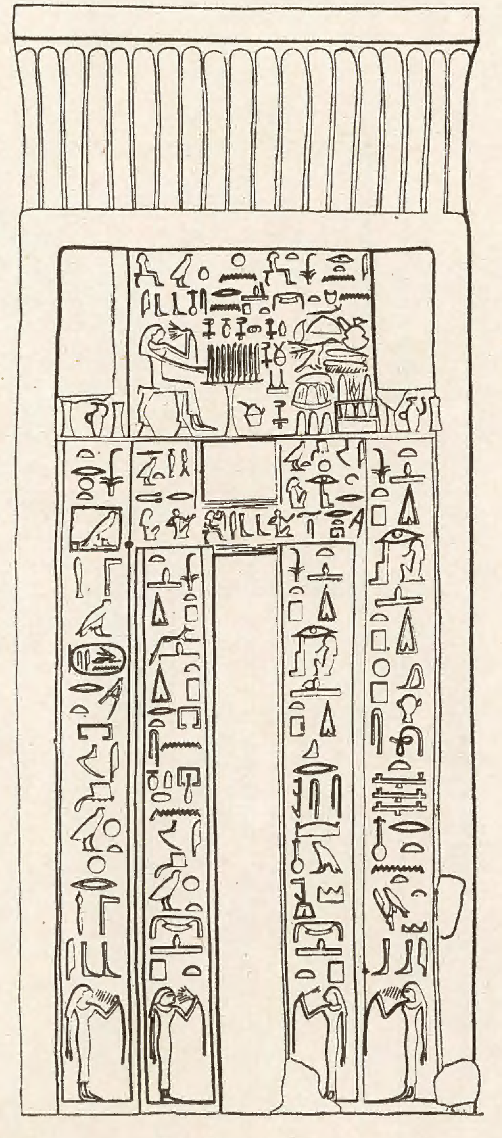


Fig. 72.

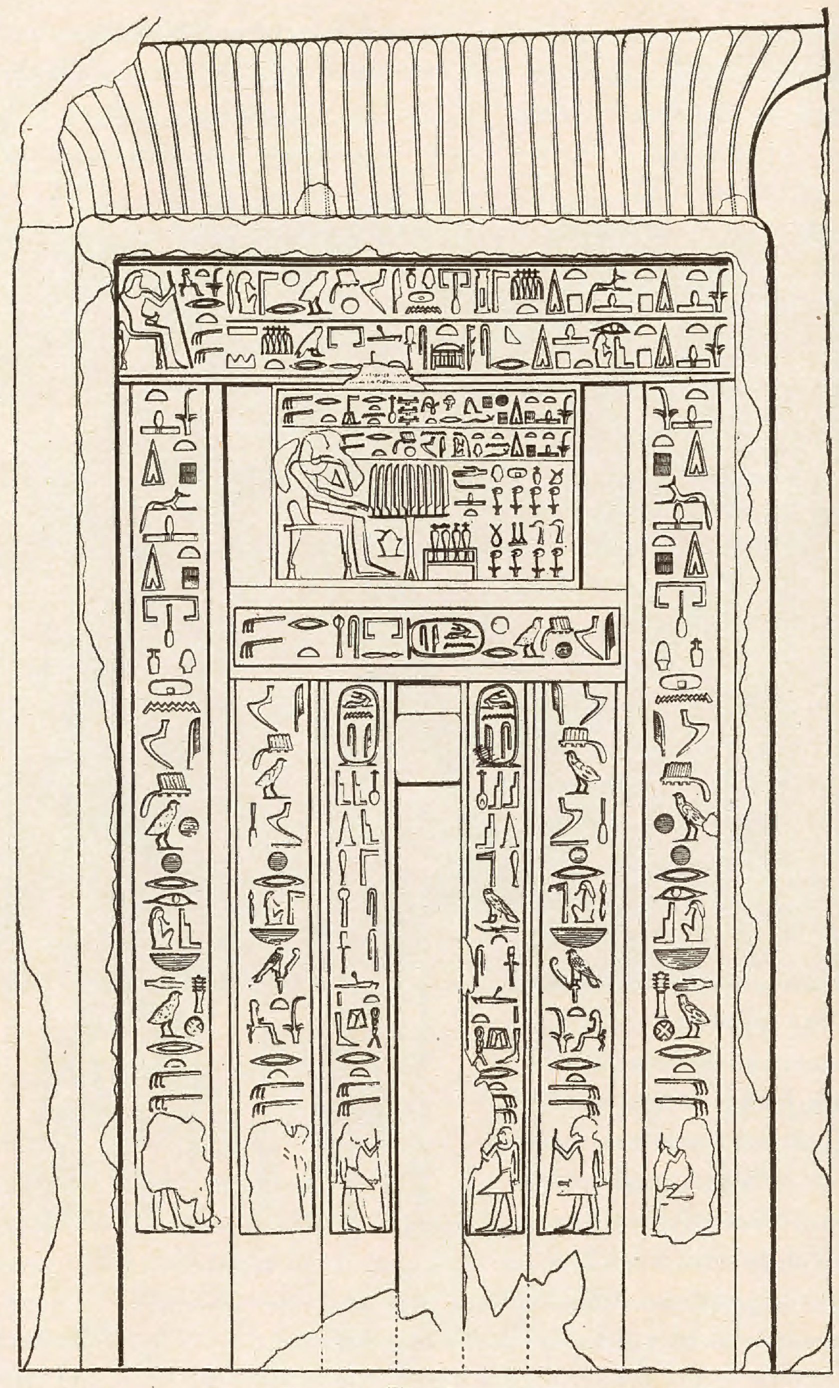


Fig. 73.

Twenty-seven limestone false doors of different types and measurements were found; some were thrown out from their original places (fig. 72), while some were found in situ (fig. 73). They are all nicely inscribed and some traces of colour still appear on some of them. They are all for officials who lived under kings Unas, Teti and Pepi. The majority of these officials were priests and priestesses who served the cult after the death of the king.

MASTABA OF QUEEN [hieroglyphs] NEBET.

As soon as our work approached the Pyramid of Unas we discovered a big mastaba. It is very richly sculptured and measures 21 m. 90 from north to south and 25 metres from east to west.

It bears the name and titles of a queen and king's wife [hieroglyphs] "The wife of the king, his beloved, Nebet" (pl. LXXVIII). The chambers are large. The blocks of stones used in the building are of the best quality and came from the Tura quarries. The inscriptions and representations on the interior walls are finely cut, and on a very much larger scale in comparison with those on the walls of the other mastabas previously discovered at Saqqara. Although representations of dwarfs are well known from other mastabas, yet, on the walls of this mastaba, and for the first time, is represented a lady dwarf (pl. LXXIX).

There were two false doors in this mastaba. One is in the chapel to the south of the statue-niches of which nothing is left beyond a fragment 0 m. 45 high upon an alabaster offering table still in position. The few pieces which were found of it show that it was coloured in imitation of granite. The other false door is in the court. It is of one block of white limestone and measures 1 m. 80 high[1] and 1 m. 55 wide. There

[1] Cecil M. Firth and Battiscombe Gunn, *Excavations at Saqqara, Teti Pyramid Cemeteries,* Volume I, Text, *Pyramid of queen,* p. 89. Compare the titles of queen Nebet to those of queen Ipwet.

is no trace of colouring left. Among the titles inscribed on it are the following :

1. "She who sees Horus and Seth".
2. "The much beloved"[1].
3. "Great favourite".
4. "Companion of Horus".
5. "Wife of the king".

One feature in the construction of this mastaba is quite new so far as mastabas are concerned, namely the niches of the statues in the western part. Such feature is only found in the temples of Pyramids.

As this mastaba was built close to the funerary temple of Unas, as the king's cartouche was found on one of the mastaba blocks, and as the lower part of a very small steatite statuette found in the mastaba bore the name and titles of king Unas, there could be no doubt concerning the relationship of the owner of the mastaba, queen Nebet, with king Unas. She must have been his legal wife and queen though nothing was known of her before this discovery.

MASTABA OF KHENNUT.

To the west of the mastaba of queen Nebet, and quite close to it, was discovered a mastaba similar to it in nearly all features. It measures 21 m. 80 from south to north and 24 m. 20 from east to west. Unfortunately, most of the buildings of this mastaba have been denuded and most of the blocks were re-used in the building of Saitic tombs which were constructed in this area. For this reason it was difficult to

(1) *Wbch.*, I, p. 80.

know the personality of the owner. The name was identified on three scattered blocks : two from the mastaba itself, and one in a Saitic tomb near by. From the great size of the building, the inscriptions and representations on the walls and their similarity to those on the walls of the mastaba of Queen Nebet, there is no doubt that Khennut was either the mother of king Unas or a second wife. We consider that the situation of this mastaba adds another proof to these theories.

The mastaba of Khennut and that of Queen Nebet form one row measuring 50 metres from east to west. This row is limited at the north by a narrow passage, to the north of which was discovered a row of four mastabas. They are separated from the temenos wall of the Step Pyramid by another narrow passage parallel to it.

MASTABA OF ḤA-ISH-TEF.

This mastaba was built over an earlier one. It measures 15 m. 50 from east to west and 18 m. 70 from south to north. From the construction it appears that Ḥa-ish-tef enlarged a small mastaba which was originally built for his father, Kai, by adding parts larger than the original buildings for his own use. The workmanship of the mastaba is very fine. The representations and inscriptions have some details which are rare and which denote an excellent and free artistic work (fig. 74).

Among the titles of Ḥa-ish-tef are :

1. "The only companion".
2. "The seal bearer".
3. "The director of the two baths".
4. "The director of the missions of the Pyramid of Unas".

Among the titles of Kai are :

1. "The only companion".
2. "The seal bearer".
3. "The inspector of the prophets of the Pyramid of Unas".
4. "Ritualist".

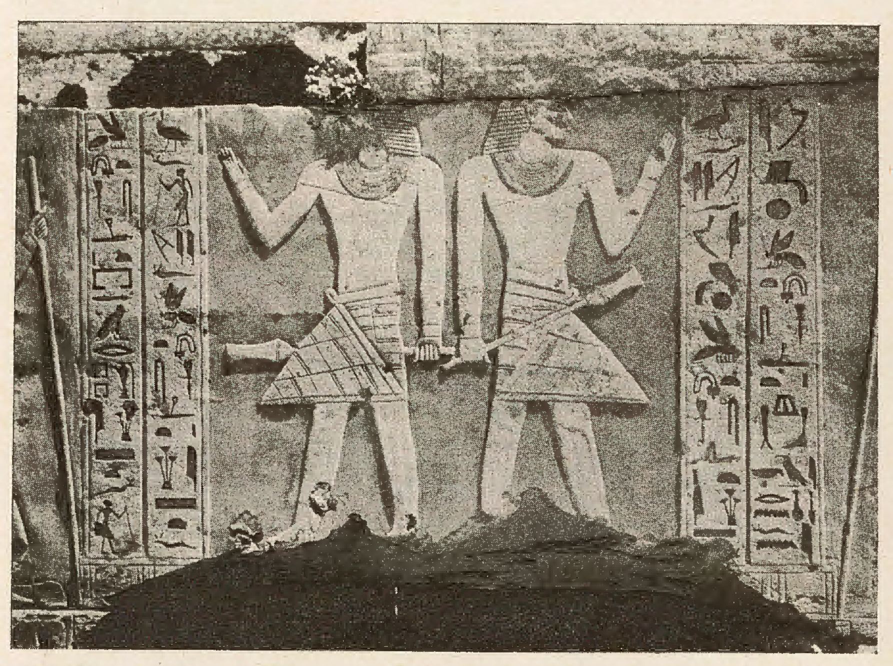


Fig. 74.

MASTABA OF INEFERT.

The second mastaba belongs to a vizir called Inefert and measures 23 m. 80 from south to north and 10 m. 80 from east to west. One of the chambers in this mastaba is not sculptured and in contrast with the mastabas well known at Saqqara, is painted only. This may have been due to lack of time. One of the scenes depicted on the north

wall of the painted chamber represents the owner seated with his wife on a large chair. In the register above them, are represented two bedrooms which the servants are busy in preparing.

In the inner chamber there is an intact false door 3 m. 35 high and 2 m. 40 wide made of one block of white limestone. It was originally coloured in imitation of granite, but is now faded.

MASTABA OF UNAS-ʿANKH.

The third mastaba measures 23 m. 80 from south to north and 14 metres from east to west. One chamber only is what is now left of this mastaba. The rest was sold by the Egyptian Government to the Chicago Museum in 1907 when Mr. Quibell was chief Inspector at Saqqara (1).

The representations on the walls are of a very large scale; they are even larger than those on the walls of the mastaba of Queen Nebet. Among the titles of Unas-ʿAnkh are :

1. "Son of the king".
2. "The chief of the South".
3. "The first after the king".

MASTABA OF MEḤU.

This mastaba is the fourth and measures 29 m. 40 from east to west and 16 m. 50 from south to north. It belongs to a vizir called Meḥu who lived during the reigns of the first three kings of the sixth dynasty. It is the only mastaba found at Saqqara without any of its parts missing.

Meḥu was a very rich land owner, as may be gathered from the fact that forty of his estates are referred to on the walls of his mastaba. From

(1) *The Egypt Exploration Fund*, 1907-1908, p. 14.

every estate a female servant is bringing to him some of the products as offerings. Besides being a vizir [hieroglyphs], he was [hieroglyphs] "Hereditary Noble and count", [hieroglyphs] "Superintendant of the Secret of the Toilet-house", [hieroglyphs] "Chief of the sixth great mansions", [hieroglyphs] "Chief justice", [hieroglyphs] "Overseer of the two treasuries", and [hieroglyphs] "the only companion".

Meḥu was married to two royal ladies; one called [hieroglyphs] Nebet, who bore the title [hieroglyphs] "The acquaintance of the king". The other was

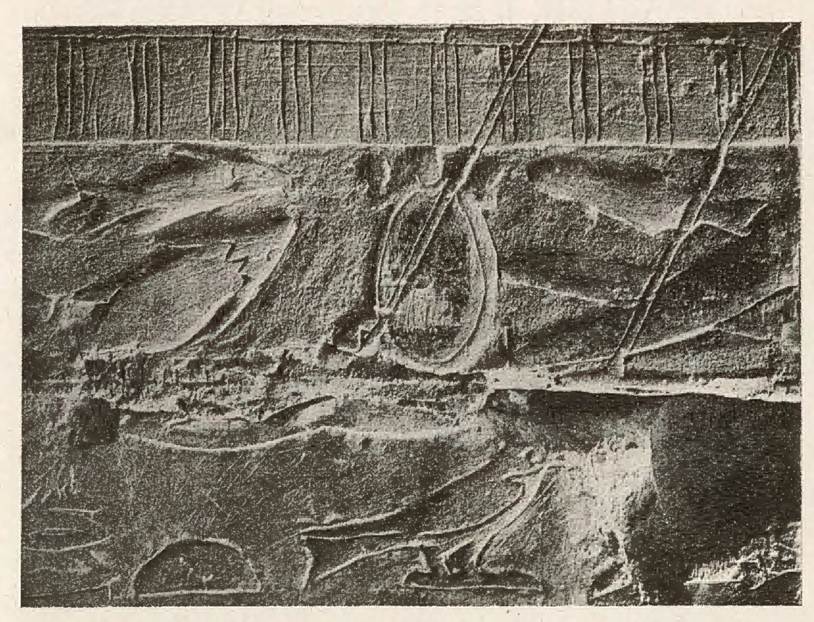


Fig. 75.

called [hieroglyphs] Neferkaues and bore the title [hieroglyphs] "The daughter of the king who is of his body". She was nicknamed [hieroglyphs] Iku. On the walls of the mastaba are represented two children of Meḥu, namely, a male called [hieroglyphs] Ḥetep-ka, and a female called [hieroglyphs] Merut.

The walls of the mastaba of Meḥu, its doors, light-openings, and even the roofs are complete (pl. LXXX). All the roofs are of great blocks of limestone, painted in imitation of red granite. In addition to the scenes which are depicted on the walls and which reproduce themes already



Fig. 76.

known in other mastabas, there are some entirely new ones. The tortoise, for example, is here seen for the first time in the old kingdom (fig. 75). The colours on the walls are in an excellent state of preservation. Their brightness and richness increase the beauty of the sculptures.

One of the false doors of the mastaba is cut out of a single block of limestone measuring 3 m. 10 high and 2 m. 05 wide. It is painted dark red in imitation of pink granite. The inscriptions and representations are beautifully incised, and are painted yellow in imitation of gold (pl. LXXXI).

GENEALOGY.

To the south of the mastaba of queen Nebet, that is at its back, is the mastaba of princess [hieroglyphs] Idut. It was discovered by C. Firth in 1924 and published in 1935 by Macramalla[1].

But who is princess Idut? She was the daughter of a king according to the inscriptions on the walls of her mastaba. And again, who is the king her father?

After the discovery of the mastaba of queen Nebet, and according to some facts I have been able to gather, it may be deduced that she is the daughter of queen Nebet, and therefore a daughter of king Unas. The evidence which affirms this relationship is in the mastaba of Idut. Just behind the figure of Idut, who is represented standing in a canoe of papyrus, is a small figure of a lady above which is inscribed [hieroglyphs] "Nurse Nebet"[2].

Among the inscribed blocks found near the mastaba of Meḥu there are a false door and two blocks which throw light on the relationship of the owner to Idut. The false door and the two blocks must belong to a chapel to the south-east of the mastaba of Meḥu, not yet completely excavated. It belongs to a certain [hieroglyphs] Bia. The false door measures 1 m. 30 × 0 m. 75 × 0 m. 15 and is a typical sixth Dynasty one. It is inscribed on both surfaces, an unusual feature. On one of them which is not finished (fig. 76), there is a vertical line of hieroglyphics in black ink : [hieroglyphs].

---

[1] *Le mastaba d'Idut.* — [2] *Le mastaba d'Idut,* p. 14, pl. 7.

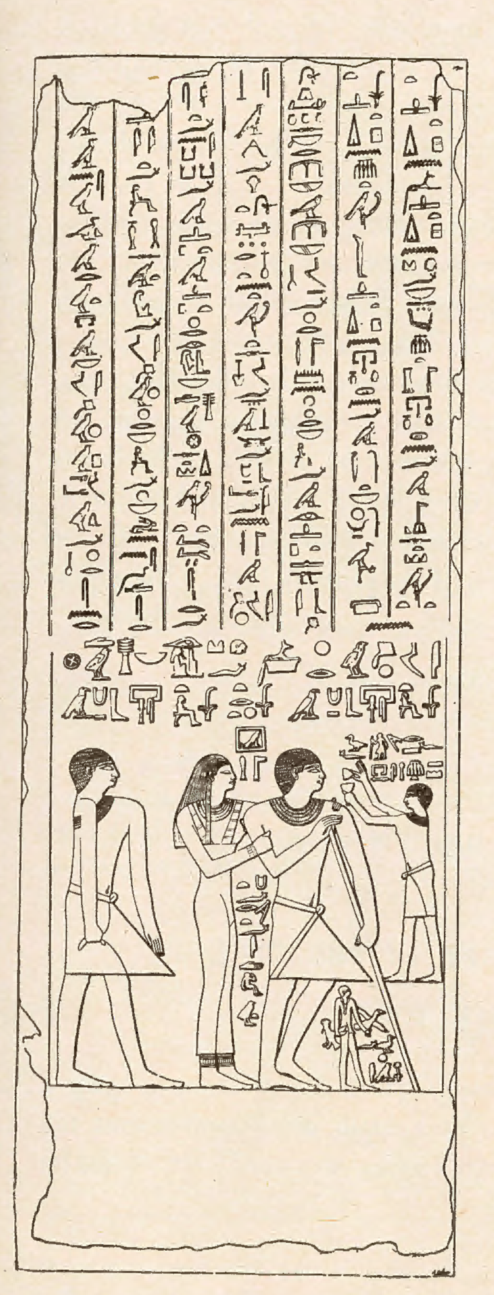


Fig. 77.

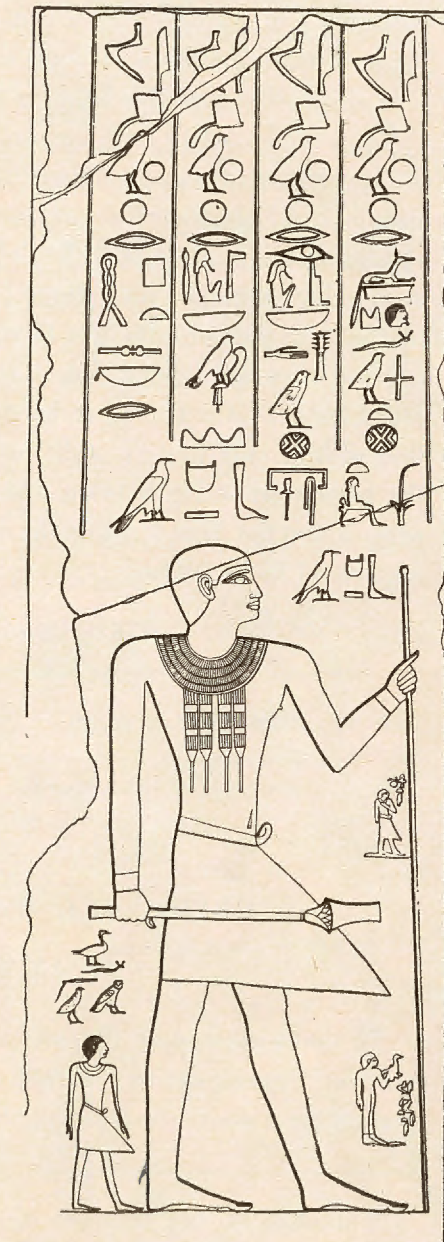
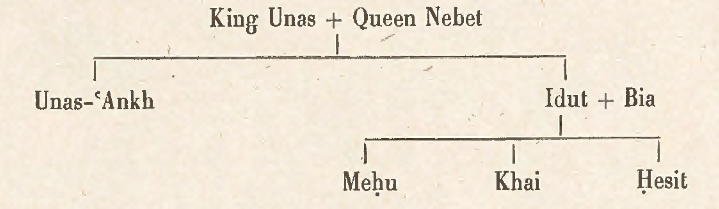


Fig. 78.

The first block (fig. 77) might have been the jamb of a door. It measures 1 m. 55 × 0 m. 50 × 0 m. 10 It bears the representation of Bia in a walking attitude; behind him is his son Meḥu in a walking attitude also having above his head the text "His son Meḥu".

The second block (fig. 78), measures 1 m. 35 × 0 m. 48 × 0 m. 10. On the lower part are representations of Bia leaning on his staff in reposing attitude. At his right his wife is represented, and in front of her is a vertical inscription "The acquaintance of the king, his wife, his beloved, Idut".

The false door and the two blocks show that a lady called Idut [1] was married to a man called Bia. They have among their children one called Meḥu. On the other hand, the mastaba of Meḥu is backed to that of Idut (the western wall was never built). That must be due to the close relationship between the owners of both mastabas. We can suggest that the Vizir Meḥu is the son of the princess Idut. The genealogy could be as follows :



UNFINISHED WORK IN THE SITE.

AN ARCHAIC TOMB?

To the south-east of the mastaba of queen Nebet we came upon a very big descent cut in the rock. At a depth of 25 metres from the ground level we reached rough steps leading westward. It resembles very much the descent leading to the south tomb of Zoser (Neṯer-khet [1]). We were obliged to stop the work in this place until next season.

[1] Although the lady Idut here has not the important title "daughter of the king", we admit that she may be the daughter of king Unas. The ommission of the title may have been intentional because the husband had not got such a high rank, and because all her titles are mentioned in her own mastaba.

A SAITIC TOMB.

To the south of the mastaba of Khennut was discovered a pit 10 m. 90 from east to west and 8 metres from south to north. The sand which was in it was found very clean and the four sides accurately dressed. We have been able to clear this pit to a depth of 15 metres (pl. LXXXII). To the east was found a small pit 1 metre by 1 m. 10. The two pits resemble the Saitic Tombs discovered by Barsanti in the area [2].

OTHER TOMBS.

Beside these mastabas, were found many smaller tombs. Some are cut in the rock while others are built of masonry.

ZAKI Y. SAAD.

[1] C. M. FIRTH, *Excavations of the Service des Antiquités at Saqqara*, October 1927-April 1928, in the *Ann. du Serv. des Antiq.*, t. XXVIII, p. 81.

[2] BARSANTI, *Les tombeaux de Psammetique et de Setariban*, dans *Annales du Service des Antiquités*, t. I, p. 161, etc.



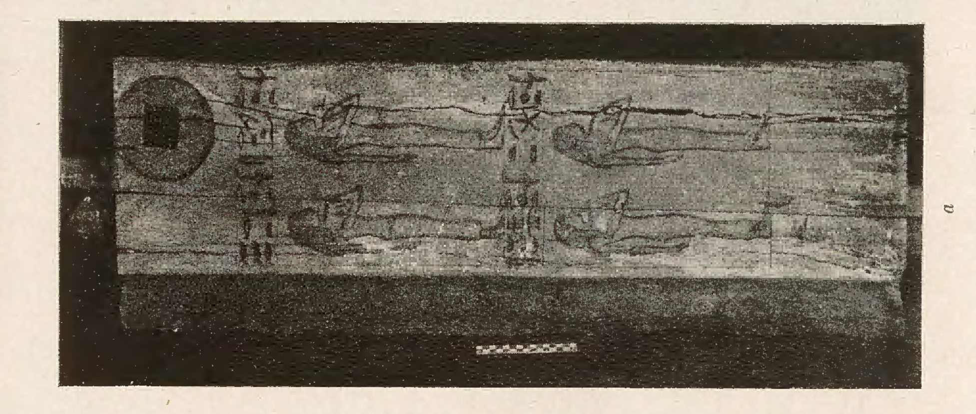
The wooden false door of "Ika".



c

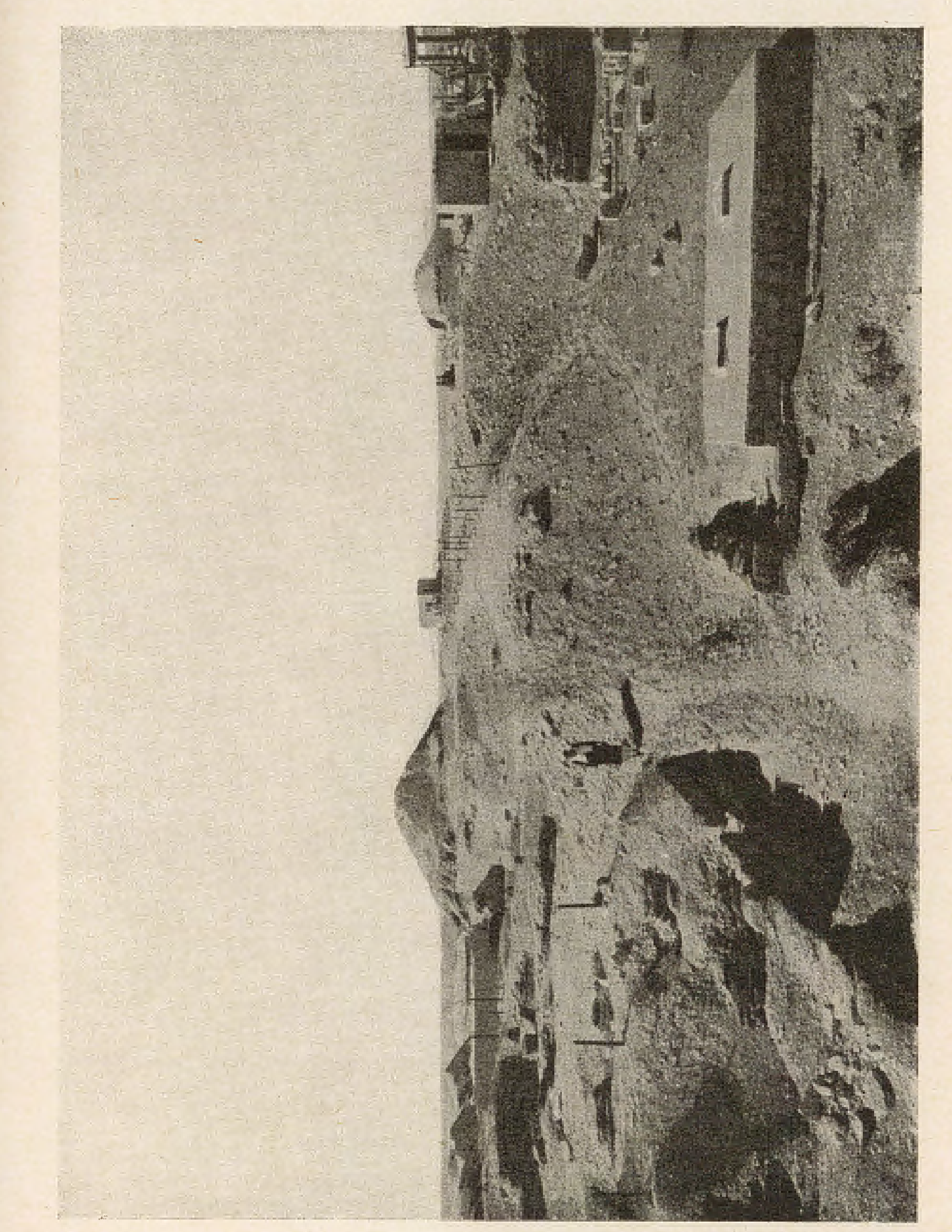


b



a

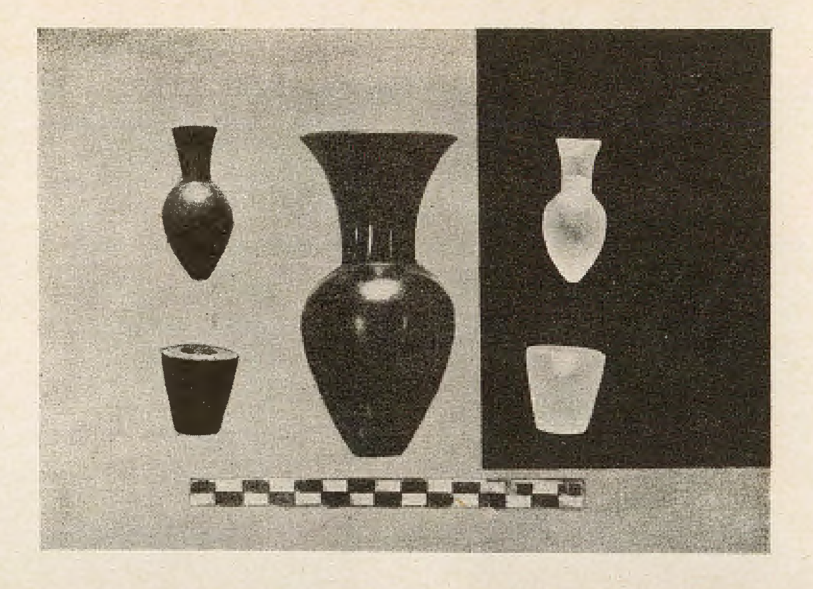
The wooden false door of Ika: Scenes on the recess of three sides.



The area between the Step Pyramid and the Pyramid of Unas.

The area between the Step Pyramid and the Pyramid of Unas after clearance.

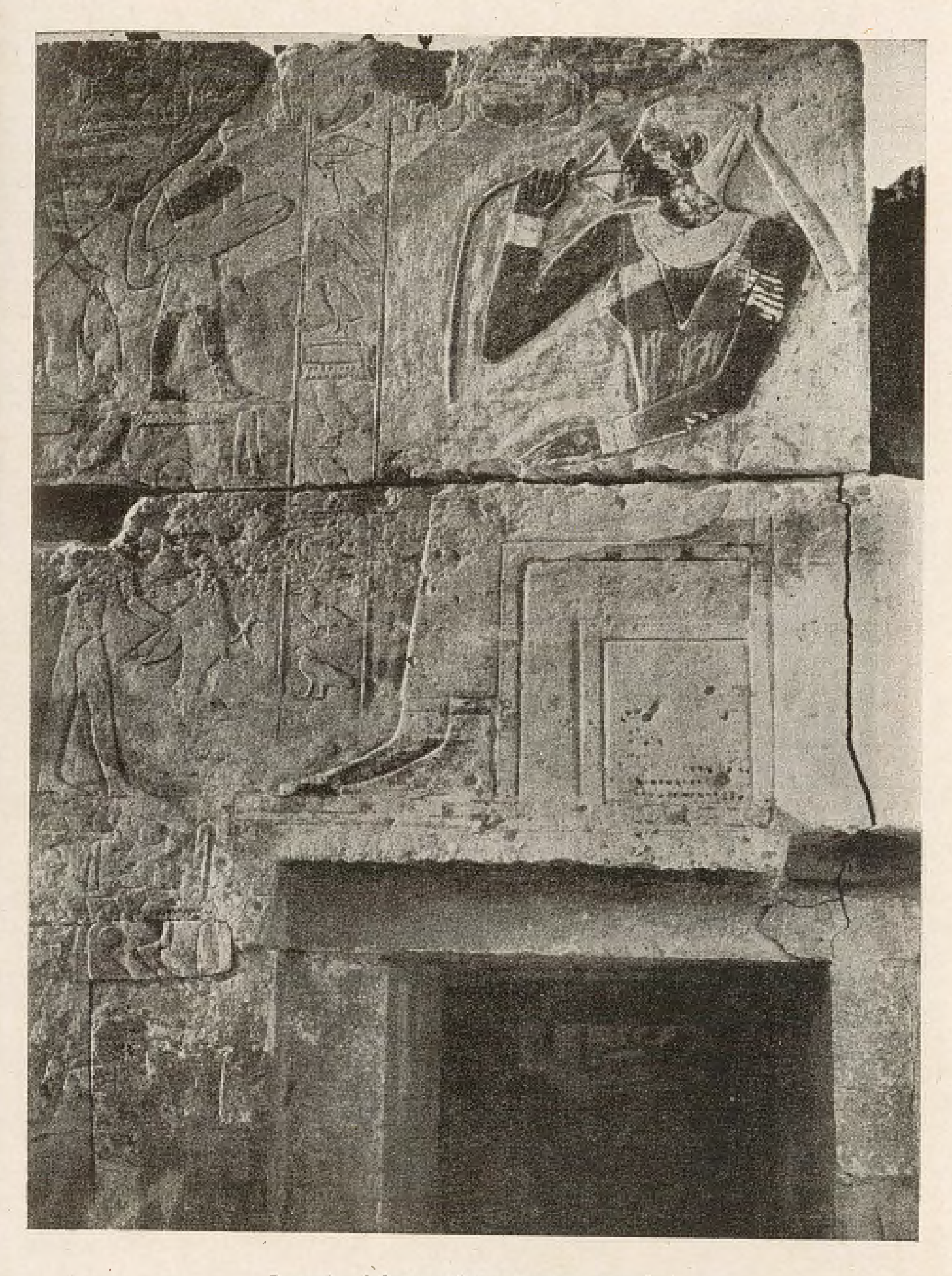
PL. LXXVI







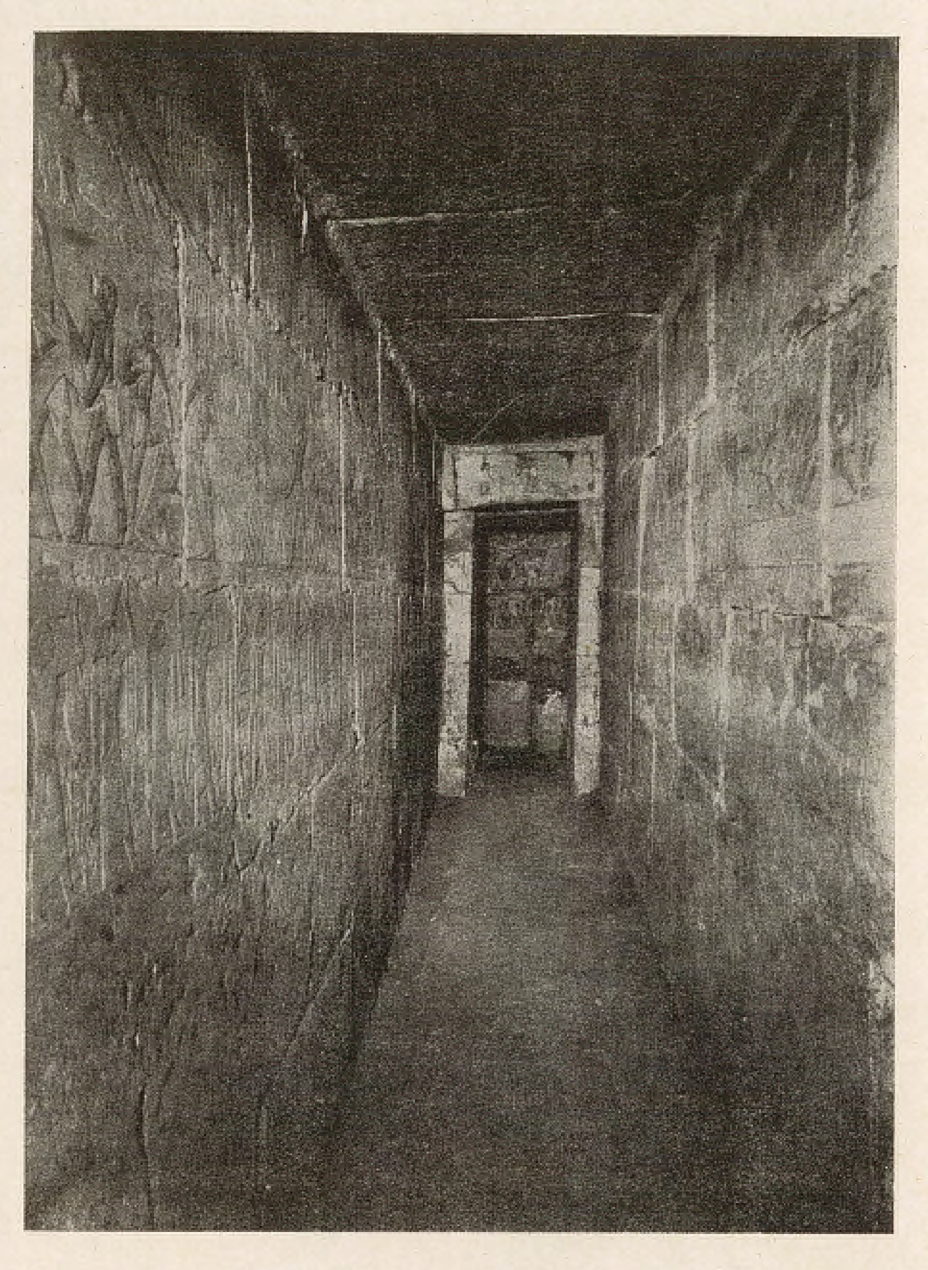
Some of the objects found in the debris between the two Pyramids.



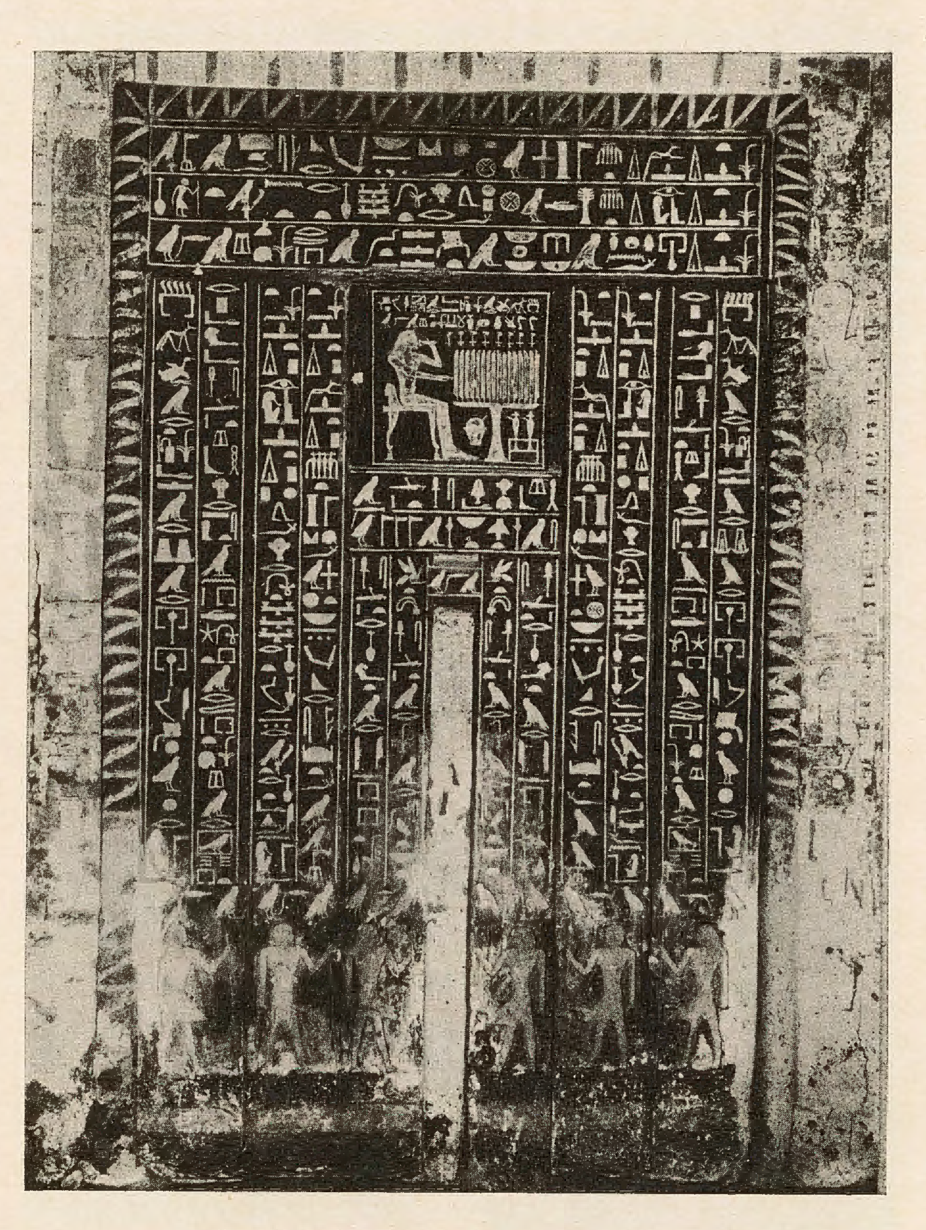
Portrait of Queen Nebet (in her mastaba).



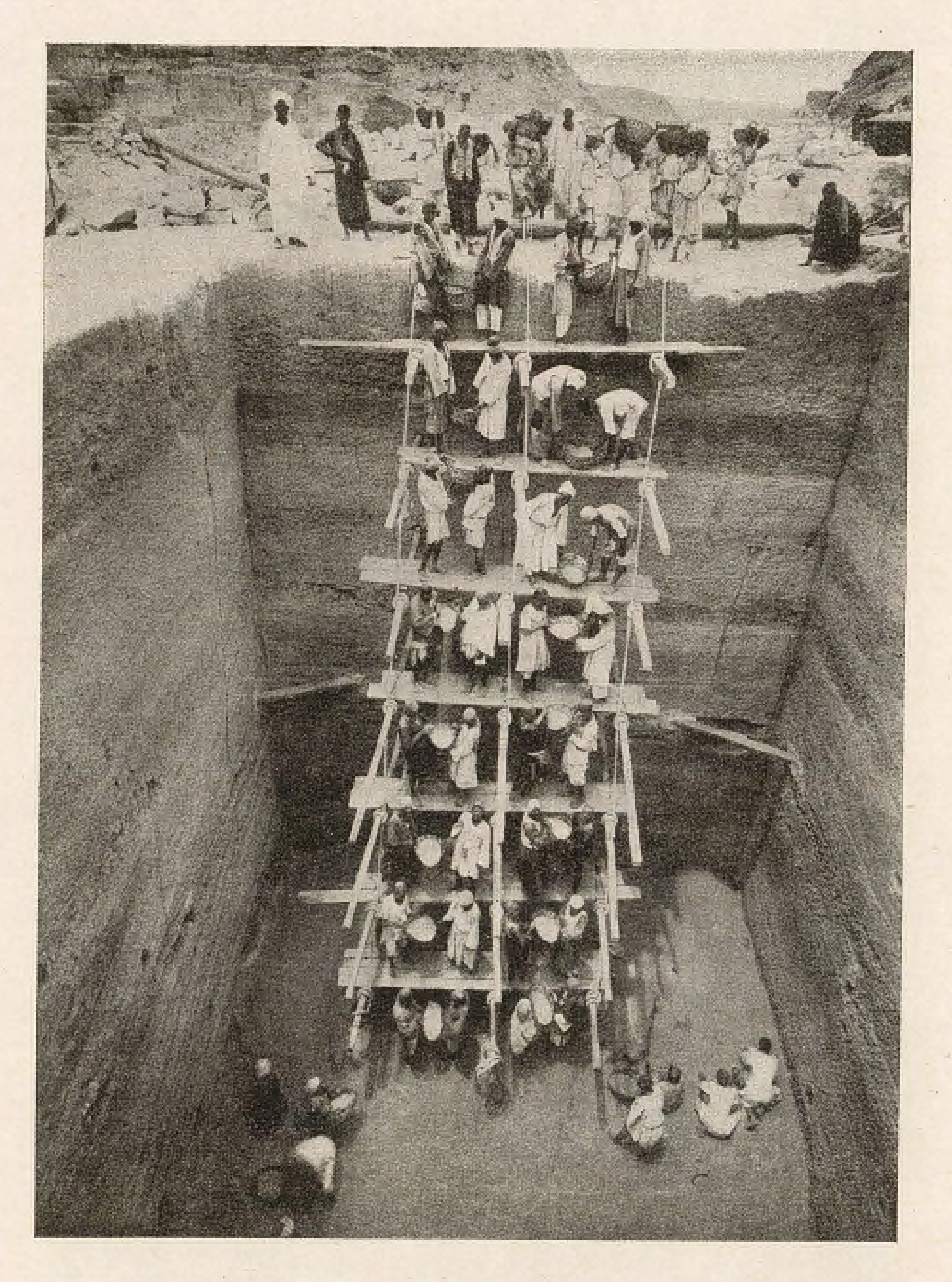
The lady dwarf in the mastaba of Queen Nebet.



The mastaba of Meḥu.



One of the false doors in the mastaba of Meḥu.



The pit of the Saitic tomb.

RAPPORTO PRELIMINARE

DELLA CAMPAGNA DI SCAVO AD ANTINOE

DELLA MISSIONE FIORENTINA (1940)

DI

S. DONADONI.

Tornando dopo quasi un anno della sospensione dei lavori ad Antinoe la missione fiorentina ha subito preso a lavorare nella zona del tempio faraonico. Si ricorderà il lavoro dell'anno precedente : le colonne erano state ripulite fino alla base, si era identificato il pavimento là dove rimaneva. Si era messa in luce la regione dei piloni, si era stabilito il tipo del cortile e la sua relazione con la sala ipostila. A parte questo, si erano raccolti vari indizi che sembravano provare che il tempio, riedificato da Ramessese II, era in realtà un edificio più antico, alzato da Eḫnatòn in onore del suo dio. Vari blocchi martellati col nome e la figurazione del re e della divinità erano stati segnalati, e si era anche notato che alcune delle colonne presentavano traccia di scalpellatura e stuccatura antecedenti ai cartigli di Ramessese II, e che talvolta in queste parti martellate si distingue l'immagine circolare di un disco di Atòn. Un'osservazione sulle colonne fatta quest'anno rafforza quelle dell'anno precedente : sulla quarta colonna del lato Sud della corte, sotto lo strato di stucco, sono i resti non più di Atòn, ma di una figurina di cui avanza la parte inferiore di una tipica anatomia di Tell el ʿAmârna, con un vestito che ha tracce di colore rosso, e presso cui restano un paio di geroglifici anch'essi colorati, ultime tracce di una scena e di un testo meno accuratamente martellato. Anche questo sta a provare che le colonne appartengono ad un edificio più antico.

Nostra idea, per questa campagna, era di spingere l'esplorazione al

di là del muro di bassa epoca che bloccava la regione del santuario dietro la sala ipostila e di allargare lo sterro sui lati per trovare eventuali altri frammenti architettonici e avere un campo abbastanza largo per la manovra e il riordinamento dei pezzi precedentemente scoperti. Alla ripulitura del lato Nord abbiamo trovato che si era già provveduto, e in modo del tutto inatteso : si era concessa l'autorizzazione degli abitanti di estrarre ivi il *sebaḥ*, e il lavoro era stato abbastanza lungo cosicchè la zona scavata è di una notevole ampiezza. A quanto si riferisce non vi sono state tuttavia scoperte notevoli. Numerosi frammenti di cornicione, con un fregio di foglie fra le quali sono iscritti i cartigli di Ramessese II, sono venuti alla luce, che abbiamo raccolto e allineato provvisoriamente. E' venuta alla luce una gronda a testa di leone, in granito, che non ho potuto vedere. Pare nient'altro. Forse, invece, sarà stato danneggiato qualche resto della pavimentazione in sottili lastre di calcare locale assai fragile che si stendeva attorno al tempio e che non è facile identificare allorchè non si scavi secondo un criterio anche solo largamente stratigrafico.

La zona a Sud della colonnata era invece intatta. E' stata eseguita una ripulitura accusata nella zona sterrata dai sebbaḥîn e da lì, piegando, si è entrati nella regione del sacrario, mentre altre squadre si occupavano della liberazione della regione meridionale. I lavori in questa ultima zona hanno portato alla scoperta, proprio all'angolo esterno del pilone, della imboccatura di una scala, che si sprofonda per circa 7 m. in direzione Ovest; piega poi, divenuta uno stretto corridoio, a destra. Non si è potuto comunque ancora esplorare questa specie di cripta perchè l'acqua di infiltrazione raggiunge l'altezza del ventre di chi si voglia avventurare, e perciò, non avendo avuto modo di procurarsi una pompa, abbiamo bloccato con un muro a secco l'entrata della scala, e l'abbiamo ricoperta di terra, rimandando a un'altra stagione il lavoro. Nella stessa regione non è stata fatta nessun'altra scoperta degna di nota, se si astragga da qualche grosso blocco del tempio e di un tardivo pozzo in mattoni cotti posto fra la seconda e la terza colonna, che si sprofonda per circa 6 m. sotto il livello del pavimento del tempio, e ha il diametro di 1 m. 40. Come particolarità tecnica si nota che ogni cinque file di mattoni disposti per piatto se ne trova una disposta per taglio, in ognuna delle quali

sono praticati due fori che permettono di salire e di scendere appoggiandovi mani e piedi, secondo uno schema che si ritrova anche altrove.

La regione del santuario era quella dalla quale aspettavamo di aver elementi più interessanti. Ma come dappertutto in questo tempio i muri sono scomparsi e di pavimenti e di fondazioni restano solo tracce qua e là. Verisimilmente le pietre erano tutte delle modeste proporzioni di quelle che ancora si trovano e il tempio deve essere stato adoperato, non appena abbandonato, come cava di materiale da costruzione. Un piccolo blocco, certo proveniente dal tempio, è stato l'anno scorso trovato in un deposito di pietrame recentemente costituito, e certo è stato estratto da qualche punto della città antica, ma non direttamente dal tempio che era ancora coperto : indubbiamente in futuro altro materiale di eguale provenienza uscirà da altri punti del campo di rovine.

La zona del santuario fu occupata, dopo lo smantellamento del tempio, da costruzioni tardive, che abbiamo pulito. Certo alcuni muri debbono essere stati abbattuti anche qui in antico perchè la pianta attuale ha alcuni punti oscuri : ma a noi serve più che altro per dare i punti di riferimento per le singole notizie che stiamo per fornire.

Si è proceduto allo sterro della zona entrando da sinistra (Nord convenzionale), e seguendo come limite il muro Est, così come l'anno scorso ci eravamo fermati al muro precedente. Subito la regione si promise fruttuosa. La prima mattina di scavo si scoperse una statua in granito nero che raffigura una Saḥmet stante, alta 1 m. 85, danneggiata nelle mani, nei piedi, e nel disco solare che ne sovrasta il capo. La sera, si scopriva una testa leonina di una statua perfettamente analoga. Il giorno dopo, affogata nella compatta materia calcinosa che si stende sul tempio si trovò una statua in calcare che rappresenta il faraone fanciullo che è allattato da una sacra giovenca. L'animale è acefalo : per il resto tutto è in ottimo stato di conservazione. Sulla figura del fanciullo, sugli zoccoli della giovenca, sui papiri raffigurati sotto il ventre dell'animale sono ancora tracce di policromia. Altre due statue furono ancora trovate. La prima raffigura uno Horo ieracocefalo stante in granito nero e alta 1 m. 65. Danneggiato il becco, il braccio sinistro ripiegato sul petto a sostenere lo scettro, i piedi, la base. Ma la statua dà ancora un senso di vivace grandiosità. La seconda, collocata proprio sotto il muro che rappresenta

il confine raggiunto dallo scavo di quest'anno, è la più bella di tutte quelle fin qui elencate, e fu scoperta nella ripulitura degli ultimi giorni di lavoro. Anch'essa è in granito nero; è alta 1 m. 73 e raffigura un personaggio seduto, la cui testa è coperta dalla parrucca che portano gli dei, sbarbato, con uno scettro 𓋾 tenuto con ambedue le mani riunite sul petto. Lo scettro naturalmente segue, secondo la convenzione, le spezzature del corpo seduto. Sulla base si hanno il prenome ed il nome del sovrano : Ramessese II «diletto di Isi». L'opera, perfettamente conservata, a parte una spezzatura al naso, è di buon lavoro, anche se un po' massiccia. La iscrizione di quest'ultimo pezzo data tutti quanti i precedenti in modo sicuro, per quanto fosse da sospettare che ci si trovasse dinanzi a pezzi di scultura coevi alla riedificazione del tempio. Fra gli altri trovamenti va infine ricordato un gruppo di banali figurine bronzee di Osiri, coronato della corona *ȝtf*, con flagello e pastorale, alte pochi centimetri e molto ossidate trovate fra la terra; il muso e la base di una statua di cinocefalo, rinvenuti a notevole distanza e a livello differente l'uno dall'altra, in calcare bianco con tracce di policromia; e una piccola e rozza stele in calcare alta cm. 20, con tracce di colore, che rappresenta un ibis su un segno ▬ su cui si innesta uno *ʿnḫ*. Non c'è iscrizione. Due trovamenti, questi ultimi, che affiancati alla grande statua di cinocefalo trovata l'anno scorso nel cortile fanno pensare che il tempio fosse dedicato al dio della vicina città di Ermopoli, che è spesso nominato nelle iscrizioni del nostro tempio come lo 𓅝𓋴𓋴𓏤.

Naturalmente lo scavo è stato notevole anche escludendo queste scoperte di opere d'arte. Quel che ci interessava era di indagare come fosse costituita la parte del tempio che ricettava il sacrario : non si è veramente saputo molto. Sono stati recuperati i frammenti di tre architravi, in arenaria, su ognuno dei quali in tre linee erano scritti tre nomi di Ramessese, due volte per ciascuna linea, in posizione affrontata rispetto a uno *ʿnḫ* centrale. I pezzi erano certamente fuori posto. In più di un punto restavano isolati resti di una pavimentazione a un livello un pò più alto della sala ipostila e a lastre più grandi e meno regolarmente disposte.

Più notevole (e forse l'unica scoperta importante in questo senso), è stata l'identificazione di resti di fondazioni. Esse sono allineate con le file delle colonne della sala ipostila, e danno certamente notizia di muri

originali del tempio. I blocchetti, di dimensioni all'incirca costanti di cm. 54 × 22 × 22 sono disposti nel primo letto a contatto con la sabbia in due file parallele, in una delle quali i blocchi son disposti secondo la lunghezza, nell'altro secondo la larghezza. Fra di loro è lasciata una intercapedine. Il letto soprastante ha la stessa disposizione degli elementi costruttivi; ma in senso opposto, in modo che i vuoti siano alternativamente a destra e a sinistra. La fronte di queste fondazioni è a 12 m. 25 dalla seconda colonna nord della navata centrale della sala ipostila. Esse costituivano un muro lungo 3 m. 25 e dello spessore di 0 m. 87. Un fatto interessante si è constatato durante l'esame della costruzione : e cioè che la maggior parte dei pezzi era decorata. Analogamente a quanto dovunque si rileva nel tempio questo materiale decorato risale all'epoca di Tell el ʿAmârna. È parso perciò opportuno smontare la costruzione per salvare i singoli pezzi e metterli in serbo per una eventuale ricostruzione di qualche frammento di scena o di edificio. Si è perciò provveduto a ripulire e a fotografare la zona, a piantare ai quattro angoli picchetti di legno che attestino l'estensione originaria del muro, sui quali si è segnato mediante quattro tacche assai chiaramente incise il livello cui arrivava il muro. Si sono quindi asportati i pezzi interessanti, mentre quelli bianchi sono stati rideposti donde erano stati tratti, a indicare il livello del letto di pietre a contatto con la sabbia. I dati essenziali per uno studio topografico del tempio restano perciò ancora a disposizione per un eventuale controllo, e abbiamo d'altro canto recuperato molto e interessante materiale. Già fra i pezzi estratti, si può ricostituire in parte lo stipite di una porta. Altri pezzi danno frammenti di figure umane. Altri infine rappresentazioni varie, fra cui notevoli due figure di Atòn. In cartigli, in genere solo parzialmente martellati, c'è la titolatura del dio : essa è del tipo che entrò in vigore dall'anno IX di Eḫnatòn, e questo permette di chiudere in un limite di tempo ancora più stretto la fondazione del primo tempio di Antinoe.

Altri pezzi estratti rappresentano una scena di pesca, di cui restano due blocchi con papiri e pesci, uno dei quali trafitto da una freccia, e sopratutto una scena di musica, un frammento di grande vivacità rappresentativa vanno segnalati. La zona è stata quindi di nuovo completamente interrata fino a un livello di pochi centimetri inferiore a quello

del pavimento originario, le cui lastre superstiti restano così tutte in evidenza.

L'esplorazione del tempio non è ancora finita. Essa ha dato finora pezzi certo non eccezionali nell'Egitto faraonico : ma che sono particolarmente interessanti data la zona in cui sono trovati. Avremo certo nuova messe di osservazioni e di scoperte quando in una prossima campagna riprenderemo lo scavo.

Sergio Donadoni.

THE MONUMENT OF BIYAHMŪ

BY

LABIB HABACHI.

At the north end of the modern village of Biyahmū [1], situated at about 7 kilometres to the north of Medinet el-Fayoum, stand two huge pedestals of brownish limestone known to the local inhabitants as "Es' sanam" or "the Idol" [2]. Each one has remains of a pavement around it and there is a small part of a wall beside the eastern one (fig. 80). This is all that remains of the great and unique monument of Biyahmū built to commemorate the erection of a huge dyke for the reclamation of a great part of the Fayoum and erected on the shore of lake Mœris, most probably at the end of a road connecting Arsinoe with the lake (see fig. 79) [3].

---

[1] This name does not sound Arabic. Most probably it is a corruption of the old name of the place. It was known under the same name in 1225 A.D., see further p. 729. Pococke in (1737) *A Description of the East,* vol. 1 p. 57, calls the place Baiamout, but as tourists before and after him call it Biyahmū, this may be due to a fault in writing the place name.

[2] It was called the same in 1889. Sir Flinders Petrie translates this word as high place or high things. See *Hawara, Biahmu and Arsinoe,* p. 54, art. 67, but this is untrue. He says that it was called also as *Kursi Faraun,* which means, the Chair or the Throne of Pharaoh. We shall see further on, how many names were given to the monument in the different periods.

[3] The purpose of erecting this monument and the reason why Biyahmū was selected for that purpose have not yet been definitely ascertained. The form of the two colossi surrounded by courtyards with no trace of a temple or any ancient building in the vicinity is quite unique. It is more probable that they were built to commemorate the erection of a huge dyke for the reclamation of a great part of Lake Mœris, rather than to guard the approach to the province as Sir Flinders Petrie stated *ibid.* p. 54, art. 67 ; the former object being more worth of commemoration than the latter one. Moreover the representation of the 42 nome figures on the base of each statue, which are sometimes replaced by

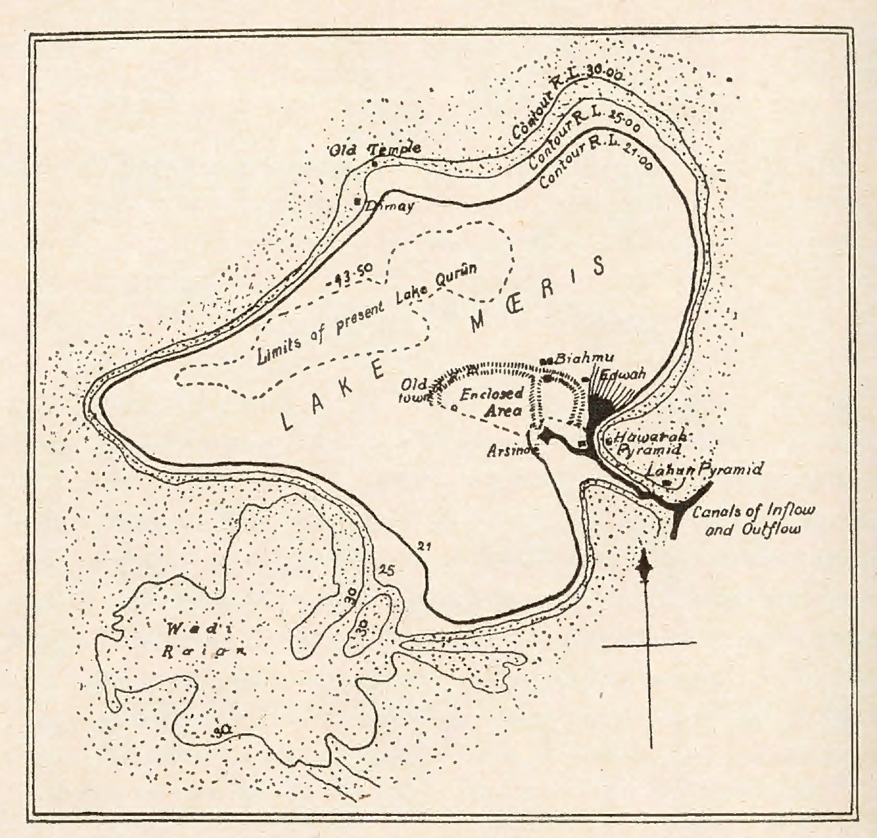


Fig. 79.

This monument once consisted of two colossi of quartzite placed on thrones with Nile gods holding the *sm* sign, the bases of the thrones bearing

Nile gods, and which are rarely found on bases of statues, may point to a connection with the Nile and the Lake. As to the selection of Biyahmū for that purpose, it was not due to its position on the projecting corner of the reclaimed district (*ibid.*, p. 54, art. 67), as it was proved that this district extended east and west. (See the map of Fayoum fig. 79 reproduced from R. H. Brown, *The Fayûm and Lake Mœris,* pl. XX). It was selected simply because it was the point on the Lake nearest to Arsinoe, the capital of the province. Most probably a road ran between Arsinoe and the place of the colossi (*ibid.*, p. 76). This road was seen by many travellers such as Pococke (1737). It was the main road leading from Medinet el-Fayoum to Sinnūres up to some few years ago when this road was transferred some 300 ms. to the east of the colossi.



Fig. 80. — View of the monument in 1843 according to Lepsius (*Denkm.*, vol. I, Pl. LI). A part of the surrounding wall is seen between the two pedestals. At the present time the monument is almost as it was except for the strengthening of the pedestals.

figures representing the 42 nomes. These bases were placed on pedestals of limestone, still standing, the overall height being 18 metres. Each colossus has a courtyard in front of it, the yard and the colossus being surrounded by a stone wall with a batter (Pl. LXXXIII). The two courtyards are 70 metres apart.

A general and brief description of this monument is given by some travellers and historians of whom we shall give a brief account, but we owe the accurate and detailed description of the monument to Sir Flinders Petrie [1] who in the spring of his successful archaeological life, half a century ago, worked there for six days [2]. In spite of the short period of time and the scanty fragments he found, he was able to give us full information about almost every part of this monument.

Two points only remained to be cleared up, the position of the gateway of the courtyard and the name of the King who erected the monument [3]. In 1935 when I was working as inspector of Fayoum district I noticed the presence of a large block of red granite at the north wall of the eastern courtyard. After cleaning it, I found that it had a highly polished face whose maximum dimensions were 1 m. 30 wide and 0 m. 40 high while the thickness of the block was 1 m. 04 (fig. 1, Pl. LXXXIV). On this polished face is engraved between two vertical lines, 0 m. 58 apart, a column of inscription of which some few signs remain. These are nothing but the last signs of the *nbti* name and the upper parts of the signs of the *Hur-nub* name of King Amenemhat III (fig. 2, Pl. LXXXIV), as indicated by a comparison of these signs with the inscriptions giving these two names of the same king on other monuments (fig. 3, Pl. LXXXIV) [4]. One side of the block is polished, while the other side is left rough; this proving, together with the direction of the inscription on it, that the block was a part of the western jamb of the door of one of the courtyards, which should have been the

[1] See Petrie, *op. cit.*, p. 53-56, art. 67-70.

[2] *Ibid.*, p. 3, art. 2.

[3] *Ibid.*, p. 55, art. 69.

[4] We make a comparison between this inscr. (fig. 2, Pl. LXXXIV), and that giving the same names on the columns of the same king in Kīmān Fāres (fig. 3, Pl. LXXXIV), See *Ann. du Serv.*, XXXVII, p. 88, col. No. 3 of the inscription.

eastern one as it was found beside it [1]. The block was discovered at 14 metres from the north-east corner of the courtyard and the gateway should have been somewhere near, most probably in the middle of the northern wall of the courtyard facing the colossus. Now this block shows definitely that the statues were erected by Amenemhat III. It is true that many historians have assumed this a long time ago [2], but as far as I remember no inscription has ever been discovered bearing out that assumption. The only other inscribed fragment found at Biyahmū is a small fragment with two lines of inscription reading: "The King of Upper and Lower Egypt Nimatre (Amenemhat III), when his Majesty found... going to ruin because of it, his Majesty ordered" [3]. Sir Flinders Petrie who discovered this fragment says about it that it bears "a portion of an inscription of Amenemhat III, the most likely king to have erected such monument". He continues to say that although the inscription mentions his restoring works that were injured yet this may refer to the works of Amenemhat I and need not imply that these statues belonged to a previous king. In another place he speaks of this fragment as being a part of the granite jamb of the gateway to the enclosure [4]. We agree with Sir Flinders Petrie as to what is meant by the restoring works mentioned in this inscription [5], but it is quite improbable that this

[1] Some fragments in red granite from the gateway were found in the N. E. corner of the eastern court. See Petrie, *op. cit.*, p. 55, art. 69.

[2] See for example Breasted, *History of Egypt*, p. 194; Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 535; Petrie, *History of Egypt*, vol. I, p. 191.

[3] See Petrie, *Hawara ...*, p. 55, art. 69, pl. XXVII, fig. 1, for the translation of the inscription, p. 23, art. 34.

[4] In his book entitled *Seventy Years in Archaeology*, p. 82, he stated that he "found a part of the jamb of the gateway to the enclosure". I first thought that he meant another fragment, but I was assured by a personal letter that he meant the same block.

[5] Sir Gaston Maspero (*Histoire ancienne des Peuples de l'Orient Classique : Les Origines*, p. 513 and note n° 1) suggested that the restoring works made by Amenemhat III, and spoken of here, referred to a temple dating from the Heracleopolitan or even Memphite dynasties, before which Amenemhat III erected his statues. No trace whatever has been found of this temple. Moreover the unique form of the statues on their high pedestals with courtyards around are not met with in any temple in Egypt. As it is improbable that any king before

fragment has ever been used as a part of the gateway. Small as it is (0 m. 12 wide and 0 m. 30 high) with an inscription of two lines in small figures, it cannot form a part of a gateway to a big monument as that of Biyahmū. Such a monument has always a gateway with two huge jambs, each bearing one vertical line or two of inscription in big figures[1] as we see in the block we found. The belief of historians that this monument was erected by Amenemhat III, before the discovery of anything proving that such was the case, may be due to the fact that this king paid much attention to the province of Fayoum and to the reclamation of its lands[2]. Lately there have been discoveries of some buildings of the same king in that province, not to mention the great hall in Arsinoe[3] and the almost complete temple of Medīnet Mādī[4].

I also publish two fragments of the bases of the statues which I was able to buy for the Antiquities Department. They were left unnoticed in two houses at Biyahmū, until the *Omda* or headman of the village pointed them out to me. The first block is in quartzite; the same material from which the two colossi with their bases were made. The upper part of this block, 0 m. 52 high, is destroyed, while the lower part, 0 m. 51 high and 0 m. 39 broad, is beautifully polished. On the polished part is engraved in relief one of the nome figures holding an offering table with the sign in the middle and the sign in the left (fig. 1, Pl. LXXXV). Undoubtedly there was a similar sign on the right and there has been the end of the middle sign with two ropes from which hang the sign under the table (see fig. 2, Pl. LXXXV). Immediately above the head of

Amenemhat III erected anything at Biyahmū, this block may have been in Arsinoe or any other place and transferred afterwards to Biyahmū.

(1) Compare for instance, the gateway of the Valley Temple of King Khefren, Hölscher, *Das Grabdenkmal des Königs Chephren,* figs. 7 and 8 and the gate of Neuserreᶜ discovered at Memphis and now in the Egyptian Museum. See F. Petrie, *Memphis,* I, p. 6, pl. III.

(2) Strabo (58 B C-28 A D) states that Lamares was the king who dug Lake Mœris. Lamares is nothing but the solar name of Amenemhat III, (Nimatre) as Breasted already noted. See *History of Egypt,* p. 184. This shows clearly how much care, it was known that this King gave to Fayoum province.

(3) Labib Habachi, *Ann. du Ser.,* t. XXXVII, p. 85-95.

(4) A. Vogliano, *Secondo Rapporto degli scavi di Medinet Madi,* p. 18.

the figure, we see the nome sign holding the standard with a name of a nome. The remaining traces of this name suggest the reading which is the twenty-first nome of Upper Egypt whose capital was near the modern village of Kafr ᶜAmmār, south of El-Licht[1]. Before the nome figure there is a vertical line of inscription which means "I give thee all offerings"[2]. Other blocks with similar nome figures were found a long time ago beside the pedestals[3]. Forty-two of these figures representing the nomes of Egypt used to decorate the base of each statue.

The second fragment is also of quartzite. It is an angle (Pl. LXXXVI) on which is engraved on one face (0 m. 42 long and 0 m. 43 high), under the sign a vertical line beginning with the signs meaning "I bring to thee". To the left of these signs is part of a sign, which is most probably the name of this monument or the name of the place[4]. On the other face is inscribed in a horizontal line "living forever"; the most probably being the end of "beloved", preceded by a deity's name. There have been on the base of each statue two or more vertical lines of inscriptions beginning with after which follow a line of nome figures in the form of a procession. Above these figures there has been a horizontal line of inscription as proved by the space left above the nome figure we have described (fig. 2, Pl. LXXXV). This inscription speaks of the king and ends with the signs . Above all these the sign was represented on the four faces[5]. On one side

(1) For the extent of this nome and the name of its capital, see *J. E. A.,* t. III, p. 142.

(2) We give here a restoration of the block. For similar nome figure see the offering table of Senusert I (23001 Cairo Mus.) discovered at El-Licht. Ah. Kamal, *Table d'offrandes,* p. 1-3. The height of the base of the statue should be 1 m. 40 at least and not 1 m. 20 as restored by Sir Petrie. (See plan pl. II). The block we have is 1 m. 03 high and about 0 m. 40 at least is wanted for completing the figure with a margin underneath.

(3) See Petrie, *op. cit.,* p. 54, art. 68 and pl. XXVII, fig. 3.

(4) Compare the fortress name mentioned in the inscription of Amenemhat III in Kerma Reisner, *Harvard Studies,* VI, p. 509. The well known fortified city dates also from the same dynasty.

(5) If the inscription on the bases begins from the N.-W. corner in the eastern statue and from the N.-E. corner in the western one and goes in opposite direction as is usual, then our block

of this block there are two holes, which are made to join it with another block. This points out that the base of the statue was not formed of one block but rather of four slabs of quartzite joined together.

We now give a brief description of this monument as reported by travellers and historians in order to understand the state of the statues during the different periods. We shall see in that description an explanation of the two holes which Sir Flinders Petrie found beside the eastern pedestal, and of which he did not know the purpose[1].

The first historian to refer to this monument was Herodotus (445 B.C.) He says that "nearly in the centre (of Lake Mœris) there stand two pyramids, rising to the height of fifty fathoms above the surface of the water, and extending as far beneath, crowned each of them with a colossal statue sitting upon a throne"[2]. These cannot be but the statues of Biyahmū with their pedestals which he mistook for pyramids because of the strange form of the inclining walls of the courtyards round them[3].

Diodorus the Sicilian (first century B.C.) says that "En le creusant (le lac), le roi Mœris laissa au milieu un espace libre pour y construire un tombeau et deux pyramides d'un stade de hauteur l'une pour lui, l'autre pour sa femme, il plaça sur leurs sommets des statues de pierres, assises sur un trône"[4].

---

should have been the N.-W. angle of the base to the eastern statue.

(1) These holes were filled with dust and fragments of the colossus, *ibid.*, p. 56, art. 70.

(2) *The Egypt of Herodotus* edited by Prof. G. Rawlinson, p. 86. Art. 149 commented by Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 535.

(3) His idea that the pedestals were large pyramids half submerged in water, may be explained as Sir Petrie, rightly noted (*ibid.*, p. 54, art. 67), by the fact that he visited the province during the inundation and saw the place from Arsinoe. Champollion Figeac in his l'*Égypte Ancienne,* gives a restoration of one of the colossi with an almost complete pyramid as pedestal. Pl. opposite p. 13.

(4) *Bibl. hist. de Diodore de Sicile* edited by Fred Hoefer; 1865, t. I, p. 63. Diodorus does not seem to have seen this monument. It is very improbable that any tomb would exist there as the level of the place is low and is unsuitable for such a purpose. On the other hand his statement that one of the statues was for the queen is incredible.

Pliny (23-79 A.D.) in his *Histoire Naturelle*, speaks of them as "deux (pyramides) dans l'emplacement où fut le lac de Mœris... on dit que les sommets en sont apparents au-dessus de l'eau"[1].

None of these three historians seems to have ever visited the place. The brief and unaccurate description which they left might be explained by the assumption that they saw the monument from afar off and that they took the information about it from the inhabitants of Fayoum. In the thirteenth century of our era, we have an accurate description of this monument, from which we know that the statues were still standing at that time. We owe this description to Ābū 'Osmān el-Nābulsī el-Safadī el-Šāf'ī, who visited the Fayoum with the sultan Negm el-Dīn Ayūb in 641 hegira (1245 A.D.) and wrote an important report about his visit[2]. Speaking of Biyahmū he says : "It is a town of medium size. It has gardens, vineyards and enclosures with trees of figs, palms and olives. It is at an hour's ride of Medinet el-Fayoum. Sugar canes attributed to Sinnūres are planted there. It has two idols built of large ancient blocks of foreign[3] stone. The face of one of them is westward while the face of the other is southward[4] in the sand direction[5]. They are in the natural soil. Ancient writings are on them similar to those of the pyramids and temples. Some people believed that they contained treasures and caused some stones of their upper parts to fall[6], but nothing was found. It is mentioned that underneath them is a large

---

(1) T. II, p. 512 in French edited by M. E. Littré, Paris 1850.

(2) تاريخ الفيوم وبلاده لابى عثمان النابلسى الصفدى الشافعى : *The History of the Fayoum and its Towns* by Ābū 'Osmān el-Nābulsī el-Safadī el-Šāf'ī, published by B. Moritz in the National Press of Cairo 1887 from a manuscript dated 1447 A.D. For Biyahmū see p. 66-67. It was partly translated by A. Zaki bey in the *Bull. de la Soc. Khéd. de Géogr.*, 1899, n° 5, série 5, and commented by Salmon, *Bull. Inst. Franç. Arch. Or.*, 1901.

(3) The Arabic word used here has the literal meaning of « Greek", but it is used to denote anything not Egyptian.

(4) The expression used here to show the direction is that the statue looks to the Qibleh which is the sacred mosque of Meccah, to the S. S. E. of the place.

(5) The strange orientation of the statues may be due to the fact that the statues were at that time in a very bad state.

(6) Treasure hunters were the cause of great damage to many monuments.

hole which is reported to be wide by those who entered it. This hole is to the south of them. People come to it when they are ill and use its water to be cured [1], as they use the water of Tabaria. The country-people throw quaroob, dates and coins into it [2] and they probably illuminate it continually with oil and candles.

This interesting description of the place, noticed by my colleague Ahmed Eff. Fakhry and kindly pointed out to me, gives us a good idea of the state of the colossi seven centuries ago. It also gives us an explanation of the use of one of the holes found beside the eastern pedestal. This hole which was probably dug by the treasure hunters, was filled by the water of infiltration. After some time this water was considered holy. According to El-Nābulsī, people believed that its water is sacred and they could be cured by using it. We shall see further from the description of Vansleb, that the Copts used to assemble there on Maundy Thursday, in order to wash their feet according to their usual custom. It is very probable that this custom goes back to the time of El-Nābulsī [3] and even earlier. For the other hole it may have been made also by the treasure hunters.

Before the seventeenth century, one of the statues disappeared and the other was in a bad state. The famous tourist Vansleb, who happened to visit the place on 29 June 1672, saw there [4] "tronc d'une Statuë de Géant d'une pierre de granite [5], sans teste et sans bras, posé sur un pied-d'estail... Auprès ce pied-d'estail on en voit cinq autres, posés en demy cercle; mais plus petits et sans Statuës [6]. L'évesque me dit qu'il

[1] This may be a survival of the belief of the Ancient Egyptians that water beside some statues can cure from some diseases. Compare statue No. 4752 of Cairo Museum.

[2] Sir Petrie found pieces of green glazed tablets in one of these holes. See *op. cit.*, p. 56, art. 70.

[3] El Nābulsī did not tell us who were the people who considered the place as sacred. But we may conclude that it was the Copts as they illuminated it; this being one of their customs for honouring their sacred places.

[4] Vansleb, *Relation en forme de journal d'un voyage fait en Égypte*, p. 260-261.

[5] Vansleb mistook the quartzite for granite. It is somewhat difficult to distinguish between the two.

[6] From the five pedestals he mentions, one is the other pedestal; the other four should be some parts of the surrounding walls.

y avoit autrefois dans ce village un *Agiasma* ou fontaine d'eau-bénîte, appellée en Arabe *Ein il-mandura* et que tous les jeudys saints un grand nombre de Chrétiens avoient coûtume de s'y assembler et de boire de cette eau par dévotion, mais que les gens du lieu qui sont tous des Mahométans, l'ont remplie pour empêcher le cours de cette dévotion",

Paul Lucas (1699) was told of an island in the Lake with two big monuments which he throught to be the same pyramids spoken of by Herodotus [1].

Pococke, who visited Biyahmū in 1737 thinks that this village should have been a part of Arsinoe [2]. He gives us a plan and section of the monument which he restores as two complete pyramids [3]. He did not say anything about the statues, thus proving that they had disappeared before his visit. He says that in his time they were called Al-Harem Baiamout or more correctly Haram Biyahmū which means the Pyramid of Biyahmū.

Zoega (1796) [4] gives a description of the monument concluding that the pyramids of Pococke are nothing but pedestals for statues surrounded by walls.

Jomard at the end of the eighteenth century states in the *Description de l'Égypte* that Biyahmū was a part of Arsinoe just as Pococke believed [5]. He informs us that the inhabitants used to call the ruins at that time *Rigl Pharaon* or the foot of Pharaoh. Could we conclude from this name that some time before Jomard, there remained nothing but the foot of one of the colossi?

Perring (1839) tells us that it was called Es'sanam as it is known now or *Mustuhamel* which he translated as "the Bathed" [6]. If this name should mean "the Bathed" it has to be pronounced "Mustahimmīn" and may refer either to the persons who come to wash themselves from the holy well as related by El-Nābulsī, or to the monument, when it was on the shore of the lake, and was washed sometimes with

[1] *Troisième voyage*, t. III, p. 298-9.

[2] *A Description of the East*, 1743, vol. I, p. 57-58.

[3] *Ibid.*, fig. A. B., pl. XXII.

[4] Georges Zoega, *De Origine et Usu Obeliscorum*, 1797, p. 395, note 3 and von Bissing, *R.Tr.*, XXV, p. 183.

[5] Paris 1813, *Les Antiquités*, chap. xvii, p. 8.

[6] Colonel Vyse, *The Pyramid of Guizeh*, vol. III, p. 84.

water, but the first assumption is more probable. Perring gave us a view and an accurate plan of the ruins, but in making a restoration he believed that there had been two bases 120 feet square and 4 feet 6 inches high on which an uncomplete pyramid was erected [1].

Lepsius (4 July 1843) describes the pedestals giving a plan and a view of the ruins from which we conclude that they do not differ at present from their appearance at the time of his visit (see fig. 80) [2].

Bunsen (1844) gave an account of some historians and tourists who spoke about the ruins. He made a restoration of the ruins placing on the two pedestals a statue of a king and another of a queen [3].

After Sir Flinders Petrie (1889) gave us the most accurate restoration of the ruins, none has criticised his views except Major R. H. Brown. He believes that the space between the surrounding wall and the pedestals should have been filled with stone up to the top of this wall (compare Pl. LXXXIII), as the level of the lake was higher than the lower part of the wall [4]. This is quite improbable as this statement has never been confirmed by any other engineer, and because, if his hypothesis is true, there should have been no door to the enclosure; while the block we have described (fig. 1, Pl. LXXXIV) could not be anything but a part of this door.

Lately the two pedestals were about to collapse as the inhabitants of Biyahmū used to take sand and earth from their side for using it in their lands or houses. The Antiquities Department found it necessary to strengthen the pedestals, especially the eastern one (fig. 2, Pl. LXXXVI). Moreover each pedestal with the remnant of the courtyard around, was surrounded by iron bars connected with barbed wire to prevent the inhabitants from getting to the pedestals.

My thanks are due to Mr. G. Brunton and Aḥmed eff. Fakhry, of the Egyptian Museum, for many useful and important remarks.

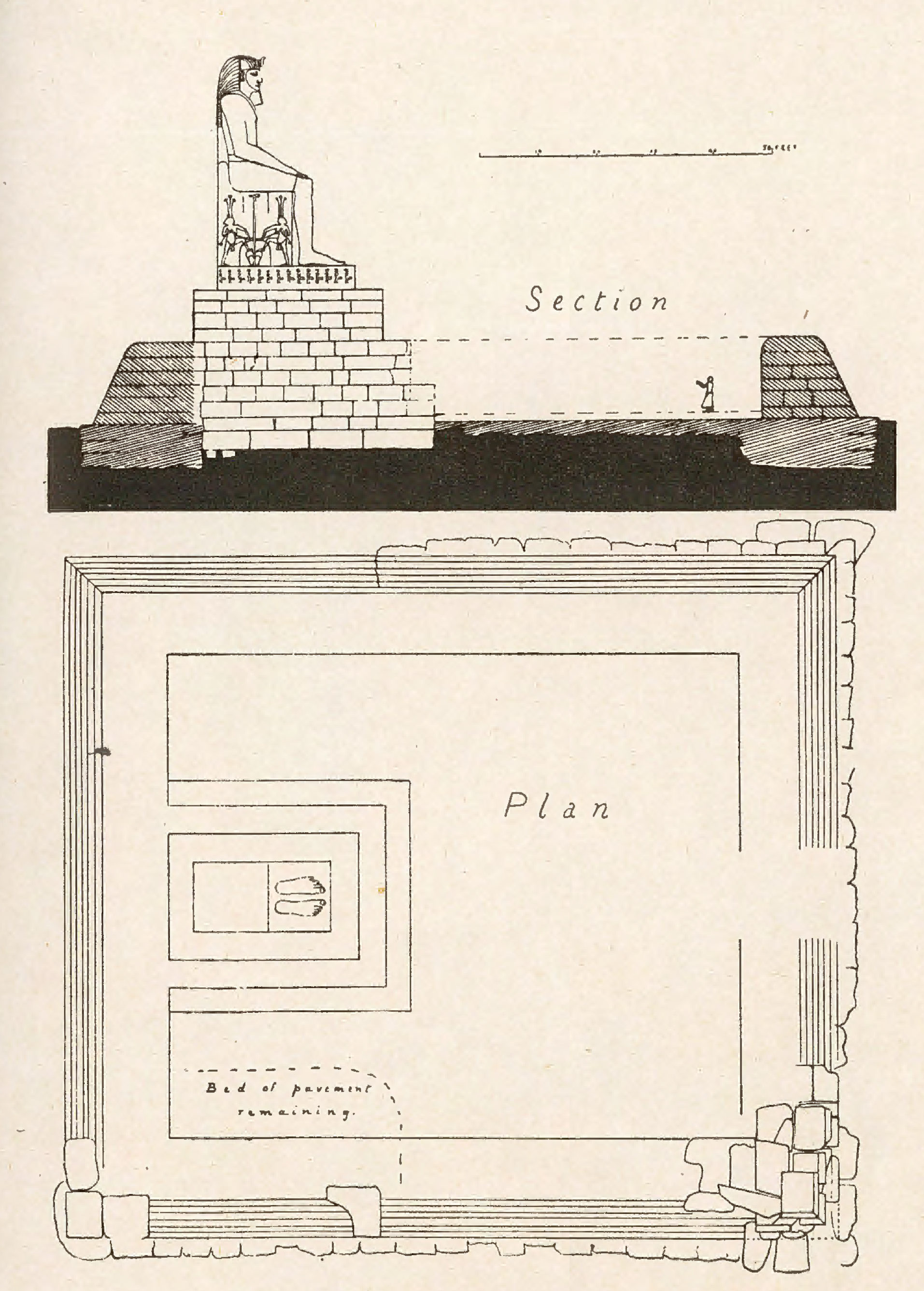
Labib Habachi.

[1] Plan and section in Pl. opp. p. 85 for the view, Pl. opp., p. 83.

[2] L., *D. Text*, p. 36-37, for the plan, see I Pl. 53, for the view I, Pl. 51.

[3] *Aegyptens Stelle in der Weltgeschichte*, vol. 2, p. 232-235 and pl. XIX, XX.

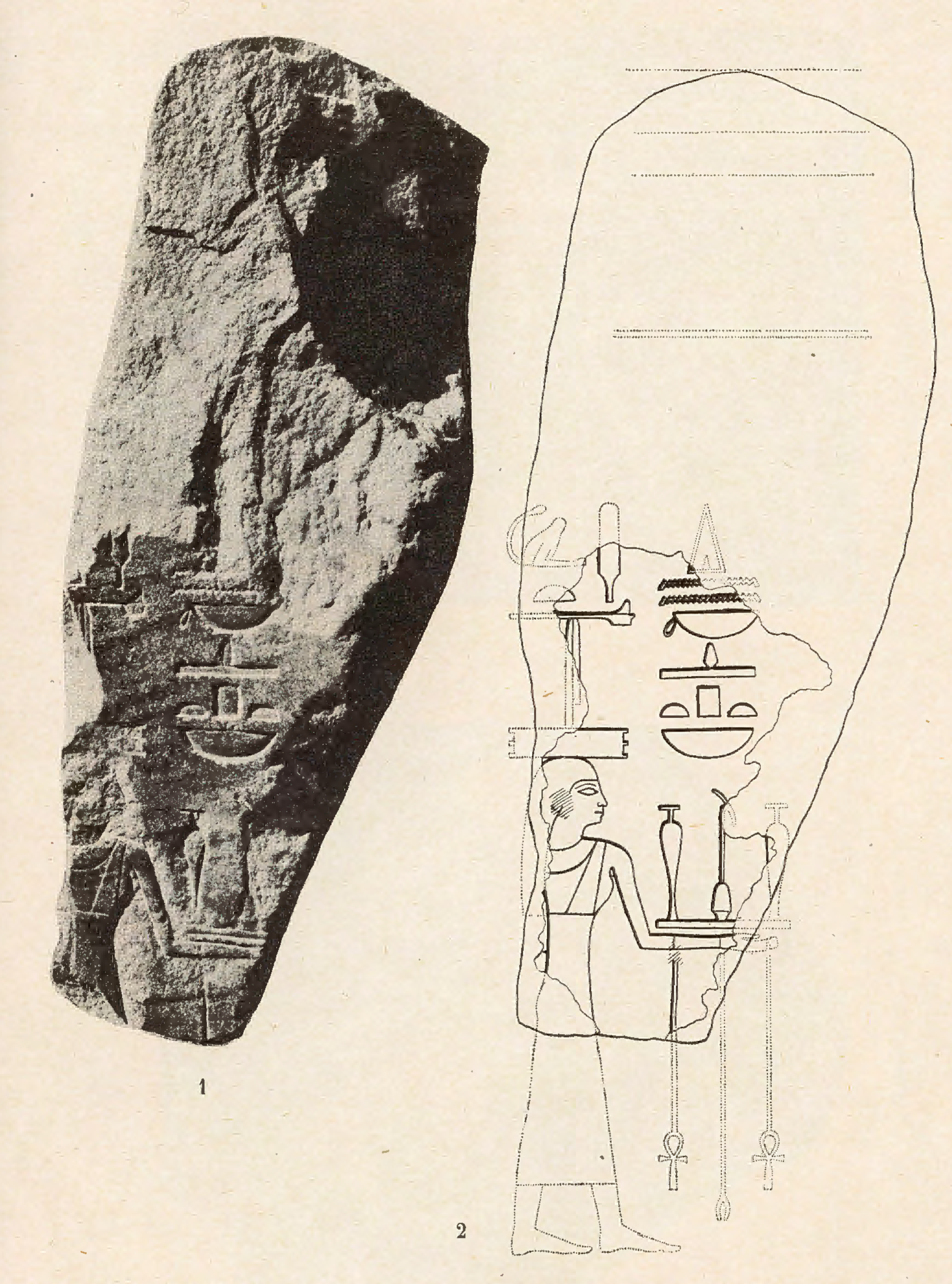
[4] Major R. H. Brown, *The Fayûm and Lake Mœris*, 1892, p. 85, pl. XXIV, for a view of the ruins at the time of his visit, see Pl. XXII.



Plan and section of a restoration of one of the structures according to Sir F. Petrie, *Hawara, Biahmu and Arsinoe*, Pl. XXV.



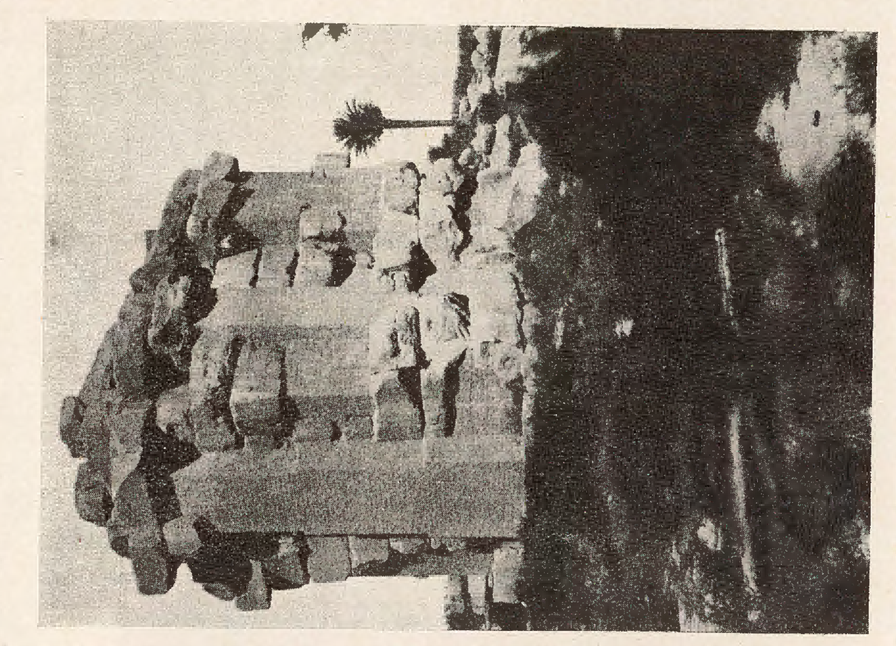
(1) A photograph of the door jamb of the enclosure, and (2) the inscription on it compared with a (3) similar inscription found on a column of Amenemhet III at Arsinoe.



(1) A photograph of a block with a figure representing a nome with (2) a restoration of the same block.



1. Angle of a base of one of the statues.



2. East pedestal, after being fortified.

L'« AGORA » D'HERMOUPOLIS

PAR

ÉMILE BARAIZE.

Dans son rapport sur les fouilles exécutées à Hermoupolis au printemps de l'année 1939[1], le prof. Günther Rœder annonçait le déblaiement des colonnes ayant appartenu à l'antique *agora* de cette ville. Mais ce n'était qu'un début, et les travaux n'ayant pas pu être repris à cause des circonstances créées par la guerre. Le devoir m'incombe de publier ici un rapport préliminaire des premiers résultats obtenus au cours des travaux de 1939. Il faut admettre que ces résultats avaient été anticipés depuis quelque temps par les précieuses données obtenues grâce à la publication du papyrus Vindob. (gr. 12565) par Hermann Schmitz[2]. On avait, en effet, préconisé deux méthodes destinées à servir à l'étude de la topographie des villes antiques[3] : « On peut soi-même faire des fouilles sur l'emplacement des ruines (méthode archéologique)... et on peut aussi, et ce serait la manière philologique, rechercher dans les documents ou les œuvres littéraires, les renseignements topographiques que l'antiquité a laissé venir jusqu'à nous. »

La ville d'Hermoupolis ne comptait guère que quatre amphodes mais

---

[1] Günther Roeder, *Die Ausgrabungen in Hermopolis im Frühjahr 1939* dans *Annales du Serv. des Ant.*, XXXIX, p. 745-746.

[2] Herman Schmitz, *Die Bau-Urkunde in P. Vindob. Gr. 12565 im Lichte der Ergebnisse der Deutschen Hermopolis Expedition*, dans *Münchener Beiträge zur Papyrusforschung u. antike Rechtsgesch.*, Munich 1934.

[3] G. Méautis, *Hermoupolis-la-Grande*, p. 42.

elle doit, néanmoins, avoir joué un rôle de la plus haute importance[1], à en juger par les épithètes dont on s'est servi pour la qualifier. Dans les papyrus on parle de : « Ἑρμουπόλεως τῆς μεγάλης ἀρχαίας καὶ λαμπρᾶς καὶ σεμνοτάτης »[2] c'est-à-dire, Hermoupolis la grande, ancienne, la splendide et la plus honorable. L'*agora*, que Rœder appelle : *Das Kernstück*

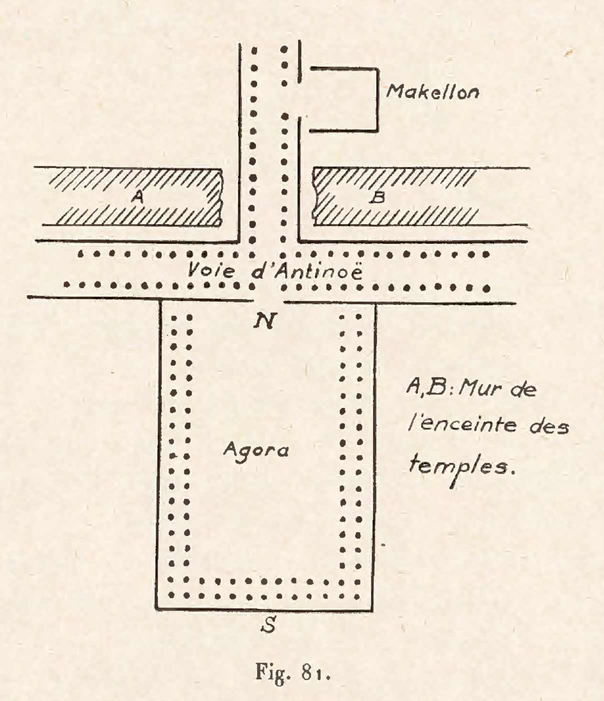


Fig. 81.

der hellenistisch-römischen Stadt, et dont il est question dans ce rapport, est mise en relief par des textes[3] dans lesquels on parle même d'un ἀγορανόμος ou « inspecteur du marché » et ce même marché y est désigné par le terme : ἡ πολιτικὴ ἀγορά ou « marché civil ». Mais le document le

[1] Dès la plus haute antiquité cette ville était le siège des huit dieux archaïques, de là dérive d'ailleurs le mot Aschmounein, et le dieu Thot (plus tard Hermès des Grecs) était le [hieroglyphs] seigneur de la ville.

[2] Carl Wessely, *Griechische Urkunden*, Vienne 1894 (Corpus Papyrorum Raineri I, p. 96, 166, pap. n° XIX, XXXIX, etc.).

[3] Carl Wessely, *Studien zur Paläographie und Papyruskunde*, I, p. 51, n° 102.

plus important est sans aucun doute le papyrus Vindob. (gr. 12565) qui a été publié par Schmitz. Il se rapporte particulièrement à la topographie de la ville y compris la fameuse *agora* et donne en même temps le détail des dépenses faites pour la construction des bâtiments et des routes. Deux routes sont connues comme ayant eu des rapports avec l'*agora* : l'une, grande, la *voie d'Antinoë* longeant la colonnade nord de l'*agora*, et l'autre, d'importance secondaire et plus tardive, connue sous le nom de *voie de Domitien*, traversant l'*agora*.

La *voie d'Antinoë*, allant de l'est à l'ouest, passait par la porte de la lune et par celle du soleil[1], qui sont probablement des portes monumentales de la colonnade nord de l'*agora*. A ce sujet, il est assez curieux de relever que Schmitz ne parle que d'un seul tétrastyle se trouvant dans l'axe de la στοά principale de l'*agora* (voir le plan, fig. 81). Méautis au contraire (p. 53/4 de sa monographie, en parlant de la topographie et se référant au *C. P. Herm.* 127 verso, qui n'est autre que le papyrus Vindob. gr. 12565), pense d'après Kühn[2] qu'un tétrastyle ne peut décorer qu'un angle de maison et qu'il doit se trouver, par conséquent, au carrefour de deux rues. On devrait donc déduire de sa description que l'*agora* avait deux tétrastyles dans les angles nord et il donne même le nom de l'un d'eux, qui aurait porté le nom de : *tétrastyle d'Athéna*. Il parle aussi d'un Arc de Triomphe, mais les résultats des fouilles ne sont pas encore venus confirmer ces données. On a aussi préconisé l'existence d'éléments architecturaux sur les bords de la *voie d'Antinoë*[3], tels qu'une double colonnade, de nombreuses niches, des fontaines, des temples (Méautis, *Temple d'Aphrodite*), ainsi que des bâtiments publics et privés. Il est très probable qu'en poursuivant les travaux de déblaiement et de restauration on parviendrait à découvrir encore un grand nombre d'éléments qui permettront d'établir le plan de l'*agora* avec un peu plus de précision. Les résultats déjà acquis au cours des travaux de 1939 n'en sont qu'un prélude de bon augure, ils montrent qu'on a pu dégager les éléments principaux qui constituaient le tétrastyle de l'entrée ou στοά de l'*agora*. Ces éléments

[1] P. Viereck, *Deutsche Rundschau 1908*, 101 d'après Schmitz, *op. cit.*, p. 408.

[2] *Antinooupolis*, p. 32.

[3] Schmitz, *op. cit.*, p. 406, 408.

comprenaient les piédestaux cubiques en calcaire des quatre colonnes ainsi qu'une grande partie des fûts. Un chapiteau de style corinthien gisait près d'un tronçon de colonne (pl. LXXXVIII, fig. 1). J'ai pu rétablir les bases à leur place primitive et grâce à des échafaudages appropriés permettant d'exécuter des manœuvres très difficiles et assez dangereuses, chaque

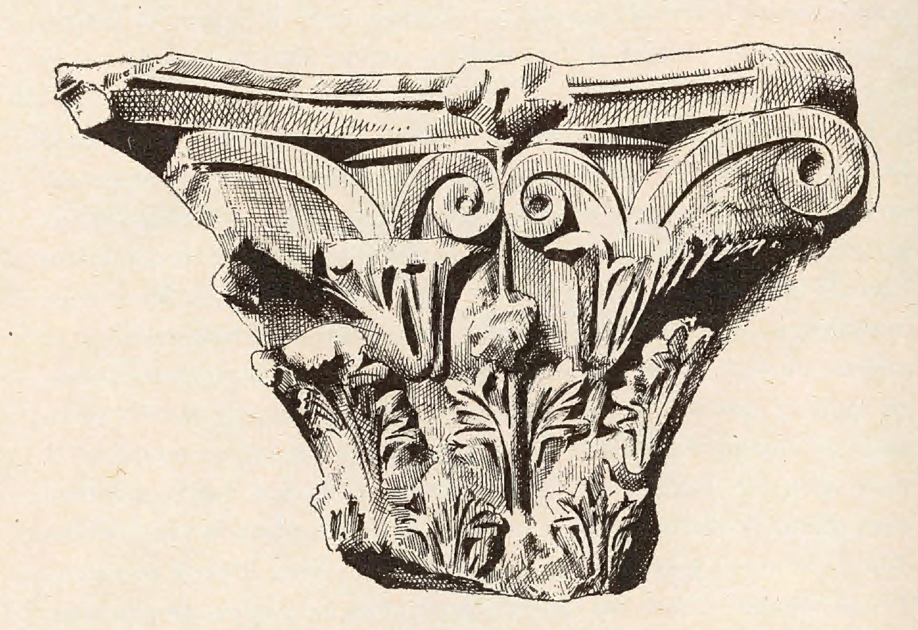


Fig. 82.

colonne pesant environ neuf à dix tonnes, deux fûts au complet et un tronçon inférieur ont pu rejoindre leur place sur les bases respectives. Il a fallu aussi élever un échafaudage d'une hauteur dépassant celle de la colonne elle-même pour placer le chapiteau à la place qui lui convenait. Ce chapiteau (fig. 82) est malheureusement assez détérioré, mais le jet des trois séries d'acanthes superposées est assez visible et la plus grande partie des volutes est encore intacte sur la face qui a servi à la reproduction. Quant au galbe de la colonne, il accuse une *entasis* légèrement prononcée d'un puissant effet d'harmonie. Taillées dans le granit rouge, ces colonnes mesurent 0 m. 80 à la base et 0 m. 70 au sommet (diamètre). Leur fût mesure 7 mètres de hauteur (pl. LXXXVIII, fig. 2). Le chapiteau mesure 1 m. 40 de hauteur, et la plate-forme supérieure qui devait

supporter l'abaque, 2 m. 25 de côté. De l'entablement, je n'ai pu recueillir que quelques rares éléments, comme des fragments d'une frise (pl. LXXXIX, fig. 1) composée de séries superposées de feuilles d'acanthe identiques à celles du chapiteau.

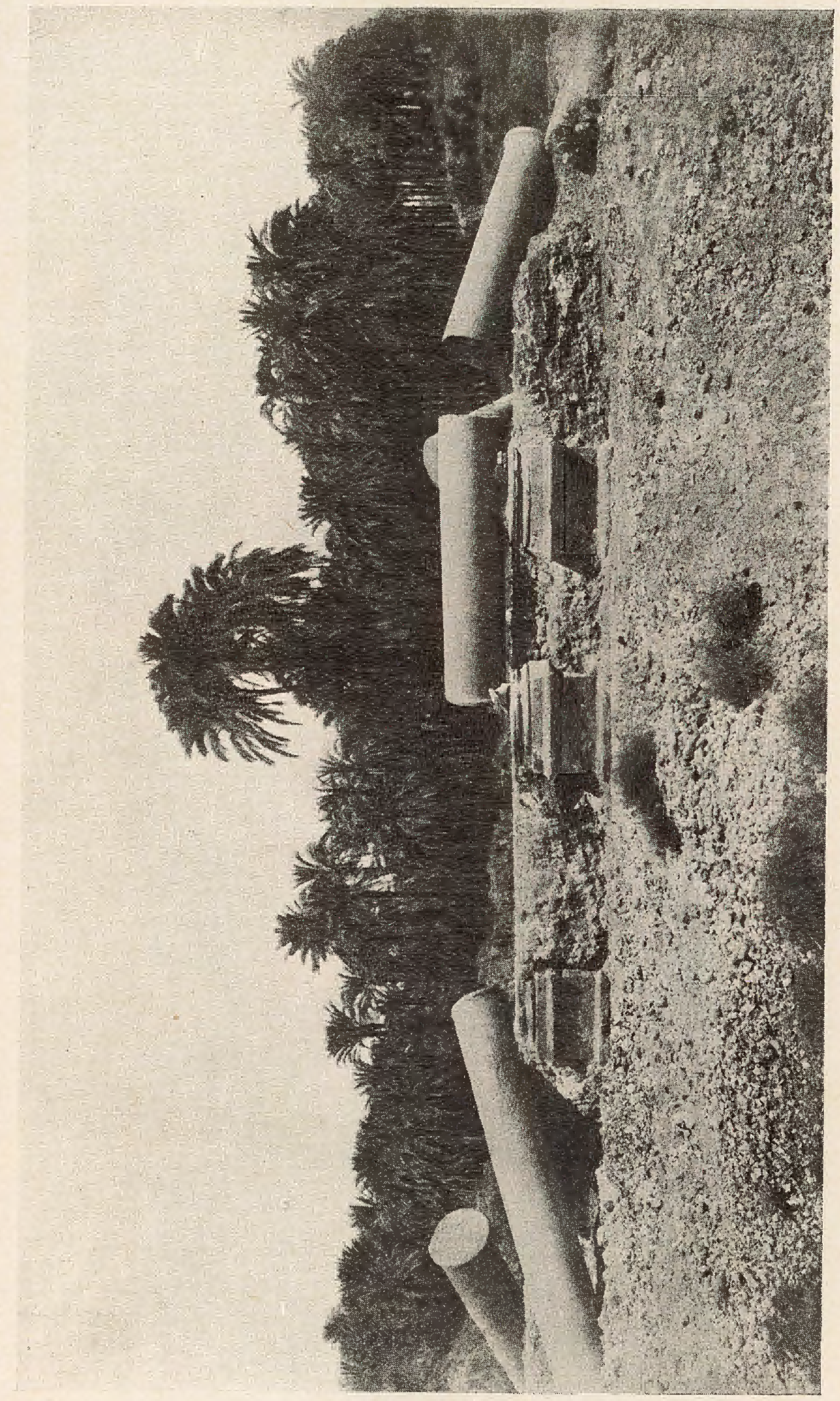
Des frises à denticules gisaient dans les décombres ainsi que des chapiteaux de colonnes appartenant à l'ordre ionique. Ils faisaient probablement partie de la colonnade qui entourait l'*agora*. Cette double colonnade traçait un rectangle, mais, n'ayant pas trouvé de traces de colonne aux angles sud-est et sud-ouest, je suis arrivé à la conclusion que ces deux angles étaient coupés. Il y aura aussi parmi les décombres beaucoup d'éléments ayant servi de couverture à la galerie aux colonnes, je suis seulement arrivé à trouver des parties du fronton du tétrastyle, qui, à en juger par les fragments de voûte ayant appartenu à un plein cintre, devait être un fronton échancré. Ces frontons sont caractéristiques de l'époque romaine.

N'étant pas parvenu à établir les dimensions de l'*agora*, je me contente de reproduire ici (pl. XCII, fig. 1 et 2) deux vues de l'ensemble des ruines. La figure 1 montre au premier plan le tétrastyle en partie monté, et on voit au loin les colonnes qui devaient former le péristyle. La figure 2 montre l'ampleur de la galerie.

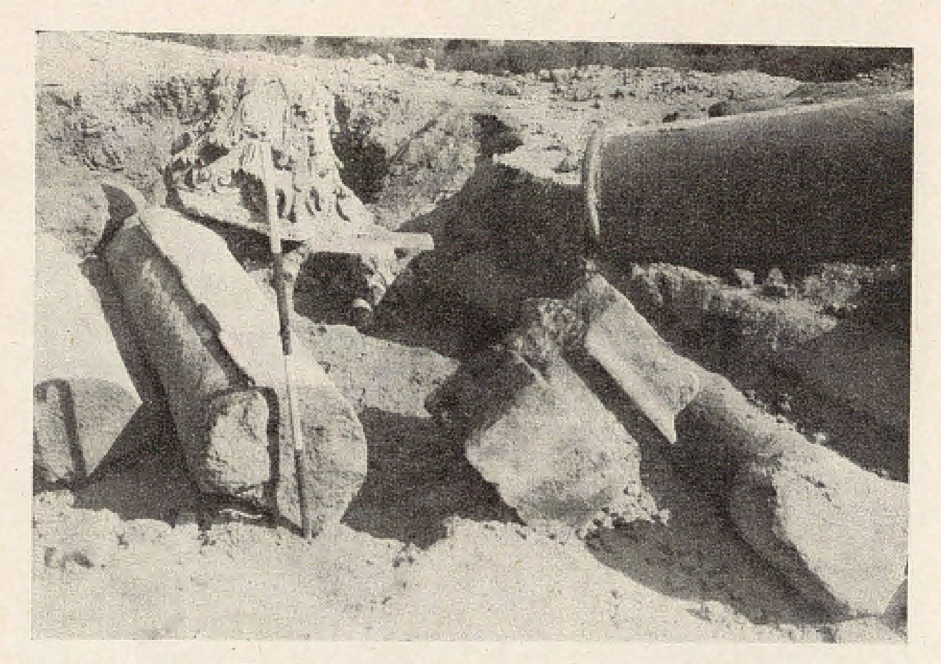
Tout en fouillant le sol dans le but de rechercher les éléments architecturaux, je suis arrivé à découvrir une partie de la fameuse *Ἀντινοϊτικὴ πλατεῖα*. Celle-ci traverse Hermoupolis de l'est à l'ouest en passant devant le tétrastyle. Elle est composée d'un dallage en pierres calcaires, de forme rectangulaire, limité par deux trottoirs, avec une bordure en pierre de taille. A l'extérieur, le long de cette grande voie, se trouve un caniveau pour l'évacuation des eaux pluviales.

Je termine ce court aperçu en formulant le vœu que les travaux à Hermoupolis soient repris au plus tôt, et que l'*agora* puisse être reconstituée autant que possible grâce aux éléments qui sont encore parmi les décombres.

Émile Baraize.



Le tétrastyle avant sa restauration.

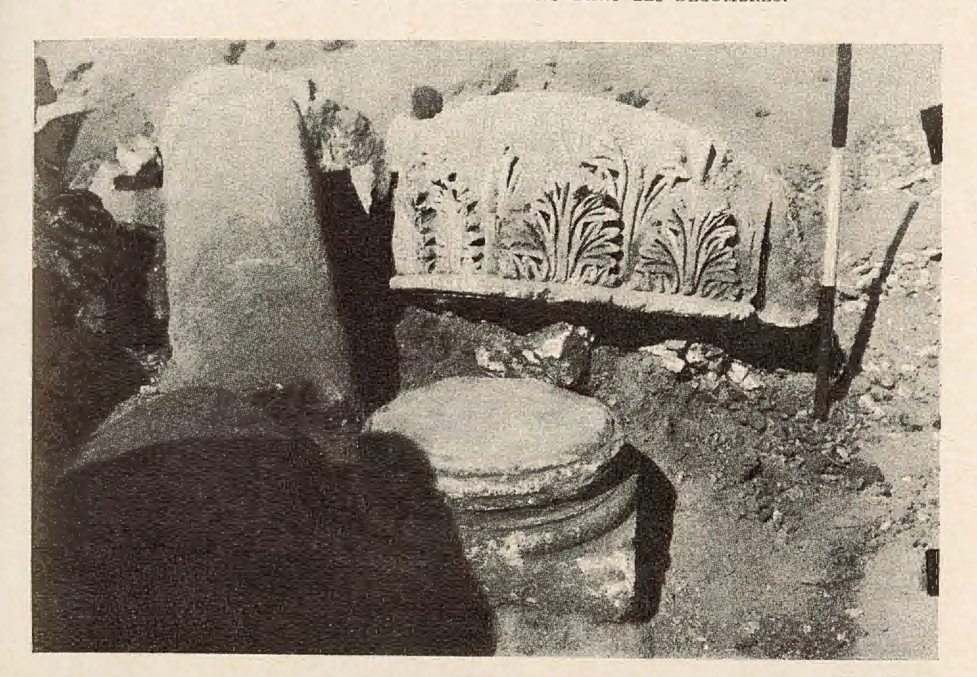


1. Vue des ruines : colonnes et chapiteau corinthien.



2. Une partie du tétrastyle reconstitué.

Éléments architecturaux gisant dans les décombres.

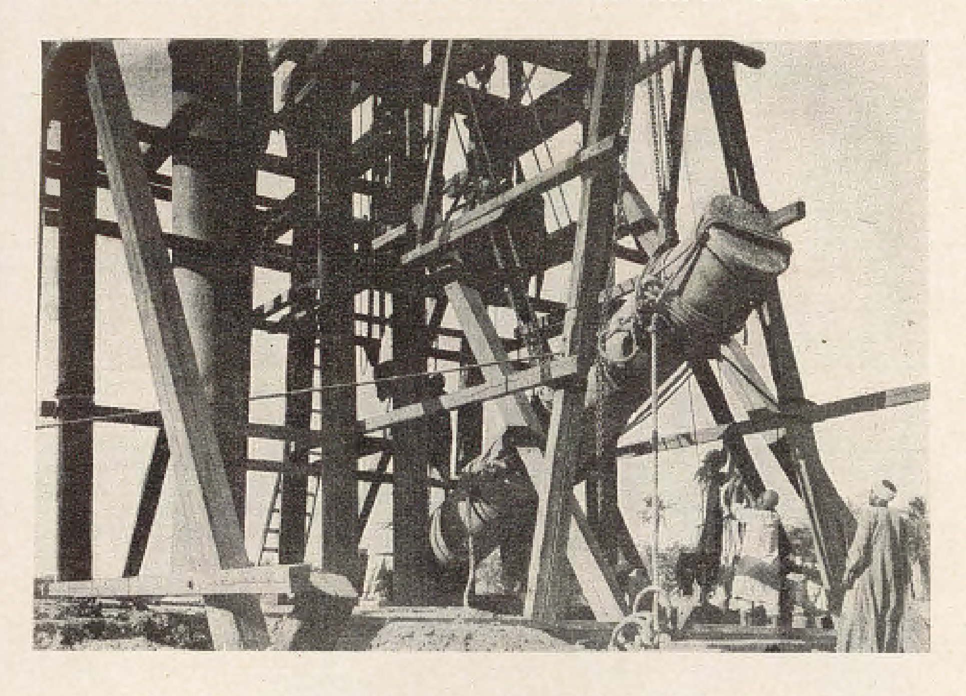


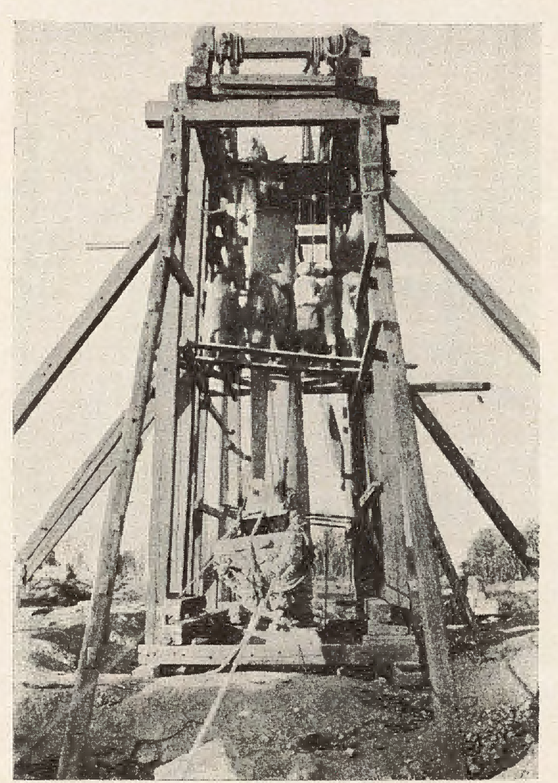
1. Frise à feuilles d'acanthe.



2. Chapiteau ionique et frise à denticules.

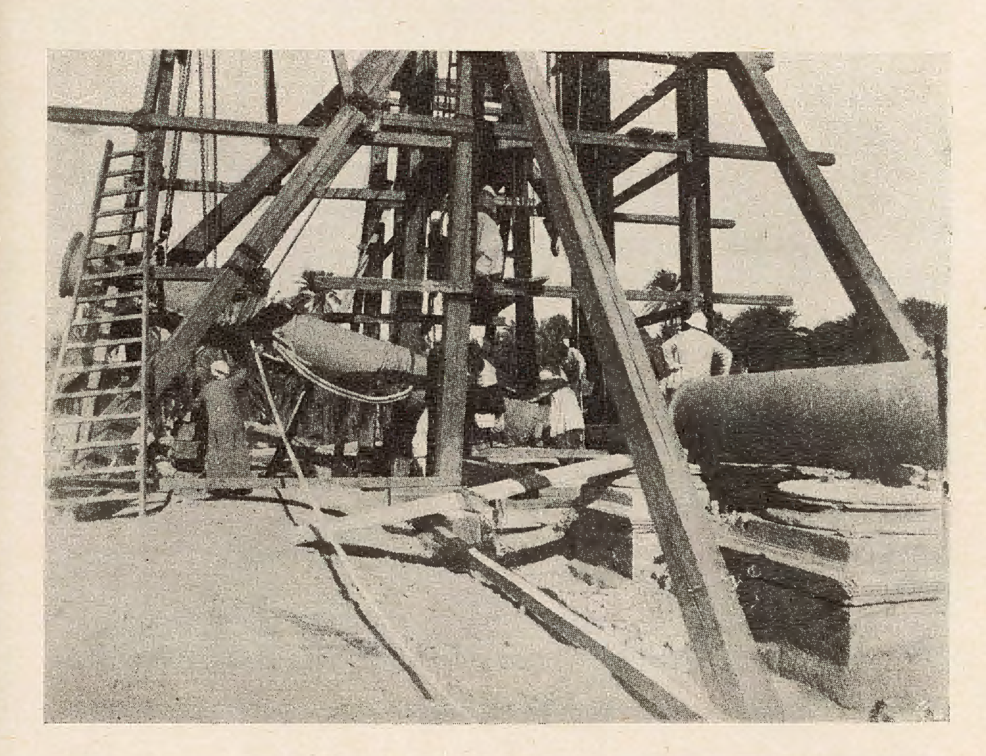
ÉCHAFAUDAGES POUR LE MONTAGE DES FÛTS DE COLONNES DU TÉTRASTYLE.





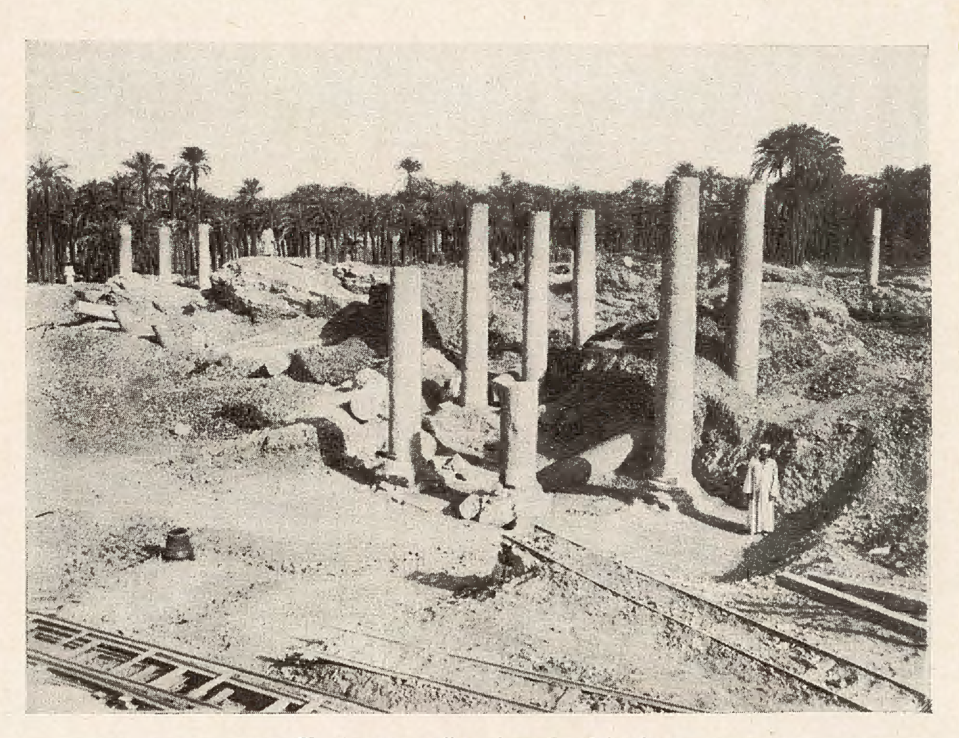
Mise en place des colonnes sur leurs bases.





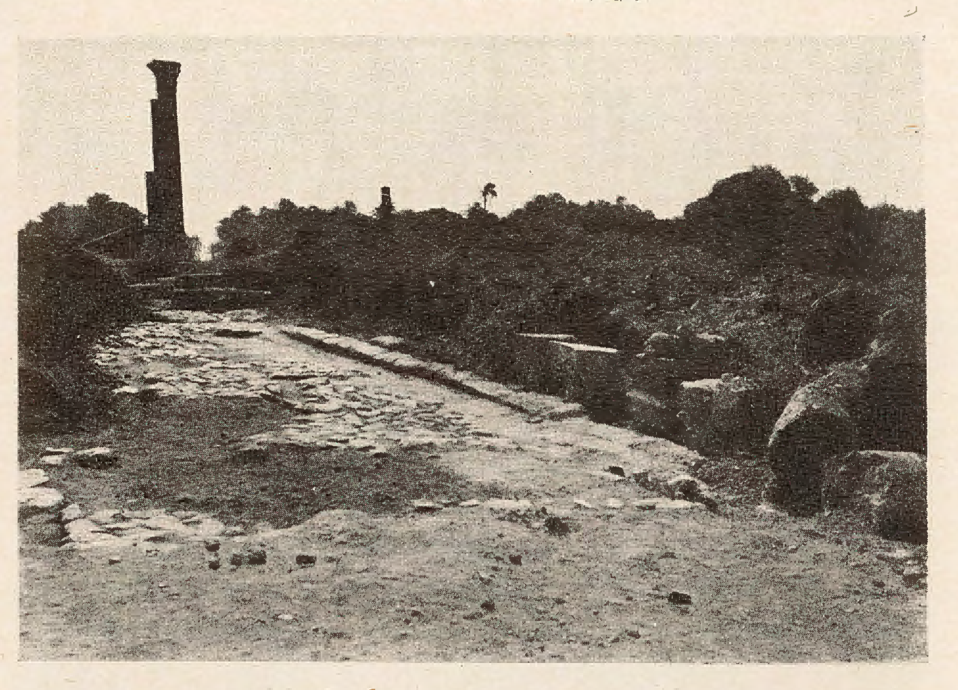


Vue du tétrastyle et de ce qui reste du péristyle de l'*agora*.



Vue montrant l'ampleur du péristyle.

Deux vues de la *Voix d'Antinoë*.





A ROMAN TEMPLE
BETWEEN KHARGA AND DAKHLA

BY

AHMED FAKHRY.

At ʿAin Amour, half-way between Kharga and Dakhla Oases, there is a temple inside a fortress which is rarely mentioned in the books or articles dealing with the antiquities of this part of the desert. Between the two oases there are now two routes, a northern passing by ʿAin Amour and a southern which is one day longer by camel. The northern route has practically fallen out of use now owing to the spreading of a series of sand-dunes for over fifteen kilometres which make the march difficult both for men and animals. The spring of ʿAin Amour is at the top of the plateau, at the edge of the pass going down to the depression of Kharga. This pass is a very difficult one, tiresome in both ascent and descent. We all had to dismount and lead our camels; we could only walk in single file and it took us an hour and a half to surmount its difficulty. The southern route (Darb El-Ghûbari) is now used by both caravans and motorcars; it is an excellent one but there is no water between the village of Kharga and Teneida. The existence of water at ʿAin Amour makes the northern route up till now, in spite of its difficulties, preferable for the beduin going with their flocks from one oasis to the other and it seems that in ancient times, before the encroachment of the sand dunes, it was the route employed, fragments of water-pots broken during the journey being found all along it.

In the Roman period, the Libyan desert received considerable attention, new springs were dug everywhere, its remote spots were inhabited, and military stations were built for the safety of caravans and control of taxes. The monument of ʿAin Amour is one of these stations built at the summit of the pass at a height of 371 metres from sea level and a point of strategic importance for the defence of Kharga against any attacks from the

west and for the control of all the caravans plying on this route. These have to go by the fortress if not for water, then because there is no other convenient pass leading into the Oasis. The fortress is of considerable size and the water-source is inside it. All the caravans could spend the night there in confort and safety, and the presence of a temple and priests allowed the travellers to offer to their deities, to thank them for their safety in the part of their journey already done, and to pray for their further protection from the dangers of travelling in the desert until they reach home.

European Visitors.—Kharga and Dakhla were visited by modern travellers who did not meet with the difficulties encountered by the European visitors to the other oases. We possess many descriptions of the Oasis of Kharga and its ruins from the first half of the XIXth century and earlier; but it seems that no one before Cailliaud gave any description of this monument at ʿAin Amour. On the pylon of the temple, A. Edmonstone, Feb. 1819 and Drovetti, Rosincana, L. Hyde, 17 Dec. 1819 engraved their names on the stone, but it is to the young French explorer of the desert and its ancient remains, that we owe not only a mention of the temple but also a brief description and sketch plan which were published in 1826 in his great work on Egypt and the Sudan. He says on p. 227 of his *Voyage à Meroé,* I : «On voit sur le plateau les restes d'un petit temple de style égyptien, qui était entouré d'une vaste enceinte. Le temple a 21 m. 83 de longueur [67 pieds et demi environ]; sa façade postérieure est couverte de sculptures : J'en ai dressé le plan (*Voy.*, vol. II, pl. XLII, fig. 1).» The plan published by Cailliaud though not correct in its details gives an idea of the principal part of the temple and we can distinguish in it the two courts and the three shrines, but though he referred to the sculptures on the back of the wall of the shrines, he did not reproduce them in his plates.

Wilkinson visited the Libyan desert and its oases in 1825, he refers in his publication [1] to ʿAin Amour, "Kneph (*i. e.* Khnoum) Amunrē and Maut are the principal deities; though the name seems to be of a Caesar,

[1] Wilkinson, *Modern Egypt and Thebes,* Vol. II, p. 366. In Murray's Guide Book there is a reference to this temple, but the words are copied from Wilkinson's book.

the temple has an appearance of greater antiquity". This name of a Caesar does not exist now.

After this great period of desert exploring, we have no other description; but Cailliaud's account and plan are full of interest for archaeologists, and none of those who visited these oases left us a more detailed description. I visited ʿAin Amour on the 23rd of December 1938 camelling from Kharga; it took me three days there and back, thirty-two hours march. Although the site is not of great importance and needs excavation, I preferred to publish this note now with a better plan and some photographs of this out-of-the-way monument.

Description : The plan of the site (see Pl. XCIV) is very simple; a brick girdle-wall encircles both spring and temple. The entrance of the enclosure is at the south-east through a sandstone gateway, the temple is in the north-western side of the fortress. The gateway is not in the middle of the wall, but at its right side and in the axis of the temple.

The temple is much ruined and many of its parts are now buried under the heaps of débris. The entrance proper of the temple is preceded by a court and is at a distance of 68 m. 80 from the stone gateway. The entrance leads to a court, then to a pronaos and then shrines. In both courts there are drums of columns (see Pl. XCVIII, *a*); the shrines differ in dimensions, the left one being the largest. The walls of the temple were painted; the only inscribed part is the outer back wall which is unfortunately mostly buried in the débris. Very little stands above the groundlevel but is sufficient to establish the Roman date of the temple.

The site has been ravaged by illicit diggers, its floor completely turned over, even the walls were broken in search of a supposed hidden treasure. The continuous use of the building for centuries as a resting place for travellers between Kharga and Dakhla caused the disappearance of the paintings. In the Christian era, after the disuse of the site both as pagan temple and military post, some hermits seem to have settled here away from the hands of their persecutors; and they have left their names engraved on the outer gate.

Girdle-wall : It is built of sun-dried bricks; the parts still standing are comparatively scanty but sufficient to show that they were intended to serve as a means of defence. The thickness of the front wall is 2 m. 70, the

remainder being 1 m. 80; some of the remaining parts still reach a height of about 12 metres. The bricks measure 40 × 20 × 10 cms. which is their usual size in the oases in the Roman period. These walls were certainly higher when built, and could not have been used only to protect a camping place near a spring; no doubt there was a fortress here to defend and control the route. The walls are not even and have another gate at the south-western corner which is now in ruins.

Stone Gateway : It is 1 m. 40 wide and 2 m. 70 deep, the breadth of each side being 1 m. 05. The right side is completely ruined, the left one is in a comparatively good state of preservation and a number of graffiti are inscribed on it. The most important one is reproduced in fig. 83 (see Pl. XCVI, *b*), its characters are of a semitic origin, I give a

Fig. 83.

photograph and a drawing, leaving the study of them to the specialists[1]. On the thickness, I could read four names preceded by crosses, Mr. É. Drioton, the Director General of the Antiquities Department, kindly agreed to study them and handed me a note which I publish here with my sincere gratitude.

✠ ⲓⲡⲁ̓ⲛⲁⲛϩⲏⲃ (?)	† Ipanlenhêb
✠ ⲙⲉⲣⲕⲟⲩⲣⲉ	† Mercure
✠ ⲓⲱϩⲁⲏⲛⲛⲏⲥ	† Jean
✠ ⲙⲁⲣⲭⲓⲁ	† Marcia

Le second de ces noms propres (= Μερκούριος) est correctement écrit, tandis que le troisième (= ⲓⲱϩⲁⲛⲛⲏⲥ) et le quatrième (= Μαρκία) renferment des fautes d'orthographe.

[1] This graffito was already noticed and published by W. J. Harding King, in his book, *Mysteries of the Libyan Desert*, p. 333.

Quant au premier, si étrange qu'il paraisse, il n'est pas isolé dans l'onomastique copte. Il est à joindre au groupe de noms de personnes composés avec des noms de villes signalé par Heuser, *Die koptischen Personennamen aegyptischen Ursprungs*, s.d., p. 48, 49 et 65. L'élément ⲁⲛ en effet est une contraction fayoumique populaire pour ⲣⲙ̄ⲛ̄ — devant un nom de lieu (Maspero-Drioton, *Fouilles exécutées à Baouît,* Le Caire 1931, p. 98, n° 263 : ⲡⲁⲉⲛⲧⲁⲣⲁⲥⲓ = ⲡⲁⲉⲙⲧⲁⲣⲁⲥⲓ, *id.*, p. 97, n° 261, et ⲡⲁⲉⲙⲧⲉⲣⲁⲥⲓ, *id.*, n° 262). Le groupe ⲛⲁⲛϩⲏⲃ signifie donc *les gens de Hêb,* localité qui pourrait être soit , Ibis, la capitale de l'Oasis d'El-Khargeh, soit l'actuelle El-Hibeh, au sud-est d'El-Fashn. Le nom entier doit se traduire : *Il est venu le fils des* (ⲡⲁ) *gens de Hêb* (ⲛⲁⲛϩⲏⲃ). Ce type onomastique était courant dans l'ancienne Égypte (Ranke, *Les noms propres égyptiens,* dans la *Chronique d'Égypte*, XI (1936), p. 300-302), et il est intéressant de constater la persistance de ce nom pré-copte jusqu'à une époque aussi tardive. — E. D.

The graffiti are engraved on the stone by different hands, and the crosses are different. Between the gateway and the façade of the temple, there are traces of walls; excavations are needed to determine their direction and relation with other walls still buried under the débris.

The façade of the temple is built with big carefully-cut blocks of local sandstone. Its doorway is 1 m. 28 wide and 1 m. 30 deep and is comparatively well preserved (Pl. XCVII, *a*). Part of the right side still stands but the left side is completely demolished. All the façade was covered with white stucco, and the sides of the entrance painted with figures which are no more recognizable; but in all probability they were the usual scenes of the Emperor offering to deities. Traces of blue, red, green and yellow colours can be noticed. The only recognizable part is at the left side where we can distinguish a bouquet of flowers on an offering table in front of a standing figure.

The architrave and cornice are still in their respective places but are uninscribed. The two thicknesses of the entrance were also painted, as was the ceiling which is intact. The pivot-holes show that the door was double. It is on this entrance that Edmonstone, Drovetti and Hyde commemorated their visits in 1819.

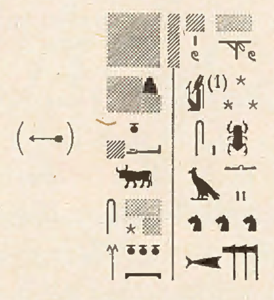
Shrines : There is hardly anything to say about the two courts between the pylon and the shrine. The plan shows all the visible constructions which are in a ruinous condition.

Two of the shrines, the middle and right ones still retain their ceiling composed of five blocks on each; but the left one is completely damaged (see Pl. XCVIII, *b*). In the central shrine, there are traces of painting on the three walls, but they are too scanty to help us to recognize any scene or even a single figure.

Inscriptions on the back-wall : This wall was covered with the usual scenes met with on the temples of this period; they are in painted relief. The wall has greatly suffered both from time and from treasure hunters. A great part of the scenes is still under the débris and this leaves very little to be described here. Anyhow, we can distinguish the god Amun-rēʿ represented in the middle, with a human body and the head of a ram surmounted by the *atef*-crown.

He holds a 𓌀 sceptre in his hand and his legend in two lines is in front of him; Mr. Drioton was kind enough to take the trouble to study this fragmentary text, I publish his note here with my sincerest thanks :

(←)



Autant qu'on peut se hasarder à traduire un texte aussi fragmentaire, voici le parti que l'on peut tirer de cette copie, que j'ai lieu de croire excellente, de Fakhry Eff. :

... *la couronne blanche* (𓋑), *qui protège* (... *nḫw*) *son maître* (*nb-s*); *mettant sa tête* (... *dy tp.f*) *hors de l'Abîme;*

... *son pavois* (?); *supérieur aux dieux* (*ḥry nṯrw*), *ayant créé l'Ogdoade* (*ḫmnyw*, cf. Sethe, *Amun und die acht Urgötter von Hermopolis*, p. 44-46, § 87. Les trois têtes ne seraient pas des protomes de lions, mais de cynocéphales, qui servent parfois à représenter les dieux de l'Ogdoade, comme assistants de Thot-babouin); *les dieux se sont produits* (... = *šp(t)* = ϣωπε) [après qu'il se fût produit lui-même]... — E. D.

Behind Amun-rēʿ there are two deities, the first one is completely damaged; the second is a female who wears the 𓋹. It is difficult to say

[1] Le dieu Amon tient en mains le fouet et le crochet à la place du sceptre.

whether she was Mut, Isis or Hathor. Her legend is contained in one line of inscription, of which the following is preserved : ... "...throne ...ruler of... in heaven and earth". The second half of the wall at the right of the last scene, was also occupied by representations but the collapse of the third shrine has practically destroyed them. We can only see now part of a wing and the waist of a deity whose legend is in sunk relief. The following signs are above the surface of the débris : ... "as a strong lord...". From this we see that in our state of knowledge we are still ignorant of the name of the Emperor in whose reign this temple was built.

Such monuments, i. e. temples inside fortresses are not infrequent at Kharga and Dakhla. Kôm El-Nadûra under the reign of Antonius Pius (A. D. 138-161), Qasr Zayyan built by the same Emperor, Qasr Dûsh begun by Domitian (A. D. 81-96) and finished by Trajan (A. D. 98-117) and Hadrian (A. D. 117-138), Deir El Ḥagar in which we find the names of Germanicus (A. D. 19), Nero (A. D. 54-68), Titus and Domitian, are all of the same type.

It is only by excavating the site that we can say if it was built on the remains of an older temple or if it is exclusively Roman and by whom it was built. I must admit that the plan published here lacks many details which could possibly be added in future and I hope that all these points will be settled one day through the excavations of an interested egyptologist [1].

Ahmed Fakhry.

Cairo, June 1939.

P. S.—The present article was in the printing office when the very interesting book of H. E. Winlock, Ed Dakhleh Oasis—Journal of a camel trip made in 1908 (New York MCMXXXVI) reached my hands.

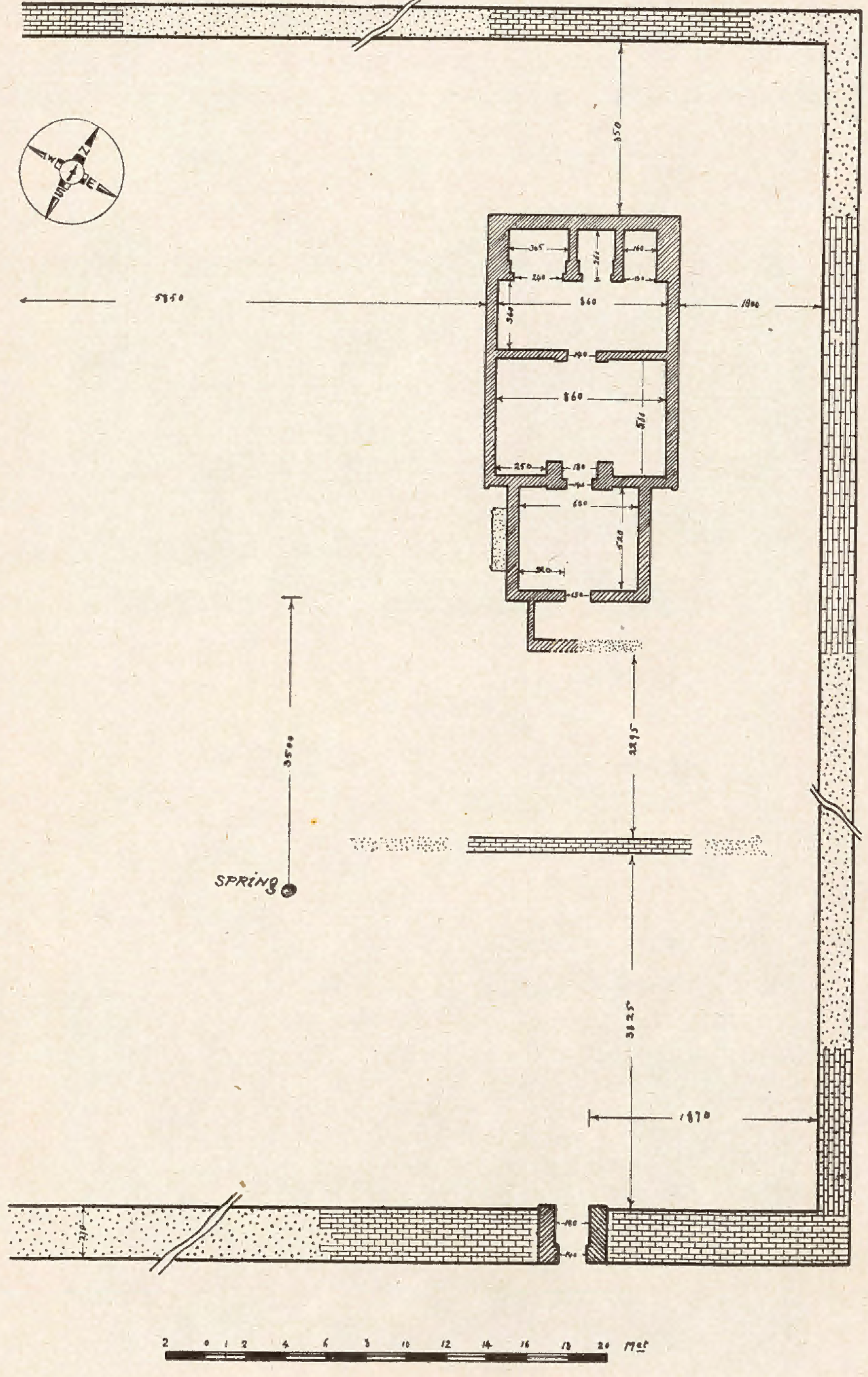
The site of ʿAin Amour was visited and is described in pages 48 to 51, a plan and photographs are published but no inscriptions are

[1] Mr G. Brunton has kindly read this paper. I thank him for many corrections which he found in my English and, also, for many useful notes and advices.

given. The graffito on the gateway (fig. 83) was copied and studied and shown to be Safaïtic. It was too late for me to use the material concerning this temple but there are many points in Mr. Winlock's description of ʿAin Amour which make the publication of this note useful, if not necessary.

A. F.

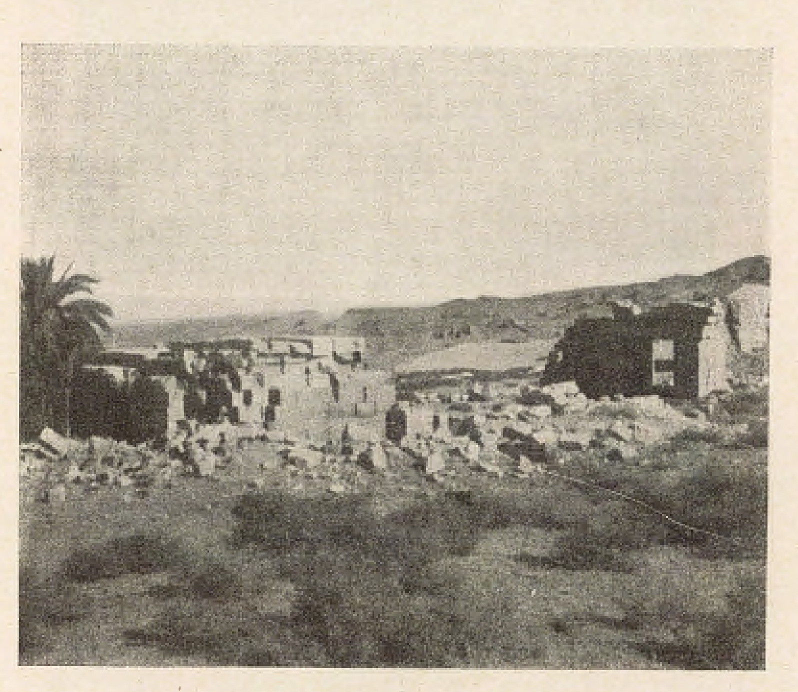
Cairo, 16th April 1941.



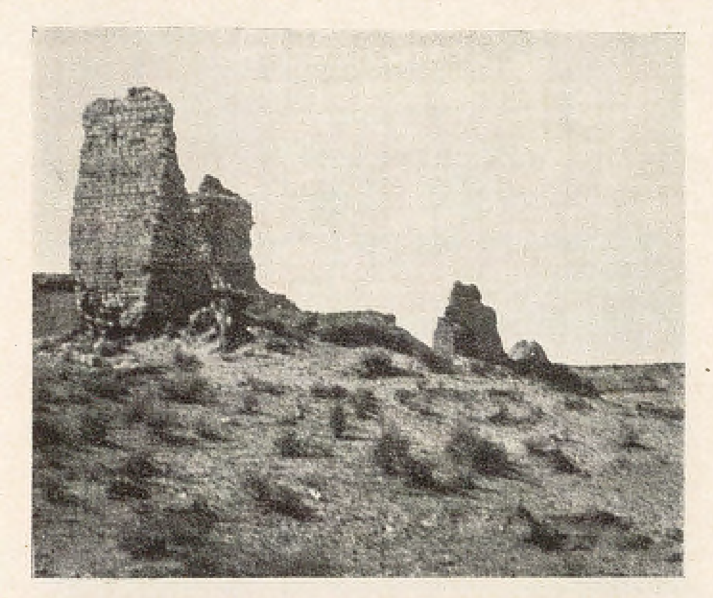
Plan of the site.



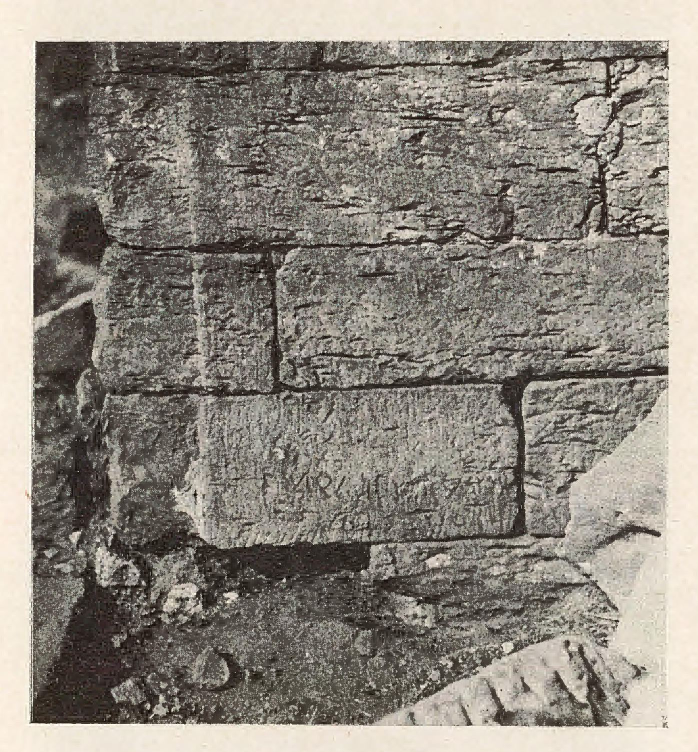
a. General View.



b. General View. Façade, Courts and Shrines.



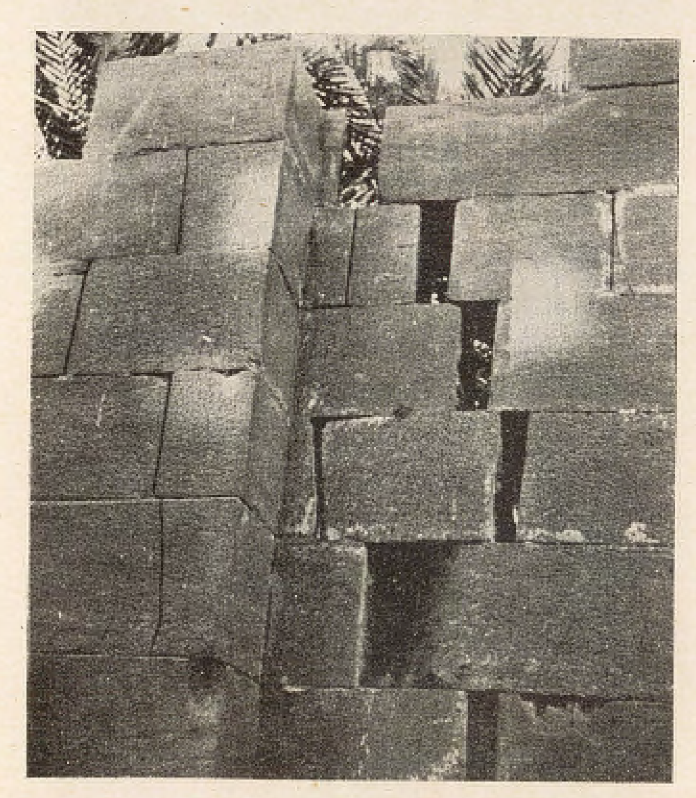
a. Parts of the Girdle-Wall.



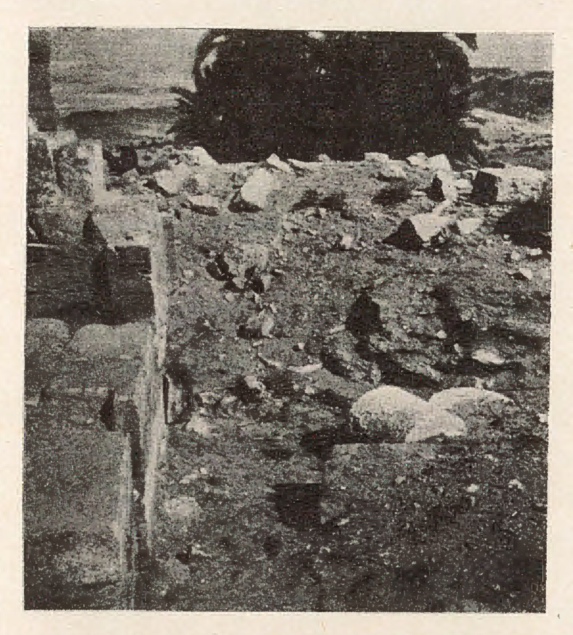
b. Graffiti on the stone Gateway.



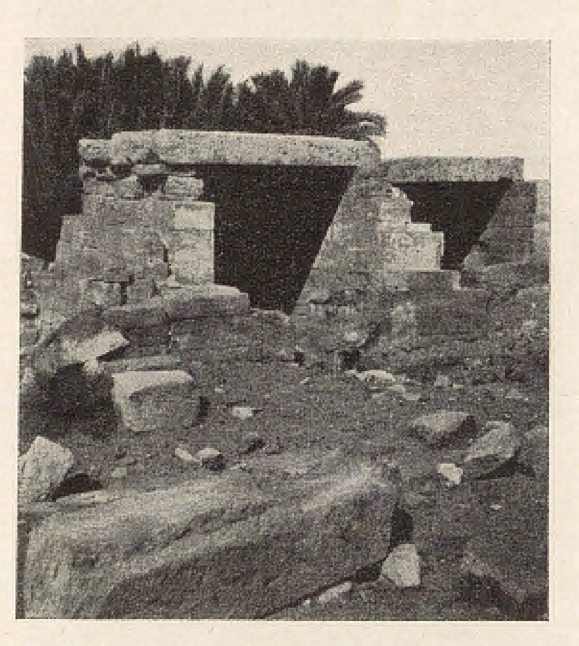
a. Entrance of the Temple.



b. The walls need consolidation.



a. Ruins of pronaos with drums of columns.



b. Blocks of ceiling of two shrines are still in situ.

THE NECROPOLIS OF «GABAL EL-MÔTA» AT SIWA

BY

AHMED FAKHRY.

Gabal El-Môta is the name of a conical limestone hill honey-combed with tombs on all sides from top to bottom and less than a mile from the village of Siwa (Pl. I). There is not a book or article on Siwa in which this necropolis is not mentioned [1], and it contains several hundreds of tombs which were always a favourite place for visitors. It is reported in most of the books that mummies are lying about and that the inhabitants from time to time find antiquities inside them; consequently these tombs are always visited if not in the hope of finding *something* then for curiosity.

Most of these tombs are choked with débris. We read of one inscribed tomb; and in my first visit to Siwa in August 1938 I searched all the accessible tombs carefully but did not find any other with paintings except one at the top where there are remains of a frieze in a Hellenistic style. I copied the inscriptions on the walls of the inscribed tomb and photographed it as well as the inside of several others which were of architectural importance [2]. I then realized that this necropolis ought

---

[1] The bibliography on the ancient remains of Siwa is immense. The list given by E. Breccia at the end of his article *With King Fuad to the Oasis of Ammon* published in *The Swallows, April-May 1929*, is very good and contains most the important books and articles. After Breccia's article, Steindorff visited Siwa in 1932 and published together with Ricke and Aubin a paper: «*Der Orakeltempel in der Ammonsoase*», in the *Ä.Z.*, 69, p. 1-24.

[2] Nothing is published yet about the results of my first visit to Siwa. The Antiquities Department will publish in due time a special volume on the monuments of this oasis.

to be thoroughly examined; the Director General approved, but the outbreak of war in 1939 put an end to my work in the Western Desert.

The Siwans were forced by the hostilities to leave their houses and find a safe refuge in the tombs which once contained the mummies of their ancestors. Their village was bombed in October-November 1940 and since this date the ancient necropolis has been turned into living quarters. Those who arrived first took possession of the better tombs; those who followed them either contented themselves with smaller ones or searched for new tombs and it was during this search that new inscribed tombs were found [1].

We were informed of this at the end of November and I was willing to leave at once, bearing in mind what would be the fate of these tombs if left to the mercy of their finders. We heard in Cairo that these tombs were filled with mummies, some of them inside coffins, and that they were being mercilessly cut to pieces and thrown away after being carefully searched; if such a fate had befallen these mummies and the opportunity for their examination was lost, we ought not to leave the newly found inscriptions and paintings to be destroyed in the same way. This was the feeling of the Antiquities Department; but the various formalities made it impossible to leave Cairo before the 4th of January 1941; and when at last I was inside these tombs, on the 6th, I saw that the destruction of the scenes was going on, and that my fears of delay had not been groundless. The tombs had been already inhabited for two months; it was winter and the inhabitants were cooking, and making fires inside them when it was cold. Some parts of the walls were already covered with a layer of soot and the paintings in general were beginning to lose their freshness; but this was the least harm.

The finder of the principal tomb was living in it with his family of, at least, six persons and some sheep, goats and hens, and it was obvious that the walls would suffer. Still worse was the vandalism committed by some ignorant soldiers who were there.

---

[1] These are four, namely the tomb of the Crocodile, tomb of Hathormesu-Isis, tomb of Si-Amûn, and a fourth one which I could not study. See below p. 787.

It was not sufficient for them to buy the amulets and beads found with some of the mummies and so encourage the inhabitants to plunder them; they must go into the Tomb of Si-Amûn and try to cut pieces from the walls and ceiling to take as "*souvenirs*" after paying a few piastres to its occupant. A *souvenir* must be of value and so the best scenes were damaged after the tomb was found. This destruction was going on till I reached Siwa. None of the local authorities tried to stop it or thought it necessary to report the matter to the Antiquities Department. It was only after the visit of Lt. Colonel Bather to the Museum with some fragments of a Roman coffin in the last week of November, telling us of the painted tombs that we heard what was happening.

If we judge from what was already going on, I do not think that after a year's time anything of the paintings would have remained. I seize this opportunity to express my thanks to Col. Bather; it was his interest in these newly found monuments which helped to rescue a great deal of them.

I reached Siwa the 6th of January and was ordered to leave on the 21st. I found that four new inscribed tombs had been found and that three of them were inhabited. I cleaned the fourth tomb and began to copy the texts inside them and to describe the scenes. When I had to leave, three of the four tombs were copied and photographed. I had a draughtsman with me who began from the first day of our arrival to copy the scenes from the walls of the tomb of Si-Amûn. This tomb needs at least three months to be drawn carefully and therefore he could only finish a part of it. It was the zeal of Ahmed effendi Sidky and his will to work with me the whole day and a part of the evening which enabled me to leave Siwa with about one half of the scenes of this tomb. My gratitude to Sidky eff. is great and he deserves thanks and congratulations for the good work which he has carried out.

History of Gabal el-Môta.

The necropolis of Gabal El-Môta is mentioned in more than one Arabic book dealing with the Oasis of Siwa but none of these works gives us any detail of interest to Egyptologists.

In an anynomous history of Siwa which is kept with one of the families, the place is called "Qaret El-Messabbareen" i. e. the "Hall of

the Mummified" and speaks of a subterranean passage between a tomb in the northern side and the Temple of Aghurmi. This is of course a legend.

The first European visitor was Browne who reached Siwa in 1792 and left us a description of the antiquities which he could see and among which was this necropolis, but we cannot gather from him more than the reference to the mummies; furthermore he assures us that the tombs contain neither inscriptions nor paintings [1].

The next visitor was Hornemann; he was like his predecessor interested in the mummies and tells us that some of the Siwans found gold inside the tombs and consequently all of them were ravaged in search of this metal [2].

The first reference to the paintings was made by Cailliaud who visited these tombs on the 12th December 1819. He gives a description of this mountain and its tombs, of which this is the principal part : «Une des plus remarquables est composée de trois pièces qui se suivent, d'une profondeur totale de onze mètres; à droite et à gauche sont cinq salles. Sur les murs de ces grottes souterraines, on trouve des restes d'hiéroglyphes et de figures égyptiennes peintes sur un enduit : au fond sont deux statues mutilées, d'homme et de femme, taillées dans le rocher, comme on en voit communément dans les hypogées des rives du Nil. Généralement, ces excavations sont très petites et elles se communiquent. Les hiéroglyphes y sont très rares; ce que j'ai vu avec le plus d'intérêt, ce sont des sujets hiéroglyphiques qui n'avaient été que tracés au trait rouge sur un enduit blanc. On y aperçoit encore les carreaux destinés à faciliter à l'artiste l'exécution de son dessin : cette observation a déjà été faite en Égypte par les voyageurs de l'expédition française; j'ai eu occasion de la faire aussi en Nubie. Les tombes paraissent toutes avoir été violées; je n'y ai rencontré que rarement des ossements: ils sont épars et ne paraissent point provenir de corps embaumés avec l'asphalte, à la manière des Égyptiens [3]. »

---

(1) Browne, *Nouveau voyage, etc.* (1800), p. 31.

(2) Hornemann, *Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Marzuch* (Weimar 1802) translated into French with commentary by Langles, *Voyage de F. Hornemann* (1803), Vol. I, p. 51.

(3) Cailliaud, *Voyage à Meroé, au Fleuve Blanc, à Syouah et dans cinq autres oasis*, Vol. I, pp. 68-9.

It is very difficult to identify the tomb mentioned by Cailliaud as having ten chambers at the sides with any of those now accessible. I am quite certain that none of the tombs in the mountain, accessible in 1938, contained mutilated statues; this tomb must have been buried since 1820.

The next year, the oasis was visited by von Minutoli [1] who visited this necropolis and left to us a brief description of this site which he calls "Gara el-Mota-Schargiah mè Sabaryn". He mentions tombs painted with green, red, yellow and blue colours, containing hieroglyphs but gives no description of scenes. In his Atlas, there are scenes of the mountain, an entrance of a tomb and the inside of another one which contains a column (Pl. xii, fig. 1, 2 and 10).

After Minutoli, Siwa was visited by other travellers; most of them published books and all refer to the tombs of this necropolis. Bayle St John (1824) [2], Hamilton (1856) [3], Rohlfs (1868) [4], Zittel (1876) [5], Burchardt (1893) [6], Jennings-Bramley (1896) [7], all of them mention the inscribed tombs but we cannot get from them any important data beyond what we already know through Cailliaud and Minutoli.

A. Silva White visited Siwa in 1898 and publishd a book on his journey [8] in which there are interesting facts on Gabal El-Môta, pages 232 to 235.

He referred to the Tomb of Pa-per-n-Thoth [9] and published photographs of its walls. He showed his copies to Daressy and Sayce who dated the tomb to the XXth dynasty and then preferred the later date of Alexander the Great.

---

(1) Minutoli, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der Libyschen Wüste* (Berlin 1824), p. 171.

(2) Baylé, St. John, *Adventures in the Libyan Desert and Oasis of Jupiter Ammon.*

(3) Hamilton, *Wanderings in North Africa.*

(4) Rohlfs (G.), *Von Tripolis nach Alexandrien.*

(5) Zittel, *Beiträge zur Geologie und Paläontologie der Libyschen Wüste.*

(6) Burchardt, *Über den Besuch der Oase Siwa in Februar 1893* in *Verhandl. der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, Bd. 20.

(7) Jennings-Bramley, *A Journey to Siwa in September-October, 1896, Geographical Journal,* London 1897, Bd. 10.

(8) A. Silva White, *From Sphinx to Oracle.*

(9) See below, p. 790-792.

He brought back with him from this necropolis a coin of Ptolemy I, which was presented to the Museum of Alexandria, and two heavy metal ornaments "which were found in the tombs and brought for sale by a native", these ornaments were made of a mixture of gold, silver and copper : one being a bracelet, the other an unbent bar of the same composition. He brought also from the tombs "a fairly large piece of painted wrapping". Professor Sayce wrote a note on these wrappings (which was published in the book) dating them to the Roman period; they were presented to the Ashmolean Museum.

Less than three years later, Steindorff visited Siwa and published in his book [1] a brief desccription of the necroplis, a photograph of the left wall of the tomb already described by White, and read the owner's name as "Pa-Thout" giving his titles as "Prophet, scribe of the divine books and priest".

In 1900, Robecchi-Bricchetti [2] published his book on Siwa; in the same year another report appeared by Kohler [3].

Stanley [4] and Falls both refer to Siwa in their writings after their visits in 1911, but say nothing new on Gabal El-Môta.

In 1917, Quibell went to Siwa [5] and published a note on his visit. He mentions two names of the necropolis : Idghagh el Mota (Siwi) and Qasr El Mosabberin (Bedawi) and says "it is a honey-comb of chambers, mostly small, and all but one now uninscribed"; he says further "Now, at any rate, there can be little left, but if the whole hill side were dug probably half a dozen of unrobbed tombs would be found". He did not describe the inscribed tomb or even mention the name of its owner.

After Quibell, Gabal el-Môta was mentioned in several books published by non-egyptologists such as Belgrave [6] and Simpson [7] but they repeated

(1) Steindorff, *Durch die Libysche Wüste zur Amonsoase*, Leipzig 1904.

(2) Robecchi-Bricchetti, *All'oasi di Giove Ammone viaggio* (Milano 1900).

(3) Kohler, *Report on the Oasis of Siwa* (Le Caire 1900).

(4) Stanley, *A Report on the Oasis of Siwa* (Public Health Dept. Egyptian Government, 1911).

(5) Quibell, *A Visit to Siwa*, in *Annales du Service des Antiquités*, XVIII, pp. 78-112.

(6) Darlymore Belgrave, *Siwa, the Oasis of Jupiter Ammon*, 1923.

(7) G. E. Simpson, *The Heart of Libya : The Siwa Oasis, its People, Customs and Sport* (1928).

what had already been written by the others. Even the paper published by Breccia in 1929 did not add anything new; he merely expressed his pessimism concerning any future excavations [1]. The article of Steindorff, Ricke and Aubin in *Ä. Z.*, 69 deals with the Temple of the Oracle only.

Siwa is a rich and fertile place and we can imagine that its ancient governors and wealthy inhabitants could afford to cut for themselves tombs in the rock and decorate them. But this is not all. Siwa was, since the New Kingdom, a seat of an oracle of Amûn which had a great reputation. This oracle had certainly increased the income of Siwa, and pilgrims added to its wealth. The fame of Siwa reached its zenith between the vi^th^ and iii^rd^ century b. c. but after this, it began to lose its importance as the seat of a reliable oracle. It was also on the caravan-route between Central Africa and the Mediterranean. This route runs from Darfûr to Barḳa; it is still in use and is called "Darb El-Arbeʿin", as it took the caravans forty days to reach their destination. About 630 b. c., the trade between Africa and Greece necessitated the founding of Cyrene [2]. Siwa was an important station, and one of the two centres of trade between this route and the Nile Valley, the other being Kharga.

We know that the Egyptian Oases and Libya played a great part in the struggle between Apries and Amasis about 570; the oases were flourishing and these two rulers paid considerable attention to them.

The Hibis Temple at Kharga was begun by Amasis; at Baḥria there are : a chapel of Apries, a temple and many chapels built by Amasis [3]. Siwa is not an exception. Amasis built the Temple at Aghurmi which was called later the Temple of the Oracle and embellished the shrine with inscriptions.

(1) E. Breccia, *With King Fuad to the Oasis of Ammon*, in *The Swallows*, April-May, 1929.

(2) Milne, *JEA* (25), 1939, p. 180, thinks that the Assyrian invasion of Egypt under Esarhaddon in 671 and the sack of Thebes by Ashurbanipal in 661 had probably directed the Indian trade to the Persian Gulf and that from the Sudan to the line of the oases. Thus the Assyrian conquest of Egypt may have been a reason for the choice of Cyrene as the site of a Greek colony thirty years later.

(3) Ahmed Fakhry, *Die Kapelle aus der Zeit des Apries in der Oase Baḥria*, in *Archiv f. Äg. Arch.*, Heft 4, p. 97 f.; *ibid.*, in *Annales du Service*, XXXVIII, p. 423-431; and *Annales du Service*, XXXIX, p. 629-30.

On the right thickness of the entrance (from inside) stands the king offering to Amûn followed by other deities who are on the right wall of the room; his face and body are damaged but his crown and a fragmentary cartouche are preserved. Professor Steindorff examined this wall in 1900 and read the cartouche as that of Akoris (XXXth dyn. 392-380)[1]. In his second visit, in 1932, he was not so convinced of his first reading but he concluded that it was the most probable one[2]. A careful and repeated study of the cartouche with favourable light showed that its middle sign cannot be anything but the [hieroglyph] of Amasis' name. Of Amasis nothing else has been found until now; but there are many other monuments of uncertain date which can be attributed to the pre-Ptolemaic period; I may mention some of the tombs and part of a Greek stela which I brought lately from there and which was examined by Mr. O. Guéraud, who dates it to the Vth century B. C.

As for the date of the Temple of Umm-ʿEbeida, its style and the drawing of the two cartouches in one of the plates of Von Minutoli (Pl. x, fig. 4) prove beyond any doubt that its builder was Nektanebis II.

Alexander's visit was in 332, the visit alone proves that Siwa was a flourishing place; the descriptions of the temples by Curtius Rufus and Diodorus show that it was of importance, and the existing remains prove that the description of Siwa given to them by one of the followers of Alexander is true.

Siwa continued to flourish during the Ptolemaic period; it began to decline when the faith in oracles, under the Roman rule, lost its importance. When Egypt was converted to Christianity, the new religion penetrated into the Oases; at Kharga, Dakhla, Farafra, El Ḥaiz, Baḥria and Wadi el-Natrūn, Christian remains are found; but it is curious that so far, nothing has appeared at Siwa. In the hundreds of tombs there is no trace of a hermit; and the existing remains of buildings are all pagan.

But in spite of all this I do not think that Siwa was an exception. Egypt was Christian, Libya confessed the new religion, all the other

(1) STEINDORFF, *Durch die Libysche Wüste zur Amonsoase*, p. 118.

(2) STEINDORFF, RICKE and AUBIN, *Z.Ä.S.*, 69 (1933), *Der Orakel-Tempel in der Ammonsoase*, p. 19.

oases knew it and churches were built everywhere. Perhaps such traces of the new faith as existed were destroyed by the fanatics afterwards.

I believe that the inhabitants of Siwa, who until 1819 never permitted a Christian to enter their town, were capable of destroying any monument or emblem. Perhaps, the future will reveal something which is still buried and was spared from fanaticism.

The Tombs :

This article is only a preliminary note mentioning the tombs and referring to their important scenes, a detailed description will be included in a further publication.

All the important tombs are on the northern side of the hill; they are in three terraces, at the foot of the hill, at the middle and at the top; the middle one is beautifully situated, commands a wonderful view, has a wide space in front of it and it is here that the majority of the inscribed tombs are found.

At the foot of the hill there are two tombs which contain columns supporting the ceiling, but they are uninscribed. Nearby, there is a third in which the two thicknesses of the door are inscribed.

To the right is Ḥorus standing with a human body and falcon's head and in front of him : [hieroglyph]. To the left, stands the jackal- headed Anubis; in front of him : [hieroglyph].

These three tombs were accessible in 1938, but a fourth one was found by the inhabitants in 1940. It lies at the north-eastern corner; its walls are coated with a layer of plaster on which are painted the usual scenes of the tombs of the Græco-Roman period. It consists of a chamber which, when I visited it, was full of sacks of barley which hindered my study. I had to leave Siwa suddenly and could not examine it. From the scenes which were visible, I could distinguish the frieze at the top of the walls which was, as in the other tombs, a repetition of two uninscribed cartouches. Deities were also observed, Amûn, Ḥorus, Osiris, Isis and Anubis, accompanied by their legends. The style is of an inferior type; the paintings are not well executed, and have disappeared from many parts.

All but one of the tombs of the uppermost terrace are now void of inscriptions. It is a conspicuous tomb, which opens east, contains many chambers, and bears decorations on many parts of its walls and entrances. The best preserved are those of the upper frieze, which consist of designs usual in Greek art. Except for the type of the doorways, which are decorated in the traditional form, there is nothing Egyptian in this tomb. Its date is in all probability Ptolemaic or even later.

All over the hill there are tombs which are of architectural importance and though without any inscriptions or paintings, they deserve a careful planning and study.

In the middle terrace (Pl. C) there are four inscribed tombs; one of which was already accessible in the nineteenth century and is known to all visitors of Siwa (see above); the three others were found in 1940.

The four tombs face north; they are described here in order from east to west.

The Tomb of the Crocodile.

It is a small tomb (for plan see fig. 84) which consists of two chambers, one of which is without paintings and was used as a burial-chamber. The walls of the other chamber are covered with a layer of plaster and are painted. There are no hieroglyphs at all and so we do not know the name of its owner. It has a big crocodile painted on one of the walls and so it is called after it for lack of a better name. There is no representation of a crocodile in the other tombs; this animal should be a stranger to the desert.

At the two thicknesses of the entrance there are male deities holding knives, one at the right and two at the left; their heads are destroyed.

At (3) on the plan sits the goddess Isis (or Hathor?), holding flowers in her right hand and pouring water from a vase; another one hangs from her wrist.

At (4) on the plan the owner of the tomb is seated on a chair (the same type of chair is represented in the tomb of Si-Amûn, see fig. 87); he is bearded and his body is coloured light red. He holds a long staff and behind him stands the ram-headed Amûn.

Under this scene is the crocodile; it is painted yellow, and the intersecting lines are red (Pl. CI).

In the middle of the wall there is a niche, 60 cms. above the floor level.

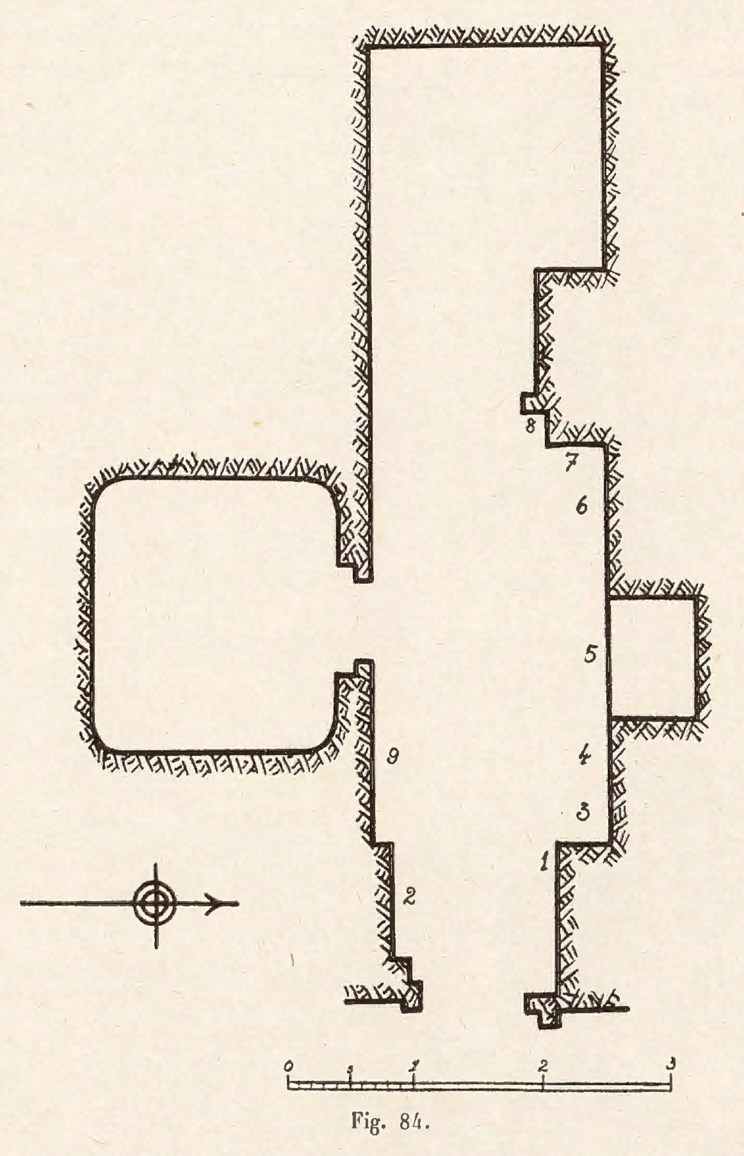


Fig. 84.

On the wall under it, there is a floral decoration of vineyards, with two foxes jumping at the grapes; the fox to the right is coloured yellow and the one to the left is blue.

At the left of the niche, the deceased worships Osiris; and in a bottom register two female deities spread their wings to protect the god Nefertem seated on the lotus-flower.

Facing the doorway is the entrance to the burial-chamber. It was coated with a layer of plaster but uninscribed. The right side of the entrance shows Ḥorus pouring a libation; the left side is now completely destroyed (1). The southern wall is partly painted at the place marked 9 on the key-plan. The chamber on this side is not decorated and was unfinished.

At 9 (Pl. CII), Thoth stands in front of Osiris. The table is interesting in its form, it is as a lotus-flower to which a living bird is fastened. The vases under the table as well as their stands differ from one another.

The upper frieze of the walls is similar to the frieze of the tomb of Si-Amûn (compare fig. 89), i. e. the repetition of two cartouches surmounted by a sun and two feathers with a – sign under every cartouche. Like the other tombs whose description follows, this tomb is to be dated to the Late Period, between the beginning of the XXVIth dynasty and the end of the XXXth dynasty. It is difficult to date it more precisely (2).

Tomb of Pa-per-n-Thoth :

This tomb has long been known (3) but has never been published as it ought to be.

It is a large tomb consisting of several chambers (see fig. 85); all are uninscribed except the innermost chamber where the inscriptions and the scenes are in red colour and on rock without any trace of plaster on the walls. This room is the burial-chamber and contains a sarcophagus cut in the floor. The inscriptions are of a religious nature and carelessly written : the owner is called . It can be translated as "the one

(1) At the left side must have been the god Thoth doing the same.

(2) The decoration of the frieze is a common one in the Ramesside tombs and temples and continues down to the Ptolemaic period.

(3) See the bibliography of this tomb on p. 784.

belonging to the House of Thoth". He was a "Prophet of Osiris, scribe of the divine books". His father's name is , and his mother's .

On the western wall, the tomb-owner stands with arms raised (Pl. CIII*a*);

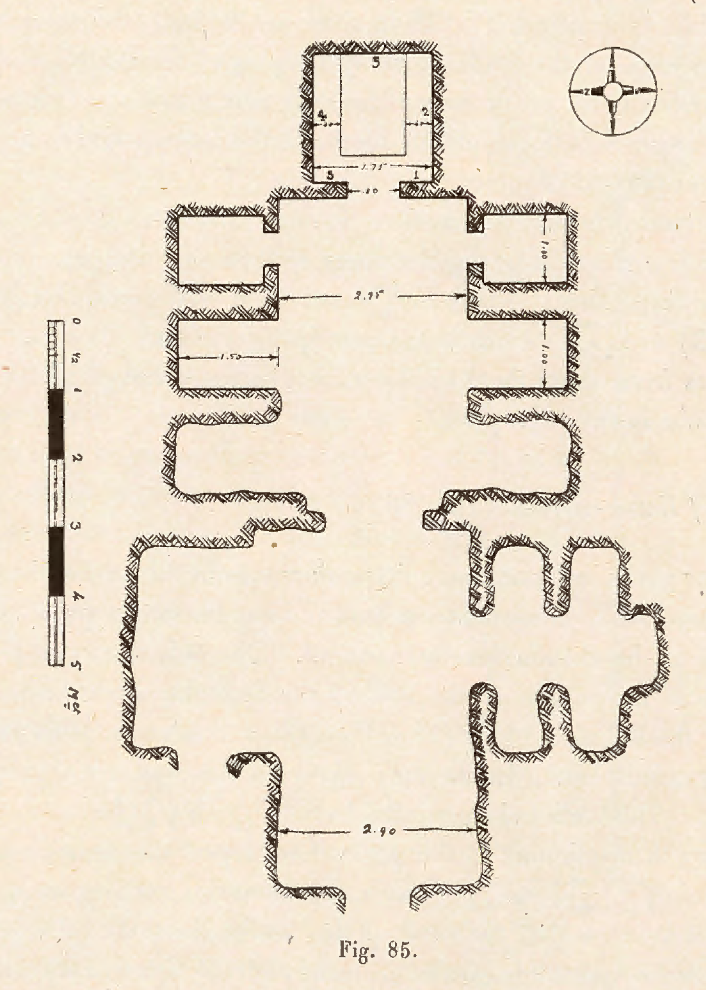


Fig. 85.

the right hand is open while the left holds a sceptre. In front of him are four . These are called and represent the four boxes which were used for keeping the garments of the four sons of Ḥorus (1).

(1) Dümichen, *Recueil de monuments égyptiens*, t. II, pl. XIV, l. 84; cf. R. Macramallah, *Le mastaba d'Idout*, pp. 34-35.

On the wall facing the entrance (i. e., the southern wall) is the owner of the tomb adoring Osiris who is seated on a throne; Hathor stands behind him.

The eastern wall has a long text and then a scene showing the tomb-owner holding four calves (Pl. CIII *b*), these are the four traditional calves which are seen on the walls of many temples of the XVIII[th] and the XIX[th] dynasties in the ceremonies of building new temples. This representation appears on some private tombs of the same period [1], and on coffins from the XXI[st] dynasty [2].

In this tomb, there is no mention of Amûn, it is the God Osiris who holds the first place. Among the many epithets of this deity, we meet with the cities of Memphis and (near Tûd—Gauthier, *Dict. géogr.*, IV, p. 43) and which is the principal temple of Athribis. The tomb dates from about the XXVI[th] dyn. and is the oldest of all the inscribed tombs in this necropolis.

Tomb of Hathor-mesu-Isis (fig. 86) :

It opens north and is at about sixty-five metres to the west of the tomb of Pa-Per-n-Thoth. Its entrance is built and is of the usual type (Pl. CIV). The walls of the chamber are uninscribed. The only decorated part of this tomb is the bottom of the wall of the first chamber which is the façade of the burial-chamber (Pl. CV). On one side sits Osiris and on the other stands Isis. All the inscriptions on this wall are of religious character. The tomb belongs to the lady .

It is worth mentioning in this preliminary report that Osiris is called in this tomb "Osiris, the Great God residing in . We do not know, so far, the name of this Osiris; the text of the Temple of Edfu does not certainly give us the name of Siwa [3], so we may consider this word as a possible name of this Oasis. In the tomb of Si-Amûn the same place is mentioned also connected with Osiris . We meet with this word once again in Siwa. It occurs on the existing wall of the temple of Um-ʿEbeida as [1]. The writing of the word differs but I think that it was pronounced Tha-y, the is a mistake for , and the might be a mistake for the same sign.

[1] Ahmed Fakhry, *The Tomb of Nakht-Min at Dehmît* in *Annales du Service*, XXXV, p. 61.

[2] Chassinat, *La seconde trouvaille de Deir El-Bahri*, t. I, fasc. 1, pl. V.

[3] Sethe, in *Z. Ä. S.*, 56, pp. 49-54.

Tomb of Si-Amûn :

This is the most important of all the tombs in Siwa, both for the good style of drawing and colouring and for the subject of the scenes. It consists of one chamber at the end of which there is a smaller one serving as a burial-chamber. At a later period, ten recesses (five at each side) were cut in the walls; the average height of their entrances from the floor is about one metre. The ten recesses caused the complete disappearance of a great part of the scenes, at least one third of them; and another mutilation took place after its discovery this year (see above p. 780-1), and consequently we now have not more than a half of the original scenes.

The walls are covered with good quality of stucco and are painted by very able artists. Many parts of the walls were not finally painted, the guiding red lines and squares are still visible.

The name of its owner is written (var. and); his mother is called or and his father is . His wife's name is , but the names of his two sons are now lost.

Fig. 86.

Si-Amûn is always represented with curly black hair, a beard and mustaches (cf. fig. 87) and his face and the uncovered parts of his body are painted in creamy white colour. His wife is

[1] These texts are not yet published.

always painted with a reddish brown skin and is dressed in the Egyptian manner. Their elder son has white skin; he is twice shown in the tomb, each time performing the ceremony of Opening the Mouth and dressed as a priest. The younger son is represented once; he has thick curly black hair and on his shoulders there is a kind of cloak of a Greek form : the colour of his body—unlike that of his father and brother, is reddish brown.

I believe that Si-Amûn was of a Greek family who settled at Siwa and married an Egyptian. He might have changed his Greek name [1] and adopted an Egyptian one, "the man of Amûn", a suitable one for a new confessor of the religion of the Oasis of Amûn. If he gave up his name and faith, he did not find it necessary to change his general appearance [2]. The influence of Greek culture was felt in Egypt and North Africa, new Greek cities were founded in the Nile Valley and the Greek merchant with his characteristic hair and clothes was seen in the markets whether in the Delta or further south. The absence of any title attached to the name of Si-Amûn shows that he had no priestly or government office; he was, in all probability, a rich merchant who was living at Siwa, one of the chief centres of commerce between the Sudan, Egypt and North Africa and thence to Greece.

All the scenes preserved are religious, I give here a brief description of the more important ones without discussion and omitting all the inscriptions.

The right wall (i. e. the western one) has two registers. The right part of the upper one shows the judgement scene in detail, the forty-two deities having different heads. The owner of the tomb is represented in this scene in the traditional Egyptian style with shaven head and face. The left part of this register was occupied by six deities standing, four are cut out, Ḥorus and Nephthys remain. At the extreme left sits Si-Amûn on a beautifully designed stool holding a long staff of ebony

[1] It is for the scholars of hellenistic studies to say if Si-Amûn has not a Greek origin.

[2] The names of his father and mother are not mentioned in Ranke, *Personennamen*. Are they Greek names written with Egyptian letters?

decorated with gold in his right hand. The bottom register of this wall shows from right to left the tomb-owner and his younger son standing before him (fig. 87), this scene betrays the Greek origin of the family. Further to the left stands the goddess Nût in the sycomore tree. This

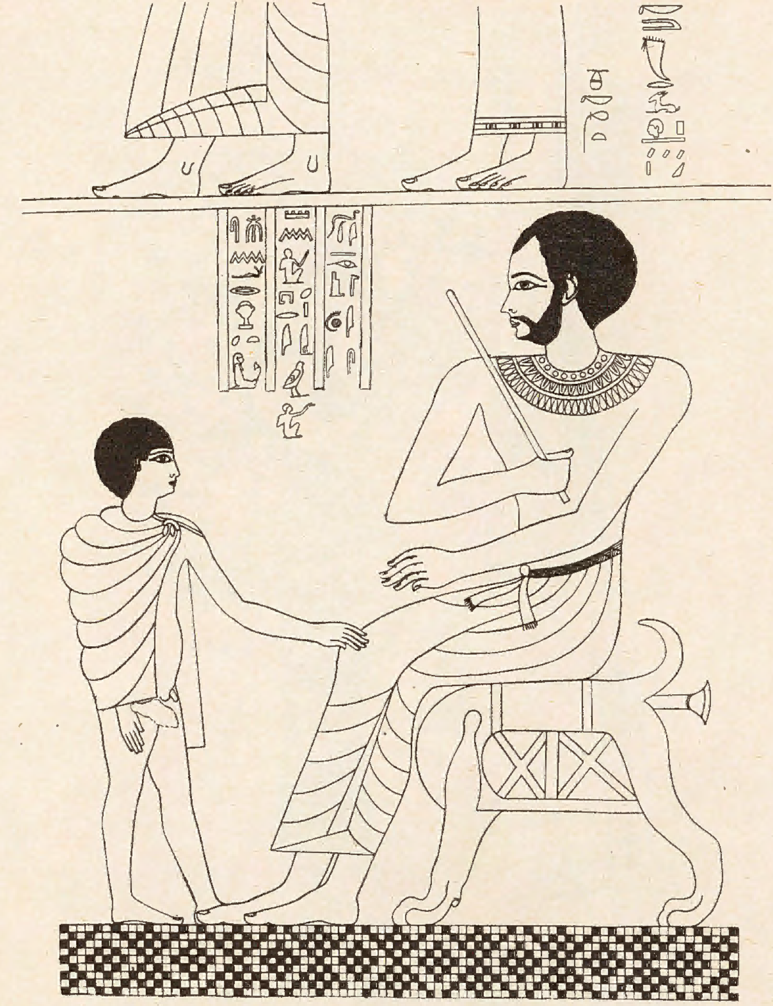


Fig. 87.

part is free from mutilation and gives a good idea of the artistic style (fig. 88). In front of Nût there is an offering-table and a person, most probably Si-Amûn, praying. Behind this figure stands the owner of the tomb in a praying attitude in front of several deities of whom Isis and

the *bnw*-bird are the only ones left. The left side of the wall is occupied by two scenes; on the right is the mummy of the deceased lying on the bier of Osiris, Anubis is embalming him, Isis kneels at the right and Nephthys at the left and behind her stand the four sons of Ḥorus.



Fig. 88.

The other scene, which occupies the end of the wall, is Si-Amûn seated on a chair holding the sign of life in one hand and the sign of breath (mast and sail) in the other; both are held upright. In front of him is a case with several instruments used in the rite of Opening the Mouth.

His son, clad with a leopard's skin, stands at the other side holding two instruments in his hands and followed by his mother.

The wall facing the entrance is completely destroyed. To the left of the entrance (the northern side), there are two registers, the upper

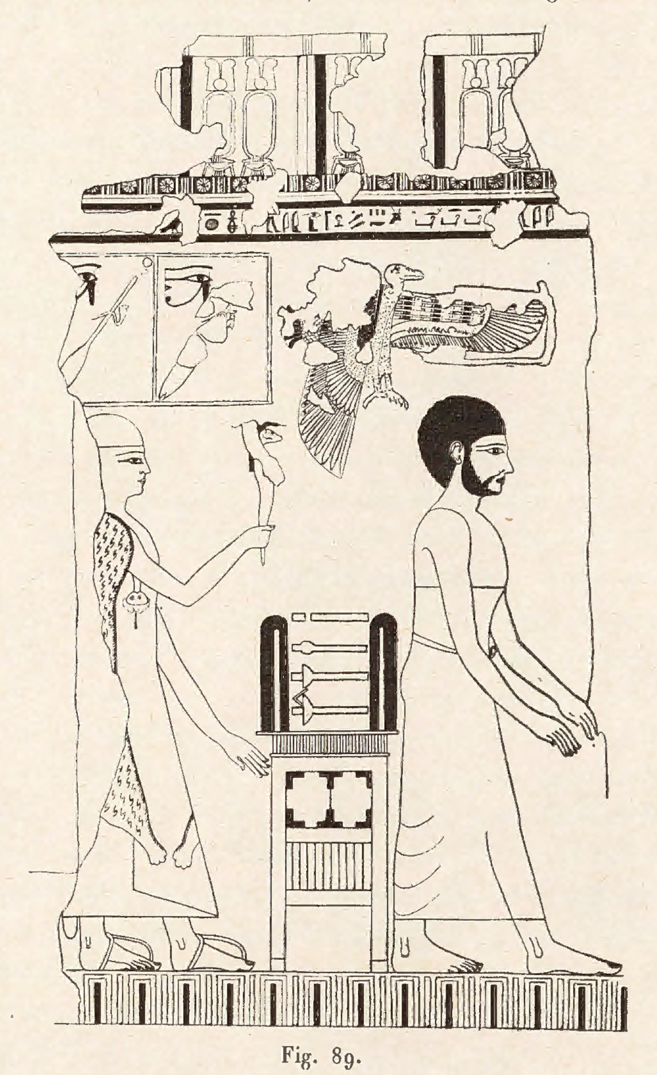


Fig. 89.

one represents some deities (mostly destroyed) and the lower one shows a canopy put on a wheeled cart and dragged by two persons. The *Ba* of the deceased hovers over the mummy. Behind the canopy walks

a person with his closed fist on his breast, and in front of it there are three standards over which are the symbols of Ḥorus, Thoth and Anubis.

Left Wall (from left to right) : at the extreme left there are three registers, the top and middle ones show the cow-goddess Hathor. To the right of this scene there was a false-door in which one of the recesses was cut.

To the right of the false-door stands the tomb-owner followed by his son. The son is clad in a panther's skin and holds a wand with ram's head [1]; in front of him is the box with instruments used for Opening the Mouth; he performs this rite for his father. The goddess Nekhbeyt hovers over Si-Amûn (see fig. 89). This scene has many interesting details. Si-Amûn prays to a number of deities; Amûn precedes them and among them are Ḥorus, Ḥathor (Pl. CVI), Maḥesa... etc. The last third of this wall is occupied by the owner of the tomb in the presence of Osiris (Pl. CVII) who is followed by three deities, the foremost is Isis but the other two are now destroyed.

The upper friezes of this tomb are either the usual *kheker*-signs or the repetition of cartouches (cf. fig. 89). The bottom frieze is the repetition of the panel-design. The design of the upper one began to be adopted as a frieze in the private tombs of the XVIII[th] dynasty but was not very common before the Ramesside Period (see above, p. 790). The bottom design is older; it is very common on the monuments of the XVIII[th] dynasty and persists till the end of the Egyptian history. The bottom frieze of the temple of Nektanebis II is of the same type [2].

All that we can gather about the dating from the inscriptions and the style of the scenes is not sufficient to give a precise result; but we can say that it is about the time between the XXVI[th] and XXX[th] dynasties.

Ceiling : The ceiling is better preserved and is important. It is divided into two parts. The one near the entrance shows the goddess Nût, surrounded by stars; at each side there are three boats of the sun, each

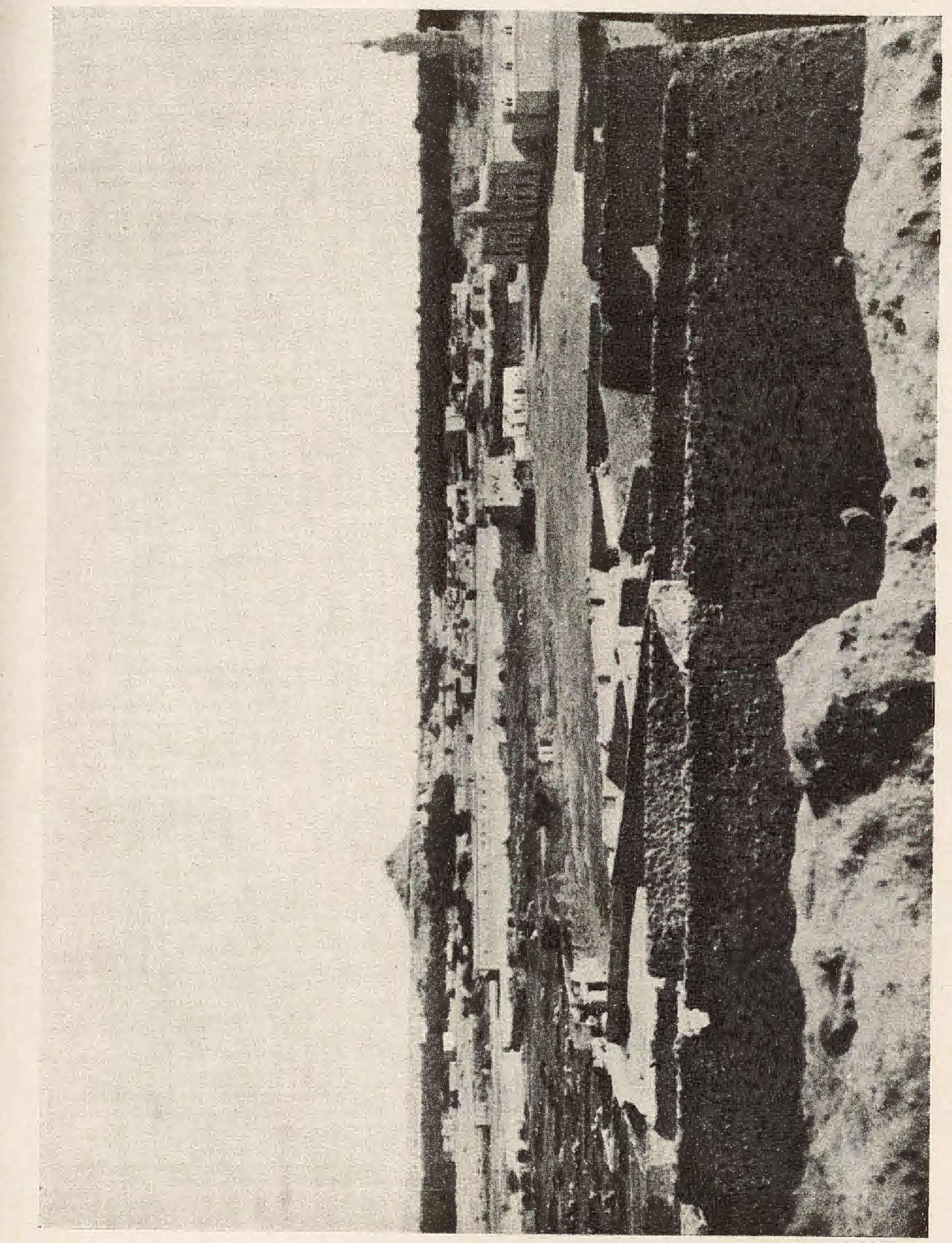
[1] Cf. Keimer, *Remarques sur quelques représentations de divinités-béliers et sur un groupe d'objets de culte conservés au Musée du Caire, Annales du Service,* XXXVIII, p. 297 ff. et pl. XLIV.

[2] Von Minutoli, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon, Atlas,* Pls. VIII and IX.

one different in its detail. The one published in Pl. CVIII is the best preserved. The other part of the ceiling is enclosed in a frame of which the decoration is Egyptian but mixed with motives which suggest a Greek influence (Pl. CIX). A line of inscriptions runs down the middle. At right and left there are rectangles, in every one of which is represented Ḥorus or Nekhbeyt flying. Nekhbeyt has a —crown on her head but Ḥorus has the sun-disk; both hold feathers in their claws. The ceiling does not help us to give a more precise date of this tomb. If we leave the antiquities of the Nile Valley aside and search among the antiquities of the Oases we find that the same form of the goddess Nekhbeyt in all its details occurs in the Temple of Kharga which was built and decorated under the XXVI[th] and XXVII[th] dynasties, in more than one tomb of the same period at Baḥria, and also in the ceiling of the Temple of Umm ʿEbeida which was built in the XXX[th] dynasty.

The tomb of Si-Amûn is a fine example of what we may expect to find if the cemeteries of the Oases are properly excavated. In spite of the fact that the people of Siwa did all that they could to find new tombs, I am certain that there are many others undiscovered still, their entrances being buried under the débris of the newly excavated ones. Let us hope that the hostilities will soon be over, and that it will then be possible to resume the work which I have already begun; a stay of three months at Siwa, with the necessary funds for excavation is necessary before it can be said that the Necropolis of Gabal el-Môta has been properly examined. It is a site very promising for scientific results, and will certainly add much to our knowledge of the history of this Oasis and throw light on the relations between Egypt and Greece in the VI[th] century before Christ. This was when the Greeks played a prominent part in Egyptian politics and were settling in the Delta and Libya and in many places around the shores of the Mediterranean. They were the leading merchants of the Ancient World at that time; Siwa was one of the important caravan-stations and was at the same time the seat of the Oracle of Amûn, most famous among the Greeks. So we may expect to increase our knowledge of Greek civilization if Siwa is thoroughly examined.

Ahmed Fakhry.



A general view of Siwa. Gabal-el-Môta is seen in the distance.



Pl. C

Gabal-el-Môta. The tombs are now inhabited, doors are fixed at the entrances; some of the inhabitants have erected fences in front of the tombs.



A part of the right wall of the Tomb of the Crocodile.



The Tomb of the Crocodile, left wall.
Thôth in front of Osiris; notice the vases and the table.



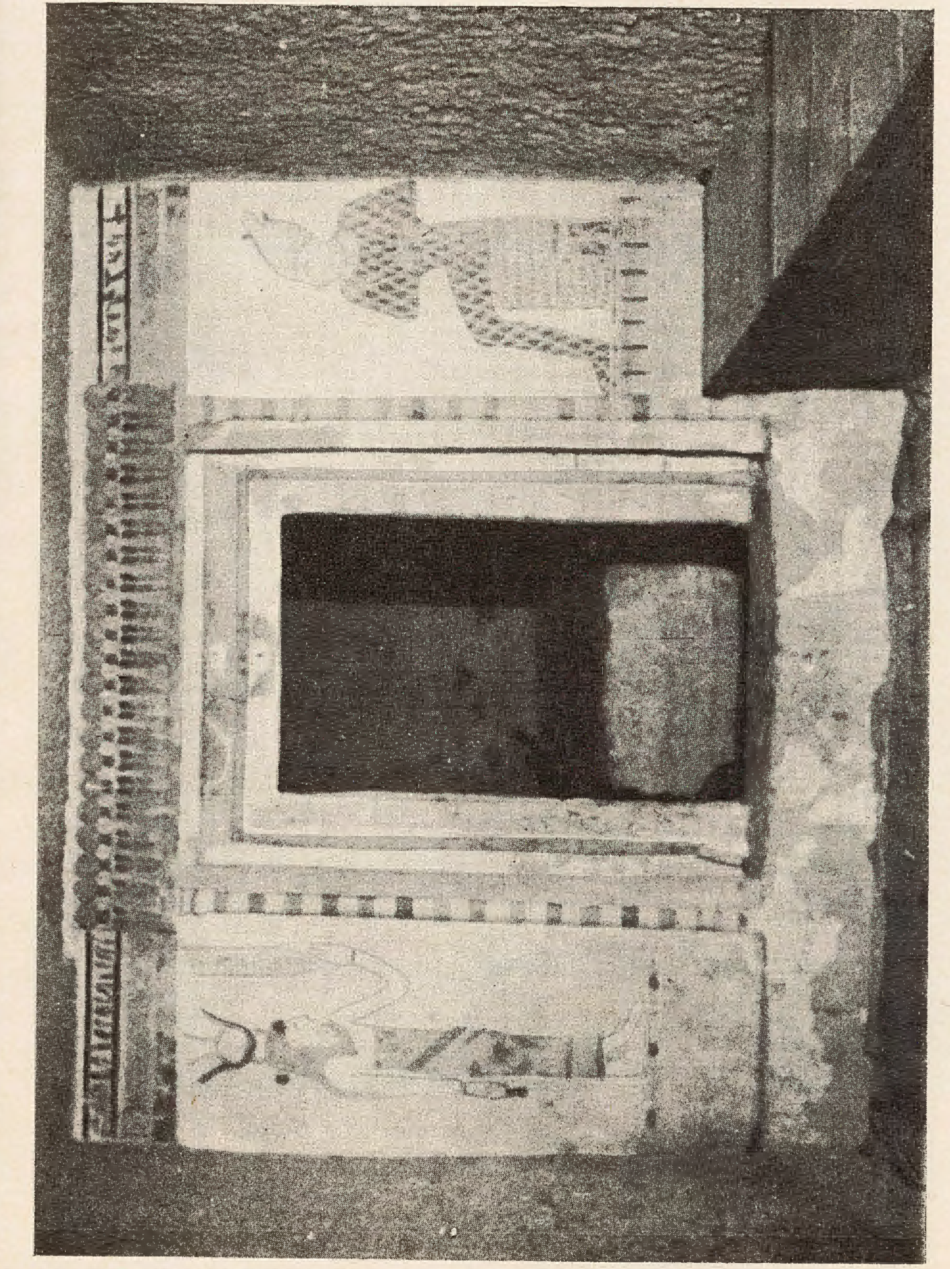
a) Right wall of the Tomb of Pa-per-n-Thôth.
The owner of the tomb and the four *mr.t*-cases.



b) Pa-per-n-Thôth holding the four calves in leash.



The built entrance of the Tomb of Hathor-mesu-Isis.
This type of entrance is common in many tombs of this necropolis.



Tomb of Hatḥor-mesu-Isis. The inscribed part in the tomb.



A detail of the tomb, goddess Hathor.



Tômb of Si-Amûn : right wall, the owner of the tomb in the presence of Osiris.
All the mutilations were made after the discovery of the tomb.



One of the six sun-boats painted in the ceiling.



A part of the ceiling. Ḥorus and Nekhbeyt flying in the sky; the decoration of the frame of this part shows a Hellenistic influence.

A TEMPLE

OF

ALEXANDER THE GREAT AT BAḤRIA OASIS

BY

AHMED FAKHRY.

Alexander the Great visited the Oasis of Siwa in 332 B. C. and was greeted in its temple by the famous oracle as the "Son of Amûn". This visit was vividly described by more than one classical writer and was always a favourite subject in many modern books and articles on Siwa [1].

It was always expected to find the name of the Macedonian conqueror there as he must have commemorated his visit and given orders to build a new monument or at least a hall or stela. Every search for Alexander's name in Siwa has been in vain up till now, and it is surprising to find a temple of Alexander at Baḥria and not at the Oasis to which he undertook that long and dangerous journey to visit its world-famous oracle.

These ruins which after the excavations proved to be an inscribed temple are known to the inhabitants of Baḥria as "Qasr-El-Megysbeh" and are not far from ʿAin El-Tebanieh, about five kilometres south of

---

[1] The literature on Alexander's visit to Siwa and his conquest of Egypt is very wide; for a useful short study on this subject in which are quoted the greater part of the most important works, see BADET, *Notes sur l'histoire d'Alexandre, le Pèlerinage au sanctuaire d'Amon, Revue des Études anciennes*, t. XXVIII (1926), pp. 213-240; and EHRENBERG, *Alexander und Ägypten*, 1926 (Beihefte zum Alten Orient, Heft 7).

El-Bawiti[1]. Neither Belzoni[2], Cailliaud[3] nor Steindorff[4] mentioned this site. The only possible reference to it was made by Wilkinson when he visited Baḥria in 1825. He refers to an ancient building at three-quarters of a mile to the south-west of Qasr ʿAllâm[5]. Qasr El-Megysbeh is the only monument in this direction but it is about 2 miles distant. Ball and Beadnell mention this monument but they assign it to the Roman period and give no description of it[6].

In my first visit to Baḥria in January 1938, I searched carefully the whole district of El-ʿAyoun in order to find the stela which was seen by Ascherson in 1876. It was supposed to contain the name of Tuthmosis II[7]; but when I came across this stone building in the midst of many ruined brick rooms, I thought that I had found a temple of the New Kingdom lying under the remains of later buildings. I noticed also some inscriptions on a wall. It was unfortunately the last day I spent at Baḥria, the funds which were allowed for my exploration being exhausted and I could not remain any longer or begin any further work.

I therefore left the place untouched but with the resolution to start excavations at the first available opportunity[8].

In May of the same year I was permitted to go back to Baḥria to resume my study of antiquities of the Western Desert; I cleaned the stone building and found it to date from the reign of Alexander. The two chambers were filled with débris to a height of 2 m. 30 above the

[1] Ahmed Fakhry, *Baḥria and Farafra Oases* in *Annales du Service,* XXXVIII, p. 431 and in *Annales,* XXXIX, p. 638.

[2] Belzoni's visit took place in 1818, see his book, *Operations and Recent Discoveries,* pp. 377-437.

[3] Cailliaud visited Baḥria in 1820; his useful account of the visit and description of the monuments are published in his book : *Voyage à Méroé,* I, pp. 141-196 with plates.

[4] Steindorff visited Baḥria in 1900, see : *Durch die libysche Wüste zur Amonsoase,* pp. 135-141.

[5] Wilkinson, *Modern Egypt and Thebes,* vol. II, p. 357.

[6] J. Ball and H. Beadnell, *Baḥria Oasis, its Topography and Geology ;* chapter iv deals with the antiquities of the Oasis and this monument is mentioned in p. 79.

[7] See *Annales du Service,* XXXIX, pp. 631-638.

[8] See my first report, p. 431.

floor (see Pl. CXI) and surrounded by brick buildings; some of them belonged certainly to the temple, others were in all probability the dwellings of priests. This time again the funds were not sufficient to allow any further investigation at this site and I stopped the work after cleaning the temple itself[1]. A short account of this discovery was published in my second report with a plan of the two stone chambers. During my third visit in summer 1939, I found myself in the same difficulty; no funds were available for digging, but I could not resist the desire of visiting the site and trying to complete the plan. The stone gateway of the girdle-wall was found, the top parts of the walls were cleaned and the result is shown in the plan at plate CX; the plan of these chambers is very summary, further excavations are needed to show their connections with one another. The entrance to the stone chambers was blocked with a brick wall; this was probably built in the time of Christian era. The unburied parts of the chambers were used as magazines by the inhabitants of the neighbourhood and modern brick walls were built inside them.

The temple was never finished; the wall facing the entrance in the second chamber as well as the right jamb of the outer door are the only inscribed parts. During the cleaning of the rooms, blocks of the roof were found, as well as a statuette of limestone and a small block bearing the cartouches of the builder.

The inscriptions :

At the right side of the entrance (Pl. CXII 1, 2) we see the lower parts of two male figures facing one another. It cannot be said with certainty if they represent Alexander in the presence of one of the deities, or a god in front of another as both cases are common. The rear wall (Pl. CXII 2 and CXIII 1, 2) has a vertical line in the middle and at both sides Alexander is represented offering to deities. The vertical line is in sunk relief and is twenty centimetres broad. It reaches the floor which

[1] My second report (*Annales du Service,* t. XXXIX), pp. 638-639.

is paved with limestone blocks while the representations at right and left are forty centimetres higher than the floor. The top part of the line is missing :

The group is possibly for , the first cartouche is correct, the second one has an missing; there must have been a under the . The omission of from the cartouches of Alexander is not unusual [1]. The second cartouche resembles in its writing the cartouche of the same ruler on the Satrap stela which was found at the mosque of Sheikhun and is now in the Cairo Museum [2].

The wall was divided into two registers, the upper one being completely damaged; the bottom one was preserved owing to its being buried under débris. The scenes on the wall as well as the inscriptions were painted, many parts still preserving their ancient colours. At the right side, Alexander offers the emblem of fields to Amûn-rēʿ; he wears the two-feathered crown and a short apron. He is followed by a priest who holds a long stick in one hand and a censer in the other; he wears a long robe and is bare-footed. A rich offering-table is between Alexander and Amûn-rēʿ. In front of the King there were his two cartouches from which the lower part of the right one is preserved : . Amûn-rēʿ holds a -sceptre in one hand and a in the other and is followed by a female deity whose diadem and legend are damaged but who is apparently the goddess Mut. At the left side, Alexander is represented offering two

---

[1] Gauthier, *Livre des Rois,* IV, pp. 202 and 203.

[2] Sethe, *Hieroglyphische Urk. der griech. röm. Zeit,* p. 11. The cartouche is written . The name of Alexander the Great was found in the Louxor Temple, on many parts of Karnak, at Ashmunein, Tanis, Canopus, Samannoud, Philae, on many stelae found in Cairo (most probably coming from Memphis and Heliopolis) and on some demotic papyri; cf. Gauthier, *ibid.,* pp. 199-203.

libation vases to Ḥorus and Isis. Behind the king stands a priest wearing a long white robe and holding a censer in his left hand and a long baton in his right one; his feet are sandalled. The king is bare-footed, his short apron is coloured yellow, his shirt is blue. He has a beard and wears bracelets. An offering-table is in front of him laden with bread, meat, fruits (cucumber and pomegranates), wine and flowers; vases of ointment are put on the top. The god Ḥorus with human body and falcon's head stands at the other side of the table holding a long sceptre in one hand and a in the other. Isis stands behind him and holds a -sceptre in one hand and a in the other, nothing remains from the legends of the four figures.

This shows that the temple was built in the reign of Alexander the Great in honour of Amûn-rēʿ and Ḥorus. The arrangement of the scenes follows closely the temples of the XXVIth dynasty in this oasis. It is customary on the temples of this period to represent the governor of Baḥria, who builds the temple, following his lord. The governors of this Oasis in the XXVIth dynasty were the high-priests of several deities and were always represented in their priestly attire holding censers [1]. It seems that the same tradition was still prevailing, and it is a pity that the name of the governor of Baḥria who built this temple has perished.

The inscribed limestone block which was found in the débris comes undoubtedly from the top-register of the same wall. It measures 0 m. 34 × 0 m. 29. The two cartouches are written, and . The second cartouche is curious. Above the was certainly a sign which is now lost, the study of all the known variants of the cartouches of Alexander did not help me restoring it; this is not the only thing, for a and an are also wanting.

The limestone statuette was found on the floor at the right side of the door leading to the second chamber. It measures 15 cms. in height, 85 cms. in maximun in breadth, its work is rough and the head is damaged.

---

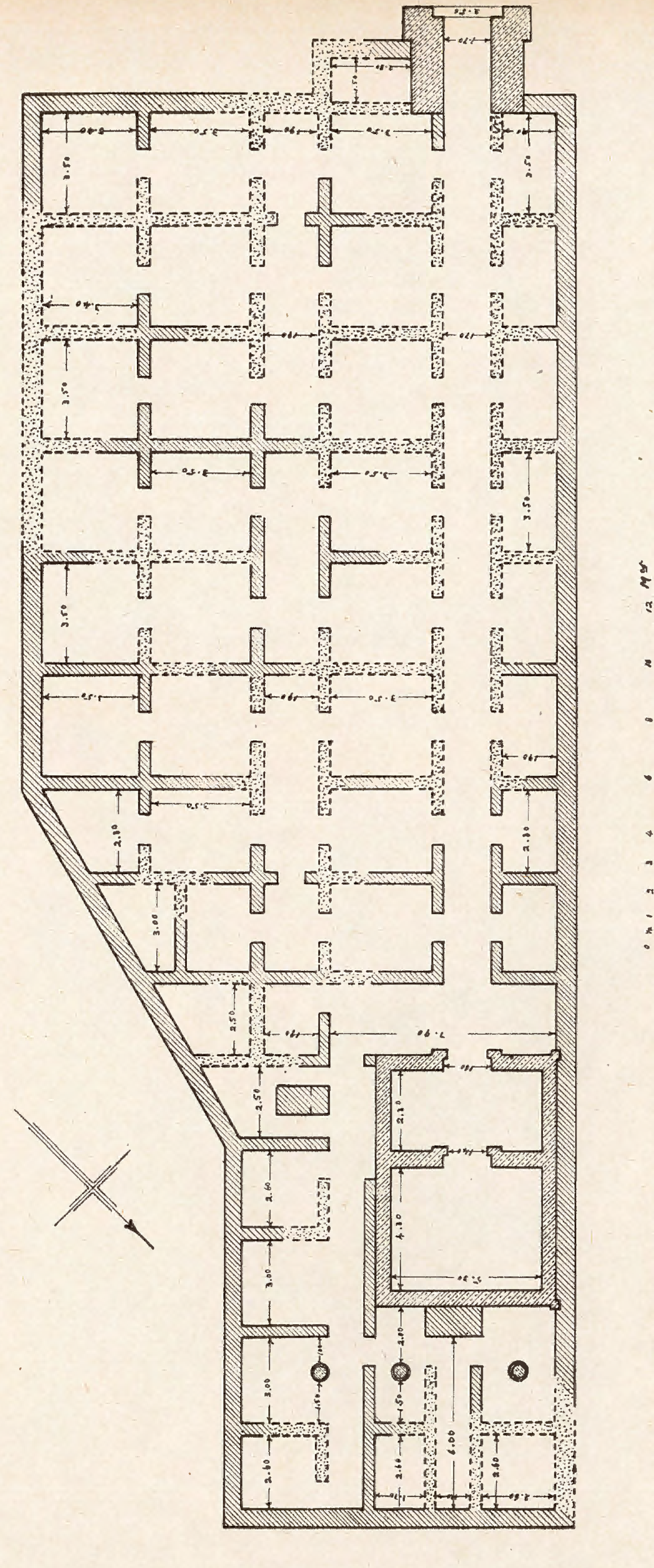
[1] *Baḥria and Farafra Oases* in *Annales du Service,* XXXVIII, pp. 423 and 427, cf. pl. LXIII *b*.

It represents a squatting person wrapped in his cloak, his hands with closed fists are put crossed over his knees. The front has a line which begins from the top parts and continues [hieroglyphs] : [hieroglyphs] (*sic*). The [hieroglyph] is a mistake for [hieroglyph] and the translation reads: "the priest of Rēʿ, the great king of heaven". At the back there is another line [hieroglyphs] : [hieroglyphs]. The [hieroglyph] is for [hieroglyph]; from the name of the statuette's owner we have only a ■. The date is Ptolemaic.

All the brick buildings in front and around the stone chambers are awaiting excavations; any future excavator will be rewarded with the finding of a quantity of ostraca and perhaps other objects. I have already stated in my second preliminary report on the excavations of Baḥria that I found here four ostraca, one demotic, two greek and one syriac in the course of cleaning a part of one of the houses; these will be studied and published in due time. Excavators have looked in vain in Siwa up till now, for any documents concerning the visit of Alexander to the desert or details of his conquest of Egypt, and it might be from Baḥria that such documents will come. The neighbourhood of Tebanieh, in the midst of which stands this temple, is full of ancient remains. The clearing of the sanded-up ancient water-springs is going on rapidly and these ruins must be examined before being brought under cultivation. I am full of hope that the Antiquities Department will pay this site the attention it deserves and finish the work already begun.

Ahmed Fakhry.

Cairo 12 September, 1940.

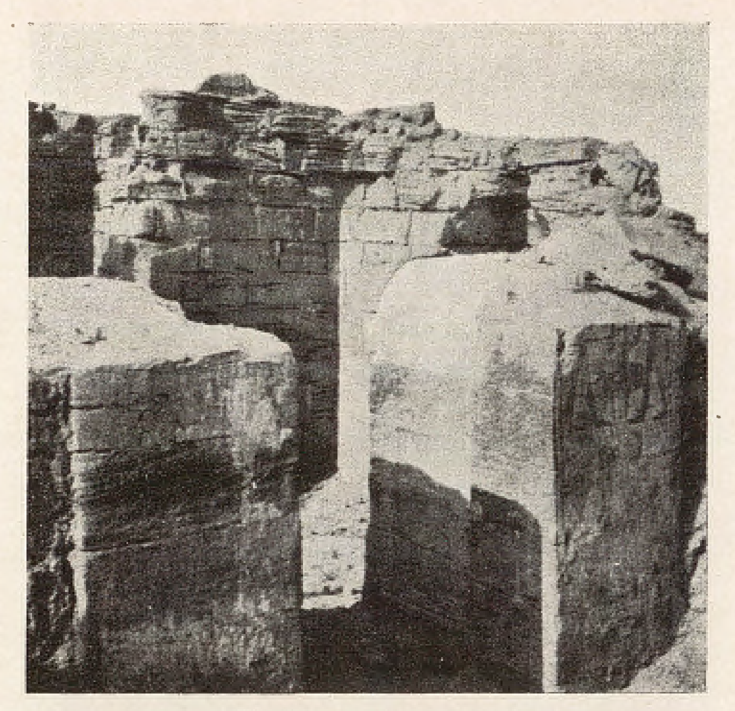




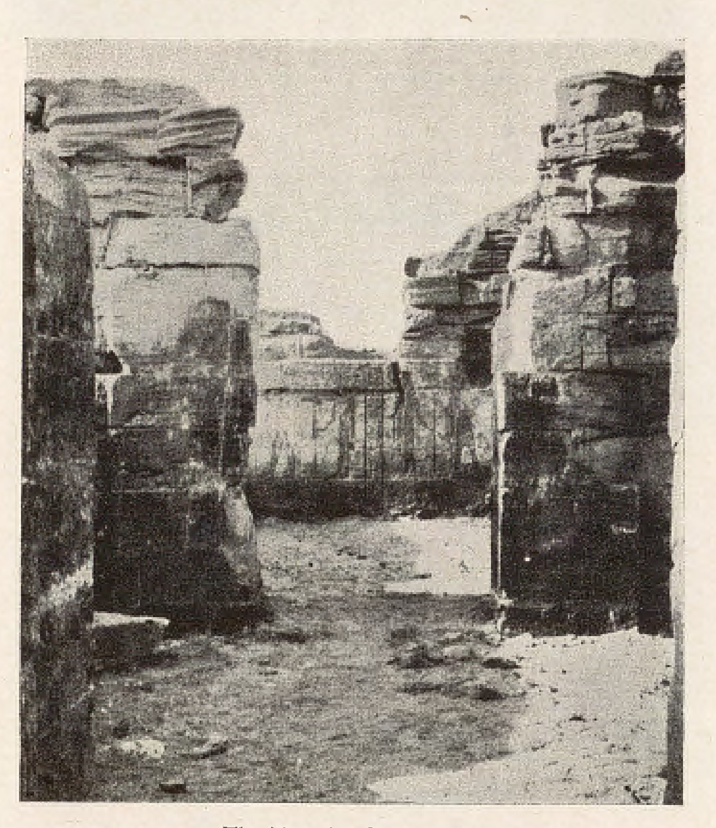
1. The Temple before excavation.



2. A part of the brick buildings around the Temple.



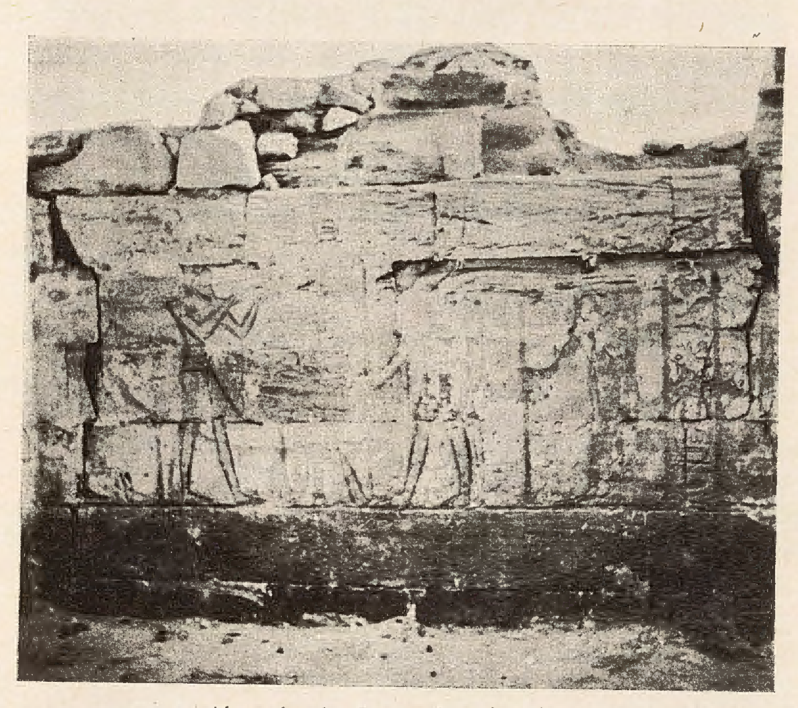
1. The Temple after excavation.



2. The Temple after excavation.



1. Right side of the inscribed wall.



2. Alexander the Great offering to Amûn-rēʿ.

WÂDI-EL-NATRÛN

BY

AHMED FAKHRY.

I.—Introduction.

Wâdi-el-Natrûn is situated in the Libyan Desert extending diagonally from north-west to south-east at a distance of about forty miles from the cultivated lands of the Delta. Its length is about 25 miles, its width averages about six miles and its R.L. (*i. e.* of its lakes) is 22 metres below sea level. There is a string of lakes whose number vary from time to time, they are, nowadays, ten in number. These lakes produce big quantities of salt and natron (natron is a compound of sodium carbonate and sodium bicarbonate) and are now exploited by the Salt and Soda Company. It was the principal source of the natron which was used by the Egyptians since the beginning of their history; they used it in many purification ceremonies specially for purifying the mouth, for making incense, in mummification, in medicine, for cooking, for glass manufacture, for glazing and possibly for making colours[1]. This valley is the nearest oasis to the Nile Valley and any raiders from the north-western desert who do not follow the coast will find the water of this Wâdi, a great help in their advance. As a defence, it is strategically an important site for checking those who attack the western Delta.

---

[1] Lucas, *Ancient Egyptian Materials and Industries,* p. 227. For its usage in purification, see Blackman, *Some Notes on the Ancient Egyptian Practice of Washing the Dead,* in *J. E. A.,* V, pp. 118-120 and also the same author's article, *The House of the Morning,* in *J. E. A.,* V, pp. 156-157, 159, 161-163, and recently L. Speleers, in *Revue d'Égyptologie,* 3 (1938), pp. 38-67.

II.—Routes of the Desert.

Since the beginning of the Dynasties, the western border of Delta was exposed to the raids of Libyan tribes, the Teḥenu, or the people of Temeḥu or other tribes. In a desert like that of Libya, no army could go where it wished. The routes are known and defined and used since immemorial times. These caravan-routes were not chosen at random but the existence of a sufficient water supply had always been the main factor in determining them. If we study the routes of the Libyan desert in order to understand the direction from which the Libyans could come to the Delta, we find that there are three ways only. The first is by the sea side and the region of Lake Mareotis. The second is inland and leads from North Africa to Siwa, Baḥria and then to Fayoum or Wâdi-el-Natrûn. From Wâdi-el-Natrûn there are many branches, the most important of which leads to El Barnûgi [1], the second to El-Terraneh [2] and the third to El Khatatbeh [3]. The third main caravan-route is called "Darb-el-Ḥagg El Maghrabi" and was used by the Mohammedan pilgrims till comparatively short time ago [4].

The history of the monasteries at Wadi-el-Natrûn throws some light on the subject. They were sacked several times by the Berber tribes

(1) El Barnugi is a hamlet at the edge of the desert in El-Delingat Markaz, Behera Province. It is a well known ancient site with a cemetery from the early Middle Kingdom Ramesses II built a temple there. In Coptic period, it was a great centre of monasticism and was known as Nitria (Wâdi el-Natrûn was called Scetis at that period).

(2) This second route was the principal one in the mediæval times till the xixth century. In the neighbourhood of Terranah is the famous ancient site of Kôm Abu-Billo, the ancient Terenuthis where there was a temple which dates from the reign of Ramesses II. Names of Necho II and many of the Ptolemies were also found here (see Porter and Moss, *Bibliography*, IV, pp. 67-68); and A. Hermann, in *Mitt. d. deutsch. Instit.*, Kairo, V, pp. 169-172.

(3) This route is roughly represented by the modern railway of the Salt and Soda Co. between Wâdi el-Natrûn and El-Khatatbeh.

(4) For a modification of this route in the time of El-Zaher Beebers in the xiiith century, and a general study of the neighbourhood, see Prince Omar Toussoun, in *Bulletin de la Société Royale d'Archéologie d'Alexandrie*, vol. 34, p. 1 ff.

(the descendants of the Libyans) on their way to sack the fertile fields and rich cities of the Delta or the Arab tribes when they were immigrating to North Africa. The years 408, 434, 444, 570 and 817 witnessed severe attacks of those savages on the unarmed monks, the last sack was the worst, many were killed, the monastries pillaged, churches burnt and destroyed. It was this last raid which made the monks think of safeguarding themselves by building round the churches and their cells strong high walls which kept them out of the reach of sudden attacks.

The small oasis of Wâdi-el-Natrûn was also a link between the Nile Valley and Baḥria and Farafra Oases. A caravan route is used till now and is frequented by the Gawabîs and Awlad Ali tribes in transporting the dates and olives of Baḥria to the Delta; this route is second in importance to Darb el-Bahnasawi which connects Baḥria with Beni Mazâr in Minia Province. The "Complaints of the Peasant" [1] shows that already in the early Middle Kingdom some of the products of Farafra Oasis were brought to Wâdi-el-Natrûn, and from there, were taken to Heracleopolis to be sold [2].

III.—Libyan Attack on the Western Delta.

Narmer, the first king of the 1st dynasty was confronted by the attack of Libyan people on the Western Delta. He was obliged to punish the raiders and took one hundred thousand captives and a great number of their flocks [3]. On the walls of the temple of Saḥurēʿ, the scenes of a successful campaign against the Libyans who threatened the Western Delta are depicted [4]. The Story of Sinuḥe mentions an expedition sent by Amenmḥēt I under the leadership of his son and co-regent Senusert I to chastise the Libyans on the western frontier : "Lo ! then his majesty had sent an army to the land of the people of Temḥy, his eldest son was at the head thereof, namely the good god Senousrit. Now, he had been sent to smite the foreign lands, to strike those who were among the

(1) See below, p. 841.

(2) See Kees, *Kulturgeschichte*, p. 102.

(3) Quibell, *Hieraconpolis*, I, 29. Cf. Breasted, *A History of Egypt*, pp. 47, 49.

(4) Breasted, *ibid.*, p. 32.

people of Temeḥu and he was returning after he had brought the captives of Teḥenu, and all kinds af cattle whose number was unlimited." We hear again in the reign of Amenḥotep I of the repulse of a Libyan attack on the western frontier. The wars of Merenptaḥ are mentioned with some detail as well as those of Ramesses III and both texts show clearly that the hordes of Libyans were attacking the Western Delta and that the battles took place not far from the cultivated land. The site of Perirē' is not yet identified but we have to look for it at the edge of the Delta at the beginning of one of the routes leading into the heart of the desert. The "Mountain of the Horn of the Earth" is mentioned in the wars of Merenptaḥ and was strengthened after the defeat of the Libyans by Ramesses III who built a stronghold there. This fortress commanded the road between the western Delta and the Libyan desert. I believe that most of the attacks on the Western Delta were made by the route of Wâdi-el-Natrûn. It is a post of great military value for the defence of the Delta and its strategic value was not overlooked by the Ancient Egyptians who built a fortress there in the XII[th] dynasty and as we will see used it till the roman period. The remains of this fortress still exist, as well as a temple and some houses which await excavation. Before describing the existing remains, let us see what the texts tell us of this site.

IV.—Wâdi-el-Natrûn in ancient texts :

In the Pyramid Texts § 638 and § 276 we read of the place named (Shet-pet : Lake of Heaven) as producing incense. This name could be the religious name of Wâdi-el-Natrûn, and (Sekhet-Ḥemat : the Salt-field) was the common name of the place. Sethe[1] has shown that is the ancient writing of the later name

[1] Sethe, *Ä. Z.*, 56, p. 51 ; and Sethe, *Ursprung des Alphabets*, p. 156. Gauthier's statement (*Dict. Géogr.*, V, p. 117) that this word in spite of the existence of ⊗ as determinative is in fact an epithet of the Goddess Nout is unfounded. He quotes Speleers (*Textes des Pyram.*, I, p. 47) but there must be a corruption in the text and between Nout and Shet-pet is a missing word as "the mistress of" or "honoured at" or any similar epithet.

mentioned in Edfu, Kom Ombo and Phila[1]. On the sarcophagus of found at Beni Ḥasan dating from the early M. K. we read :

"Five pellets of incense of the South (namely) El Kab; five pellets of incense of the North (namely) Wâdi-el-Natrûn" (Lacau, *Annales du Service*, V, p. 244-245). This text shows that the two principal sources were at El Kab and at this site, which both represent South and North in the religious ceremonies. There are other sites in Egypt productive of Natron[2], but these two sites are still nowadays as in antiquity, the most important.

In the famous group of papyri known to us under the name of the "Complaints of the Peasant" the place is mentioned and we can gather the following facts. (*a*) Khunanûp was living there with his wife and this shows that already before the M. K. there were Egyptian families settled here[3] and that some of the inhabitants were trading between this place and the Nile Valley. (*b*) The name is mentioned twice and . (*c*) His asses were loaden with twenty-seven different kinds which he calls "all the goodly products of the Salt-field". Most of the names of his articles are unknown to us and are not identified, but from the known words we can gather that his load consisted of : (1) Salt, (2) Natron, (3) different kinds of reeds and bulrushes, (4) herbs probably for drugs, (5) rods of Farafra, (6) leopard skins, (7) wolf furs, and (8) some kinds of birds.

The mentioning of the "rods of Farafra" shows that there was already a connection between the two oases and that the caravans were in that period plying between the different oases transporting their products.

[1] See below, p. 844.

[2] Lucas, *ibid.*, pp. 223-226.

[3] The place must have been inhabited since the earliest times. The Survey of Haskell Oriental Institute, Chicago, under the direction of M. K. S. Sandford found here a paleolithic form of Acheulean flint implements, some of these are in the Cairo Museum, *Journal d'entrée* 52823.

(*d*) Wâdi-el-Natrûn was regarded by its inhabitants as not belonging to "Egypt". We are told by Khunanûp that he was going to Egypt [hieroglyphs] in order to sell his load and exchange it for corn.

The life at this part of the country did not change much in the course of four thousand years. Salt and natron are the chief products of its lakes, the *samar, ḥalfa* and *berdee*-plants grow with abundance in the marshes and serve for making baskets and mats. Water-fowl are abundant in the numerous lakes and at the edge of the desert live all the kinds of animals common to the Egyptian desert. At the edge of the lakes as well as in the valleys of the desert grow many herbs which are now used by the beduins as medicine against different diseases. No corn grows here, and the inhabitants depend on the corn, maize and barley imported from the Nile Valley [1].

In the famous text of the Seven Oases in the Temple of Edfu [2], Wâdy-El-Natrûn is numbered as the 6th oasis and is mentioned after Baḥria : [hieroglyphs] "The (oasis of) Salt-field which is established at the north of [Baḥria] on the secret mountain of Ounnefer. It is Sherp, it is the Salt-field, it is the field of Mout, it is Per-ta-intet, it is the Place of the Eye of Ḥorus". A monument from the XXXth dynasty was found at Ashmûn and mentions several localities of the IIIrd nome of Lower Egypt. This monument was published by Daressy [3] and he sees in many of the names on it, places at Wâdi-el-Natrûn and around it. There is no doubt that many of his identifications are quite reasonable but the whole text is worth a new careful study and his identifications on p. 242 concerning the region of Wâdi-el-Natrûn and El-Khatatbeh should not be accepted without confirmation from other sources. Hommel in *Grundriss der Geographie*, II, p. 983 saw

(1) Besides these things, Wâdy el-Natrûn was a centre for manufacturing glass in ancient times, and remains of the these factories can still be seen specially at the place called El-Za'agig. See Newberry in *J. E. A.*, VI, p. 160 and Lucas, *ibid.*, pp. 117 and 106.

(2) Published several times, the best is by Sethe in *Ä. Z.*, 56, pp. 49-54.

(3) Daressy, *Une Inscription d'Achmoun et la Géographie du nome libyque* in *Annales du Service,* XVI, p. 221-243.

in the locality [hieroglyphs] a name of Wâdi-el-Natrûn and translates it "the house of the lakes"; but this identification is not possible because the variants of the name are written [hieroglyphs] and [hieroglyphs] as mentioned in the text of the Libyan war in the Temple of Medinet Habu [1], showing that it cannot be translated as a house of lakes but rather a house of sands. Daressy identifies this locality with Siwa [2], but Gardiner [3] has already realized that this battle took place in a locality nearer to Egypt and he puts it in the neighbourhood of Lake Mariut.

Strabo visited this site in the 1st century of our era and mentions that the god Serapis was worshipped here and that the sheep was the only animal accepted as a sacrifice from the worshippers [4]. The geographer Ptolemy in the IInd century mentions the locality of Scyathiaca Regio at the south of Lake Mariut and says that there was a small city called Scyathis [5].

V.—Wâdi-el-Natrûn in Christian times.

Since the arrival of Saint Macarius in 330, the place flourished as a centre of monasticism and before his death in 390, he saw four monasteries in the different parts of the Wadi. In the subsequent times, other monasteries were founded and it is said that the number of the monks reached 3500, nowadays there are only four monasteries with about 110 monks [6]. The coptic name of this place is ϣιⲏⲧ and later ϣιϩⲏⲧ. This later form is the origin of the Arabic name ميزان القلوب "Balance of the hearts" and the name برية شيهات. In Greek texts, it is Σχῆτις from which the arabic اسقيط and modern Scetis are derived. Another

(1) Daressy, *Recueil des trav.*, XIX, p. 19. Cf. Gauthier, *Dict. géogr.*, IV, p. 87.

(2) *Annales du Service,* XVI, p. 242.

(3) Gardiner, in *J. E. A.*, V, pp. 134-135.

(4) Strabo, XVII, 1-23.

(5) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons,* vol. II, p. 295.

(6) The litterature on the monasteries of Wâdi el-Natrûn is immense and is beyond the scope of this article. The best publication on their history and architecture are the two books of Evelyn White called "The History of the Monasteries of Nitria and Scetis" and "The Monasteries of the Wadi'n Natrun, Architecture and Archaeology" published in 1932 and 1933.

name in coptic is ⲡⲧⲱⲟⲩ ⲙ̀ⲡⲓϩⲟⲥⲉⲙ "The mountain of natron"; in the viith century, a beduin called Habib or Hobaib settled here with his tribe and gave his name to the place. The name Wâdi-el-Natrûn which is commonly used now, was first used by El Maqrizi in the xvth century. Hommel tried to identify the origin of ϣⲓⲏⲧ as the word [hieroglyphs] [1]; once more, Daressy made the hypothesis of the word [hieroglyphs] [2] but both identifications are not etymologically possible.

VI.—*The Tower of Piamun.*

In the story of the forty-nine martyrs slain by the Berber in 444 A.D. in the third sack of the monasteries, we are informed that their bodies were buried in a cave near "the great tower which they call that of Piamun" [3]. Amélineau [4], in his geography places it near the Monastery of Saint Macarius and mentions that it was a village near the Natron and adopts the hypothesis of Quatremère in which he identifies Piamun with the garrisoned post Peamu mentioned in the *Notitia dignitatum*, where the eleventh cohort of Chamavi was quartered [5]. From the "Life of Bishoi" written by Ḥanna El Qassîr, we know that the Tower of Piamun had another name, "The Eastern Tower".

The Synaxarium does not give us any further information, but we can only gather from it that this tower must not be very far from the Monastery of Saint Macarius (Synaxarium, ed. Basset, pp. 668 ff.). Piamun designates also a "rock" most probably, the ridge on which the tower stood. In my opinion, this tower is the one whose remains still exist not far from Ezbet Beni-Salameh at Wâdi-el-Natrûn. Saint Macarius is only about five kilometres south-east of it and is the nearest monastery to the site. It is now called "Qaret El Dahr".

---

(1) Hommel, *Grundriss der Geographie*, p. 983. Cf. Gauthier, *Dict. géogr.*, V, p. 143.

(2) Daressy, *Annales du Service*, XVI, p. 240, in the inscription of Ashmûn where it is spoken of lotus produced in [hieroglyphs] "Field of Sekhmet in the west in the Lake of Turquoise".

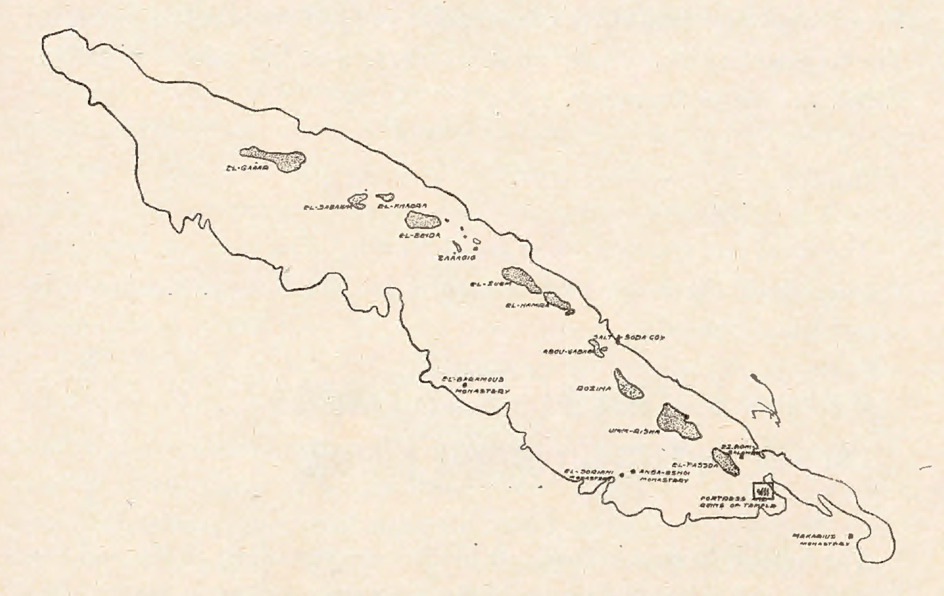
(3) Evelyn White, *The History of the Monasteries of Nitria and of Scetis*, p. 38.

(4) Amélineau, *Géographie...* etc., p. 343.

(5) Quatremère, *Mémoires*, I, pp. 27 ff.

VII.—*The Fortress and the XIIth dynasty temple :*

At about 500 metres south of the little hamlet of Beni-Salameh and at about 200 metres of the ridge known as "Qaret el-Faḥm" we find the ridge known as "Qaret El Dahr" on the top of which are the remains of a fortress whose outer walls are built with mud bricks. Outside the walls, there is a ditch all around it for defence purposes, and inside the fortress there are some granite blocks lying on the ground. The examination of them proved that they are the threshold, two jambs and the lintel of a gateway and that on the jambs and lintel are remains of texts.



The temple must have opened east, and its other rooms and halls are still buried under the heaps of the débris lying to the west of the blocks.

Plate CXIV, shows the general plan of the site and the position of the temple; the fortress is 59.20 × 47.40 the ditch is at a distance of 1.20 from the walls. The height of the gate was 2.60, its breadth is 1,50 and the door was one leaf only.

This gate was discovered in 1933 through the digging carried on by the Manager of the Salt and Soda Company at Wâdi-el-Natrûn. Unfortunately, all the objects found during this unscientific digging did not

reach our museum : and when the Antiquities Department was informed of what was going on, and took the necessary steps to stop the work and guard the site, it was too late. A great part of the buildings inside the fortress were already removed and the bricks of the girdle-wall and other walls were taken away as manure for the cultivated lands of the Company. One of the buildings was completely demolished and all the materials carried away; even the stones of the floor were extracted and piled together ready for removal. The area dug at that time with its buildings and antiquities is lost for ever as far as science is concerned. Luckily the digger, after finding the granite blocks, thought that the temple must have been at their eastern side and proceeded in this direction. The fragmentary hieroglyphs on these blocks were left unnoticed until I visited the site in November, 1939.

Inscriptions :

The lintel and the two jambs are inscribed. The texts can hardly be distinguished, the lower part of each of the two lines on the jambs is completely destroyed :

Right jamb

Left jamb

The lintel is broken in two. It has the sign along its top and the is along the sides, the names of the King were written in the middle. At the right side we distinguish Horus with the double-crown which is perching on the *serekh* of the Horus-name. At the left we see the name Horus, the beginning of the *serekh* and we clearly distinguish parts of the name —a great part of the *ouhem*, the and are preserved. In the middle must have been his other two cartouches or at least the Amemhēt-one as it is usual. The remains of signs on the lintels and jambs as well as the style of the hieroglyphs and their arrangement leave no doubt that the cartouches are those of Amenmḥēt I. Other signs distinguishable on the lintel are two 's left from of

the goddesses and [1]. The temple was used in the New Kingdom and as we will see, a high official left his statue here; judging from the fragments of pottery, faience and coins, the site was in use till the late period.

Two monuments from here must be pointed out, the upper part of a red granite pyramidion, and the bust of a black granite statue. Both of these were found during the illicit digging, the pyramidion is now in the Government building near ʿAin El Ḥamra and the bust is at Markaz El ʿAmria.

This part of the pyramidion is 0 m. 70 centimetres, two of its four sides are divided into small squares 4 × 4 cms. each; all the sides are polished but void of inscriptions. This pyramidion is in all probability the upper part of one of the obelisks which were in front of the temple. The squares on two faces are incised and are not for guiding the artist, moreover the faces are polished, which shows that the stone had received its last touch. I must admit that no similar obelisk is known to me.

The bust (see Pl. CXVI, 2) is greatly damaged and nothing can be distinguished of the face. At the back there is a line of hieroglyphs : "the honoured one by Ptaḥ-Soker, the hereditary prince, [chancellor] of the King of Lower Egypt....". The date of this statue is most probably the XVIII[th] dynasty, it is the type of its wig which led me to this opinion. The undulated wigs began under the XII[th] dynasty, continued under the New Kingdown and were still used till the Saitic period. These wigs are not the same, the waves of the hair differ and in the XVIII[th] dynasty for example they are much nearer to one another than those of the XII[th] dynasty. Our statue resembles completely the statues of Amenḥotep son of Ḥapu.

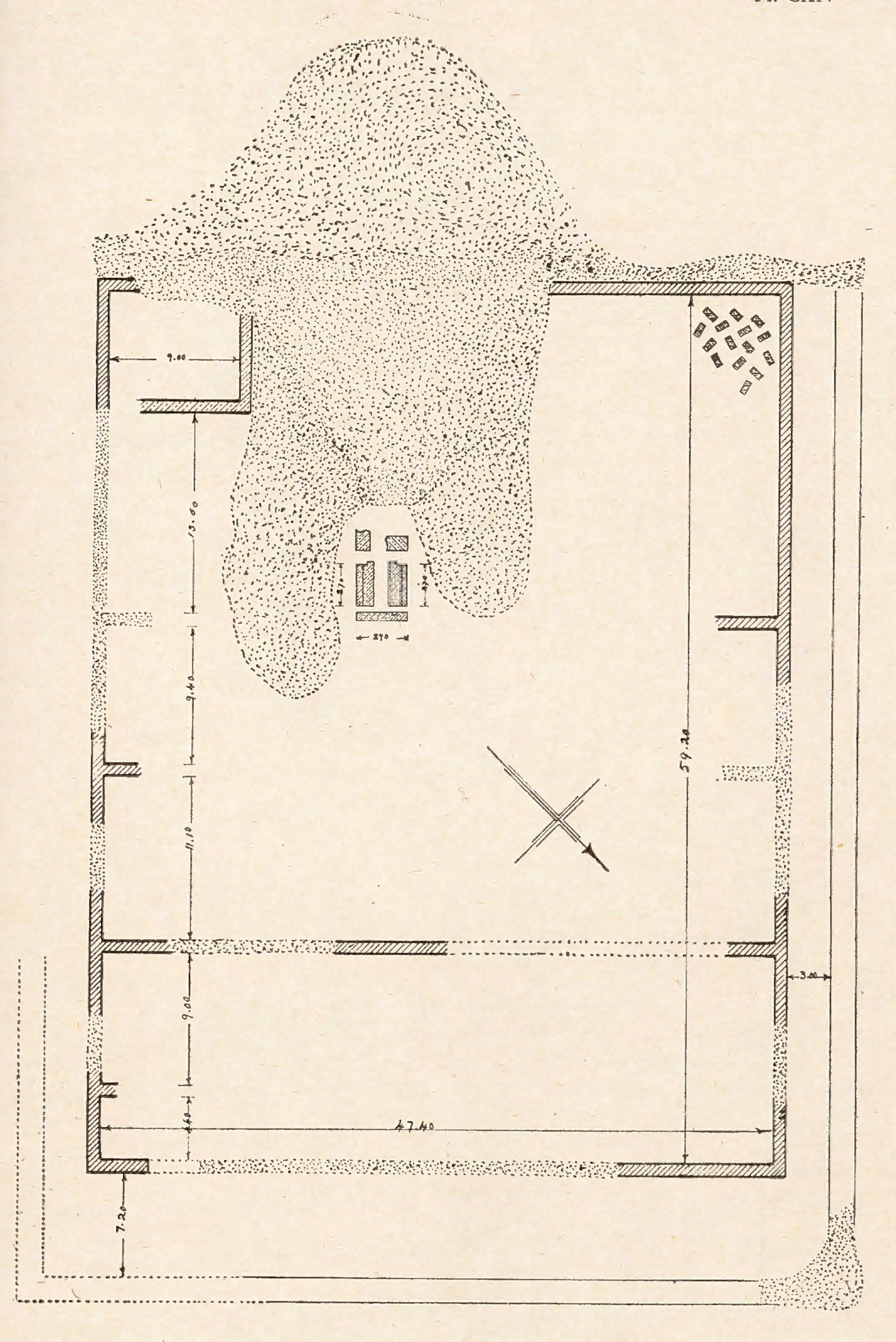
---

[1] A good example for making a comparison with this monument is the gateway of the XIIth dynasty temple at Ezbet Roshdi Markaz Fakûs. The lintel as well as parts of the jambs were published by Naville in *Goshen*, pl. 9, the names of Amennḥēt I, Senusert III and Amenmḥēt III are on them. The Antiquities Department began some work here in 1937 and the lintel and jambs were brought to light again and the excavations reached the threshold. The work did not continue and no report was ever published.

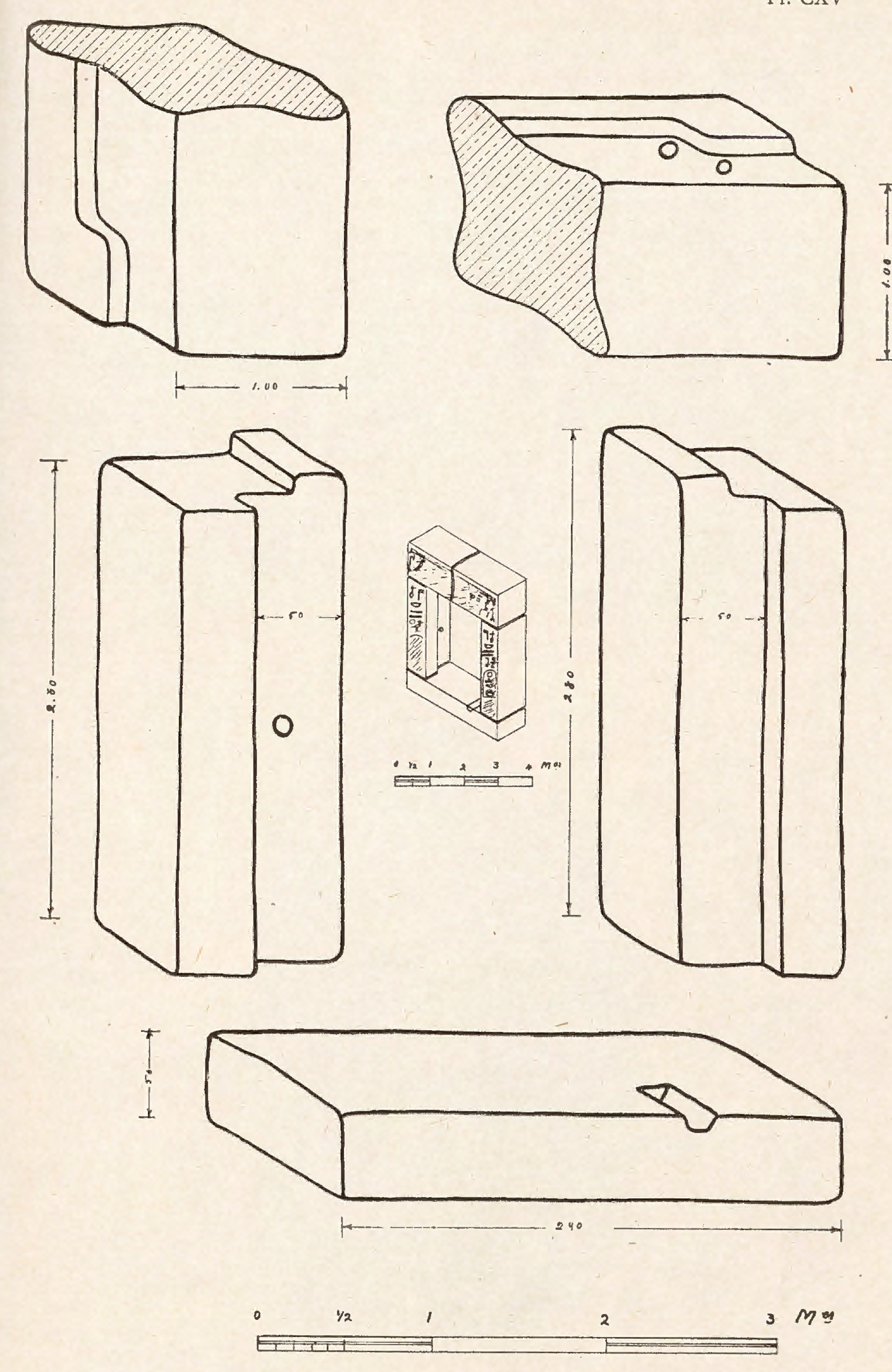
Wâdi-el-Natrûn was visited by many Egyptologists but their chief interest was the monasteries. Around the place there are many antiquity sites whose mentioning is beyond the scope of this paper; I refer only to the book of Professor H. Junker, *Bericht über Westdelta*, pp. 39 and 47 and his article, *Bericht über eine Erkundungsfahrt in die Libysche Wüste*, in *Mitt. des deutschen Instituts*, Kairo B. III (1932), pp. 115-122. Some sites are mentioned but there is no reference to the remains at Qaret el-Dahr.

Inside the four monasteries of Wâdi-el-Natrûn, in front of some of them and among the ruins of the ancient monasteries, there are many blocks of granite and drums of large columns. These granite blocks have certainly come from an ancient temple, and there is no other site in the whole neighbourhood which could be the source of these blocks except this temple. A glance at our photograph shows the heaps of debris concealing the halls of this temple and let us hope that it will not be long before excavations disclose the history of the temple and the fortress.

Ahmed Fakhry.



Plan of the fortress.



The granite blocks of the gateway.



1. The blocks of the gateway.



2. The bust of an XVIIIth dynasty statue.

BAḤRIA AND FARAFRA OASES.

THIRD PRELIMINARY REPORT
ON THE
NEW DISCOVERIES[1]

BY

AHMED FAKHRY.

A third visit to Baḥria and Farafra was made in the summer of 1939. I spent there the months of May, June and July; Mustafa Eff. Sobhy, the draughtsman of the Antiquities Dept., was with me the whole time and he could draw the walls of four of the tombs besides helping me in taking the dimensions and sections of many discovered buildings.

The results of this trip are as follows :

(1) The tombs of Zed-Amun-ef-ʿankh and his son Ba-n-nentiu were reopened and all the walls were drawn, the important scenes were taken with their original colours.

(2) The tombs of Ped-ʿashtar and Thaty were cleaned, their scenes were photographed and drawn, some in colours.

(3) At ʿAin el-Muftella, a fourth chapel was discovered, it dates, like the other three, from the reign of Amasis, *i. e.* the XXVIth dynasty.

(4) Further researches in the depression of the Oasis led to the discovery of many Libyan texts.

(5) I travelled twice to El-Farafra and visited the ancient remains near ʿAin el-dâlla and ʿAin Abu-Munqar. (see the map fig. 90).

As for the tombs of Zed-Amun-ef-ʿankh and Ba-n-nentiu, they were already described in my previous reports with a number of photographs sufficient to show their style and subjects.

---

[1] See, *Annales du Service,* XXXVIII, pp. 397-437, and XXXIX, pp. 627-642.

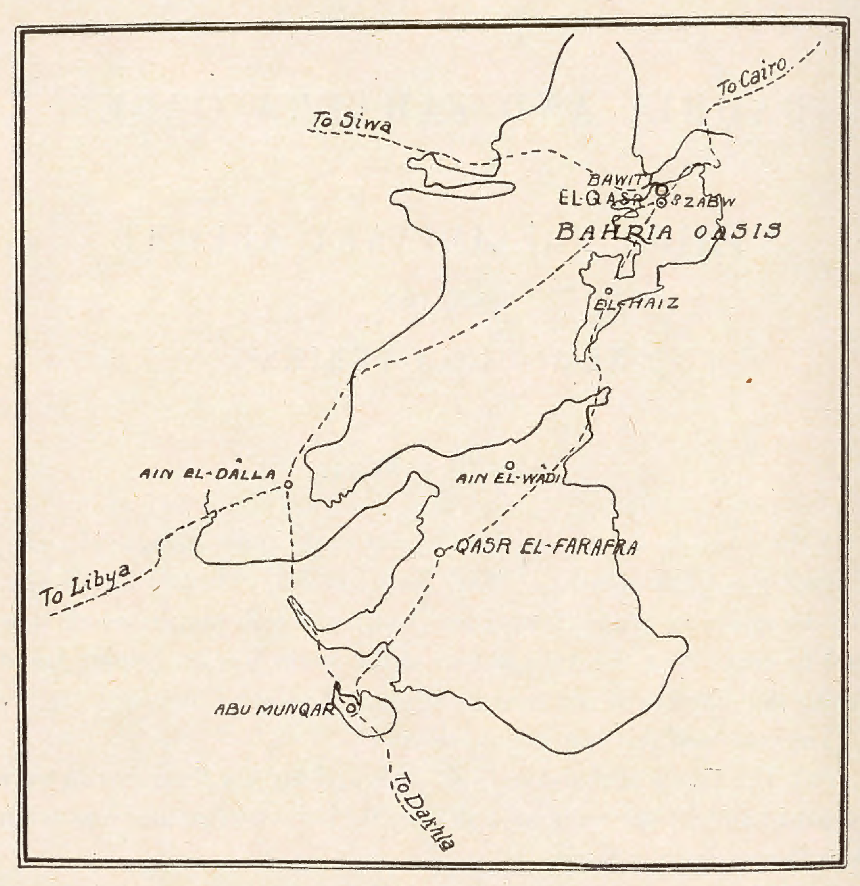


Fig. 90.

I.—Tomb of Pedʿashtar [1] (Pl. CXVII).

This tomb dates from the XXVIth dynasty, the chapel has perished and it is the burial-chambers only which are now preserved. It is reached through a shaft about 3 metres deep cut in the rock. It opens north and has a pillared-hall and three chambers. The pillared-hall has a vaulted ceiling, and the stone sarcophagus stands in its middle (see the plan and Pl. CXVIII). The tomb was robbed in antiquity and was reused in Roman period; it was accessible in modern times and the Roman burials

[1] *Annales du Service,* XXXIX, p. 628.

were robbed also in modern times. During its cleaning, a few amulets from the original burial were found.

At i and ii on the plan, Horus and Thoth were represented pouring libations, these are very fragmentary now.

iii.—Pedʿashtar and his wife adore a female deity whose upper part is destroyed; a fragmentary text is in front of them, it is written in black on a yellow ground, there must have been some chemical action between the materials of the colours which has led, in this case and all similar ones in this tomb, to the fading of the writing.

iv.—Lower parts of three male deities.

v.—A part of a female deity holding a vase in one hand.

vi.—At the other side of the door is the goddess Maʿat. On the lintel of this door is the sun-disk adored by the apes, the names of some of them are preserved.

vii.—At this place there is a recess in the wall in which there are deities represented, Thoth followed by two of the souls of Nekhen

Southern wall.—The southern wall is broken at ix and x. At x there are the remains of a female deity Isis who stands at the side of the scene of Osiris on his bier occupying the middle of the wall.

xi.—Here at the left of the representation of the sun, there is another female deity, Nephthys.

xii.—Horus followed by the owner of the tomb. Pedʿashtar holds a censer in his hand.

Eastern wall.—The wall (xiii and xiv on the plan) is occupied by the scene of the judgement-hall (Pl. CXIX). Osiris sits on a throne and Isis stands behind him; ʿAmʿam is seated at the other side of an offering-table. The balance is in the middle of the wall, to its left stands the owner of the tomb, the naked parts of his body are coloured blue. Anubis looks after the weighing of the heart while Thoth reports the results to Osiris. The lines of texts over the scene are the usual ones. Behind the tomb-owner are some deities. At xv there is a fragmentary scene from which we distinguish a priest holding a staff in one hand and a roll of papyrus under his arm.

In the hall there are four pillars, the four sides of every one of them are inscribed. The representations on them show deities with their





legends, of which fig. 91 gives an example. The wall at xvi shows a female deity, xvii a falcon on a post, damaged and much effaced, xviii one of the four sons of Ḥorus, head and legend are destroyed, xix upwawet on a post. The sides of the second pillar are : xx a female deity, head, shoulders and legends are destroyed, xxi upwawet, xxii one of the four sons of Ḥorus, upper part destroyed, xxiii a deity who is now destroyed. On the third pillar are represented : xxiv Amesti, xxv

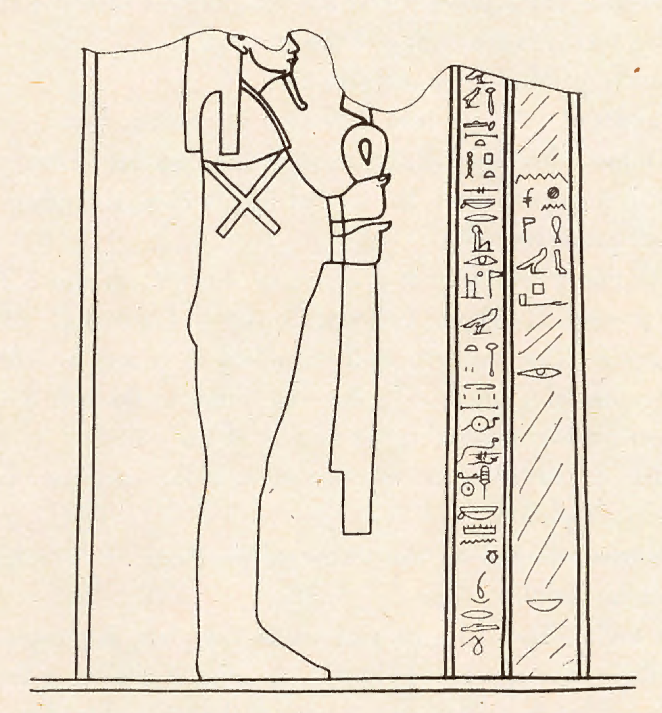


Fig. 91.

the Apis Bull on a post, xxvi the moon-god, xxvii the emblem of Khonsu; on the fourth pillar : xxviii one of the sons of Ḥorus, xxix Thôth, xxx the sun-disk in the horizon; god Ḥarakhti, xxxi the Apis-bull.

Between the pillars there is the sarcophagus with its lid which will be described below.

We proceed now to the chambers at the right. At xxxii, the tomb-owner presents the emblem of truth to the god Tenen; over Pedʿashtar there are eight lines preserved and perhaps one or two are lost. Under

his elbow there are two lines which give his name, titles and parents; (sic) (sic) "High-priest of [Khon] su, priest of Ḥorus Pedʿashtar [lit.-Pedi-ʿastarti] son of the same Ḥarkheb, born of the lady of the house Ta[i]ru". Behind him is the continuation of the text over him (see Pl. CXX).

At the other side of the door (xxxiii on the plan), Pedʿashtar's wife stands in front of a male deity, her name is lost except for the last sign but her father was a second prophet and was called Pedisi (see Pl. CXXI).

At xxxiv *i. e.* at the right side of the door leading to a side chamber, a female deity is represented seated on the floor, one arm is raised and the other rests over her knee, her head and diadem are damaged, the legend is in eight fragmentary lines which show that she was the goddess Sekhet.

At xxxv there was another deity who is now destroyed, a part of the legend remains. At xxxvi is the god Ḥorus and at xxxvii is Thôth. Ḥorus and Thôth are represented at the two sides of the door leading to the innermost chamber, they perform here the purification of the buried body.

At xxxviii there is a damaged male deity, but at the left side of the wall, xxxix Anubis offers a cloth and libation vase (see Pl. CXX), his legend is given in nine vertical lines.

The innermost chamber has greatly suffered, its ceiling was vaulted and was in all probability the burial chamber of this tomb but the sarcophagus was left in the hall. From the original scenes, very little is now left. At the right side of the northern wall, xl on the plan, are the remains of a scene showing Osiris on the throne and before him is an offering-table (Pl. CXXII). A female deity stands behind Osiris, and Maʿat stands at the left of the table; behind Maʿat was the tomb-owner (lower part of his body is only preserved) and then the remains of the god Iunmutef.

The scenes at xli are mostly destroyed, few traces of the feet of deities are preserved.

At the southern wall xlii, there is a representation of Ḥorus seated on a throne. Behind him stands Nut and in front of him is an

offering-table at whose other side stands a female deity followed by the tomb-owner and other deities. The texts of the legend of Nut are numerous, over her are three lines, behind her are five, three on the same wall and two at XLIII, they are all religious.

Sarcophagus : the sarcophagus was left in the pillared-hall (XLIV on the plan, see Pls. CXVIII, CXIX). Its lid is not flat but has two oblique sides; the box is rounded at head and foot, and its exterior was painted with the forty-two deities of the judgement-hall, with their legends, and

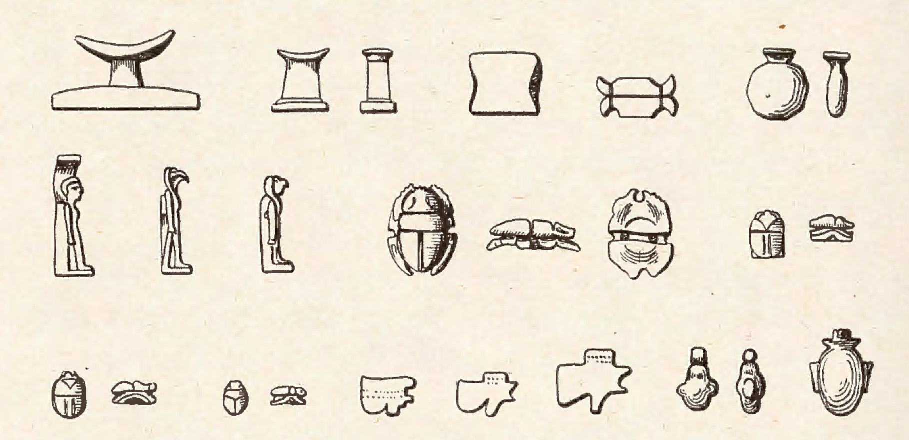


Fig. 92.

also the deities representing the hours but all is now much effaced and very little is left. The burial was robbed in ancient times and the whole tomb was reused in Roman period. A few amulets from the original burial were found on the floor, they are of a paste imitating lapis-lazuli and of serpentine stone (fig. 92). The break at x in the pillared-hall leads to the tomb of Thaty, it was made by the thieves who reached one of these tombs after robbing the other.

II.—Tomb of Thaty :

The tomb of Thaty is smaller than that of Pedʿashtar but its scenes are more important though a part of this tomb was carelessly drawn and painted.

It opens south, its entrance leads to a pillared hall which was planned to have four pillars but the existence of the tomb of Pedʿashtar behind it forced the architect to modify his plan (see Pl. CXXIII). There



Fig. 93.

are other two rooms, the last one of which must have been the burial chamber; the tomb was robbed in ancient times and reused in Roman period, four stone sarcophagi were found, one was still intact but nothing

was found with the adult female mummy except a net of beads of a poor quality. The scenes are painted on a layer of stucco, the pillars are also decorated.

Pillared hall : The southern wall, I, II, III and IV on the plan is occupied by the details of the scene of judgement and weighing the heart; V and VI are the thicknesses of the second chamber which is leading to the sarcophagus-chamber, and so we find Ḥorus and Thoth making a libation.

VII.—Unfinished false-door.

VIII and IX are in fact two sides of a pillar, here we find four falcons represented; at X and XI, on the opposite pillar are four jackals, the eight represent the souls of Pe and Nekhen and are all kneeling and putting one hand with closed fist on their breasts and raising the other.

XII.—At this side of the pillar there is a very interesting scene representing the wife of the tomb owner (1) and their daughter offering (fig. 93). She pours water over a table laden with loaves of bread. The clothes of the two women are not Egyptian and betray a foreign origin.

It is only in the North African region where we have to search for analogies, the Phoenician and early Greek cultures are the most probable field.

At XIII on the same pillar (fig. 94) stands the father of Thaty who was called Pedisi; before him walks Pedʿashtar his son who is a brother of the tomb owner but is not to be confused with the owner of the previous tomb who is the grandfather of Thaty.

At XIV is Amesti and at XV is Ḥapi; at XVI is a representation of Ta-Nefert-Bast and her daughter with foreign clothes but different from the clothes at XIII. Here, the text is not well preserved, the beginning of the name fails but we know from the remaining words that her "good name" was Udja-ḥor (fig. 95). At the fourth side of this pillar XVII, Thaty is represented seated on a chair.

The northern pillar has Duamutef at one side, Qebeḥ-senouf (completely destroyed) at the other; at the third, XX Thaty is sitting on a chair, and at XXI the Iunmutef is represented.

(1) She is called "Ta-nefert-Bast" and her name is preserved at other places in this tomb. She was not buried here but has her own tomb which is only a few metres from her husband's one (see *Annales du Service,* XXXIX, p. 629).

At XXII there is the representation of the moon from which hang the signs of life and adored by several deities, such a scene has already

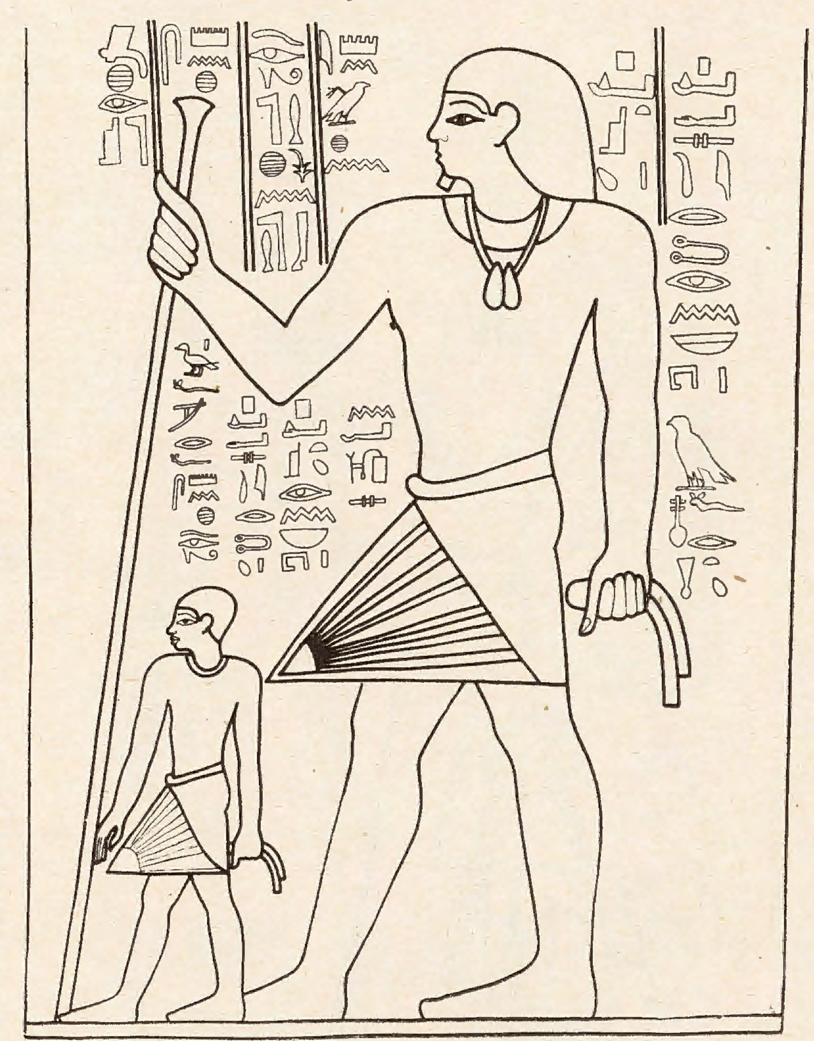


Fig. 94.

been found at Baḥria, (*Annales du Service,* XXXIX, p. 628 and Pl. CXIV *b*) but the details differ.

At XXIII i. e. the left part of the wall Thaty holds a censer to a deity, and at XXIV is a representation of the sun-bark dragged by jackals (cf. *Annales,* XXXIX, p. 628 and Pls. CXIII, and CXIV, *a*), see Pl. CXXIV.



Fig. 95.

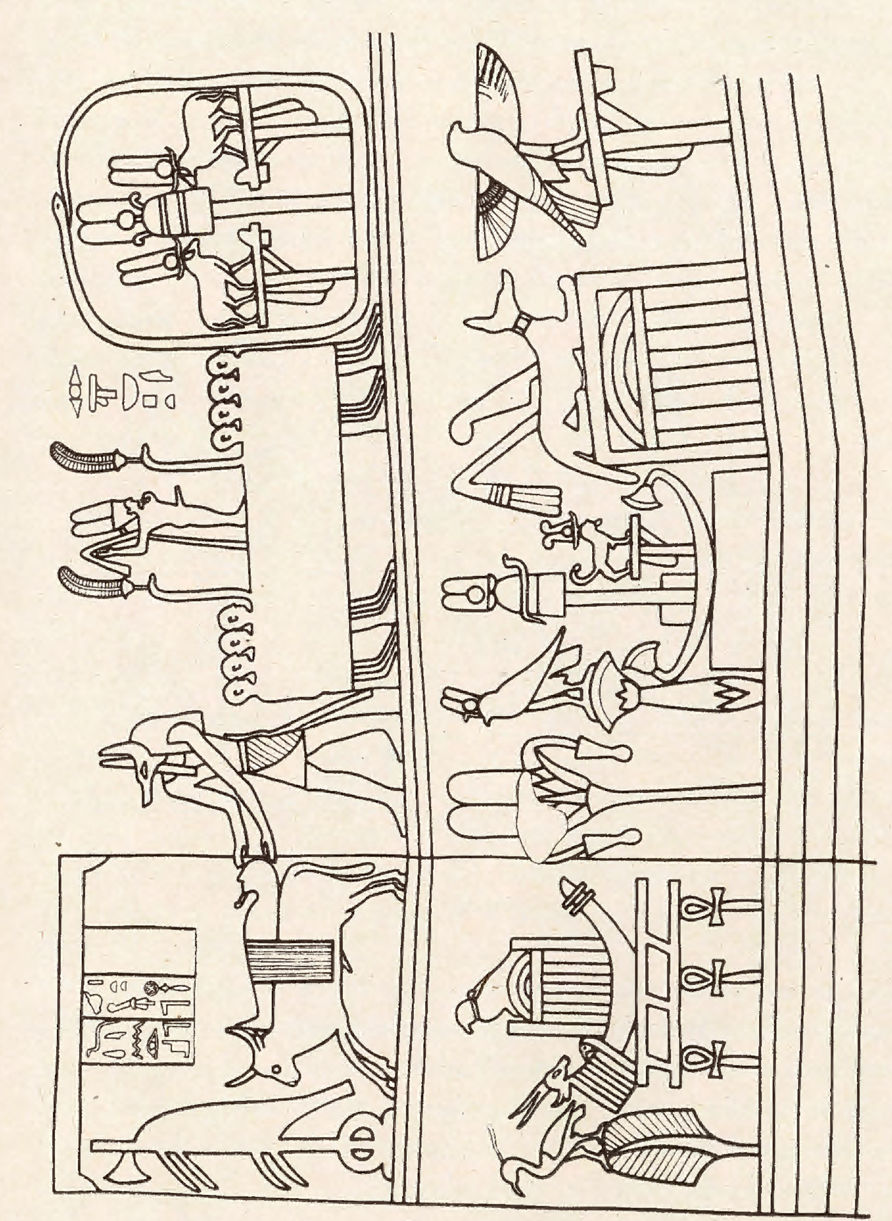


Fig. 96.

Second Chamber : All the scenes in this chamber are of a purely religious type representing scenes of the other world and many deities with which we are familiar in the chapters of the Book of the Dead and the walls and sarcophagi from the New Kingdom onwards. Fig. 96 shows the preserved scenes at xxv at the left, and Pl. CXXV shows the rest of the scenes at this side of the chamber. At xxvi there are scenes of the same kind; (fig. 97) shows a part of them, and Pl. CXXVI shows the middle part and the ceiling decoration. The lines and paintings in this

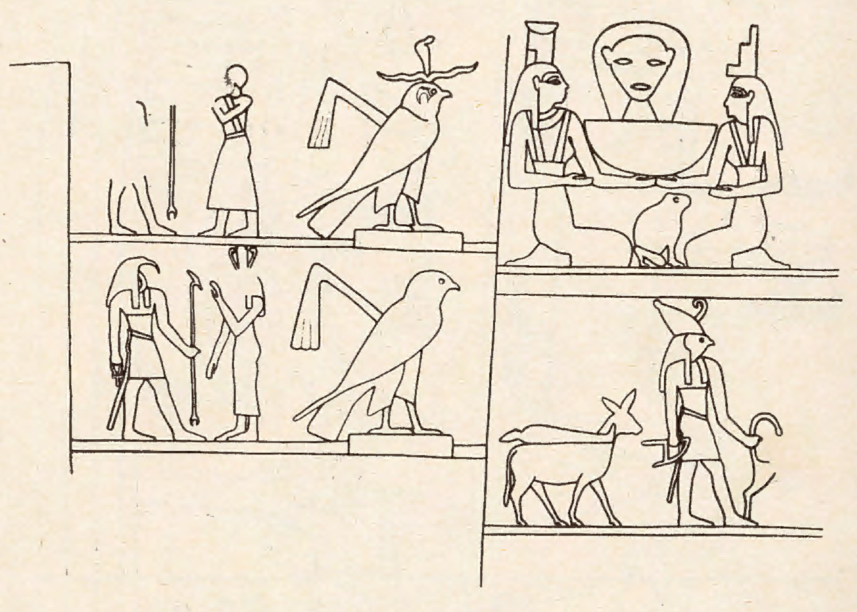


Fig. 97.

chamber are far beyond the scenes in the pillared-hall from the artistic point of view. Here the figures lack the exactness of drawing and the details either in animals or human bodies.

At the two thicknesses of the door leading to the burial-chamber there are deities represented, the goddess Neḥemʿawa is once in the presence of Horus and once adored by the tomb-owner.

The burial-chamber had a very thin layer of stucco which has mostly fallen. At xxix there is a part of the scenes preserved representing Osiris on a bier with Nephthys and Isis at right and left sides.

The ceiling of this chamber was painted, the few remains show that it had at least two patterns, one of them is geometrical and the other shows vultures surrounded by stars. The ceilings of the other chambers exist no more except at few places because the rock has fallen in; no remains of the ancient paintings were noticed on them.

III.—The Necropolis of El-Bawiti is far from being thoroughly examined, any future work will certainly lead to the discovery of other tombs. Tombs 5 and 6 on the general plan are uninscribed but were reused in Roman period. We notice in the south-western corner of the tomb No. 6, a small circle, this is one of the shafts of the aqueducts at Baḥria which had existed before this tomb and the architect had to leave it with a part of rock around it. Though the tomb is void of inscriptions, its situation and plan prove that it dates from the same period i. e. about the XXVIth dynasty. This means that the system of the aqueducts to increase the quantity of water obtained from the springs is not Roman, as it is supposed, but goes back to the Pharaonic days; these aqueducts are found in Kharga, Dakhla, and near the coast as well.

I have already stated in my first report (*Annales du Service*, XXXVIII, p. 430) that most of the houses of El-Bawiti are built on a sandstone ridge which was used as burial place in ancient times. The hillocks and the face of the rock were used for the important tombs but at the foot of the ridge there were extensive burials on which the houses are built. The site, occupied now by the *Markaz* and the houses around it, was the middle part of a cemetery, shafts of its burials can be seen in the square of the village and its streets.

In the summer of 1939, there was digging in a garden of one of the houses opposite the *Markaz* and the workmen found some mummies and collected some antiquities from them. Unfortunately I was away and when I arrived, the objects were shown to me and I bought them at once. They consist of four necklaces, bracelets of different kinds, hair-rings, finger-rings and an ear-ring. The date of these objects is doubtful though it must be about the Roman period. They are certainly not Egyptian, and are not Greek or Roman, there was a little doubt that they may be of Arab period but this idea was given up for a better one because

they resemble objects found in North Africa and so we are to consider a Libyan or Phoenician influence.

The study of this collection is reserved for the publication but I give

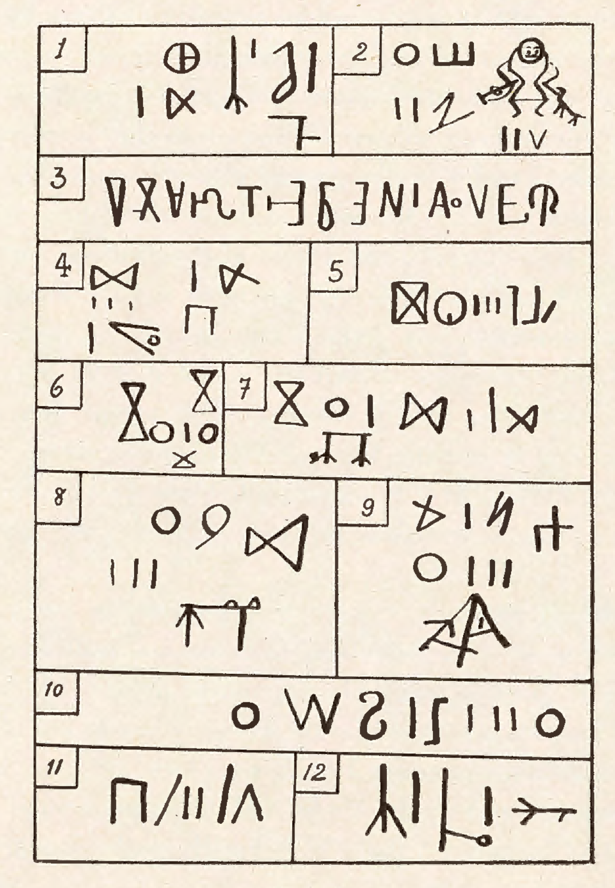


Fig. 98.

here the most important pieces. I must point out that the necklaces are threaded exactly in their ancient arrangement (see Pl. CXXVII, the upper three are of glass beads, the bottom one is an imitation of amber) and that the two big bracelets (Pl. CXXVIII are of bronze covering iron work. There are smaller ones which are of three kinds, (1) horn, (2) bronze and (3) multicolour opaque glass. All the hair-rings are of bronze, the bezels of the fingerrings are of glass imitating precious stones, the emerald-colour is the most popular.

IV.—*Libyan and Other Inscriptions* : Libyan inscriptions are reported to have been found in many places in the Egyptian Western Desert[1], but they consisted only of few letters or of one letter which could be in

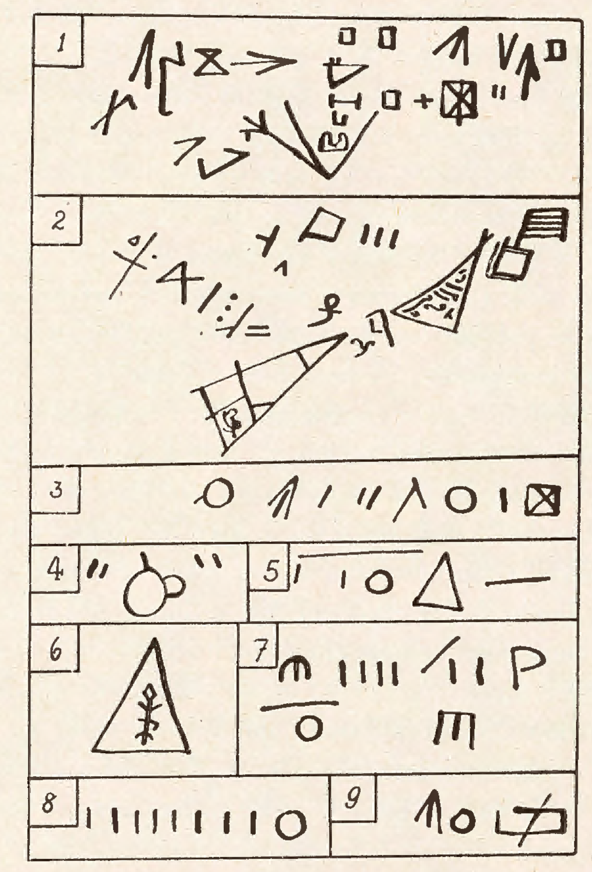


Fig. 99.

the same time explained as a tribal sign "*wasm*", because no words or

[1] See J.A. Scholz, *Reise in die Gegend zwischen Alexandrien und Parätonium,* pp. 53, 56, 57; Pacho, *Voyage dans la Marmarique...* etc., p. 24. There are also few signs near Mersa Matruḥ, Sidi Barrani, Bîr el-Kanayis and Bîr el-Establ noticed by Oric Bates in 1910 and published in his book, *The Eastern Libyans*. I have noticed also many of these signs at Kharga, Farafra and El-Ḥaiz; the Dakhla Oasis is rich with these inscriptions, many of them are published in W. J. Harding, *King, Mysteries of the Libyan Desert.*

sense could be made of them. Baḥria Oasis is by far the richest place with these inscriptions, it has escaped the notice of travellers as a field of these researches. Besides the Libyan texts which are written in Tifinagh alphabet, there are other texts which are written in different characters and which are either magical signs or belong to another alphabet. The most important inscriptions are at Ḳaṣr El Zabw where a huge rock is covered on all its sides with such inscriptions. Next in importance is the group at Ḳaret El Qaraʿaya near El ʿAgûz where there are six inscriptions, two of which are of some interest (see fig. 99). At Barîj, there are eight inscriptions, at Ḳaret Maghrabieh seven and at Segâm two only. In the little oasis of El Ḥaiz there are many which I have copied too. All the texts will be published in the forthcoming publication on Baḥria but I give here 21 inscriptions, 12 from Ḳaṣr-el-Zabw (fig. 98) and 9 from the different sites (fig. 99) as a specimen only : 1 and 2 from El Qaraʿaya, 3, 4 and 5 from Barîj, 6 from Segâm, 7, 8 and 9 from Qaret Maghrabieh.

V.—*Farafra Oasis :* My first visit to Farafra took place in January, 1938, its important antiquity sites are given in my First Report pp. 431-432. In the summer of 1939 I travelled twice to it and more sites were visited; those at ʿAin Akwar, ʿAin el-Sunt and ʿAin el-Ḥurra must be added to the list; in these three sites there are remains of brick buildings of Roman date.

ʿAin el-Wâdi : ʿAin el-Wâdi (Lat. 27, 22, Lang. 28, 13) is an important caravan-station between Farafra and Baḥria. Near it, there is an ancient site which was identified by Sethe, but without reason, as the fourth oasis of the text of Edfu[1]. The ancient remains are very few, we can distinguish many walls built of rough stones, the surface of the site is scattered with late pottery and the few objects which I picked up (a small amulet of Sekhmet, another one of Harpocrates, both of bronze, a fragment of a scarab, two beads and a coin) are all of Roman date. In Wâdi Ḥennis, at the mouth of which is the spring of ʿAin el-Wâdi, there are other smaller springs, near one of them we found the remains of a brick building near a ridge called Wetaq Abu Tartûr which may be a big house from the Roman period.

[1] Sethe, *Ä. Z.,* 56, pp. 49-54, see also for this identification, *Annales du Service,* XXXIX, pp. 640-641 where a different view is adopted.

El-Dâlla : ʿAin el-Dâlla is about eighty kilometres from Farafra and lies to its northern-east. The place is of a first-class importance as it is the connecting point between caravan routes from Tripolis, Dakhla, Farafra and Bahria. Its water is very good and sufficient for any caravan. Such a place cannot have been overlooked by the Romans who paid the greatest attention to the exploitation of the oases, and we have from their remains two big houses built of mudbrick and whose walls are coated with a layer of plaster and painted; excavations are needed to determine their complete plans. His Highness Prince Omar Toussoun paid some attention to this place and built its spring for the benefit of the caravans[1].

Abu-Munḳâr : (see the map, fig. 1).

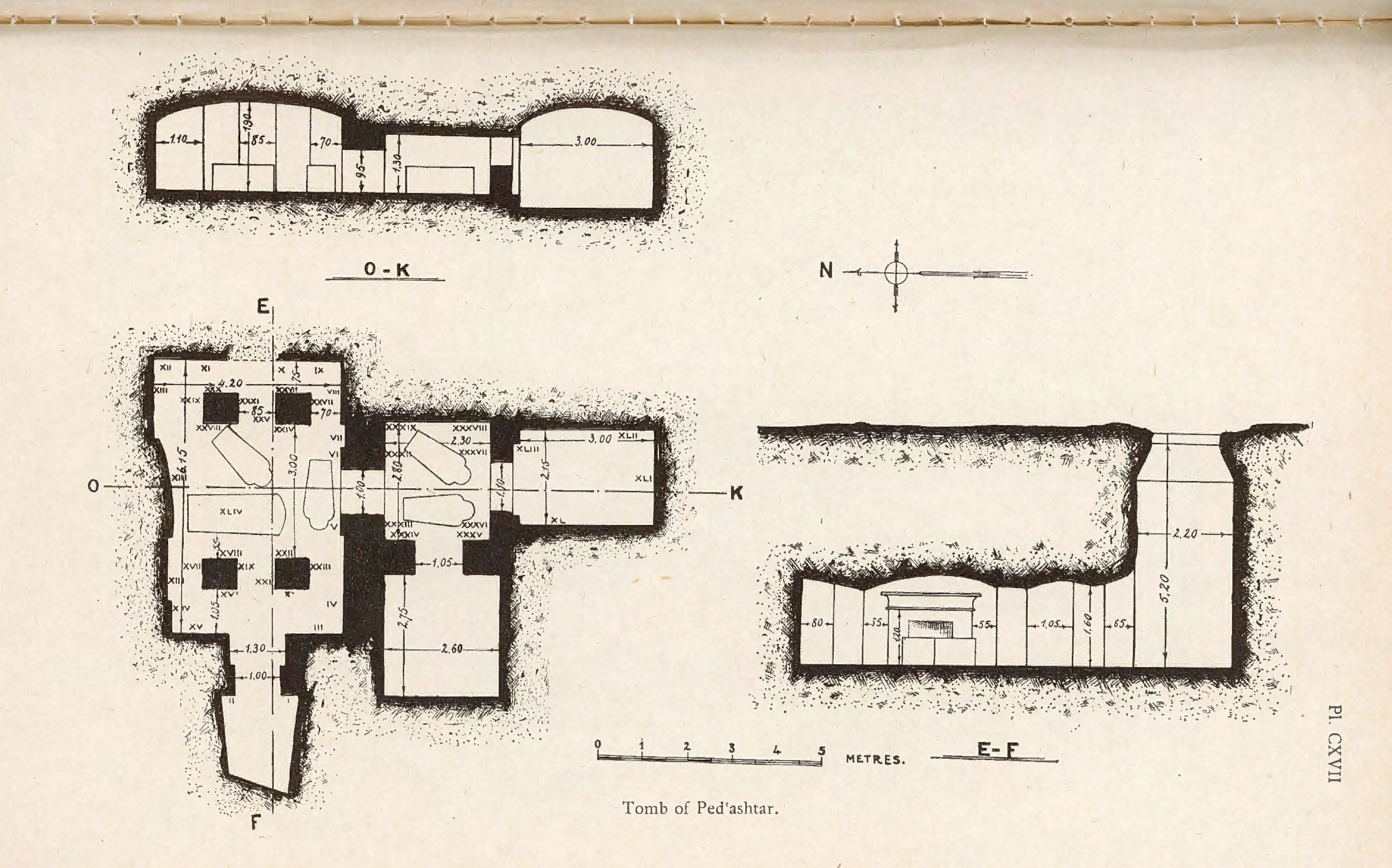
Here is another important station of the desert; it is richer than El-Dâlla with ancient remains and must have been inhabited for some time. There are the remains of houses, two of which are conspicuous and are worth excavation. The first building is at about 220 metres south of the spring and opens east, the second one is at about 210 metres east of the first and about 230 from the spring. The roof of one of the chambers is preserved and shows that it was domed. The pottery fragments are from the Roman period.

These three visits to Baḥria and Farafra Oases were sufficient to enable me to visit the different sites and list them; the few tombs and temples which I had the opportunity to dig out are very few when they are compared with what is still awaiting excavation specially the tens of cemeteries scattered everywhere in the two depressions.

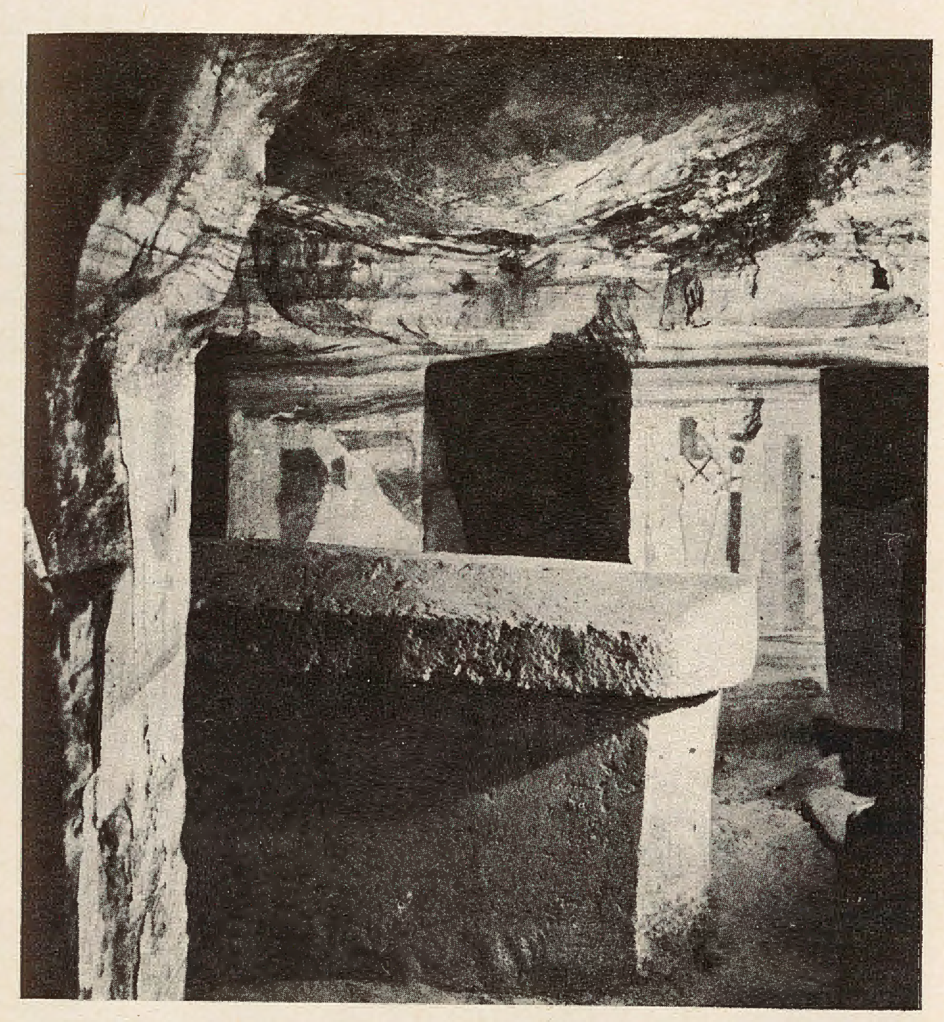
Ahmed Fakhry.

Cairo, April 1941.

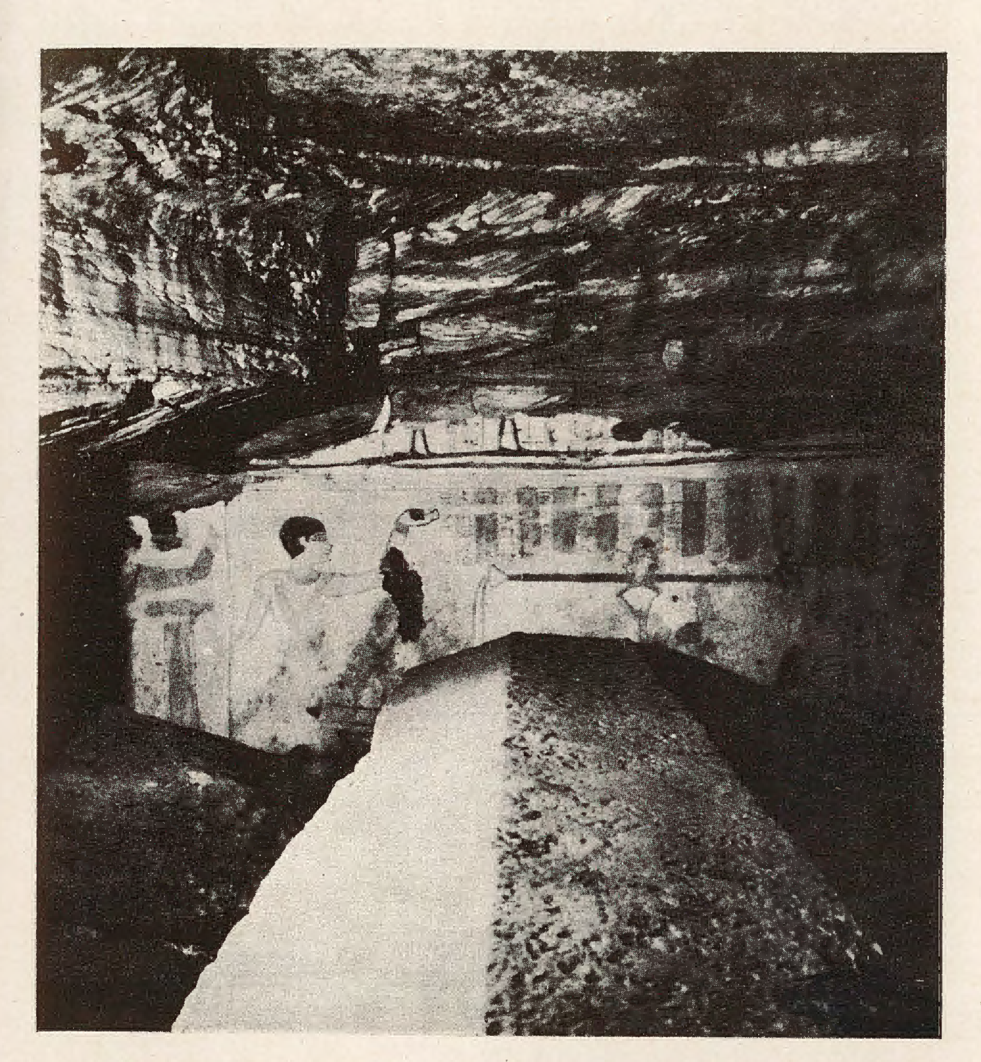
[1] There is an iron cross whose photograph is published in the book written by M. Asadian on the *Waters of the Western Desert* and is described to have been found at Dâlla and that it is in the possession of H.H. Prince Omar Toussoun.



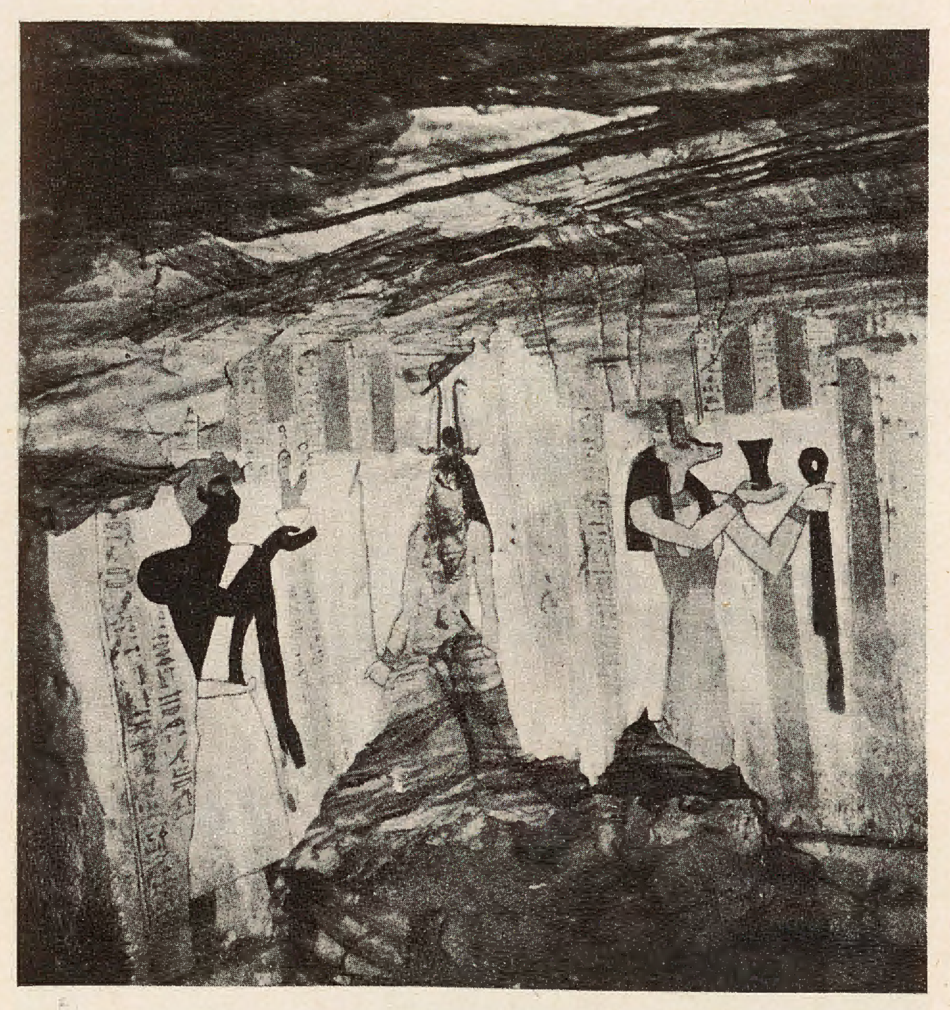
Tomb of Ped'ashtar.



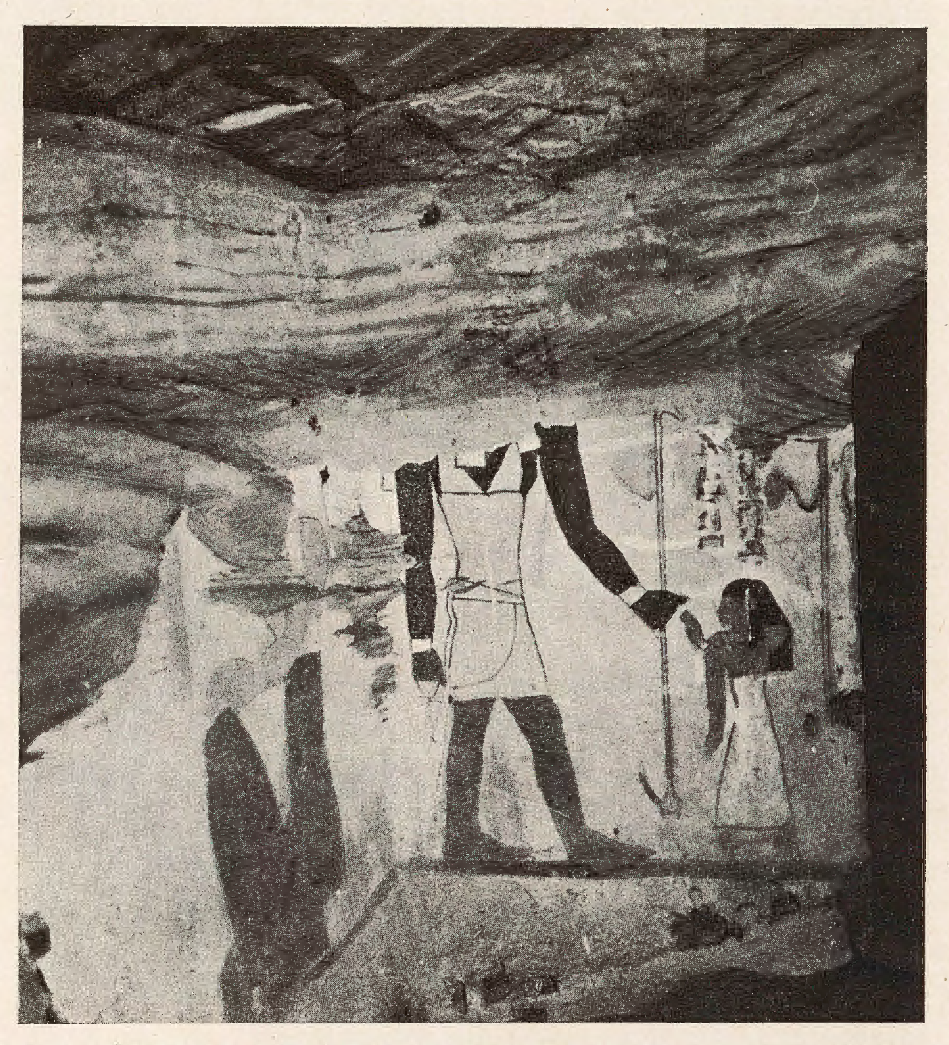
The pillared-hall in the tomb of Ped'ashtar. The sarcophagus is left here. The outer sides of the box were painted with the figures of the forty-two gods of the judgement-hall and the hours of day and night.



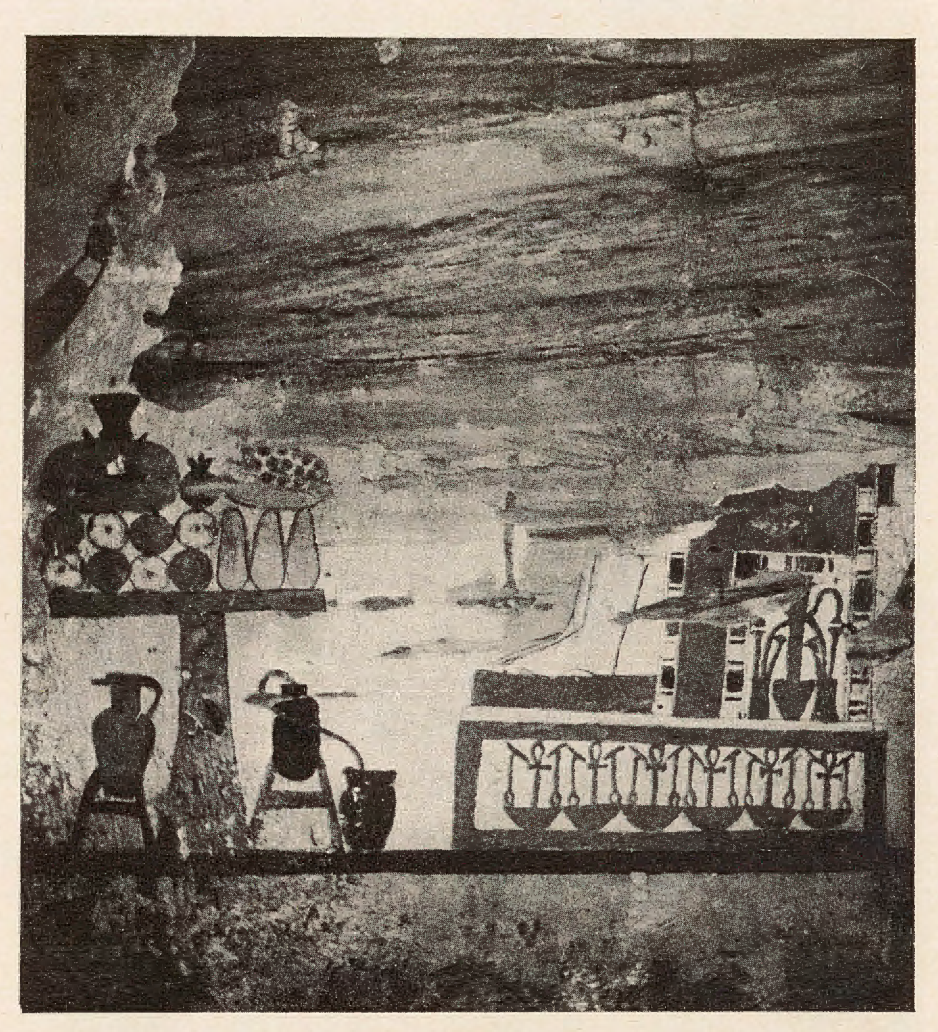
A part of the judgement-hall. Ped'ashtar is standing at the left. The deities of the Hall of Truth were represented standing, the feet of some of them are still preserved.



Ped'ashtar offering the emblem of righteousness to the god Tenen. At the right (the end of the southern wall) stands Anubis.



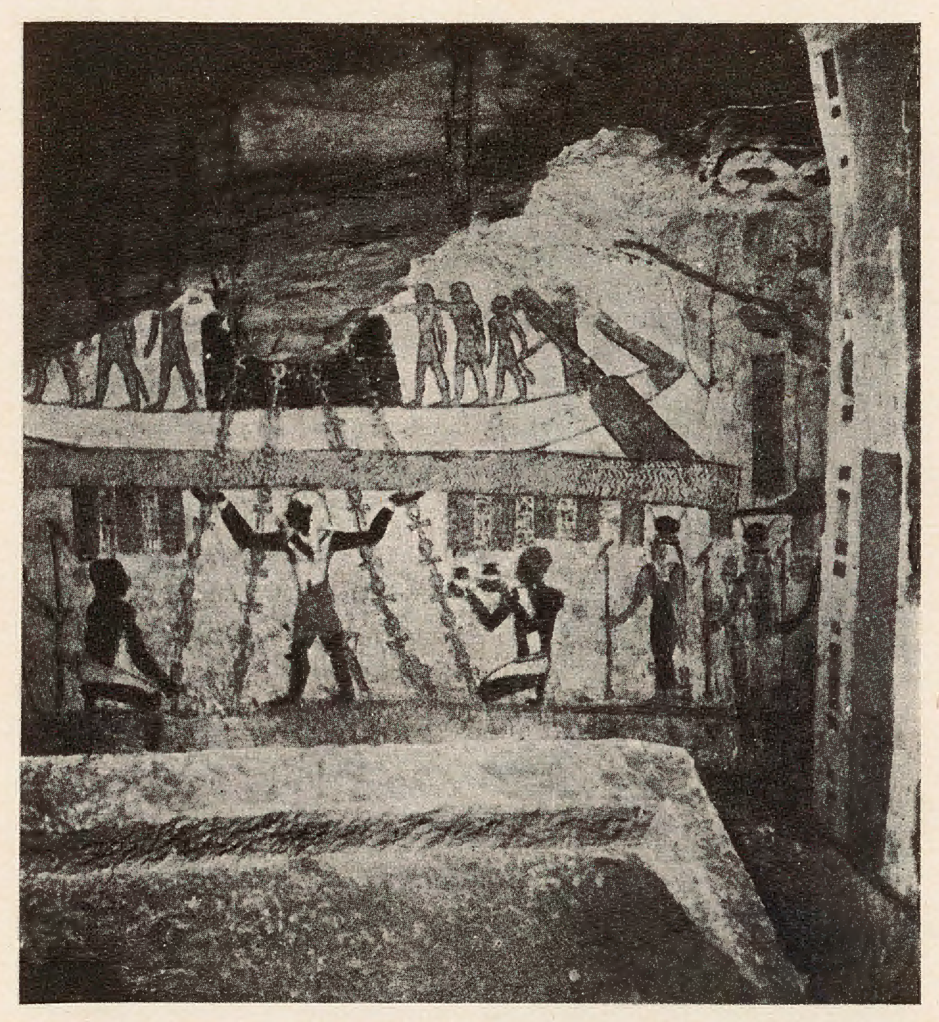
Ped'ashtar's wife in the presence of a deity. She is represented very small, her body is coloured light yellow.



An offering-table in front of Osiris; pomegranates, grapes and melons are the fruits represented which used to grow in this oasis in ancient times as they still grow now; notice the vase with syphon under the table.

Pl. CXXIII

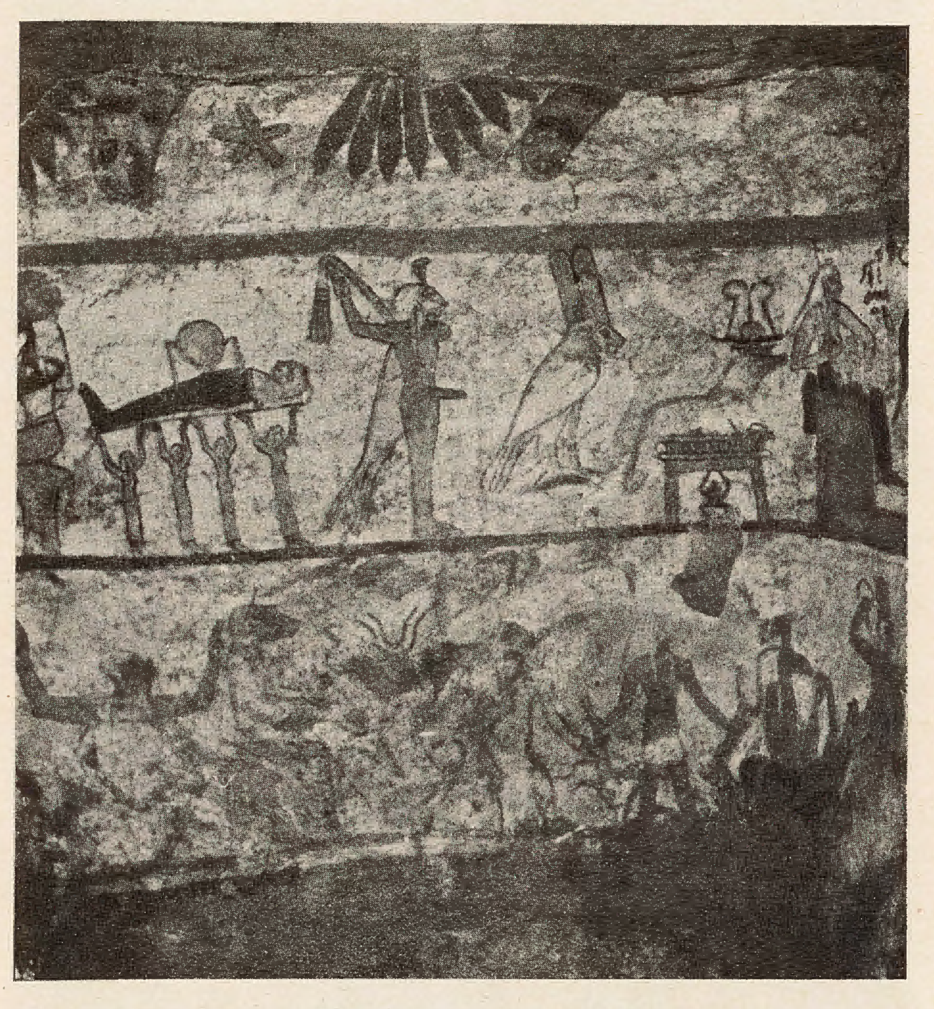
Tomb of Thaty.



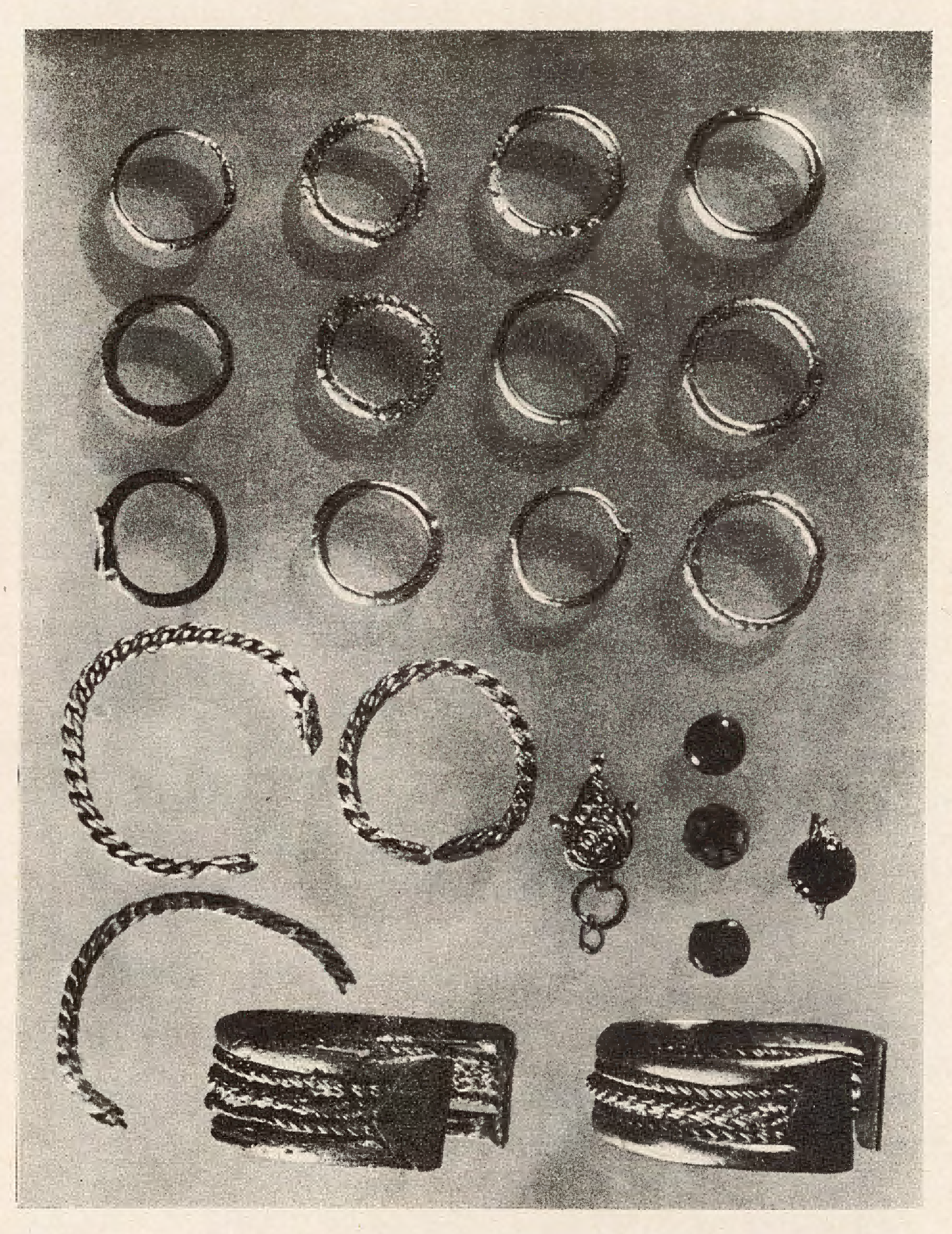
Tomb of Thaty : scene of the Sun-boat. At the bottom of the photograph there is the lid of one of the stone sarcophagi of Roman period.



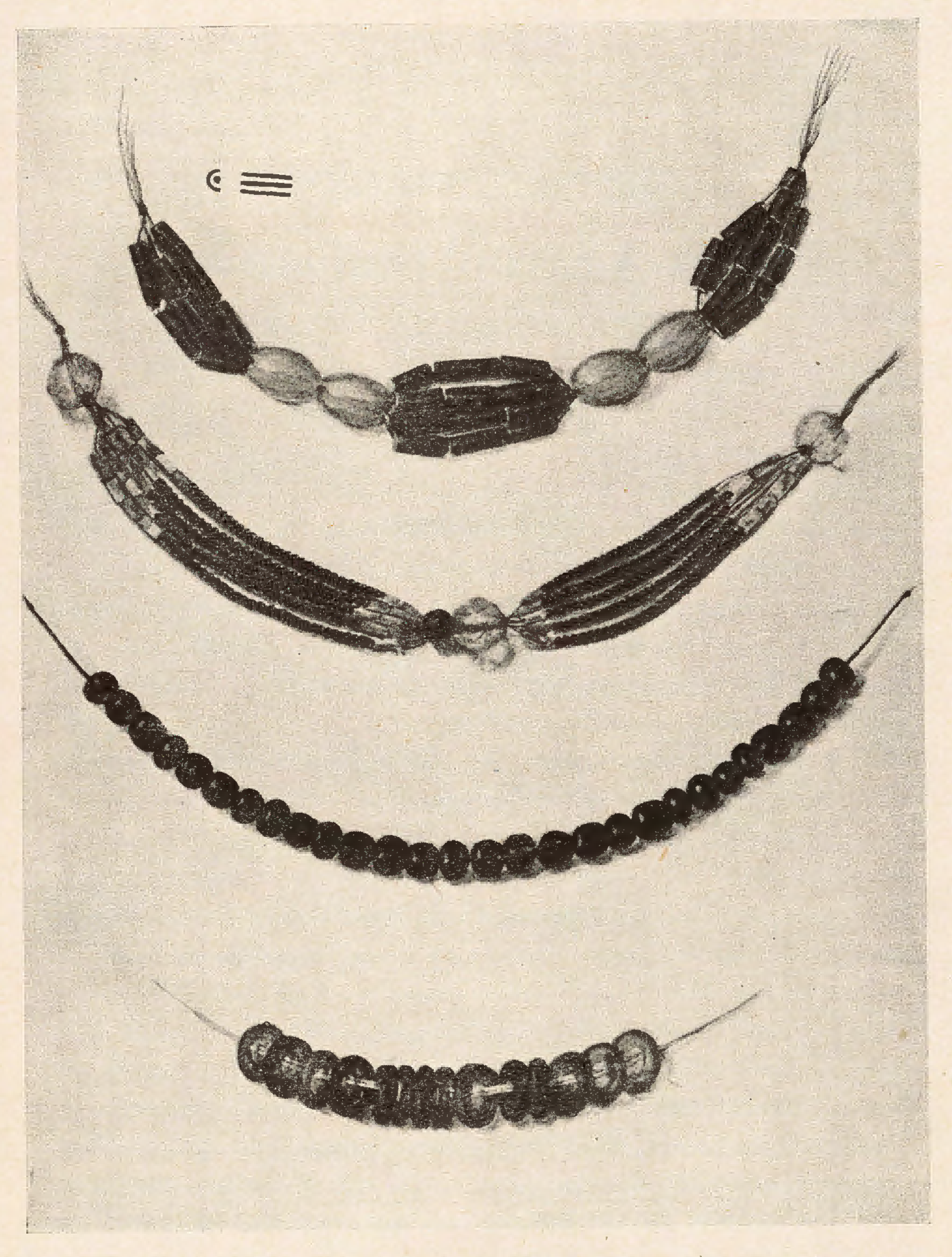
The second chamber of the Tomb of Thaty, left side. The walls are covered with religious scenes resembling the vignettes of the Book of the Dead.



Tomb of Thaty : right side of the right wall of the second chamber. At the top is a part of the ceiling; its decoration is composed of vultures flying and holding feathers between their claws, stars are drawn in the vacant spaces.



A part of the collection of personal ornaments found in a cemetery at El Bawiti among the houses. They consist of 11 hair-rings, 2 finger-rings, 3 bezels of rings, an ear-ring, three small bronze bracelets and two big ones. The last pair is of very fine work; similar objects were found in North Africa.



Four bracelets found with the other ornaments. All of them are made of glass, the small beads of the upper one are red and the four bigger ones are yellowish green. The second is composed of small blue beads, the tubular beads at the ends are of coral, the big one in the middle and two at the ends are of green glass. The third is dark blue glass while the fourth one is of amber colour.

A FORTNIGHT'S DIGGING AT MEDINET QÛTA (FAYOUM)

BY

AHMED FAKHRY.

I.—The site of Qûta.

The ruins known under the name of Medinet Qûta are on the slope of the escarpment of the Libyan plateau at the west of the Fayoum depression. There is no doubt that Lake Moeris extended to the foot of the depression though the shores of Lake Qarûn now are about eight kilometres away [1]. The ruins are of no great significance and date from the Graeco-roman period but it has become famous through the finding of a granite stela in 1898 which is of importance for the study of Lake Moeris. The Irrigation Department of the Fayoum in 1937 made scientific researches into the possibility of using the Wadi el-Rayyân depression as a reservoir; to complete these researches, the history of all the neighbourhood was examined, and a new study of the stela was needed. As far as we know, it was left where it had been seen thirty-nine years ago, and a search for it was begun in March 1937 under my supervision with about forty workmen for a fortnight. My colleague Zaky Ef. Nour, the Inspector of the Antiquities Department at Fayoum took my place in supervising the work when I had to be away for other duties, he shared with me both the pleasure and fatigue of the excavations, in stormy khamassîn weather; he directed the work, and took all the notes necessary, and I express here my thanks and gratitude for his precious help.

[1] On the Survery maps of 1930, Qûta is put wrongly at a distance of about four kilometers to the east of the site. The ruins are at the corner where the escarpment makes a curve of 80°.

The area of the site is about 80.000 square metres. Illicit diggers have left it in a very deplorable condition; and above it there is a break in the rock escarpment through which torrents of rainwater rush down from time to time carrying with them quantities of sand and gravel which cover a great part of the site to a depth of two metres in some places.

A systematic excavation of the whole site was impossible, owing to the fact that there were no sufficient funds for such a work, and all that could be done was to clean round some of the big walls and make trenches in all directions in the hope that a stroke of good luck might lead us to the stone. This hope was not fulfilled and the stela was not found. During the work some objects were picked up which are published in this article.

I have already referred to the fact that all the expenses were paid by the Irrigation Department but a special reference ought to be made to the obliging and unceasing facilities rendered by H.E. Aly Bey Shafei the Irrigation Inspector of the Fayoum. It is his great interest in the antiquities of the Fayoum specially everything relating to the ancient irrigation of the province [1] which initiated this work and removed all the difficulties of excavating in such a place. I seize this opportunity to express my sincerest thanks to him.

II.—Previous Work on the Site.

The illicit diggers, bedawy of the neighbourhood, were the first to discover these out-of-the-way ruins. The rumours which were spread about their finds and specially of a "big black stone inscribed on both sides" made the ʿOmdeh of Kafr ʿAbdel-ʿAal Kaḥk report the matter to the Mamour of Itsa who reported it in his turn to the *Mudîr* of Fayoum.

[1] Aly Bey Shafei's interest in the problem of Lake Moeris goes back to over fourteen years ago. In 1927, he read an interesting paper to the *Egyptian Royal Engineers' Society* entitled *Lake Qaroun and its relation to Lake Moeris and Wadi-el-rayyân Reservoir,* which is published in Arabic in the journal of this society, fasc. 1, of the 8th year. He published lately in Arabic and English a paper on *Fayoum Irrigation as described by Nabulsi in 1245 A.D. with a Description of the Present System of Irrigation and a note on Lake Moeris,* in *Bull. de la Soc. Royale de Géogr. d'Égypte,* t.XX, pp.283-327.

The letter of the *Mudirieh* to the Antiquities Departemnt is dated the 19th March 1898, and informs the Director General that "An ancient town at about two hours distance west of Qasr Qarûn has come to be known, buildings of stone as well as a big black stone inscribed on both sides are among the ruins". Daressy received orders from Loret to investigate the matter and he was at Qûta on the 2nd of April. His report was published in the first number of the *Annales* [1]. Daressy copied the text, walked over the site, picked up some objects and then left the place. This visit drew the attention of more illicit diggers who did their worst until Grenfell and Hunt excavated here in February 1901 for three weeks. Their preliminary report is published in the *Archaeological Report,* 1900-1901, p. 6, and no other publication is known to me [2].

[1] Daressy, *Rapport sur El-Yaouta, Annales du Service,* I, pp. 44-47. Porter and Moss, *Topographical Bibl. Lower and Middle Egypt,* p. 97, give the site in its correct name *i.e.* Medinet Qûta and date it Graeco-roman and refer to the black granite boundary stone of She-Sobek.

[2] One of Grenfell and Hunt's workmen, Mohammed Saʿad by name has an exceptionally good memory and used to tell me from time to time his souvenirs of the different excavations of Petrie and other excavators with whom he worked. I stated in my papers all what he told me, this was in October 1936 and here is the part concerning our site. "After finishing their work at Dimeh (speaking of Grenfell and Hunt) they moved to Qasr Qarûn but the work was disappointing and few fragments of papyri and a faience candle-stick were all what was found besides some beads and pottery. During our stay here, Mr. Hunt went more than once to Qûta. One day a bedawy came and said that he knows the place of an inscribed black stone and places where papyri can be found. Then we moved to work at Qûta, the tents were left where they were and the twenty-six workmen used to walk daily there and back. At our arrival, the bedawy was with us and he at once pointed a place where another workman and myself began to dig. After going down half a metre we found the stone, other workmen were called and we cleaned thoroughly the whole place. The stone was lying; Mr. Hunt made squeezes of both sides. Our work at Qûta lasted three weeks and the result of it was better than at Qasr Qarûn. Pieces of marble statues, a very beautiful head, a number of inscribed stones, beads, scarabs, coins and a good quantity of fragments of papyri were found."

I must point out that this workman as well as other two who were with Grenfell and Hunt were engaged during my work at Qûta. After pointing

Daressy's report shows that the site is Graeco-roman. He found fragments of marble statues thrown on surface, and picked up two coins, one of a Ptolemy and the other of Trajan. He copied four Greek texts on marble blocks from an altar, and identified Qûta with Dionysias.

As the stela is the chief point of interest in Daressy's article and of this site in general, I give here the words of the report (the translation is mine) : "The most important monument found in this town up till now is a black granite stela measuring 2 m. 10 in height, 0 m. 88 in breadth at the base, and 0 m. 80 at the centre and is 0 m. 40 to 0 m. 48 thick. On the principal side there is a hieroglyphic inscription in two columns facing one another and a third one is under them. On the other side, the third line is omitted.

The stone is removed from its original place, half-buried in sand and is overturned but, anyhow, it is not far from its original place. The

one place and then a second and a third, they confessed that the whole site is turned over. They did not even agree as to whether the stela was in the midst of the ruins or on the slope of the ridge.

cutting of hieroglyphs is not carefully done and the stela dates in all probability from the Ptolemaic period" [1].

The note published by Grenfell and Hunt shows that Daressy's article was already known to them. They found the missing parts of the limestone cornice which led Daressy to identify the site with Dionysias, and refuted his argument, insisting on their identification of Dionysias with Qasr Qarûn which they had already published. Their chief find was a fine marble head of Alexander (?), of Ptolemaic work. Though the granite stela is the principal point of interest in Daressy's article, not even a reference was made to it.

G. Caton-Thompson and E.W. Gardner made researches in the Fayoum depression between 1924 and 1927, Qûta was among the sites which they visited. They refer to it in their book, *The Desert Fayoum,* vol. I (1934), p. 158 and mention their finding of two coins from the reign of Ptolemy VI. They give the dimensions of the mud-bricks used in the buildings as 14 by 7 by 4 inches and 9 by 5 by 2½ inches (cf. also vol. II, Pl. XCVIII, 7 where a big vase is published).

M.A. Pochan published a note on some points of the ancient irrigation in this province in the *Bulletin de l'Institut d'Égypte,* t. XVIII (1935-1936), under the title *Note au sujet de la gorge d'Illahoun ;* on page 136, he refers to Qûta, republishes the text of the stela after Daressy's copy and gives some levels of the site. In 1937, the Irrigation Department of Fayoum made researches in this neighbourhood and found canals of Roman date between Qûta and Qasr Qarûn. They found at this site "a ramp of stone

[1] Four objects were brought to the Museum by Daressy and are registered in the *Journal d'entrée* with the date of 2nd April, 1898—they are :

a) *J. d'entrée* 32087. A fragment of a Greek marble statue representing a naked man ; it is the upper part of the thighs, measures 0 m. 30 in height and is now in R. 29 cage N E, N 3.

b) *J. d'entrée* 32088. A piece from another marble statue, good workmanship, height 0 m. 19, is now in R. 34 E 6.

c) *J. d'entrée* 32089. Small hexagonal wooden altar with small feet ; rough Roman work, height 0 m. 10 diam., 0 m. 08 in P 56 Cd.

d) Temp. Reg. $\frac{15}{33}|\frac{5}{16}$—wood—an animal (lion? cat?) of rough work length 0 m. 085 P 56, Gd.

slabs that fixed the lake at between R.L. - 15 to - 17 metres and this may be taken as the last level of the lake when Qûta was inhabited", see Ali Shafei Bey, *Fayoum Irrigation* in *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Égypte,* t. XX (June 1940), p. 320.

III.—The text of the stela.

The translation of the two opposite lines presents no difficulty; (*a*) The boundary of the northern lake of Sobek; (*b*) The boundary of the southern lake of Sobek. The third line under the previous two, seems to be either badly copied or is faulty in the original. "this stela" is correct, but the must be a mistake for and the phrase is to be translated "on the shore of the lake". The next sentence "by the supervisor of...", this shows that the last word must be the name of the place or at least the name of another town whose governor is responsible for erecting the monument. This name does not occur in this form until now in any geographical text, but there are two points worthy of consideration: 1— There is a word (Gauthier, *Dict. géogr.*, I, p. 149) which is a general term for the west and we should not forget that Qûta is at the extreme west of the province; 2—A locality called is mentioned in the Pap. No. 3 of Musée de Boulaq, Pl. 6, l. 17 (cf. Gauthier, *ibid.*, II, p. 63). Brugsch (*Géogr.*, I, p. 233) identified this locality with Βανχις mentioned by Ptolemy : Βανχις περι τὴν Μοίριδος λίμνην "Bankhis on the Lake Moeris". If we accept that the is a mistake for , we can say that the town mentioned on our stela is probably the "Bankhis" of Ptolemy.

Mr. Drioton who has kindly read this article, points out to me that another rendering of the text is more probable. The text is correct except for the which must be a "to cut, to divide". "for the benefit of"; and *nn n ʿnḫ-n-nwt* is the correct writing for the words "these citizens". The sentence would be translated : "This stela divides the Lake for the benefit of these citizens" i.e. the citizens of the two parts of the Lake already mentioned on the stela. I give here this translation together with the one which I proposed. It gives a good sense besides the fact that fewer corrections are necessary

and it might be a possible reading. I must point out that a number of boundary stelae from different periods are known to us but there is none which resembles our stela in its arrangement or its composition.

As for the Northern and Southern Lakes mentioned on this boundary stela, they are already well known to egyptologists from the statues of Sobekḥotep which came from Dimeh in the north of Fayoum and date from the XVIIIth dynasty [1]. The statues were put in the temple of Dimeh but he was buried at Thebes. In his tomb (*Catalogue of the Private Tombs at Thebes,* p. 22, tomb No. 63) he has the titles : which are translated by Gardiner "Mayor of the southern lake and the lake of Sobk". At Memphis there were two sacred lakes for the god Ptaḥ-Soker, one is called and the other is [2], but these have nothing to do with the lakes of the Fayoum. The is undoubtedly the older name of the Fayoum nome [3]. We find it in the tomb of Methen [4] of the end of the IIIrd dynasty, in the tomb of Khenouka at Tehna [5] from the IVth dynasty, on an offering-table from Illahum from Middle Kingdom [6] and also on a Middle Kingdom stela found at Abydos [7]. The is known to us since the XVIIIth dynasty as

[1] These statues are now in the Berlin and Marseille Museums—see Naville, *Rec. des trav.*, I, p. 107; Brugsch, *Ä.Z.*, XXX, p. 73 et XXXI, p. 18; Griffith, *Kahum Papyri*, I, p. 53—see also *Aeg. Inschr. Mus. Berlin,* II, 54-56; *Ausführ. Verz.*, p. 139—cf. Brugsch, *Der Möris;* See *Ä.Z.*, XXXI, 23.

[2] For the bibliography, see Gauthier, *Dict. géogr.*, V, p. 119.

[3] Another form of the nome is found also in the O.K. which designates either the lake or in a wider sense all the depression known to us as Fayoum. The word began to replace the former one after the M.K. (see the bibliography in Gauthier, *Dict. géogr.*, VI, pp. 33-34 and V, pp. 112-113). In the tomb of Neferma'at at Meidum (IVth dynasty) one of the officials is called "Supervisor of the Lake of Sobek" (Petrie, *Medum,* Pl. XVIII). The capital of the nome (the XXI st. of Upper Egypt), was called also (later Crocodilopolis and Arsinoe, and now, Medinet el-Fayoum which is a survival of the coptic ⲫⲓⲟⲙ "the water i.e. the Lake".

[4] Sethe, *Urk.*, I, p. 3.

[5] G. Fraser, *The Early Tombs at Tehneh in Annales du Service,* III, p. 76 where this nome of Fayoum is in its place among the northern nomes of Upper Egypt.

[6] Petrie, *Kahum,* Pl. XI, 14; Griffith, *Kahun Papyri,* p. 53.

[7] Lange and Schäfer, *Grab und Denksteine,* I, p. 85, No. 20070.

occuring in the Fayoum (*the statue of Sobekḥotep* in Marseille, l. 3)[1] but it is certainly older as it exists on the base of a Middle Kingdom statuette acquired in 1937 by our Museum[2]. The statuette belongs to Saʿankh-ka-reʿ son of Shedi who was "master of the starboard-gang of the boat of Sobek in the southern Lake of Sobek"[3], and a "Supervisor of the household of the Southern and Northern Lakes".

The and must be explained by one of the four following suggestions :

1. The ancient lake might have been considered for administrative purposes divided into two parts.
2. There were two lakes in the same nome.
3. The province of the Fayoum was divided into two parts.
4. They can refer to the two principal canals which were irrigating the province of the Fayoum.

The fourth hypothesis looks reasonable and was long ago the explanation of Brugsch[4] who saw in them the two canals which supplied the lake with water. The second and third have no archaeological or historical support; and the choice is between the first and the fourth suggestions.

The stela of Qûta was undoubtedly a boundary stela erected at the shore of the Lake for some purpose, and if we take its text in a literal sense, we have to suppose that there must be at the other side of the lake, a similar stela and the imaginary line was the boundary between the

(1) Naville, *Rec. des trav.*, I, p. 107, and Brugsch, *Ä.Z.*, XXXI, p. 20. Later in the papyrus No. 1 of Boulaq, Pl. 2.

(2) I saw this granite pedestal in a dealer's shop at Fayoum and bought it for the Museum in June 1937. According to the dealer, it was found by *sebakhîn* in the ruins of Medinet Madi in 1935. At Medinet Madi, a temple of the XIIth dynasty was found few years ago by the Italian Expedition of Milano University under the direction of Professor A. Vogliano.

It was on the shore of the ancient lake of the XIIth dynasty.

(3) See Alan Rowe in *Annales du Service*, XXXVIII, pp. 391-392.

(4) Brugsch, *Ä.Z.*, XXX, p. 73 and XXXI, p. 18.

two halves of the lake. If such a system existed then this suggestion can be accepted or it remains till further affirmation, as a mere conjecture. The theory of the two canals which have certainly existed in the Ptolemaic period looks at first sight plausible but if we study the documents of the M.K. and N.K. concerning the Lake and especially the inscription of Saʿankh-ka-reʿ we feel that these high officials were certainly concerned with administration of something much more important than the two small canals; besides this fact, the officials of irrigation had other titles, and consequently we have to go back to the other suggestion[1]. Summing up this discussion, the stela of Qûta was a boundary stone erected for an administrative purpose to show the line dividing the Lake into South and North. The division of the Lake was not introduced in Ptolemaic time but is an older system which had already existed under the XIIth dynasty if not earlier. The other stone at the east must have been erected somewhere near Abuksa in Ptolemaic times. Nothing prior to the Ptolemaic period was found at Qûta and consequently if such boundary stelae were erected under the Old or Middle Kingdoms, they must have been on other sites[2].

IV.—Excavations.

I have pointed out that I was not excavating at Qûta systematically, and all I could do was to clear three or four of the buildings there before which or in which the stela might have stood and to make trenches in different places. The antiquities which were found during this work are published here except for some roman coins and few fragments of Greek papyri which do not contain anything of importance. One of them is a part of a list of accounts and other two small fragments of letters (?)

(1) If we examine the map published in Pl. I we find at the south-western corner the El-Gharaq el-Sultani depression which is at R.L. + 15 which means that from the M.K. on, it was first a lake and then reclaimed for agriculture. This cannot be meant by the Southern Lake as the name was applied since the O.K. to denote the whole nome.

(2) The ruins of Qûta are higher than the level of the Lake even under the Old Kingdom.

which are too fragmentary to be of any use as they give no satisfactory or useful sense [1]. All of them date most probably from the middle of the IInd century A.D. Plates CXXX-CXXXIV show some of the objects which were found during the work.

The Director General Mr. Ét. Drioton has kindly undertaken to write a commentary on some important objects found in this site; this note will follow this article. I am greatly obliged for the interest he is taking in these objects which has added greatly to the value of this report. The remainder of the objects are published in the following pages without any attempt to add a commentary; this is left to any scholar who would be interested in it.

Plate CXXIX.—A map of the Fayoum depression which shows at the same time the different levels of the Lake since the Old Kingdom up till now. We can see that the north-western part of the shore is practically unchanged; the side of the plateau is very deep here. Medinet Qûta is built on the slope, the foundations of its houses vary from R.L. + 26 to R.L. + 12.

Plate CXXX.—(1) Two damaged lions(?) each in one piece; rough work, Roman date; they measure 8 cms. in length, 6, 5 cms. in breadth and 5, 5 cms. in height.

(2) An alabaster palm and wrist pierced to be strung and carried most probably for a magical or religious benefit. Max. height, 8 cms.

(3) An alabaster hand broken, being part of a statue of a very fine work. Ptolemaic? Max. height 8, 3 cms.

(4) A broken statuette of a lion made of pottery, ordinary workmanship. Max. length 10, 5 cms. Roman?

(5) A part of a leg of a statuette made of very fine white alabaster. Max. height 9, 5 cms. It seems that this part was fixed to the rest of the statuette in place of the original part. On each of the two sides, there is a hole in which an iron bar was put; the rust is still sticking to the alabaster.

(6) A part of a leg of another alabaster statue of natural size. Max. length 10, 5 cms. I have already stated that both Daressy as well as

[1] I am indebted to A. Vogliano for this dating. He has kindly examined these fragments in 1937 and gave his opinion. I express my thanks to him.

Grenfell and Hunt found alabaster fragments of statues; our pieces must be from the same series and all of them are of a Graeco-roman date.

(7) A rope of palm fibre with a kind of hook of wood fixed to it. The same thing is used till now in the villages to help in loading the animals and is called *khottaf* in Arabic. I must point out that the same object is used also by the bedawy to fix their tents to the pegs, four for each tent. The bedawy living in the desert at the edge of the Fayoum call, it *kom rommeh*.

(8) A leg of a sofa or chair turned on a lathe 23 cms. in height. Such turned woodwork is found everywhere in the Graeco-roman sites. Mr. G. A. Wainwright wrote an article on turnery in the *Annales* [1] and came to the conclusion that "the turning lathe was a Graeco-roman introduction into Egypt". The earliest representation of a lathe known to me on Egyptian monuments is in the tomb of Petosiris [2] which dates from circa 300 B.C.

(9) The length of this object of wood is 55 cms. It has nine pegs fixed to it. Its use is uncertain.

Plate CXXXI.—(1) Part of a blue faience statuette of a man of excellent work. It shows a part of his clothes and thigh; max. height 10.5 cms. Roman.

(2-4) Faience amulets of pale blue colour. They measure respectively 5.2 cms., 4.7 cms. and 5.3 cms. in max. height.

(5) A limestone head of a statuette of Harpocrates, a lock of hair at the right side of his head and finger at his mouth. Max. height 3.6 cms. Graeco-Roman.

(6) Part of a pottery statuette which represents a man holding a lamb (?). The hand, a part of his garment and the animal's head and shoulders are preserved. Roman date. Max. height 4.5 cms. Max. breadth 4.8 cms.

(7, 8 and 9) blue faience cylindrical beads. No. 7 measures 5.5 cms. in length and 2.5 cms. in diameter outside and 1.3 cms. inside. No. 8

[1] G. A. Wainwright, *Turnery, etc. from Kom Washin and Gerzah* in *Annales du Service,* XXV, pp. 112-119.

[2] G. Lefebvre, *Le tombeau de Pétosiris,* Pl. X.

measures 4.5 cms. in length and its outside diameter is 2.8 cms. and the inner one is 1.6 cms. No. 9 is the largest of the three, its length is 7. 4 cms., its diameter is 2. 8 cms. outside and 1.4 cms. inside.

(10) The upper part of a bone hair-pin (?) or similar object, it has a hole and measures 4 cms. in length.

(11,12) Bone hair-pins? No. 11 measures 7.1 cms. in length and may have been used as a needle as well. No. 12 has no hole and measures 7 cms.

(13) A bronze bridle-bit. It measures 5.8 × 5 cms. There are many examples of it from different Egyptian periods after the New Kingdom [1].

(14) A rusted piece of iron of unknown use. Length 7.4 cms.

(15) A bronze spoon for perfume; good work. Length 13. 6 cms. [2].

(16) A bronze spoon (?) for perfume; an ordinary implement which was also used for eye painting with kohl; length 10. 5 cms.

(17) An iron knife's blade. Length 18. 8 cms.

Plate CXXXII.—Scale of the plate 3/10.

The upper register shows seven oil lamps, the first one from the right is the most important, it is made of blue faience and has two spouts, the other six are of baked clay. All of them date from the Graeco-Roman period [3].

The lower register shows fragments of vases with greek letters on them, the first three are written in black but the fourth is incised. The letters are too few to give any sense.

Plate CXXXIII.—Scale 1/3.

Three fragments of pottery with inscriptions in black ink; the left one is demotic. These vases were used for storing victuals and were over

[1] For a comparison between the different types known since the N.K. till modern times, see Lefebvre des Noëttes, *Sur un frein de la XVIIIe dynastie* in *Annales du Service,* XI, pp. 283-286.

[2] A similar object is published by Petrie in *Objects of Daily Use,* Pl. XXIII, No. 54. For this reference I am indebted to Mr. Ét. Drioton.

[3] For a study of these lamps and their types and decorations see, F.W. Binson, in *J.E.A.,* Vol. 25 (1939), *Graeco-Roman Lamps from Egypt,* where many references are given pp. 48-51.

70 cms. in height. These three fragments as well as the four shown on plate VI were found among the thousands of potsherds under the foundations of the houses.

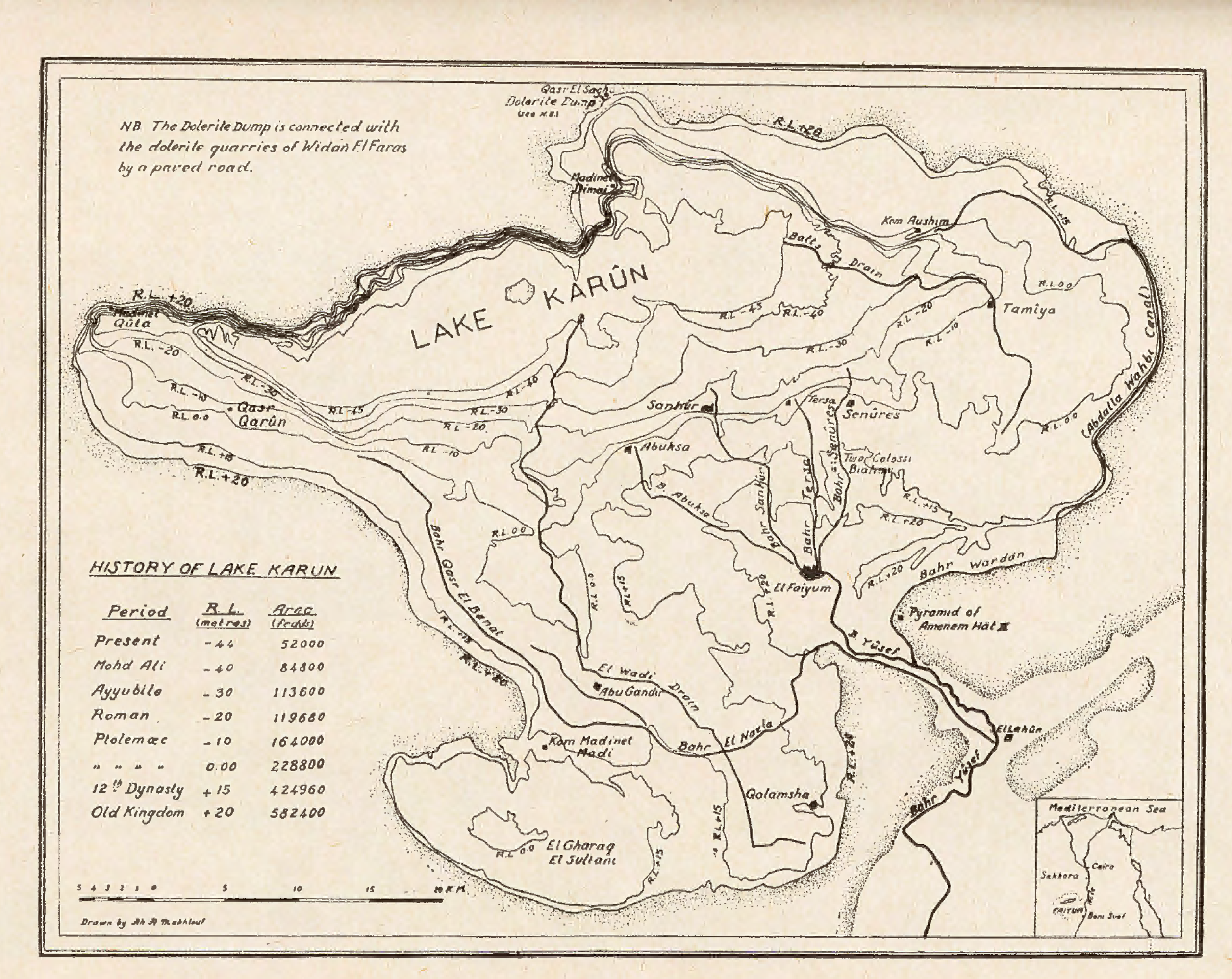
Plate CXXXIV.—Scale 14/50.

Hundreds of small pots were found; the nine shown here represent all the types, all are common in the Graeco-Roman period.

All these objects were found among the ruins of the ancient town which must have flourished some hundreds of years. During my stay, I looked in vain around the site and over the plateau for its cemetery. I can hardly believe that the inhabitants of this remote place buried their dead far away and took the trouble to bury *all* their dead in the great cemetery of Hawara. There are at least two ancient ruins in Wadi el-Rayyân, which is only few hours from Qûta. The neighbourhood is worth a thorough examination and any future researches in this corner of the Libyan desert will certainly add a great deal to our knowledge of the history of Fayoum [1].

Ahmed Fakhry.

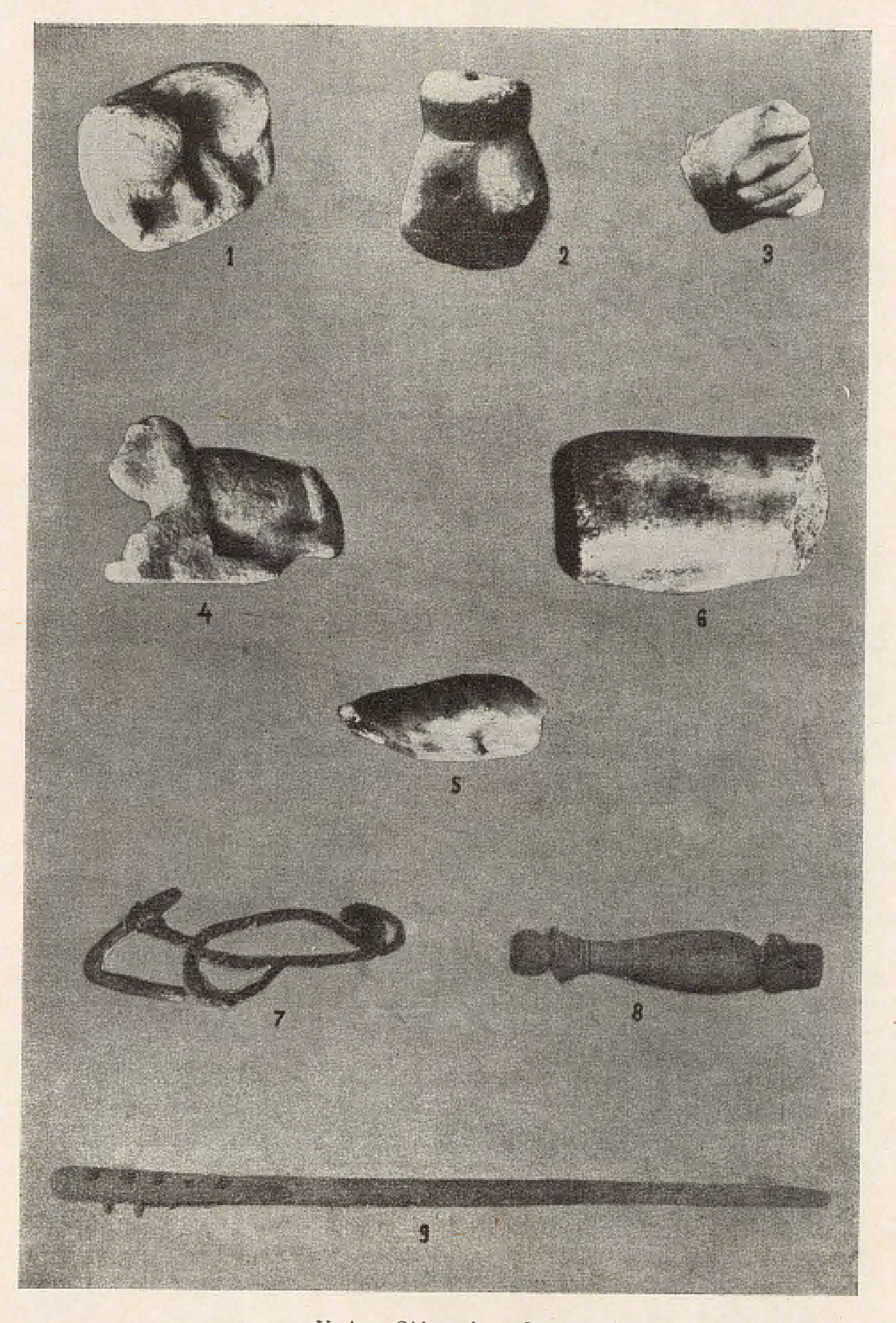
[1] Mr. Guy Brunton has been kind enough to read this paper; I am grateful for many corrections and useful suggestions made by him.



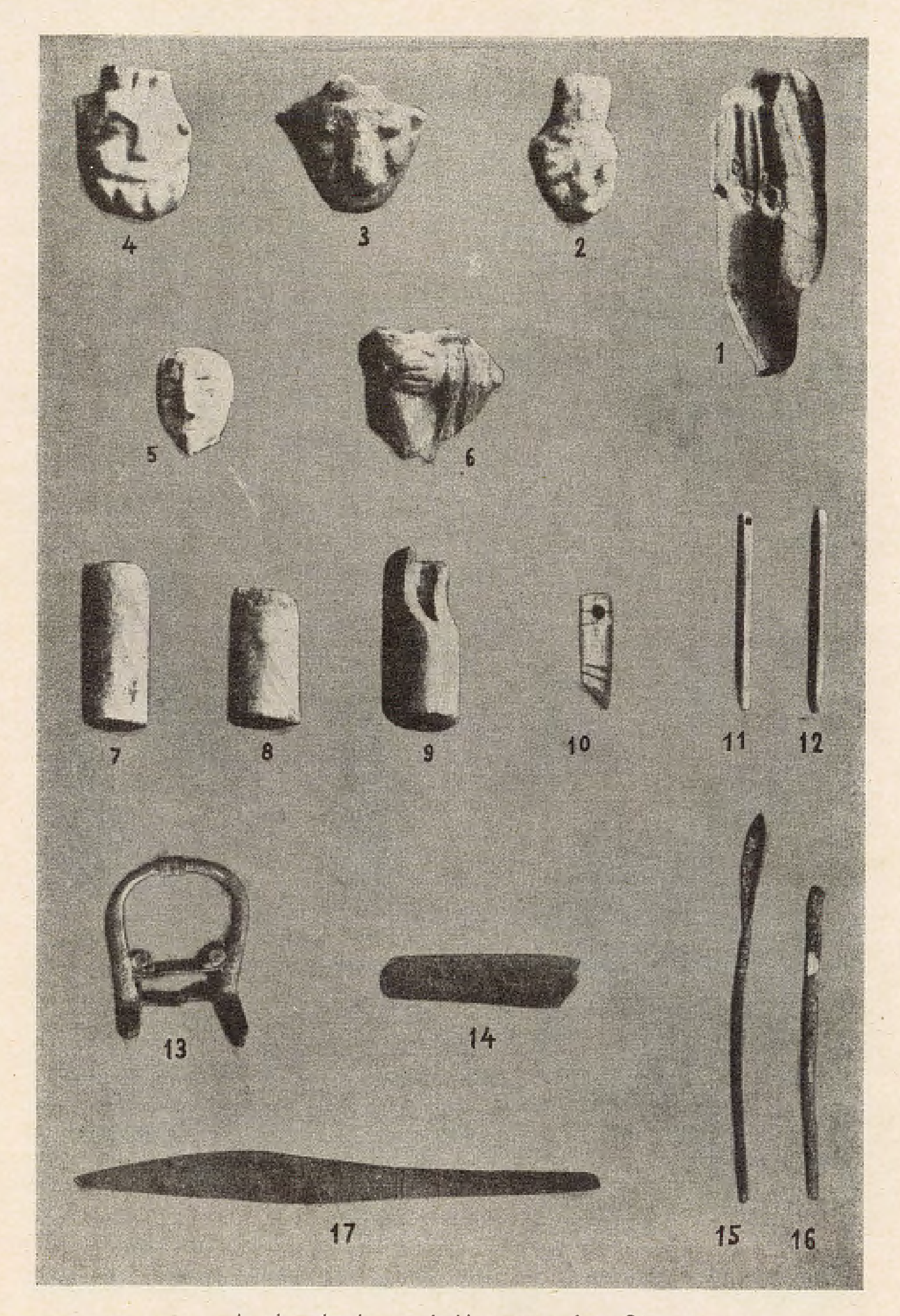
Period	R. L. (metres)	Area (Fedds)
Present	− 44	52000
Mohd Ali	− 40	84800
Ayyubite	− 30	113600
Roman	− 20	119680
Ptolemaic	− 10	164000
" " " "	0.00	228800
12th Dynasty	+ 15	424960
Old Kingdom	+ 20	582400

After Ali Shafei Bey, *Fayoum Irrigation* in *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Égypte*, t. XX.

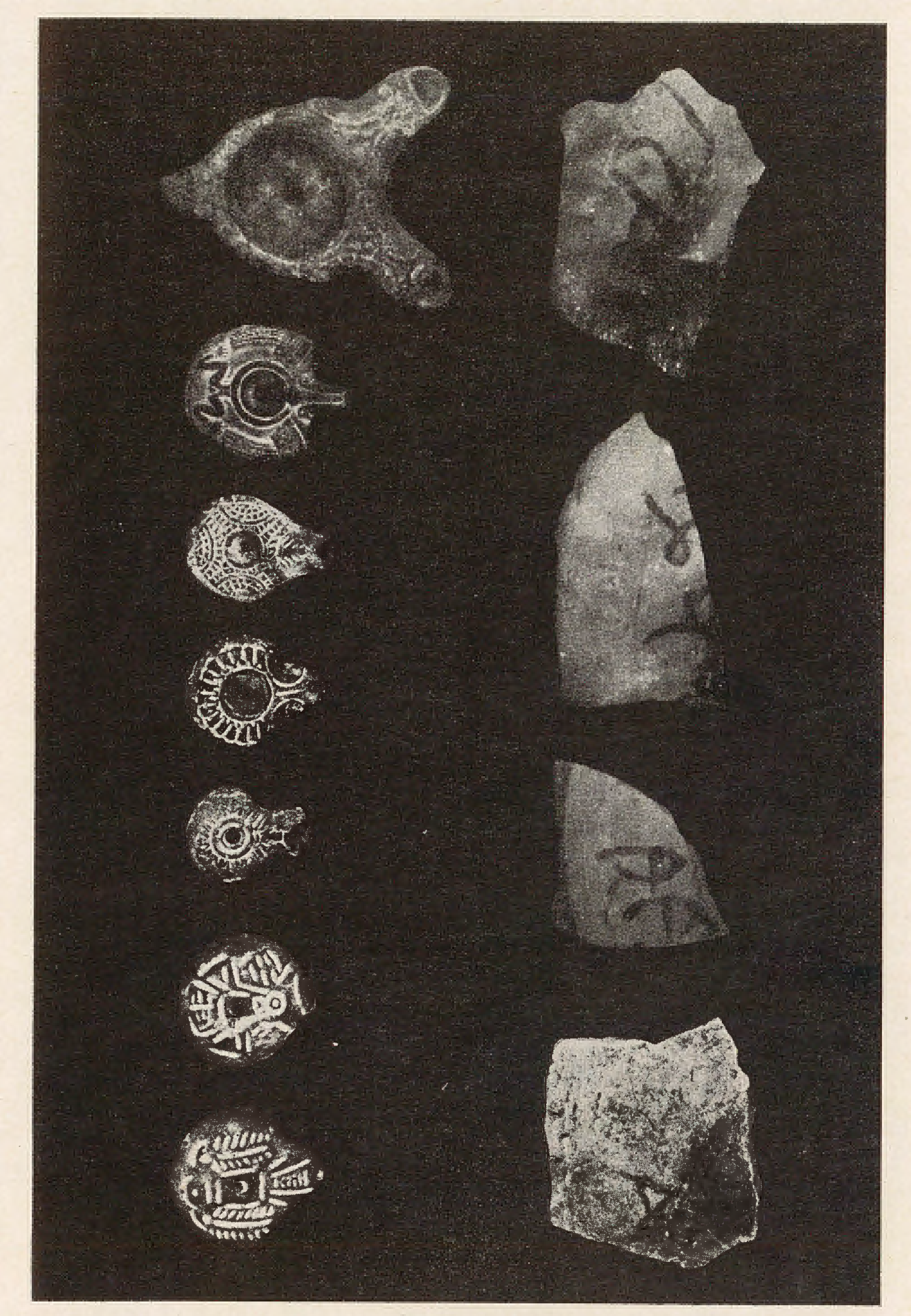
Pl. CXXIX



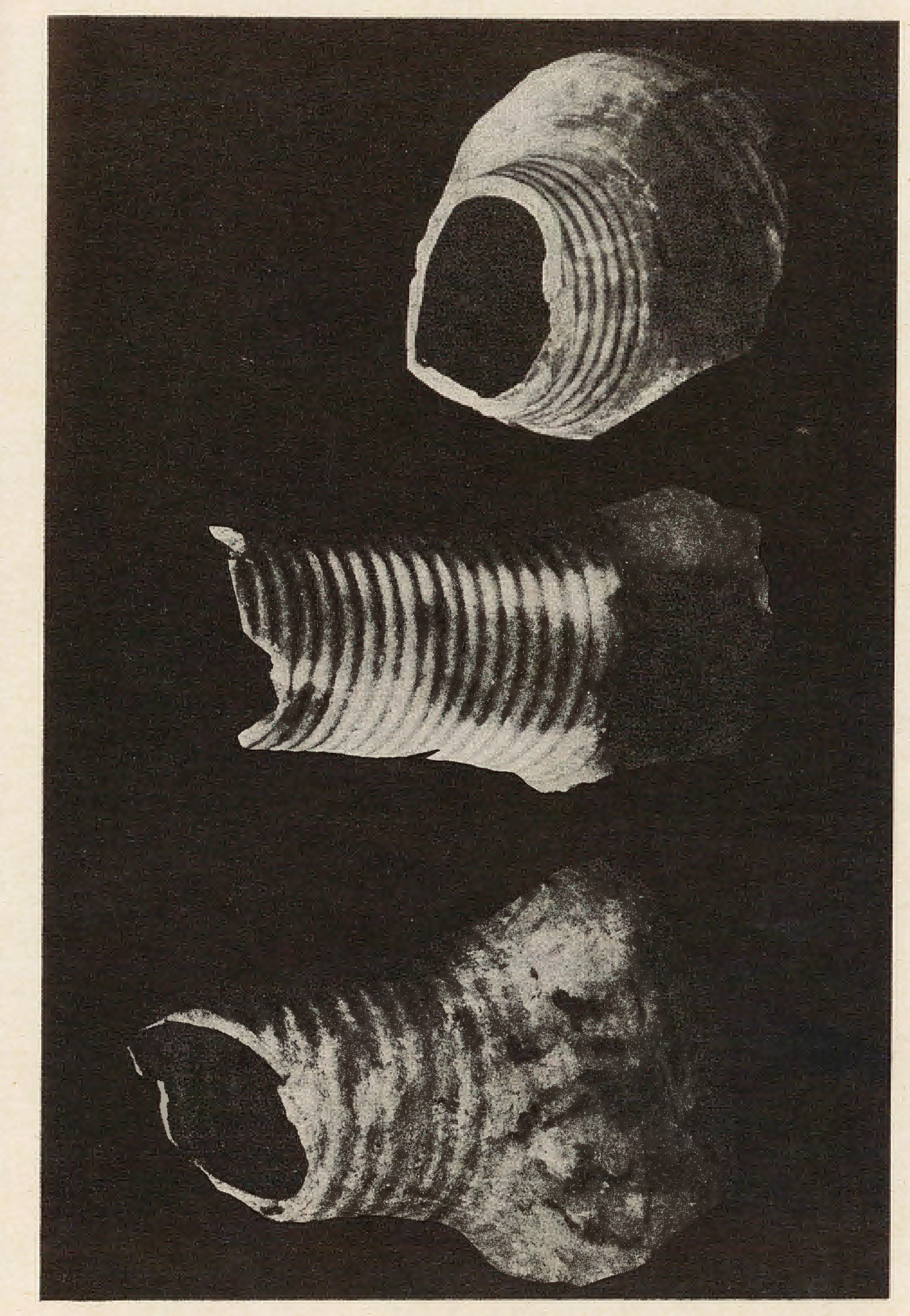
Various Objects from Qûta.



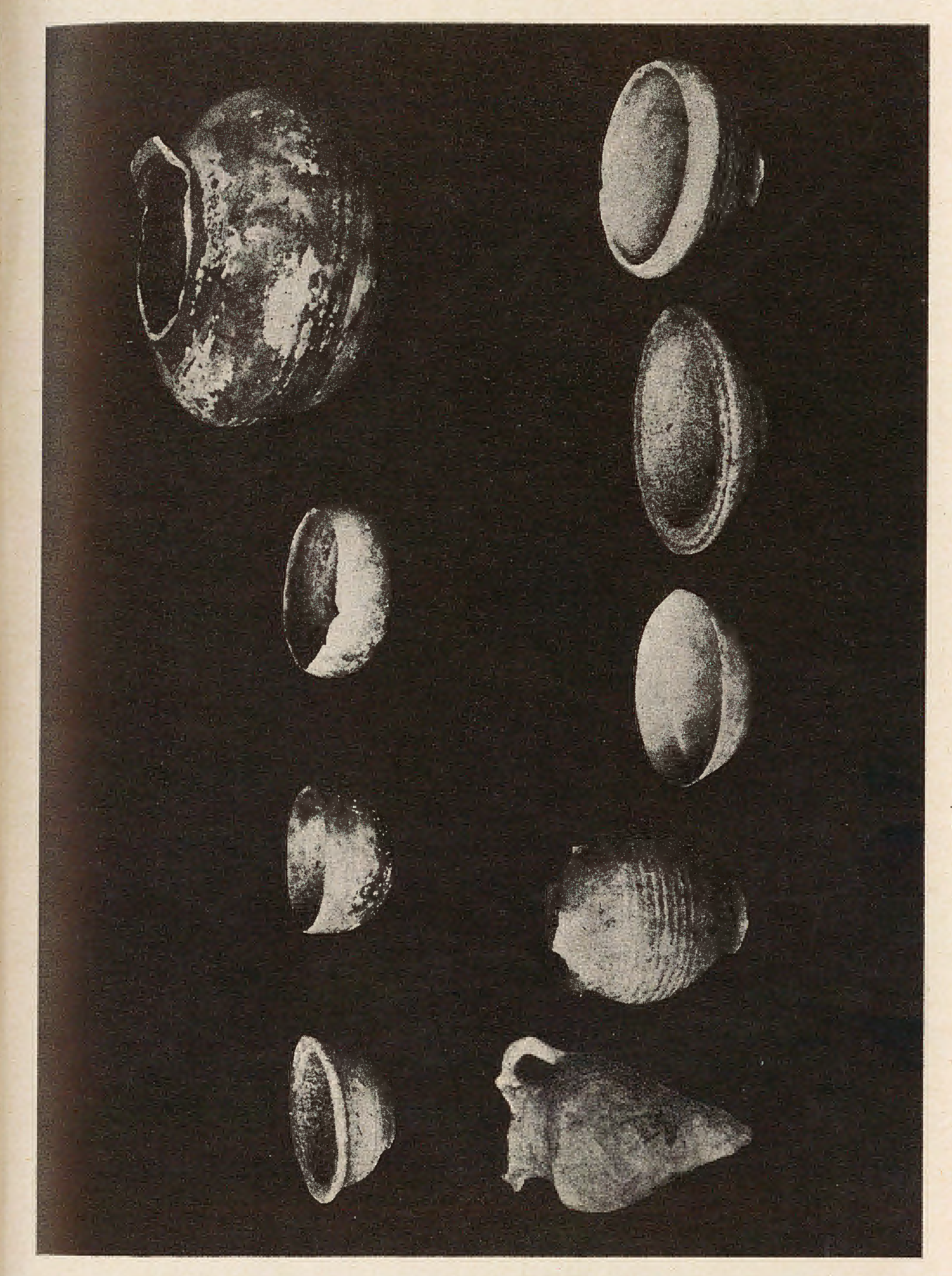
Amulets, beads, metal objects, etc., from Qûta.



Lamps and inscribed sherds from Qùta.



Fragments of pottery from Qûta.



Various types of pottery found at Qûta.

OBJETS DE CULTE DOMESTIQUE

PROVENANT DE MÉDINET-QOÛTA

PAR

ÉTIENNE DRIOTON.

Au cours des sondages qu'il a effectués récemment à Médinet-Qoûta, à l'extrême pointe ouest du lac Karoun [1], Ahmed Fakhry Eff. a retrouvé, dans des ruines de maisons d'époque gréco-romaine, plusieurs séries de petits objets de culte domestique : une planchette peinte *a tempera* (fig. 100) [2], de minuscules tabourets (pl. CXXXV) et des autels à feu en miniature (pl. CXXXVI).

De la planchette, il ne reste par malchance que la partie centrale, un tiers environ de sa largeur. La peinture représente un personnage en costume militaire, debout, la lance au pied. Son visage, jeune et imberbe, chaudement coloré sous le hâle, est encadré par une épaisse chevelure blonde dont les courtes mèches recouvrent les oreilles ; la tête est ceinte d'une couronne de verdure et entourée par un large nimbe rond, d'un blanc violacé. Ce guerrier porte un paludamentum mauve, fixé sur la hanche gauche par une fibule jaune à tête ronde et qui, rejeté par-dessus l'épaule, pend jusqu'à terre derrière lui. Sa cuirasse vert émeraude, ornée en son milieu par une tête de lion — plutôt que de Gorgone — jaune pâle avec des touches de jaune de chrome foncé dans les ombres pour indiquer un bijou doré —, est bordée, autour d'un col largement échancré, par un large galon jaune ; des bretelles et une ceinture de

[1] Voir le présent tome des *Annales*, p. 897-922. Je remercie cordialement Ahmed Fakhry Eff. qui m'a cédé la publication de ces documents.

[2] Hauteur : 0 m. 547. Largeur : 0 m. 09. Épaisseur : 0 m. 004.

même couleur la complètent. Elle est prolongée jusqu'à l'aîne par un jupon vert olive, agrémenté par une bande de pourpre claire à quelque distance de sa bordure. Le chiton, qui descend jusqu'aux genoux, est pourpre lie de vin. Une courroie rouge sombre, décorée à intervalles égaux par des rondelles alternativement jaunes et blanches entre lesquelles des semis irréguliers de points jaunes sont figurés, traverse le jupon en diagonale. Elle soutient un glaive, dont la poignée recourbée, décorée en torsade et munie d'une garde horizontale, apparaît derrière la hanche du personnage. Cette poignée est blanche et le fourreau du glaive vert-brun.

Les jambes sont brunies par le hâle. Les pieds sont chaussés de bottines montantes vertes, lacées sur le devant par un cordon noir. Un croissant blanc jaune — c'est-à-dire en argent — est fixé au milieu et en haut de leurs tiges et détache ses deux cornes sur le nu de la jambe.

Derrière ce guerrier, on distingue l'encolure d'un cheval, pourvue d'une bride rouge passant sur les mèches d'une crinière grise, une jambe de cheval de la même couleur et, entre les deux, un caparaçon d'étoffe blanche à rayures horizontales de pourpre. Un sabot de cheval apparaît derrière le pied du personnage.

Le fond est noir derrière lui, mais, en haut, des indications en couleurs claires appartenaient à un motif qu'il est actuellement impossible de déterminer.

Fig. 100.

Ce guerrier, tout porte à le croire, n'est autre que le dieu Héron, spécialement adoré au Fayoum à l'époque gréco-romaine, où des temples lui avaient même été consacrés, au plus tard sous Ptolémée VII, à Magdôla et à Théadelphie. Le nimbe et le costume

d'impérator [1], avec cuirasse à motif central, paludamentum et crépides, plaident en ce sens.

Les peintures du temple de Théadelphie [2], en effet, ont fait connaître l'existence de deux types iconographiques du dieu Héron à l'époque romaine. L'un, le plus répandu [3], le représente chevauchant. L'autre [4] le montre descendu de son coursier pour répandre des parfums sur un autel à feu devant un serpent sacré. Que l'on compare les détails des représentations déjà connues du deuxième type avec ceux de la peinture de Médinet-Qoûta, on se convaincra aisément que celle-ci traite le même sujet. Mais elle a, au regard des images assez gauches de Théadelphie, quelque chose de plus habile dans la composition et de plus fondu dans le coloris qui la rapproche davantage d'un prototype classique. Elle est donc certainement plus ancienne [5]. Comme c'est généralement le cas pour toutes les représentations du dieu Héron, même hors d'Égypte [6], le cheval regarde vers la droite. Quant à un type non barbu du dieu, il était déjà connu par le bas-relief de la stèle J 46790 du Musée du Caire [7].

Cette peinture religieuse, retrouvée dans les ruines d'un village, ne peut guère provenir que d'un laraire. Il en va de même pour la série de

---

(1) Lefebvre, *Le dieu Ἥρων d'Égypte*, dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XX (1920), p. 246.

(2) Breccia, *Teadelfia e il tempio di Pneferôs*, dans les *Monuments de l'Égypte gréco-romaine publiés par la Société archéologique d'Alexandrie*, I (1926), p. 110-114, pl. LVII-LIX.

(3) La liste des figurations du dieu Héron trouvées en Égypte, avec leur description, est donnée par Lefebvre, *loc. cit.*, p. 237-249. Ajouter les deux peintures, l'une publiée, l'autre seulement décrite par Cumont, *Un dieu supposé syrien, associé à Hérôn en Égypte*, dans les *Mélanges syriens offerts à Monsieur René Dussaud*, I, Paris 1939, p. 1-9.

(4) Il n'existait jusqu'à présent qu'à Théadelphie (Breccia, *loc. cit.*, pl. LVII et LVIII), et peut-être dans les peintures de Magdôla autant qu'on peut le comprendre par les descriptions sommaires données par Jouguet et Lefebvre, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes rendus des séances de l'année 1902*, p. 355-358.

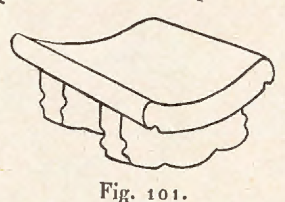
(5) De l'avis de Breccia (*loc. cit.*, p. 113) les deux peintures de Théadelphie datent, au plus haut, du IIe siècle de notre ère.

(6) Cf. Lefebvre, *loc. cit.*, p. 243.

(7) Lefebvre, *id.*, pl. I.

petits tabourets (pl. CXXXV), plus ou moins artistement façonnés, dont voici la liste :

N° 1. — Tabouret (fig. 101) composé d'une sellette concave supportée par deux écrans pleins, posés en retrait, tenant lieu de pieds, et exécuté à la scie d'une seule pièce. La sellette est ornée d'une moulure sommaire par-dessous, au bord des côtés longs ; la tranche des écrans est décorée en bas, par des simulacres de moulure ; la partie inférieure, sur laquelle ils reposent, est découpée en trois festons.

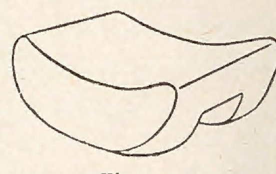

Fig. 101.

Un des deux écrans est en partie brisé.

Bois de sycomore.

Hauteur : o m. o5. Dimensions du siège : o m. 12 sur o m. 105.

N° 2. — Tabouret de même structure (fig. 102), mais grossièrement exécuté, en enlevant simplement un morceau cubique à la partie inférieure, dans une petite bûche, dont il conserve la forme. Siège concave.


Fig. 102.

Bois de sycomore.

Hauteur : o m. o4. Dimensions du siège : o m. 097 sur o m. 095.

N° 3. — Tabouret de même structure, à siège légèrement concave dont le bord des côtés les plus longs est taillé en biseau. Écrans en retrait, presque complètement détruits.

Bois de sycomore.

Hauteur subsistante : o m. o3. Dimensions du siège : o m. 098 sur o m. o5.

N° 4. — Tabouret de même structure, à siège particulièrement concave. Des écrans en retrait servant de pieds, il ne reste que les amorces.

Le revers de la sellette est encrassé par un résidu carbonisé.

Bois de sycomore.

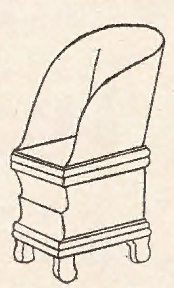
Hauteur subsistante : o m. o45. Dimensions du siège : o m. 098 sur o m. 072.

N° 5. — Fauteuil à grand dossier arrondi et légèrement évasé (fig. 103). Le siège consiste en un coffre cubique monté sur quatre pieds façonnés. Trois de ses côtés sont décorés, en haut et en bas, par un listel double en saillie ; le panneau de devant ne comporte qu'une sorte de corniche en profil de dent de scie, courant à mi-hauteur.

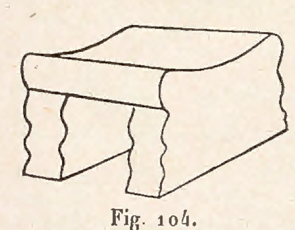
Il manque deux pieds et la moitié du dossier.

Bois de sycomore.

Hauteur : o m. 112. Dimensions du siège : o m. o6 sur o m. o55.


Fig. 103.

N° 6. — Tabouret en forme de Π (fig. 104). Siège concave. La tranche des écrans servant de pieds est décorée par trois moulures sommairement exécutées à la scie.


Fig. 104.

Bois de sycomore.

Hauteur : o m. o43. Dimensions du siège : o m. o63 sur o m. o63.

Parmi ces sièges, un seul, le fauteuil à large dossier arrondi (n° 5), est conforme au type classique de l'époque gréco-romaine, tel qu'on le connaît par les figurines en terre cuite [1]. Sir Flinders Petrie avait déjà trouvé en 1904, à Ehnasya [2], un petit trône à dossier du même genre, mais en terre cuite et d'exécution beaucoup plus grossière. Celui-ci, au contraire est d'un travail soigné. Il pourrait remonter à l'époque ptolémaïque.

Les autres sièges sont de facture si sommaire qu'on serait en droit de douter de leur destination, si le numéro 6 (fig. 104) n'offrait une forme de transition plus compréhensible. Ce sont tous des tabourets, à la face

[1] Par exemple dans Perdrizet, *Les terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet,* Nancy 1921, I, p. 4, n° 10 et pl. X. Kaufmann, *Graeco-ägyptische Koroplastik,* Leipzig 1915, pl. 48, n° 421.

[2] Petrie, *Roman Ehnasya,* Londres 1905, p. 3 et pl. LII A, n° 164. L'auteur date cet objet du IIIe siècle avant notre ère.

supérieure plus ou moins concave[1], portés par des planchettes pleines placées un peu en retrait vers l'avant et vers l'arrière, et destinés à recevoir des statuettes de divinités assises. L'avant du siège ainsi constitué était caché par les vêtements ou les jambes du personnage. Vues de côté, les tranches des planchettes, avec leurs moulures sommaires, simulaient vaille que vaille, dans les meilleurs spécimens (n°s 1 et 6), les pieds façonnés d'une chaise. Dans les plus grossiers, le type de siège est devenu purement conventionnel.

Il n'est pas surprenant qu'Ahmed Fakhry Eff. ait trouvé un certain nombre de ces sièges sans recueillir à proximité aucune des divinités en bronze qui y ont autrefois trouvé place. Cela prouve simplement que, lorsque le village eût été abandonné, il fut systématiquement pillé par les chercheurs de métal.

La planche CXXXVI présente une autre série d'objets qui, trouvés avec les précédents, appartiennent avec plus d'évidence encore au culte domestique. Ce sont :

N° 1. — Petit autel, composé d'un cippe carré monté sur une base à trois étages en degrés, supportant une table cubique, à moitié carbonisée en diagonale. Le cippe est marqué en son milieu par une rainure.

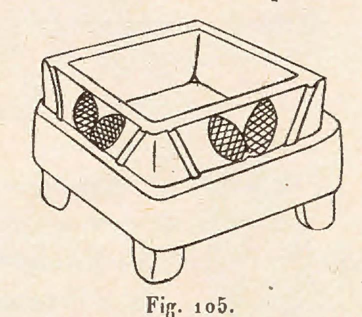
Bois de sycomore.

Hauteur : o. m. 091. Côté de la base : o m. o45.

N° 2. — Petit brasero (fig. 105), constitué par une auge carrée montée sur une plate-forme aux angles arrondis, portée par des pieds rectangulaires. Les parois de l'auge sont rongées par l'usage, mais ce qui

[1] Les sièges égyptiens en pierre, de la fin du Nouvel Empire, trouvés récemment par l'Institut français d'Archéologie orientale dans les huttes d'ouvriers établies au col qui sépare Deir el-Bahari de la Vallée des Rois, présentent la même particularité, Bruyère, *Rapport sur les fouilles de Deir el-Médineh* (1934-1935), IIIe partie, *Le village, les décharges publiques, la station de repos du col de la Vallée des Rois,* Le Caire 1939, p. 354-357 et pl. XXXIX-XL. Le Musée du Caire possède dans ses réserves deux tabourets en bois, provenant de Kôm-Ouchim, dont le siège est concave de la même façon : ils semblent d'époque copte.

subsiste de leur base montre que les angles en étaient décorés par des sortes d'acrotères et le milieu par deux pommes de pin, qui offrent encore des traces de coloration rouge. À l'intérieur, croûte de résidu carbonisé.


Fig. 105.

Bois de sycomore.

Hauteur subsistante : o m. o65. Largeur : o m. 10.

N° 3. — Petit autel (fig. 106), composé d'un cippe carré surmonté par quatre cornes d'angle, avec triple moulure à sa base et moulure simple à son sommet.

Un des côtés du cippe porte une brûlure. Le dessous de la base est très usé.

Bois de sycomore.

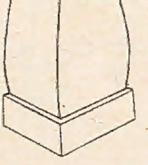
Hauteur : o m. 095. Côté de la base : o m. o43.

Fig. 106.

N° 4. — Petit autel (fig. 107), composé d'un cippe carré, grossièrement galbé, posé sur une base arrondie aux angles et supportant une tablette de même forme, surmontée par quatre cornes d'angle. La base et la tablette sont décorées par une rainure, vers le haut.

Bois de sycomore.

Hauteur : o m. 12. Côté de la base : o m. o55.


Fig. 107.

N° 5. — Petit autel de silhouette analogue, mais de style différent (fig. 108).

Il est constitué par deux pyramides opposées par la pointe, celle du haut, renversée, étant creusée à sa base de façon à réaliser les quatre cornes d'angle. À leur mi-hauteur, ces pyramides sont engagées dans une sorte de bague carrée, composée en son milieu par un listel bordé de chaque côté, d'abord par une série de denticules, puis, un peu en retrait, par une ligne de dents de scie. Cette décoration géométrique est d'ailleurs exécutée avec irrégularité.

Fig. 108.

Bois de sycomore.

Hauteur : o m. 123. Côté de la base : o m. o6.

N° 6. — Petit autel de style géométrique, grossièrement exécuté (fig. 109).

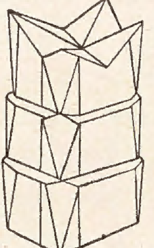


Fig. 109.

Dans un morceau de bois parallélépipédique, trois étages ont d'abord été déterminés par des encoches. Puis les angles du morceau de bois ont été arrondis, ce qui a déterminé des pans coupés triangulaires sur les deux étages supérieurs. Cornes d'angles au sommet.

Bois de sycomore.

Hauteur : o m. o8. Côté : o m. o47.

N° 7. — Petit autel (fig. 110), composé d'un cippe carré posé sur une base, supportant une tablette à quatre cornes d'angles creusée en gorge. Le tout est juché sur un socle cubique à quatre pieds d'angles et pied central[1]. Exécuté dans une seule pièce de bois, à la scie.

Fig. 110.

Bois de sycomore.

Hauteur : o m. 152. Côté de la base : o m. o55.

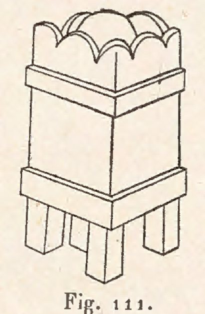
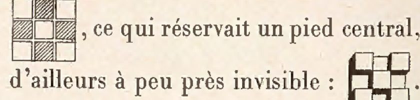


Fig. 111.

N° 8. — Petit autel (fig. 111) en forme de cippe carré arrondi aux angles, orné de listels en haut et en bas.

La partie supérieure, très usée, présente les restes des quatre cornes d'angles, séparées sur chaque côté par un créneau intermédiaire. Cette disposition, obtenue à la scie, a permis de réserver au centre un ombilic carré, autour duquel une rainure circulaire a été creusée, qui est encore remplie par le résidu d'une matière résineuse calcinée.

---

[1] Cette particularité, qui est celle des autels nos 7, 8 et 9, s'explique par une technique du travail à la scie. Après avoir entaillé en croix, par deux traits doubles, la face inférieure de la base, l'artisan faisait sauter au ciseau les parties marquées par des hachures :  ce qui réservait un pied central, d'ailleurs à peu près invisible.

À la base, pieds d'angles et pied central, comme le numéro 7. Il ne subsiste qu'un pied d'angle (incomplet) et le pied central.

Bois de sycomore.

Hauteur : o m. 13. Côté : o m. o5.

N° 9. — Petit autel (fig. 112) du même type que le précédent.

Cippe très grossièrement galbé, la partie renflée vers le haut. Ombilic taillé en cône. Créneaux intermédiaires plus hauts que les cornes d'angles.

Un pied d'angle manque.

Bois de sycomore.

Hauteur : o m. 112. Côté : o m. o6.

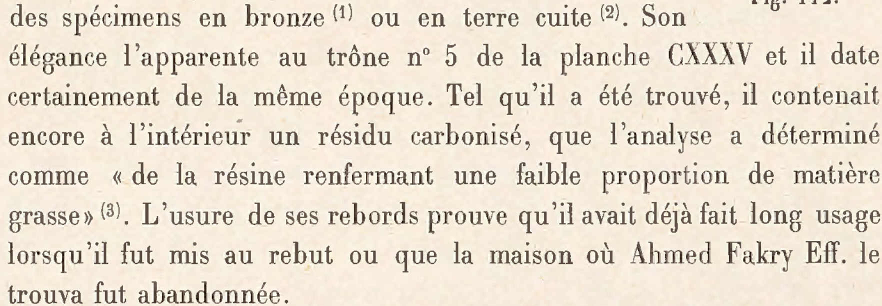


Fig. 112.

Le plus artistique de tous ces menus objets est sans contredit le brasero n° 2, dont la forme est connue par des spécimens en bronze[1] ou en terre cuite[2]. Son élégance l'apparente au trône n° 5 de la planche CXXXV et il date certainement de la même époque. Tel qu'il a été trouvé, il contenait encore à l'intérieur un résidu carbonisé, que l'analyse a déterminé comme « de la résine renfermant une faible proportion de matière grasse »[3]. L'usure de ses rebords prouve qu'il avait déjà fait long usage lorsqu'il fut mis au rebut ou que la maison où Ahmed Fakry Eff. le trouva fut abandonnée.

Les autres pièces sont l'imitation en bois[4] d'un genre d'ustensiles

---

[1] Edgar, *Greek bronzes,* Le Caire 1904, pl. VIII, n° 27757.

[2] Kaufmann, *Graeco-ägyptische Koroplastik,* Leipzig 1915, pl. 38, n° 3o3.

[3] Analyse faite au laboratoire du Musée Égyptien par Zaki Iskandar Hanna Eff., chimiste du Service des Antiquités.

[4] Tous les exemplaires, aussi bien de tabourets que d'autels, provenant de cette trouvaille sont, à part le numéro 2 de la planche CXXXV et le numéro 5 de la planche CXXXVI, travaillés à la scie exactement de la même manière. En particulier, l'exécution des cornes d'angles par intersection de deux rigoles en V se croisant à angle droit, et la méthode pour établir les pieds signalée plus haut, page 93o, note 1, sont significatives à cet égard. Il s'agit évidemment de produits d'une même industrie locale.

bien connu dans l'archéologie de l'Égypte gréco-romaine : les petits autels imitant en miniature l'autel « à cornes » (βῶμος κεροῦχος) des temples, avec ou sans ὀμφαλός [1], qui servaient à brûler des parfums devant les divinités. Perdrizet [2] a rappelé à ce sujet le passage de l'Âne d'Or (XI, 10) où Apulée décrit, au milieu de la procession d'Isis, un prêtre portant dans ses deux mains des autels — *manibus ambabus gerebat altaria* — qui ne pouvaient être que des autels de ce genre. Du reste un bas-relief, exhumé par Breccia dans le temple de Pneferôs à Théadelphie [3], figure un personnage présentant au dieu crocodile un de ces autels, embrasé. Le fût de l'objet a été quelque peu allongé pour la clarté de la représentation, mais on distingue nettement la plate-forme à cornes d'angles et, au-dessus, rendues par trois stries incurvées incisées dans la pierre, les flammes qui s'en échappent.

Destinés à cet usage, les petits autels à parfums devaient normalement être exécutés en matière incombustible, et c'est pourquoi la presque totalité des exemplaires connus sont en bronze [4], en terre cuite [5] ou en pierre calcaire [6]. Jusqu'à présent le Musée du Caire n'en possédait qu'un seul spécimen en bois [7], qui n'avait pas servi à la combustion de

(1) Sur l'ὀμφαλός, cf. Perdrizet, *Les terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, Nancy 1921, I, p. 118, n° 318. L'auteur pense que cet accessoire était en réalité un couvercle ajouré qu'on posait sur les substances odoriférantes consumées sur les autels.

(2) Perdrizet, *ibid.*, p. 119.

(3) Breccia, *Teadelfia e il tempio di Pneferôs*, dans les *Monuments de l'Égypte gréco-romaine publiés par la Société archéologique d'Alexandrie*, I (1926), pl. LXV, n° 2.

(4) Edgar, *Greek bronzes*, Le Caire 1904, p. 46-48, n°s 27810-27814, et pl. XV; Perdrizet, *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet*, Paris 1911, p. 17 et 18, pl. XL.

(5) Kaufmann, *Graeco-ägyptische Koroplastik*, Leipzig 1915, pl. 38, n° 302-305 ; Perdrizet, *Les terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, Nancy 1921, I, p. 118-119, n° 318.

(6) Edgar, *Greek sculpture*, Le Caire 1903, p. 62-64, n°s 27582 à 27589, et pl. XXX.

(7) Numéro provisoire : $\frac{22}{36}\big|\frac{3}{2}$. Petit autel en forme de cippe carré arrondi aux angles, limité en haut et en bas par des moulures plates saillantes, la plus large en haut. Au sommet, cornes d'angles inclinées en surplomb. Bois de sycomore. Hauteur : 0 m. 12. Côté : 0 m. 06. Provenance inconnue. C'est M. Guéraud qui a identifié cet objet dans les réserves du Musée Égyptien et a bien voulu me le signaler.

parfums, comme du reste la plupart des objets de ce genre retrouvés à Médinet-Qoûta. Ce qui prouve que ces petits autels en bois étaient par destination des accessoires votifs, pour l'ornementation des laraires et non pour leur culte effectif. Si, à défaut d'autres, on les employait parfois à un usage pour lequel ils n'étaient pas faits, ils en subissaient de graves dommages, comme le montre l'état des numéros 1, 2 et 8.

A deux exceptions près, la forme de ces autels en bois reproduit celle des autels classiques en pierre, plus ou moins correctement interprétée. Dans le cas de l'autel n° 6, l'imitation est douteuse : on peut se demander si une déformation aussi radicale est bien l'effet de l'emploi d'une technique rudimentaire, ou si elle ne serait pas plutôt due à l'influence d'un modèle inconnu à l'art classique. En tout cas pour l'autel n° 5 le principe de variation saute aux yeux : c'est l'adaptation de la forme générale de l'autel antique aux conceptions d'un style différent du style gréco-romain. Étant donné l'intérêt qu'il y a à saisir sur le vif — surtout à une époque aussi haute que les premiers siècles de notre ère — des témoignages des influences étrangères qui, en s'exerçant sur l'art gréco-romain d'Orient, finirent par le transformer en art byzantin et à déterminer leurs points d'infiltration dans le monde romain, cette pièce trouvée dans un village des confins du Fayoum, et qui, d'après son contexte archéologique, ne peut être postérieure au IIIe siècle de notre ère, devient un document à considérer de près.

Elle se rattache, par son style et le fait qu'elle a été trouvée en Égypte, à un groupe d'objets que M. René Dussaud a récemment tiré de l'obscurité et dont il a montré, dans une recension de *Syria* [1], l'importance. Il s'agit d'une collection de bâtonnets en os, rassemblée par Clot-bey en Égypte et actuellement conservée au Musée du Louvre. Ces os sculptés, d'une longueur approximative de 0 m. 12 [2], sont évidés à l'intérieur, et remplis par une substance noirâtre qui ressemble à première vue à du

(1) *Syria*, XV (1934), p. 88-89.

(2) En raison des circonstances, qui ne permettent pas de communiquer avec le Musée du Louvre, je dois donner de mémoire les indications relatives à ces objets.

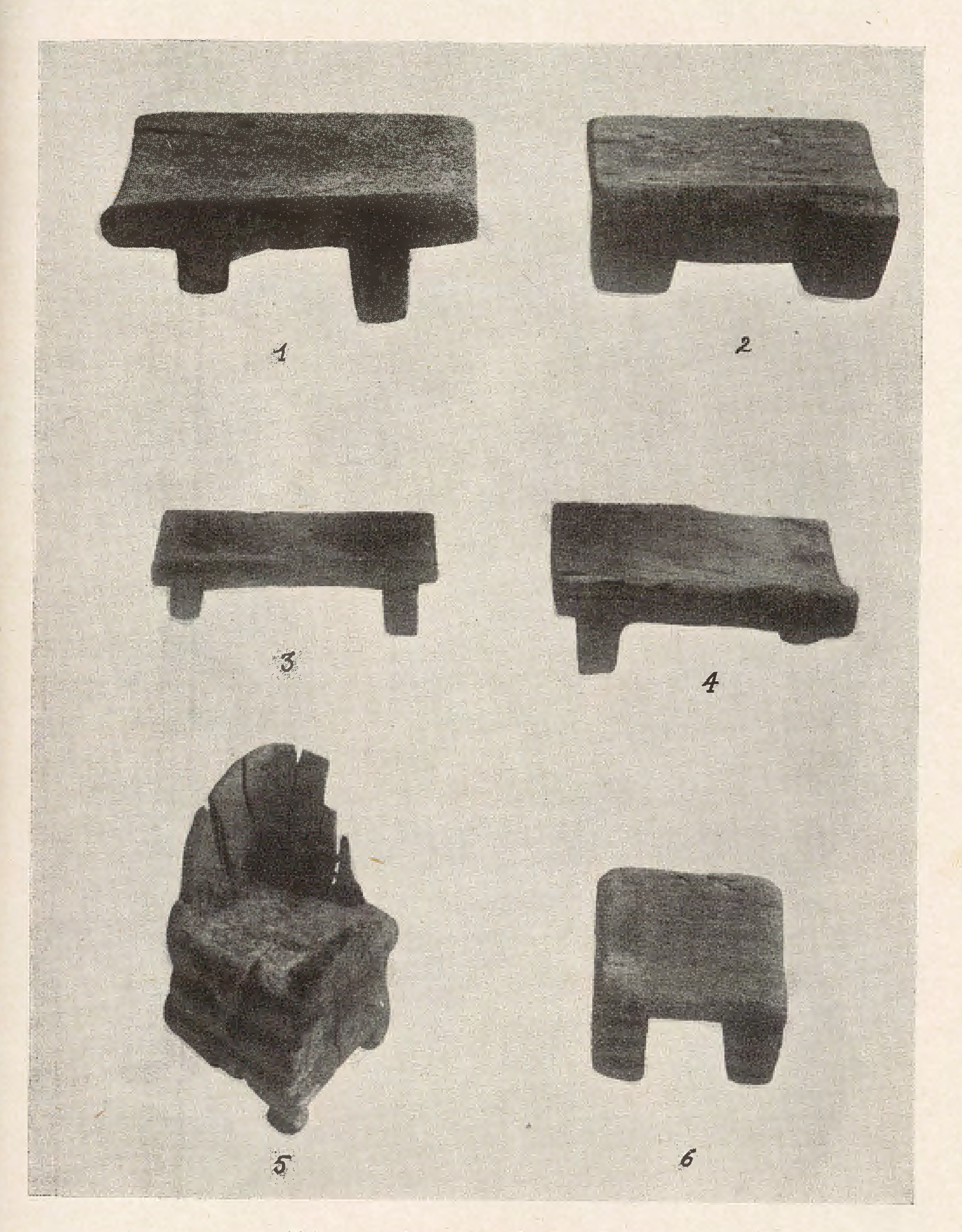
mastic [1]; l'extérieur en est ouvragé, pour certains, en forme de colonnettes à huit pans dont les bases et les chapiteaux sont composés d'éléments géométriques relevant de la même esthétique que le petit autel dont on s'occupe ici [2]. Certains sont même terminés par quatre cornes d'angles, qui accentuent l'affinité avec cet autel. M. Dussaud, en rapprochant ces pièces des colonnes découvetes par MM. Rathjem et von Wissmann dans

[1] M. Dussaud a bien voulu signaler (*loc. cit.*, p. 88) mon opinion d'alors que ces objets étaient des manches de miroirs. Je penserais à présent que ce sont plutôt des tubes ayant renfermé des parfums fabriqués en Arabie et importés en Égypte avec eux. Une analyse chimique des résidus, lorsque nous pourrons l'obtenir, nous fixera à ce sujet. Quant aux traces de bitume et de toile visibles à l'extérieur de ces os sculptés, une remarque de M. Brunton m'amène à en donner une explication plus plausible que celle que j'avais alors fournie à M. Dussaud. M. Brunton, en effet, m'a rappelé qu'il avait découvert à Qaou une tombe de la IIe dynastie remployée, à la XIXe, comme dépôt d'os fossilisés et d'ivoires sculptés. Considérés comme les os du dieu Seth — car depuis lors M. Brunton a trouvé à Matmar une favissa semblable dans les environs d'un temple de ce dieu —, ces os et les objets de toilette en ivoire qui avaient cessé de servir y avaient été pieusement inhumés (Brunton, *Qau and Badari*, III, Londres 1930. p. 18-20). Il est à croire que la coutume s'était perpétuée, en se développant, jusqu'à la fin du paganisme égyptien, et que les ivoires hors service, passés au bitume et entourés de toile comme des momies, recevaient alors, comme sous la XIXe dynastie, une sépulture régulière. Un des rabatteurs de la collection Clot-bey serait tombé sur un de ces dépôts. Dans ce cas, la date de ces ivoires sudarabiques ne saurait être postérieure à l'exercice, avec toutes ses traditions culturelles, de l'ancien culte égyptien, ce qui nous ramène par une autre voie au début de notre ère.

[2] Deux de ces bâtonnets sont reproduits dans *Syria, loc. cit.*, p. 89. Un autre l'est dans Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, II, Paris 1884, p. 731, fig. 392, car on les attribuait alors à la civilisation assyrienne. En fait, tout comme le petit autel en bois de Médinet-Qoûta, ils appartiennent à un art issu de l'art assyrien, dont un facies particulier florissait encore dans la péninsule arabique et dans ses dépendances vers les débuts de notre ère, et dont on retrouve les témoins, non seulement dans les monuments de Hougga, mais dans les façades des plus anciens tombeaux de Pétra, qualifiés eux aussi d'« assyriens » par Kennedy, *Pétra*, Londres 1925, p. 44-47 et fig. 87-94. Cf. Kammerer, *Pétra et la Nabatène*, Paris 1929, p. 474-486.

leur fouille du temple préislamique de Hougga, a démontré leur origine sudarabique, et ses remarques permettent de dater approximativement les plus anciennes d'entre elles du début de notre ère. C'est également la date des objets de laraires de Médinet-Qoûta. L'autel n° 5 prouve donc que vers cette époque des éléments de population arabique, installées à l'extrême pointe ouest du Lac Karoun, y avaient déjà implanté dans l'art local des traditions provenant en droite ligne de leur lointain pays.

Ét. Drioton.



Tabourets minuscules de Médinet-Qoûta.



Autels à feu en miniature de Médinet-Qoûta.

DÉGRADATIONS ET RESTAURATIONS
DES PEINTURES MURALES ÉGYPTIENNES

PAR

ALEXANDRE STOPPELAËRE.

L'Égypte ancienne occupe dans l'histoire de la peinture une place privilégiée.

Les fouilles ont mis à jour un cycle complet de la peinture égyptienne, quand il ne reste que de rares témoignages de la peinture des Assyriens et des Grecs archaïques, et que l'œuvre des plus célèbres peintres de la Grèce classique a disparu.

La peinture murale, en particulier, est représentée par une masse de documents : fresque préhistorique d'Hiérakonpolis ; mastabas de Guizeh, Saqqarah, Meydoum, Dahchour, pour l'Ancien Empire ; tombes de Béni-Hassan, Bercheh, Deir el-Gebrawi, Meïr, Dechacheh, Assouan, etc., pour le Moyen Empire. La peinture murale est représentée au Nouvel Empire par la majorité des quelque 430 tombes de la nécropole de Thèbes, les palais royaux de Médinet-Habou et de Tell el-Amarna. Les fresques de Tounah el-Guébel et celles des couvents coptes conduisent au seuil de l'époque arabe.

Cet ensemble de peintures, unique au monde, présente tant au point de vue artistique qu'archéologique un intérêt exceptionnel. Depuis plus d'un siècle et demi que l'égyptologie est née, de multiples publications et études y ont été consacrées. Leur intérêt est loin d'être épuisé et ces tombes constitueront, longtemps encore, un répertoire de renseignements nouveaux, car la plupart d'entre elles sont inédites ou incomplètement publiées *in-extenso*.

Il est regrettable de constater que, faute d'une surveillance active par un personnel qualifié, un grand nombre des peintures mises à jour périssent peu de temps après leur découverte (palais royaux de Médinet-Habou et de Tell el-Amarna, en grande partie inédits) ou se dégradent rapidement.

La tombe de la reine Néfertari (n° 66), Biban el-Harim, découverte en 1904 par une mission archéologique italienne et en grande partie inédite, peut être citée en exemple de ces destructions rapides.

La chambre basse, dite chambre du sarcophage, et les chapelles attenantes contiennent encore des panneaux très beaux, mais dont la ruine s'accentue tous les ans.

Tous les accidents qu'on peut observer dans les autres tombes s'y trouvent réunis [1] :

Pl. CXXXVII. — L'enduit détrempé par l'humidité gonfle et se décolle du mur (voir le bras droit de l'Osiris).

Le gonflement s'accentue, l'enduit s'affaisse, se fragmente après desséchement et tombe (bras gauche, épaule, tête et cuisse). La longueur des ombres portées montre l'importance de la différence des niveaux.

Un large fragment, déjà tombé (à gauche, en bas) a été rebouché au plâtre.

La partie droite de cette figure est légèrement envahie par le sel.

Pl. CXXXVIII. — Large soulèvement et fragmentation des enduits; commencement d'écroulement.

Les variations de la lumière sur les fragments d'enduits soulignent les zones de gonflement.

Pl. CXXXIX. — Mêmes accidents avec chutes de fragments plus nombreuses. La fragmentation très accentuée (cuisse et environs) prépare une chute prochaine.

Pl. CXL. — Toutes les parties d'enduits soulevées se sont écroulées.

Pl. CXLI et CXLII. — Peintures fortement envahies par le sel, qui se dépose en dartres gris-noirâtres sur la couleur.

[1] Les photos reproduites par les planches CXXXVII à CXLII ont été prises en lumière rasante pour accentuer le relief des accidents et les rendre plus visibles.

Ce dépôt de sel n'empêche pas le gonflement, la fragmentation et la chute des enduits (Pl. CXLII).

Les peintures des deux chambres hautes et de l'escalier sont dans un meilleur état apparent.

Néanmoins l'auscultation de ces peintures et certains sondages révèlent de larges zones de décollement des enduits (Pl. CXLVI, *a, b, c, d, e, parties hachurées*), encore peu ou pas visibles à l'œil, mais qui, étant donné l'importance des surfaces soulevées, présentent un grave danger pour ces peintures.

De larges fragments sont déjà tombés depuis l'ouverture de cette tombe (Pl. CXLVI, *a, b, c, d, poché en noir*) ; l'inscription de la chambre *a*, est dans l'état de la partie la plus ruinée de la peinture représentée par la planche CXXXIX et les coins de la chambre *e* (Pl. CXLVI) présentent des gonflements inquiétants.

Les peintures de la nécropole de Tounah el-Guébel [1], récemment mise à jour par l'Université Fouad Ier, en fournissent un autre exemple typique. Leurs enduits de plâtre, épais et peu adhérents, sont exécutés sur des murs en briques crues. Ces murs ont subi un retrait sensible qui a diminué leur surface, devenue dès lors trop petite pour la peinture qu'elle supporte. Il en résulte des gonflements, des glissements et des chevauchements de parties décollées, qui sont les prodromes d'une destruction rapide.

Ainsi sur une paroi de la maison 21 (Pl. CXLIII), un glissement important s'est produit dans la partie haute. La couronne d'Osiris repose maintenant sur ses épaules.

Les enduits de Tounah el-Guébel ne se fragmentent pas comme ceux des tombes thébaines. Ils se détachent en larges zones qui gardent quelques points d'adhérence avec le mur ; si ces points cèdent sous le poids des enduits, les peintures glissent ou tombent par larges plaques.

La peinture murale égyptienne, improprement appelée fresque, peut être assimilée à une gouache peinte sur mur.

[1] *Annales du Service des Antiquités*, t. XXXIX (1939), p. 483-496.

Les couleurs employées, broyées en poudre, plus ou moins fines étaient peu nombreuses [1].

Blanc	craie, plâtre
Bleu	azurite (carbonate de cuivre)
	fritte bleue de cuivre (le coeruleum de Pline)
Brun	ocre brune
Gris	mélange de blanc et de noir
Jaune	ocre jaune
	orpiment (sulfure d'arsenic)
noir	charbon de bois
	suie
rose	mélange de blanc et d'ocre rouge
rouge	ocre rouge
vert	malachite
	fritte verte de cuivre.

Ces couleurs agglutinées par une gomme étaient posées sur la préparation du mur, généralement un enduit blanc de plâtre lisse de 2 à 5 mm. en couches d'épaisseur variable, allant de couches épaisses granuleuses et opaques au lavis transparent. Pour augmenter la saturation et la transparence des couleurs certaines zones étaient légèrement vernies.

Les scribes chargés de la décoration des tombeaux étaient liés par un certain nombre de conventions (dessin schématique, couleur à plat, disposition en registre, thèmes traditionnels) qui auraient pu stériliser leur inspiration s'ils n'avaient trouvé le moyen de varier à l'infini l'aspect de cette matière pauvre et ingrate qu'est la gouache peinte à plat. C'est en jouant avec la grosseur du grain de la couleur, l'épaisseur et la transparence des couches, en utilisant toutes les ressources techniques de la matière employée et soutenus par un dessin qui atteint souvent une puissance d'expression incomparable, qu'ils sont parvenus, dans quelques-unes de leurs œuvres, à s'élever au niveau des plus grands chefs-d'œuvre de la peinture.

---

[1] A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials and Industries*, second edition, London. 1934.

Les tombeaux peints sont généralement creusés dans la roche calcaire de la montagne. Suivant la nature du rocher rencontré les parois des tombes sont de contexture très variable.

On peut les ramener à trois types :

A. — La paroi est constituée par un calcaire lisse ou sculpté. La préparation repose directement sur cette paroi.

B. — La paroi est constituée par un calcaire rugueux mais bien dressé. La préparation repose alors sur une couche d'une sorte de pierre artificielle, à grain assez fin composée de plâtre, de poudre de pierre et de paille hachée, servant à lisser le mur.

C. — La paroi est constituée par un calcaire très grossier, mal dressé, présentant de gros vides. Les grosses irrégularités sont grossièrement bouchées par un torchis de limon mêlé de paille hachée dressé et lissé par un torchis plus fin sur lequel repose la préparation.

Le rebouchage en torchis grossier est parfois remplacé, dans les tombes de Deir el-Bahari, par exemple, par une murette de briques crues séparée du mur par un vide de dix à vingt centimètres.

Les peintures des palais royaux, de certaines tombes de basse-époque, de Tounah el-Guébel et celles des couvents coptes étaient exécutées sur des murs de briques crues lissés par un torchis fin.

Il est essentiel de remarquer que la peinture égyptienne est très sensible à l'eau et à l'humidité de par la nature des matériaux employés : gomme, plâtre, limon et paille, tous très hygrométriques.

Si on exclut les dégradations faites par les hommes (martelages anciens, égyptiens, coptes et arabes, lacérations et enfumage, certaines de ces tombes ayant servi de chapelle ou d'habitation aux périodes coptes ou arabes), la dégradation puis la destruction de la peinture murale égyptienne est toujours la conséquence de l'écroulement des parois rocheuses des grottes (Pl. CXLIV) ou des murs, du soulèvement et du fendillement des enduits (Pl. CXXXVII, CXXXVIII, CXXXIX) et des couleurs (Pl. CXLV) sous l'action de l'eau et de l'humidité et de l'envahissement de la peinture par le sel (Pl. CXLI, CXLII).

M. O. H. Little, Directeur du Service Géologique en Égypte, dans un rapport inédit sur les dégradations des tombes thébaines déclare : « L'écroulement des parois et la formation des crevasses profondes seraient la conséquence de la fragmentation naturelle du calcaire au niveau des failles et des fissures du rocher et de la désintégration du ciment liant le conglomérat calcaire. »

L'atmosphère de ces tombes est restée privée de tout contact avec l'air extérieur pendant les nombreux siècles qui ont précédé leur ouverture. Elle s'est maintenue dans un état d'équilibre qui a favorisé la conservation apparente de la peinture sans empêcher, toutefois, un très lent mais très certain vieillissement des matériaux.

Au moment de leur ouverture, l'air plus froid et légèrement humide des tombes a été probablement remplacé par un air plus chaud et plus sec [1]. Un courant d'air faible, mais continu, s'est établi. Ce courant d'air a lentement desséché les parois des cavernes. Ce dessèchement de la surface de la paroi a provoqué à son tour, un appel de l'eau qui pouvait être contenue dans le rocher et sa condensation à la surface des enduits.

Les longs intervalles qui séparent les chutes de pluies en Haute-Égypte ont probablement pour effet d'épuiser l'eau pouvant être absorbée par les enduits et les longues périodes de sécheresse permettent le dessèchement complet de ces enduits.

Sous l'action de la fragmentation naturelle du calcaire et de la désintégration du ciment liant le conglomérat calcaire, la roche se crevasse et de larges fissures traversent la peinture ; ou bien elle se délite et se présente alors sous l'aspect d'un feuilleté brisé, les fragments de pierre n'ayant plus d'autres liens entre eux que les rugosités de leur surface, il se produit alors des écroulements de larges zones de plafonds et de murs (Pl. CXLIV).

Sous l'action de l'eau de condensation, les enduits, très hygrométriques, se gonflent et se ramollissent (Pl. CXXXVII) ; le plâtre des enduits pourrit (plâtre mort) et devient pulvérulent. Mal soutenu par une paroi rocheuse

---

[1] A. Lucas, *Note on the temperature and humidity of several tombs in the Valley of the Tombs of the Kings at Thebes*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, XXIV (1924).

ruinée, l'enduit se détache sous son propre poids, créant de larges zones sans adhérences et d'une fragilité extrême après leur dessèchement (Pl. CXLIV). Ce dessèchement de l'argile des enduits détermine un retrait des surfaces non adhérentes qui se tordent, se crevassent et se fragmentent en petits éclats (Pl. CXXXVII, CXXXVIII, CXXXIX). La gomme liant les couleurs, gonflée par l'eau puis desséchée, se soulève en écailles avec la couleur et tombe (Pl. CXLV : le cou, les deux bras de l'homme, la chevelure de la femme).

L'eau provenant de la roche peut contenir des sels en dissolution qui cristallisent à la surface de la roche pendant l'évaporation de cette eau.

C'est ce qui se produit à Béni-Hasan. Toutes les peintures des tombes de ce site sont recouvertes d'un voile gris-jaunâtre légèrement opaque, qui les masque presque entièrement et les rend très difficilement lisibles.

Ce voile est formé par la cristallisation très régulière du carbonate et du sulfate de chaux contenus dans l'eau du rocher.

Dans la Nécropole thébaine, certaines tombes voient leurs peintures envahies par les cristallisations exubérantes et chancroïdes, de couleur gris-noirâtre, formées de sel marin, de carbonate et de sulfate de chaux et de magnésie se déposant sur et sous l'enduit et la couleur (Pl. CXLI et CXLII).

On peut constater aussi la formation de véritables stalactites.

Ces phénomènes (humidification et dessèchement des enduits, cristallisation du sel) sont probablement intermittents. Ils doivent cesser pendant les périodes de grande sécheresse pour reprendre à chaque augmentation de la quantité d'eau contenue dans la roche (pluie, variation du plan des eaux souterraines) ; mais pas plus qu'il n'existe de service pour la surveillance technique et la conservation de la peinture de cet immense musée abandonné que constituent les nécropoles de l'ancienne Égypte, on ne trouve aucune trace d'observations continues de la température et de l'état hygrométrique dans les tombes, observations qui auraient permis de surveiller et de vérifier l'influence de ces agents physiques sur l'état et la conservation de ces peintures. Pourtant, c'est du maintien d'une température et d'une humidité égales que dépend la conservation, non seulement de la peinture égyptienne, mais de toutes les peintures.

Il faut remarquer que ces tombes sont fermées par des grilles de fer qui permettent tous les échanges d'air, de chaleur et d'humidité avec la vallée. Elles ne sont d'aucun secours contre les agents physiques de destruction.

Les chiffres cités dans l'article de M. A. Lucas sont basés sur des séries d'observations isolées, faites au courant de l'hiver dans chacune des tombes, sauf dans le cas de :

TOMBE.	DATE.	NOMBRE DES OBSERVATIONS.	TEMPÉRATURE.						HUMIDITÉ.					
			ENTRÉE.			FOND.			ENTRÉE.			FOND.		
			Minima.	Maxima.	Différence.	Minima.	Maxima.	Différence.	Minima.	Maxima.	Différence.	Minima.	Maxima.	Différence.
Amenhotep II.	Déc. 1923 matin . .	3	22	23	1	29	29	0	29	39	**10**	19	24	5
Seti II	Déc. 1923 matin . .	6	12	20	8	22	25	3	52	57	5	33	47	**14**
—	Déc. 1923 ap. midi.	3	20	23	3	24	26	2	40	44	4	33	36	3
—	Jan. 1924 matin. . .	2	12	14	2	22	22	0	57	. . .	. . .	36	. . .	. . .

et ces chiffres permettent de constater, dans les cas extrêmes, des variations atteignant une amplitude de 8 degrés pour la température et de 14° pour l'humidité.

Les causes de détérioration, puis de destruction, de ces peintures étant :

— la dégradation des parois rocheuses,

— le soulèvement des enduits.

Toute restauration devra viser à consolider ou reconstituer les parois ruinées et à fixer l'enduit et la peinture soulevés sur ces parois.

Deux procédés peuvent être envisagés :

1. *Injection de liquides faisant prise.* — La première idée qui vient à l'esprit serait de couler entre l'enduit et la paroi un liquide faisant prise (plâtre ou ciment) qui s'infiltrerait dans les interstices de la roche, fixerait l'enduit et transformerait toute cette masse ruinée en un bloc homogène.

Pour injecter efficacement ce liquide il est indispensable de mouiller abondamment les parties à réunir. Sans cette précaution le liquide, rapidement déshydraté par la roche desséchée et les enduits, formerait un bouchon au voisinage du point d'injection.

Nous avons signalé la sensibilité de ces peintures à l'eau et à l'humidité.

L'eau introduite en abondance derrière les enduits aurait un effet désastreux : destruction des enduits, gonflement et chute de la couleur, taches.

De plus, si un tel procédé était réalisable, il ne supprimerait pas la cause profonde du mal, l'apport de l'eau contenue dans la roche. Il serait à craindre qu'après un délai plus ou moins long les mêmes accidents ne réapparaissent.

Cependant, pour de petites surfaces, après renforcement des couches d'enduits, ce procédé pourrait être utilement employé, après essais.

2. *Transposition.* — Lorsque le support d'une peinture est ruiné, il est de pratique courante, en restauration, de transposer la peinture sur un support neuf : rentoilage, transposition, transport des fresques à l'italienne.

Dans le cas particulier qui nous occupe, le procédé de transposition consisterait à :

1° renforcer la peinture par un cartonnage hydrofuge, au recto ;

2° détacher la peinture du mur ;

3° enlever les enduits détériorés, au verso ;

4° les remplacer par des enduits neufs ayant le même pouvoir et les mêmes qualités réfléchissantes, sans employer l'eau ;

5° renforcer le dos de la peinture ;

6° la remettre en place après avoir refait la paroi de telle sorte qu'elle ne puisse plus absorber l'eau de la roche et qu'elle soit à l'abri des mouvements naturels du rocher ;

7° enlever le cartonnage protecteur.

On pourrait envisager le remontage de petites tombes dans un musée. Ce transport éviterait la réfection des cavernes et mettrait à la disposition des savants et du public des monuments peu connus et parfois d'un accès difficile.

Il ne faut pas dissimuler que cette opération serait d'une extrême difficulté, en raison :

des dimensions et de l'état de délabrement de certains panneaux,

du manque de place pour les manœuvres,

de la nature rocheuse des parois,

des déformations et des glissements subis par la peinture.

On se trouverait forcé, dans de nombreux cas, de procéder à un découpage des panneaux et à la remise en place de zones de peinture déplacées par des glissements.

Ce travail est réalisable sans grands risques à condition qu'il soit mené avec la lenteur nécessaire et une grande prudence. Il ne peut pas être question de rendement dans une entreprise de cette nature.

Une longue période d'essai devrait précéder la mise en chantier de travaux importants pour permettre une mise au point des méthodes et des matériaux à employer, ainsi que l'instruction et la sélection d'un certain nombre d'aides à spécialiser pour ce travail. Le choix de ce personnel devrait faire l'objet de soins attentifs, car l'équipe spécialisée devrait travailler pendant de nombreuses années sous un climat très dur, à une œuvre délicate, mais lente et monotone, avec une attention soutenue sans défaillance. Ce personnel devrait être modeste, habile et délicat, patient et tenace et enfin être rompu à toutes les difficultés du métier, concevoir la grandeur de l'œuvre à réaliser et être animé de la volonté de réussir.

En attendant qu'une restauration des peinture les plus menacées soit entreprise, les mesures qu'il faut souhaiter voir prendre d'urgence sont les suivantes :

— un examen périodique des tombes ;

— la consolidation provisoire des panneaux et des plafonds prêts à tomber ;

— la fermeture des tombes par *des portes étanches ;*

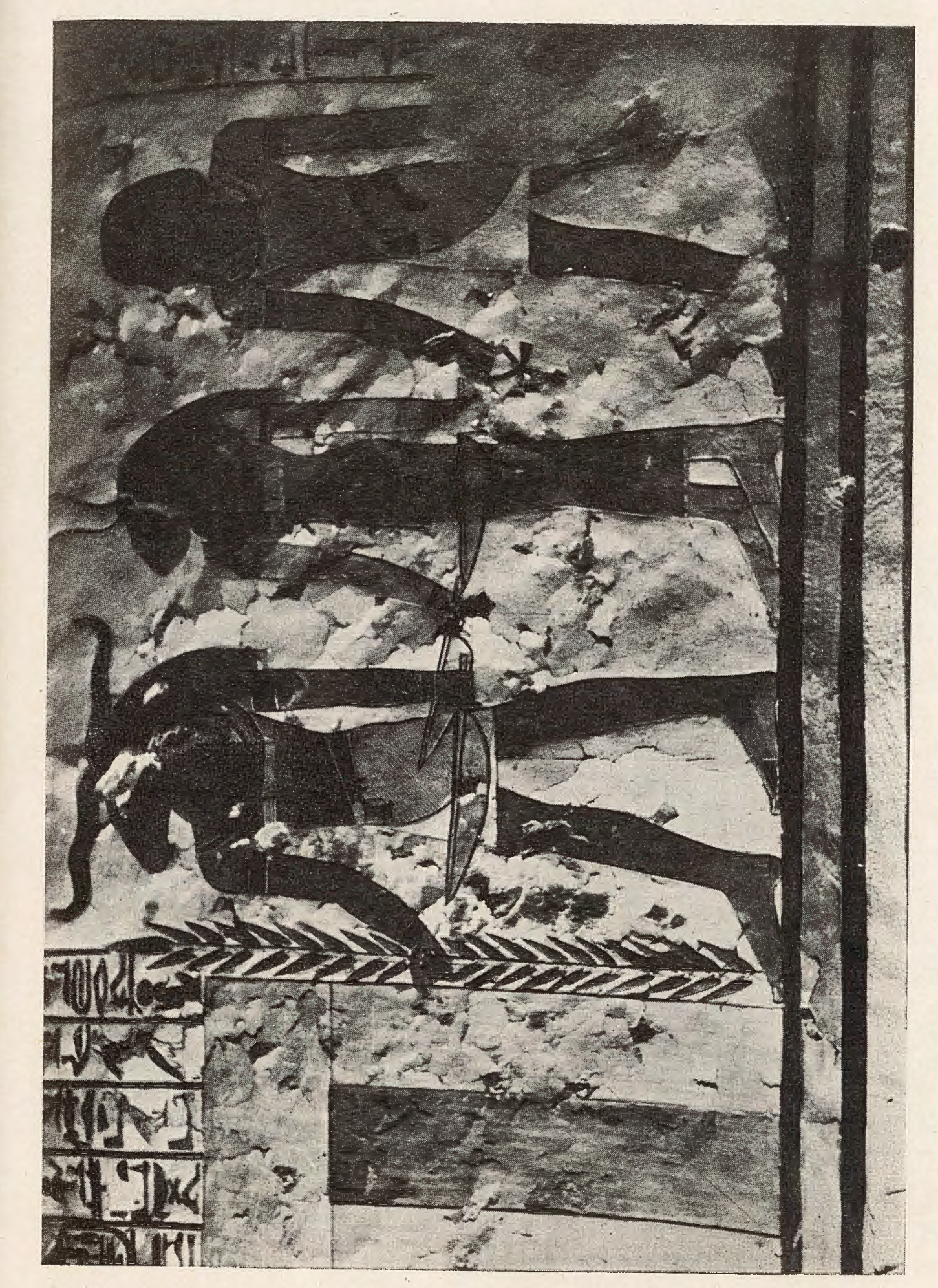
— l'observation continue de la température et de l'état hygrométrique dans un certain nombre de tombes.

Alexandre Stoppelaëre.

Le Caire, novembre 1941.



Détail de la chambre du sarcophage du tombeau de la reine Néfertari.
Enduit détrempé par l'humidité.



Tombeau de la reine Néfertari. Soulèvement et fragmentation des enduits.



Tombeau de la reine Néfertari.
Fragmentation des enduits et chute de nombreux fragments.



Tombeau de la reine Néfertari. Écroulement de la couche d'enduit et de la peinture.

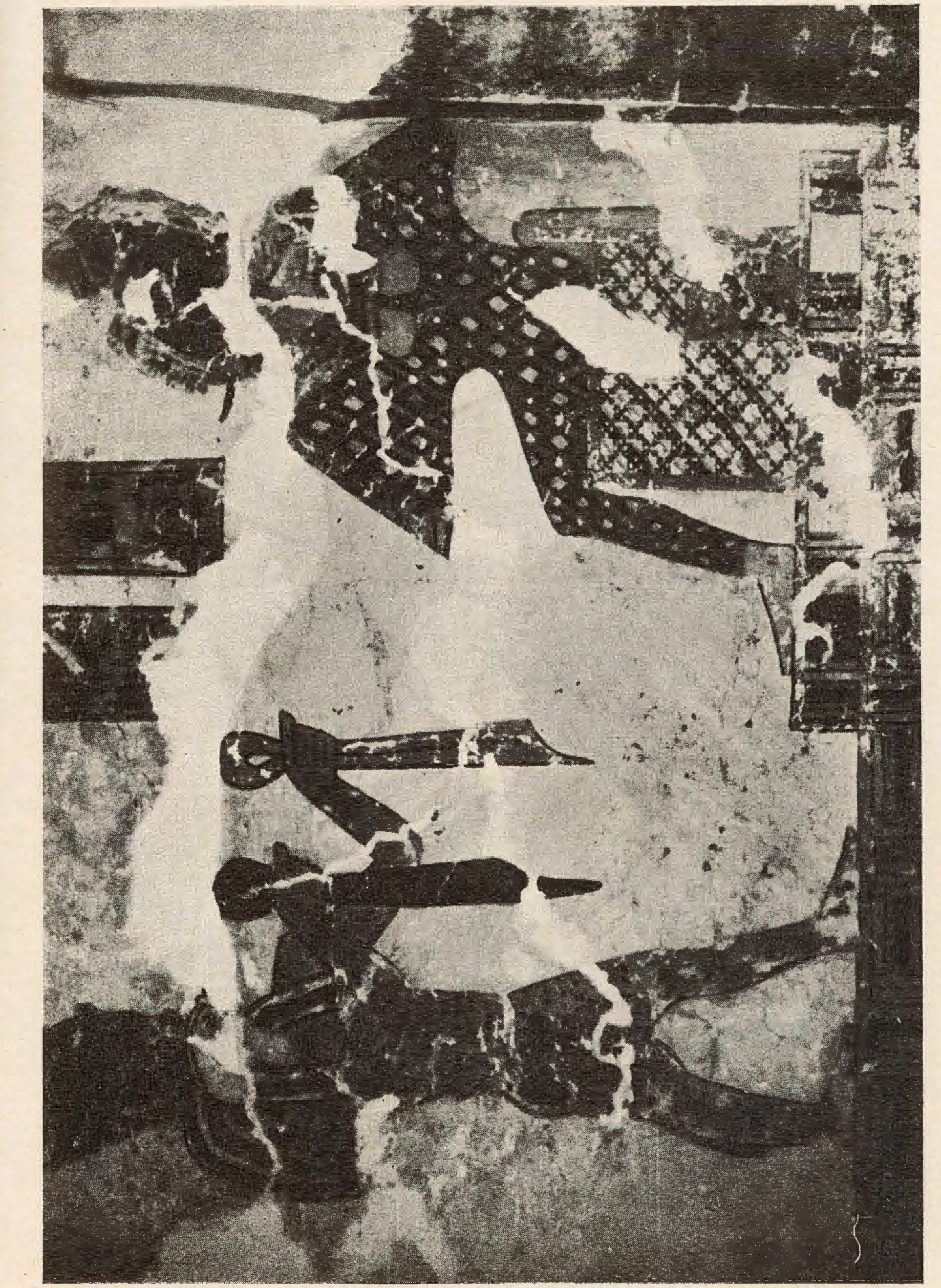




Tombeau de la reine Néfertari. Envahissement de la peinture par le sel.



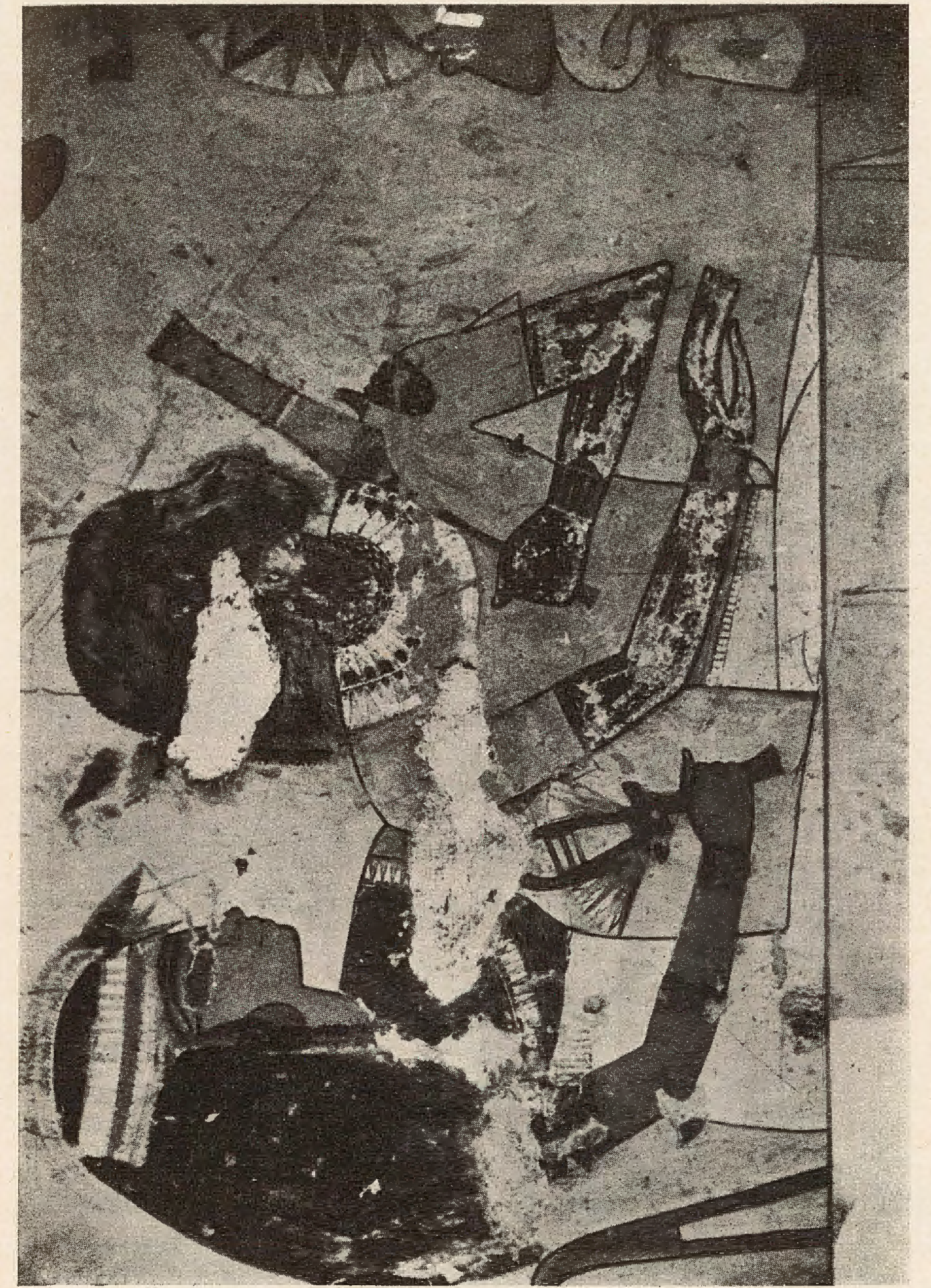
Tombeau de la reine Néfertari.
Envahissement par le sel, gonflement, fragmentation et chute des enduits.



Fouilles de Tounah el-Guébel. Maison 21 : glissement de la paroi.

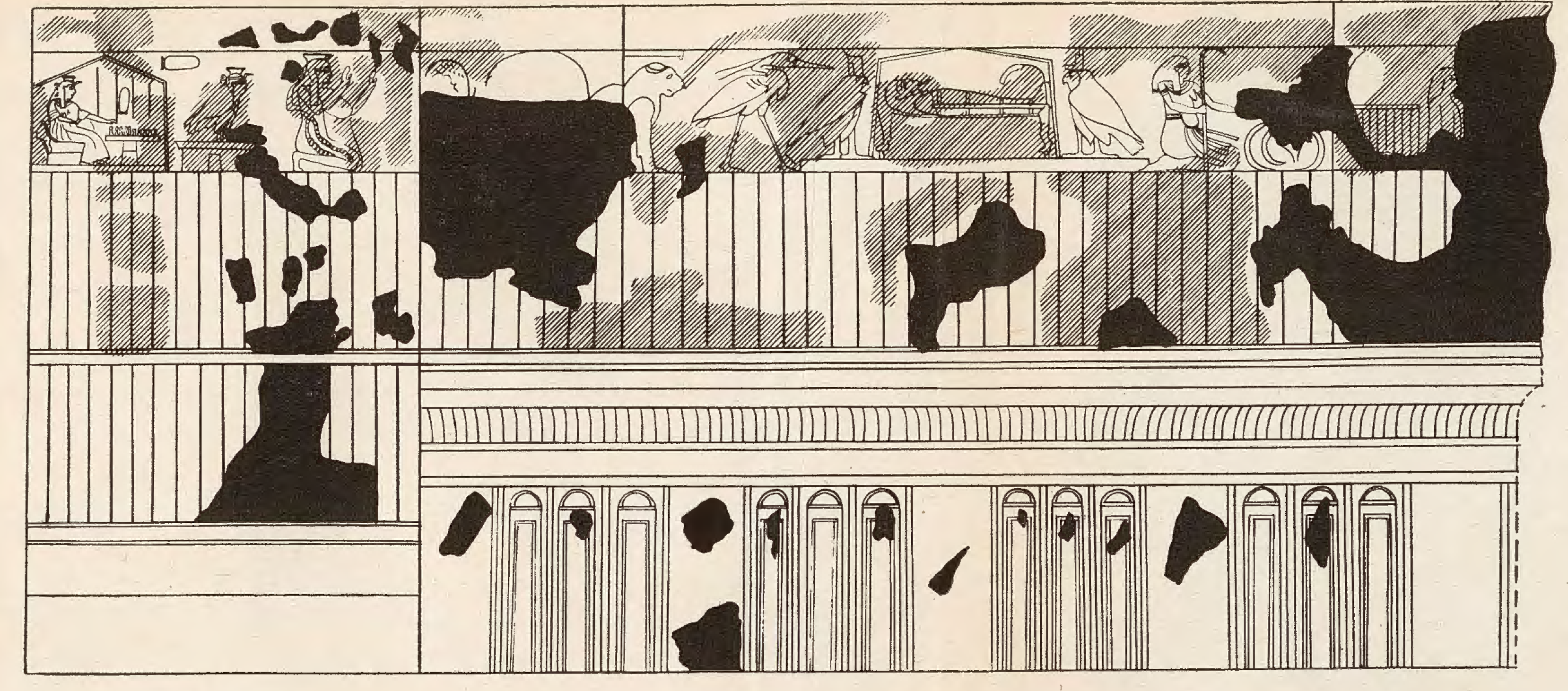


Tombeau à Gournah. Chute de la paroi rocheuse et décollement des enduits.



Tombe nº 69 à Gournah. Soulèvement et chute de la peinture.

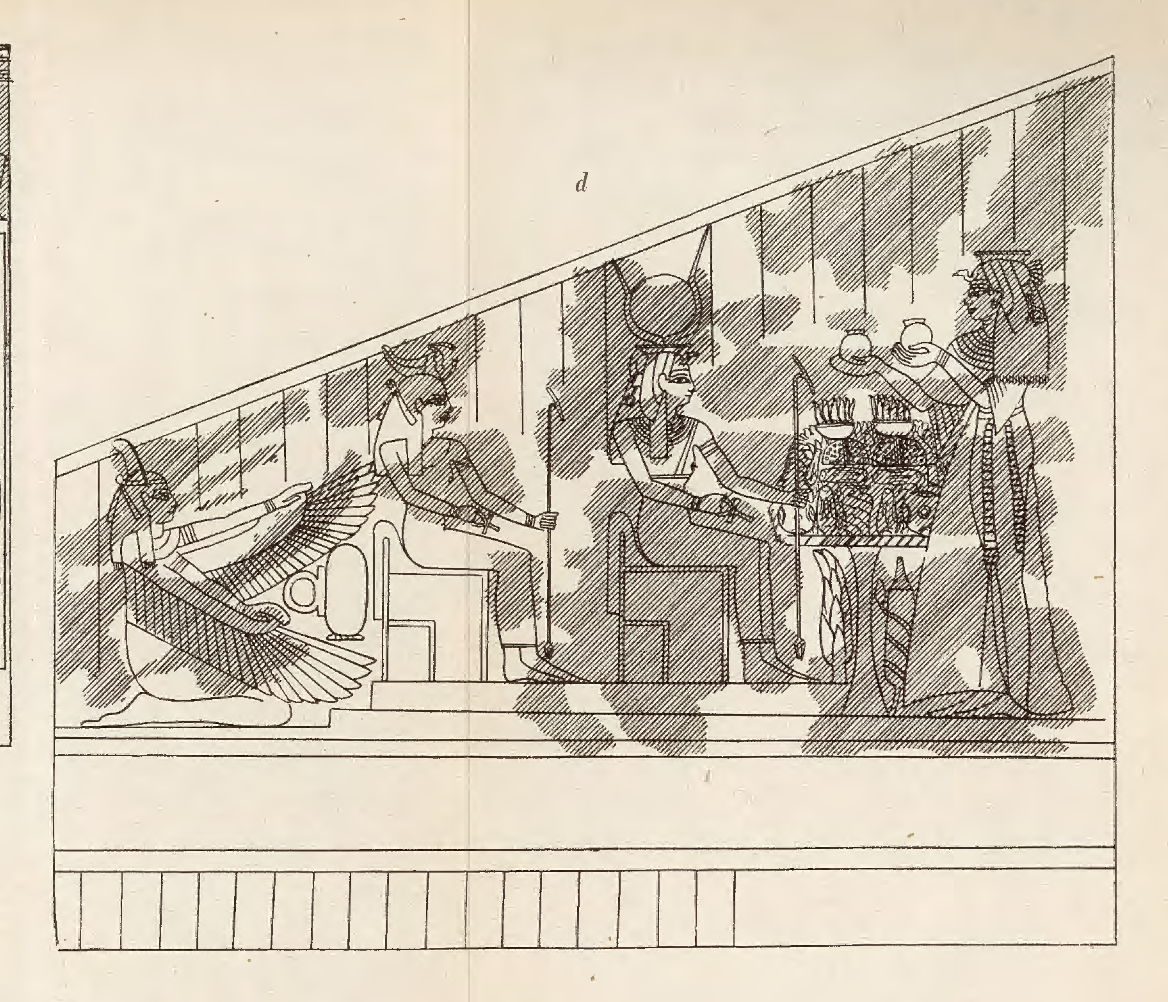
a



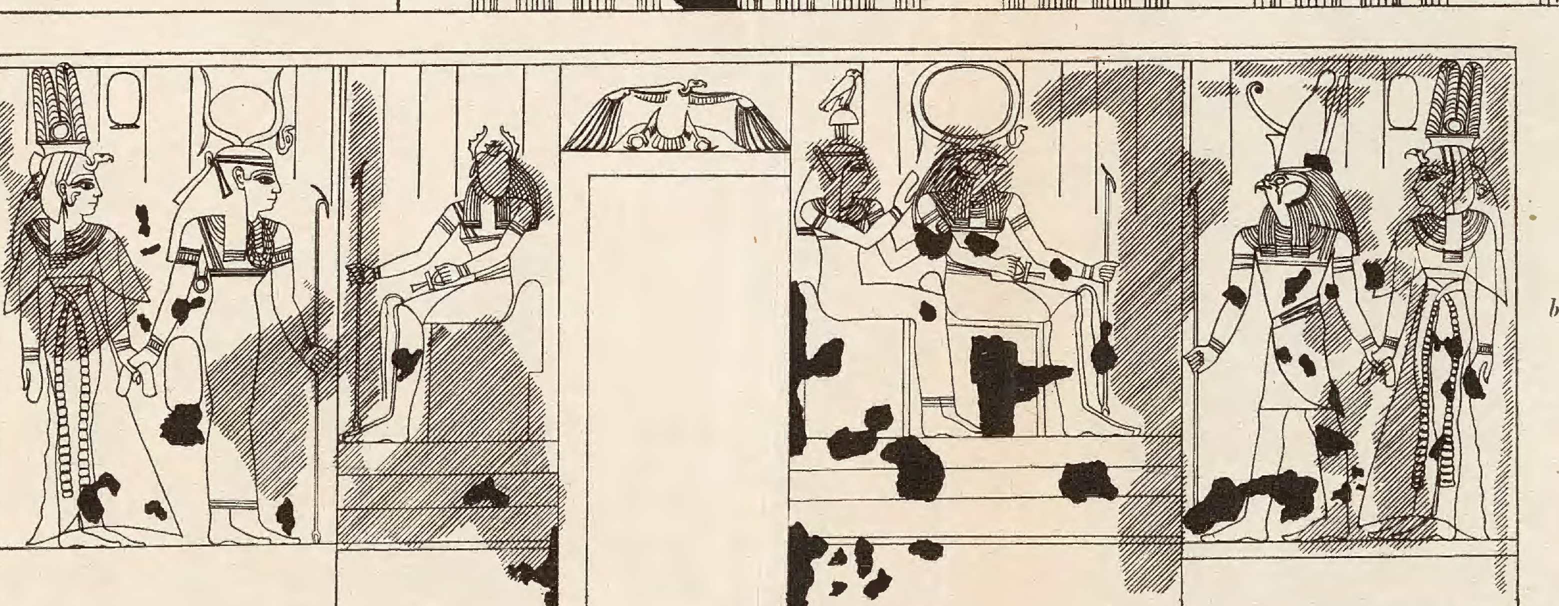
a



d



b



QUELQUES MURS DU TOMBEAU DE LA REINE NÉFERTARI DANS LEUR ÉTAT ACTUEL.

a. Chambre n° 1 A.*
b. Chambre n° 1 B.*
c. Chambre n° 2.*
d. Chambre n° 3 A.*
e. Chambre n° 3 B.*

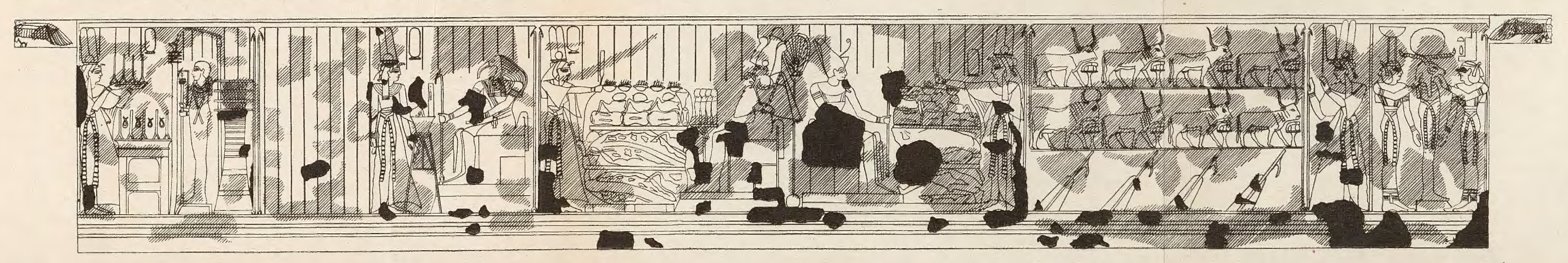
Les parties en noir indiquent les fragments tombés. Les hachures indiquent les parties qui menacent de tomber.

* Ces numéros se rapportent au plan du guide Baedeker (édition anglaise de 1929).

e



c



AN EXAMINATION

OF THE BONES OF KING PSUSENNES I

BY

PROF. D. E. DERRY.

Examination of the skull and skeleton of this king, show him to have been very old at the time of his death.

The cranial cavity contained a small amount of brain tissue; the rest had probably been removed through the nose, as the ethmoid bone has been broken away, as well as much of the body of the sphenoid and the upper part of the septum of the nose.

An extensive deposit of calcium carbonate, in the form of large, flattened pieces, was found in the cranial cavity. This had probably been deposited between the dura mater and the bone, and is associated with old age. The left jugular foramen is partially occluded by what appears to be a similar deposit.

The teeth in the maxilla are extremely worn. The second right molar, which has recently dropped out, had a large abcess-cavity at its labial roots, and another which has opened on the hard palate. On the left side, similar root-abcesses, affecting the second and third molar teeth, have caused complete destruction of that part of the alveolus, with loss of both the teeth. A similar condition has affected several of the teeth in the lower jaw.

In the vertebral column there was much arthritis in the articular processes of the cervical vertebrae, with lipping and eburnation. Several thoracic vertebrae are united by new bone in the position of the anterior longitudinal ligaments, and in the lumbar vertebrae there is extensive spondylitis.

In the right foot, the talus and calcaneus are firmly united by bone at the site of the joint between the talus and the sustentaculum. The

ligaments of the talo-navicular joint are ossified, and the margins of the calcaneo-cuboid joint are lipped.

Psusennes was therefore crippled and suffered severely from bony changes in various parts of his body.

Apparently the mummy had been painted red, as was the custom in the XXIst Dynasty, women being painted yellow. The remains of red colouring-matter may be seen all over the top of the skull, carried through, in all probability, from the linen wrappings by moisture in the tomb.

The fact that a ventral incision had been made, is indicated by the finding of the gold plate which had covered it.

Psusennes had a large head, with ample cranial capacity. Although not tall—1.66 metres by Pearson's formula for reconstruction of living height from dead bones—he was strongly built.

D. E. Derry.

DAS GRÄBERFELD
IN
DER NÄHE DER MASTABA DES PTAḤ-ḤETEP

VON

DR. AHMAD M. BADAWI.

Im Jahre 1938 wurden die Arbeiten des Herrn Prof. Dr. Selim Bey Hassan in der Umgebung der Mastabagruppen des Ptaḥ-ḥetep I, Akhet-ḥetep und Ptaḥ-ḥetep II zum Abschluss gebracht. Anschliessend daran bekam Architekt Abdel Salam Eff. Mohamed den Auftrag die in der Nähe der genannten Mastabas zerfallenen Decken wieder herzustellen. (Zur Orientierung des Lesers soll der beigefügte Plan, fig. 113, des Herrn Arch. J.-Ph. Lauer dienen.) Abdel Salam Eff. Mohamed hielt es für wichtig, gleich bei Beginn der Arbeitssaison die Verhältnisse der Verbindungsanlagen zwischen den Gräbern zu erforschen. Dem heutigen Besucher ist der Zugang zu den Gräbern des Ptaḥ-ḥetep I, Akhet-ḥetep und Ptaḥ-ḥetep II nur durch die Grabruinen des möglich. Nach der Ansicht des Architekten sollte der Gang zwischen dem Grabe des Ptaḥ-ḥetep I und den Gräbern des Akhet-ḥetep und Ptaḥ-ḥetep II die Hauptverbindung bilden. Er stiess aber auf zwei ältere Mastabas die ihm den Gang versperrten. Vom Süden aus erschien es von vornherein unmöglich einen Eingang zu finden, denn die dort liegenden Mastabas gehören einem anderen Zeitalter an. Das ergab sich daraus dass Akhet-ḥetep und Ptaḥ-ḥetep II ihre Gräber dem Bau der erwähnten Mastabas notwendigerweise angereiht hatten. Eine Verlängerung der oben genannten Strasse vom Hofe aus nach Osten lässt sich bei bestem Willen nicht finden, da sich die im Osten liegenden Gräber nach dem Hofe zu öffnen. Am äussersten Nordende der im Osten liegenden Gräber versuchte der Architekt noch einmal den Weg zu finden und glaubte schliesslich ihn zwischen der Ecke des letzten Grabes und dem Serdab des *Mrrj* gefunden zu haben. Bei der Freilegungsarbeit entdeckte er den

Eingang einer Steinmastaba (vgl. Taf. CXLVII). Sie war ausgeplündert und offenbar wieder in Gebrauch genommen worden. Das bedeutete keinen Abschluss der Arbeit, sie wurde vielmehr weiter fortgesetzt und zwar westwärts; hierbei legte man eine Reihe verschiedener wiedergebrauchter Gräber und auch spätere Anlagen frei. Die wissenschaftliche Auswer-

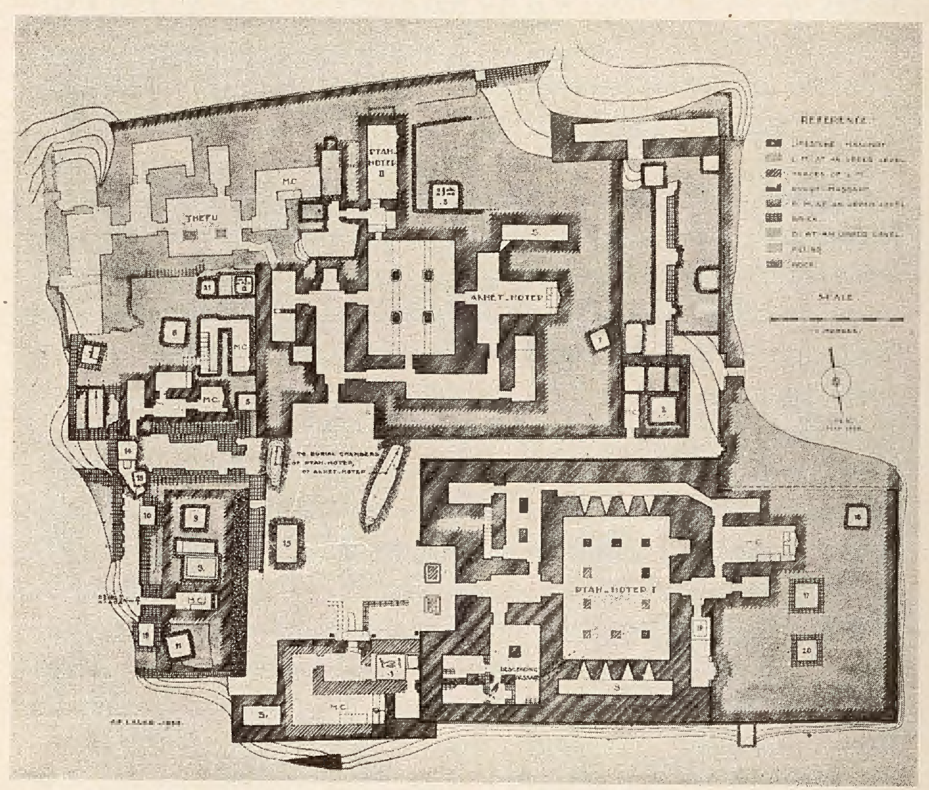
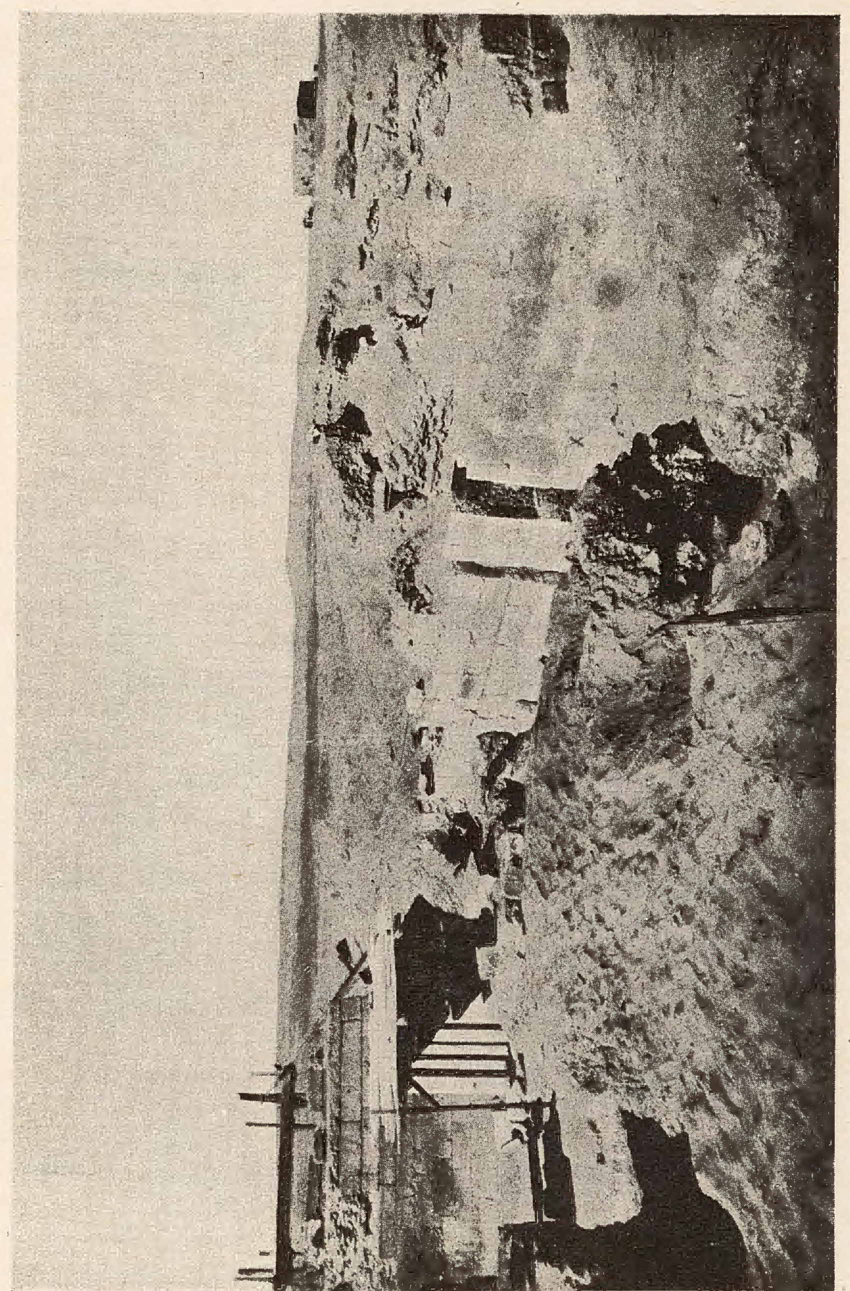


Fig. 113.

tung dieser Entdeckung erfordert eine sorgfältige, viel Zeit und Mittel beanspruchende Behandlung der im Schutt zerstreuten Bruchstücke. In Ermangelung sonstiger Hilfsquellen, wie Texte und Reliefs, liefern diese Bruchstücke die einzigen Anhaltspunkte für eine genauere Bestimmung der Zeit, in welcher die Grabanlagen entstanden sind. Für die späteren Anlagen ist man auf die Erforschung der Inschriften und der Bestattungssitten angewiesen.

Ahmad M. Badawi.



Eingang der neuentdeckten Steinmastaba.

RAPPORT

SUR LES TRAVAUX DE KARNAK

(1940-1941)

PAR

ABOU EL-NAGA ABDALLAH.

A Karnak, étant données les restrictions imposées par la guerre, le travail de cette campagne a dû être limité à parer aux besoins d'impérieuse nécessité.

J'ai procédé aux travaux suivants sur ce chantier qui m'avait été confié :

I. — Restauration du Portique de Sheshonq, entre le Temple de Ramsès III et le Second Pylône.

II. — Restauration de six colonnes de la Salle Hypostyle.

Le travail a commencé en même temps à ces divers endroits, le samedi 14 décembre 1940. Il a duré jusqu'au 17 mars 1941. Pendant cette période, la durée effective de travail a été de 74 jours, le reste du temps ayant été consacré aux congés officiels ou hebdomadaires.

I. — PORTIQUE DE SHESHONQ.

A. *État du Portique avant la restauration.*

L'état dans lequel se trouvait ce Portique exigeait des travaux de consolidation immédiats.

1° L'appui de l'extrémité sud de son architrave ouest était devenu d'une extrême fragilité, et cette architrave pouvait tomber d'un moment

à l'autre. En effet son point d'appui se trouvait réduit à un fragment détaché du bloc de pierre avoisinant.

(Voir coupe A. B., fig. 114 et pl. CLI.)

2° L'architrave nord portait une fente longitudinale de 7 m. 04, chacun de ses deux blocs étant brisé en plusieurs fragments, comme l'indique une vue prise d'en haut (fig. 116).

Par suite de ces cassures, le plus grand des fragments du côté nord, s'était fortement incliné (voir Élévation fig. 117 et pl. CLI). La plupart des autres fragments s'étaient également inclinés et détachés.

Ces cassures du Portique semblent remonter fort haut. Déjà l'attention de Legrain avait été retenue par cette menace de ruine. Il avait alors installé deux poutrelles, pour soutenir provisoirement la partie inclinée. Cette opération provisoire qui a effectivement réussi à éviter la chute de ce fragment qui porte une inscription intéressante, dont l'extrémité est a disparu, a été exécutée au moment où le Portique était remblayé à peu près jusqu'à la hauteur de l'architrave. La pression, résultant de la forte inclinaison de ce gros fragment, ne s'exerçait pas alors sur la section des deux colonnes soutenant l'architrave, mais elle se répartissait d'une façon inégale qui a affecté le chapiteau de la colonne ouest et son abaque. Ce chapiteau s'est dégradé comme l'indiquent l'Élévation (fig. 117), la coupe A-B. (fig. 114) et la photographie (pl. CLI).

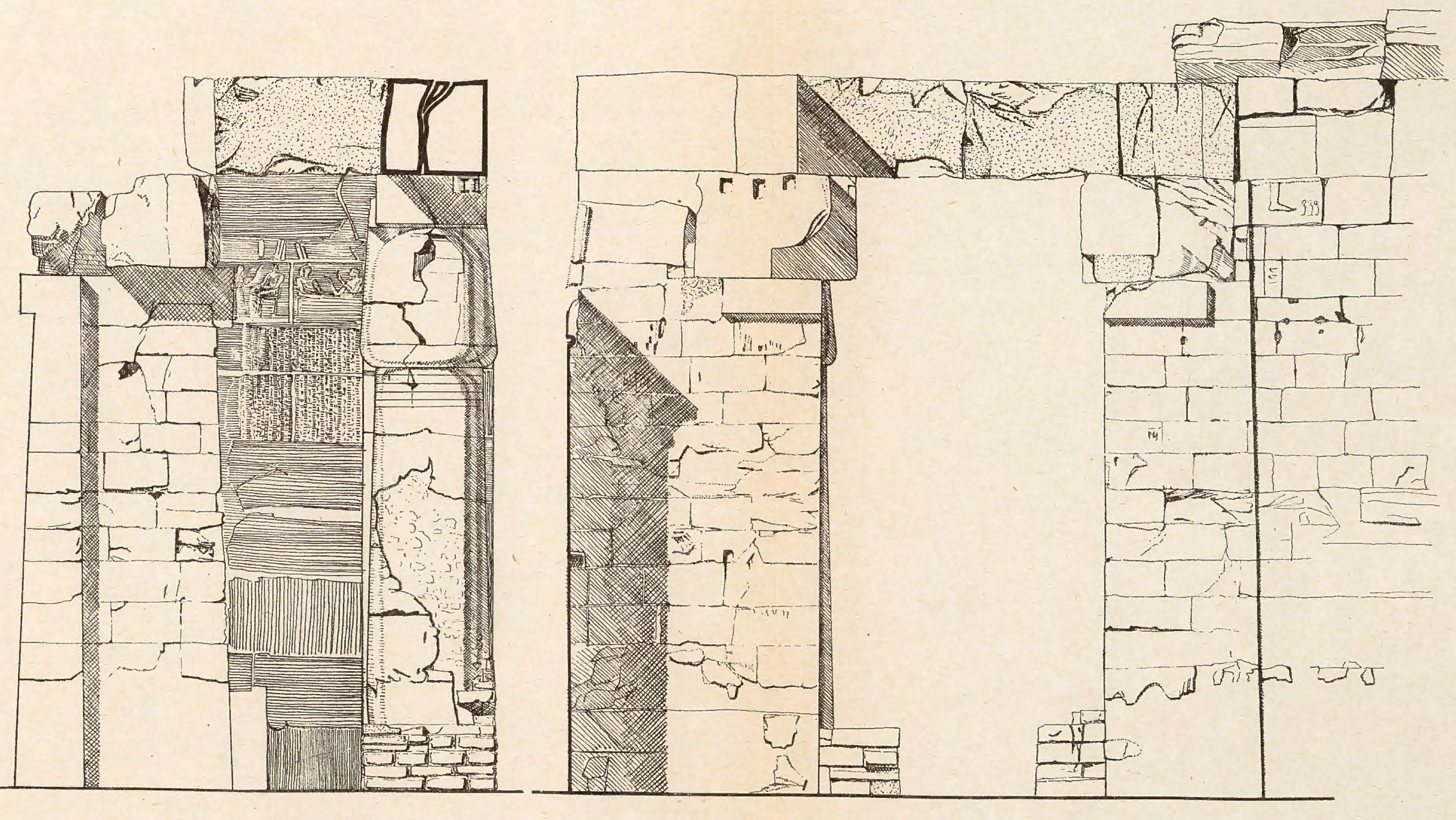
Il n'était possible de remédier d'une façon définitive à cet état dangereux qu'en redressant les fragments inclinés et en les replaçant dans leur position horizontale, avec un appui stable et sûr. Ce fut l'objectif de notre restauration.

B. *Travaux de restauration.*

En somme il s'agissait :

1° de fournir à l'architrave ouest un point d'appui sûr et stable, et ce en la soutenant par deux poutrelles reposant d'un côté sur la colonne ouest et de l'autre sur le montant de la porte, du côté sud.

En installant la poutrelle orientale, on a veillé à ce qu'elle ne fût pas parallèle à la face est de l'architrave, mais on l'a dirigée du côté ouest

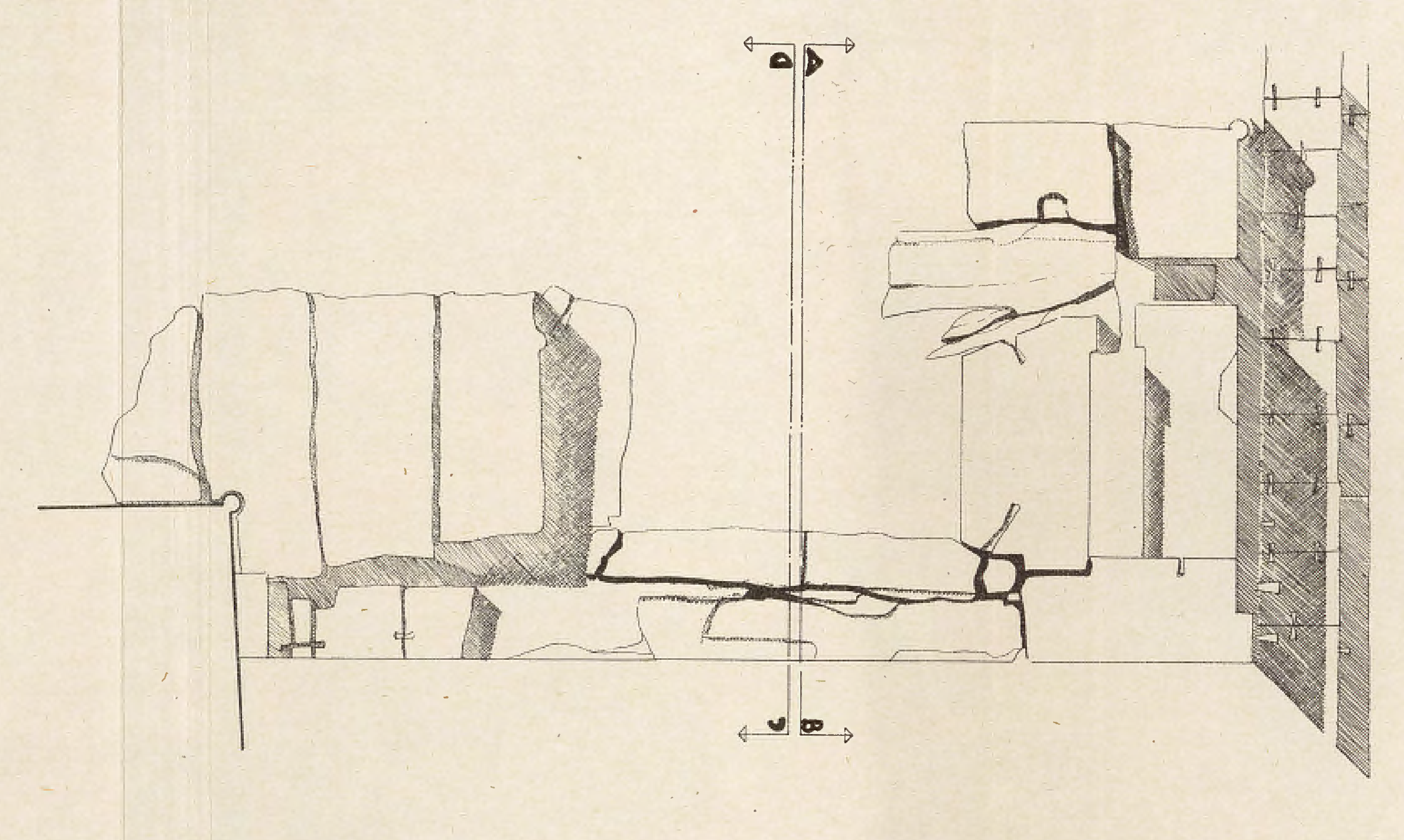


COUPE A-B

Fig. 114

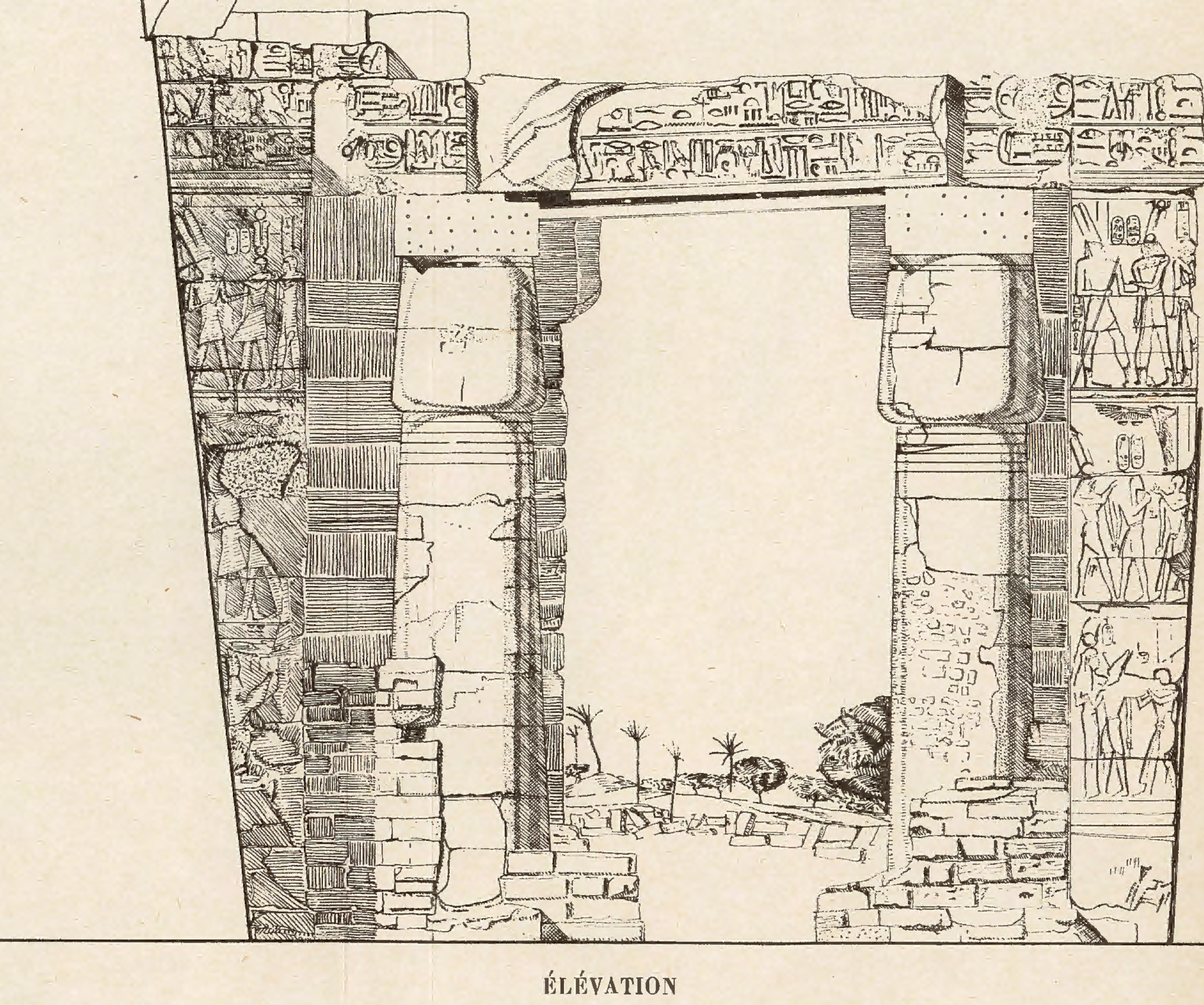
FAÇADE POSTÉRIEURE

Fig. 115



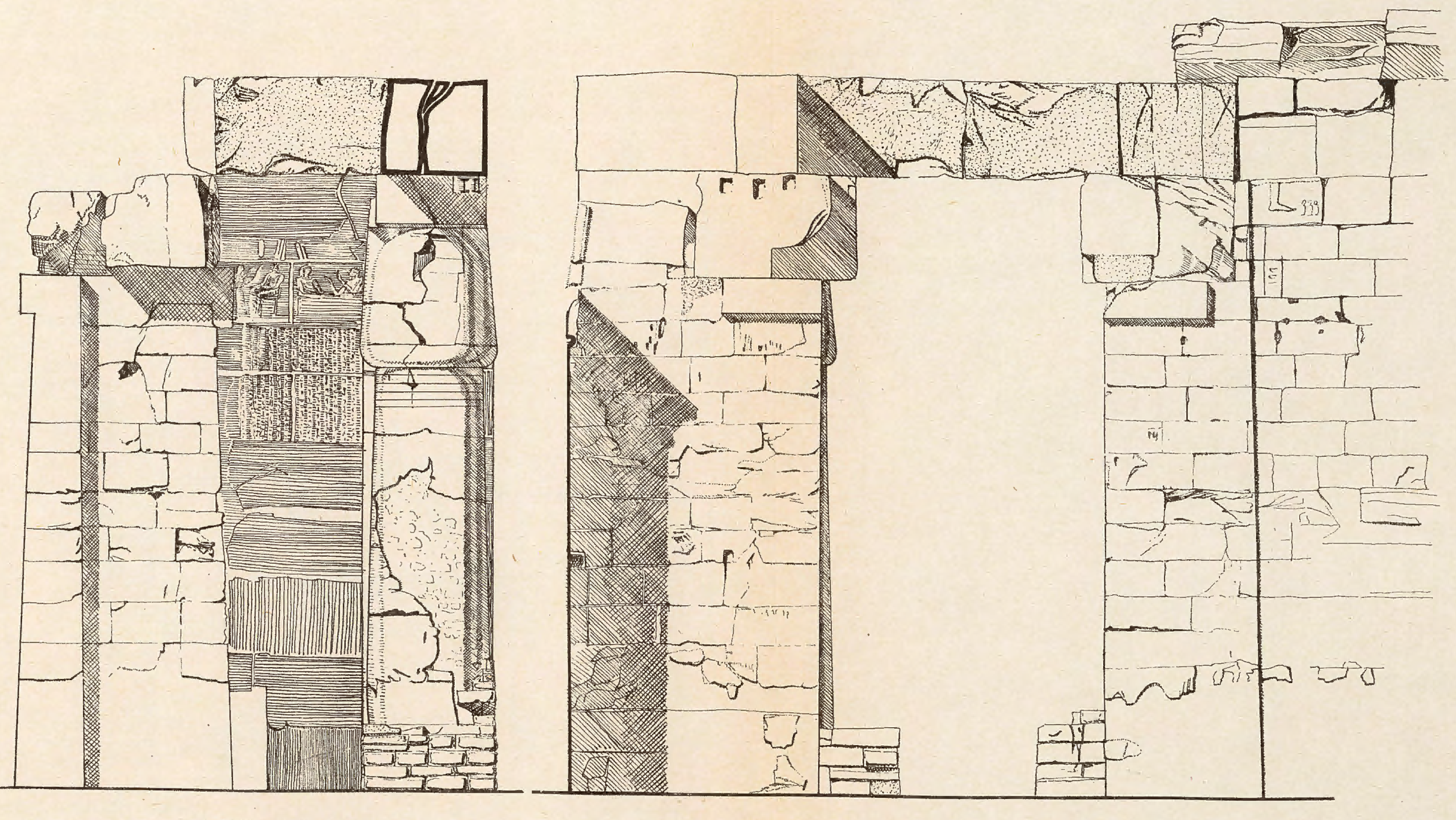
VUE DE HAUT

Fig. 116



ÉLÉVATION

Fig. 117

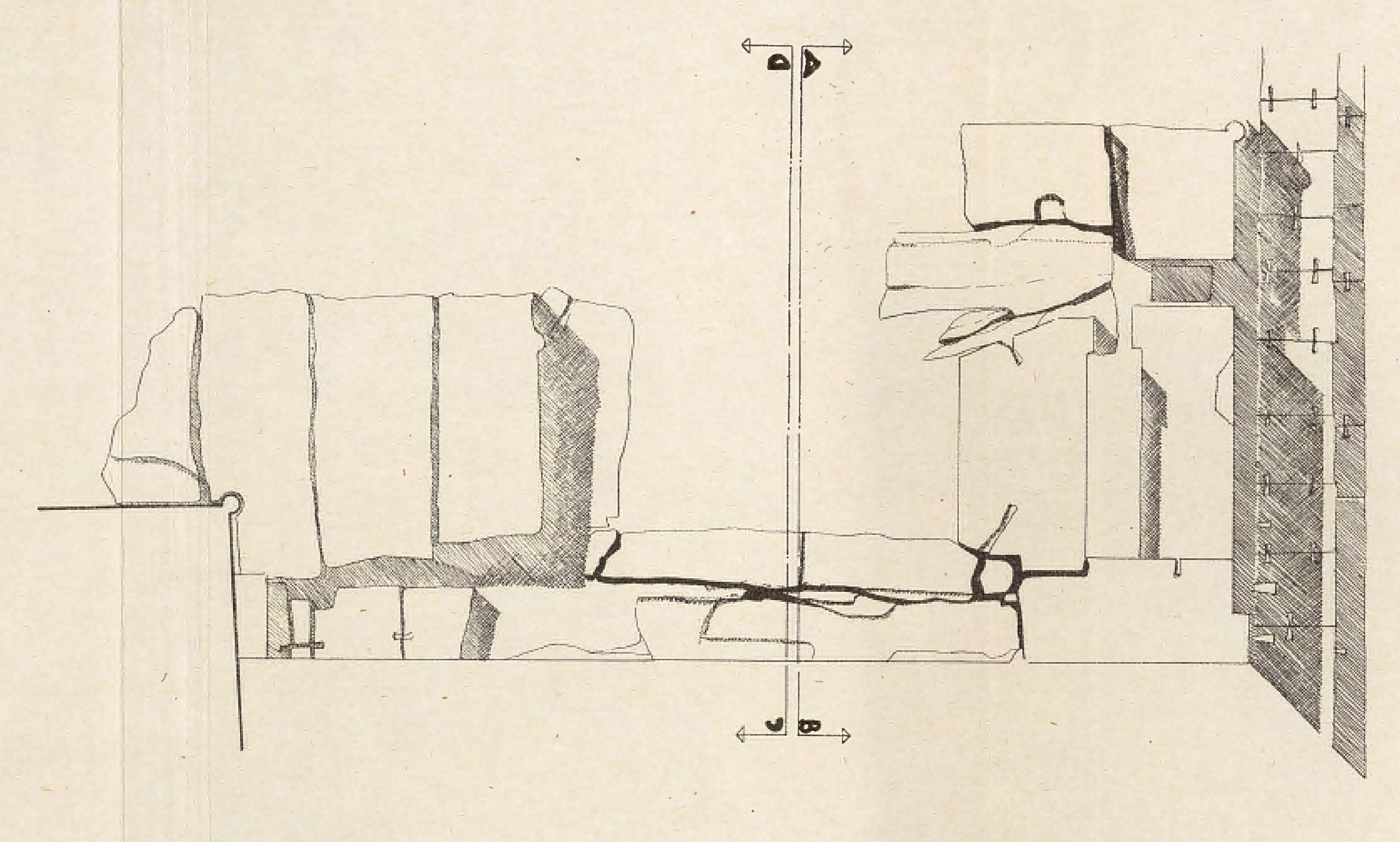


COUPE A-B

Fig. 114

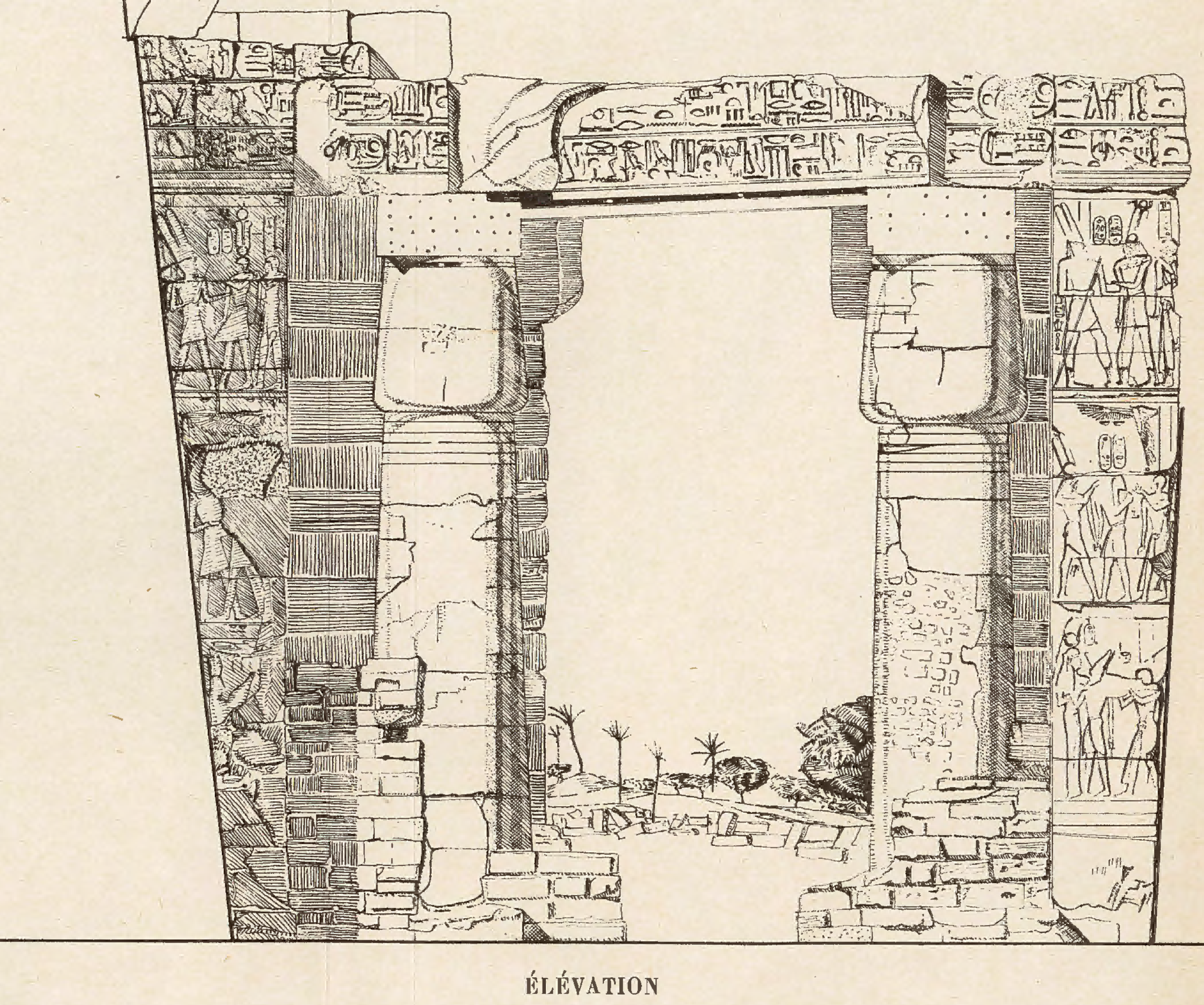
FAÇADE POSTÉRIEURE

Fig. 115



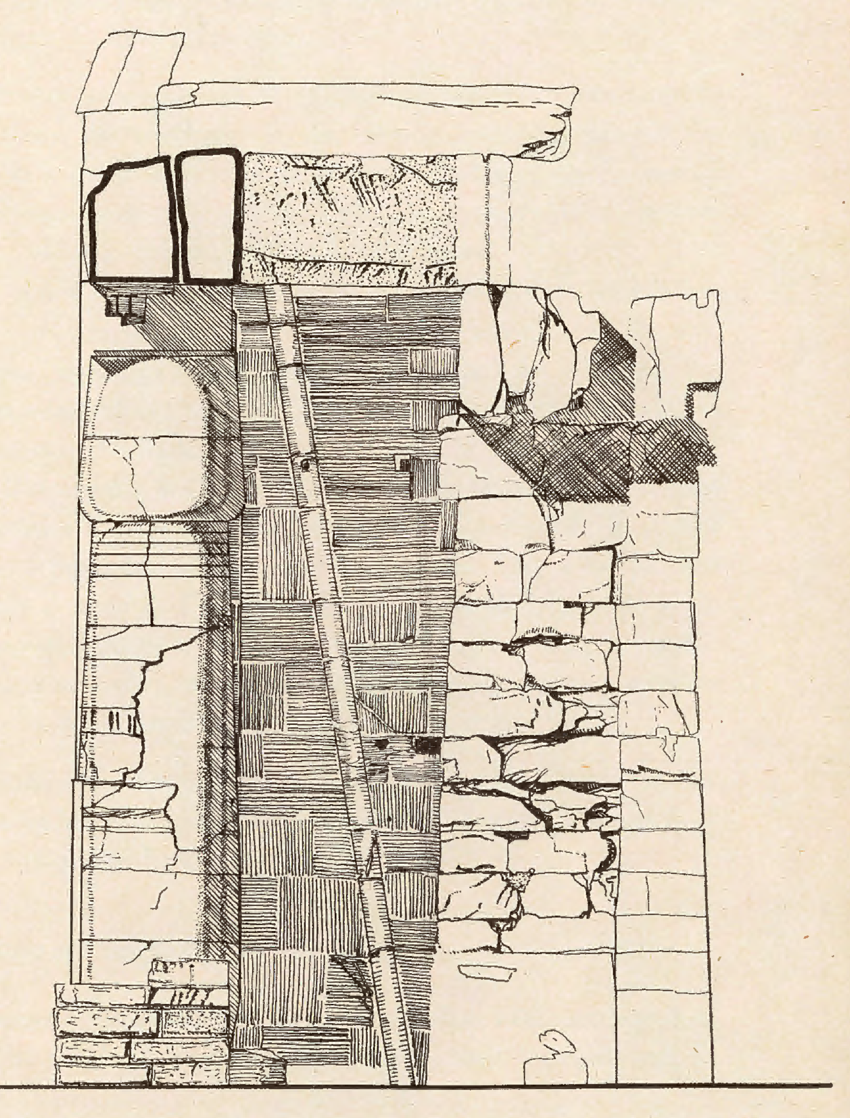
VUE DE HAUT

Fig. 116



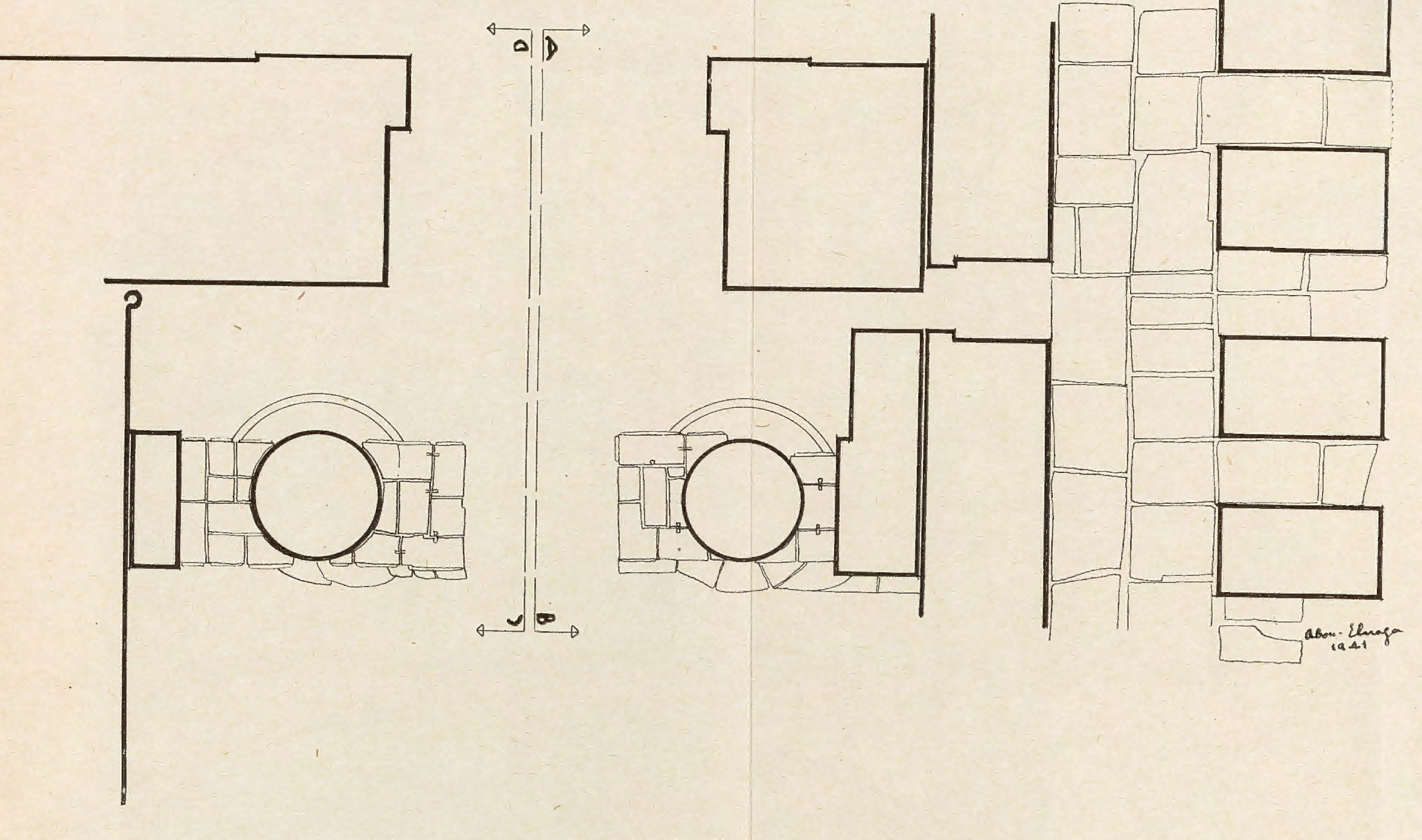
ÉLÉVATION

Fig. 117



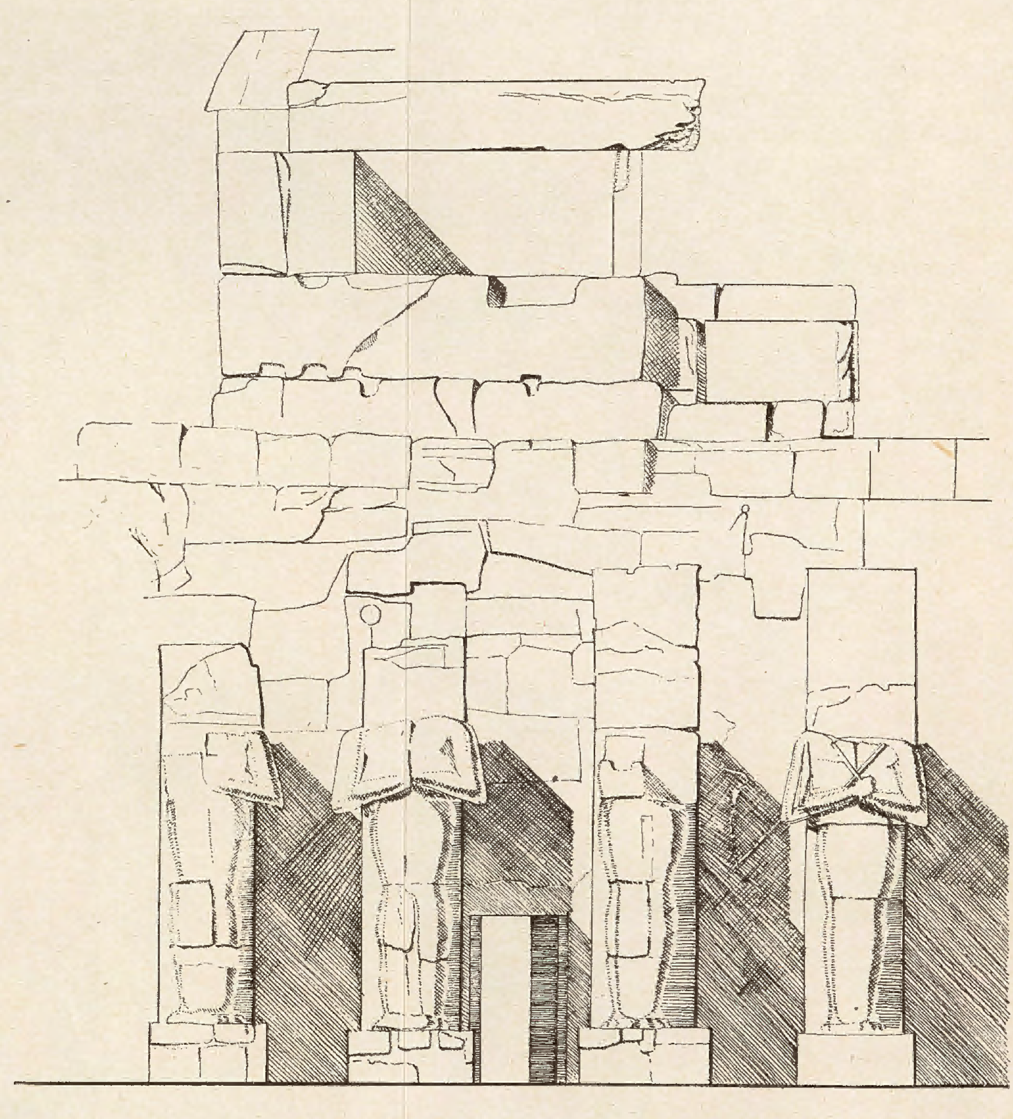
COUPE C-D

Fig. 121



PLAN

Fig. 122



VUE DE PROFIL

Fig. 123



pour qu'elle soit exactement parallèle au montant de la porte. Le poids de l'architrave de ce côté porte ainsi sur le centre du montant ; on évite de plus le croisement des poutrelles soutenant l'architrave ouest avec celles qui portent l'architrave nord.

2° de redresser les fragments de l'architrave nord et de les remettre dans leur position horizontale originelle, après un nettoyage complet des joints ; puis de soutenir tous ces fragments par quatre poutrelles comme il est indiqué dans la coupe A'-B' (fig. 118), de façon qu'ils soient tous en équilibre stable sur les deux colonnes est et ouest.

On a pris soin que toutes ces poutrelles fussent incrustées dans la face inférieure des deux architraves qui ne portent pas d'inscriptions. De cette façon elles sont invisibles et ne déparent pas l'aspect du Portique. Par ailleurs, cette insertion fait que l'architrave repose sur toute sa largeur et pas seulement sur celle de la poutrelle.

En même temps, on a veillé à ce que la poutrelle nord introduite dans la grande architrave nord fût posée à 15 cm. en retrait de la surface inscrite pour éviter toute atteinte aux inscriptions. Cela n'est pas allé sans difficultés à cause de l'existence de nombreux fendillements et de l'espace réduit qui sépare la partie inscrite de l'emplacement de l'architrave. Des traverses en fer ont été introduites dans les quatre poutrelles pour parer à l'aggravation des nombreux fendillements.

3° de consolider le chapiteau de la colonne ouest en l'entourant de huit ceintures en fer, visibles en partie dans l'Élévation de la coupe A'-B' (fig. 119), et en partie dans la planche CLII.

1° — *Installation de l'échafaudage :*

On a commencé l'exécution de ce projet en installant l'échafaudage dont le plan et l'élévation de l'armature principale, sont indiqués aux figures 118 et 119.

Cet échafaudage a été établi de façon à soutenir en même temps l'architrave ouest et l'architrave nord, au moyen de poutrelles horizontales, dont les unes servaient de sommier, les autres entouraient les jambages comme des ceintures horizontales fixées à diverses hauteurs. Jambages et

poutrelles ont été réunis par deux croisillons en forme d'X, l'un du côté nord et l'autre du côté sud (voir Élévation, fig. 119).

Une difficulté a été de trouver des poutres ayant la grosseur voulue ; on avait envoyé au Caire, avant ce travail, la plupart des poutrelles se trouvant à Karnak (grosseur : o m. 30 × o m. 30) pour les employer à d'autres travaux. On a résolu cette difficulté en réunissant un certain nombre de poutres les unes aux autres (voir pl. CXLIX).

Seulement on a eu soin, en effectuant ces combinaisons, de faire toujours porter le poids sur le centre de ces assemblages de poutres et jamais sur les clous qui les réunissaient, si faible dût être la pression en résultant.

2° — *Consolidation du chapiteau de la colonne ouest et de son abaque.*

Avant de procéder au relèvement de l'une des deux architraves, on a creusé le chapiteau et l'abaque de la colonne ouest, et on y a fixé des ceintures en fer ; les fissures ont été nettoyées et bouchées au ciment. L'élévation (fig. 119) et la coupe A'-B', planche CXLIX, montrent quelques emplacements de ces ceintures et de ces fentes après nettoyage et rebouchage ; la figure 114 montre ces fentes avant le travail, les planches CLII et CLIII leur état après achèvement du travail.

3° — *Redressement et consolidation de l'architrave ouest :*

Une fois l'installation de l'échafaudage et la consolidation des éléments verticaux du portique terminées, on a passé à la fixation de ses éléments horizontaux. On a d'abord calé l'extrémité nord de l'architrave ouest par des coussins de bois placés sur des traverses disposées à cet effet. Puis on a graduellement relevé, à l'aide de grues, l'extrémité sud de l'architrave qui avait pris une légère inclinaison à la suite du fléchissement de ses appuis.

On avait au préalable creusé dans l'architrave une loge dans laquelle on introduisit deux poutrelles qu'on recouvrit ensuite d'un grillage de fer destiné à porter un crépi. Les extrémités sud des poutrelles furent noyées dans le béton pour les préserver de la rouille et pour les rendre invisibles. Le béton lui-même fut recouvert par un crépi de même couleur que la pierre du monument.

Les dimensions de cette architrave sont les suivantes :

Hauteur.	Longueur.	Largeur.	Côté biseauté.
1,65	(3,90 ×	1,80 —	1,50 × 0,50) = 10 m³. 96.

Le poids mort serait donc de 22 *tonnes* environ.

L'architrave a été placée sur deux poutrelles d'une grosseur de 26 cm. sur 11 cm, 3.

4° — *Redressement et consolidation de l'architrave nord :*

Les parties inclinées de l'architrave nord ont été redressées suivant la méthode employée pour l'architrave ouest. Des loges ont été creusées dans sa face inférieure pour y introduire les poutrelles destinées à servir de support.

Les difficultés à surmonter pour le redressement des fragments de cette architrave et pour l'introduction des poutrelles en fer le supportant, ont été plus grandes que pour l'architrave ouest : l'architrave nord, en effet, reposait sur une colonne par chacune de ses extrémités et ses fragments, particulièrement importants et lourds à manœuvrer, exigeaient des poutrelles de soutien plus longues.

Les dimensions de cette architrave sont les suivantes :

Longueur.	Largeur.	Hauteur.
7,04 ×	1,80 ×	1,65 = 20 m³. 92.

Le poids mort serait donc de 42 *tonnes* environ.

L'architrave a été renforcée par quatre poutrelles d'une grosseur de 30 cm. × 12 cm. 5.

C. *Travaux complémentaires.*

A côté de ces travaux fondamentaux, nous en avons exécuté quelques autres de détail dont les principaux sont :

1° — L'installation d'une ceinture en fer autour de la saillie de la pierre ouest (voir coupes A-B fig. 114 et A'-B' fig. 118), pour prévenir les fissures.

2° — L'installation de deux ceintures en fer à la saillie de la pierre est, en face de la précédente (voir coupe C-D fig. 121), en restaurant au béton

la partie inférieure de ce bloc de pierre pour en préserver les parties dégradées et les empêcher de tomber.

3° — La fixation du fragment de pierre sur lequel reposait l'architrave ouest au bloc voisin. Les crampons de fer introduits à cet effet ont été noyés dans le béton avec les poutrelles soutenant l'architrave.

4° — La pose de petites attaches de fer pour resserrer les fissures dans les trois architraves (nord, ouest et est) de la porte.

5° — Le nettoyage des joints qu'on a ensuite bouchés au ciment à divers endroits du Portique et l'exécution des retouches de détail nécessaires (voir pl. CLII et CLIII montrant l'aspect de la porte après l'achèvement du travail).

Dans tous ces travaux de moindre importance, on s'est conformé au principe de Boïto : « Le minimum de travail, le minimum d'adjonctions.» On s'est donc borné à exécuter ce qui était strictement indispensable à l'entretien du monument en évitant que les restaurations lui donnassent un air de neuf en lui faisant perdre son cachet antique.

On a restauré de la même façon le montant est de la porte (du côté de l'intérieur) indiqué dans la coupe C-D, (fig. 121). On n'a enlevé de ses pierres que celles qui étaient désagrégées. La surface de ce montant n'a pas été nivelée au crépi afin de lui conserver son aspect antique.

6° — Le rattachement des parties de l'architrave nord, après leur soulèvement par des liens de fer destinés à les fixer définitivement.

II. — RESTAURATION DES COLONNES DE LA SALLE HYPOSTYLE.

Les travaux de la salle hypostyle n'ont pas eu l'importance de ceux du Portique de Sheshonq. Ils n'ont consisté qu'en mesures courantes de consolidation et de fixation par des crampons de fer, des blocs détachés ou menaçant de tomber.

Voici, à titre d'exemple, ce qui a été fait pour la première colonne de la rangée centrale de droite de la salle hypostyle et pour la première des petites colonnes de la rangée voisine.

Quelques fragments du chapiteau de la grande colonne étaient en train de se détacher et menaçaient de tomber. Nous avons installé au bas de ces fragments, des agrafes en fer les reliant solidement au corps du chapiteau et posé les crampons nécessaires en supplément. Agrafes et crampons ont été ensuite recouverts d'une couche de crépi. Nous avons exécuté ces travaux du côté de la pierre qui ne portait aucune inscription. De plus nous avons exécuté toutes les réfections de détail indispensables dans le chapiteau et dans le corps de la colonne.

Quant à la petite colonne, son abaque était sérieusement dégradé, par suite de la forte pression qu'elle subissait. Les parties dégradées ont été provisoirement fixées pour prévenir toute chute ; puis on a taillé des loges, introduit des ceintures qui réunissaient ces parties et coulé du ciment sur le tout.

L'érosion ayant gagné une partie du chapiteau de cette colonne, les restaurations nécessaires ont été effectuées. D'autres colonnes ont été restaurées de même, trois grandes et trois petites.

Tel est l'aperçu sommaire des travaux exécutés cette année à Karnak. Les circonstances nous ont obligés à les réduire au minimum, mais nous avons pu néanmoins mener à bien, pendant cette saison, la restauration, fort délicate, du Portique de Sheshonq.

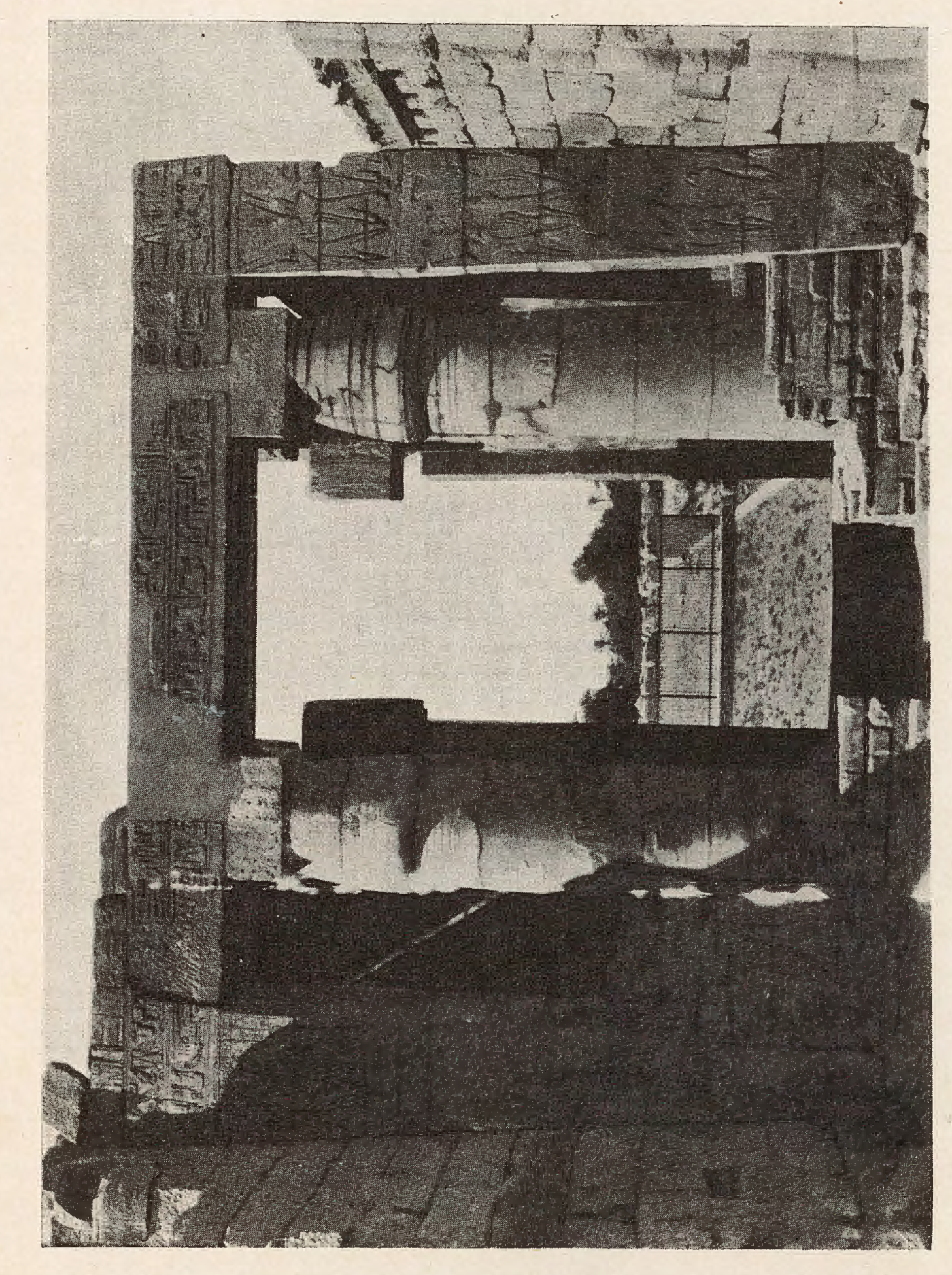
Espérons que les crédits alloués nous permettront d'élargir le champ du travail pendant la prochaine campagne. Il le faut si l'on ne veut pas que l'œuvre de désagrégation qui, elle, ne connaît pas de crise, gagne de vitesse le travail de réfection de monuments qui ne seront éternels que dans la mesure où l'on viendra à leur secours.

Abou el-Naga Abdallah.

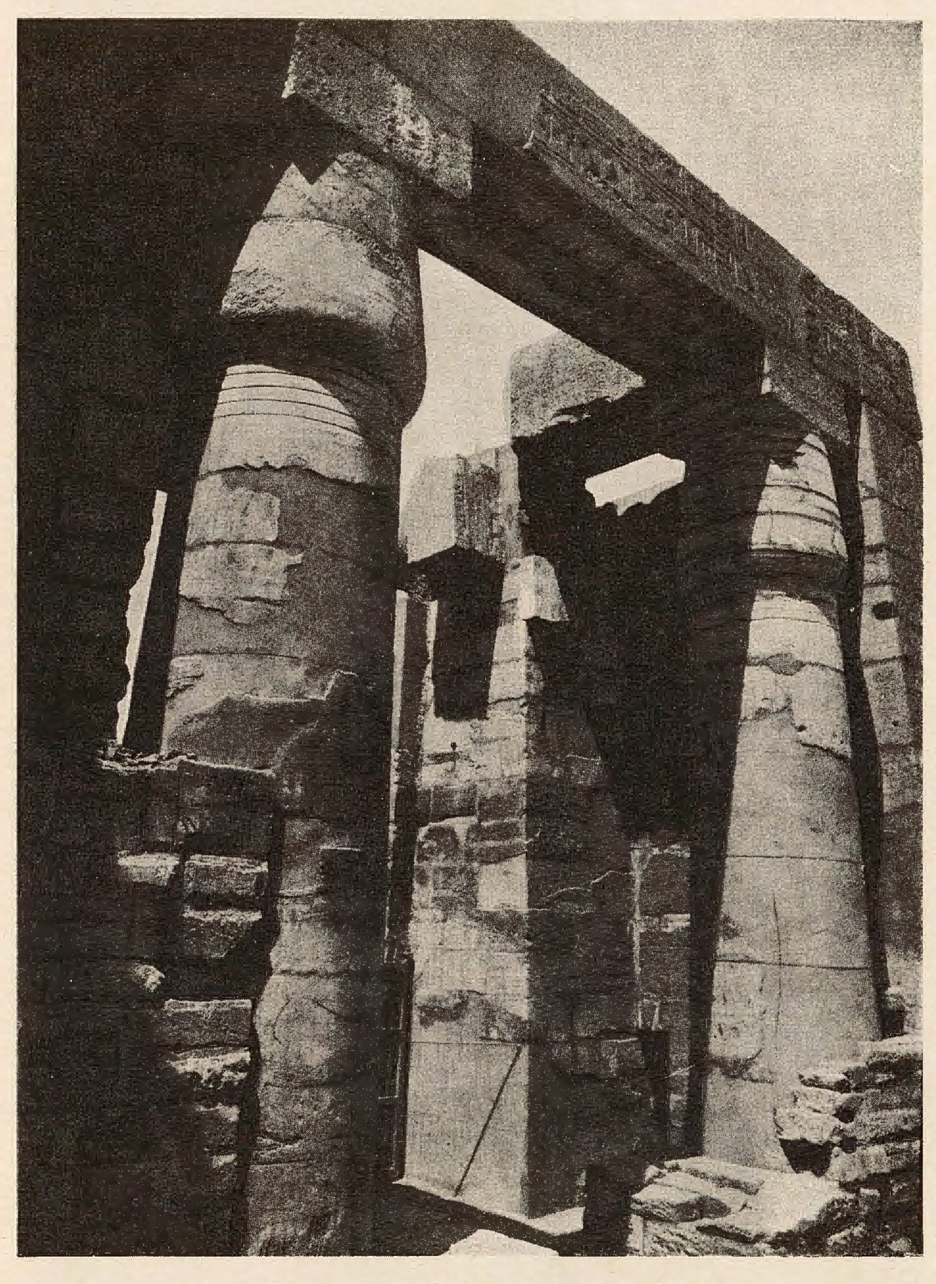
Le Caire, août 1941.



Portique de Sheshonq avant la restauration.



Portique de Sheshonq, vue de face.



Portique de Sheshonq après la restauration.

RECENSIONS

S. R. K. Glanville. *Catalogue of demotic papyri in the British Museum*, vol. I, *A Theban archive of the reign of Ptolemy I, Soter,* Oxford 1939, petit in-fol., LIII-74 pages, 13 planches.

Jusqu'à présent un petit nombre seulement des papyrus démotiques du British Museum ont été publiés. A la demande du regretté H. R. Hall, Sir Herbert Thompson avait rédigé un catalogue sommaire de toute la collection, en répartissant les papyrus par groupes. Ce catalogue doit servir de base à la publication générale, dont M. Glanville vient d'éditer le premier volume.

On y trouve, reproduits en magnifiques héliogravures, transcrits, traduits et commentés, douze papyrus de caractère juridique, acquis en un seul lot aux environs de 1900. Ils datent tous du règne de Ptolémée Ier et sont relatifs, sur un laps de temps qui couvre vingt-trois ans, à la possession d'une maison sise à Thèbes, au nord du mur d'enceinte du grand temple d'Amon, dans l'angle formé par sa rencontre avec la partie ouest du mur d'enceinte du temple de Montou.

Ce lot de papyrus fait lui-même partie d'un ensemble plus étendu que M. Glanville a réussi à déterminer. L'Introduction de son livre établit en effet que ces papyrus appartiennent à une collection de titres de propriété, dispersée à différentes dates au hasard des trouvailles successives et des ventes, et dont les éléments se trouvent actuellement à Paris, à Philadelphie, à Manchester, à Bruxelles et à Strasbourg. Le dernier détenteur antique de ces archives, — et par conséquent le propriétaire de la maison thébaine à laquelle elles se rapportaient, — les avait rangées dans une petite maison qu'il habitait dans la nécropole, un peu au-dessus du village actuel de Drah Abou'l-Négah. Ce fut là que la mission archéologique de Philadelphie trouva, en 1922, dans deux jarres ficelées avec soin, ce que les recherches antérieures, officielles ou clandestines, en avaient laissé.

Le commentaire de M. Glanville met en œuvre tous ces documents, ce qui augmente singulièrement son envergure et sa solidité. Grâce aux connexions reconnues, la date de ce lot du British Museum est définitivement établie, et c'est un gain sérieux pour les études démotiques de pouvoir enfin tabler sur un ensemble de documents dont l'attribution au règne de Ptolémée Ier ne souffre plus de discussion. M. Glanville en profite pour réexaminer la question de la datation des actes publics sous ce règne. Il conclut qu'elle prit pour point de départ l'accession effective du Lagide au trône, soit l'année 304.

En même temps les détails tirés de toutes ces pièces d'archives permettent à M. Glanville de reconstituer la vie d'un quartier de maisons à Thèbes, pendant un quart de siècle, avec ses partages, ses ventes, ses modifications, ses arrangements. Ce n'est pas le moindre intérêt de cette rigoureuse étude, conduite avec l'aide de

tous les plans et graphiques souhaitables, que d'y voir s'animer, avec toutes les préoccupations de la vie quotidienne, ces humbles maisons de briques crues qui semblent, lorsque la pioche des fouilleurs les met à jour aux abords des temples, n'avoir eu jamais ni âge, ni histoire.

Grâce à M. Glanville, la maison du charpentier d'Amon, Djoufakhi, sise en Thèbes au temps d'Alexandre le Grand et de ses premiers successeurs, n'est plus dans ce cas. Mais qui pourrait jurer que, si ses débris se cachent encore dans le kôm de Karnak, les archéologues auront jamais le moyen de l'identifier?

Étienne Drioton.

N. et B. Langton, *The cat in ancient Egypt* (illustrated from the collection of Egyptian Figures formed by N. and B. Langton), 1940, in-4°. Cambridge University Press.

Mr. Langton a publié dans ce livre la splendide collection de statuettes de chats, qu'il a pu réunir durant sa vie. Cette importante et unique collection a été exposée à Londres en 1936 sur la demande spéciale du Comité de l'Egypt Exploration Society. Quelques-unes des pièces qu'il a publiées, avaient déjà été décrites dans le *Journal of Egyptian Archaeology*. C'est Mr. H.W. Fairman qui s'est occupé des inscriptions et de leur traduction. Il s'est acquitté de sa tâche avec son exactitude coutumière.

Ce livre n'est pas, en réalité, l'histoire du chat dans l'ancienne Égypte, comme son titre semble l'indiquer, mais plutôt, un catalogue raisonné de la collection que possède l'auteur, précédé d'un court chapitre sur les traces anciennes du culte du chat en Égypte. Il a classé ses statuettes en groupes qui se rapportent tantôt aux chats, parties et groupes de chats, leurs emblèmes et leurs bijoux, et tantôt au culte de cet animal qui a occupé une place si importante dans le panthéon égyptien. L'assimilation de la lionne avec la déesse Bastet remonte, selon l'auteur, à une époque très reculée (Ve dynastie), où le culte du soleil, d'origine héliopolitaine, avait exercé une influence prédominante en Égypte. Le culte de cette déesse se rencontre d'ailleurs dès la IIIe dynastie, puisque Neferma'at, dans sa tombe de Meidoum, est qualifié de «prêtre de Bast»; les liens qui rattachent son culte à celui de Horus, puisque cette déesse est «fille de Rê'» révèlent une parenté avec Isis, ce qui explique peut-être son nom de «Ba-Ist», auquel Langton attache une valeur significative. Cette parenté se confirme peut-être aussi par la présence des déesses léontocéphales pourvues d'ailes protectrices que Langton décrit dans son chapitre sur les «Protection Groups», chapitre qui est très suggestif.

Quelques pièces décrites par Langton sont extrêmement rares et très précieuses, comme par exemple le n° 163 (p. 35 et pl. XI). Ce petit groupe représente un sphinx à tête humaine, et c'est uniquement parce que le sphinx représente en Égypte le corps du félin royal, que l'auteur l'a classé avec les chats. Le fait que ce sphinx est représenté avec ses petits, a induit l'auteur à le rapprocher de quelques autres groupes de chattes représentées avec leurs petits. Il conclut en outre que ce sphinx est de sexe femelle, ce qui est très rare en Égypte. On connaît le sphinx féminin de la reine Tii, épouse d'Aménophis III à Sedeinga en Nubie (voir le chapitre de J. Ilberg dans W. H. Roscher, *Ausführliches Lexikon der gr. u. röm. Myth.*, IV, *col.* 1320), et deux autres sphinx du même sexe, formant le thème décoratif de deux cratères rapportés de Syrie, l'un par Seti I, et l'autre par Ramsès II

(voir Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art égyptien* et aussi P. Montet, *Les reliques de l'Art syrien dans l'Égypte du Nouvel Empire,* p. 111)[1]. A part ces rares exemples, on ne connaît pas d'autre sphinx féminin en Égypte, ce sont les Phéniciens qui ont créé ce mythe en remplaçant les deux déesses Isis et Nephtys déployant leurs ailes protectrices sur l'enfant Horus qui sort du lotus, par deux sphinx de sexe femelle, pourvus d'ailes, protégeant l'arbre sacré. On rencontre ce thème en Égypte au début du Nouvel Empire sur une boîte à fard de la XVIIIe dynastie (Chassinat, *Une tombe inviolée aux environs de Médinet el-Gorab dans le Fayoum, B.I.F.A.O.*, I, pl. III, et H. Danthine, *Le palmier-dattier et les arbres sacrés dans l'iconographie de l'Asie Occidentale ancienne,* n° 929, vol. I, p. 254 et vol. II, pl. 152 et sur un plat faïencé de la même époque (Petrie : *Kahun, Gurob and Illahun* pl. XX, 4, p. 19); mais ces objets découverts en Égypte sont attribués à des artistes étrangers (voir aussi : J. W. Crowfoot and Grace M. Growfoot, *Early ivories from Samaria,* 1938 et F. Thureau-Dangin, A. Barrois, G. Dossin, M. Dunand, *Arslan-Tash*).

Le livre sur le chat de Langton constitue un noyau important pour servir de base à l'histoire du chat et de son culte en Égypte. On aurait cependant aimé voir le premier chapitre : «*Early traces of a cult*» un peu plus développé. Le chat a sûrement joué un rôle considérable dans le folklore égyptien, tantôt associé au singe, tantôt à l'oie, et même à d'autres animaux. Il serait à souhaiter que tous ces matériaux fussent recueillis et publiés. A part le chat de Pachedou (*Le Musée égyptien,* I, pl. III.) que mentionne Langton, il y aurait encore : le chat et l'oie (Tomb. d'Apy à El-ʿAmarna, N. de G. Davies, *The Eg. Expedition,* dans *Bull. Metrop. Museum,* XV, 1920, p. 31), le chat, l'oie et le singe (sous le siège de la reine Tiy, dans *Bull. Metrop. Museum,* XXIV, 1929, figs. 1 et 6), le singe et le chat (J. E. Quibell, *Excav. at Saqqara,* 1908-9, 1909-10 [1912], pl. LXIX, n° 2 = pl. LXXVI, n° 11), etc., les représentations satiriques contenues dans les papyrus de Turin et du British Museum (R. Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden des Aeg. Altertums,* pl. XXIII, où le registre *B* est particulièrement consacré au chat). Par ailleurs, les mentions du chat ne manquent pas dans la littérature. Il est dit dans le *Papyrus Anastasi* I (Brit. Mus.) : «Il est plus petit qu'un chat et plus grand qu'un singe.» Après avoir joué un rôle prépondérant dans la mythologie, non seulement en tant que Bastet, mais aussi contre le serpent Apophis, le chat est souvent représenté comme animal favori sous la chaise du patron dans les peintures tombales. Dans la chasse il devient une aide précieuse pour son maître (N. M. Davies, *Ancient Egyptian Paintings,* pl. LXV), où il est de nouveau représenté avec l'oie. Toutes ces fonctions ne sont qu'effleurées par Langton dans son livre sur le chat, et elles méritent sans aucun doute de faire l'objet d'une étude approfondie.

Le chat s'est transmis dans la littérature tardive, puis dans les littératures médiévale et moderne, de même qu'un certain nombre d'autres animaux qui sont devenus les personnages principaux de nos fables. Il paraît sous des noms très variés tels que : *Hinzé* (dans le *Roman du Renard*), *Hidigeigei* (dans le *Trompeter von Säkkingen*), *Raton* et *Raminagrobis* (dans les fables de La Fontaine), sous la forme du Chat Botté, etc. De nos jours même, le chat est l'objet d'une attention particulière en Égypte. On y poursuit les chiens errants, mais on ne touche pas aux chats. G. Ebers a mentionné le rôle du «Katzenvater» (dans : *Aegypten*), et dans les proverbes courants en Égypte, le chat est souvent cité (E. Littmann, *Kairiner Sprichwörter und Rätsel,* nos 151, 168, 206, 238, 242, 257, etc.).

J. Leibovitch.

[1] Voir aussi L. Borchardt : *Allerhand Kleinigkeiten,* p. 36.

Vikentiev. — *La Légende des Deux Frères et la recherche de l'immortalité.* Premier mémoire : *L'énigme d'un papyrus,* Le Caire 1941, in-4°, VIII-76 pages, 5 planches. Deuxième mémoire : *Voyage vers l'île lointaine. Les nouveaux aspects du Conte du Naufragé,* Le Caire 1941, in-4°, XV-108 pages, 3 planches.

Plus d'un lecteur aura l'impression que ces deux livres l'entraînent vers des terres inconnues. Impression juste, car, en les écrivant, M. Vikentiev est sorti des sentiers battus de l'égyptologie — d'aucuns penseront de l'égyptologie même — pour partir à la découverte de nouveaux horizons.

L'égyptologie n'est une fin en soi que pour les égyptologues : il est normal que ceux-ci s'enferment volontairement dans son cercle pour le mieux explorer. Mais la civilisation égyptienne qu'ils ressuscitent n'a été à aucun moment de son histoire un phénomène isolé. Elle a eu ses origines dans les civilisations préhistoriques qui l'ont précédée, ses affinités avec les autres groupes culturels issus de la même souche qu'elle, ses relations enfin avec les centres voisins. Une fois donc l'Égypte connue pour elle-même, il est indispensable, pour donner à cette connaissance sa valeur humaine, d'explorer les environs et de rattacher autant que possible autour d'elle les liens d'origine, d'affinités et de relations.

Tâche ardue, parce que, tandis que l'Égypte ancienne s'est racontée dans d'innombrables documents, l'historien ne trouve qu'un nombre de documents notablement moins dense sur les civilisations fleuries à ses approches. Sur les origines, l'obscurité est à peu près complète.

Il existe pourtant un domaine où l'exploration, quoique plus délicate à poursuivre qu'ailleurs, se trouve moins dépourvue de moyens : le folklore. Les contes dans lesquels l'humanité de l'époque néolithique a concrétisé sa philosophie et sa science ont été dispersés, avec les migrations de peuples, aux quatre coins de l'univers. Consignés par écrit, ils ont emprunté aux milieux qui les ont transcrits une allure générale et des traits spécifiques qui les feraient prendre pour des créations de ces civilisations si des comparaisons ne venaient démontrer qu'ils ne leur ont pris que des modes d'expression. Universalité d'un fonds commun sous des aspects si diversifiés qu'ils peuvent sembler à première vue étrangers les uns aux autres, tel est le caractère fondamental de la matière folklorique.

Jusqu'à présent sa recherche n'avait jamais porté sérieusement sur les matériaux laissés par l'ancienne Égypte. Il ne s'était pas en effet trouvé de savant assez rompu

à la fois aux méthodes folkloriques pour les appliquer avec le discernement nécessaire, ni assez égyptologue pour éprouver par lui-même le sens vrai des textes égyptiens et se rendre compte de leur résistance aux assimilations. De l'aveu de tous, M. Vikentiev est maintenant ce savant. C'est pourquoi ses livres, même s'ils les étonnent par la nouveauté de ses recherches et laissent encore sceptiques certains d'entre eux, trouveront audience auprès de tous ses collègues.

Les deux mémoires qui viennent de paraître ne sont d'ailleurs que l'amorce d'une série que M. Vikentiev entend consacrer à poursuivre le filon qu'il a découvert : la version égyptienne de ce qu'il appelle la *Légende des Deux Frères*. Il ne s'agit pas là du conte égyptien conservé par le Papyrus d'Orbiney — encore que, selon l'auteur, celui-ci en représente une version, — mais d'une vaste épopée sur la recherche de l'immortalité, dont les versions, adaptations ou débris sont reconnaissables dans le folklore du monde entier, permettant ainsi de remonter à une source commune antérieure, et de beaucoup, aux temps historiques.

Le premier mémoire de M. Vikentiev « nous introduit *in medias res* », selon l'expression de l'auteur dans son Avertissement. Il s'attache à reconstituer un curieux épisode de ces luttes d'idées qui ont agité le monde antique, aussi bien qu'elles ébranlent le nôtre, mais qu'il est donné trop rarement de saisir sur le vif. Le problème qui lui sert de point de départ est posé par un fait d'ordre archéologique relatif au papyrus 3024 du Musée de Berlin ; problème que le traitement subi par ce papyrus, coupé en sept segments pour la commodité de sa conservation, a risqué de laisser passer inaperçu. Ce papyrus, qui remonte au Moyen Empire, a été acquis de la collection d'Athanasi. Au moment de son entrée au Musée de Berlin, c'était une seule pièce de 3 m. 50 de longueur. La majeure partie en était occupée par l'œuvre pessimiste célèbre dans la science sous le nom de « Lebensmude » ou de « Dialogue d'un Égyptien avec son âme ». A la fin, en adjonction sur un feuillet collé, un fragment de ce qu'on appelle « Le Conte du Berger » se présentait dans des conditions particulières : écrit en colonnes plus distantes que de coutume, comme si un scribe avait voulu plutôt remplir un espace qu'éditer une œuvre dans la forme normale, avec les quatre colonnes du début et les quatre de la fin soigneusement effacées par un lavage.

Ce dispositif singulier reçoit de M. Vikentiev l'explication suivante. Le papyrus 3024 de Berlin, tel qu'il se présentait avant son sectionnement, était bel et bien un instrument magique destiné à détruire, par envoûtement, les idées exprimées par le *Conte du Berger*. Dans ce dessein, un scribe avait copié sur une feuille séparée le début de ce texte, représentant l'œuvre entière, suivant l'axiome *pars pro toto* d'application courante en magie. Il avait « tué » l'écrit incriminé en lui enlevant les colonnes initiales et terminales, soit la tête et les pieds. Par surcroît de précautions et pour que quelque esprit n'émanât plus de ce cadavre, il en avait confié la garde magique à un libelle d'inspiration opposée, à la fin duquel il l'avait collé et au centre duquel l'écrit condamné se trouvait dès lors enfermé lorsque le papyrus était roulé.

Étant donné ce qu'on sait de la mentalité des anciens Égyptiens, spécialement en matière de sorcellerie, la solution de M. Vikentiev est des plus plausibles.

La question se pose alors d'identifier les courants d'idées dont le choc passionné a abouti, vers le XVIIIe siècle avant notre ère, à une telle exécution sommaire. M. Vikentiev, en analysant le fragment du *Conte du Berger*, conclut qu'il est une adaptation égyptienne d'une œuvre célèbre de la littérature babylonienne, l'*Épopée de Gilgamich*, forme mésopotamienne de l'antique *Légende des Deux Frères* qui exprimait le point de vue des Sémites sur la valeur de la vie et les conditions de l'immortalité. Une autre analyse lui révèle que, par contre, le *Dialogue d'un Égyptien avec son âme* soutient le point de vue égyptien sur les mêmes questions, en prenant la contre-partie du point de vue sémitique et en niant successivement la valeur de l'amitié, de la renommée et de la vie même, pour exalter la félicité de l'au-delà.

Ces rapprochements amènent M. Vikentiev à situer le conflit dont ce papyrus porte la trace vers la fin du Moyen Empire, à une époque où le fléchissement des institutions égyptiennes commençait à amener une recrudescence de l'influence asiatique dans la Vallée du Nil, qui devait, en fait, aboutir à la descente militaire des Hyksôs. Pour combattre cette contamination, un scribe féru de magie avait fait choix de l'œuvre littéraire qui exprimait le mieux à son sens les idées subversives d'origine étrangère, une transposition égyptienne de l'*Épopée de Gilgamich* rédigée au milieu de la XIIe dynastie. Comme antidote, il lui avait accolé la réédition d'un livre beaucoup plus ancien, remontant au XXIIe siècle avant notre ère, à un moment où l'écroulement de la monarchie memphite, avec tout son édifice social, intellectuel et religieux, avait déjà ouvert l'Égypte à la propagande délétère des mêmes idées.

Toute cette reconstitution de M. Vikentiev est fort acceptable dans l'ensemble, même si quelques rapprochements ou certaines conclusions de détail restent problématiques. Elle résout le problème du papyrus 3024 de Berlin et cadre avec ce que des témoignages certains, rassemblés par l'auteur, laissent entrevoir, à diverses époques, de l'activité des Sémites et de la diffusion de leur littérature et de leurs idées dans la Vallée du Nil.

Le second mémoire inaugure, par une monographie du *Conte du Naufragé*, une série de recherches sur les œuvres de la littérature égyptienne inspirées par cette *Légende des Deux Frères* dont le mémoire précédent a révélé l'existence et l'importance dans les milieux cultivés d'Égypte. Au moyen d'une comparaison minutieuse des passages les plus caractéristiques avec les correspondants des autres littératures, M. Vikentiev établit que le conte égyptien est l'utilisation, et en quelque sorte le démarquage, de l'épisode du *Voyage à la recherche du palladium*, qu'on retrouve aussi bien dans l'*Épopée de Gilgamich* que dans la *Légende de Yamlika* parmi les récits des *Mille et une Nuits*. Seulement le narrateur égyptien a traité le sujet comme une historiette récréative, en effaçant ou estompant de propos délibéré ce qui, dans les autres versions, constitue les traits essentiels de l'épisode.

Pas assez toutefois — et ceci fournit un argument de première force à l'appui de la thèse de M. Vikentiev — pour que le texte sous-jacent qui, selon M. Vikentiev, l'a inspiré ne soit reconnaissable en bien des endroits. C'est d'abord dans le parallélisme des détails, dont la constance absolue ne s'explique dans aucune autre hypothèse ; c'est surtout dans les passages réputés difficiles ou même intraduisibles, sur lesquels la comparaison folklorique fait la lumière. Non pas qu'il faille dans tous les cas donner au texte égyptien le même sens que ses antécédents folkloriques, comme M. Vikentiev serait parfois trop tenté de le faire — lorsque, par exemple, il attribue au conteur la description consciente de phénomènes volcaniques apparaissant aux abords de l'île mystérieuse ; — il est plutôt évident que l'adaptateur s'est alors éloigné de son modèle, suffisamment pour ne plus exprimer clairement le même sens, pas assez toutefois pour que le sens qu'il exprime soit compréhensible si l'on ne connaît pas celui du texte qu'il a démarqué. Je ne crois pas que le scribe égyptien ait jamais pensé décrire des phénomènes volcaniques, dont il n'avait sans doute aucune idée ; mais l'original qu'il a rendu à sa façon les décrivait certainement, et l'on peut encore s'en apercevoir à travers son texte. C'est à la mollesse ou à l'incompréhension de l'adaptateur égyptien qu'il faut attribuer les difficultés qui embarrassaient jusqu'à présent les traducteurs pour les premières lignes du conte, la description de la trombe entourant l'île, l'épisode de l'étoile tombée du ciel, pour ne parler que des principales. En apportant, grâce aux comparaisons folkloriques, des solutions satisfaisantes à la majorité de ces cas, M. Vikentiev a prouvé le bien-fondé du principe de sa thèse.

J'ajouterai même, en ce qui concerne l'épisode de l'étoile tombée du ciel, que c'est la comparaison folklorique qui a fourni à M. Vikentiev la traduction juste de l'expression *en dédommagement,* à laquelle il était impossible d'aboutir avec les seules données philologiques, puisque le *Wörterbuch* (IV, 281) ne trouve à proposer comme vraisemblable que : « im Gegensatz zu (?) », *en contraste avec* (?). Aux deux exemples cités par M. Vikentiev, auxquels elle s'adapte si parfaitement, il faut ajouter un troisième, qui se trouve dans le colophon du chapitre CXLVIII du Livre des Morts (édition Naville), manuscrit *Pc*. Les origines prétendues de la formule sont ainsi rapportées (lignes 15-21) : *Cette formule fut trouvée à Hermopolis sur une tablette en basalte du sud, inscrite de vrai lapis, sous les pieds de la Majesté de ce dieu, au temps de la Majesté du roi Mycérinus, par le fils du roi Hardidif, justifié. Il la trouva pendant qu'il se déplaçait pour faire des inventaires dans les temples. Comme il avait eu des difficultés à cela* ( ), *il la demanda en dédommagement* ( ). *Il l'apporta comme une merveille au roi.* L'expression devait être assez rare, car les compilateurs de la recension saïte, en transportant le colophon à la fin du chapitre LXIV, ne l'ont plus comprise et ils ont modifié toute la phrase en : *Les suivants qui l'accompagnaient la demandèrent pour lui en hommage* ( ). Quoi qu'il en soit, ce nouvel exemple apporte une confirmation à la conclusion que M. Vikentiev a obtenue par le moyen du folklore.

Ces succès, s'ils justifient la méthode de M. Vikentiev, n'obligent pourtant pas à accepter en bloc toutes ses conclusions de détail, ni tous les rapprochements, qu'il suggère au cours de son mémoire. Un certain nombre de ses assertions paraîtront certainement trop aventureuses. Mais c'est là, il faut bien le comprendre, la condition inévitable de toute recherche nouvelle en terrain inexploré. Au fur et à mesure qu'il ajustera les résultats certains obtenus, M. Vikentiev mettra lui-même au point sa méthode, rectifiera ses positions et séparera la paille du bon grain. Dans ces deux mémoires, il nous en donne déjà une pleine mesure.

Étienne Drioton.

M. Avi-Yonah, *Abbreviations in Greek Inscriptions* (*The Near East, 200 B. C. —A. D. 1100*) = supplément au volume IX du *Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, Jerusalem 1940.

Cet ouvrage vient combler un vœu souvent formé, au moins en esprit, par les épigraphistes de l'Orient hellénistique, romain et byzantin. Nombreux sont ceux qui, en présence d'une abréviation dont le sens les embarrassait, et songeant que peut-être elle s'était déjà rencontrée ailleurs dans un contexte qui l'éclairait, auraient souhaité avoir sous la main une liste, une compilation toute faite et bien faite, qui leur aurait épargné des heures de recherches dont on n'est jamais sûr qu'elles seront exhaustives! Ayant éprouvé à son tour ce besoin, M. Avi-Yonah a eu le courage d'y satisfaire; il a réalisé cette compilation, et il a eu la générosité d'en faire profiter ses collègues.

Le matériel qu'il a dépouillé n'englobe pas toute l'épigraphie grecque. Il s'est fixé des limites dans le temps : 200 avant J.-C. — 1100 après J.-C., — et dans l'espace : les inscriptions du «Proche Orient», terme par lequel il entend exclure la Grèce, la Thessalie, la Macédoine, l'Italie et les pays occidentaux. Nul ne peut lui reprocher de s'être borné aux inscriptions de la période et des régions qui l'intéressent plus particulièrement; d'autant que, pour les époques et les contrées plus «classiques», il existe déjà des listes d'abréviations. Au reste, M. Avi-Yonah a eu le bon sens de déborder sans hésiter hors des limites indiquées, dans les cas où il a jugé utile de le faire et qu'il précise dans sa Préface.

Le matériel considéré comprend les inscriptions gravées sur les constructions, les stèles, les bornes milliaires, les marques de briques, les mosaïques, les graffiti. Il exclut les papyrus, parchemins, ostraca, monnaies, sceaux, gemmes, les ustensiles domestiques, les marques de vases. Les mots latins figurant dans des inscriptions grecques, et écrits en grec, ont été pris en considération.

Sur les 125 pages du volume, les deux tiers sont consacrés à un catalogue des abréviations, rangées par ordre alphabétique d'après la forme qu'elles ont dans les inscriptions où elles apparaissent. Ces formes sont imprimées en capitales et comprennent la marque d'abréviation lorsqu'il y en a une sur le monument. Dans le cas où l'abréviation est constituée par le commencement du mot à exprimer, la partie omise est simplement imprimée à la suite, entre parenthèses et en minuscules : ex. ЄΝΔΙ(*κτιών*). Lorsque des lettres sont à suppléer entre les lettres exprimées, l'abréviation est suivie du mot sous sa forme complète, en minuscules, les lettres suppléées étant entre parenthèses : ex. ΔΜ δ(*αί*)μ(*ων*). Chaque abréviation est suivie d'une référence indiquant la plus ancienne inscription connue dans laquelle cette abréviation apparaît; lorsque c'est possible, la date de cette inscription (année ou siècle) est indiquée aussi.

L'auteur a volontairement poussé très loin le souci d'être complet. Sa liste comprend même des formes si peu abrégées qu'elles ne sauraient donner lieu à aucune difficulté, comme ΑΛΚΙΒΙΑΔ(*ης*); des mots dont la seule abréviation est l'oubli, par haplographie, d'une ou deux lettres, comme CYNABANTЄC pour *συνα(να)βάντες*. L'abréviation ЄΝΔΟΞ(*ότατος*) figure sept fois, à cause des variantes dans la forme du signe d'abréviation qui suit le Ξ. Mais, grâce à la disposition alphabétique, cette surabondance ne rend pas plus lente ni moins facile l'utilisation de la liste; et, dans un travail de ce genre, mieux vaut sûrement pécher par excès que par défaut. Telle particularité, qu'on serait d'abord tenté de croire fortuite et sans intérêt peut être en réalité un fait linguistique, ou grammatical, ou scriptural, qu'il serait regrettable d'omettre. Ainsi ЄΛЄΥΡΑ pourrait être regardé comme un lapsus banal pour *ἐλευ(θέ)ρα*. Mais quand on retrouve ailleurs la forme ЄΛЄΥΡѠΝ pour *ἐλευ(θέ)ρων*, on se rend compte qu'il s'agit bien d'une abréviation systématique, comprenant le début du radical et la désinence qui indique le cas.

Le catalogue alphabétique des abréviations est suivi d'un tableau de sigles, d'une liste d'addenda (tirés des publications parues de 1936 à 1938) et enfin d'une liste chronologique des abréviations.

Une compilation comme celle qu'a réalisée M. Avi-Yonah est toujours une besogne passablement sèche et ingrate pour son auteur. Mais toujours aussi elle finit par lui fournir une moisson de faits, de remarques, de rapprochements qui font qu'à côté d'un instrument de travail, pratique comme un dictionnaire, l'auteur se trouve posséder les éléments d'une étude scientifique intéressante par elle-même. C'est ce qui est arrivé à M. Avi-Yonah, qui nous communique les résultats de cette étude dans une Introduction en quatre parties (p. 9-44).

Dans la première, après avoir esquissé ce qu'on pourrait appeler la philosophie, la logique de l'abréviation, l'auteur passe en revue les diverses catégories de mots qui seront de préférence abrégés (noms propres, termes administratifs, militaires, religieux, noms de mesures etc.); puis il trace un aperçu historique sur l'emploi des abréviations dans l'épigraphie grecque. Deux des traits saillants de cette histoire sont les influences exercées par la langue et l'épigraphie latines, puis par la diffusion du christianisme, avec ses termes ecclésiastiques et ses *nomina sacra*, à une époque où la verbosité du style et l'abus des superlatifs contribuaient aussi à faire multiplier les abréviations : au point que l'épigraphie grecque, dont l'esthétique particulière s'accommode mal des abréviations, finit, à force d'en mettre partout, par reprendre une sorte d'harmonie, d'équilibre nouveaux. Un appendice à cette première partie contient : des tableaux chronologiques donnant une statistique du nombre d'abréviations qui apparaissent aux diverses époques; une liste d'inscriptions importantes par l'abondance ou l'intérêt de leurs abréviations; une comparaison entre les abréviations en Attique et dans le Proche Orient, d'où il ressort que les emprunts de la première au second se firent, dans l'ensemble, beaucoup plus vite que les emprunts en sens inverse.

La deuxième partie traite des méthodes d'abréviations. La plus simple est la «suspension», qui consiste à écrire seulement le début (ou, par exception, seulement la fin) d'un mot. La «contraction» consiste à omettre une ou plusieurs lettres à l'intérieur du mot. Cette seconde méthode est susceptible de nombreuses variantes, suivant le choix qui est fait des lettres exprimées. L'auteur examine ces variantes et leurs raisons d'être, ainsi que le développement progressif de l'emploi des contractions, tant païennes que chrétiennes, distinguant parmi ces dernières le groupe spécial des *nomina sacra*. Des statistiques chronologiques sur l'emploi des abréviations par contraction complètent cette seconde partie.

La troisième traite des diverses marques par lesquelles on indique parfois qu'un mot est abrégé : soit en donnant à certaines lettres une position anormale, soit en ajoutant un signe spécial. Les diverses variantes de ces deux méthodes sont analysées en détail, avec statistiques à l'appui.

Une courte quatrième partie est consacrée aux marques d'abréviations dont la date est connue, indiquant le moment où chacune apparaît, et sa popularité relative aux diverses époques. De façon générale, les marques d'abréviation sont de plus en plus employées, à mesure qu'on avance dans le temps, jusqu'au VIe siècle.

Dans son ensemble, l'étude de M. Avi-Yonah est non seulement très précise, mais aussi lisible et intéressante que le sujet le permet. Sans doute, les conclusions n'ont qu'une portée limitée, et les statistiques, avec leurs totaux, leurs pourcentages, leur précision toujours un peu fortuite, ne prétendent pas éveiller l'émotion. Mais il était bon qu'une telle étude fût faite une fois, ne fût-ce que pour savoir au juste à quels résultats elle conduirait. Et l'on reconnaît chez l'auteur un souci constant de rattacher la minutie des détails épigraphiques qu'il relève à des faits plus généraux, historiques ou psychologiques, qui les expliquent et leur donnent malgré tout un certain intérêt humain.

M. Avi-Yonah nous a donné, en somme, un livre à la fois utile et intelligent, qui ne peut manquer de lui valoir une reconnaissance aussi unanime que méritée.

O. Guéraud.

Bernhard Grdseloff. — *Das ägyptische Reinigungszelt* (Études égyptiennes, premier fascicule), in-4°, 49 pages, Le Caire 1941.

Ce mémoire archéologique est détaché par l'auteur d'un commentaire qu'il prépare sur l'inscription d'un vizir de la Ve dynastie, Ouach-Ptah (cf. Sethe, *Urkunden des Alten Reiches,* p. 40-46). De nouveaux fragments, entrés au Musée du Caire, lui ont permis de compléter en notable partie les lacunes de ce document. Vers la fin, le texte, en décrivant les funérailles faites aux frais du roi Néferirkarê, fait mention d'*une tente de purification,* , *avec un nécessaire [pour l'œuvre du kheri-heb]*. Le mot employé, *ibw,* désigne, dans son sens premier, un abri de pêcheur en clayonnage, établi au bord de l'eau pour permettre de dormir en se protégeant des crocodiles (cf. Gardiner, *Journal of Egyptian Archaeology,* IX (1923), p. 13, note 1).

L'existence de cette tente et son rôle dans les cérémonies des funérailles n'avaient pas jusqu'à présent attiré l'attention. Seul Quibell (*The tomb of Hesy,* p. 9), en 1913, avait noté sa présence dans des représentations du tombeau de Pépi-ânkh à Méir. Mais il l'interprétait comme un kiosque où l'on apportait en procession, pour être exposé temporairement devant la statue du défunt, le mobilier qui devait par la suite être enfermé dans le tombeau.

Cette explication ne résiste pas à l'examen des scènes figurées auquel M. Grdseloff procède d'abord méthodiquement.

Les représentations qu'il a réunies sont au nombre de six, qui datent toutes de la VIe dynastie en s'échelonnant de Téti à Pépi II : bas-reliefs de Mérérouka et d'Ankh-mâhor à Sakkarah, de Qar et d'Idou à Gizeh, et deux scènes inédites du tombeau de Pépi-ânkh à Méir.

Leur étude, et celle des légendes qui les accompagnent, a permis à M. Grdseloff de reconstituer l'ordonnance des funérailles sous la VIe dynastie. Elles se déroulaient en deux temps, séparés par le séjour que le corps devait accomplir dans l' pour y être embaumé.

La première partie des funérailles consistait à aller déposer le cadavre dans la Salle d'Embaumement, en lui imposant au passage une station dans la Tente de Purification pour le soumettre au rite d'un lavage rituel. Dans la seconde partie, les officiants retiraient la momie de l'Officine d'Embaumement et la conduisaient une seconde fois à la Tente de Purification, où l'on pratiquait sur elle la cérémonie de l'Ouverture de la Bouche. De là on l'emmenait au tombeau. M. Grdseloff reconstitue comme suit le répertoire iconographique dans lequel les artistes de Sakkarah,

de Gizeh et de Méir ont puisé à leur convenance les éléments de leurs représentations :

	SAKKARAH		GIZEH		MÉIR PÉPI-ÂNKH	
	MÉRÉROUKA	ANKHMÂHOR	QAR	IDOU	paroi est du *serdab*	paroi ouest du *serdab*
Première partie des funérailles.						
1° Départ de la maison	×	×		×		
2° Cortège vers la rive du canal..........	×	×	×	×		
3° Traversée..............................	×			×	×	
4° Abordage à la nécropole................	×		×	×	×	
5° Cortège vers la Tente de Purification.....					×	
6° Cortège vers la Salle d'Embaumement....	×		×	×	×	
7° Offrande dans la Salle d'Embaumement...			×		×	
Deuxième partie des funérailles.						
1° Voyage des officiants vers la nécropole						×
2° Arrivée des officiants à la Salle d'Embaumement...........................						×
3° Cortège vers la Tente de Purification......			×			×
4° Cortège vers le tombeau...............				×		×

Tout cela est solidement étayé par des recoupements divers, et il ne semble pas qu'on puisse tirer ni plus ni mieux des documents mis en œuvre par M. Grdseloff. Le seul détail qu'il n'ait pas suffisamment éclairci est le point de départ du premier cortège. La vraisemblance, la présence des femmes de la famille, tout semble indiquer l'habitation du défunt et c'est pourquoi, dans l'interprétation de la légende, qui accompagne la scène au tombeau d'Ankhmâhor, M. Grdseloff a rendu [hieroglyphs] par « Wohnstätte ». Mais cette traduction demanderait des éclaircissements. S'il s'agit là du [hieroglyphs] bien connu par les monuments, elle semble impossible, et les observations de Schäfer (*Eine unerkannte Trauergebärde und ein angeblicher « Plötzlicher Tod » in Reliefs des alten Reiches,* dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache* ... LXXIII (1937), p. 104, note 2), précisément à propos de cette inscription, n'ont rien perdu de leur valeur : il pourrait alors s'agir d'un dépositoire situé en ville, où l'on procédait à la dernière toilette du mort et d'où l'on partait pour la nécropole.

Au fur et à mesure qu'il en rencontre des représentations, l'auteur s'efforce de dégager la physionomie générale et le plan de la Tente de Purification et de la Salle

d'Embaumement. Les documents abondent en ce qui concerne la première, puisqu'elle est figurée dans les mastabas de Mérérouka, de Qar et d'Idou, ainsi que dans la tombe de Méir.

On sait quelle difficulté on rencontre souvent à interpréter dans l'espace les données fournies par les dessins égyptiens. Non seulement ceux-ci sont établis en dehors de toute notion de perspective, mais des changements continuels de plans dans la connexion des parties se combinent avec une sélection et une simplification des détails qui aboutissent à produire un symbole plutôt qu'une image. Schäfer a justement fait remarquer quelque part qu'il est parfois impossible de comprendre une figuration égyptienne si l'on n'en connaît pas d'avance le modèle. C'est évidemment le cas de la Tente de Purification, encore que M. Grdseloff en ait nettement dégagé les caractéristiques certaines : situation au bord de l'eau, plan général en rectangle allongé, portes aux deux extrémités à l'aboutissement de chemins venant des berges du canal. Pour le reste — disposition des piquets et des tentures, absence de toit ou de vantaux de portes —, il est par trop incertain de s'appuyer sur les représentations pour se former une idée à ce sujet, pas plus du reste que sur les déterminatifs que le mot *ibw* reçoit dans l'écriture : ceux-ci sont trop arbitraires ou trop approximatifs, celles-là trop incomplètes pour peu que la peinture des reliefs ait disparu. On ne peut donc accepter que sous réserves l'interprétation que M. Grdseloff donne de ces dessins jusque dans leurs moindres détails, et surtout le processus de développement, qu'il croit pouvoir en tirer, des formes successives de la Tente de Purification.

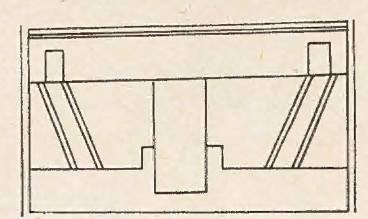


Fig. 124

En particulier un détail du plan qu'il prétend reconstituer prête singulièrement à la discussion, et il est difficile d'accepter la solution qu'il propose. Toutes les figures qu'il a réunies de la Tente de Purification comportent, au milieu du long couloir en quoi consiste essentiellement l'édicule et perpendiculairement à lui, un appendice rectangulaire qui rejoint la figuration de l'eau et qui, dans les tombeaux d'Idou (fig. 124) et de Pépi-ânkh, mord sur elle. M. Grdseloff veut y voir un plan incliné, une large rampe qui rejoindrait le fleuve ou le canal, et qui aurait été pourvue d'une rigole pour assurer l'écoulement des eaux provenant de la purification du cadavre. Cette interprétation n'emporte guère la conviction. Il y a d'ailleurs une différence, dans la représentation du tombeau d'Idou, entre les deux voies d'accès à la berge et l'élément en question : les voies s'arrêtent au tracé de la rive, le rectangle à expliquer le dépasse. Par ailleurs, lorsqu'on pense aux précautions prises partout par les anciens Égyptiens pour isoler les déchets de la momification et des rites funéraires — linges souillés de sang ou d'humeurs recueillis dans des vases et déposés auprès du cadavre, terre de l'officine d'embaumement recueillie dans des

jarres, comme dans les caveaux royaux de Tanis, ou dans des sacs, comme à Deir el-Médineh, et placée dans le mobilier funéraire, — on est peu disposé à admettre sans preuves à l'appui qu'une eau de purification, ayant passé sur un cadavre, ait été simplement rejetée au fleuve. Les Égyptiens devaient considérer cela comme trop dangereux, aussi bien pour le corps, dont un débris pouvait être entraîné et tomber au pouvoir d'un magicien malintentionné, que pour l'eau du canal qui pouvait en être polluée.

L'ensemble formé par les deux voies d'accès situées de part et d'autre d'un rectangle en bordure d'un canal suggère une autre interprétation. Il évoque ces tribunes,

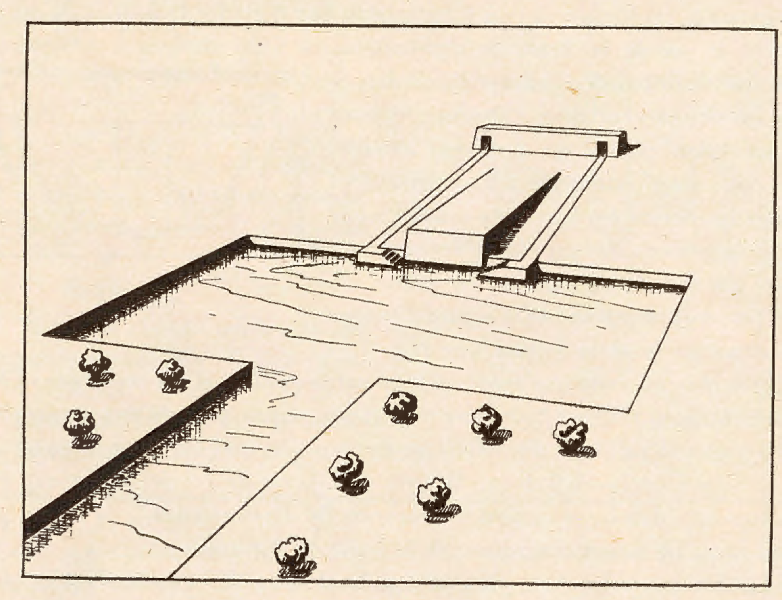


Fig. 125.

ou terrasses, érigées en avant des temples de Karnak, de Médinet-Habou et de Médamoud : masses cubiques de maçonnerie dominant un débarcadère, et encadrées par deux chemins qui montaient du bord de l'eau. Cette explication rend compte de tous les détails essentiels des représentations égyptiennes de la Tente de Purification, et en particulier de celui de la prolongation du rectangle en surcharge sur le canal. Cette surcharge indique un surplomb. Une peinture de la tombe d'Amenmôsé à Gournah (Hölscher, *Excavations at ancient Thebes, 1930-31*, Chicago 1932, p. 8, fig. 4) campe le quai du temple funéraire d'Aménophis Ier exactement de la même façon par rapport à son canal.

Il s'agit donc, dans toutes ces représentations réunies par M. Grdseloff, d'un élément architectural important des nécropoles de Gizeh, de Sakkarah et de Méir, et sans doute de toutes les nécropoles d'Égypte : le port situé au terminus des

canaux de communication avec la plaine. Une Tente du Purification était dressée en permanence sur son esplanade (fig. 125), sorte de douane rituelle pour tous les cadavres abordant «à l'Occident», puisque, selon la remarque fort juste de M. Grdseloff, la première purification faite à ce moment des funérailles était certainement une condition à l'admission des corps sur le territoire sacré.

Il faut en conséquence interpréter autrement que M. Grdseloff ne l'a fait la graphie des inscriptions de Qar et d'Idou. Son déterminatif n'est pas un plan de la Tente de Purification, pas plus du reste que de l'esplanade dominant le port de la nécropole : c'est l'image du bassin en T servant de terminus au canal. Il n'indique pas autre chose que la relation de la tente avec ce débarcadère, absolument comme l'orthographe plus récente suggère simplement la position de cette tente au bord de l'eau.

En somme les déterminatifs de l'Ancien Empire réunis par M. Grdseloff sont, sous une forme plus concrète qui est la marque du style de l'époque, tout aussi généraux que ceux du Moyen Empire, auxquels ils correspondent de la façon suivante :

A. E. = M. E.
» = »
» = »

Il n'y a rien à en tirer sur l'aspect même de la Tente de Purification. L'orthographe de la paroi ouest du tombeau de Pépi-ânkh serait peut-être plus instructive. Mais le lecteur n'est pas mis à même d'en juger par le simple schéma typographique que M. Grdseloff se contente de lui donner de son déterminatif.

L'auteur commente aussi la figure de l'Officine d'Embaumement, représentée dans les tombeaux de Qar, d'Idou et de Pépi-ânkh (fig. 126). Cette dernière image, parce qu'elle est la plus élaborée, est aussi la plus difficile à comprendre. M. Grdseloff, en raisonnant sur ses éléments, y trouve la représentation d'une porte de sortie par l'arrière, comme dans la Tente de Purification. Or une porte de ce genre n'existe absolument pas dans la figuration du même édifice au tombeau de Qar : on peut l'affirmer avec d'autant plus de sécurité que le bas-relief de Qar n'offre pas à cet endroit une composition imaginative, combinant la coupe horizontale et l'élévation, mais la reproduction d'un de ces plans d'architectes,

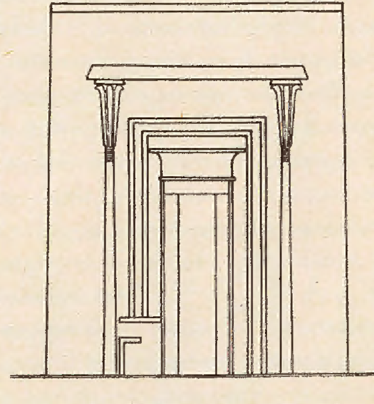


Fig. 126.

déterminant le tracé du bâtiment sur le sol, dont l'existence dans l'ancienne Égypte a été prouvée par un fragment d'exemplaire en calcaire trouvé dans le temple de Tôd (BISSON DE LA ROQUE, *Tôd (1934 à 1936)*, le Caire 1937, p. 154, fig. 90). D'autre part la scène du tombeau d'Idou montre le cortège d'enterrement sortant d'une porte à péristyle qui ne peut être que celle de la façade. Puisque, dans la représentation combinée de Pépi-ânkh, on identifie, comme M. Grdseloff ne manque pas de le faire, la porte à péristyle, et qu'on y remarque, accolé à une seconde porte, un plan de l'écran en chicane qu'on retrouve dans le plan de Qar, tout porte à croire qu'il s'agit dans tous les cas d'un édifice de même type et de distribution identique, répondant aux prescriptions canoniques en la matière. Seulement le dessinateur du tombeau de Pépi-ânkh s'est contenté de choisir quelques éléments du plan de cet édifice (ceux qui sont marqués en noir sur le croquis de la figure 127, exécuté en invertissant le plan de Qar), pris les uns en coupe, les autres en élévation, et il les a combinés en un «monogramme» pittoresque, plus symbolique que figuratif.

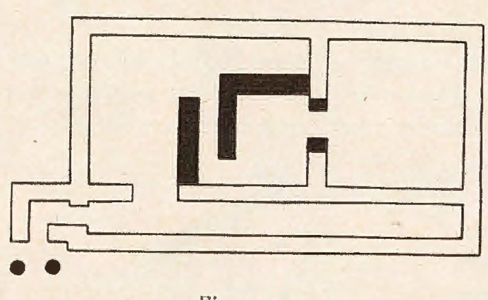


Fig. 127.

Après avoir, dans la première partie de ce mémoire, établi l'ordonnance générale des funérailles sous la VI[e] dynastie et déterminé le cadre dans lequel elles se déroulaient, M. Grdseloff passe à l'étude des cérémonies de la Tente de Purification. Il examine et commente les accessoires qui, dans les figurations citées plus haut, sont mis en relation avec l'édicule : la grosse jarre, la verseuse, les cruches *nemset* et *dechret*, les signes de vie, la main de bois, les sandales, les bracelets de bras et de jambes, les coffres et les corbeilles à provisions. Ces ustensiles constituent bien un tout cérémoniel, car M. Grdseloff retrouve les principaux d'entre eux groupés sur certaines «frises d'objets» des sarcophages du Moyen Empire. Bien mieux, la mention qui accompagne les signes de vie sur le sarcophage de Nétérouhetep : [hiéroglyphes] *les deux signes de vie sont par terre sous tes pieds*, lui permettent d'identifier la cérémonie de la Tente de Purification avec la fameuse représentation du tombeau d'Ouser — dont un doublet mutilé existe dans celle de Rekhmirê — qui montre le défunt assis sur la grosse jarre, avec de grands signes de vie posés par terre sous ses pieds, recevant le jet de purification de deux cruches. Le disque solaire qui est posé, symboliquement, sur la tête du défunt a la valeur d'une clef : il permet à M. Grdseloff de rapporter avec certitude à son sujet les textes des Pyramides relatifs à la purification solaire du défunt. M. Grdseloff conclut que la lotion rituelle du cadavre dans la Tente de Purification n'était autre que le bain revivificateur de la religion solaire, le premier de ceux que le corps du défunt,

sublimisé par les formules [hiéroglyphes] des officiants, devait prendre par la suite avec le Soleil dans les lacs des Champs Élysées, et par lesquels il devait s'associer chaque jour à sa destinée divine.

On comprend que de telles perspectives, dans lesquelles le défunt se trouvait introduit d'un seul coup par cette sorte de «baptême des morts», déchargeait l'adepte des doctrines héliopolitaines de tout souci ultérieur au sujet de sa dépouille mortelle. Il ne restait plus en théorie aux survivants qu'à la déposer, comme une relique, dans un caveau convenable, où elle reposerait paisiblement sans qu'aucun rite puisse donner à l'esprit qui l'avait animée plus que celui-ci n'avait reçu dès l'abord. En fait on faisait alors intervenir, et sans doute depuis une haute antiquité, les pratiques de la religion osirienne qui assuraient, elles, les destinées bienheureuses par un culte constant rendu au cadavre divinisé. M. Grdseloff démontre que les cérémonies des funérailles sous la VI[e] dynastie sont une fusion, ou plutôt une juxtaposition, de rites relevant des deux croyances, les rites osiriens commençant au moment où, la divinisation solaire ayant été accomplie dans la Tente de Purification, le mort était emmené dans l'*ouabit* pour y être momifié.

Puisqu'il est acquis depuis longtemps que les rites funéraires des particuliers n'ont jamais été, dans l'ancienne Égypte, qu'une extension par privilège d'anciens rites royaux, la question se posait de retrouver, à l'usage du roi, un prototype de la Tente de Purification. M. Grdseloff établit que c'est le [hiéroglyphe] *sḥ-nṯr* des inscriptions qui en a joué le rôle.

En conclusion de son mémoire, l'auteur se demande si ce *sḥ-nṯr*, cette «Tente du dieu», dont la Tente de Purification des particuliers n'était que l'imitation en matériaux légers, ne serait pas à retrouver dans certains édifices funéraires de l'Ancien Empire dont la destination n'est pas encore éclaircie. Il propose de la reconnaître dans ces «Temples de la Vallée», ou *Torbau* (porterie), des pyramides memphites, situées au bord de l'eau, en bordure de la nécropole, et dont le plan répond si parfaitement aux exigences des cérémonies funèbres telles qu'il les a reconstituées.

L'hypothèse est parfaitement admissible et, de plus, fort séduisante. Toutefois, en ce qui concerne le «Temple de la Vallée» de Chéphren, on pourrait même pousser la comparaison avec la Tente de Purification plus loin que ne l'a fait M. Grdseloff. A son avis, si la façade, avec ses deux chaussées d'accès et ses portes placées vers chaque extrémité, correspond à l'extérieur de la Tente de Purification tel qu'il apparaît sur les monuments figurés, ce qui correspond à l'intérieur est à chercher sur la terrasse de l'édifice, où l'on trouve des écoulements d'eau et des trous ménagés dans le dallage pour loger des piquets de tente. Le long vestibule du rez-de-chaussée correspondrait alors à la Salle d'Embaumement, et la salle à piliers à la Chapelle de l'Ouverture de la Bouche. Sur cette dernière identification on ne peut qu'être d'accord ; mais il semble illogique que la lotion purificatrice, puisque, tout en divinisant le roi, elle donnait à son cadavre la pureté indispensable pour être admis sur le territoire sacré de la nécropole, ait pu être administrée ailleurs que

dans le vestibule de l'édifice. D'autant plus que ce vestibule correspond d'une façon frappante, par ses dispositions et ses proportions, à ce que les monuments cités suggèrent de l'intérieur de la Tente de Purification. Il comporte même en son milieu une sorte de puits, qu'il semble bien que Hölscher (*Das Grabdenkmal des Königs Chephren,* Leipzig 1912, p. 19, 43 et 83) n'ait déclaré d'époque plus récente que parce qu'il n'en comprenait pas la raison d'être dans l'édifice. A la lumière de la nouvelle hypothèse de M. Grdseloff, on pourrait y reconnaître un puits perdu ménagé sous le dallage pour recueillir les eaux de la lustration. Ceci admis, il est de toute nécessité de reporter sur la terrasse l'atelier d'embaumement — ce qui lui donne en somme la place que les chapelles des mystères osiriens occupaient dans les temples ptolémaïques, et en particulier à Dendérah. Cette affectation est d'autant plus vraisemblable que, tandis que les autres salles étaient destinées à devenir le théâtre d'un culte votif, renouvelant quotidiennement sur des statues les rites qui s'y étaient accomplis la première fois sur le cadavre ou la momie, l'officine d'embaumement ne pouvait servir qu'une fois : elle était condamnée soit à rester inutilisée, soit à disparaître. Les traces qui subsistent sur la terrasse de l'édifice de Chéphren montrent qu'elle y avait été érigée en matériaux légers. On peut donc supposer que, les rites funèbres accomplis, elle avait été enlevée, de façon à laisser la terrasse à la libre disposition des desservants du temple.

La connaissance des rites funéraires de la VI[e] dynastie, leur archéologie, leur exégèse religieuse, et une heureuse hypothèse sur la destination, jusqu'à présent insoupçonnée, des « Temples de la Vallée » de l'âge des Pyramides, tel est le bilan, fort appréciable, des gains que ce mémoire apporte à l'égyptologie.

Étienne Drioton.

J. Leibovitch, *Ancient Egypt, an easy introduction to its archaeology including a short account of the Egyptian Museum, Cairo, with a description of Gîza and Saqqâra,* traduction anglaise par Alan Rowe, in-4°, Le Caire 1938, VII + 289 pages, 170 figures, 22 planches hors-texte.

Dans sa préface, l'auteur s'explique clairement sur le dessein de son ouvrage. Il n'a eu nullement l'intention de fournir un équivalent au *Guide du visiteur au Musée du Caire* de Maspero (édition 1915), introuvable depuis longtemps. Ce précieux manuel d'archéologie égyptienne ne sera vraiment remplacé que par un Guide du Musée, complet et détaillé.

Aussi ce serait une injustice de juger ce livre en s'étonnant de ne pas y trouver la substance de pareilles œuvres. L'auteur s'est placé délibérément sur un autre plan. Il a voulu donner aux voyageurs qui s'arrêtent en Égypte le manuel pratique qu'ils souhaitent pour s'initier sans perdre de temps aux principaux aspects de l'ancienne civilisation égyptienne et se documenter en vue des visites des musées et monuments. M. Leibovitch n'avait donc à composer ni un traité ni un guide, mais un livret qui tînt suffisamment des deux pour être un compagnon utile pendant les visites et dans leurs intervalles. Il a fort bien réussi.

Ce volume est consacré au Caire et à ses environs. Dans les trois premiers chapitres, il expose les renseignements essentiels sur l'Égypte pharaonique, en tenant compte des travaux les plus récents. Comme, en temps normal, la visite égyptologique du Caire consiste surtout en de longues et fructueuses stations au Musée égyptien, le quatrième chapitre, le plus développé, est un catalogue clair et pratique de ce musée, contenant les renseignements strictement indispensables sur toutes les pièces intéressantes et de bons index pour pouvoir, sur place, les repérer immédiatement d'après leur numéro visible d'exposition. Le livre se termine par un chapitre substantiel sur les monuments de Ghizeh et de Sakkarah.

Un ouvrage ainsi conçu rendra service à bien des visiteurs. Les spécialistes aimeront le conseiller à ceux qui veulent profiter d'un séjour au Caire pour s'initier à la connaissance de l'ancienne Égypte. Tout le monde saura gré à M. Leibovitch d'avoir inséré, dans son illustration si soignée, plusieurs pièces inédites ou rarement reproduites, qu'il est commode d'avoir sous la main dans un manuel de ce genre.

Ét. Drioton.

Julian Obermann (Yale University) : *The archaic inscriptions from Lachish— A non-phœnician system of the North Semitic Alphabet,* in : Supplement to the Journal of the American Oriental Society, number 2, September 1938.

Mon article sur les inscriptions protosinaïtiques (*Annales*, t. XL, p. 101-122, 6 pls.) était déjà imprimé, quand j'ai pu prendre connaissance du travail du Dr Obermann qui me fut signalé par le Dr Kraus. Dans cette étude (48 pages et 3 planches), l'auteur attribue aux inscriptions archaïques de Lakhich la date des Hyksos, environ 1750-1555 avant l'ère chrétienne, disant qu'elles rivalisent en ancienneté avec celles de Ras-Šamra et de Serabit el-Khadem. Le corpus que j'ai publié (pl. XIX) ne comporte que trois des inscriptions provenant de Lakhich, tandis que l'étude de Dr Obermann en compte cinq : «*the ewer, the bowl, the dagger, the potsherd, the censer lid.*» N'ayant pas de documents originaux sous la main, je reproduis ici les deux dernières inscriptions (*potsherd* et *censer lid*) d'après Obermann, afin de compléter ma liste en leur donnant respectivement les numéros 55 et 56 faisant suite aux numéros indiqués dans cette liste (fig. 128).

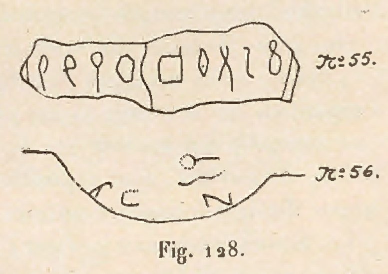


Fig. 128.

L'auteur n'entreprend pas de discuter la question épineuse à savoir si le protosinaïtique peut être considéré comme un alphabet protosémitique complétant ainsi le cycle de l'alphabet sémitique dans son développement; mais il lui conteste le droit d'être l'unique critérium de comparaison. Il attribue, par le fait même, aux inscriptions de Lakhich et de Serabit, deux propriétés : 1° d'être alphabétiques, et 2° d'être sémitiques. Qu'il me soit permis d'ajouter que ce sont deux propriétés qui n'ont pas encore été définitivement établies. Je n'examinerai pas en détail ni les trois premières inscriptions (puisqu'elles ont déjà été discutées *Annales*, t. XL, p. 115-118), et ni la dernière ; j'entreprendrai seulement de revoir l'avant-dernière à laquelle j'ai donné le n° 55.

Dans le but d'éviter les discussions de comparaison, je reproduis ici l'inscription n° 55 telle qu'elle est publiée par Obermann, en la transcrivant, d'après son déchiffrement, en caractères phéniciens empruntés à l'inscription d'Aḥiram qui passe pour être l'une des plus anciennes inscriptions phéniciennes connues

à ce jour [1], et par conséquent, celle qui devrait se rapprocher le plus du «*missing link*» (fig. 129). On se rendra compte ainsi qu'il n'existe aucun rapport entre ces deux systèmes d'écriture et que quelques signes de Lakhich ne peuvent correspondre qu'aux noms de l'alphabet hébréo-phénicien en tant qu'idéogrammes. En outre, l'auteur lit l'inscription de gauche à droite, ce qui est contraire au principe des écritures sémitiques. On peut, par contre, établir des points de ressemblance évidents entre les signes de Lakhich et ceux de Serabit. Cette propriété s'étend d'ailleurs à toutes les inscriptions provenant de Lakhich [2].

Direction de l'écriture:	1	2	3	4	5		6	7	8	9	10	11
Equival. en hébreu:	ג	פ	ר	י	ע		ד	ו	ה	ל	ץ	?
Inscription N° 55:												
Equival. en phénicien:												?

Fig. 129.

On peut déduire du tableau ci-contre (fig. 130) qu'il n'y a pas lieu de constater l'apparition de nouveaux signes; tous ceux (ou presque) qui existent sur le tesson de poterie de Lakhich, sont repérables dans le corpus des inscriptions protosinaïtiques.

Les mêmes conclusions peuvent s'appliquer à l'inscription n° 56, que j'ai reproduite ici d'après Obermann. On en trouverait facilement les signes correspondants dans les inscriptions protosinaïtiques.

N° 55	Protosinaïtique
	Signe incomplet
	Inscr. N° 9
	" " 8.
	" " 13.
	Inscr. N° 32.
	Inscr. N°s 6, 8.

Fig. 130.

En conclusion, M. Obermann a bien obtenu des lectures dans le déchiffrement des cinq inscriptions de Lakhich, mais ses lectures semblent être aussi peu définitives que celles qui furent obtenues par ses

[1] Le Prof. H. Bauer (†) a aussi adopté ce système de comparaison, en mettant à côté de chaque signe protosinaïtique, le signe correspondant qu'on a voulu leur assigner dans l'alphabet phénicien d'Ahiram. Le résultat de cette comparaison est assez concluant, il n'existerait entre les deux alphabets que des «réminiscences lointaines». En effet, quelques signes protosinaïtiques s'adaptent au nom de quelques signes de l'alphabet hébréo-phénicien, mais il n'existe aucune similitude d'ordre graphique (voir H. Bauer, *Der Ursprung des Alphabets*, dans la série : *Der Alte Orient*, Bd. 36, Heft 1/2, p. 27 et pls. III, IV et V).

[2] Dans le but de faciliter cette étude comparative, on pourrait consulter avec avantage la paléographie des signes protosinaïtiques que j'ai publiée en 1934 (voir : *Mémoires présentés à l'Institut d'Égypte*, t. XXIV, pls. IV-VI).

prédécesseurs [1]. Je ne crois pas qu'on puisse logiquement justifier des comparaisons avec ce que l'auteur appelle des «*form-types of the Phœnician-Hellenic*», ou de faire des rapprochements avec du «*Hellenic-Italic*» qui n'est qu'une forme très évoluée par rapport au phénicien archaïque.

J. Leibovitch.

[1] D'ailleurs l'auteur a eu la précaution d'avertir que : «The writer's undertaking, in what follows, to identify the individual symbols and to establish a plausible context will thus be seen to claim no degree of finality whatsoever.»

TABLE DES MATIÈRES.

I. — ÉTUDES.

II. — MONUMENTS INÉDITS.

II. — VARIA.

III. — COMPTES RENDUS

DES FOUILLES ET EXPLORATIONS.

IV. — RECENSIONS.

INDEX PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

